



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Rhétorique des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE, OU ANGLAISE

Troisième langue.

Wetenschap is macht.

Wissenschaft ist Macht.

Knowledge is power.

Rhétorique des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Troisième langue.

De arbeid is 's Menschen zegen.

Die Arbeit ist des Menschen Segen.

Rhétorique des humanités modernes (Section industrielle et commerciale).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ANGLAISE.

Quatrième langue.

Where there is a will there is a way.

*Revue de l'Instruction
Publique en Belgique*

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

RECEIVED BY EXCHANGE

Class

305

R3

1987

IV

G. Hanotaux. Histoire de la France contemporaine (1871-1900), par F. MAGNETTE	340
V. Giraud. Livres et questions d'aujourd'hui, par J. HARDY	343
F. Paulsen. Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwicklung, par P. HOFFMANN.	347
A. Masson et J. Hombert. Lysias, par J. BIDEZ.	377
G. A. T. Davies. P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon liber XI, par PAUL FAIDEB	378
Emile Espérandieu. Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine, par F. C.	380
H. Delehaye. Les versions grecques des actes des martyrs persans sous Sapor II, par J. BIDEZ	381
Léon Levraut. Les Genres Littéraires, par OSCAR PECQUEUR	384
Julie Sevrette et H. Aubert. Extraits des prosateurs et poètes, XVI ^e , XVII ^e , XVIII ^e , XIX ^e siècles, par OSCAR PECQUEUR	385
Félix Hémon. Cours de Littérature, par J. VAN DOOREN	387
G. E. et W. H. Hadow. The Oxford Treasury of English Literature, par G. DUFLOU	388
W. W. Skeat. The Proverbs of Alfred, par J. MANSION	390
Paul Caner. Von deutscher Spracherziehung, par G. DUFLOU.	391
F. Senn. L'institution des vidames en France, par CHARLES PERGAMENI	393
L. Halphen. Le Comté d'Anjou au XI ^e siècle, par A. HANSAY	398
Georg von Below. Die Ursachen der Rezeption des Römischen Rechts in Deutschland, par G. DES MAREZ	400
Jean Meyhoffer. Le Martyrologe protestant des Pays-Bas (1523-1597), par V. FRIS	402
G. Dehio. Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler, par M. LAURENT.	409
Adolphe Landry. Principe de Morale rationnelle, par F. MALLIEUX.	410
CHRONIQUE	60, 129, 206, 280, 413
ACTES OFFICIELS	68, 140, 213, 287, 348, 426
PÉRIODIQUES	71, 143, 215, 288, 360, 429

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. CH. MICHEL, et P. THOMAS

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, G. Dufloy, J. Feller, L. Parmentier
et H. Pirénne

TOME L



BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte

Gand, impr. A. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1907

EXCHANGE

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE

1907

Les chiffres arabes renvoient aux n° de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

- | | |
|---|--|
| <p>Accent latin, 91.
 Afrikaansche Studies, 55.
 Agamemnon, 88.
 Annales de Tacite, 95.
 Antigone, 88.
 Archéologie, 35; — classique, 2.
 Archivio Muratoriano, 40.
 Art romain, 71.
 Association belge des Professeurs de
 Langues vivantes, 83.
 Atti del Congresso internazionale di
 Scienze Storiche, 84.
 Autobiographie, 62.
 Bibliographie, 4, 28; — <i>van het</i>
 <i>limburgsche Dialect</i>, 6; — des
 ouvrages arabes, 99.
 Bibliothèque de l'Université de
 Gand, 99.
 Brentano, 27.
 Britannicus, 9.
 Brunetière (F.), 122.
 Bulletin d'Histoire linguistique et
 littéraire française des Pays-Bas, 4.
 Cahiers d'Histoire, 39.
 Carnaval, 56.
 Carnegie Institution, 36.</p> | <p>Cartulaire de la Commune de Dinant,
 111.
 Castellane (Pierre de), 57.
 Catalogue, 42.
 Causeries pédagogiques, 44
 « Ceci tuera cela », 96.
 Ce que l'armée peut être pour une
 nation, 124.
 Chanson historique, 56; — reli-
 gieuses néerlandaises, 50.
 Chronique des comtes d'Anjou, 77.
 Codices Vaticani phototypice ex-
 pressi, 34.
 Collections d'étoffes, 116.
 Colomba, 9.
 Commentaires des guerres de Flan-
 dre, 17.
 Convention, 14.
 Coran, 99.
 Coriolanus, 66.
 Corpus Inscriptionum Græcarum, 72.
 Crise morale des temps nouveaux, 81.
 Croiset (A.), 81.
 Cultes païens dans l'empire ro-
 main, 69.
 Cyrille de Scythopolis, 23.</p> |
|---|--|

- De æternitate mundi*, 90.
De bello civili, 68.
 Décaméron, 56.
 Decimus Junius Brutus, 46.
Decennium poeticum, 24.
 De Mendoza, 17.
 Denys l'Aréopagite, 102.
Deutsche Rechtsgeschichte, 13.
 Didyme, 67.
Discours de Démosthène, 89.
Documents du Progrès (Les), 123.
 Dorchain (A.), 115.
 Dougga, 105.
Drawings from the old masters, 113.
 Enseignement de la Géographie, 79;
 — secondaire des filles, 21;
 Eschyle, 64.
 Étude des religions, 41.
Euménides, 64.
Euphorion, 29.
 Faculté de droit de l'Université de
 Louvain, 18.
 Faust, 26.
 Feuilletoniste, 57.
 Fin du régime espagnol aux Pays-
 Bas, 60.
*Five speeches on parliamentary
 reform*, 7.
 Gatti de Gamond (Isabelle), 21.
Gent écolière (La), 63.
Germania, 27.
*Geschiedenis der nederlandsche Let-
 terkunde*, 47.
 Gessner, 27.
Gesta consulum Andegavorum, 77.
 Giry (Arthur), 75.
 Goëthe, 26; — *Faust auf der Bühne*,
 26; — *Faust für die Bühne*, 26.
Gowan's art books, 112; — *nature
 books*, 114; — *international
 library*, 115.
 Grands Philosophes (Les), 90.
*Grundriss der Geschichtswissen-
 schaft*, 75.
 Hai Kai, 80.
Handbuch der Kunstgeschichte, 70;
 — *zum Neuen Testament*, 106.
 Hartmann, 27.
Hereward the Wake, 10.
 Hiersemann (W.), 49.
 Histoire, 35; — des Lagides, 104; —
 du christianisme primitif, 106; —
 de Jules César, 68; — de la civilisa-
 tion ibérique, 105; — de l'Anjou, 77;
 — des États-Unis, 36; — con-
 temporaine, 39; — de l'expansion
 coloniale des peuples européens,
 59; — du droit, 18; — de l'épi-
 graphie grecque, 72; — de la litté-
 rature française, 12; — de la langue
 allemande, 53; — de la littérature
 japonaise, 80; — de la philoso-
 phie contemporaine, 62.
 Historiographie française, 77.
 Hoffmann, 83.
 Hölderlin, 27.
 Hugo (Victor), 57, 96.
Hydria, 2.
 Hygiène des écoliers, 125.
 Idéalisme, 121.
 Imitation dans la littérature latine,
 94.
Innocent III, 78.
 Inscriptions, 105.
 Institut de Sociologie, 124.
*Jahresberichte für neuere deutsche
 Literaturgeschichte*, 28.
Jung Heinrich, 76.
 Kant 120; — *und das Jahrhundert*,
 120.
Kirchner's Wörterbuch, 119.
Kultur (Die hellenistisch-römische),
 106.
 Lamprecht (Prof.), 123.
 Latinisation, 69.
 Leçons de Géographie, 19, 117.
Légendes hagiographiques (Les),
 61.
 La lèpre en Orient, 109.
 Les lettres néerlandaises en Bel-
 gique depuis 1830, 49.
 Librairie allemande, 30.
 Littérature française, 115; — syria-
 que, 101; — liturgique, 74.

- Loi salique, 13.
 Luther, 27.
 Mabille (E.), 77.
 Macaulay, 7.
 Mâni, 101.
 Manifestation VanderKindere, 86.
 Manilius, 93.
 Manuel d'Histoire, 103; — de Géographie, 117, 118.
 Manuscrits, 42; — du Coran, 99.
 Mélanges de la faculté orientale de Beyrouth, 100.
 Mérimée (P.), 9.
Meyers Grosses Konversationslexikon, 32.
Minerva, 87.
Minnesänger, 27.
Misanthrope, 8.
 Molière, 8.
 Muratori, 40.
 Musset (A. de), 115.
Neerlands taal in 't verre Oosten, 55.
 Nouveau Testament, 73.
 Novalis, 27.
Odyssée, 88.
Oies du frère Philippe, 56.
 Origines de la Commune de Liège. 15; — liturgiques, 74.
 Osuna, 105.
 Papyrus, 67.
 Pascal, 5.
Pensée moderne (La), 122.
 Pétrarque, 34.
Philippiques, 67.
 Philon, 90.
 Phonétique historique de l'allemand, 98.
 Place du pronom personnel sujet (La), 92.
 Platon, 65.
 Plutarque, 66.
 Préhistoire, 1, 35.
 Pressensé (F. de), 123.
 Principes de grammaire comparée, 97.
 Procès verbaux du Comité d'instruction publique, 110.
 Protohistoire, 35.
 Provinces françaises (Les), 11.
 Ptolémées (les), 104.
Quellenkunde der deutschen Geschichte, 108.
 Racine, 9.
Recueil des actes du Comité de Salut Public, 4.
 Règles d'hygiène, 125.
 Relations commerciales entre la Flandre et la république de Gènes, 16.
 Répertoire des sources historiques, 107.
Rerum Italicarum scriptores, 40.
 Robert d'Aire, 76.
 Rose des vents, 105.
 Rubens Duval, 101.
 Saint-Saëns (C.), 123.
Saints successeurs des Dieux (Les), 16.
 Sceau de Baudouin IV, 37.
Schillerverein, 33.
 Sculpture romaine, 71.
 Sentiments impérialistes, 43.
 Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 45, 82; — des études Rabelaisiennes, 25.
 Solvay (Ern.), 124.
Sprachvergleichung u. Urgeschichte, 1 Statuen deutscher Kultur, 27.
 Stoffel, 68.
Taal en Letteren, 51.
Taalgids (De), 51.
 Théâtre de Luxembourg, 31.
 Thugga, 105.
 Traductions, 88.
 Traité astronomique, 102.
 Van den Steen de Jehay, 41.
 Vie et mœurs des insectes, 11.
 Vie d'Euthyme, 23. — inédite de St Démétrianos, 23.
Vlaamsch België sedert 1830, 54.
Volkskunde, 56.
 Wernher, 27.
 Werther, 26.
West-östlicher Divan, 26.
Wiedergeburt des Idealismus, 121.
Willems-fonds, 54.

II. — TABLE DES AUTEURS.

- Abbott (Frank Frost), 91.
 Aulard (A.), 14.
 Bernard (M.), 8.
 Béthune (F.), 4.
 Blass (F.), 64.
 Bondurant (B. C.), 46.
 Bornecque (H.), 11.
 Bouché-Leclercq, 104.
 Brants (Victor), 18.
 Breiter (Théod.), 93.
 Brereton (Cloudesley), 57.
 Brouwers (D.-D.), 111.
 Brunner (H.), 13.
 Bureau (P.), 81.
 Burgerstein (Léo), 125.
 Burnet (Joannes), 65.
 Butcher (S.-H.), 89.
 Cabrol (Dom F.), 74.
 Chabert (S.), 72.
 Chauvin (V.), 99.
 Chevalier (Ulysse), 107.
 Churton Collins (J.), 88.
 Counson (A.), 96.
 Cuvelier (J.), 37.
 Dahlmann-Waitz, 108.
 De Lannoy (Ch.), 59.
 Discailles (E.), 85.
 Doutrepont (G.), 4.
 Du Toit (P.), 55.
 Engel (A.), 105.
 Erben, 75.
 Errera (M^{me} L.), 116.
 Fabre (J.), 122.
 Falckenberg (R.), 120.
 Fastrez (A.), 124.
 Feist, 53.
 Fèvre (J.), 19, 117.
 Figuier (L.), 11.
 Finot (J.), 16.
 Fiorini (Vittorio), 40.
 Fisher (C. D.), 95.
 Florens (K.), 80.
 Fölzer (Elvira), 2.
 Foucart (Paul), 67.
 Furneaux (H.), 95.
 Galien, 3.
 Gessler (Dr J.), 6.
 Grégoire (H.), 23.
 Gundlach (M.), 9.
 Guibert de Nogent, 58.
 Guillaume (J.), 110.
 Halkin (Jos.), 79.
 Halphen (L.), 77.
 Hartman (J. J.), 24.
 Hartog (W. G.), 57.
 Hauser (H.), 19, 117.
 Herbertson (A. J.), 118.
 Herbertson (F. D.), 118.
 Hermann (M.), 26.
 Hodgson (M.-C.-E.), 76.
 Hosius (C.), 94.
 Jones (William), 44.
 Kalbfleisch (M.), 3.
 Kalf (G.), 47.
 Kilian (E.), 26.
 Kingsley (Ch.), 10.
 Kluge, 53.
 Knuttel (Dr J.), 50.
 Kraner (Fr.), 68.
 Kugener (M.-A.), 102.
 Kurth (G.), 15, 32, 109.
 Lagarde, 12.
 Lallemand (A.), 39.
 Lefranc (A.), 5, 25.
 Lietzmann (M.), 106.
 Lonchay (H.), 38.
 Luchaire (A.), 78.
 Marouzeau (J.), 92.
 Martin (J.), 90.
 Mathieu (F.), 5.
 Meusel (H.), 68.
 Meyer (Dr), 10.
 Michaelis (A.), 70.
 Michaelis (Carl), 119.
 Michel (A.), 63.
 Minor (M.), 29.

Morel-Fatio (A.), 17.	Strong (M ^{re}), 71.
Muhlan (A.), 11.	Sulzer-Gebing, 27.
Nourry (M ^{lle} C.), 21.	Thiergen (Dr), 7.
Paris (Pierre), 105.	Thommen, 75.
Pelham (H.-F.), 95.	Tournau (Lé), 12.
Piquet (M.), 98.	Toutain (J.), 69.
Poinsot (Louis), 105.	Uhl, 53.
Prick van Wely (M.-F.), 55.	Van Bommel, 54.
Redlich (O.), 75.	Vander Linden (H.), 59, 103.
Reinach (S.), 87.	Van Duyse (Fl.), 56.
Reitzenstein (R.), 22.	Van Halteren, 52.
Saintyves (P.), 61.	Van Kalken (F.), 60.
Sauer (A.), 29.	Van Schoonneveldt (C.), 48.
Schmager (M.), 9.	Varigny (H. de), 62.
Schmidt (F.-J.), 121.	Vermeylen (A.), 49.
Schmitz-Kallenberg, 75.	Vesper (Will.), 27.
Schrader (O.), 1.	Virgil (G.-A.), 43.
Schuyten (Dr), 125.	Von der Hellen (Ed.), 26.
Skeat (M.), 97.	Welter (Nic.), 31.
Smidt (Er.), 26.	Wendland (P.), 106.
Spencer (H.), 62.	Westenberger (J.), 3.
Springer, 70.	Wilkins, 73.
Steinacker, 75.	Witkowski (G.), 26.
Strohmeyer (M.), 11.	

III. — COLLABORATEURS DE LA CHRONIQUE.

MM. P. Bergmans, J. Bidez, H. Bischoff, F. Cumont, G. Des Marez, E. Dony, G. Duflou, P. Faider, J. Feller, M. Huisman, M. Jacques, M.-A. Kugener, M. Laurent, F. Magnette, J. Mansion, Ch. Michel, L. Parmentier, O. Pecqueur, H. Pirenne, G. Remacle, P. Thomas, H. Vander Linden, J. Vercoullie, M. Wilmotte.



LE JUBILÉ

DE LA

« REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE »

La *Revue de l'Instruction publique* entre dans sa cinquantième année. C'est un âge respectable, surtout pour une revue belge.

Retraçons rapidement cette carrière d'un demi-siècle.

La *Revue de l'Instruction publique en Belgique, nouvelle série*, fut fondée à Bruges, en 1858. Elle se présentait comme la continuation d'un recueil intitulé successivement *Revue pédagogique* (1853-1855) et *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (1856-1857) et qui avait été édité d'abord à Tirlemont, puis à Mons¹. Conformément à son titre, la *Revue pédagogique* s'était occupée essentiellement de questions d'enseignement. La *Revue de l'Instruction publique* qui lui succéda, suivait à peu près les mêmes principes.

La *Revue* de Bruges prit un caractère sensiblement différent. Sans négliger la pédagogie, elle fit une large place à l'érudition.

Ses directeurs étaient J.-M.-E. Feys et Louis Roersch, tous les deux professeurs à l'Athénée royal de Bruges.

Feys, lettré plein de goût, alliait aux qualités les plus aimables de l'esprit un savoir étendu et solide. Roersch n'avait

¹ La *Revue pédagogique* était dirigée par Degive, Sauveur, Tychon et Van Hollebeke. — L'avis aux lecteurs, dans la 1^{re} livraison de la *Revue de l'Instruction publique* (Mons, 1856), est signé par Van Hollebeke, au nom de la rédaction.

que vingt-sept ans quand il assumait la lourde tâche de diriger la *Revue*. C'était le type du travailleur modeste et infatigable, de l'homme avide d'élargir sans cesse le cercle de ses connaissances, et en même temps du philologue scrupuleux qui ne laisse passer aucun problème sans l'approfondir, aucune difficulté sans essayer de la résoudre.

En tête de la 1^{re} livraison de la *Revue*, Feys écrivit ces lignes :

« Nos lecteurs savent assez que la *Revue* est le résultat
 » d'une pensée bonne et généreuse, une œuvre non de spéculation, mais de dévouement; qu'elle n'a d'autre raison d'être
 » que l'utilité intellectuelle de ceux qui l'écrivent et de ceux
 » qui la lisent. Entretenir ou augmenter le mouvement littéraire et scientifique dans le plus grand nombre d'esprits
 » possible, faire une espèce d'agitation au profit de la
 » pensée, stimuler la réflexion des uns par les productions
 » des autres, tel a toujours été, tel est encore le but de
 » la *Revue*. Ce but, comme on le voit, se trouve placé en
 » dehors des discussions politiques, des luttes de partis, auxquelles la *Revue* entend rester, comme par le passé, complètement étrangère. »

Les directeurs furent fidèles à ce beau programme.

Pendant dix ans (1858-1867), ils consacrèrent à la *Revue* leurs soins et leurs veilles. La *Revue* étant alors mensuelle ¹, on s'imagine combien était rude la tâche qu'ils s'étaient imposée en sus des devoirs du professorat. Vu le petit nombre de leurs collaborateurs, ils devaient fournir eux-mêmes une contribution considérable.

Feys fit paraître quantité d'articles, parmi lesquels nous citerons ses études sur Horace et sur Virgile, ses piquantes réflexions sur la pureté des textes français employés dans les classes et ses comptes rendus de la *Collection des Grands Écrivains du pays*. Roersch publia entre autres un travail sur la latinité de Cornelius Nepos et des notes critiques sur cet auteur, dont il préparait une édition classique. Il s'attacha à faire connaître, par des analyses et des comptes rendus très

¹ A partir de 1868, l'année d'abonnement comprit six livraisons.

bien faits, les principaux ouvrages de philologie et d'histoire anciennes qui paraissaient en France, en Allemagne, en Hollande, etc. Un correspondant français lui écrivait en 1860 ¹ :

« Vous faites bien de donner dans la *Revue* quelques explications sur les principes de la véritable critique des textes. »

« En France, ces principes sont encore loin d'être reconnus » — pour ne pas dire connus. »

Félix Nève, le savant orientaliste de Louvain, initiait les lecteurs de la *Revue* au mouvement des études sanscrites.

La philologie classique comptait parmi ses représentants, outre Roersch et Feys, Roulez, Gantrelle, Wagener, Duykers, Hurdebise, J. Grafé, X. Prinz, directeur de l'École normale des humanités, Pierre Willems, le futur auteur du *Droit public romain* et du *Sénat de la république romaine*, etc. N'oublions pas Frédéric Dübner, qui tenait la *Revue* en haute estime et qui l'enrichit de notices érudites.

La littérature générale, la grammaire et la littérature françaises étaient le sujet de nombreux articles dus à la plume de Feys, Van Hollebeke, Boscaven, le métricien, D. Gilles, Loise, Ed. Maertens, Scheler, etc. Il est à noter que la *Revue* portait un vif intérêt aux lettres belges d'expression française; peut-être avait-elle l'admiration un peu facile, mais cela partait d'un bon sentiment.

L'histoire et la géographie étaient moins bien partagées. On doit néanmoins à M. Discailles, qui faisait alors ses premières armes dans la science historique, plusieurs articles intéressants.

Quant à la philologie germanique, elle était dans ce temps-là reléguée tout à fait à l'arrière-plan.

En matière de méthodologie, il faut mentionner une étude historique et critique d'Alphonse Le Roy sur l'enseignement élémentaire de la grammaire latine.

Toutes les branches de l'enseignement moyen trouvaient place dans la *Revue*. C'est ainsi qu'à côté de la philologie, de la littérature, de l'histoire, etc., figuraient les sciences mathématiques, physiques et naturelles. Il en fut ainsi

¹ *Revue*, tome III (1860), p. 136.

jusqu'en 1886. Avec le progrès des études et l'abondance croissante de la production scientifique en Belgique, la spécialisation a fini par s'imposer : la *Revue* est devenue une revue de philologie, d'histoire et de littérature, tout en restant ouverte à la géographie, à la philosophie et à la pédagogie. Nonobstant cette transformation, nous croyons devoir rappeler ici les noms des mathématiciens Noël, Retsin, Schroeder van der Kolk, Cambier, Hansotte, Batteux, Lambert, Ledent, Mister, Neuberg, Even, Delville, Willièvre, P. Mansion, Salmon, Catalan, Verhelst, du physicien Schoentjes et du botaniste Éd. Martens.

En 1868, le siège de la *Revue* fut transféré à Gand.

De 1868 à 1870 (t. XI-XIII), le titre n'indique pas les noms des directeurs, mais un avis inséré à la fin du dernier volume qui parut à Bruges (t. X, 1867), porte : « Pour ce qui regarde » l'abonnement et la rédaction, s'adresser à M. Keiffer... ou à » M. Courtoy... à Gand, ou à M. Roersch... à Liège. »

Dès 1871, le titre est ainsi conçu : « Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, publiée sous la direction de MM. J. Gantrelle, D. Keiffer, L. Roersch, A. Wagener. » Le nom de Keiffer disparaît en 1875.

Si le rôle que Courtoy et Keiffer jouèrent dans la direction et l'administration de la *Revue* ne fut pas de longue durée, il convient de ne point passer sous silence ces deux excellents professeurs, le premier philologue et linguiste distingué, le second bon humaniste et agréable écrivain.

Roersch, établi à Liège depuis 1865, continuait à collaborer activement à la *Revue*, mais il ne pouvait plus guère donner ses soins à la partie matérielle de la publication.

La direction effective passa aux mains de Gantrelle et de Wagener.

Ces deux hommes, unis d'amitié, se complétaient en quelque sorte l'un l'autre. Gantrelle était laborieux, tenace, énergique, mais parfois rude et absolu. Wagener, esprit fin, souple et conciliant, savait adoucir l'âpreté de son collègue. Tous deux étaient d'ailleurs en communauté d'idées; tous deux étaient animés du même amour pour la science et pour l'enseignement.

Sous leur direction ferme et habile, la *Revue* prospéra.

Les principales questions relatives à l'instruction supérieure et à l'instruction moyenne y furent discutées à fond.

Il serait trop long d'énumérer tous les articles dignes d'attention qui contribuèrent à lui assurer la faveur du public savant. Bornons-nous à signaler, parmi ceux dont les auteurs sont morts :

GANTRELLE, *Sur la Vie d'Agricola de Tacite; Explications sur les trois premiers chapitres de l'Agricola de Tacite; Les Suèves des bords de l'Escaut et leur déesse Nehalennia: A quel genre littéraire appartient l'Agricola de Tacite?* — ROERSCH, nombreuses notes critiques et exégétiques sur des passages d'auteurs anciens. — WAGENER, *Inscription grecque inédite; Observations critiques sur Plutarque; Étude sur l'authenticité du discours d'Antiphon ΗΕΠΙ ΤΟΥ ΧΟΡΕΥΤΟΥ; Qui désignait le premier interroi?; Un nouveau document d'histoire religieuse; L'Authenticité des Annales et des Histoires de Tacite.* — DELBŒUF, *De l'emploi des modes de l'aoriste; De la place respective de l'article et du qualificatif; De l'emploi de la particule ἄν; De l'emploi du participe et de l'infinitif dans la langue grecque; Théorie de la négation dans la langue grecque; De quelques définitions grammaticales; La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle; A propos d'un subjonctif (Tacite et l'Agricola); Le latin et l'esprit d'analyse; L'hexamètre et l'alexandrin; Le parfait grec, sa signification et son emploi; A propos du parfait défini, variations grammaticales sur des thèmes connus; De la nature des compléments, à propos de la définition du complément direct; Promenade à travers les six premiers livres des Annales de Tacite; A propos d'un passage des Nuées d'Aristophane; Quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbess; Sur la négation explétive; Participe ou adjectif en dus?; Des prépositions en grec; Les premiers vers du premier discours de Médée dans Euripide.* — PIERRE WILLEMS, *Étude sur l'époque de l'admission des plébéiens au Sénat romain; Le plébiscite Ovinien; Les pouvoirs et le rôle du Sénat romain; La formule « patres conscripti » et l'époque de l'admission de la plèbe au Sénat romain; L'inscription d'Adramytium; L'organisation des flottes romaines.* — MOTTE, *La Paix de Cimon.* — VERLY, *De la variété dialectale dans Homère.* — J.-A. KUGENER, *Études*

étymologiques. — R. DE BLOCK, *Le roman mythologique dans Diodore de Sicile; Denys de Milet et Denys de Mitylène; Le loup dans les mythologies de la Grèce et de l'Italie anciennes; Influence morale et littéraire d'Euripide chez les anciens; Les funérailles faites au nom de l'État à Rome et dans les municipes; L'idée du destin dans Pindare; Étude sur les inscriptions sépulcrales des Grecs.* — SCHELER, *Études sur la transformation française des mots latins* (réunies plus tard en volume); *Olla patella.* — CH. NISARD, *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue; De quelques parisianismes populaires et d'autres locutions non encore ou mal expliquées.* — ALPH. LE ROY, *L'Instruction publique en Espagne.*

La *Revue* se fit l'organe de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, fondée en 1874; elle en publia les procès-verbaux et reproduisit les travaux les plus importants qui y avaient été lus.

Longtemps elle eut le bonheur de conserver à sa tête les artisans de sa fortune. Mais les deuils survinrent coup sur coup : Roersch mourut en 1891, Gantrelle en 1893, Wagener en 1896.

MM. Ch. Michel et P. Thomas, qui avaient remplacé respectivement Roersch et Gantrelle, se virent appelés à recueillir l'héritage que Wagener, dans ses derniers jours, leur avait instamment recommandé de ne pas laisser déperir.

Dès 1897, ils s'adjoignirent MM. F. Cumont, L. Parmentier et H. Pirenne. Tout récemment, en 1905, ils se sont procuré le concours de MM. G. Dufiou et J. Feller.

La nouvelle direction s'est efforcée de maintenir la *Revue* au niveau où l'avaient élevée ses prédécesseurs. Il appartient à d'autres de dire si elle y a réussi : elle ne peut que protester de son sincère désir de bien faire.

Quand nous évoquons le souvenir du passé, quand nous feuilletons la volumineuse collection de la *Revue*, nous éprouvons une certaine fierté patriotique. Notre recueil a conquis un rang honorable dans la presse scientifique. Il est estimé non seulement en Belgique mais encore à l'étranger, et des savants français, allemands, hollandais, italiens, ont bien voulu lui accorder leur collaboration. Une revue pédagogique bavaoise a déclaré qu'il était un intermédiaire utile entre la

science allemande et la science française ¹. D'autres revues, notamment la *Revue critique* de Paris, en ont parlé avec éloge.

L'estime dont elle jouit, la *Revue* la doit particulièrement à la critique sérieuse et impartiale dont elle s'est fait une loi. Elle a toujours écarté les comptes rendus de complaisance; elle a également repoussé ceux qui trahissaient la malveillance et le dénigrement systématique. Sévère pour la légèreté, le charlatanisme, l'ignorance présomptueuse, elle s'est plu à rendre justice au vrai mérite, au labeur consciencieux, au savoir de bon aloi.

Dans la mesure de ses forces, elle a travaillé à répandre chez nous l'esprit scientifique et à perfectionner l'enseignement national. Elle a fait accueil aux débutants et, en imprimant leurs premiers essais, elle les a encouragés à persévérer dans la voie des libres recherches et des études désintéressées. Enfin elle a réuni les professeurs de l'enseignement supérieur et ceux de l'enseignement moyen sur un terrain commun, au grand profit des uns et des autres.

C'est pour nous un pieux devoir de rendre hommage à la mémoire de ceux qui ont coopéré à cette œuvre salulaire.

C'est un devoir aussi — et nous nous en acquittons avec plaisir — d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui nous prêtent leur bienveillant appui : au gouvernement, à nos collaborateurs et à nos abonnés.

Nous espérons qu'ils voudront bien continuer à nous seconder et que la cinquantaine sera pour la *Revue* le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité.

LA DIRECTION.

¹ *Blätter für das Bayerische Gymnasial- und Real-Schulwesen*, t. XIII (1877), p. 185 : « Die *Revue* ist wir ihre bekanntere Pariser Namensschwester *Revue critique* eine nicht unwichtige Vermittlerin deutscher und französischer Forschung und Bildung und verdient daher auch in Deutschland grössere Teilnahme als ihr bisher gewidmet worden ist. »

PASCAL ET PLATON

Dans son beau livre sur Pascal ¹, vrai manuel du « Pascalisant », M. Victor Giraud a consacré un des derniers chapitres à la « lignée de Pascal », recherchant les esprits que dans l'histoire, on peut rapprocher de l'auteur des *Provinciales*. Pour les mesurer avec lui? Non; nous n'avons plus, comme au temps de la querelle des anciens et des modernes, la prétention de donner des rangs. Mais pour les comprendre et pour comprendre Pascal. Car, si comparer n'est pas précisément comprendre, il aide en tout cas singulièrement à comprendre. Ainsi, pour anticiper un peu sur mon sujet, on comprendra mieux, c'est-à-dire on savourera mieux, tel procédé d'ironie de Pascal, si l'on se reporte à Platon qui a pratiqué le même procédé, mais beaucoup plus souvent, plus diversement, je dirais presque plus luxueusement. Or, M. Giraud, traçant sa « lignée de Pascal », n'a rien retenu des Grecs : « les Grecs ont été un peuple trop heureux ».

C'est que dans Pascal, « génie avant tout latin », M. Giraud a eu en vue surtout l'auteur des « *Pensées* », et qu'il a envisagé d'autre part le penseur et non l'écrivain, et l'homme plutôt que le penseur. Renversons l'échelle : laissons de côté « l'âme » de Pascal, attachons-nous un peu à l'esprit, à la doctrine, et beaucoup à la forme, dans les *Provinciales*, et Platon viendra se ranger dans sa « lignée ».

¹ PASCAL. *L'Homme — l'Œuvre — l'Influence*, 3^e éd. Paris, Fontemoing 1905.

C'est son époque qui détermine un homme et, beaucoup plus encore, ce sont ses adversaires qui déterminent un polémiste. Rien d'étonnant si Pascal et Platon se rencontrent, leurs adversaires ayant été si ressemblants. Un sophiste, c'est un homme très adroit, très souple et médiocrement scrupuleux qui se fait fort de rendre vraie la première thèse venue, mais avec une grande prédilection pour la plus paradoxale, la plus inattendue, la plus déconcertante pour la saine raison. Le sophiste n'est pas seulement un corrupteur de l'esprit, mais aussi un corrupteur du cœur : il sait rendre juste la cause injuste et injuste la cause juste.

Le casuiste est un homme très adroit, très souple et médiocrement scrupuleux, qui se fait fort de rendre honnête, conforme à la loi de l'Église et à la morale naturelle, un acte malhonnête¹. Sophistes et casuistes sont des savants d'un genre nouveau, très dangereux, constituant même un danger public parce qu'ils font l'affaire du monde qu'ils flattent en l'amusant ou le justifiant.

¹ Comme on pense bien, je parle dans ces pages des casuistes et des sophistes d'après Pascal et Platon. Je les vois comme ceux-ci les ont vus, à travers les *Provinciales* et les *Dialogues*. Pascal avait-il raison ? Grosse question. Il a méconnu, dit-on, la casuistique. Et c'est très vrai. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que la casuistique est une science aussi légitime qu'une autre, réglant l'application de la morale. Mais nous comprenons fort bien qu'il n'ait pas dégagé la cause de la casuistique de celle des casuistes : la casuistique de son temps était toute faite pour donner à croire que casuistique est synonyme de morale relâchée. On sait que si Pascal avait voulu faire les *Provinciales* « plus fortes », comme il dit lui-même, la matière ne lui eût pas manqué. (Lire la très intéressante Introduction que Brunetière a mise en tête de son édition des *Provinciales* I. IV, XIII, 6^e éd. Hachette, 1905.)

On dit aussi que Pascal va pêcher dans les gros volumes des casuistes les quelques phrases qu'y cherche son esprit de parti. M. Giraud fait remarquer (p. 98) que celui qui s'astreindrait à suivre l'immense majorité des prescriptions d'un Escobar lui-même, serait plus qu'un « honnête homme » selon le monde, mais approcherait fort de la sainteté. Et cela aussi a son « âme de vérité ». Mais si Pascal n'a jugé Escobar que sur ce qu'il y a de pire dans ses livres, ne serait-ce pas que les beaux et vraiment chrétiens préceptes qu'on trouve à côté sont le legs du passé, ce par quoi il tient encore à la tradition de l'Église, et ses scandaleuses complaisances, au contraire, ce qui lui est propre, ce qui est chez lui à l'état de vie, cela seul, enfin, qui nous le représente véritablement lui-même ?

Ils rendent tout vraisemblable ou honnête par divers procédés (relativisme des sophistes, probabilisme par exemple chez les casuistes), et surtout par l'art de jouer sur les mots.

Platon et Pascal brisent cette enveloppe que sont les mots pour aller au fond chercher l'idée. Platon aime à opposer le nom à la chose, qui seule importe, et à opposer l'accord qui ne repose que sur des mots, l'accord dans les termes, à l'accord dans le fond, dans l'idée. Au début du *Sophiste*, l'étranger dit à Théétète : « Maintenant, toi et moi, nous sommes d'accord sur le nom seulement (*περὶ τοῦ ὀνόματος*) ; quant à la chose (*πρᾶγμα*) désignée par ce nom, nous pourrions bien nous en faire chacun une idée différente. Or, de quelque objet qu'il s'agisse, mieux vaut s'entendre sur la chose en la définissant que sur le nom sans le définir. » Que l'on rapproche de ce passage et d'autres analogues qu'on pourrait citer de Platon, particulièrement dans le *Cratyle*, la fameuse discussion de Pascal sur le pouvoir prochain¹. « Mais quoi ! » s'écrie-t-il à la fin de la première lettre, « c'est se jouer des paroles, de dire que vous êtes d'accord à cause des termes communs dont vous usez, quand vous êtes contraires dans le sens. » Et dans la seconde lettre : « Il y a deux choses dans le mot de grâce suffisante : il y a le son, qui n'est que du vent (*ὄνομα*, a dit Platon) et la chose qu'il signifie (*πρᾶγμα*, a dit Platon), qui est réelle et effective. »

Le langage est un très bel instrument, mais aussi très dangereux. Nous entendons diversement les mots suivant notre éducation, notre culture, nos idées, notre tempérament.

S'agit-il de termes techniques, de philosophie ou de théologie, le péril est encore plus grand, le commun n'étant ni philosophe ni théologien, et les philosophes et les théologiens eux-mêmes étant gens rarement d'accord. Aussi bien, ce qu'il faut exiger toujours dans une discussion, c'est la définition des termes.

C'est ce que Socrate fait sans cesse et c'est la pierre de touche où viennent éclater les erreurs de ses adversaires.

¹ Je cite les *Provinciales*, au cours de ces pages, d'après l'édition d'E. Havet. Paris, Delagrave, 1885.

C'est aussi ce que fait Pascal et, chose curieuse, en des termes que l'on croirait copiés de Platon.

Platon a dit, au début du *Charmide* : « Donne aux mots le sens qu'il te plaira, il me suffit que tu les définisses en les employant ». Pascal dira dans la première lettre : « Je ne dispute jamais du nom pourvu qu'on m'avertisse du sens qu'on lui donne ». Sophistes et casuistes « se jouent des paroles », jeu dangereux, jeu criminel.

Ils se justifient pourtant. Il y a, au fond de cette justification, une théorie curieusement ressemblante, déclarée, ouverte chez les sophistes, tacite, implicite chez les jésuites. C'est, qu'on me pardonne ce mot pédantesque, la *théorie du relatif*.

Chez les sophistes d'abord. Mais ici il faut remonter un peu plus haut. Héraclite avait observé que tout dans la nature est en mouvement, et que l'objet de notre observation, à l'instant même où nous croyons le saisir, nous échappe pour se transformer. Les sophistes, Protagoras particulièrement, entrant dans cette voie, proclament que la vérité n'existe pas en elle-même et n'est pas toujours la même, mais qu'elle varie avec chaque individu; et, suivant la formule fameuse de Protagoras, « l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont comme elles sont et de celles qui ne sont pas comme elles ne sont pas. » A cette conception, Platon oppose celle de la vérité une et immuable. Il est faux de dire qu'une idée n'est vraie que relativement à nous. De la même façon, il est faux de dire qu'une chose n'est belle que par rapport au sujet qui l'observe : elle est belle indépendamment de nous, dans la mesure où elle participe à l'idée de Beauté, et « le Beau n'est pas ce qui fait paraître les choses belles, mais ce qui les rend belles en réalité ». (*Premier Hippias*).

Nous allons retrouver la théorie du relatif chez les casuistes, celle de l'absolu chez Pascal.

Pour Pascal il n'y a qu'une vérité, qu'une morale. Elle n'a pas, comme chez Platon, son appui dans la spéculation philosophique, mais elle lui est donnée par la Révélation : l'Évangile et les Pères interprétés par l'autorité divinement établie, le Pape et les Conciles. Là est la Vérité intangible, en dehors et au-dessus de nos entreprises.

Les Jésuites accommodent le dogme et la morale aux pays. « Quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux et non pas Jésus-Christ souffrant ». (5^e Lettre). Ils l'accrochent aux temps, jugeant que « les Pères étaient bons pour la morale de leur temps, mais ils sont trop éloignés pour celle du nôtre » (ibid.). Ils l'accrochent à la profession et à la condition sociale d'un chacun, ayant « des maximes pour toutes sortes de personnes, pour les bénéficiers, pour les prêtres, pour les religieux, pour les gentilshommes, pour les domestiques, pour les riches, pour ceux qui sont dans le commerce, pour ceux qui sont mal dans leurs affaires, pour ceux qui sont dans l'indigence, pour les femmes dévotes, pour celles qui ne le sont pas, pour les gens mariés, pour les gens déréglés ». (6^e Lettre). « Comme si », dit-il dans la 5^e Lettre, « comme si la foi n'était pas toujours une et invariable dans tous les temps et dans tous les lieux, comme si c'était à la règle à se fléchir pour convenir au sujet qui doit lui être conforme, et comme si les âmes n'avaient pour se purifier qu'à corrompre la loi du Seigneur ». Ce qu'il reproche à ses adversaires, c'est d'accrocher, de plier — et en la pliant de la mutiler — de plier la morale au milieu, au temps, aux individus, et de faire, pourrait-on dire, de l'homme la « mesure » de la morale.

On a fait à Pascal, comme d'ailleurs aux protestants, le reproche de n'avoir pas eu le sens de l'histoire. Pascal est bien à l'opposé de ces théories de christianisme évolutif qui devaient avoir deux siècles plus tard (avec Newman) une si singulière fortune. Le reproche l'eût peu touché. Il aurait sans doute répondu que c'est nous qui faisons l'histoire, et que Dieu n'a pas établi l'Église pour suivre l'humanité, mais pour la guider. L'histoire entre peu en ligne de compte, étant ce qui passe. Platon n'est pas davantage un esprit historique. Cela devient frappant si l'on songe à Aristote qui, bien que dépourvu, à la vérité, du sens de l'histoire, a pourtant vu l'importance des faits qu'elle nous fournit. Tandis qu'Aristote dégageait ses doctrines sur l'État d'une vaste inspection des constitutions existantes et de leur histoire, et établissait une philosophie qui était la conciliation des systèmes qui l'avaient

précédé, Platon créait de toutes pièces la féconde théorie des Idées à laquelle il rattachait toute sa philosophie, et il se confiait à la spéculation pure beaucoup plus qu'à l'observation pour tracer le plan de sa République.

Platon et Pascal sont de ces esprits « vivant uniquement dans leur tête et croyant frénétiquement à la Vérité » (Renan), dont la pensée ne se laisse pas arrêter, diriger ou diminuer par l'opinion du grand nombre, et qui ont senti et exprimé puissamment que la vérité violentée par la force ou l'opinion fausse de la masse, triomphe pourtant plus haut, au-dessus de nos querelles.

Les adversaires de Pascal ont pour eux le nombre, et c'est un peu sur le nombre qu'ils comptent pour triompher : « car nous sommes le plus grand nombre; et, s'il est besoin, nous ferons venir tant de cordeliers que nous l'emporterons ». (Lettre 1).

On pourrait donner comme pendant la fameuse saillie de Pascal : « il est plus facile de trouver des moines que des raisons » ou, plus sérieusement, ce passage d'une mâle éloquence, un des plus beaux des *Provinciales*, où il marque l'impuissance de la violence contre le bon droit et la vérité : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre; quand l'on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre ». (XII^e Lettre). Pour Pascal, « seul », comme il dit (*ibid.*), « sans force et sans aucun appui humain contre un si grand corps, et n'étant soutenu que par la vérité et la sincérité », pour Pascal, on peut opposer à une vérité l'opinion d'autant de casuistes qu'on voudra, on peut lui opposer la violence; tout cela ne peut rien contre elle.

Socrate, pas plus que Pascal, ne s'effraie du grand nombre des adversaires. Dans un passage fameux du début du *Gorgias*,

il dit : « Dans les tribunaux, un avocat s'imagine en avoir réfuté un autre quand il a produit un grand nombre de témoins distingués pour confirmer ce qu'il avance, et que la partie adverse n'en a produit qu'un seul ou point du tout. Mais ce genre de réfutation ne sert de rien pour découvrir la vérité. Car quelquefois un accusé peut être condamné à faux sur la déposition d'un grand nombre de témoins qui paraissent être de quelque poids. Et, dans le cas présent, presque tous les Athéniens et les étrangers seraient de ton avis sur les choses dont tu parleras. Mais moi, quoique seul, je ne suis point de ton avis, car tu ne me forces pas de m'y rendre : mais produisant contre moi une foule de faux témoins, tu entreprends de me déposséder de mon bien et de la vérité. »

Si Platon et Pascal fustigent les arguties de mots pour s'attacher aux idées, s'ils exigent des définitions, s'ils ont la foi à une vérité immuable, s'ils font peu de cas de l'argument d'autorité, il faut y voir, je pense, pour une grande part, une influence de l'éducation de leur esprit. Tous deux avaient été trempés par une étude approfondie des mathématiques. Platon était initié aux doctrines pythagoriciennes. Il s'était mis à l'école d'Archytas de Tarente et de Théodore de Cyrène. On a noté que son esprit mathématique l'avait merveilleusement servi dans sa guerre contre les sophistes¹. Quand à Pascal, ceux même qui ignoreraient que les grandes découvertes de Newton sont en germe dans Pascal, ont tous lu qu'« à neuf ans avec des barres et des ronds, etc... »

Ainsi ce besoin d'absolu, ce besoin d'une formule nette, précise, cette poursuite infatigable de la vérité jusqu'à ce qu'elle s'y ramène, cette dialectique impitoyable surtout, ont été, chez Platon et chez Pascal, non pas, naturellement provoquées, mais singulièrement développées par la culture mathématique. Mais comme chez Platon la culture artistique vint s'y joindre, qu'il eut au plus haut degré tous les dons du poète,

¹ « La démonstration mathématique qui, à l'aide de ses formules et de ses figures, mène tout droit et sûrement à la vérité absolue, lui montrait l'éclat deux fois faux de la rhétorique ». U. VON WILAMOWITZ-MELLENDORFF, *Griechische Literatur des Altertums*, dans la collection « *Die Kultur der Gegenwart* », de P. Hineberg.

l'« esprit géométrique » y est, plus que chez Pascal, orné et tempéré par « l'esprit de finesse. »

Encore un mot à propos de leur éducation. Platon nous raconte que Socrate, avant de se livrer à la philosophie chercha la vérité dans les sciences de la nature, se demandant, avec les grands esprits de son temps, si le principe de l'univers est l'eau, l'air ou le feu. Mais il vit bientôt la vanité de ces sciences; il se donna pour devise l'inscription du temple de Delphes *γνῶθι σεαυτόν* et, faisant descendre, comme on l'a dit, la philosophie du ciel sur la terre, il prit l'homme pour objet de son étude et fonda la science morale. Deux mille ans plus tard, Pascal referra cette expérience de la vanité des sciences de la nature, et c'est ce qu'il a pris la peine de nous dire dans ses *Pensées* : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale en temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures¹. »

Ainsi l'homme seul est un objet digne de notre étude. Feraï-je remarquer ici que ce qui fait le point de départ de l'Apologie de Pascal, la contemplation de la misère humaine, est loin d'être étranger à Platon? Que nous traînons avec nous une chair de péché, que notre vie terrestre n'est digne que de mépris, et qu'elle n'a de sens que comme préparation à la vie future, c'est ce que Pascal retient surtout du christianisme. Et n'est-ce pas là ce que le Platonisme a beaucoup contribué à y introduire? Mais parce que le christianisme lui-même est survenu entretemps, parce que le Platonisme est une philosophie plutôt qu'une religion et parce qu'enfin la personnalité de Pascal n'est pas celle de Platon, au lieu que le penseur grec se départ rarement d'une olympienne sérénité et domine son sujet, l'âpre Janséniste est pris par lui de toute sa personne et le problème de notre destinée le remplit d'une angoisse qui n'est possible que chez un chrétien.

(A suivre.)

J. HARDY.

¹ Ces lignes étaient écrites quand, me reportant à l'édition des *Pensées* de M. Brunschwig (3^e éd. Hachette, 1904) pour vérifier mes citations, j'y lis précisément en note p. 399 : « Les réflexions de Pascal sur l'histoire de son esprit rappellent le célèbre discours que dans le *Phédon* Platon prête à Socrate sur le passage de la physique à la morale ».

UN LIVRE RUSSE SUR LES POÈTES BELGES¹.

Nous nous figurons volontiers la Russie absorbée toute entière par les soucis de ses convulsions politiques, absolument indifférente aux choses de l'esprit. Il en est tout autrement. La Russie continue de lire, de penser et d'écrire.

Elle reste attentive à toutes les productions de l'Europe intellectuelle et artistique.

Bien avant la période tragique que son pays vient de traverser Madame Marie Veselovsky s'était passionnée pour l'étude de la littérature française en Belgique. Elle appartient à une famille où le culte des lettres est héréditaire : son mari M. Georges Veselovsky est un critique et un écrivain distingué. Son père M. Alexis Veselovsky, professeur à l'Université de Moscou, a publié d'excellents travaux de littérature comparée, notamment une étude définitive sur le Tartuffe de Molière. Son oncle, M. Alexandre Veselovsky, que nous avons perdu récemment, était le secrétaire perpétuel de la section russe de l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg. Polyglotte extraordinaire, érudit prodigieux, il jouait dans la littérature russe un rôle analogue à celui de Gaston Paris dans la littérature française.

Dès ses jeunes années Madame Marie Veselovsky a subi le charme un peu étrange qui se dégage de l'œuvre des Roden-

¹ *Molodaïa Belgia* (La jeune Belgique). Recueil publié sous la direction de Marie Veselovsky avec la collaboration de MM. G. Veselovsky, S. Golovachevsky, S. Roubanovitch, S. Tchoujevsky, O. Tchoumine, Ellis. 1 vol. in-8°. Imprimerie Kouchnerov, Moscou (1906).

bach et des Maeterlinck. Ce n'était point Paris qui l'attirait en Occident, c'était *Bruges la Morte*, c'était le pays des carillons et des béguinages. Elle a traduit il y a quelques années *Bruges la Morte*. Tandis que son pays traversait la crise que vous savez — et que certaines dépêches se plaisent d'ailleurs à exagérer — elle cherchait le repos et la consolation dans le culte des lettres; elle groupait autour d'elle des confrères enthousiastes et elle préparait ce recueil *Molodaïa Belgia* (la jeune Belgique), dont le premier volume paraît aujourd'hui. C'est un petit chef-d'œuvre de typographie. Il est délicieusement imprimé en caractères elzéviriens et illustré d'un certain nombre de portraits parmi lesquels celui du regretté Rodenbach occupe la place d'honneur. Il s'ouvre par une étude détaillée de Madame Marie Veselovsky sur la jeune Belgique et un essai de M. Ellis sur Georges Rodenbach. Les écrivains représentés par des traductions sont Georges Rodenbach, qui occupe à lui seul plus de la moitié du volume, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Charles Van Lerberghe, André Fontainas, Maurice Maeterlinck, Max Elskamp, Valère Gille, Georges Marlow, Émile Verhaeren, Fernand Severin.

Dans le long essai dont elle a fait précéder le recueil Madame Marie Veselovsky expose avec une sympathie communicative les traits généraux des poètes de la jeune Belgique. Elle note chez eux l'art du coloris qu'ils doivent à la pratique des grands maîtres, Teniers, Rubens, Jordaens, Breughel. Elle signale dans leurs œuvres une rare profondeur d'analyse psychologique. Ils expriment ce qu'ils voient et ce qu'ils vivent, ils ont presque tous horreur du convenu, des procédés traditionnels, de la banalité. Elle s'enthousiasme surtout pour Rodenbach et l'on voit qu'elle a emporté de son séjour à Bruges des impressions ineffaçables.

Il serait peut-être intéressant de traduire en entier l'introduction de Madame Veselovsky, mais je n'en ai pas le loisir et le proverbe russe dit qu'il n'est pas nécessaire de porter du bois dans la forêt. Je me contente de citer les dernières lignes où l'auteur résume sa conclusion.

« La jeune Belgique s'inspire du pays natal, de son monde extérieur et intérieur; elle aime surtout dans sa patrie les

viles belles, silencieuses, peu animées; elle vit des sentiments et des pensées d'un peuple vigoureux, énergique, parfois tendre et mystique; elle sait analyser l'âme profonde d'une minorité d'élite; elle présente un grand intérêt pour les poètes étrangers, elle est une parure et un sujet d'orgueil pour la patrie. »

L'ouvrage est dédié à la mémoire de Georges Rodenbach.

LOUIS LÉGER.

Le premier Congrès de l'Association belge des Professeurs de Langues Vivantes¹.

L'*Association belge des Professeurs de Langues Vivantes* est, si je ne me trompe, la plus jeune des sociétés qui ont été créées un peu partout depuis une vingtaine d'années afin de propager et de perfectionner l'étude et l'enseignement des langues modernes. Elle a été fondée à Bruxelles, le 12 juin 1905. Cependant, avant elle, il existait déjà, dans notre pays, une société des maîtres enseignant les langues germaniques (le néerlandais, l'allemand et l'anglais), mais qui n'a pu se maintenir que pendant un temps très court. C'est qu'elle n'admettait que les professeurs des athénées et des collèges de l'État, qui sont en petit nombre, et qu'elle n'avait d'autre manifestation que ses assemblées annuelles, dans lesquelles on revenait toujours sur les mêmes questions d'ordre pédagogique et administratif. La publication d'un Bulletin, que la société avait entreprise, n'a pas réussi non plus à raviver l'intérêt faiblissant des membres, ni à lui conquérir de nouveaux adhérents. Car les collaborateurs étaient trop peu nombreux et par conséquent les sujets traités trop peu variés. Aussi, le vaillant groupe, après avoir vainement lutté contre l'indifférence croissante au dedans et au dehors, a fini par jeter les armes et par se disperser.

Profitant de l'expérience acquise par cette devancière, les fondateurs de la nouvelle association en ont ouvert d'abord les portes à tous les professeurs de toutes les langues vivantes qui s'enseignent dans les écoles. Ils n'ont donc exclu de leur programme aucune langue vivante, jugeant sans doute que les langues et les littératures nationales, non moins que les langues et les littératures étrangères, méritent que les maîtres s'occupent de la façon de les enseigner et en fassent l'objet de leurs études; et ils n'ont exclu de leur société aucun professeur, à quelque degré de l'enseignement qu'il appartienne, et de quelque autorité, publique

¹ Ce rapport a paru dans le *Bulletin mensuel de la Société des Professeurs de langues vivantes de l'Enseignement public*, 4^e année, n° 36 (novembre 1906).

ou privée, qu'il relève. De cette manière, ils ont étendu aussi loin que possible les possibilités d'un recrutement suffisant, ce qui est toujours important dans un pays dont le territoire n'est pas plus grand que le nôtre. Ensuite, s'inspirant de l'exemple des professeurs allemands, ils ont remplacé les assemblées générales annuelles par des assemblées biannuelles, précédées de congrès où les questions les plus diverses, tant d'ordre scientifique que d'ordre pédagogique, pourront être traitées et librement discutées. Enfin, au lieu de publier un Bulletin, qui, dans l'espèce, n'a pas de raison d'être, ils ont décidé de s'en tenir à la publication des comptes rendus des congrès. Naturellement, l'avenir, seul, pourra nous apprendre si ces innovations ont été heureuses et propres à assurer la vie de l'Association.

Le premier congrès a eu lieu à Gand, du 18 au 22 septembre passé. Il a été ouvert par un discours du président du comité organisateur, M. J. Vercoullie, professeur à l'université de Gand et membre de l'académie royale de Belgique. Avec une admirable précision et une clarté lumineuse, le président a expliqué le but de l'Association et l'utilité des congrès, tant au point de vue scientifique que pédagogique, en marquant ce qui la distingue de l'ancienne Union, à laquelle il a rendu un hommage posthume. Spécialement il s'est appliqué à relever les avantages didactiques qui résultent d'une science approfondie, et par plusieurs exemples heureusement choisis, il a fait comprendre combien les progrès de la philologie, de la phonétique et de la grammaire historique ont contribué ou peuvent encore contribuer à simplifier et à vivifier l'enseignement des langues vivantes. Son discours, qui a illustré, d'une façon si expressive, une des idées fondamentales qui ont inspiré les fondateurs de l'Association, a été très favorablement accueilli par le public. C'était une excellente introduction à nos travaux.

Pour ceux-ci, je suppose que les lecteurs désirent moins savoir ce qu'on a fait jour par jour et séance par séance, que d'acquérir une notion juste des différents genres de sujets qui ont été exposés et débattus. J'essaierai donc de leur rendre compte de nos travaux, en adoptant l'ordre qui me paraît le plus convenable.

Le comité aurait voulu faire aux sujets littéraires et philologiques une part aussi large qu'aux sujets didactiques; mais il n'a pas réussi dans ce dessein. Pour la première catégorie de sujets, il n'avait obtenu le concours que de deux orateurs, et encore l'un d'eux, M. Logeman, qui devait parler « *De la formation des consonnes fortes (des tenues), en français et dans les langues germaniques* », a été empêché au dernier moment de tenir sa promesse. Par suite de ce contre-temps, il ne restait que le sujet annoncé par M. A. Bley, professeur à l'université de Gand. C'était une étude sur la comédie de « *La cruche cassée* » (*Der zerbrochene Krug*), de H. v. Kleist. M. Bley s'était proposé de montrer comment il se fait que cette comédie, dont la valeur littéraire a été hautement appréciée par Goethe et d'autres, n'eut aucun succès et ne parvint pas à plaire sur la scène. Suivant lui, cela tient surtout à trois causes, dont la première est l'origine même de la pièce. Celle-ci, comme l'on

sait, est due à une espèce de concours que le poète avait engagé avec ses amis, H. Zschokke, L. Wieland et H. Gessner. En contemplant la copie faite par Le Veau, du tableau de Debucourt : « *La cruche cassée* », les jeunes écrivains étaient convenus d'en tirer la matière d'un ouvrage. Kleist devait fournir une comédie, Wieland, une satire, et Zschokke, une nouvelle. Or, il faut se demander si la même fable peut se prêter indifféremment à des genres aussi différents, et c'est parce qu'elle ne ne le peut pas que Kleist a été forcé, pour la dramatiser tant soit peu et pour donner à l'action l'étendue nécessaire, d'ajouter beaucoup de remplissage. Avec cela, il n'est pas parvenu à ordonner les événements de façon qu'ils s'enchaînent d'une manière naturelle et vraisemblable, et c'est là le second défaut de la comédie. M. Bley a montré, par plusieurs exemples, combien il est invraisemblable, sinon impossible, que les événements représentés se soient passés en un temps si court et que le juge ait tenu en présence de son supérieur la conduite que Kleist lui fait tenir.

Enfin, une dernière cause d'insuccès se trouve dans certaines imperfections qui doivent être attribuées toutes à ce que le poète, à cette époque de sa vie, n'avait encore aucune expérience du théâtre. A ce point de vue, l'orateur a notamment critiqué le style qui, bien souvent, à force de concision, devient obscur, tandis que le théâtre exige un style ample et clair. D'ailleurs, pour excuser l'auteur, il a relevé plusieurs indices qui tendent à faire croire que celui-ci n'a pas mis la dernière main à son ouvrage.

La conférence de M. Bley, qui s'est servi de la langue allemande, a été très applaudie par l'assistance, et l'accueil qu'elle a reçu a paru être comme une approbation du comité et une invitation à multiplier, à l'avenir, les communications d'ordre scientifique.

Parmi les communications d'ordre pédagogique, je signale, en premier lieu, celle de M. A. Grégoire, professeur à l'athénée royal de Huy, qui avait choisi le sujet suivant : « *La phonétique et son rôle dans l'enseignement des langues vivantes* ». M. Grégoire a développé d'abord l'idée que l'imitation pure et simple, même avec un séjour à l'étranger, ne suffit ordinairement pas pour faire acquérir une bonne prononciation d'une langue étrangère. Il croit qu'il faut une préparation spéciale de l'oreille et des indications phonétiques qui rendent celle-ci capable de distinguer et d'analyser les sons, et les sons ainsi analysés, il voudrait les fixer dans la mémoire par un système de transcription comme celui de M. Passy. Si j'ai bien compris M. Grégoire, le professeur commencerait par prononcer, devant les élèves, les sons les plus difficiles incorporés dans des mots, en leur facilitant la reproduction par quelques simples instructions sur la position et le mouvement des organes; puis, dès qu'il aurait obtenu des résultats passables, il les inviterait à analyser les nouveaux phénomènes et finirait par leur faire trouver les signes les plus appropriés, en prenant pour point de départ l'alphabet commun. Dans ce travail, il va sans dire qu'il tâcherait de tirer tout le profit possible de la langue maternelle des élèves, du dialecte qu'ils parlent, ainsi que

des particularités individuelles et jusqu'aux défauts de leur prononciation. M. Grégoire a cité, à ce propos, les expériences de Klinghardt, en Allemagne, et celles d'un professeur belge qui emploie ce système depuis plusieurs années avec beaucoup de succès dans les premières leçons d'anglais. Mais, pour que tous les maîtres puissent procéder ainsi, prendre le signalement phonétique et s'en servir pour leur enseignement, il est évident qu'ils auraient besoin eux-mêmes d'une préparation spéciale qui ne se donne pas encore dans les universités et c'est en insistant sur la nécessité de cette préparation que l'orateur a terminé son exposé.

La discussion a porté notamment sur deux points. Quelques-uns exprimaient leurs craintes que la méthode recommandée n'exigeât trop de temps; d'autres soutenaient que la transcription n'avait pas la moindre utilité, qu'au contraire, elle était plutôt nuisible, parce qu'elle allait être confondue avec l'orthographe ordinaire. Aux premiers M. Grégoire a répondu que naturellement on n'analyserait pas tous les sons, mais seulement les sons difficiles propres à un idiome, ce qui peut se faire en quelques leçons. Aux seconds plusieurs professeurs, partisans du système, ont fait voir que la confusion n'était nullement à redouter, puisqu'on commençait par la langue parlée, et que les signes phonétiques, n'étant jamais employés dans l'écriture courante, ne sauraient vicier l'orthographe.

Une seconde question d'ordre pratique, que le congrès a examinée était celle de savoir si l'enseignement pouvait utiliser les résultats acquis par l'étude historique des langues vivantes. M. C. Liégeois, professeur à l'athénée royal de Bruges, a traité cette question pour ce qui regarde le français, M. J. Vercoullie, président du comité et professeur à l'université de Gand, l'a traitée pour ce qui regarde le néerlandais. Les deux orateurs ont été parfaitement d'accord pour affirmer que la grammaire devait se défaire absolument de toutes les explications logiques ou rationnelles et recourir exclusivement à des explications tirées de l'histoire de la langue.

M. Liégeois a exposé avec une grande clarté comment la tendance rationnelle et la tendance historique luttent aujourd'hui l'une contre l'autre dans la philologie française. On a généralement abandonné le dogme de la fixité de la langue; mais les grammaires, particulièrement celles qui sont destinées aux écoles, restent toujours sous l'influence des grammaires philosophiques des siècles antérieurs. Pour briser cette influence, il faudrait hardiment prendre d'abord pour norme l'usage actuel tel qu'il existe dans la langue parlée et chez les meilleurs écrivains; il faudrait rejeter ensuite toutes les interprétations rationnelles que les anciens grammairiens ont imaginées et qui nous séduisent quelquefois par une apparente évidence; il faudrait enfin remplacer ces explications, autant qu'il est nécessaire, par de pures considérations historiques. Comme M. Liégeois l'a montré sur plusieurs exemples, cela contribuerait beaucoup à simplifier la grammaire et en même temps à la rendre plus intelligible.

De son côté, M. Vercoullie, qui avait déjà touché ce point dans son discours d'ouverture, a confirmé les conclusions de M. Liégeois par ses observations sur une série de règles empruntées à la grammaire néerlan-

daïse, laquelle, à son avis, a été dénaturée, non moins que la française, par la tentative de la modeler sur la grammaire latine, qui était pendant longtemps regardée comme la grammaire classique par excellence.

Aucune de ces thèses n'a soulevé la moindre objection. Il est donc permis de conclure que l'assemblée les a approuvées et qu'ainsi elle a posé les principes scientifiques fondamentaux qui doivent présider à la confection d'une grammaire.

Une autre question de principe qu'on a discutée est celle du livre de lecture. C'est M. O. Van Hauwaert, professeur à l'athénée royal de Gand, qui a introduit cette question par sa communication : « *Het leesboek in het taalonderwijs* ». M. Van Hauwaert, qui a parlé avec une verve poétique et une énergie toute flamande, a cru s'apercevoir que depuis quelque temps, tant à l'étranger que dans notre pays, la tendance utilitaire domine dans la composition des chrestomathies à l'usage des athénées et des collèges, à tel point qu'il a été parfois à se demander si les livres de lecture d'aujourd'hui ne sont pas plutôt destinés à servir de manuels de répétition pour les autres cours. On y rencontre en effet de plus en plus des morceaux de géographie, d'histoire naturelle, d'industrie et de commerce, tandis que la part des sujets littéraires proprement dits tend à se réduire. Contrairement à cette tendance, M. Van Hauwaert voudrait voir augmenter la part des sujets littéraires, parce que, selon lui, c'est par le livre de lecture que doit se faire principalement, sinon exclusivement, l'éducation littéraire, esthétique et morale de la jeunesse. Conséquemment, il a critiqué en termes sévères l'utilitarisme du temps présent et exprimé le vœu que l'idéalisme soit réintégré dans ses droits à l'école.

A en juger par les applaudissements qui ont accueilli cette conférence, ce vœu était partagé par l'immense majorité des assistants. Cependant, un des membres a osé formuler quelques réserves.

Sous le rapport historique, il lui a semblé que, peut-être, la méthode directe est, en partie du moins, cause de la situation dont l'orateur s'est plaint. Car cette méthode, se heurtant à de grandes difficultés dans l'explication des termes de psychologie et de morale, a poussé les maîtres à donner la préférence à ces morceaux pour l'interprétation desquels ils peuvent se servir des procédés intuitifs, des objets eux-mêmes ou de leurs reproductions. Mais le fait a été contesté par un partisan distingué de la méthode directe, bien que lui aussi avoue la différence de difficulté, suivant qu'il s'agit de termes désignant des choses visibles ou invisibles.

Sous le rapport critique, le même membre a fait observer qu'il est malaisé de fixer la juste mesure en cette matière, et que, dans aucun cas, les morceaux réprouvés par M. Van Hauwaert ne pourront manquer dans un livre de lecture complet, puisqu'un morceau géographique ou commercial peut être exposé de façon à acquérir une réelle valeur littéraire, esthétique et morale.

Je rattache à cette discussion des principes qui doivent guider les maîtres dans le choix des morceaux de lecture, le rapport fait par M. Basse, également professeur à l'athénée royal de Gand, sur le sujet que voici : « *Shakespeare in de klasse* ». M. Basse a recherché s'il fallait continuer à

interpréter aux élèves de rhétorique un drame entier de Shakespeare, comme le veut la tradition ¹. Son discours, plein d'esprit et de science, a paru charmer particulièrement l'auditoire, et ses conclusions n'ont guère trouvé de contradicteurs, bien qu'elles ne fussent pas favorables à la coutume établie. M. Basse, en effet, est d'avis qu'à quelque point de vue qu'on se place, on ne saurait justifier l'interprétation d'un drame entier de Shakespeare. D'un côté, si l'on considère cette interprétation au point de vue de l'éducation littéraire et esthétique, il faut bien avouer que les difficultés de la langue, du style, de la composition et du fond sont telles que les élèves épuisent leur temps et leurs forces à en triompher avant qu'ils atteignent le but. D'autre part, si on la considère au point de vue de la possession de la langue usuelle, il est facile de constater qu'en étudiant Shakespeare, ils apprennent positivement du *mauvais anglais* et s'exposent à des confusions d'autant plus fréquentes que leurs connaissances sont moins sûres : à tel point le langage actuel s'écarte de celui du XVI^e siècle ! Dans cette situation, on pourrait songer à n'expliquer que des « morceaux choisis », qu'on relierait par des résumés. Mais, suivant M. Basse, cet expédient ne fait pas disparaître les inconvénients qu'il a signalés, et il ne saurait suffire à donner une idée vivante de l'unité et de la physionomie d'un drame. Mieux vaudrait alors lire dans une bonne traduction les passages omis, et, sans doute, c'est là un moyen de faire, si l'on ne veut pas se résigner, comme M. Basse l'a recommandé, à substituer partout la traduction à l'original.

Les deux orateurs, dont je viens d'analyser brièvement les communications, se sont occupés du choix des morceaux ; deux autres se sont occupés spécialement de la méthode de les interpréter.

Il est vrai, le sujet annoncé par M. Fleuriaux, professeur à l'athénée royal de Charleroi, et intitulé : « *La culture esthétique et l'enseignement des langues vivantes* », pouvait s'entendre dans un double sens. D'après le titre, on ne savait pas si M. Fleuriaux allait parler de la culture esthétique comme d'un principe, ou s'il allait en parler comme d'un élément de l'interprétation. Il s'est trouvé qu'il n'a fait ni l'un ni l'autre ; mais, après avoir exposé les raisons pédagogiques et sociales qui réclament impérieusement l'éducation esthétique de la jeunesse, il s'est contenté de prouver la triple nécessité de former « des collections scolaires de reproductions exactes des chefs-d'œuvre » de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, de donner un caractère artistique à tous les moyens graphiques employés dans l'enseignement moyen et d'habituer les enfants à contempler, à analyser et à apprécier les grandes productions de l'art, soit dans les originaux, soit dans des copies fidèles. Tout au plus a-t-il effleuré inci-

¹ Pour que le lecteur saisisse bien la portée de l'argumentation, je lui rappelle que l'anglais s'enseigne chez nous à raison de deux heures par semaine, pendant quatre années ($2 \times 4 = 8$ h.), dans la section des humanités anciennes, et à raison de $2 \times 2 + 2 \times 3 = 10$ heures, dans la section des humanités modernes.

demment son sujet, en disant un mot des comparaisons à faire des monuments figurés avec les monuments écrits. Aussi, plusieurs auditeurs, tout en rendant hommage à la façon distinguée et intéressante dont il a mis en relief les avantages de l'éducation esthétique, lui ont-ils reproché d'être resté en dehors de la question. Car ils ne voyaient aucune utilité à démontrer de nouveau une chose sur laquelle tout le monde est d'accord aujourd'hui ; et le chef de notre université a rappelé à propos que déjà en 1863, M. A. Wagener a pris la défense de cette éducation, dans le discours qu'il a prononcé sur « *Les beaux-arts dans l'enseignement moyen* »¹. Ce qu'on était en droit d'attendre de l'orateur, c'était une explication des rapports spéciaux qui existent, ou qui peuvent exister, entre la culture esthétique et l'enseignement des langues vivantes. Or, c'est là, précisément, le point qu'il n'a pas touché. Du reste, on a relevé encore un autre défaut dans son exposé : c'est d'avoir laissé de côté une partie des beaux-arts, qui ne s'identifient pas avec les arts plastiques, et, particulièrement, de n'avoir rien dit de ce vieux moyen de culture esthétique qu'est l'étude des belles-lettres.

Les différents procédés qui concourent à une interprétation ont été énumérés et décrits, avec un certain luxe de spécification et de détail, par M. J. Melon, professeur à l'institut Saint-Joseph de La Louvière, qui avait intitulé sa communication : « *Opérations que doit comporter le traitement des morceaux choisis, dans l'enseignement des langues vivantes, pendant la deuxième période* ». M. Melon, qui est visiblement influencé par les doctrines herbartiennes, a compté en tout douze opérations qu'exige l'interprétation complète d'un morceau choisi, depuis les considérations préparatoires jusqu'aux exercices d'application auxquelles elle donne lieu. Partisan de la méthode directe, il a dressé un plan qui coïncide presque totalement avec celui que des pédagogues renommés ont proposé pour l'interprétation d'un morceau écrit dans la langue maternelle de l'élève. Il n'y a, si je ne me trompe, qu'une seule différence essentielle : M. Melon admet la traduction comme « moyen de précision et de contrôle ». Toutefois, il ne lui accorde que la dernière place dans la série des actes qui ont pour but l'intelligence d'un texte. Il semble donc être d'avis que le maître, avant d'y recourir, doit employer toutes les autres ressources dont il dispose, pour faire comprendre les mots et les phrases. Ainsi, chez lui, la traduction n'est, au fond, que la manifestation d'une intelligence déjà acquise et, loin d'être initié au sens des termes étrangers par les termes de la langue maternelle, l'élève est amené à trouver ceux-ci par la connaissance qu'il a de ceux-là, de sorte qu'il se compose lui-même un dictionnaire bilingue, comme il se compose lui-même une grammaire.

Il aurait été intéressant de connaître l'avis des gens du métier sur ce point spécial ; mais on s'est borné à discuter le plan proposé dans son ensemble. L'opinion générale était que, faute de temps, il n'était pas

¹ Ce discours est reproduit dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, année 1863.

possible d'exécuter ce plan en classe. M. Melon avait beau répondre que, naturellement, les douze opérations n'étaient pas appliquées toutes à chaque morceau, et que leur description les faisait paraître plus longues qu'elles n'étaient en réalité, il ne parvenait guère à détruire la première impression défavorable, qui avait été renforcée encore par la rapidité de son débit. En y réfléchissant maintenant, je dois dire pour ma part qu'il a eu le tort — bien pardonnable d'ailleurs, — d'un côté de vouloir être absolument complet, s'arrêtant même sur les choses de pratique courante, et de l'autre de spécifier les opérations interprétatives sans essayer de les réduire à quelques grandes catégories qui auraient permis d'apercevoir la simplicité intime et la praticabilité du système. Mais je reste convaincu que son plan contient des indications très précieuses et qu'il gagnera beaucoup à être étudié à tête reposée.

Ce ne sont pas seulement des questions de littérature, de grammaire et de méthode qui ont été débattues au congrès : l'on y a agité encore différentes questions d'organisation scolaire et partout l'on est tombé d'accord sur des conclusions pratiques de la plus haute importance.

Des quatre communications de ce genre, je cite, en premier lieu, celle de M. A. Burvenich, professeur à l'athénée royal de Bruxelles, qui a traité « *De la concentration dans l'enseignement des langues vivantes* ». Depuis une dizaine d'années, l'Administration belge, désireuse de relever le prestige des maîtres et de faciliter le travail des élèves, tend à attribuer dans chaque classe tous les cours de langues germaniques à une seule et même personne. M. Burvenich approuve entièrement cette tendance en ce qui concerne les classes inférieures; mais en ce qui concerne les classes supérieures, où du reste il n'y a jusqu'ici que de timides essais, il soutient que la concentration serait plutôt nuisible qu'utile. C'est qu'il a une idée très haute de ce que devrait être l'enseignement du flamand, de l'allemand et de l'anglais en troisième, en poésie et en rhétorique. Car, à son avis, cet enseignement devrait non seulement donner la possession de la langue, mais encore faire connaître tous les aspects de la culture à laquelle elle sert d'expression, ce qui n'est pas possible sans des connaissances formelles et réelles très étendues, toujours remaniées, et sans un certain enthousiasme incompatible avec la grande diversité des occupations. M. Burvenich a montré notamment qu'on ne saurait se prévaloir de ce qui se pratique dans l'enseignement des langues anciennes et du français que la tradition a réunis dans les mêmes mains, pour charger le même professeur de plusieurs cours de langues modernes, puisque les cours de langues modernes exigent en fait plus d'acquis et de travail que les cours de langues anciennes. Il a donc conclu en demandant qu'on applique d'une façon rigoureuse le principe de la spécialisation dans les classes supérieures, tout en restant d'avis qu'à l'université, les futurs maîtres, tant pour leur formation complète que pour les besoins des classes inférieures, devraient continuer à étudier plus d'une seule langue vivante.

Cette conclusion a eu l'assentiment de l'assemblée, après que quelques malentendus provenant de la terminologie employée, eurent été dissipés.

Si j'ai bien observé, on était unanime à admettre que l'idéal serait de concilier le principe de la *continuité* et celui de la *concentration*. Mais comme cela n'est manifestement pas possible pendant toute la durée des études, on se résignait à sacrifier, pour une partie, la *concentration* à la continuité avec d'autant moins de résistance qu'on avait des raisons de croire qu'une bonne préparation pédagogique fait éviter les dangers les plus graves de ce système.

Un accord tout aussi parfait s'est établi entre les membres sur la question traitée par M. O. Pecqueur, professeur à l'athénée royal de Liège : « *L'enseignement du français dans nos athénées et spécialement dans la section des humanités modernes* ». Après avoir constaté les progrès réels accomplis dans l'enseignement du français, M. Pecqueur a examiné particulièrement les obstacles qui s'opposent au succès, à l'élévation et à la régularité de cet enseignement dans les classes supérieures de notre section moderne. Dans un langage plein de saveur et avec une autorité soutenue par une profonde expérience, il a fait voir que le mal principal procède de l'organisation des études chez nous. En effet, c'est d'abord par suite de l'organisation imparfaite des écoles moyennes qu'un grand nombre de jeunes gens qui n'y trouvent pas l'instruction que ces écoles devraient leur donner, viennent encombrer la quatrième et la troisième, en attendant un emploi dans une administration, tandis que d'autres se font élèves libres afin de préparer leur examen d'admission à une école spéciale du Gouvernement. C'est ensuite, à l'athénée, la bifurcation en division scientifique et commerciale qui engage ceux-là mêmes qui se proposent de continuer jusqu'au bout, à négliger les matières qui sont situées en dehors de leur spécialité, à tel point que souvent de brillants sujets d'autrefois satisfont à peine encore, ou ne satisfont plus, leurs maîtres en rhétorique. Pour remédier à cet état de choses, il faudrait par conséquent ne plus tolérer les élèves libres et exiger un certificat d'humanités complètes comme condition d'admission aux examens d'entrée soit à l'université, soit aux écoles spéciales; et M. Pecqueur n'a pas manqué de préconiser ce remède, mais il ne juge pas qu'il soit opportun et juste d'organiser nos collèges de manière à en rendre la fréquentation impossible ou seulement plus difficile aux élèves sortis des écoles moyennes.

Cette opinion a été pleinement approuvée par le congrès, qui n'a fait que la compléter par un seul point. Un membre, en effet, a bien vu que s'il était injuste et antidémocratique de fermer les collèges par une mesure quelconque à une catégorie d'adolescents, il est très juste et très démocratique de leur rendre superflu l'accès d'un établissement où ils ne sont pas à leur place, en étendant et en renforçant les programmes de celui qui devrait les contenter, par exemple, en y augmentant le nombre des années d'études. D'ailleurs, un vœu semblable a été déjà émis par la *Fédération des Professeurs*, qui voudrait que du moins les études spéciales fussent continuées, à l'école moyenne, pendant une quatrième année. On peut donc espérer que bientôt tous les gens compétents s'uniront pour réclamer cette réforme urgente.

Les propositions de MM. Burvenich et Pecqueur ont été reprises par M. P. Hoffmann, professeur à l'université de Gand, qui s'est occupé d'une manière générale de « *L'organisation de l'enseignement des langues vivantes dans les écoles moyennes et dans la section des humanités modernes* ». M. Hoffmann avait résumé ses idées, dont il avait déjà développé la plupart dans un rapport présenté au congrès d'expansion économique mondiale de Mons, sous forme de thèses, ce qui a permis de les discuter plus facilement. Avec de légères modifications, toutes ces thèses, au nombre de quinze, ont été adoptées. Outre les deux formulant les propositions précitées (XII et XV), les principales sont les suivantes :

Dans un cours d'humanités modernes, il est avant tout nécessaire qu'il soit pourvu suffisamment à l'enseignement de la langue maternelle (II). Le nombre de leçons attribué à cet enseignement ne devrait, *dans aucune classe*, être inférieur à celui qui est attribué à l'enseignement de toute autre matière (III). Sur un total de trente-deux heures de leçons par semaine, dix heures doivent être affectées à l'enseignement des langues vivantes étrangères (IV). Les études moyennes devront commencer avec l'enseignement de la première langue étrangère, lorsque l'enfant a atteint l'âge de dix ans, et se continuer dans les athénées jusqu'à l'âge de dix-huit ans accomplis; dans les écoles moyennes, jusqu'à l'âge de quinze ans accomplis (V). L'étude des différentes langues doit être disposée de façon que l'une ne s'ajoute à l'autre qu'après un intervalle de deux ans (II), et pour parvenir à un résultat utile dans l'enseignement de la dernière langue, il sera nécessaire de lui consacrer au moins trois ans (VII). Les professeurs devront rester absolument libres dans le choix de la méthode (XIII). Cependant pour que cette liberté ne nuise pas au développement des élèves, il est désirable que les mêmes professeurs accompagnent les mêmes élèves à travers toutes les classes d'un cycle (XIV).

Les deux dernières thèses (XIII et XIV). M. Hoffmann a déclaré les avoir puisées dans le récent ouvrage de M. Ch. Sigwalt sur *l'Enseignement des langues vivantes*.

Enfin, pour ce qui concerne les questions d'organisation, M. A. Roegiers, directeur de la Section normale moyenne de l'État à Gand, est venu parler « *De la nécessité d'organiser une section de langues germaniques à l'École normale moyenne* » qui est dirigée par lui et qui prépare les régents pour la partie flamande du pays. Chose étonnante, une telle section n'existe pas jusqu'à ce jour, bien que les langues germaniques soient enseignées dans les écoles moyennes. Aussi l'assemblée, après une discussion qui a mis en pleine lumière la nécessité pour les futurs régents d'avoir étudié spécialement dans une école les langues qu'ils sont appelés à enseigner plus tard, s'est-elle associée sans réserve au vœu si clairement et si éloquentement motivé de M. Roegiers.

J'ai dit plus haut que la partie scientifique du congrès a eu trop peu de place en comparaison de la partie pédagogique, à laquelle elle a été presque totalement sacrifiée. Onze communications dans ce domaine-ci. pour une seule dans celui-là : il y a là une disproportion qui n'aura échappé à

personne. Cependant, pour être tout à fait juste et relever un peu l'importance de la partie scientifique, il convient de l'élargir par deux communications d'ordre historique, qui ont dignement clôturé la série. Ces deux communications avaient pour objet l'une : l'histoire de notre troisième langue nationale, donc de la langue allemande ; l'autre, celle de l'enseignement des langues vivantes en Belgique.

C'est M. H. Bischoff, professeur à l'université de Liège, qui a traité le premier sujet, qu'il avait intitulé : « *Unsere dritte Nationalsprache : ihre Geschichte und ihre Rechte* ». On sait que, sur notre territoire, il existe deux enclaves où la population continue à parler l'allemand. Il est vrai, cette population qui habite les confins des provinces de Liège et de Luxembourg, n'est guère nombreuse ; elle compte au maximum 70,000 âmes. Mais, si diminuée qu'elle soit, elle a conservé la langue de ses ancêtres. M. Bischoff a exposé sommairement les destinées diverses de ces Allemands belges à travers le moyen âge et les temps modernes. Au point de vue spécial où il s'était placé, il n'a guère pu découvrir qu'une seule fois une vraie éclaircie dans un ciel presque toujours sombre : c'est l'époque où le Luxembourg a été gouverné par des comtes et des ducs propres. Pendant cette époque, qui a duré à peu près un siècle jusqu'à l'avènement de la Maison de Bourgogne, le gouvernement se servait effectivement de la langue nationale dans ses rapports avec ses sujets. Une seconde fois, une ère de bonheur paraissait s'ouvrir pour ces Allemands tant éprouvés par le passé, lorsque la Belgique, en 1830, conquist son indépendance. Le gouvernement provisoire et le congrès national étaient animés des meilleures intentions et, jusqu'en 1839, les lois et arrêtés royaux étaient publiés avec la traduction allemande au *Moniteur*, mais depuis ce temps, où le Grand-Duché de Luxembourg fut détaché de la Belgique, cette coutume est tombée en désuétude, sans que les dispositions qui la sanctionnent aient jamais été abrogées. Bien plus, nos législateurs, à différentes occasions, ont été d'accord pour affirmer les droits incontestables des Belges de langue allemande, et les ministres ont reconnu essentiellement ces droits, prétextant seulement des difficultés d'exécution. L'orateur a tâché de montrer que ces difficultés ne sont pas si grandes qu'on se l'imagine en haut lieu, et que, quand même elles le seraient, elles ne peuvent prévaloir contre le droit, d'autant moins qu'en refusant d'instruire, d'administrer et de juger les citoyens parlant l'allemand dans leur propre langue, non seulement on risque d'en affaiblir les sentiments patriotiques et on les prive eux-mêmes, pour ainsi dire, de toute culture, mais encore on néglige d'exploiter un riche fonds et de tirer profit d'un capital dont on pourrait se servir utilement pour perfectionner l'enseignement d'une des langues vivantes principales, et, par lui, la capacité économique et scientifique de la nation.

M. Bischoff a, du reste, appelé l'attention du congrès sur le mouvement récent de la population allemande, qui semble enfin vouloir revendiquer ses droits.

Sa communication, qui était faite en allemand, comme celle de M. Bley, n'a soulevé aucune objection de principe. Un Luxembourgeois a même

approuvé expressément les réclamations de ses compatriotes, quittant le terrain de l'histoire pour celui de la politique, où l'attiraient évidemment les conclusions de M. Bischoff. L'assemblée, avertie avec tact par le président, ne les a pas suivis dans cette voie, mais bien qu'elle ait eu la sagesse de se tenir dans les limites de son programme statutaire, elle n'a pu empêcher ses sympathies de se faire sentir à travers son silence.

Le second sujet historique, c'était : « *L'enseignement des langues vivantes en Belgique depuis 1830* ». Il a été traité par M. P. Hoffmann; mais, comme il était trop vaste pour être exposé en entier dans l'espace de quarante-cinq minutes, l'orateur s'est borné à en retracer la partie qui s'étend jusqu'à la première loi sur l'enseignement moyen, laquelle est datée du 1^{er} juin 1850 et est encore en vigueur à l'heure actuelle.

Sous le gouvernement des Pays-Bas, on n'enseignait dans les athénées et les collèges, en fait de langues vivantes, que le hollandais et le français considérés comme langues nationales. Dès le lendemain de la Révolution, le français acquit une situation privilégiée : il devint la langue véhiculaire de l'enseignement dans tout le pays. Le hollandais fut supprimé dans la région wallonne; dans la région flamande, il fut remplacé par le flamand, qui parvint peu à peu à se faire recevoir également sur le programme de quelques établissements wallons, particulièrement de ceux qui touchaient aux régions flamandes. En même temps, l'anglais et l'allemand furent introduits partout, pour des motifs avoués d'utilité, avec la création des sections industrielles. Mais l'organisation de ces nouveaux cours de langue fut extrêmement défectueuse. On n'avait aucune vue précise ni de leur véritable but, ni des moyens de l'atteindre, ce qui résulte déjà du fait que, le seul cours de français excepté, ils étaient fréquemment facultatifs. On ne savait pas au juste dans quelle classe il fallait commencer chaque cours, et quelquefois on les commençait tous les quatre dans la même classe. La durée aussi n'était pas déterminée, on variait constamment; le nombre des leçons était d'ordinaire insuffisant, sinon dérisoire. Ils étaient faits, d'ailleurs, par des étrangers connaissant bien pratiquement leur langue, mais dont la plupart ignoraient, avec la grammaire, l'art d'enseigner. Enfin, ces cours étaient dépourvus de toute sanction. Ni pour les concours, ni pour les examens d'admission aux universités ou aux écoles spéciales, on n'exigeait la connaissance des langues vivantes étrangères. Ainsi le mouvement populaire qui les favorisait, risquait d'avorter misérablement, faute d'une direction intelligente et capable, si quelques hommes clairvoyants, parmi lesquels il faut citer en premier lieu M. Trasenster, ne s'étaient émus de l'état des choses. Leurs idées de réforme, qui n'allaient d'ailleurs pas fort loin, ont été consacrées dans une certaine mesure par les législateurs de 1850. Grâce à leur travail, après une période de tâtonnements qui a duré vingt ans, l'enseignement des langues vivantes a été enfin conduit sur une voie plus sûre et plus régulière; mais il avait encore à soutenir de rudes épreuves, avant de parvenir à la situation qu'il occupe.

La conférence de M. Hoffmann a été la dernière que les membres du congrès ont entendue. Mais le comité ne leur avait pas offert seulement des confé-

rences. Conformément à la coutume établie dans tous les congrès, il leur avait réservé quelques autres occasions de s'instruire et d'échanger leurs idées. Ils ont été reçus d'une manière brillante par le Conseil municipal; ils ont pu fraterniser à la même table dans un banquet simple et joyeux; ils ont pu apprécier l'art dramatique de nos artistes français et flamands. Mais ce sont surtout deux numéros du programme, qui, en dehors des communications et discussions scientifiques et pédagogiques, leur auront laissé un souvenir durable. Le premier de ces numéros se rattache directement au but même de notre association : je veux parler de « *l'Exposition de Realia pour l'enseignement du néerlandais* », qu'avait organisée avec un grand désintéressement M. Melon. Ce zélé professeur avait réuni dans un cadre des plus coquets à peu près tout ce qui, en fait de livres, de brochures, de revues, d'images et de tableaux, peut être utile aux maîtres de la langue néerlandaise dans les régions wallonnes du pays. A mon avis, sa petite exposition était un modèle du genre, et il est à désirer qu'elle trouve des imitateurs, parmi les représentants des autres langues vivantes, dans les futurs congrès.

Ensuite ce qui a plu beaucoup, c'étaient les visites des monuments et musées, tant à Gand qu'à Bruges. Faites sous la conduite d'hommes compétents, d'archéologues et de connaisseurs, ces visites ont été non seulement une véritable jouissance, mais encore des leçons d'art et d'esthétique appliquée, qui porteront sans doute leurs fruits, avant tout dans l'enseignement de la langue et de la littérature néerlandaises.

Cent vingt personnes avaient donné leur adhésion au congrès, outre les membres du comité d'honneur, qui étaient trente-six, et les délégués du ministre de l'Intérieur. Ce chiffre n'est certes pas très élevé. Mais il faut considérer deux choses : notre pays est petit, et en proportion de ses habitants, nous étions, relativement, aussi, sinon plus nombreux que ne le sont nos confrères étrangers à leurs congrès similaires. On me rapporte qu'au congrès des néophilologues allemands, à Munich, il y avait, en compte rond, 408 inscriptions. Cela fait pour 60 millions à peu près 7 inscriptions par million d'habitants. Comme la population de la Belgique dépasse à peine 7 millions, nous aurions dû être tout au plus 50, et nous avons été 120. De plus, notre association est très jeune : elle n'existe que depuis quinze mois, et le congrès qu'elle avait organisé était la première tentative de l'espèce. Elle a donc tout sujet, ce me semble, d'avoir bon courage, et d'espérer.

Le prochain congrès aura lieu au mois de septembre 1908, à Liège.

Gand.

P. HOFFMANN.

COMPTES RENDUS

K. BRUGMANN, **Abrégé de Grammaire comparée des langues indo-européennes d'après le Précis de Grammaire comparée** de K. Brugmann et B. Delbrück, traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. Paris, Klincksieck, 1905. 856 pp. Prix : 20 francs.

On sait que M. K. Brugmann, professeur à l'Université de Leipzig, a été le principal promoteur des études linguistiques en Allemagne pendant ces trente dernières années. En 1886, il commençait à publier son *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* (Précis de grammaire comparée des langues indo-européennes) qui classait tous les résultats acquis, en les enrichissant d'une foule de découvertes personnelles. Ce grand travail n'a été achevé qu'en 1900, année où M. Delbrück, le collaborateur de M. Brugmann pour la syntaxe comparée, a publié le troisième volume de la partie qui lui était confiée. Le *Grundriss* est un ouvrage de dimensions considérables; la phonétique, à elle seule, y compte 1100 pages dans la seconde édition. Une telle œuvre s'adresse aux spécialistes, et il n'est guère utile de la traduire, comme on l'a fait cependant en anglais. Ceux qui sont à même de profiter d'un livre où toutes les langues indo-européennes, y compris le celtique, l'arménien et même l'albanais sont considérées, lisent assurément l'allemand.

Il en est autrement de la *Kurze vergleichende Grammatik* (Abrégé de grammaire comparée) que M. Brugmann a publiée de 1902 à 1904, et qui, en un seul volume, comprend un résumé de toute la grammaire comparée : phonétique, morphologie et théorie de la phrase. Comme le dit M. Meillet dans son Avertissement au lecteur, « l'auteur n'y a rien sacrifié des notions générales qu'il y définit même avec une précision et une clarté

particulières ; toute la structure de l'indo-européen est mise en lumière et le développement des cinq principales langues du groupe, le latin, le grec, le germanique, le slave et le sanscrit, est suivi en détail. Seules ont été sacrifiées les langues moins connues et qui n'intéressent que les spécialistes, et encore sont-elles invoquées à l'occasion, toutes les fois que leur témoignage est nécessaire pour établir l'état des choses indo-européen. Sur le *Grundriss*, cet abrégé a d'ailleurs l'avantage d'être postérieur et de représenter à la fois un état plus avancé de la science et la plus récente expression de la pensée de M. Brugmann. »

Jusqu'à présent, ceux qui désiraient s'initier aux études de grammaire comparée ne disposaient, en langue française, d'aucun manuel propre à leur rendre ce service. Le livre de Bopp, traduit autrefois par M. Bréal, n'a plus que l'intérêt historique de marquer une étape dépassée par la science, et le manuel de M. Victor Henry n'envisage que les rapports du grec et du latin. La traduction présente complète donc très heureusement l'excellente *Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes*, publiée récemment par M. Meillet. Ces deux ouvrages seront de précieux instruments de progrès pour les études linguistiques dans les pays de langue française.

L'« Abrégé de Grammaire comparée » s'adresse soit à des étudiants qui ont déjà pris contact avec la grammaire scientifique parce qu'ils ont suivi un cours de grammaire latine, grecque ou germanique, soit à des professeurs qui ont senti la nécessité, comme philologues classiques ou germanisants, d'approfondir leurs connaissances linguistiques. N'était son prix quelque peu élevé, il pourrait servir de guide dans des cours de grammaire comparée aux universités.

Même les spécialistes y trouveront profit, par exemple au point de vue de l'unité de la terminologie. Le présent ouvrage consacrera définitivement les termes français qui correspondent aux termes de la langue allemande, et qui étaient plus familiers aux linguistes puisque c'est surtout dans cette langue que leur science s'est développée. Signalons que le mot *Formans* que M. Brugmann a substitué à celui de suffixe, a été traduit par morphème.

Deux index, l'un des mots, l'autre des matières traitées, ont été dressés sur l'édition française, et ils sont notablement plus étendus que ceux de l'édition allemande.

L. P.

MICHEL BRÉAL, **Pour mieux connaître Homère.** Paris, Hachette. 309 pp. 3 fr. 50.

Il y a deux parties dans le volume de M. Bréal. Nous ne ferons que signaler la seconde, qui se compose d'une série de petites notes philologiques. C'est en quelque sorte une contribution à un lexique de la langue d'Homère. L'auteur y donne l'explication étymologique et sémantique d'un certain nombre de termes qui offrent un intérêt particulier en ce qui concerne l'âge et la nature du poème. Beaucoup de ces articles avaient déjà paru dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, et les spécialistes y avaient goûté le charme piquant et la clarté élégante que M. Bréal sait apporter dans ces matières que l'on traite généralement d'une façon si aride. Toute cette partie est intitulée *Lexicologus* en souvenir du titre qu'avait pris, il y a trois quarts de siècle, le grammairien Philippe Buttmann pour un Lexique de la langue d'Homère. M. Bréal nous apprend que Buttmann était d'origine française. « Son nom était Boudemont et il descendait de ces réfugiés qui, au XVII^e siècle, avec certaines autres choses, avaient failli emporter de France le bon esprit critique. » En manière de tardif hommage, M. Bréal a voulu « rappeler le souvenir de ce descendant des Français du Midi, qui a appris le grec à tant de petits Allemands ».

La première partie s'adresse à tout le public lettré. Car, parmi ceux qui ont quelque souci des choses littéraires, il n'est personne aujourd'hui qui ignore le problème homérique et qui ne s'intéresse à des questions comme celles-ci : Qu'est-ce que l'Iliade ? Dans quel temps, en quel lieu a-t-elle été composée ? Que faut-il penser des innombrables travaux que la critique moderne a accumulés sur ce sujet ? Ont-ils enfin abouti à une conclusion et quelle est-elle ? — Ceux qui, sans être des philologues, voudraient cependant savoir tout cela, liront le petit livre de M. Bréal ; ils y trouveront des réponses exactement mises au point pour eux, où l'érudition, en ce qu'elle a de trop spécial, sait rester latente, et où la démonstration ne se sert que d'arguments faciles à saisir pour tout lecteur instruit.

Pour ce qu'il dit concernant l'interprétation générale des poèmes homériques, M. Bréal sera certainement approuvé par tous les juges compétents. Il met pour la première fois en pleine lumière pour le public français et il coordonne un certain

nombre de vérités que la critique philologique de ce dernier quart de siècle a définitivement établies. Elles se résument en ceci qu'on ne peut plus admettre qu'une épopée soit sortie toute composée de l'inspiration populaire. En particulier, l'Iliade est le produit d'une élaboration savante, et M. Bréal jette à pleines mains les arguments qui en démontrent le caractère artificiel. En général, ce que l'on a pris pour primitif est un archaïsme voulu du poète. L'écriture, en apparence ignorée chez Homère, comme elle l'est d'ailleurs chez Virgile, est connue dans les pays voisins de la mer Égée plus de quinze siècles avant l'ère chrétienne. Les exigences du style épique font de même éviter toute mention de statues, de peintures ou de monnaies. L'armement des guerriers, leur façon de combattre, la langue, la métrique ont permis à la critique de faire des constatations analogues. Nous sommes au milieu d'une antiquité de convention et d'imagination. Cet archaïsme des mœurs que Fénelon appelait « l'aimable simplicité du monde commençant » n'est qu'un artifice de mise en scène. Pourquoi Homère prend-il tant de plaisir à montrer Nausicaa, princesse phéacienne, allant avec ses compagnes laver le linge à la rivière? C'est que « l'amour de l'églogue est un produit de l'excès de civilisation ». J'ajouterai en passant un argument qu'il ne me souvient pas d'avoir vu exposer ailleurs. La position honorée et indépendante de la femme homérique ne paraît point correspondre à la réalité des mœurs de la Grèce ionienne et asiatique. A mon sens, elle doit être, de même que certains détails de l'armure et de la langue, une survivance d'une civilisation antérieure à la civilisation ionienne, et que l'on peut, si l'on veut, appeler éolienne.

Ces derniers mots m'amènent à la critique de ce qui dans l'ouvrage est proprement la thèse, la nouveauté proposée par M. Bréal. Les poèmes homériques étant artificiels, qu'en faut-il conclure relativement à leur date? C'est, dit M. Bréal, qu'on doit notablement les rapprocher des temps historiques. « Ces poèmes ne peuvent être beaucoup antérieurs au temps où Thalès inaugure la philosophie ionienne, où Hécatee compose le premier livre d'histoire, où Alcman et Mimnerme créent la poésie lyrique. » Il semble que M. Bréal a cru que sa démonstration du caractère artificiel des poèmes entraîne nécessairement cette conclusion, car il paraît à peine soupçonner les innombrables objections qu'elle soulève. Jusqu'à présent, les archaïsmes du poème

étaient considérés comme des survivances, des souvenirs, ou comme des imitations voulues et plus ou moins adroites d'un passé dont la résurrection de l'époque dite Mycénienne nous a révélé la lointaine existence. A cette conception, fortement appuyée par l'archéologie et la linguistique, M. Bréal oppose une hypothèse aussi étonnante que fragile. Ce n'est point dans le passé de sa race que l'auteur de l'Iliade a pris ses modèles. Il les a pris dans la monarchie lydienne contemporaine du septième siècle. « On conçoit fort bien qu'un poète grec vivant à la cour lydienne, comme nous savons pertinemment qu'il y en eut plusieurs, ait gardé de sa patrie, non seulement la langue, mais, autant que les circonstances le permettaient, les sentiments. » Et ailleurs : « Les chants homériques ont été composés pour faire partie du programme des jeux et des fêtes en ce pays de Lydie où les fêtes et les jeux n'ont jamais manqué. » L'Iliade, l'Odyssée seraient donc des œuvres de réfugiés. Je laisse à d'autres la tâche de discuter cette hypothèse, me trouvant incapable même de la concevoir.

L. P.

The Menexenus of Plato, edited with introduction and notes by J. A. SHAWYER, Assistant Master in Clifton College. Oxford, Clarendon Press, 1906. xxxi pages. Texte sans pagination. 24 pages de notes.

Il n'y a que des éloges à donner au texte et à l'appareil critique de cette édition pour lesquels l'auteur a pu profiter des conseils de M. Burnet. Semblablement les notes, comme c'est toujours le cas dans les consciencieuses éditions anglaises, sont rédigées avec beaucoup de soin et de netteté, et fournissent au lecteur les éclaircissements essentiels. Seule, l'introduction me paraît appeler quelques réserves. Une première partie contient des généralités souvent assez éloignées du sujet, entre autres une comparaison entre Lysias et... Tacite qui étonne, surtout à cette place. L'auteur vise, dans cette première partie, à donner une appréciation morale du *Ménexène*. Il énumère les nombreuses inexactitudes historiques qu'on peut y relever, et il blâme Platon de ne s'être pas montré à cet égard plus scrupuleux qu'un orateur ancien ou qu'un politicien moderne. Faire de la morale à Platon, voilà une ironie qu'il n'aurait point comprise, ou

plutôt une ingénuité que l'auteur se serait épargnée s'il avait suivi l'interprétation du dialogue dont Grote, son éminent compatriote, lui a montré la voie. La seconde partie de l'introduction contient une brève histoire de la rhétorique attique depuis ses débuts jusqu'à Démosthène. L'auteur y examine successivement les dix orateurs du canon. C'est une matière qu'il n'est pas possible de traiter en dix pages, et qui d'ailleurs n'est guère à sa place dans une introduction au *Méneuxène*. Le dialogue offre par lui-même assez de problèmes difficiles pour qu'on n'aille pas chercher au dehors des thèmes à développer.

L. P.

Waltharii Poesis. *Das Waltharilied Ekkehards I von St. Gallen nach den Geraldushandschriften herausgegeben und erläutert von H. ALTHOF.* Leipzig, Dieterich. Erster Teil, VIII-184 pp. in-8°, 1899, 4.80 Mk.; Zweiter Teil, XXIV-416 pp. in-8°, 1905, 13 Mk.

Depuis longtemps philologues et historiens se sont occupés de la légende de Walther d'Aquitaine. Cependant il nous manquait toujours une édition définitive du poème d'Ekkehard et un commentaire littéral du texte. C'est ce travail que H. Althof, professeur à Weimar, nous donne ici en deux volumes.

H. Althof est certainement le savant allemand qui connaît actuellement le mieux cette matière. Outre l'œuvre que nous avons devant nous, il a publié aussi toute une série d'études sur des points de détail de son sujet, ainsi qu'une traduction allemande en deux éditions de la *Waltharii Poesis* dans le mètre de l'original (une édition scolaire dans la Collection Göschen, et une grande édition avec planches chez Dieterich).

Le premier volume traite en 15 §§ tout ce qu'il y a moyen de savoir sur la légende, le poète et les aventures du texte latin. Puis vient le prologue de Geraldus (22 vers) et le texte (1456 vers), les variantes, un index de mots et de choses, et un intéressant appendice : Un festin à la cour d'Attila d'après le rapport de Priscus.

Le second volume est un commentaire, vers par vers, du poème. Il est précédé de quelques notes complémentaires et rectificatives du premier volume et suivi d'une étude très instructive en 19 §§ sur les antiquités militaires du Walthari.

Nous pouvons dire que rien n'a échappé à H. Althof de ce qui a été écrit sur son sujet; qu'il a réfuté toutes les objections contre le droit d'auteur d'Ekkehard I; qu'il a définitivement prouvé que la première place revient au Ms. B (Bruxelles, Bibl. roy., 5383).

Dans les 15 §§ d'introduction du premier volume on trouve toute la bibliographie. L'étude et la traduction de F. de Reiffenberg, *Annuaire de la Bibl. roy. de Belgique*, 1841-42-44 n'y sont pas oubliées; notre auteur sait que G. Paris a parlé de Walther d'Aquitaine dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 50; cependant il néglige de dire que G. Kurth en parle plus longuement dans son *Histoire poétique des Mérovingiens*, pp. 169-171.

Le § 11 signale la fréquence des réminiscences des poètes latins classiques et chrétiens, et le § 12 la reproduction des procédés de la poésie barbare (allitérations et rimes). Le commentaire énumère ensuite tous les cas particuliers, et déjà la remarque a été faite qu'aucune réminiscence n'a échappé à H. Althof et qu'il a soigneusement noté toutes les sources.

La façon dont H. Althof se figure la filiation des manuscrits a été critiquée surtout par F. Norden, P. von Winterfeld et W. Meyer. C'est une question très épineuse et où la certitude absolue n'est pas possible. Toujours est-il que H. Althof s'est victorieusement défendu dans la *Zeitschrift für Deutsche Philologie*, t. XXXIII, et dans les notes complémentaires au premier volume qui précèdent le commentaire dans le second.

J. VERCOULLIE.

M. ROUSTAN, **La Composition française, les Genres.** *La Lettre et le Discours. La Dissertation littéraire. La Dissertation morale*, méthode et applications. — 3 brochures in-12 de 143, 144 et 160 pages. Prix : 0.90 cent. Paul Delaplane, éditeur, Paris.

Il nous paraît d'autant plus facile d'apprécier en une fois ces trois brochures qu'on y trouve embrassée et réunie la vaste matière de la Dissertation française. La Lettre et le Discours ne constituent ici pour l'auteur qu'un seul et même genre, et, dès lors, que Sénèque écrive à Néron ou Balzac à Voiture, que Scipion Nasica cherche à détourner le Sénat Romain de détruire Carthage ou que La Tour d'Auvergne harangue ses compagnons

d'armes, ce sont là d'identiques chapitres d'histoire ou de littérature, présentés différemment. Sans plus insister sur l'imprécision de ces titres ni sur les redites amenées par la similitude des sujets, nous tenons à faire certaines restrictions d'ensemble.

Ces cadres historiques et littéraires que l'on semble affectionner en France sont presque complètement délaissés chez nous. Nous nous demandons en effet ce que devient en pareille occurrence l'originalité, la spontanéité de l'écrivain? Forcer l'élève d'emprunter à un personnage historique ses idées, ses sentiments, voire ses particularités de langage, n'est-ce pas lui inspirer le goût de l'imitation et du décalque plutôt que développer en lui l'esprit de réflexion, de jugement, de libre initiative? Pour emprunter un exemple à notre auteur même, étant donné ce thème d'intérêt universel : *La liberté de parole écrite ou parlée*, sait-on de quel appareil historique, dans quelle cangue opaque on va l'enchâsser? *Jean du Bellay, évêque de Paris, au roi François I* (1533). — *Frédéric II à d'Alembert*. — *L'abbé Morellet à Voltaire* (1764). — *Mad. de Staël à Napoléon I* (1810). — *Chateaubriand à Napoléon* (1811). — *Le roi de France à un critique classique!* N'est-il pas illusoire d'espérer que le jeune homme imprime à de tels sujets la marque de sa personnalité? Sans parler de la documentation toujours insuffisante et qui lui épargnera rarement la mortification de l'anachronisme, ne sera-t-il pas tenté de s'approprier des jugements tout faits, des appréciations stéréotypées, des expressions mêmes et des termes clichés, à moins que, hypnotisé par le détail chatoyant et pittoresque, il ne perde de vue le fond même de la question pour muser aux bagatelles du cadre. Si riche de pensées que fût la *Lettre de Voltaire à M. de Cideville* de Fr. Sarcey lors de son admission à l'École Normale, nous ne saurions croire qu'elle ait dû la première place — Taine était second — à autre chose qu'à son spirituel pastiche du style de Voltaire. Tours de force inutiles et souvent nuisibles! Puisque aussi bien tous ces thèmes, de l'aveu de M. Roustan, se ramènent à une question fondamentale, puisque comprendre ces sujets, c'est dégager le lieu commun qu'ils renferment, ne serait-il pas plus simple, et plus profitable aussi, de mettre l'élève en face de l'idée telle qu'elle est en soi, dégagée de toute contingence artificielle, de la lui faire étudier avec ses moyens personnels et dans

l'ambiance contemporaine, de lui susciter des développements qui émaneraient de son propre fonds, en un mot de lui laisser faire sienne cette pensée générale qui deviendrait ainsi sa chose, puisqu'il lui aurait donné une vérité nouvelle et une nouvelle vie?

Les connaissances techniques, les impressions spontanées n'ont nul besoin de ce maquillage, de ces oripeaux, si brillants soient-ils, et à ces sujets : *Oraison funèbre de Ronsard* et *Lettre d'un bourgeois sur Tartufe* (1669) nous préférons délibérément une simple *Étude sur la vie et les œuvres de Ronsard*, une simple *Appréciation de Tartufe*. Dans le même ordre d'idées nous aimons, pour la dissertation morale, les canevas brefs et précis, de façon à laisser à l'élève le bénéfice complet, non seulement du style, mais de la recherche des développements et de leur disposition logique. M. Roustan paraît d'ailleurs d'accord avec nous sur ces deux derniers points.

Au surplus ces brochures, d'une allure aimable et vivante comme leurs aînées, s'éclairent de citations neuves, de rapprochements ingénieux, d'exemples topiques. C'est une mine d'observations intéressantes qui dénoncent à tous coups l'homme de métier, au fait des vrais besoins de l'enseignement pour l'avoir sans doute longuement pratiqué.

Ainsi dans l'Invention (c'est l'ordre suivi par M. Roustan), nous applaudissons entre autres à ce conseil, pour y avoir insisté nous-même dans notre *Manuel de Dissertation* : il faut bien peser les termes, fouiller tous les mots de la maxime proposée; seule, cette analyse exacte et minutieuse, en faisant lentement le tour de la matière, permettra de fixer le sujet et de l'embrasser dans toute son étendue avant qu'on ne prenne la plume; du nom même de l'auteur on pourra induire un commentaire plus rigoureusement exact du texte. Ces observations se documentent encore de nombreux extraits des *Considérations sur les mœurs* de Duclos et du *Traité de Morale* de Cantecor¹, de « plans-atlas » qui montrent comment il faut explorer un sujet, de multiples citations des rapports des académies sur les examens du baccalauréat et autres, etc.

¹ G. CANTECOR, *Morale théorique et notions historiques*. Paris, Paul Delaplane.

Excellentes aussi les remarques sur la nécessité du plan et l'impuissance littéraire de ceux qui ne « composent » pas ; il faut étudier la structure des sermons de Bossuet et de Bourdaloue, non pour les imiter, mais pour se former l'esprit à la Disposition, et pour que nos œuvres échappent à la critique de Joubert : « tout s'y tient par des crampons ou s'y enchâsse par des mortaises. »

Enfin, dans l'Élocution, l'auteur s'élève surtout contre la forme basse et lâchée, la platitude incorrecte, sans ménager non plus le vocabulaire pseudo-philosophique et le ton dogmatique. Nous regrettons qu'il n'ait pas insisté sur la nécessité de rajeunir un exercice auquel on reproche, et non sans raison, d'avoir gardé certaine raideur officielle, certaine lourdeur académique. La dissertation pourrait prendre une allure plus vivante, plus nerveuse, plus moderne dans une cohabitation moins rare et moins réservée avec les écrivains contemporains, et nous ne craignons pas, pour notre part, d'en chercher des modèles — même intensifs — chez des publicistes comme Paul Adam, G. Geoffroy, An. France, Edm. Haraucourt, Maeterlinck, voire même E. Bergerat et Oct. Mirbeau.

Une série de travaux d'élèves disséminés par les volumes et un appendice copieux de sujets proposés aux examens complètent cet ensemble d'études pratiques sur la Dissertation française.

OSCAR PECQUEUR.

AUGUSTE DORCHAIN, *L'art des vers*. Paris, Bibliothèque des « Annales politiques et littéraires », s. d. (1906). Prix : 3 fr. 50.

Une poétique faite par un poète a grand'chance de présenter des parties intéressantes et même profondes, — toutes les fois que le poète parlera de son genre particulier — ; des parties insuffisantes ou superficielles, — quand il faudra quitter le domaine du sentiment pour celui de la technique — ; des parties de polémique et de discussion, — quand le poète devra donner place à des formes d'art qu'il n'aime pas. N'est-ce pas ce qui arrive au noble et délicat poète de la *Jeunesse pensive* et de *Vers la lumière* ?

On sort charmé d'un premier chapitre dans lequel il essaie de



donner le frisson de la poésie et commente de magistrale façon une petite pièce des *Orientales*; d'un second chapitre, très généreux aussi, où il montre « à quelle plénitude de vie on se trouve associé par le commerce intime avec la poésie », où il en fait sentir « le pouvoir éducatif et comme religieux ». Après cette évocation, dont nous devons tout le charme au poète, la poétique commence.

Elle a l'air de commencer beaucoup mieux que dans les manuels ordinaires, par une leçon sur le rythme. Mais la leçon se borne à une citation de Sully Prudhomme : « La versification est l'art de faire bénéficier le plus possible le langage des qualités de la musique », citation commentée aussitôt par cette définition du vers en manière de conclusion : « Le vers est un verbe musical qui soulève et soutient la pensée sur les ailes du rythme ». Tout le mécanisme du rythme se borne là. Vous voudriez en voir les ailes, vous, les disséquer, en arracher les plumes, en compter les battements isochrones, les temps forts et les temps faibles : c'est que vous, vous êtes un sacrilège.

Le reste du traité ressemble beaucoup, c'était inévitable, à ce qu'on peut trouver dans les ouvrages analogues. On rencontre même ici parfois, grâce à une heureuse réaction du poète sur le métricien, l'un ou l'autre paragraphe ailé, un cri non dogmatique, quelques idées assez libérales, sur l'hiatus par exemple. Mais il y a des cas où l'auteur pose des affirmations trop catégoriques. Ainsi, quand il dit (p. 286) qu'« il n'y a aucune raison de détacher un substantif de son qualificatif ». Il y a au contraire plus d'une raison, et en voici une preuve concrète : on ne saurait lire une page de latin ou de grec sans rencontrer des adjectifs séparés de leur substantif et *vice-versa* (*Gallia est OMNIS divisa in partes TRES*). Ainsi encore dans cette règle : « Le rejet (ou enjambement) doit être choisi de telle sorte qu'il n'atténue jamais le sentiment de la rime précédente » (p. 281). Il s'agit de la longueur du rejet et l'auteur ne veut pas du rejet de six syllabes. Sa raison est que l'oreille y perd le fil des rimes, faisant commencer le vers au milieu d'une ligne et le croyant terminé au milieu de la ligne suivante. Mais l'auteur ne se demande pas s'il n'y a pas avantage parfois à noyer la rime, à en atténuer l'éclat au profit du sentiment doux et voilé ou incohérent et désordonné qu'on exprime. Verlaine en offrira maints exemples et ceux que cite M. Dorchain ne méritent pas tous son intrépide censure.

Il y a aussi des cas où le métricien, n'ayant fait de rapprochement entre le rythme du vers et celui de la musique que par métaphore, ne parvient pas à s'expliquer les mesures les plus modernes. Dans cette charmante pièce de Verlaine citée p. 221, il voudrait scander ainsi : plus vague | et plus soluble dans l'air. C'est se refuser à voir la nuance d'hésitation et de recherche du mot que le poète a voulu marquer en disant : plus vague et plus | soluble dans l'air.

Au reste, tout choque notre poète dans ces vers de Verlaine ¹. Les idées en sont *fausses* ou *obscur*s ; les vers *impairs* (?) ne sont pas plus propres que les autres à exprimer les nuances ; la pièce de Verlaine devient *une poétique*, la *charte de la poésie déliquescence*. Je me figurais naïvement que Verlaine y affirmait, non ! y insinuait, doucement, en rythmes à dessein hésitants et boiteux, que les coups de clairon de Victor Hugo n'épuisent pas toute la science musicale ; que, à côté du tonnerre et du tamhour, il y a la délicate modulation ; qu'auprès du rythme franc, net, carré, puissant, *qui pèse et qui pose*, l'impair peut avoir sa beauté, comme une gaucherie de jeune fille. N'est-ce pas la poursuite même de la nuance, de la teinte effacée, la notation difficile de l'imprécis, de l'indécis, du vaporeux, de l'impalpable que Verlaine recommande en ces vers admirables. La nuance n'est pas toute la poésie, pas plus que le symbole, mais il n'est pas vrai que Verlaine ait posé sa pièce en *poétique*, en *charte de la poésie* ; sa préoccupation est d'un vrai poète et M. Dorchain, en se refusant à la légitimer, ressemble un peu à un greffier d'état-civil qui repousse un prénom inconnu à son calendrier.

L'impair joue de mauvais tours à notre auteur. Il s'évertue à considérer le vers de onze syllabes comme un alexandrin catalectique. « C'est le vers de douze syllabes qu'à travers lui nous poursuivons d'instinct » (p. 224). On lirait donc le vers de onze syllabes comme un vers de douze, et, à la douzième, demi-soupir sans doute, à bec ouvert ou fermé. Non, le vers n'est pas catalectique à la fin, mais il y a une anacrouse au début. Voyez tous les vers de onze syllabes cités par M. Dorchain lui-même pp. 224-225 : ils commencent tous par un monosyllabe à détacher.

¹ C'est la pièce célèbre de *Jadis et naguère*, qui commence ainsi : *De la musique avant toute chose*,

L'inconscient qui scande en nous doit l'isoler dans son calcul, et la suite est un vers de dix. Or, comme il y a deux sortes de vers de dix syllabes ($5 + 5$ et $4 + 6$), notre vers de onze peut prendre deux rythmes divers ($1 + 4 + 6$ et $1 + 5 + 5$). Par exemple ce vers de dix syllabes : *sa triste chanson | pleure dans la bise* deviendra par addition d'une anacrouse : *Et | sa triste chanson | pleure dans la bise*. Pour l'autre type, *champs paternels | hérissés de charmilles* deviendra : *O | champs paternels | hérissés de charmilles*. Nous ne disons pas que ce rythme boitillant doit remplacer l'alexandrin magistral, nous essayons de l'expliquer, et, quant à son usage, nous persistons à croire qu'on pourrait en tirer d'heureux effets.

Où le poète délicat, maître de son art, se retrouve, c'est quand il parle de l'harmonie imitative, de l'e muet, qu'il défend avec raison contre les critiques de M. Remy de Gourmont et d'autres novateurs. Puis il s'égare encore au dernier chapitre, quand il fait une guerre à outrance aux chevaliers du vers libre. Grosse colère contre la boutade très fine du même M. de Gourmont regrettant « qu'il y ait trop peu d'écrivains obscurs en français » ; sortie contre le vers libre avec artillerie de gros mots. Je ne voudrais pas me charger de justifier toutes les gamineries vers-libristes, mais n'y a-t-il pas eu des gamineries romantiques et parnassiennes ? Pourquoi vouloir que toutes les gaufres soient coulées dans le même fer à gaufres ? Le grand argument est celui de la sécurité : on sait à l'avance le rythme..., on n'est point trompé..., avec le vers libre on ne sait jamais sur quel pied danser... Hé ! que répondrait-on à celui qui demanderait que toutes les mesures musicales aient quatre notes, pour s'y retrouver plus facilement ?

J. FELLER.

GABRIEL PÉROUSE, **Le cardinal Louis Aleman, président du Concile de Bâle, et la fin du Grand Schisme**. Paris, A. Picard, 1904, in-8° de xli-513 pp.

Une récente et haute distinction de l'Académie Française ramène l'attention sur ce livre dont elle a consacré le mérite littéraire, et c'est l'occasion de redire, après mainte revue spéciale, sa grande valeur historique. Le cardinal Aleman, peu connu jusqu'ici, résume en lui d'une façon complète la cinquan-

taine d'années qui suivirent le Grand Schisme. Cette époque elle-même, mal aperçue généralement, parce qu'on s'est habitué à n'en considérer qu'un aspect, le rétablissement de l'unité catholique, apparaît en cet homme comme un prolongement de la crise; les ferments schismatiques continuent à la travailler; Bâle reprend, en les exagérant encore, les prétentions de Constance à l'établissement d'un régime constitutionnel dans l'Église. Or le fauteur de ce nouveau schisme, le *leader* de ce parlementarisme conciliaire, c'est précisément Louis Aleman; et voici que ce brave homme de schismatique, auréolé de toutes les vertus de l'apôtre et du prestige du thaumaturge, est solennellement proclamé bienheureux par cette papauté qu'il a combattue jusqu'à son dernier souffle. Il me semble que voilà un assemblage de grandes et palpitantes questions, qui font du livre de M. Gabriel Pérouse mieux qu'une banale biographie et qui lui assurent l'attention de quiconque s'intéresse aux grandes pages du passé.

De fait, Louis Aleman est une personnalité totalement incompréhensible, si on le détache de cette époque, qui fut tout à la fois le cadre de son activité et qui en reste l'excuse. A Avignon d'abord, à Constance, puis à Bologne au lendemain de l'élection de Martin V (1418), il n'est qu'un haut dignitaire de la Curie, ni plus intéressant ni moins antipathique que beaucoup d'autres. Prélat grand seigneur, à la mode de la Renaissance, il profite « largement des abus que plus tard il devait flétrir »; autour de lui se groupent, satellites de son crédit, six neveux et quatre cents pages. Mais avec le Concile de Bâle, ou plutôt avec le licenciement de ce Concile par Eugène IV, sa personnalité s'affirme, sa haute notoriété commence. Il refuse de contresigner la bulle de dissolution et s'apprête à rejoindre les Pères désavoués; il sera bientôt leur chef et l'âme de leur résistance. En même temps que la révolte, le pittoresque entre aussitôt dans sa vie. Qu'on en juge par cette page, où M. Pérouse conte comment le cardinal parvint à quitter Rome pour se rendre à Bâle.

« Cavalier solitaire, il passe les portes sans être reconnu; reste à gagner la côte en suivant le bord du Tibre, par la campagne sinistre où l'herbe meurt dans l'eau salée. Comme il s'avance le long du fleuve, le bruit de son évasion se répand à Rome et le cardinal Orsini envoie des gens à sa poursuite, qui le

rejoignent et sautent sur lui pour le saisir; il pique des deux, s'échappe et laisse derrière lui ses agresseurs en maintenant sa monture à une allure désordonnée; le malheur veut que, dans cette course folle sur le mauvais chemin, le pied manque au cheval; Aleman tombe avec lui et si fâcheusement qu'il se blesse au genou. La bête détale et prend la campagne; heureusement les soldats, qui tout à l'heure avaient atteint le cardinal, se trouvent déjà hors de vue; il renonce à rattraper son cheval, et continue sa route en boitant, anxieux, dressant l'oreille, et tremblant que, dans sa marche lente, il ne soit rejoint par les hommes d'Orsini; de la sorte il arrive à la mer, à l'endroit où les Génois, pense-t-il, doivent le prendre; point de galère à l'horizon, et sans doute on le poursuit, sans doute on va l'atteindre; désespéré, se remettant à la miséricorde divine, il s'accroupit, se cache dans des buissons, pour attendre, sans être vu des soldats pontificaux, si par bonheur la galère ne se montrerait pas. Bientôt quatre hommes surviennent, qu'il entend parler et crier; sa terreur croît, il se baisse encore et se tapit sous les ronces; mais il reconnaît vite son erreur : ce ne sont pas des gens du Pape, ce sont quatre matelots Génois qui, sortis de leur navire en voyant qu'il n'arrivait pas, le cherchent et l'appellent en criant; alors il appelle à son tour, les hommes viennent, le tirent de son coin et, comme il ne peut plus marcher sur sa jambe blessée, le prennent sur leurs épaules et l'emportent. S'il n'a pas trouvé la galère, c'est qu'elle est de l'autre côté de l'embouchure du Tibre; on passe le fleuve à gué, l'eau vient jusqu'à la bouche des matelots qui le portent et l'atteint lui-même. Enfin on arrive au bateau; les vêtements déchirés par sa fuite à pied dans la campagne et les taillis, à demi-cassé par sa blessure au genou, trempé d'eau, on le jette sur le pont; un moment, il demeure étourdi, mais le capitaine lui fait observer qu'il serait trop périlleux de rester à la côte. Aleman s'empresse d'en convenir, l'ancre est levée et la galère cingle vers le nord. » (p. 126).

Je ne puis me défendre de l'impression qu'il resta toujours à notre cardinal quelque chose de cette aventure si joliment narrée par M. Gabriel Pérouse et, en effet, dans cette autre aventure que fut pendant dix-huit ans le Concile de Bâle, Aleman n'apparaît-il pas à l'imagination comme l'évadé irrémédiablement boiteux? Son unique grandeur, incontestable, c'est d'avoir

incarné ce mouvement collectif et cette inlassable résistance, de leur avoir communiqué sa très forte et très sincère conviction de la supériorité dogmatique et morale des Conciles sur la Papauté. Sans lui, le conciliabule s'évaporerait en quelques mois comme un brouillard malsain. Par lui au contraire, les survivances d'Avignon s'y combinèrent avec celles de Constance, et de cette alliance naquit une force assez grande, assez conforme aux secrètes tendances de l'époque, pour tenir en échec pendant un quart de siècle la Papauté romaine, pour déposer même Eugène IV et pour introniser contre lui, sans trop de ridicule, un pape conciliaire. Cet antipape, c'est notre Aleman qui le fit élire, c'est lui qui s'en alla le chercher dans sa bizarre retraite de Ripaille et qui posa, sur sa tête d'ermite romanesque, une tiare qui ne fut jamais que de clinquant. Précisons ces événements peu connus.

Veuf et alors âgé de 56 ans, Amé VIII de Savoie avait huit enfants; il avait gouverné assez habilement son comté, dont il avait fait un duché. Un beau jour, ses sujets ébahis le virent se retirer sur les bords du Léman, dans ce prieuré de Ripaille, dont il allait faire une institution vraiment nouvelle. Six chevaliers ermites y vivaient sous son pieux gouvernement; vieillards de noble origine et d'expérience consommée, ils seraient comme un sénat que les ducs seraient tenus de consulter; certains jours de la semaine seraient donnés par eux aux affaires publiques, les autres aux pieux exercices. A chacun de ces étranges désabusés était assigné un appartement flanqué d'une tour; la tour du doyen était un peu plus élevée que les autres.

Un jour donc, tout à la fin de l'année 1439, les Pères de Bâle s'en vinrent processionnellement tirer de son « désert de Ripaille » le royal contemplatif promu par eux au souverain pontificat. « Aux matines de Noël Félix parut dépouillé de sa barbe. Le jour des Rois, la messe dite, après avoir exalté la monarchie de Savoie depuis le fabuleux Bérold, Aleman exhorta son élu à transmettre à ses fils l'autorité temporelle; alors le vieux souverain releva ses enfants de la puissance paternelle, abdiqua la dignité ducal en faveur de Louis l'aîné, et créa le cadet comte de Genevois; il reçut leur hommage, et le Cardinal, en grand apparat, présidait à cette solennité, comme aux fêtes qui la suivirent : le petit gentilhomme d'Arbent avait apporté en Savoie une tiare et y faisait un duc. » (p. 330).

Cet antipape bon enfant n'a rien qui rappelle Guibert de Ravenne, Clément VII ou Benoît XIII. Aussi diffèrent que possible par son tempérament de ces grands combatifs, il ne le fut pas moins par la médiocrité de ses succès. Son obédience ne franchit guère les Alpes; en même temps les difficultés, continuellement renaissantes entre le Concile et son élu, faisaient toucher du doigt aux plus illusionnés la conséquence anarchique des maximes nouvelles, l'irréalisable accord entre un Concile souverain et l'institution pontificale. Ce fut la dernière habileté de Louis Aleman d'obtenir pour son œuvre, quand elle fut irrémisiblement perdue, une capitulation honorable qui, si elle n'en sanctionnait pas rétroactivement la légitimité, paraissait en laisser intact pour l'avenir le principe. A Rome, Nicolas V venait de remplacer Eugène IV. Celui qu'on a justement nommé « l'humanisme fait pape » apparut d'emblée à tous comme l'arbitre des opportunes conciliations. « Les papes, disait-il lui-même à son avènement, ont par trop étendu leurs pouvoirs, et le Concile à son tour les a par trop réduits; mais cela devait nécessairement arriver : qui commet une usurpation doit s'attendre à en essuyer une. » (p. 436). Le 7 avril 1449, Félix était amené par Nicolas V à abdiquer, s'accommodant sans peine des compensations honorifiques et pécuniaires accordées par Rome à ce que nul n'appellera jamais un *grande rifiuto*. Quelques jours après, le Concile, transféré à Lausanne, y tenait ses dernières sessions, déclarait unanimement élire comme pape Thomas de Sarzano, « appelé Nicolas V en son obédience, » et prononçait sa propre dissolution, non sans avoir rappelé le décret antérieur, qu'un Concile serait convoqué trois ans plus tard à Lyon.

Cette fois-ci et en dépit d'une restriction destinée tout au plus à colorer jusqu'au bout ce qui déjà n'était plus qu'une fiction, c'en était bien fini du Grand Schisme et de ces prétentions conciliaires qui en avaient été la suite naturelle. Et comme pour qu'on ne puisse douter qu'elle avait été surtout la cause d'Aleman, cette cause de Bâle désormais vaincue, la même année qui voyait dissoudre le Concile devait voir aussi le premier d'entre les Pères de Bâle, rentré dans la paix et la pieuse activité de son diocèse d'Arles, emporter dans la tombe la cause que nul, jusqu'au Gallicanisme, n'entreprendrait de ressusciter.

On en juge par le résumé qui précède, Louis Aleman,

méconnu jusqu'ici, est une de ces personnalités d'avant-scène, faites pour les premiers rôles. Je tiens à souligner ce jugement, car il montre l'apport de ce livre, et il dissiperait, s'il le fallait, l'objection, qu'il y a bien quelque inconvénient à recommencer à propos d'un homme l'histoire d'une époque. Si M. Gabriel Pérouse répète l'histoire de Constance ou de Bâle, la faute en est — à moins qu'il ne faille dire l'honneur — à son héros, à la prépondérance de son rôle dans ces événements.

Ces redites au surplus, si redites il y a, se justifieraient encore par une autre raison. Que l'histoire du Grand Schisme soit aujourd'hui à peu près connue, c'est ce qu'on ne pourrait nier sans manquer de justice à des travaux comme celui de M. Noël Valois. Mais qui prétendra qu'il en soit de même pour la période postérieure à l'élection de Martin V? Le regard de l'histoire est comme le regard du touriste : il se fixe d'abord sur les grandes saillies du paysage, les montagnes font tort aux collines. Or s'il est, pour la première partie du XV^e siècle, un fait qui ait attiré et retenu d'abord toute l'attention, c'est précisément ce rétablissement de l'unité romaine, laborieusement opérée à Constance et couronnée en Martin V. Et qui donc nous parlerait de schisme, après ce schisme solennellement terminé? Déchirée au dedans d'elle-même pendant quarante ans, l'Église chante enfin l'hosannah de l'unité reconquise; le vœu de Pétrarque est exaucé avec celui de Pierre d'Ailly; et déjà l'on voudrait que le schisme eût recommencé?

Énigme, si l'on veut! ironie des choses, ou plutôt naturelle résultante d'une trop longue confusion, toujours est-il que ni Constance, ni l'élection unanime de Martin V ne solutionnèrent en effet, pour tous, les questions soulevées par le schisme! Et tel est l'enseignement général du livre de M. Gabriel Pérouse, résumé par lui-même en ces termes d'une heureuse précision : « Du drame, dont le premier acte avait eu lieu à Rome, le second à Fondi, le troisième à Pise, le quatrième à Constance, le cinquième acte n'était pas joué : il se tint à Bâle, où se réunit en 1431 une assemblée, à l'occasion de laquelle fut évoquée, débattue et tranchée la querelle de la papauté et des conciles généraux; les princes y intervinrent et surent en profiter pour poser les conditions qui régirent longtemps les relations de l'Église et des États; Italiens et Français s'y mesurèrent enfin pour la dernière fois et la question d'Avignon y fut pour tou-

jours liquidée. Ainsi l'assemblée bâloise, plus réellement que le concile de 1417, a marqué la fin du Grand Schisme. » (p. XII). C'est parfaitement pensé, du moins si l'on entend par là qu'après Constance les suites du Grand Schisme se firent encore sentir en bien des esprits, que cette crise dont la catholicité sortait vivante ne l'en avait pas moins endolorie et débilitée, et qu'enfin l'arc-en-ciel annonce peut-être la fin de l'orage, mais non que les dernières gouttes de la pluie ont cessé.

L'ouvrage de M. Gabriel Pérouse est, par surcroît, une utile contribution à l'hagiographie. Le fait est piquant. Aleman « avait été l'auteur unique et responsable de la déposition d'Eugène IV, de l'élection du dernier antipape, de la longue résistance d'une assemblée schismatique dont le Saint-Siège aurait eu sans lui facilement raison. » (p. 487). Or, cet homme qui avait puisé le meilleur de sa force contre la papauté dans le prestige dont elle s'était plu à le parer, fut solennellement proclamé bienheureux par un de ces Pontifes dont il avait sapé le pouvoir, par ce Clément VII qu'on n'est guère tenté de soupçonner de gestes politiques, quand on se rappelle qu'il adopta, avant la lettre, avec quelque variante, certaine maxime très fière : « Périssent l'Angleterre... et ses colonies, plutôt qu'un principe ! » Pourtant il semble bien, comme le montre notre auteur, qu'on chercherait où elle n'est pas l'explication du fait, si on attribuait la gloire posthume de Louis Aleman à l'héroïsme d'une pénitence que rien ne garantit. Et il n'est pas moins certain que sa soumission, comme celle de son Concile, n'alla pas jusqu'à l'adhésion intégrale — qui eût fait pardonner bien des choses — à la conception traditionnelle de la Papauté. Que reste-t-il donc, sinon à reconnaître « qu'on se souvint seulement des vertus qui plaidaient éloquentement la bonne foi du schismatique, » et à conclure, peut-être, que cette Église, qui a pour ceux qui entravent sa mission des défiances qui peuvent paraître des rigueurs, réserve à ceux qui la combattirent de bonne foi des pardons, des réhabilitations même, qui sont une éloquente leçon de tolérance.

Il y a peu de chose, à mon avis, à reprendre au livre de M. Gabriel Pérouse. J'aimerais qu'il ne présentât pas, avec une insistance significative, Louis Aleman comme un « homme du moyen âge. » Comment aurait-il été homme du moyen âge, ce docteur des nouveautés de Constance, ce précurseur des tendances gallicanes, contre lesquelles tout le moyen âge, avant le Grand

Schisme, s'inscrit? Mais l'auteur ici se réfute lui-même, par toute sa thèse et par le titre même de son livre. On pourrait souhaiter que l'exposé du Concile de Bâle ne fût pas favorable, trop souvent jusqu'à la complaisance, et l'on comprendrait mieux une appréciation plus sévère de cette tendance qui ne put jamais se réclamer que du Grand Schisme, c'est-à-dire d'une crise très malsaine. Au point de vue de l'érudition, on désirerait une utilisation plus complète de la littérature allemande. Enfin à un point de vue tout opposé, celui du style, on regrette l'abus de l'inversion, la suppression presque maniaque de l'article, l'horreur d'une phrase droite et simple, allant lestement son chemin. Par une heureuse compensation, la vie circule très intense dans ce sujet vieux de cinq siècles; le masque d'Aleman revit avec tout son relief sous les doigts du modelleur.

KARL HANQUET.

Ambassades en Angleterre de Jean Du Bellay. — La Première Ambassade (Septembre 1527-Février 1529). Correspondance diplomatique, publiée par V.-L. BOURRILLY et P. DE VAISSIÈRE. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8° de XLII-562 pp. Prix : 10 francs.

Les frères Du Bellay, élèves des premiers humanistes et humanistes eux-mêmes, ont trouvé dans M. V.-L. Bourrilly un historien aussi pénétrant que consciencieux : après un ouvrage très documenté consacré à Guillaume Du Bellay, en attendant une nouvelle édition des Mémoires du seigneur de Langey et de son frère Martin, il nous donne, en collaboration avec M. de Vaissière, la première ambassade de Jean Du Bellay en Angleterre. Ce travail, publié dans la collection des Archives de l'histoire religieuse de la France, forme avant tout un recueil de 193 pièces, — lettres et instructions — émanant des personnages, souverains, ministres et diplomates, qui furent mêlés de septembre 1527 à février 1529 aux négociations franco-anglaises.

L'entrevue d'Amiens et le voyage du cardinal Wolsey sur le continent venaient de cimenter les traités de Moore et de Westminster, et de consacrer le rapprochement des rois de France et d'Angleterre. Mais la neutralité de Henri VIII et de son ministre ne satisfaisait pas François I^{er}, qui avait besoin de l'appui pécuniaire des Anglais, qui voulait surtout les entraîner

à la guerre contre les Pays-Bas. Le grand maître Anne de Montmorency fut envoyé à Londres; Jean Du Bellay, alors évêque de Bayonne, l'accompagna et demeura à la cour britannique en qualité d'ambassadeur. Durant près de vingt mois, il s'efforcera de vaincre la répugnance de Henri VIII et de Wolsey à décider une rupture violente avec l'Empereur. Le désir passionné du roi d'Angleterre d'obtenir, grâce à François I^{er}, la bulle qui autoriserait son divorce avec Catherine d'Aragon, l'ambition de Wolsey de ceindre la tiare étaient deux armes entre les mains de Du Bellay; il ne manqua pas de les utiliser; mais il semble que le prélat diplomate, esprit indépendant, très énergique, fut mal servi par son humeur combative et son tempérament bouillant. Les Anglais se montraient « terriblement froictz ». Après de longs pourparlers, Du Bellay arracha le paiement des contributions de guerre promises; il ne réussit pas à provoquer la lutte ouverte contre la Flandre. L'idée d'une guerre avec les Pays-Bas était impopulaire en Angleterre, surtout chez les classes commerçantes liées à nos provinces par des intérêts économiques puissants. Les marchands flamands souhaitaient aussi le maintien de la bonne entente. L'ambassadeur de François I^{er} ne put empêcher la conclusion d'une trêve entre Henri VIII et Charles-Quint « pour tous les pays deçà les monts et delà la mer » (15 juin 1528) : c'était un échec pour la politique française.

Du Bellay resta à la cour de Londres jusqu'au début de février 1529 : la nouvelle de la mort de Clément VII s'y était répandue, réveillant aussitôt les ambitions de Wolsey, qui déjà se voyait élu pape et, comme tel, maître de prononcer la nullité du mariage de Henri VIII. Il fallait s'assurer l'appui du roi de France : l'évêque de Bayonne — étrange procédé — fut dépêché à Paris... Ce brusque départ mit fin à la première ambassade de Jean Du Bellay, satisfait de quitter la capitale britannique où déjà alors la vie était fort chère, surtout pour un diplomate que son gouvernement laissait dans le dénûment.

MM. B. et de V. n'ont pas seulement fait œuvre patiente et érudite en réunissant et en classant les dépêches de l'évêque de Bayonne qui se trouvaient dispersées en plus de cinquante manuscrits de la Bibliothèque Nationale, du British Museum et des archives du musée de Chantilly; ils ont rédigé une introduction historique qui aiguise l'intérêt et le soutient dans la lecture des textes. Chaque lettre ou instruction est en outre

précédée d'une notice qui mentionne les dépôts où l'on conserve original et copies ; enfin, des annotations substantielles meublent le bas des pages, fournissant des renseignements copieux sur les personnages cités. Il ne manque à cet excellent travail qu'un index alphabétique qui en faciliterait l'emploi.

Les historiens belges dépouilleront avec profit les lettres de ce recueil où se révèlent notamment les efforts de Marguerite d'Autriche pour éviter une guerre désastreuse au commerce et aux finances des provinces qu'elle gouvernait ; ils auront par là l'occasion de lire quelques pages écrites d'une plume aussi habile à manier la langue de Montaigne que celle d'Érasme.

MICHEL HUISMAN.

ANTONIO RODRIGUEZ VILLA, **Correspondencia de la infante archiduquesa doña Isabel Clara Eugenia de Austria con el duque de Lerma y otros personajes, avec une introduction et des notes.** Madrid, Establecimiento tipográfico de Fortanet, 1906, in-8° de xxvi-360 pages avec deux portraits et un fac-simile de la signature d'Isabelle.

La correspondance d'Isabelle avec le duc de Lerme que M. Villa vient de publier¹ d'après les manuscrits autographes conservés dans la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire de Madrid, ne dépasse pas l'année 1612. La correspondance de l'archiduc Albert avec le même ministre éditée, il y a quelque quarante ans, dans la collection dite des *Documentos inéditos para la historia de España*², s'arrête à peu près à la même époque. Les lettres postérieures auraient-elles disparu ? Ou bien les relations épistolaires des Archiducs avec le favori de Philippe III ont-elles cessé tout à coup ? Dans ce cas, faudrait-il conclure que dès 1612 le duc de Lerme avait perdu de son crédit ou qu'il se désintéressait des Pays-Bas et de leurs souverains ?

Il peut paraître étrange, à première vue, qu'Isabelle, comme son mari, ait entretenu une correspondance particulière avec le premier ministre de son frère, auquel elle faisait part des moindres événements politiques et militaires de notre pays et à

¹ Ces lettres d'Isabelle ont paru d'abord dans le *Bulletin* de l'Académie d'histoire, livraison d'octobre 1905 et suivantes.

² Tomes 42 et 43.

l'influence duquel elle recourait, soit qu'elle sollicitât une faveur pour elle-même, soit qu'elle réclamât l'exécution des engagements pris par l'Espagne envers les Pays-Bas. Mais le duc de Lerme avait été l'ami d'enfance d'Isabelle et de Philippe III, et c'est ce qui explique la franchise et même l'abandon que l'infante montre dans sa correspondance avec le favori.

Disons-le tout de suite : cette correspondance est tout à l'honneur de la princesse. Elle révèle chez Isabelle, à qui on ne connaissait comme qualité dominante que la bonté, une véritable grandeur d'âme et tous les dons du cœur et de l'esprit. A côté de recommandations en faveur de vieux serviteurs, d'échange de compliments avec le duc de Lerme, de récits de scènes de chasse ou de fêtes de la Cour, il y a dans ces 310 lettres de vraies pages d'histoire, par exemple, quand l'Infante défend son époux contre les accusations dont il était l'objet à Madrid. On voulait retirer à Albert le commandement des troupes, sous prétexte que les opérations militaires marchaient avec trop de lenteur. L'infante s'indigne à l'idée qu'on puisse diminuer l'autorité de l'archiduc : « Je n'y consentirai jamais, répond-elle fièrement, car la réputation de mon mari m'importe plus que le contentement du monde » ¹.

Cette princesse dont la jeunesse s'était passée en Espagne aimait sa nouvelle patrie, si différente pourtant de celle qu'elle avait quittée. Nous la voyons s'apitoyer sur le sort de nos malheureuses populations et désirer la fin d'une guerre qui épuise nos provinces. Aussi presse-t-elle de ses vœux la conclusion de la paix, et quand on discute les conditions d'une trêve, elle fait ressortir la nécessité d'un arrangement dans des termes qui dénotent un sens politique des plus remarquables. Ce qui nous charme dans sa correspondance, c'est la sincérité, je dirai presque la bonhomie, qu'on trouve à chaque page. La femme n'a pas disparu chez la souveraine. Si Isabelle est heureuse d'apprendre qu'une fille est née à son frère, elle est saisie aussitôt d'un regret : elle n'a pas de fils qui puisse épouser cette fille, qu'elle appelle déjà sa bru, en exécution d'une des clauses de l'acte de donation de son père.

Le ton de ces lettres varie avec le sujet qui est traité : il est tour à tour sévère ou badin, triste ou enjoué, selon que l'Infante

¹ Gand. le 20 juin 1604.

décrit les horreurs de la guerre ou raconte des choses gaies ou comiques, par exemple, le départ de Bruxelles de la princesse de Condé ou une chasse aux environs de Mariemont¹. Cette correspondance si variée et si nuancée est une des publications les plus importantes qui aient paru en Espagne dans ces dernières années. L'éditeur y a joint quelques relations devenues fort rares du voyage des archiducs d'Espagne en Belgique, et la description qui nous en a été laissée par l'infante elle-même et qui n'avait pas encore été publiée. Nous devons savoir gré à M. Villa du zèle qu'il met à exhumer des archives et des bibliothèques espagnoles tant de documents intéressants pour l'histoire de notre pays.

H. LONCHAY.

A. MARQUISET, **La phrase et le mot de Waterloo**. Paris, H. Champion, 1906. 71 pp. in-8°.

Voilà un petit livre qui va remplir d'aise les sceptiques, les pourfendeurs de la science historique, ceux qui triomphent facilement des obscurités dans lesquelles restent plongés tant d'événements en apparence les plus évidents, ou des contradictions flagrantes auxquelles aboutissent les écrivains qui s'attachent à faire disparaître ces obscurités. Il faut avouer que dans le cas qui a sollicité, après tant d'autres déjà, la curiosité de M. Marquiset, les conclusions que ce dernier se voit forcé d'émettre sont bien faites pour remplir de confusion le monde des historiens. L'auteur a diligemment confronté tous les témoignages capables d'éclaircir la question de la *phrase* (*La garde meurt et ne se rend pas*) et du *mot* célèbre attribués à Cambronne; il a essayé de conclure impartialement, mais il est forcé d'avouer qu'il n'est pas plus avancé que ses prédécesseurs et qu'on ne saurait arriver à une certitude, affirmative ou négative, c'est-à-dire établir, avec preuves décisives à l'appui que Cambronne *a* ou *n'a pas* prononcé le mot ou la phrase que les uns lui attribuent, et d'autres lui déniaient absolument. Il ne peut arriver qu'à des probabilités morales, et dire : je *crois* que Rougemont (auteur dramatique en 1815, romancier fécond, spécialiste en traits d'esprit) a *composé* la phrase et que Cambronne a *dit* le mot; je *pense* que si le général a lui-même nié la phrase, c'est par vérité, et que s'il a nié le mot, c'est par pudeur.

Au défaut de conclusions positives, la brochure de M. Marquiset se recommande cependant à l'attention des curieux de l'histoire par la remise au jour des plus anciens textes relatifs à cette curieuse histoire d'un mot, et aussi par l'appendice contenant la bibliographie de tous les ouvrages dont les auteurs nous apprennent si oui ou non Cambronne a dit ou la phrase ou le mot, bref des témoignages pour ou contre la paternité. Cela est très précieux.

F. M.

J. J. D. SWOLFS, **Précis d'Histoire nationale**. 8^e édition. Louvain, Fonteyn aîné, 1906. xi-478 pp. in-8^o.

Ce manuel porte avec lui la marque de sa notoriété et de son succès. Parvenu à sa 8^e édition après avoir subi, à plus d'une reprise et victorieusement, le feu de la critique, il est définitivement classé et classique. Nous pourrions donc nous borner à signaler sans plus ce nouvel *avatar* si, à chaque rajeunissement, l'auteur ne faisait à son livre d'importantes retouches. La critique historique scrute tous les jours de nouveaux coins de nos annales, elle rectifie tantôt une date, tantôt un nom propre, elle redresse un fait ou démolit une légende, elle corrige l'interprétation de certains événements, elle précise les résultats de certains autres, quelquefois même, témoin les études si pénétrantes de Pirenne, elle met en lumière tout un aspect de la vie nationale jusqu'ici resté dans l'ombre. Un maître attentif comme l'est le chanoine Swolfs n'ignore rien de ce qui se publie; il lit la plume à la main — c'est visible — tous les travaux qui se rapportent à notre histoire et il note scrupuleusement dans son manuel le point de détail à corriger ou à compléter. Ainsi il en est arrivé à faire une œuvre remarquable. Parfaite, non pas, il serait le premier à protester contre l'exagération de l'éloge, car mieux que personne il sait la difficulté que présente la composition d'un manuel d'histoire de Belgique et, pour en faire une expérience presque quotidienne, il sait aussi que la critique historique est loin d'avoir dit le dernier mot. Donc son ouvrage, quoique d'un réel mérite, est perfectible; M. Swolfs en conviendra bien volontiers et je ne doute pas qu'il ne se fasse dans

¹ Voir la lettre adressée au Roi, de Bruxelles, le 26 juillet 1610.

l'avenir, comme par le passé, un devoir et un plaisir de tenir son travail à jour à mesure des conclusions nouvelles. Sa devise semble être le précepte de Boileau : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ». Pourquoi s'en tient-il moins au reste : « ajoutez quelquefois et souvent effacez » ? Les anciens professeurs ont coutume de dire qu'à mesure qu'ils vieillissent dans leur chaire, ils allègent leur enseignement. L'auteur ne pourrait-il pas lui aussi faire d'utiles suppressions dans son livre ? Est-il indispensable que chaque édition soit plus étoffée, plus compacte que la précédente ? Celle-ci a encore 40 pages de plus que l'avant-dernière, ce qui nous conduit au total formidable de 478 pages avec deux sortes de textes, l'un plus grand, l'autre plus serré, pour l'exposé d'une matière qui dans nos athénées comporte soixante leçons maximum. Je veux bien que tout ne soit pas à étudier dans ce manuel, je crois même que, vu sa richesse exubérante de détails, c'est plus un livre de références et d'informations qu'un précis scolaire, mais je pense sincèrement que la lecture en serait plus facile et la valeur pédagogique plus grande si l'auteur se résignait à faire de larges coupures surtout dans les *dix sections* subdivisées en *vingt-sept chapitres* et nombreux *alinéas* de la « période de morcellement ou féodo-communale » (pp. 45-214). Pourquoi, au lieu de traiter successivement l'histoire de chacune de nos principautés, ce qui l'entraîne à de fréquentes répétitions et à de multiples renvois, n'essayerait-il pas, à la façon de Pirenne ou de Kurth dans leurs histoires de Belgique, de procéder par larges synthèses, par tableaux d'ensemble dans lesquels le détail de faits minuscules, l'interminable série de nos guerres locales tiendraient moins de place que les institutions, les conflits sociaux, le mouvement des idées et la marche de la civilisation ? M. le chanoine Swolfs est tout désigné pour entreprendre ce travail dont je ne méconnais pas d'ailleurs les difficultés. Il en a rassemblé tous les matériaux et ils sont de bonne qualité. Vulgarisant les résultats de nombreux travaux scientifiques, il a élagué de notre enseignement historique ou bien il a redressé une foule d'erreurs trop longtemps accréditées. Le moment paraît venu d'écrire un manuel définitif, bien ordonné, bien enchaîné, dans lequel les vues d'ensemble et les aperçus généraux ne soient plus étouffés sous la masse des détails et dont les élèves n'aient aucune peine à saisir le plan et à suivre les développements. A. DUTRON.

J. VERBRUGGHEN, École militaire, Cours de géographie rédigé conformément au programme d'admission. 2 vol. 132 et 67 pp., avec deux albums cartographiques, 71 et 23 cartes. Liège, Dessain, 1906.

M. Verbrugghen vient de publier, en vue de l'entrée à l'École militaire, un cours de Géographie « rédigé conformément au nouveau programme d'admission ». L'ouvrage est en partie double. La partie théorique comprend deux volumes, le tome I consacré à des notions élémentaires de Cosmographie et de Géographie générale ainsi qu'à l'Europe, le tome II traitant de la Belgique. La partie pratique se compose de deux atlas correspondant à chacun des volumes de l'ouvrage. Nous sommes donc en face d'un travail de longue haleine dont les gens de métier, j'en suis certain, seront unanimes à reconnaître la valeur et l'utilité. Dans la rédaction du texte, l'auteur a révélé des qualités d'exactitude, de précision et de sobriété qui lui ont permis de condenser une diversité considérable de notions et de renseignements dans un nombre de pages relativement petit. En particulier, le second volume consacré à la Belgique est un cours complet de géographie nationale. Tout serait à signaler dans cette intéressante description. Il m'a paru que cette étude vraiment scientifique était appuyée sur les documents les plus récents et qu'elle n'avait laissé dans l'ombre aucune des questions géographiques se rapportant au passé ou au présent de notre pays. Je note spécialement les chapitres traitant de la formation géologique du sol belge, des éléments de droit constitutionnel et administratif et, puisqu'il s'agit d'un manuel militaire, du système nouveau de la défense d'Anvers avec l'historique de nos ouvrages de fortification depuis 1830. Si j'ajoute qu'on y trouve en outre des renseignements utiles sur les prochains agrandissements du port de notre métropole et l'exploitation du bassin houiller de la Campine, on conviendra qu'il était impossible d'écrire un livre plus neuf et plus actuel. Peut-être le 1^{er} volume offre-t-il moins d'intérêt. Par la triple matière qu'il traite, il ne peut nous donner que des notions très élémentaires et partant incomplètes. Mais j'ai hâte d'ajouter que la faute n'est pas à l'auteur, mais au programme lui-même. On est surpris quand on compare les deux enseignements, celui qui se fait dans nos athénées et celui dont on paraît se contenter à l'entrée de

l'école militaire, alors qu'il serait si simple et si logique de les rendre parallèles. M. Verbrugghen a pu écrire en note au bas de la 1^{re} page : « D'après le programme, ces notions (de Cosmographie et de Géographie générale) se réduisent à des *définitions* » avec une « explication *élémentaire* » — les mots sont soulignés dans le texte — pour quelques points ! Quant à la Géographie de l'Europe, elle consiste, à part quelques données politiques et sans aucune notion de géographie économique, dans une étude exclusivement physique. Mais ici quelle avalanche de détails et quelle énumération fastidieuse de noms propres : description de tous les massifs montagneux avec l'indication de leurs ramifications principales et secondaires, de leur altitude et de leurs plissements, de leurs sommets et de leurs cols ; ou bien encore groupement par bassins maritimes des cours d'eau avec leur longueur kilométrique, leurs affluents, les localités riveraines, le dédale de leurs embouchures (ex. : Rhin, Meuse et Escaut dans les Pays-Bas) et leur ligne de faite présentée systématiquement comme un encadrement orographique qui, reporté du livre sur la carte, donne une idée absolument inexacte du relief réel ! Cette méthode est surannée et fausse, mais elle était imposée à l'auteur par les exigences d'un programme auquel il devait se conformer. Sous ces réserves, il faut néanmoins rendre hommage aux qualités du livre, à sa richesse d'informations, à son exactitude et à sa concision. Elles témoignent de la science et de la longue pratique de l'auteur, du soin attentif et méticuleux qu'il a apporté à son travail.

L'ouvrage se complète par deux albums cartographiques qui en sont comme la représentation figurée et concrète. Chaque planche — et elles sont nombreuses — a ainsi son commentaire qu'elle illustre d'excellente façon. Quant à l'exécution matérielle, elle est irréprochable, en ce sens que les cartes généralement fondues dans un diagramme et à échelle uniforme sont, par le simple jeu de hachures et pointillages, d'une lecture facile et d'une netteté parfaite. A tout point de vue, ce travail fait honneur à M. Verbrugghen et à son éditeur ; il prendra un rang honorable parmi nos publications géographiques et il rendra service non seulement aux candidats de l'École militaire, mais en général aux maîtres et élèves de l'Enseignement moyen.

A. DUTRON.

CHRONIQUE

1. — Tous ceux qui s'intéressent aux passionnants problèmes de la pré-histoire salueront avec joie la 3^e édition du grand ouvrage de M. O. SCHRADER, *Sprachvergleichung und Urgeschichte* (1^{er} Teil : Zur Geschichte und Methode der linguistisch-historischen Forschung. Iena, H. Costenoble, 1906, 226 pp. in-8°). C'est une refonte complète de l'ouvrage fameux dont la 2^e édition a paru il y a quinze ans, et qui a eu une si grande influence sur les études de « paléontologie linguistique », comme disait A. Pictet. L'auteur nous promet pour une date rapprochée la publication de la seconde partie de son ouvrage. Elle comprendra *Die Metalle* et *Die Urzeit*. Une préface et des index complèteront le volume. Nous y reviendrons volontiers quand il sera complet. — M.

2. — Nous avons plaisir à signaler à nos lecteurs la très savante et très intéressante dissertation d'une jeune étudiante de l'université de Bonn qui s'est vouée à l'archéologie classique. M^{lle} Elvira FÖLZER, pour son œuvre de début, a eu la main très heureuse. Elle nous donne une excellente monographie céramographique consacrée à l'hydrie (*Die Hydria. Ein Beitrag zur griechischen Vasenkunde*, viii-120 pp. in-8° avec 10 planches. Leipzig, E. A. Seemann, 1906. Prix : 4 marks). Après un chapitre clair et précis sur le nom et l'emploi de l'hydrie, l'auteur s'attache à étudier le développement de la forme depuis l'époque mycénienne jusqu'aux vases à figures rouges. Puis, après quelques mots de la décoration, elle dresse, avec grand soin, un catalogue des hydries connues jusqu'à ce jour, qui rendra de vrais services. Les planches, qui reproduisent une quarantaine de vases en excellentes phototypies, forment un très utile complément de ce très bon travail, dont il faut féliciter l'auteur et ses maîtres. — X.

3. — M. KALBFLEISCH continue activement la préparation d'une édition scientifique de Galien. Un de ses élèves vient de publier (*Galenī qui fertur de qualitativibus incorporeis libellus*, dissert. inaug. scr. J. WESTENBERGER, Marbourg, 1906) le traité *ὅτι αἱ ποιότητες ἀσωμάτοι*; l'apparat critique donne une collation soignée des manuscrits connus; le texte est amélioré en beaucoup d'endroits; il est muni d'un commentaire succinct et d'un *index verborum*. La préface démontre un classement — qui paraît excellent — des diverses sources du texte, et l'on y trouve une discussion sobre et judicieuse de la question d'authenticité. M. Westenberger, tout compte fait, pense que l'opuscule n'est pas de Galien, ni d'Alexandre d'Aphrodi-

siade, ni d'Albinus. Peut-être serait-il de Plutarque ? Cette thèse de docteur est le fruit d'un travail approfondi, méthodique et consciencieux. Elle fait honneur à l'enseignement qui l'a produite. Elle pourrait être citée comme modèle à ceux qui se laissent tenter, dans le choix d'une thèse, par les questions les plus vastes et les titres les plus pompeux, au risque de n'avoir — pour tout exercice — qu'à jeter de la poudre aux yeux.

4. — Deux membres de l'Université de Louvain, MM. G. DOUTREPONT et F. BÉTHUNE ont entrepris depuis quelques années un *Bulletin d'Histoire linguistique et littéraire française des Pays-Bas*. Le programme de l'œuvre est bien précis et indique bien quel service important elle est appelée à rendre aux travailleurs : fournir aux romanistes et historiens belges une bibliographie sérieuse pour l'étude de la langue et de la littérature françaises de notre pays jusqu'en 1830; récolter dans les publications spéciales belges et étrangères tout ce qui concerne ces deux branches d'étude pour en mettre la substance à la disposition des spécialistes. Les limites géographiques auxquelles s'arrêtent avec raison les auteurs sont les limites anciennes et non celles de la Belgique actuelle.

Le premier fascicule, publié en 1903 (Bruges, L. de Plancke éditeur) analyse en 56 pages, sous 31 numéros, les ouvrages parus en 1901. Le second, publié en juillet 1906 (Bruges, même éditeur, avec la mention : *Extrait des Annales de la Société d'Émulation*, t. LIV), forme un volume de 216 pages, analysant sous 215 n^{os} les ouvrages parus en 1902 et 1903. Les articles du premier fascicule sont signés des noms de G. Doutrepoint, baron Béthune, Alph. Bayot, Ch. Martens, P. Foulon, H. Gevelle, C. Liégeois, auxquels il faut ajouter pour le second fascicule ceux de V. Desclez, J. Behen, Aug. Doutrepoint, professeur à l'Université de Liège.

La vaste matière à traiter est classée sous les rubriques suivantes, qui donneront une idée du programme tracé : I. Ouvrages généraux; biographie; bibliographie. — II. Études linguistiques. — III. Les plus anciens textes. — IV. Chansons de gestes et légendes épiques. — V-XI. Moyen âge : romans divers; historiographie; littérature narrative et morale; littérature scientifique; poésie lyrique; littérature religieuse; littérature dramatique. — XII. La littérature à la cour des ducs de Bourgogne. — XIII. Antoine de la Sale. — XIV. Littérature moderne.

Les faits objectifs y occupent la place importante, comme il convient à toute œuvre scientifique. Les comptes rendus sont critiques et ajoutent souvent des connaissances nouvelles, des idées suggestives à celles des travaux examinés. S'il se rencontre çà et là quelque appréciation qui pourrait ne point rallier tous les suffrages, le travailleur saura bien que l'objectivité absolue est au dessus de l'homme. Applaudissons donc à la tentative de MM. Doutrepoint et Béthune et de leurs savants collaborateurs, en souhaitant qu'ils mettent rapidement à jour cet excellent répertoire bibliographique, dont on peut dire qu'il comble une lacune. — J. F.

5. — Dans trois articles parus récemment (*Revue de Paris*, avril-mai 1906), et intitulés : *Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme*, M. Félix Mathieu s'efforçait de prouver que Pascal est un faussaire, « que la lettre qu'il dit avoir écrite le 15 novembre 1647 à son beau-frère Péricrès, pour le

prier de monter sur le Puy-de-Dôme est un faux, et que ce faux est le couronnement de tout un système d'artifices par lequel il a tenté de s'approprier l'hypothèse de la pression atmosphérique ». M. Abel Lefranc, professeur de littérature française au Collège de France, n'a point laissé passer, sans la soumettre à un consciencieux examen « cette conclusion redoutable pour la mémoire de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées* ». Il vient de faire tirer à part les pages qu'il lui a consacrées dans la *Revue Bleue* (*Défense de Pascal. Pascal est-il un faussaire?* Paris, éditions de la *Revue Politique et Littéraire*). Après les avoir lues, personne ne conservera le moindre doute sur l'inanité de l'accusation lancée par M. Mathieu contre le plus grand écrivain du XVII^e siècle. Mais personne aussi ne se défendra d'admirer la solidité, la fermeté et la précision de l'argumentation de M. Lefranc dont le mérite et l'originalité consistent de faire entrer dans l'histoire littéraire la méthode exacte de l'érudition.

6. — *Bibliographie van het Limburgsche Dialect* door Dr J. GESSLER. Hasselt, impr. St-Quentin, 1905, 28 pp. 8°. C'est une intéressante petite brochure. Une introduction en deux §§ traite de la topographie du dialecte limbourgeois et de son étude. Le second paragraphe est moins bien réussi, mais l'auteur renvoie à son étude historique du limbourgeois paraissant dans *De Banier* depuis 1904. La bibliographie proprement dite, comprend deux chapitres : 1. le dialecte de jadis ; 2. le dialecte d'aujourd'hui, et est, autant que nous sachions, complète. Bien des néerlandisants seront surpris en constatant qu'il existe déjà une petite bibliothèque sur le limbourgeois. — J. V.

7. — Paru chez Weidmann dans la « Collection d'auteurs français et anglais » : *Five speeches on parliamentary reform*, édité par le Dr THIERGEN, avec biographie, introduction et commentaire (1.20 M.). Ces discours furent prononcés en 1831 par Macaulay à la Chambre des Communes, pour soutenir le projet de loi gouvernemental réformant le système électoral, qui était caractérisé par les bourgs pourris, la corruption profonde et l'exclusion des grandes cités industrielles de la représentation nationale. Les Lords avaient d'abord rejeté le projet pour des raisons que la réfutation de Macaulay permet de discerner aisément, et la situation tendue qui en résulta, présente une analogie parfaite avec le conflit actuel entre une Chambre élue et libérale et des Sénateurs héréditaires et conservateurs, à propos de l'*Education Bill* et du *Plural Voting Bill*. La valeur de ces discours, remarquables par leur ordonnance et leur argumentation, se double ici d'un véritable intérêt d'actualité. L'éditeur a éclairci suffisamment les nombreuses allusions historiques de l'orateur. L'excellent dictionnaire de Muret lui a rendu de bons services. Je me demande cependant si les mots *aristocracy of creed* et *aristocracy of skin* (p. 19) ne sont pas rendus d'une manière équivoque : le mot aristocratie n'est qu'une figure pour désigner la situation privilégiée des Anglicans et des blancs ; rappelons en outre que la ville de Comines n'est pas située dans le département du Nord seul, et que *to canvass the electors* n'est pas les « ausscheuten » mais les travailler en vue de la propagande électorale.

8 — M. BERNARD, professeur au lycée Carnot, à qui nous devons déjà

une bonne édition du *Misanthrope*, publie cette fois-ci l'*Avare* (1,80 M) avec des notes plus nombreuses et parfois plus heureuses que dans l'édition concurrente de la maison Teubner. Le résumé de la pièce a le tort d'être trop bien fait au point de vue des élèves; je préfère la concision de M. Bornecque. Dans le tableau des caractères M. Bernard nous offre des portraits achevés où les coups de pinceau ne se distinguent guère; M. Bornecque accuse expressément les traits de ses caractères, et montre, en citant les passages importants, comment on les fait. Cela vaut mieux. Mais M. Bernard, chez qui le souci littéraire est toujours dominant, se rattrape en instituant un parallèle entre Harpagon et Euclion, et en citant in extenso tous les passages de Plaute directement imités par Molière, indépendamment d'une scène des *Esprits* de P. de Larivey, qui rappelle IV, 7 et V, 3. Il fournit ainsi les matériaux propres à l'étude des avatars littéraires d'Euclion, parmi lesquels la couleur locale assure une place spéciale à notre *Warenar* de 1615.

9. — Signalons ensuite une seconde édition de *Britannicus* (1,20 M) et une troisième, abrégée, de *Colomba* (2 M). Le dernier éditeur de Racine, M. GUNDLACH, s'est attaché à noter dans son commentaire les passages de Tacite et de Suétone qui éclairent directement les traits historiques utilisés par le poète. Quant à M. SCHMAGER, le commentateur de MÉRIMÉE, il a pu se borner à mettre à jour son édition existante, ce qu'il a fait d'après les derniers travaux parus. Aussi relit-on avec plaisir le portrait si caractéristique de l'ancien familier de Napoléon III. Comme nouveauté, l'éditeur nous donne une courte notice sur les sources de l'œuvre. Des notes copieuses il n'y a que du bien à dire : l'annotateur s'y montre bien informé. Une confusion sans importance lui a fait prendre une traduction parue en 1854 dans la *Revue des deux mondes* pour une œuvre originale et notre célèbre conteur flamand H. Conscience pour un écrivain français (p. 42).

10. — Le Dr MEYER a publié dans la *Schulbibliothek* de la même maison une édition très abrégée de *Hereward the Wake* par CH. KINGSLEY (n° 45; M. 1,60). Ce roman appartient au genre historique. Sur la foi des chroniques il retrace dans un style simple et archaisant les exploits du « dernier des Anglais », qui, retranché avec ses compagnons dans les marécages des bords du Wash et les forêts du centre, tint tête le plus longtemps aux Normands de Guillaume le Conquérant. Les 42 chapitres de l'original ont été réduits à 28 et dans ceux-ci de larges coupures ont été pratiquées pour concentrer l'intérêt et atténuer les touches trop fortes de couleur locale. Sans avoir altéré l'unité de l'œuvre, l'éditeur a réussi à doter l'enseignement d'un roman attachant. L'introduction et les notes orientent suffisamment dans le dédale de l'histoire anglo-saxonne, et l'adjonction d'un vocabulaire des noms propres avec leur prononciation figurée comble une lacune encore trop fréquente. Il n'y a vraiment qu'une carte dont on puisse regretter l'absence.

11. — La section française de la collection s'est également accrue de deux numéros nouveaux : le n° 55, *Vie et mœurs des insectes (Hyménoptères)* par L. FIGUIER, choisi et annoté (en allemand) par M. STROHMAYER (1,20 M); et le n° 56, *Les provinces françaises, mœurs, habitudes, vie*, par H. BORNEQUE et A. MÜHLAN (1,60 M). Le premier volume étudie les

abeilles, les guêpes et les fourmis. Le second est un de ces livres dont il n'y aura jamais excès, qui apprennent à connaître non seulement une langue mais encore un peuple, et qui contribuent pour une part, si minime soit-elle, à dissiper les préventions internationales de l'ignorance. Vieux costumes, vieilles coutumes; une terre d'indépendance : la Flandre; le pays du cidre : la Normandie; une province mystique : la Bretagne; la patrie de la Vendetta : la Corse; les pays du soleil; le caractère français; la vie en province, à la ville et au village, voilà quelques titres propres à éveiller la curiosité des élèves, je pense. Les auteurs ont composé leurs tableaux avec des extraits d'ouvrages et de revues divers, qu'ils s'empressent de citer et auxquels ils ont ajouté le fruit de leur expérience personnelle. Les notes sont rédigées en français.

12. — La maison Weidmann nous envoie aussi un *Abrégé d'histoire de la littérature française*, par MM. LE TOURNAU et LAGARDE (prix : 2 M.), qui sera un précieux auxiliaire pour ceux qui doivent connaître cette littérature dans ses grandes lignes. C'est un vrai manuel, clair et précis comme fond et comme forme. Chaque chapitre est suivi d'un résumé succinct, permettant une récapitulation rapide en vue de l'examen. Les auteurs, pour des raisons palpables, se sont attachés spécialement aux XVII^e et XIX^e siècles. Dans un but pédagogique, ils ont groupé en appendice vingt-six analyses d'œuvres capitales, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à *Pêcheur d'Islande*; le sujet, le résumé et la critique y sont successivement exposés. Un « tableau historique et littéraire des différents siècles en France », mettant en regard la succession des rois de France et la liste des principales œuvres parues sous leurs règnes respectifs, constitue une sorte de concordance qui aide à mieux situer chaque auteur cité. — G. D.

13. — M. H. BRUNNER fait paraître en deuxième édition le 1^{er} volume de sa célèbre *Deutsche Rechtsgeschichte* (Leipzig, Duncker et Humblot, 1906). On retrouvera naturellement, dans ce remaniement, la clarté, la conscience, l'exactitude, auxquelles les travaux de l'auteur nous ont habitués. Les recherches si nombreuses parues depuis la 1^{re} édition (1887), ont été soigneusement utilisées. On remarquera que M. B. a modifié çà et là sa manière de voir. Pour la loi salique, par exemple, il penche maintenant à en placer la rédaction à la fin du règne de Clovis, et on sent qu'il ne faudrait pas insister beaucoup pour l'amener à descendre plus bas encore. On s'étonnera, en revanche, de le voir maintenir telle quelle son opinion sur l'importance de l'élément libre à l'époque germanique et pendant les premiers temps de l'époque franque. Du moins, eût-il été utile d'apporter, à l'encontre des arguments que MM. Knapp, Wittich, Hildebrand, etc. ont fait valoir contre elle, des raisons sérieuses. Mais on n'abandonne pas facilement une théorie que l'on a professée toute sa vie, et d'autre part, les modifications que les idées nouvelles entraînent nécessairement dans la conception que l'on se fait vulgairement du rôle de l'influence germanique dans l'histoire sont si profondes, que l'on ne peut s'étonner de la répugnance qu'elles soulèvent instinctivement chez beaucoup d'esprits.

14. — Le monumental *Recueil des actes du Comité de Salut Public avec*

la correspondance officielle des Représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par M. Aulard vient d'atteindre son 17^e volume (Paris, Impr. nationale, 1906, 865 p. gr. 8°). Le précédent, datant de 1904 (ibid., 853 p. gr. 8°) comprenait les séances du Comité allant du 16 août au 20 septembre 1794. Le dernier tome paru ne nous fait encore parvenir qu'au 6 novembre de la même année (16 brumaire an III). Quand on songe que le recueil débute au 1^{er} janvier 1793 et ne s'arrêtera qu'à la date du 26 octobre 1795 (4 brumaire an IV), on devine l'ampleur réellement formidable qu'en fin de compte revêtira l'œuvre, infiniment précieuse et parfaitement soignée, de l'éminent historien de la révolution française. Il serait, comme bien l'on pense, oiseux de faire connaître le mode de publication des textes mis au jour par M. Aulard, et d'insister sur l'intérêt de premier ordre des documents qui nous sont livrés à foison dans leur éloquente intégrité. Cet intérêt s'attache surtout à la correspondance des représentants en mission auprès des armées. Or, la Convention lutte à cette époque, — août et septembre 1794 — sur la Meuse, en même temps que sur la Moselle et le Rhin. Au moment où se termine le tome XVII, Trèves, Coblenze, Cologne, Maestricht viennent de tomber au pouvoir des armées républicaines, tandis qu'à Bruxelles les délégués du pouvoir exécutif en France dressent les premiers plans, prennent les premières mesures pour organiser définitivement les Pays-Bas abandonnés par la Maison d'Autriche après la journée de Fleurus (26 juin 1794). Tous les rapports rédigés à Bruxelles (ou à Liège encore) comptent parmi les plus importants du présent tome, comme des précédents, et mériteraient une analyse spéciale que nous ne pouvons songer à donner ici. Ils laissent plus qu'entrevoir le régime intolérable de réquisitions, de contributions de guerre, de mise en coupe réglée d'un pays traité durement en pays conquis ; ils nous montrent ce régime comme déjà entré en vigueur sans transition ni ménagement. Le Recueil Aulard, à s'en tenir au point de vue exclusivement belge, est donc devenu une source de première main pour l'histoire de la conquête française et de l'établissement du régime républicain en Belgique. — F. M.

15. — Il n'y a guère de sujet plus obscur, faute de documents, que l'histoire des premiers temps du régime municipal dans la ville de Liège. C'était une raison sans doute pour que M. Godefroid Kurth s'y attachât. Le très intéressant mémoire qu'il vient de lui consacrer dans le t. XXXV (1906) du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, sous le titre de : *Les origines de la commune de Liège*, permet enfin, par l'examen rigoureux des sources, de suivre les étapes primitives de l'organisation urbaine de la cité. Beaucoup d'obscurités sans doute subsistent, qui subsisteront probablement toujours. Mais désormais les grandes lignes sont marquées. On admirera le parti que M. Kurth a tiré des documents trop rares dont il a pu disposer. Les pages où il raconte dans quelles circonstances fut promulgué par Henri V le fameux acte de 1107 sur les droits des chanoines sont aussi neuves que convaincantes et éclairent d'une vraie lumière ce document auquel Waitz a fait l'honneur de le reproduire parmi les quelques annexes de sa *Verfassungsgeschichte*. C'est un service d'un autre

genre, et plus important encore, que M. Kurth nous a rendu en donnant pour la première fois une édition critique de la chartre de 1208. Il a arrêté ses recherches au mouvement communal de 1229. Mais il promet de les continuer dans un mémoire ultérieur que l'on attend dès maintenant avec impatience.

16. — M. JULES FINOT, archiviste du département du Nord, dont on connaît les importantes recherches sur les relations commerciales de la Flandre avec la France et avec l'Espagne au moyen âge (Paris, Picard, 1894, 1899), les continue par un nouveau volume : *Étude historique sur les relations commerciales entre la Flandre et la république de Gênes au moyen âge* (Paris, Picard, 1906), qui ne le cède pas en intérêt aux précédents. L'auteur y expose dans le plus grand détail les péripéties du trafic des Génois à Bruges et son organisation. Treize documents inédits (1274-1512) tirés des archives départementales du Nord se rapportent surtout au commerce de l'alun, qui mériterait bien de faire quelque jour l'objet d'un travail spécial.

17. — Les *Commentaires des guerres de Flandre* de don Bernardino de Mendoza sont, on le sait, une source très importante pour la connaissance des opérations militaires dans les Pays-Bas de 1567 à 1577. On nous saura donc gré de signaler l'intéressante étude que M. A. MOREL-FATIO vient de consacrer à leur auteur dans le *Bulletin Hispanique* de 1906 (tirage à part à Paris, chez Fontemoing), où il raconte en détail la vie très active de ce cadet de grande famille à la fois homme de guerre et diplomate, et apprécie ses œuvres qui, outre les *Commentaires*, comprennent une *Theorica y practica de guerra* (1595), une traduction espagnole de la *Politique* de Juste-Lipse et quelques essais poétiques.

18. — On lira avec intérêt, comme une contribution instructive à l'histoire de la participation prise par notre pays au mouvement juridique, le petit volume consacré par M. Victor Brants à *La Faculté de droit de l'Université de Louvain à travers cinq siècles*. (Louvain et Paris, 1906). L'auteur a su y mettre très habilement en lumière, aux diverses époques, les influences et les courants d'opinion qui agissent sur la faculté. Il a caractérisé heureusement les professeurs les plus éminents, et partout, malgré la rapidité de son exposé, montré une connaissance approfondie de ses sources. Le point de vue est naturellement strictement catholique. Mais M. Brants ne cache pas les côtés sombres de son sujet. Pour le XVIII^e siècle, par exemple, il n'hésite pas à reconnaître la décadence de l'Université. Son livre fera regretter une fois de plus le lamentable abandon dans lequel sont laissées en Belgique les études d'histoire du droit. Il est invraisemblable que le gouvernement qui fait publier à grands frais une collection des coutumes belges la condamne, faute d'organiser un enseignement historique dans les facultés de droit, à encombrer perpétuellement et presque sans aucun profit les rayons des bibliothèques.

19. — Parmi les manuels scolaires relatifs à la géographie, parus en ces derniers temps, il convient de mentionner tout particulièrement celui de MM. J. FÈVRE et H. HAUSER (*Leçons de Géographie. Géographie générale, Amérique, Océanie, Asie, Afrique*, Paris, Alcan, 1907). Cet ouvrage est à la

fois scientifique et pédagogique. Il donne, sous une forme attrayante, les notions générales de géographie physique et une description *explicative* des différents pays situés en dehors de l'Europe. Chaque chapitre est suivi de lectures très bien appropriées, d'indications pédagogiques et d'une bibliographie permettant d'approfondir différents points. Les auteurs y ont même ajouté des exercices et des sujets de devoirs. A ce propos, ils disent avec raison que « la confection de cartes n'est pas toujours le meilleur devoir de géographie ». Ils ont eu soin d'intercaler dans le manuel plus de deux cents croquis de cartes et illustrations. Leur but a été de faire un livre instructif, incitant à la réflexion. Ils y ont pleinement réussi. — H. V. L.

20. — La collection « Les Philosophes » publiée par la maison Delaplane à Paris, vient de s'augmenter d'une étude sur *Leibniz* par M. HALBWACHS (in-18°, 124 p. 90 cent.). Elle est écrite pour le grand public, et vise seulement à donner un exposé clair des doctrines essentielles, sans accorder de place à la pure érudition. Un utile memento bibliographique indique d'ailleurs à la fin du volume les principaux travaux de la critique. Signalons, à la première page, une phrase où M. Halbwachs, agrégé de l'Université de France, n'a point certainement voulu mettre d'intention épigrammatique : « Sans goût particulier pour les fonctions académiques, il (Leibniz) préféra à l'enseignement une existence qui le mit en contact avec les véritables savants et les hommes d'État. » — On sait que l'Union des Académies a décidé d'entreprendre une édition intégrale des œuvres de Leibniz, et qu'en attendant, elle s'occupe de dresser un inventaire réellement complet de tous les manuscrits de Leibniz, et de les classer suivant un ordre chronologique; ce catalogue est près de paraître.

21. — *Isabelle Gatti de Gamond*, par M^{lle} C. NOURRY. Bruxelles, Bulens, 1906 (16 p. in-8°). — M^{lle} Gatti de Gamond, la créatrice de l'enseignement secondaire des filles dans notre pays, l'ardente féministe dont la Belgique et Bruxelles surtout se rappellent la parole enthousiaste, le dévouement à toutes les œuvres sociales, la bonté empreinte sur son visage, l'optimisme charmant et communicatif, a trouvé dans M^{lle} Nourry le biographe compétent et sympathique qu'elle méritait d'avoir. Non seulement M^{lle} Nourry a succédé — pour trop peu de temps — à M^{lle} Gatti comme directrice des Cours d'éducation et de la Section normale moyenne de l'État à Bruxelles, mais elle a été pendant toute sa carrière le collègue et la collaboratrice infatigable, dévouée, vaillante de M^{lle} Gatti à l'école célèbre de la rue du Marais. Plus que toute autre, elle avait donc qualité pour nous retracer la vie et les œuvres de sa compagne. Éducatrice de haute valeur elle-même, elle a su apprécier avec toute la justesse de son esprit et toute l'émotion de son cœur l'influence profonde exercée par Isabelle Gatti de Gamond dans le domaine de l'éducation féminine, et elle a su trouver des paroles vengeresses pour stigmatiser les insulteurs de cette héroïne qui a lutté pendant quarante ans pour l'élévation de la femme. — J. F.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 30 novembre 1906, M. Dumoulin (L.-J.-A.), surveillant à l'A. R. d'Ostende, est mis à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 30 décembre 1906, la démission offerte par M. Piters (A.-T.-J.) de ses fonctions de professeur de rhétorique française à l'A. R. de Gand est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

DÉCORATION CIVIQUE.

Par arrêté royal du 19 décembre 1906, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à MM. Dumont (F.), préf. des ét. de l'A. R. d'Anvers et Bels (E.), prof. à l'A. R. de Verviers; et la médaille de 1^{re} classe à MM. Deprez (J.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Foucart (E.), id. ibid.; Goux (J.), prof. à l'A. R. de Louvain; Lejeune (H.), id. ibid.; De Meyere (J.), prof. à l'A. R. de Bruges; Berland (A.), prof. à l'A. R. de Huy; Knops (A.), id. ibid.; Kremer (H.), prof. à l'A. R. de Liège; Pecqueur (O.), id. ibid.; et Birnbaum (V.), prof. à l'A. R. d'Arlon.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU RÈGNE DE S. M. LÉOPOLD II.

Par arrêté royal du 28 décembre 1906, la médaille commémorative est décernée à MM. Rochet (G.), ancien prof. à l'A. R. d'Anvers; De Wael (J.), id. de Bruxelles; Stenuit (J.-J.-G.), id. d'Ixelles; et van 't Hof (J.-C.), id. de Tongres.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, RENOUVELLEMENT PARTIEL.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 3 janvier 1907, sont nommés membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, pour la période 1907-1910 : MM. Hoffmann (P.), professeur ordinaire à la faculté

de philosophie et lettres de l'université de Gand; Van Rysselberghe (J.), ingénieur en chef directeur des ponts et chaussées, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences de l'université de Gand; Massau (J.), ingénieur en chef directeur des ponts et chaussées, détaché à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures annexée à l'université de Gand, avec rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences; Lemaire (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège; Gilkinet (A.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège.

DÉCORATION CIVIQUE.

Par arrêté royal du 19 décembre 1906, la médaille de 1^{re} classe est décernée à MM. Grafé (A.) et Nuel (J.), professeurs ordinaires à l'Université de Liège.

BOURSES DE VOYAGE. — CONCOURS DE 1906. — RÉSULTATS.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique déclare que les docteurs en philosophie et lettres désignés ci-après, ayant subi avec succès les épreuves du concours de 1906, ont été classés dans l'ordre suivant :

- 1^o M. de Moreau, Édouard, né à Andoy (Wierde), reçu docteur par l'université de Louvain;
 - 2^o M. Gérard, Émile, né à Tournai, reçu docteur par l'université de Liège;
 - 3^o M. Simar, Théophile, né à Petit-Rechain, reçu docteur par l'université de Louvain;
 - 4^o M. Weemaes, René, né à Hougaerde, reçu docteur par l'université de Louvain;
 - 5^o M. Van de Wijer, Joseph, né à Budingen, reçu docteur par l'université de Louvain;
 - 6^o M. Behen, Jean, né à Pellaines, reçu docteur par l'université de Louvain.
-

INSTITUT HISTORIQUE BELGE DE ROME. — DIRECTION.

Par arrêté royal du 31 décembre 1906, est acceptée la démission présentée par Dom Ursmer Berlière, de ses fonctions de directeur de l'Institut historique belge de Rome. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal de la même date, M. G. Kurth, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur émérite de l'université de l'État, à Liège, membre de la Commission royale d'histoire, est nommé directeur de l'Institut historique belge de Rome.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — NOMINATION D'UN MEMBRE.

Par arrêté royal du 31 décembre 1906, est approuvée l'élection faite par la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, en séance du 14 décembre 1906, de M. Giuseppe Cesàro, professeur à l'université de Liège, membre correspondant, en qualité de membre titulaire de la dite Classe.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 31 décembre 1906, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 19 décembre 1906, de M. Isidore Teirlinck, à Molenbeek-Saint-Jean, en qualité de membre effectif, en remplacement de feu le docteur Amand de Vos.

ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME. — PERSONNEL. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 31 décembre 1906, M. De Terre (A.), secrétaire de l'administration des archives générales du royaume, est nommé chef de section à titre personnel.

ARCHIVES DE L'ÉTAT A ANVERS. — PERSONNEL. — MISE EN DISPONIBILITÉ.

Par arrêté royal du 12 janvier 1907, M. Coppieters-Stochove, conservateur adjoint des archives de l'État à Anvers, est, sur sa demande, placé dans la position de disponibilité.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — PERSONNEL. — NOMINATIONS. — DÉMISSION.

Par arrêté royal du 15 janvier 1907, M. Haeseleer (E.), employé de 1^{re} classe à la Bibliothèque royale, est nommé conservateur adjoint.

Démission honorable lui est accordée sur sa demande.

Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 31 décembre 1906, M. Stainier (L.), employé de 1^{re} classe à la Bibliothèque royale, est promu au grade de conservateur adjoint.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XXVI, fasc. 1. — Paul Peters, Une version arabe de la passion de S^{te}-Catherine d'Alexandrie. — Vielhaber, De Codice hagiogr. biblioth. Palat. Vindobon. Lat. 420 [recueil important de saints mérovingiens]. — Moretus, Les deux anciennes Vies de S. Grégoire le Grand. — Poncelet, Les Miracles de S. Willibrord. — Delehay, Le témoignage des martyrologes. — Bulletin des publications hagiographiques.

Revue de l'Université de Bruxelles, octobre 1906. — Aug. Lameere, Les ancêtres de l'espèce humaine, Discours rectoral. — Jean Rolin, La personnalité de Socrate. — Variétés : Paul De Reul, Les créations linguistiques de Léo Errera.

Novembre 1906. — Paul De Reul, L'Évolution de la Poésie romantique en Angleterre. II. Coleridge. — Jean Rolin, La personnalité de Socrate (suite et fin).

Décembre 1906. — C^{te} Goblet d'Alviella, Le quatrième centenaire de l'Université d'Aberdeen. — H. Speyer, Du rôle de l'Angleterre dans l'évolution générale de la procédure pénale. — Variétés : Dr René Sand, Une forme nouvelle d'organisation industrielle.

Janvier 1907. — R. Petrucci, Les caractéristiques de la peinture japonaise. — Dr E. Spehl, De la nécessité de la culture physique. — Variétés : Marcel Hébert, Deux lettres de Brunetière. — M^{me} Alexandra David, L'idée de solidarité en Chine au V^e siècle avant notre ère. Le philosophe Meh-ti.

Rivista di Storia antica, 11^e année, fasc. 1. — N. Feliciani, L'anno dei quattro imperatori (Galba, Ottone, Vitellio, Vespasiano). — T. Montanari, Il valico d'Annibale. — L. Levi, Andocide in esiglio. — N. Vianello, Una questione di plagio fra due comici greci. — E. Gabrici, Il problema delle origini di Roma, secondo le recenti scoperte archeologiche. — R. Rubrichi, Sulle fonti del I libro delle Tuscolane di Cicerone. — G. Spagna, Sulla popolazione dell'antica Siracusa. — R. Almagia, Sui nomi antichi delle isole dalmatine. — G. Kazarow, Per la storia di Sparta. — S. Giuliano, Gela. — B. Pace, Il fonte Diana.

COMPTES RENDUS.

G. COHEN, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*. Bruxelles-Paris, 1906, in-8°. « Apporte des arguments nouveaux à propos de l'influence des mystères sur l'art médiéval. » A. S., *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, n° 4. — « Résume fort bien les résultats dispersés des dernières recherches, et utilise beaucoup de données nouvelles, découvertes dans les manuscrits et les miniatures. » P. Hamelius, *Modern Language Notes*, 1907, p. 19-21.

E. CRUYPLANTS, *Histoire d'un corps belge au service de la République de l'Empire. La 112^e demi-brigade*. Bruxelles, 1902, in-8°. « Utilise pour la première fois la correspondance de Mangeer, que l'auteur a eu le mérite de découvrir, mais manque de méthode. » E. Desplanque, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, n° 3.

J. CUVELIER, *Cartulaire de l'abbaye du Val-Benoît*. Bruxelles, 1906, in-4°. « Excellent. » F. X. Funck, *Deutsche Literaturzeitung*, 1907, n° 1.

G. DOUTREPONT, *Inventaire de la « librairie » de Philippe-le-Bon (1420)*. Bruxelles, 1906. « Œuvre consciencieuse et définitive. » H. S[tein]. *Le Bibliographe moderne*, mai-août 1906.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*, t. I. Bruxelles, 1906, in-4°. « Collection fort importante et publiée avec un soin minutieux. » A. de Saint-Léger, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, n° 4.

A. FAYEN, *Liber traditionum Sancti Petri Blandiniensis*. Gand, 1906, in-8°. « Fait avec le plus grand soin. » H. Dubrulle, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, n° 4.

P. FREDERICQ, *Corpus documentorum haereticarum pravitatis Neerlandicae*, III. Gand, 1906, in-8°. « Présente les mêmes qualités que les volumes précédents, qu'il complète. » R[eu]ss], *Rev. crit.*, 1907, n° 1.

E. GOSSART, *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas*. Bruxelles, 1906, in-8°. « L'utilité de ce bon ouvrage, de lecture agréable, réside surtout dans ce qu'il nous apprend des relations des Pays-Bas avec l'extérieur. » J. Carpentier, *Annales de l'Est et du Nord*, 1906, n° 4.

P. GRAINDOR, *Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1588* (Bibliothèque de la Fac. de Philos. et Lett. de l'Univ. de Liège, fasc. XVII). Liège, Vaillant-Carmanne, 1906, in-8°. « Complète et sobre, cette monographie constitue un vrai modèle du genre. » A. J. Reinach, *Rev. des Ét. gr.*, 1906, p. 327 sq.

L. PREUD'HOMME, *C. Suetoni Tranquilli De vita Caesarum libri VIII*. Groningue, 1906. « Beaucoup de travail et de patience. Mais l'auteur, auquel la critique de Suétone doit d'utiles contributions, n'a pas pu essentiellement modifier le texte de Roth. » O. Hey, *Deutsche Literaturzeitung*, 1906, n° 50.

H. SMOUT, *Het Antwerpsch dialect*. Gand, 1905. « Instructif. Quelques observations. » A. Beets, *Museum*, 1907, n° 4.

PASCAL ET PLATON ¹

(Suite).

Voyons maintenant, dans Pascal et dans Platon, l'écrivain. Ils occupent dans l'histoire de la prose une place sans pareille.

Platon crée la prose vraiment attique. Plus colorée, plus variée, plus en relief que celle d'un Lysias, la langue de Platon évite les antithèses recherchées, les alliances de mots, les périodes ciselées de Gorgias, pour être le juste vêtement artistique d'une idée qui est toujours but, jamais, comme chez le brillant sophiste, simple matière à belles phrases. Cette langue est un modèle incomparable de clarté et de simplicité : elle exprime les idées les plus abstraites sans recourir à un seul mot que ne comprit un homme du peuple athénien.

Pascal crée la prose française, souple, claire, nerveuse, nullement calquée sur des modèles antiques ou faite d'après des théories de rhétorique. Il tire des gros in-folios, pour les rendre accessibles aux « honnêtes gens », les questions ardues de la théologie. Il les expose, les discute, les tranche par la raison, en se gardant bien de les « embrouiller par des termes d'école » (12^e Lettre), comme font ses adversaires.

On est doublement autorisé à comparer le rôle de Pascal, dans l'histoire de la prose, avec celui de Platon, si l'on rappelle que Pascal a pour prédécesseur et contemporain Guez de Balzac. La « phrase oratoire, rythmée, sonore, imagée » (Lanson) de celui-ci fait songer à Gorgias, et les *Provinciales*,

¹ Voir livraison précédente.

comme les *Dialogues*, inaugurent une réaction contre « l'indifférence au contenu » ¹.

Tout ceci pourtant ne serait qu'assez secondaire et ne vaudrait peut-être pas d'être signalé s'il n'accompagnait, s'il n'accentuait une affinité bien plus profonde entre nos deux écrivains.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans Pascal, au point de vue de ses rapports avec Platon, c'est qu'il a, dans une certaine mesure, retrouvé le dialogue socratique.

Le dialogue socratique, tel que l'a créé Platon, avec, comme principaux ressorts, l'ironie et la maïeutique, n'était possible qu'en un temps où le souvenir de la personne, de l'enseignement et de la méthode de Socrate était encore très vif dans tous les esprits. Aussi n'a-t-il pas été véritablement repris. Celui qui chercherait, dans la littérature française, quelque chose qui le rappelle devrait s'arrêter non pas, comme il y songerait peut-être d'abord, aux dialogues philosophiques de Voltaire ² ou d'Ernest Renan, mais aux Provinciales de Pascal.

Pour autant que le génie infiniment souple et varié de Platon s'accommode de ces divisions, on pourrait distinguer dans les *Dialogues* deux grandes catégories : ceux dans lesquels l'interlocuteur de Socrate est un personnage sympathique, souvent un jeune éphèbe bien né, doux, un peu timide, tout disposé à recevoir la doctrine du maître : Lysis, Charmide, Théétète; et ceux dans lesquels cet interlocuteur est un personnage plein de suffisance et de vanité : Gorgias, Polus, Protagoras, ou même ridicule et sot : Euthyphron, Euthydème, Thrasymaque dans la *République*.

C'est la physionomie de ces derniers que Pascal a donnée

¹ Il est intéressant de noter, à propos de Balzac, que « seuls les Jansénistes — trop instruits pour estimer son fond, trop peu artistes pour sentir sa forme — le tenaient en médiocre estime. » Lanson, *Hist. de la Litt. franç.* 8^e éd., p. 390. On sait d'autre part ce que Pascal a dit des antithèses forcées (Brunschvicg, 27), et qu'il a parlé des « fausses beautés » de Cicéron (*ibid.*, 31).

² Dans les « Dialogues philosophiques » de Voltaire, l'ironie, étant indépendante du dialogue, n'a rien de socratique.

au Jésuite qu'il met en scène dans les premières *Lettres*, et c'est aux *Dialogues* où ils interviennent que nous devons nous reporter.

On sait assez que Socrate, quand il voulait être renseigné, s'adressait à la personne naturellement compétente. Il interrogeait les médecins sur la médecine, les hommes d'État sur la politique, Gorgias sur la rhétorique. C'était chez lui ironie autant qu'esprit critique, car il montrait vite à ces spécialistes qu'ils n'avaient pas l'idée juste de leur métier. Il les « entreprenait » avec un air naïf et tout plein de curiosité; tout plein de confiance aussi en un personnage si instruit du sujet.

Quand Pascal, avec le même sens dramatique, s'en va trouver et fait parler les Jésuites eux-mêmes qui semblaient s'être fait des questions de morale pratique une sorte de spécialité, Pascal prend à l'abord l'allure d'un modeste reporter, étranger et inférieur au débat.

Et c'est sens dramatique encore si, chez tous deux, tantôt le sujet de la discussion est « amené naturellement » et par degrés, pour être ailleurs jeté, pour ainsi dire, sans crier gare, à la face de l'interlocuteur. Le premier procédé a été familier à Platon. Dans le début de la *République* il y a dépensé tout son art. Pascal l'emploie aussi : « ... après quelques discours indifférents, je pris occasion du temps où nous sommes pour apprendre de lui quelque chose sur le jeûne, afin d'entrer insensiblement en matière. » Mais c'est le début « ex abrupto » qu'il préfère. Il contribue pour beaucoup à donner à la 1^{re} Lettre cette vie qui y circule d'un bout à l'autre. Voyez comme il s'encourt chez son janséniste « à qui je dis incontinent après les premières civilités : Dites-moi, je vous prie, si vous admettez le pouvoir prochain? »

Observons maintenant dans le dialogue la même attitude et les mêmes allures des personnages.

Ce qui marque avant tout Pascal dans les *Provinciales*, c'est l'ironie. Et non pas seulement l'ironie à tous ses degrés, depuis le plaisant badinage jusqu'à l'amer sarcasme, mais aussi, mais surtout, l'ironie très spéciale, très caractéristique, extrêmement reconnaissable, de Platon.

Pascal est bien ignorant! il a de prodigieuses naïvetés. « *Nous étions bien abusés.* Je ne suis détrompé que d'hier;

jusque-là j'ai pensé que le sujet des disputes de Sorbonne était bien important et d'une extrême conséquence pour la religion. » Vous avez lu cette phrase? Voici la même : « Il s'agit d'examiner ce que M. Arnaud a dit dans la même lettre : « Que la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué à St Pierre dans sa chute. » « *Sur quoi nous pensions, vous et moi, qu'il était question d'examiner les plus grands principes de la grâce, comme si elle n'est pas donnée à tous les hommes ou bien si elle est efficace; mais nous nous étions bien trompés.* Je suis devenu grand théologien en peu de temps et vous en allez voir des marques ». Ce sont là, comme on voit, deux phrases sœurs. Eh bien, ce sont absolument des phrases de Platon. Comparez, avec la seconde surtout, ce passage de la fin du Phédon : « Mais ayant entendu quelqu'un qui lisait un livre d'Anaxagore, et qui disait que c'est l'intelligence qui est l'ordonnatrice et la cause de tout, je fus enchanté d'une pareille cause, et il me parut qu'en une certaine manière il était parfait que l'intelligence est cause de tout... C'est avec grand plaisir que je croyais avoir trouvé un maître pour m'enseigner la cause des choses dans mon sens et *je pensais qu'il m'expliquerait d'abord si la terre est plate ou ronde, et, quand il me l'aurait indiqué, qu'il m'expliquerait par surcroît la cause et la nécessité de ce qu'elle est...* Or ayant pris ce livre avec un grand empressement, je me mis à le lire le plus vite que je pus pour savoir le bien et le mal. *Mais je m'en allai déçu d'une admirable espérance, car à mesure que j'avais dans ma lecture...* ».

Ces morceaux sont absolument de la même venue, ils sont du même procédé.

Socrate, qui a des étonnements d'enfant, a parfois aussi l'entendement un peu dur : « Au nom des dieux, Hippias, voudrais-tu bien m'accorder une grâce? C'est de ne pas te moquer de moi, si je comprends avec peine ce qu'on me dit et si j'interroge si souvent » (2^e Hippias).

Avec quelle apparente bonne foi il pose des questions qui n'ont l'air de rien et qui sont des embûches? Elles revêtent souvent une forme très particulière et qui se retrouve précisément dans Pascal : Socrate accepte pleinement et admire l'avis de l'interlocuteur; cependant il lui reste encore une

petite difficulté dans l'esprit. « Par Junon, voilà bien répondre, et divinement, mon cher ami; il paraît pourtant que.... » (Théétète). Comparez Pascal : « J'entends bien, lui dis-je, mais il me vient une difficulté dans l'esprit » (5^e lettre); et dans la même lettre : « Voilà qui est bien prudemment ordonné : mais j'ai cependant encore un doute à vous proposer. » Ce doute, ce rien de difficulté, est le point de départ d'une charge.

L'ironie atteint le comble quand Socrate précise, avec une netteté que celui-ci admire, la réponse du sophiste, pour la réfuter ensuite. On croit voir sur la physionomie de Ménon ou de Gorgias la vaniteuse satisfaction d'être si bien compris s'assombrir par degrés pour aboutir à un ahurissement complet. Il y a dans la première Provinciale un passage qui est assez dans ce genre et où, par surcroît, l'induction socratique a toute son allure originale. « Je le suppliai de me dire ce que c'était qu'avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose. Cela est aisé, me dit-il; c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. Et ainsi, lui dis-je, avoir le pouvoir prochain de passer une rivière, c'est avoir un bateau, des rames et le reste, en sorte que rien ne manque. Fort bien, me dit-il. Et avoir le pouvoir prochain de voir, lui dis-je, c'est avoir bonne vue et être en plein jour.... Doctement, me dit-il. Et par conséquent, continuai-je, quand vous dites que tous les justes ont toujours le pouvoir prochain d'observer les commandements, vous entendez qu'ils ont toujours toute la grâce nécessaire pour les accomplir; en sorte qu'il ne leur manque rien de la part de Dieu. Attendez, me dit-il ¹ ».

¹ Je donne, entre mille, un exemple de cette induction socratique. Elle est du début de l'Euthydème : « Ces biens nous serviraient-ils, si, nous contenant de les posséder, nous n'en faisons pas usage ? Si, par exemple, nous avons beaucoup d'aliments et que nous ne mangeassions pas, beaucoup de boissons et que nous ne buissions pas, tout cela nous servirait-il ? — Non certainement. — Et les artisans, s'ils avaient tous les outils nécessaires à chacun pour son art, et qu'ils n'en fissent pas usage, trouveraient-ils quelque avantage dans cette possession, par cela seul qu'ils posséderaient tout ce qu'il faut qu'un ouvrier possède ? Qu'un charpentier, par exemple, possède tous les instruments et tout le bois nécessaire, mais sans tra-

L'ironie qui est dans l'ignorance et dans la naïveté de Socrate, est aussi dans sa curiosité. Socrate est prodigieusement curieux. Il fait avec un entrain que rien ne lasse, à travers idées communes, préjugés ou paradoxes, la chasse au Discours¹. Dans cette noble poursuite, sa curiosité s'aiguillonne, s'accroît, se décuple des surprises et des déceptions mêmes. C'est par ici, plus que par tout ailleurs, que le dialogue socratique est un drame.

Et Socrate est curieux encore, mais ici curieux avec ironie, du discours faux qui a la simplicité et jusqu'au bel enchaînement du discours vrai, mais qui — et c'est vraiment dommage — a le malheur d'être faux.

Pascal a connu tout cela.

Il a eu, j'y consens, bien moins la curiosité que le besoin de la vérité.

Socrate n'arrivait pas toujours au but. Ses dialogues sont parfois simplement réfutatifs. Il croit avoir déjà bien servi la vérité quand il a déblayé le champ des idées fausses. Mais Pascal est un chrétien, travaillé du besoin d'être fixé. Réfuter tout seul ne sert pas : « il faut s'embarquer ».

Pourtant Pascal est aussi bien curieux. Et si les Provinciales se lisent encore maintenant comme une œuvre écrite d'hier, si elles n'ont rien perdu de leur verdeur, c'est pour beaucoup d'autres raisons, et parce que Pascal a très bien éprouvé que, pour intéresser à la théologie et à la casuistique « les hommes du monde et les femmes mêmes », il devait commencer par s'y intéresser lui-même. Voyez comme il s'encourt chez M. N., docteur de Navarre ! Là, « sa curiosité

vailler, trouvera-t-il quelque profit dans cette seule possession ? — Il n'en trouvera aucun. — Mais quoi ! si un homme possède des richesses et tous les biens que nous venons d'énumérer, mais qu'il n'en use pas, sera-t-il heureux par la seule possession de ces biens ? — Non vraiment, Socrate. — Il faut donc, ce semble, pour être heureux, non seulement posséder ces sortes de biens, mais encore en faire usage ; autrement la possession ne sert à rien. — Tu dis vrai. »

¹ Car Platon — et ici Pascal n'est plus en jeu — a fait du Discours, du Logos (entendez le Discours vrai, l'idée ou la définition juste), un personnage.

le rend presque aussi ardent que lui ». Puis il s'en va « bien glorieux de savoir le nœud de l'affaire ». Un peu plus loin, il « supplie » le disciple de M. le Moine de lui dire ce que c'est qu'avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose.

Et comme Socrate était ironiquement curieux du faux discours, lui l'a été des « pieuses et saintes finesses » des casuistes, de leurs inventions si ingénieusement et si ingénument malhonnêtes.

Pascal a bien été, dans ses premières lettres, un vrai Socrate chrétien, suivant le mot de Sainte-Beuve, et ce serait merveille si on n'avait pas remarqué qu'il donnait à ses ennemis certains traits des sophistes. On s'en est aperçu, et pas bien longtemps après l'apparition des Provinciales. Peut-être même songea-t-on de suite à Platon. En tout cas, vingt ans après, La Fontaine établissait la comparaison dans les pages qu'il plaçait en tête de la traduction des dialogues l'Euthyphron, l'Hippias et le Ménon, par Maucroix, en 1685. Je n'ai pu l'y lire, mais j'en trouve un écho dans le « Parallèle des Anciens et des Modernes », qui est de 1688. Perrault (vol. I, p. 35) met dans la bouche du chevalier ces paroles : « Vous ne savez donc pas que les trois dialogues qui ont été traduits sont Euthyphron, le grand Hippias et l'Euthydème, et qu'ils ont été choisis comme les plus propres pour plaire aux dames et à toute la cour ? Les savants qui en firent le choix crurent que si les *Lettres Provinciales*, qu'ils prétendent n'être que des copies très imparfaites de ces divins originaux, avaient eu une telle faveur, rien ne serait mieux reçu que ces trois Dialogues ».

Il est curieux qu'au XIX^e siècle Villemain et D. Nisard ont à leur tour comparé les casuistes de Pascal avec les sophistes de Platon, mais tous deux pour donner la palme à Pascal.

Le premier écrit¹ : « Platon, combattant les subtilités des rhéteurs, avait donné le modèle de cette excellente satire. Son Euthydème, qui se vante d'enseigner la vertu par une méthode abrégée, ressemble au père jésuite expliquant la

¹ *Discours et Mélanges littéraires*, nouv. éd. Paris, 1873, p. 147

dévotion aisée. Mais, il faut l'avouer, pour le ridicule les casuistes de Pascal valent mieux encore que les sophistes de Platon. »

Et le second ¹ : « S'il est vrai que l'idée (de prendre un jésuite comme plastron dans six des Provinciales) en soit venue à Pascal du Gorgias de Platon, combien l'imitation est plus originale que le modèle ! Le bon père jésuite, qui professe honnêtement une méchante morale, sera toujours bien plus dans la nature que Gorgias, lequel, après tout, n'est pas dupe de sa fausse rhétorique. »

Villemain fait allusion au début de l'Euthydème. Si Euthydème « se vante d'enseigner la vertu par une méthode abrégée », ce n'est pas cette prétention-là qui, dans des pages entières, est ridiculisée par Socrate, mais celle de tout démontrer en abusant des mots.

Les casuistes peuvent nous paraître valoir mieux pour le ridicule parce que, plus près de nous, ils nous sont mieux connus. Nous les voyons mieux que les sophistes. Ce qui est vrai, c'est que ceux-ci sont ridicules avec moins de continuité parce que Platon n'a pas qu'à les railler; il prend aussi à tâche d'élaborer la vérité par la maïeutique.

Au surplus, Gorgias, Euthydème sont des personnages, les casuistes en sont d'autres. Seulement le casuiste de Pascal a des traits communs avec les sophistes. Euthyphron, Hippias, Euthydème, comme on l'a compris au XVII^e siècle, et l'on peut ajouter Gorgias, Protagoras, Ménon, Euthyphron, Thrasymaque, personnages qui eux-mêmes se ressemblent sans se confondre, sont tous ses ancêtres. Il a beaucoup de traits communs avec eux. J'ai essayé plus haut, pour mettre en relief la personnalité de Pascal, d'en dégager quelques-uns. Il en est d'autres.

Et d'abord tout ce monde est très suffisant. Quand Socrate

¹ *Littérature française*, 7^e éd. 1879, t. II, p. 177. — E. HAVET dans son Introduction aux Provinciales, p. LXXIII, signale aussi sur le sujet une thèse latine pour le doctorat, de 1839, par M. Bouillier, « morceau peu étendu, mais très précis et très concluant, qui aurait été lu et cité davantage s'il eût été écrit en français ». Je n'ai malheureusement pu en prendre connaissance.

demande à Euthyphron s'il a une connaissance exacte de ce qui est saint et de ce qui est impie : « Il n'y aurait pas, répond-t-il, grand cas à faire de moi, et Euthyphron n'aurait guère d'avantage sur les autres hommes s'il ne savait tout cela parfaitement ». Qu'est-ce que la justice ? « Écoute donc ; » nous dit Thrasymaque, « je dis que la justice n'est autre chose que ce qui est avantageux au plus fort ». Gorgias n'est pas moins catégorique sur la rhétorique. Ce ton dogmatique est dans les Provinciales. En quoi M. Arnaud est-il hérétique ? « C'est en ce qu'il ne reconnaît pas que les justes aient le pouvoir d'accomplir les commandements de Dieu en la manière que nous l'entendons ». Faut-il dire ce que c'est qu'avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose ? « Cela est aisé ; c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour le faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir ».

Le bon père, comme les sophistes, est un dogmatique. Il prend, pour affirmer, un ton d'oracle. Et comme les dogmatiques sont sûrs que la vérité est exactement renfermée dans leurs idées ou leurs formules, les dogmatiques sont gens fort heureux. C'est dans une façon didactique et avec infiniment de jouissance que Protagoras démontre en un long discours que la vertu peut s'enseigner. Il savoure ses paroles, finit presque à regret et attend l'effet produit avec une satisfaction que rejoint, pour la prolonger, l'admiration ironique de Socrate.

Le casuiste de Pascal se grise des raffinements des P. Bauny et des Escobar. Il est vrai qu'Escobar est si divertissant ! « On ne s'en peut tirer ; je passe les jours et les nuits à le lire. »

Il est heureux de toute sa bonne foi, de toute sa sûreté d'être dans le vrai, et il est heureux de toute la beauté de la casuistique.

Il est plus heureux que Thrasymaque.

Thrasymaque, qui est un fort habile homme, a pourtant sa limite ; et quand enfin pressé à bout il ne trouve plus à se dégager de la rude étreinte de Socrate, il doit bien se rendre « suant à grosses gouttes et rougissant », ce qui est fort désagréable.

Le bon père ne capitule jamais. Le voici acculé ! va-t-il se rendre ? Non pas. Il y a une réponse, très certainement. « J'en

parlerai à nos pères. Ils y trouveront bien quelque réponse. Nous en avons de bien subtils. »

Les dogmatiques sont aussi tout pleins d'étonnement et de pitié. Eux, gens qui savent, ils sont surpris de trouver des gens qui ne savent pas. « Quoi! vous ne savez pas qui est Escobar? » et ailleurs : « Vous êtes bien peu instruits! » ou encore : « Vous l'entendez bien peu! les Pères étaient bons pour la morale de leur temps! » Les sophistes parlaient ainsi.

La fin du dialogue socratique est souvent marquée par un changement de forme et de ton. Au dialogue succède le discours suivi. Socrate rompt avec l'ironie aimable et, en un discours plus ou moins long, il s'élève au-dessus de son sujet ou bien le résume et conclut. On pourra comparer à cet égard le discours que Platon met dans la bouche de Socrate à la fin de l'Euthydème (« Bienheureux mortels, hommes d'une nature merveilleuse... ») avec les paroles de Pascal qui terminent le dernier entretien de la 1^{re} Lettre (« En vérité, mes Pères, j'ai grand peur que tout ceci ne soit une pure chicanerie... »).

On retrouve ainsi dans les premières Provinciales l'allure du dialogue socratique avec les attitudes et les gestes des personnages qui y figurent. Il y a jusqu'à des passages qui se ressemblent étonnamment.

Pascal aurait-il lu Platon? Je ne le pense pas.

La culture de Pascal est toute scientifique. Il a, il est vrai, étudié le grec dans sa jeunesse : « Durant tous ces temps-là, nous dit Madame Périer ¹, il continuait toujours d'apprendre le latin *et le grec*. » Mais il faut entendre par là qu'il s'en appropriait les éléments de grammaire, comme elle nous le dit quelques lignes plus haut pour le latin : « Il apprenait le latin sur des règles que mon père lui avait faites exprès. »

Il n'est donc pas question de lecture d'auteurs. Dans la suite, nous voyons Pascal se plonger de plus en plus dans les sciences et les mathématiques. A seize ans il donne les « Sections des coniques », à dix-neuf la « Machine arithmétique. »

¹ *Vie de Blaise Pascal dans les Pensées et Opuscules*, éd. Brunshvicg, p. 8.

On peut croire qu'il ne connaît guère des Grecs qu'Épictète qu'il lit dans la traduction de Du Vair. Nulle part il ne parle de Platon comme d'un auteur qu'il aurait lu. Dans ses *Pensées* je note (Brunschvicg, 219) : « Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela : ils délibèrent de passer une heure. Platon pour disposer au christianisme ». Mais cela lui est sans aucun doute inspiré par les Pères, par S^t Augustin probablement.

Nous savons aussi que Pascal, par une préférence bizarre, place son ami Miron au dessus de Descartes et de Platon ¹. On ne voit pas bien la portée de cette préférence et ce serait en tout cas fort osé d'en conclure qu'il a lu Platon.

D'autre part si l'art du dialogue et l'ironie de Platon l'avaient frappé au point qu'il s'en assimilât quelque chose, il serait bien resté quelque témoignage de cette lecture. Pascal ne connaît Platon que par la tradition. Il n'a pas lu Platon. Tout ce qu'il y a en lui de Platonicien en devient d'autant plus intéressant.

Voici deux esprits profonds, formés par la forte discipline des mathématiques, épris de vérité absolue, apôtres d'une religion trop haute, s'il est vrai qu'une religion doit s'adresser à tous; ils rencontrent sur leur route une école de gens qui sont leur contraire par leur compromis avec la méchanceté, la sottise ou la vanité des hommes, et ils se trouvent employer, pour les combattre, des formes étonnamment ressemblantes du discours.

Ils réussissent d'ailleurs, et ils ont cette commune fortune encore, de fixer, dans la langue même, un monument à jamais de leur triomphe, puisque jésuitisme est devenu, de par Pascal, synonyme de fausse morale comme sophistique l'était devenu de fausse science, grâce à Platon.

J. HARDY.

¹ *Pens. et Op.*, Brunschvicg, p. 118.

DE L'ORIGINALITÉ DE LA PÉRIPHRASE

PARIS

LES SATIRES DE JUVÉNAL

Tous les auteurs des premiers siècles de notre ère ont gardé une profonde empreinte de leur passage par les écoles de rhétorique ¹. Juvénal, sans échapper à cette loi générale, a su garder une originalité assez puissante. Je voudrais montrer que cette originalité réside jusque dans un emploi tout particulier de la figure de style que l'on est convenu d'appeler « périphrase ».

Soit qu'elle donne à la proposition une tournure plus ample et plus oratoire, soit qu'elle évite la répétition trop fréquente d'un même mot, soit que, grâce à un heureux détour, elle désigne indirectement ce que l'on ne veut ou n'ose dénommer d'un seul vocable, cette figure apparaît çà et là chez les écrivains de toute valeur et de toute époque. Mais je ne sais si quelqu'un l'a employée aussi fréquemment et aussi systématiquement que le poète Juvénal dans ses Satires.

Ce qu'il faut surtout remarquer ici, c'est que les périphrases sont fort rares dans les controverses et suasoirs qui nous ont été conservées : les rhéteurs ou déclamateurs rivalisaient

¹ V. surtout les travaux récents de M. Bornecque (*Les Déclamations et les Déclamateurs d'après Sénèque le Père*, Lille, Siège de l'Université, 1902; *Sénèque le Rhéteur, Controverses et Suasoirs, Traduction nouvelle*, Paris, Garnier) et de M. Morawski (*Zur Rhetorik bei den römischen Schriftstellern*, Philologus, LIX, 1897, p. 143 sq. *Rhetorum romanorum ampullae*, Cracovie, 1901; etc.).

en lieux communs, en exemples historiques et en *concreti* de toute nature, mais ils ne se sont pas disputé l'honneur de trouver les plus belles circonlocutions. Le satirique romain, lui, a fait de la périphrase un usage très étendu et a su lui donner un cachet nouveau, original ¹.

Ses périphrases de noms propres ou antonomases sont autant de devinettes historiques ou mythologiques qui, ordinairement piquantes et concises, stimulent l'attention et la curiosité; elles provoquent l'effort de la réflexion et même de la recherche, et nous laissent d'autre part la satisfaction de la trouvaille.

Ses périphrases de noms communs sont éminemment pittoresques; les objets ne nous sont pas nommés, mais ils nous sont montrés; le terme propre est remplacé par un résumé de l'image qu'il évoque; car Juvénal était un visuel, et sur le sombre fond des satires se détachent une foule de tableaux pleins de vie.

Chose étonnante, parmi tant d'exemples, il n'y en a pour ainsi dire pas qui rappellent l'emploi ordinaire de la circonlocution ².

A) Les périphrases-devinettes.

L'étude des satires m'a fait plus d'une fois l'impression que Juvénal n'aimait pas à donner tout court le nom d'un personnage, d'une ville, d'un pays, d'un peuple, et qu'il se plaisait à mettre à l'épreuve le savoir et la perspicacité du lecteur.

¹ Pour juger des déclamations, je me base surtout sur l'ouvrage de Sénèque le Père, qui est ordinairement connu sous le nom de *Controversiae et Suasoriae* et qui « nous met sous les yeux la pratique d'un enseignement dont l'*Institution Oratoire* ou même les *Déclamations* de Quintilien et celles de Calpurnius Flaccus ne nous font connaître, en somme, que la théorie » (Bornecque, *Les Déclamations etc.*, p. 7).

² M. Jos. Streifinger, dans une étude intitulée *Der Stil des Satirikers Juvenal* (Regensburg, Wasmer, 1892), recherche les caractéristiques du style de Juvénal « pour autant qu'elles semblent découler d'une longue pratique déclamatoire » (Introd., p. 3), et en vient... à faire une énumération longue, mais incomplète, des périphrases qu'il a rencontrées dans les satires (p. 28 sq.). En général d'ailleurs, l'auteur montre qu'il n'a que des idées très vagues sur les rhéteurs et la rhétorique du temps de Juvénal.

Rien de plus éloquent sous ce rapport que l'énumération des grands hommes de l'histoire et de la littérature, qui sont indirectement désignés par une périphrase :

Lucilius : *magnum Auruncae alumnus* (I, 20).

Antoine, Octave et Lepidus : *Sullae discipuli tres* (II, 28).

Les Fabii : *Cremerae legio* (II, 155).

Scipion Nasica : *hospes numinis Idaei* (III, 137-8).

Domitien : *Flavius ultimus* (IV, 37-8); *calvus Nero* (IV, 38); *pontifex summus* (IV, 46); *Lamiarum caede madens* (IV, 154); *tragico pollutus adulter concubitu, qui.....* (II, 29-33).

Tarquin le Superbe : *barbatus rex* (IV, 103).

Vatinius : *Beneventanus sutor* (V, 46).

Lesbie : *cujus turbarit nitidos extinctus passer ocellos* (VI, 7-8).

Galba : *magnum civis et formidatus Othoni* (VI, 559).

Caligula : *avunculus ille Neronis cui totam tremuli frontem Caesonia pulli infudit* (VI, 615-617).

Mithridate : *ter victus rex* (VI, 661); *rex Ponti* (X, 273).

Julie : *quae sanguine fulget Iuli* (VIII, 42).

Cicéron : *novus Arpinas* (VIII, 287).

Marius : *Arpinas alius* (VIII, 245).

Servius Tullius : *ancilla natus.... regum ultimus ille bonorum* (VIII, 259-260).

Clélie : *quae imperii fines Tiberinum virgo natavit* (VIII, 265).

Séjan : *facies toto orbe secunda* (X, 63).

Tibère : *princeps augusta Caprearum in rupe sedens cum grege Chaldaeo* (X, 93-94).

César : *ille ad sua qui domitos deduxit flagra Quirites* (X, 108-109).

Démosthène : *ille.... quem mirabantur Athenae torrentem et pleno moderantem frena theatro* (X, 126-128).

Prusias : *Bithynus tyrannus* (X, 162).

Alexandre : *Pellaeus juvenis* (X, 168).

Silanus : *cui nubere Caesaris uxor destinat* (X, 330-331).

Homère : *conditor Iliados* (XI, 180).

Philippe : *callidus emptor Olynthi* (XII, 47).

Pyrrhus : *rex Molossus* (XII, 108).

Socrate : *dulci senex vicinus Hymetto, qui partem acceptae saeva inter vincla cicutae accusatori nollet dare* (XIII, 185-187).

Caton d'Utique : *Bruti avunculus* (XIV, 43).

Chacune de ces périphrases pose un petit problème historique ou littéraire; c'est, de la part de Juvénal, un discret étalage d'érudition; mais c'est surtout — qu'on me permette l'expression — un jeu d'identification, qui amusait sans doute les gens cultivés quand ils lisaient les satires; on aura remarqué que plusieurs circonlocutions ont en plus un caractère nettement satirique (II, 28; IV, 38; IV, 46; IV, 154; VI, 615-617; X, 93-94).

Les antonomases de noms mythiques ou légendaires sont à leur tour des devinettes, où s'insinuent plus d'une fois l'ironie et le scepticisme du poète.

Égérie est appelée « la nocturne maîtresse de Numa Pompilius » (III, 12), et Énée n'est autre que « le jeune homme préféré par Didon à son concurrent Iarbas » (V, 45).

Qu'on en juge encore par les exemples suivants :

Dédale : *faber volans* (I, 54); *qui sumpsit pinna* (III, 80).

Charon : *taeter porthmeus* (III, 265-266).

Les Hespérides : *sorores Afræ* (V, 152).

Priape : *custos vitis et horti* (VI, 375).

Médée : *Colchis torva* (VI, 643).

Vulcain : *Veneris maritus* (VII, 25).

Apollon et Dionysos : *domini Cyrrhae Nisæque* (VII, 64).

Chiron : *citharoedus magister* (VII, 213).

Hermione : *Spartanum conjugium* (VIII, 218-219).

Pluton : *gener Cereris* (X, 112).

Énée : *minor Tirynthio hospes et ipse tamen contingens sanguine coelum* (XI, 61-62).

Mars : *clipeo veniens et hasta pendensque deus* (XI, 106-107).

Minerve : *pugnans Gorgone Maura* (XII, 4).

Ganymède : *puer Iliacus* (XIII, 43).

Hébé : *formosa Herculis uxor* (XIII, 43).

Proserpine : *Sicula conjux* (XIII, 50).

Apollon : *Cirrhaeus vates* (XIII, 79).

Les Tritons : *juvenes murini* (XIV, 283).

Junon : *Samia genetrix quæ delectatur harena* (XVI, 6).

Les noms propres géographiques fournissent à Juvénal l'occasion de nous proposer des devinettes moins simples et moins concises, mais plus piquantes.

La Judée est pour lui « le pays où les rois célèbrent pieds

nus les jours de fête et où la clémence des habitants permet aux porcs de devenir vieillards » (*observant ubi festa mera pede sabbata reges et vetus indulget senibus clementia porcis*, VI, 159-160).

C'est toute l'histoire légendaire de la fondation d'Albe-la-Longue, qui défile dans une longue circonlocution désignant le mont Albain, « la colline chère à Iule, la résidence qu'il se choisit en quittant la marâtre de Lavinium, et qu'il dénomma en souvenir de la blanche truie, dont les nombreuses mamelles excitèrent la pitié même des prolifiques Phrygiens » (*gratus Iulo atque, novercali sedes praelata Lavino, sublimis apex, cui candida nomen scrofa dedit, laetis Phrygibus miserabile sumen*, XII, 70-73).

La ville de Tarse, où vint s'abattre Pégase, le cheval ailé, est appelée « le rivage près duquel tomba du ciel l'aile du bidet Gorgonéen » (*ora illa, ad quam Gorgonei delapsa est pinna caballi*, III, 117-118).

Cette périphrase-devinette est caractéristique, parce qu'il a fallu la perspicacité et le savoir d'un Madvig pour la résoudre définitivement ¹.

Il y a pis : la portée de quelques antonomases reste encore aujourd'hui incertaine :

Juvénal nous dit que les éléphants de l'empereur sont nourris « près des arbres Rutules et dans le champ de Turnus » (*arboribus Rutulis et Turni agro*, XII, 105).

Friedländer ² croit que le poète désigne ainsi la ville d'Ardée; mais son opinion n'est qu'une simple conjecture ³.

Heureusement, les autres périphrases de noms géographiques sont moins obscures :

Cumes : *fatigatas ubi Daedalus exiit alas* (III, 25).

Le Viminal : *dictus a vimine collis* (III, 71).

Albe-la-Longue : *ubi quamquam diruta servat ignem Trojanum et Vestam colit Alba minorem* (IV, 60-61).

¹ *Opp.*, I, 46.

² *Édit.*, II, p. 521, note.

³ V. encore (pour les noms de personnes) I, 130-131 : *nescio quis Aegyptius atque arabarches cujus ad effigiem non tantum mejere fas est* (Ti. Julius Alexander ?); X, 257 : *alius cui fas Ithacum lugere natantem* (Laërte ?); XIII, 49 : *aliquis sortitus triste profundum imperium* (Neptune ? Pluton ?).

Alexandrie : *famosa mœnia Lagi* (VI, 83).

Les Africains : *messores illi qui saturant urbem circo scaenaeque vacantem* (VIII, 117).

Abdère : *vertecum in patria crassoque sub aere* (X, 50).

Babylone : *a figulis munita urbs* (X, 171).

La Numidie : *umbriferos ubi pandit Tabraca saltus* (X, 194).

L'Océan : *Herculeus gurgis* (XIV, 280).

L'Égypte : *dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ* (XV, 5-6).

Les Égyptiens : *imbelle et inutile vulgus parvula fictilibus solitum dare vela phaselis et brevibus pictæ remis incumbere testæ* (XV, 126-8)¹.

La décadence du talent de Juvénal, qui a été si mal interprétée par Otto Ribbeck dans son livre intitulé « Le vrai et le faux Juvénal », se trahit dans le domaine que nous étudions.

Nous trouvons, dans la XV^e satire, ces deux périphrases extrêmement prosaïques :

Modo dicta mihi gens (v. 98).

Populus ille quem diximus (v. 113).

B) Les périphrases pittoresques.

Quand Juvénal évite les noms propres, c'est qu'il veut nous les faire deviner; quand il remplace par une circonlocution soit un nom commun, soit un qualificatif, soit un verbe, c'est qu'il veut évoquer une image².

¹ Cet exemple est à rapprocher des nombreuses périphrases pittoresques que nous allons citer.

² Ceci est dit en général, car on rencontre aussi des périphrases de noms communs, qui ne sont que des devinettes, et n'ont rien de spécialement pittoresque : VI, 468-470 *illum lac propter quod secum comites eduxit asellas exul hyperboreum si dimittatur ad axem* (du lait d'ânesse); VI, 587 *aliquis senior qui publica fulgura condit* (un haruspice); VII, 173-5 *ad pugnam qui rhetorica descendit ab umbra....* (le rhéteur); VIII, 50 *qui juris nodos et legum aenigmata solent* (le jurisconsulte); VIII, 220-223 *tantum nominis ac tituli quantum in Leucade quantum Thessaliae campis Octavius abstulit....* (les honneurs du triomphe); IX, 145-6 *alter qui multas facies pingit* (le peintre?); IX, 149-150 *illa naves, quæ Siculos cantus effugit remige surdo* (le vaisseau d'Ulysse); X, 55 *propter quæ fas est genua incernare deorum* (les

Si, à part le tableau d'une tempête (XII, 17-83) et la peinture de la vieillesse (X, 190-245), on ne rencontre guère, dans les satires, ces descriptions longues, surchargées et emphatiques qu'affectionnaient les déclamateurs, contemporains du poète, on se plaint d'autre part à y découvrir une multitude de petites esquisses très vivantes.

Juvénal est, parmi les écrivains latins, un de ceux qui ont le mieux observé le relief des objets, leur coloris, leur pittoresque; au cours des promenades qu'il faisait avec son ami Martial dans les quartiers populeux et agités de la Capitale¹, il notait soigneusement toutes ses impressions pour en enrichir ses poésies; l'élément descriptif abonde dans les satires; le poète a une tendance irrésistible à nous faire voir ce qu'il a vu lui-même.

En cette occurrence, la périphrase lui a été d'un précieux secours : sans interrompre l'ensemble de la composition, elle prend la place des mots propres, chaque fois que ceux-ci sont de nature à éveiller une image; elle est un cadre commode et restreint pour les impressions visuelles qui hantent l'esprit du poète.

L'esclave venu d'outre-mer est à ses yeux « celui auquel on a blanchi les pieds lors de son arrivée à Rome » (I, 111 *in hanc urbem pedibus qui venerat albis*).

Le pauvre habitant d'une mansarde est appelé « celui que la tuile seule protège contre la pluie » (III, 201-202 *quem tegula sola tuetur a pluvia*).

L'homme riche est pour le poète observateur « celui qui, vêtu d'un manteau d'écarlate et suivi d'une nombreuse troupe de clients, impose le respect aux noctambules querelleurs » (III, 283-284 *hic quem coccina laena vitari jubet et comitum longissimus ordo*).

vœux); XI, 124-127 *dentes illi quos mittit porta Syenes et Mauri celeres et Mauro obscurior Indus*.... (l'ivoire); XIII, 26-27 *totidem quot Thebarum portae vel divitis ostia Nili* (le nombre sept); XIII, 155-156 *deducendus corio bovis in mare, cum quo clauditur adversis innoria simia fati* (le parricide); XIV, 81-82 *famulae Jovis et generosae aves* (les aigles); XIV, 255 *sorbere ante cibum quod debeat et pater et rex* (du contrepoison), etc., etc.

¹ Cf. Mart., ép. XII, 18.

« Celle qui est portée dans une spacieuse litière fermée, garnie d'amples vitres » (IV, 21 *quae vehitur cluso latis specularibus antro*), est une riche matrone; Juvénal nous la montre dans une courte périphrase.

Quand il nous parle de « ceux qui — artistement coiffés — se grattent délicatement la tête d'un seul doigt » (IX, 133 *qui digito scalpunt uno caput*), nous revoyons avec lui la silhouette des jeunes snobs de la capitale ¹.

Quel est « celui qui ne paie à Minerve qu'un minime tribut et que suit un jeune esclave, porteur d'une petite cassette » ? (X, 116-117 *quisquis adhuc uno parcam colit asse Minervam, quem sequitur custos angustae vernula capsae*) ? C'est le jeune écolier romain, que Juvénal ne nomme pas, mais dont il nous évoque l'image en quelques mots.

Voici les moralistes hypocrites : *qui talia verbis Herculeis invadunt et de virtute locuti clunem agitant* (II, 19-21).

Le prêtre salien : *arcano qui sacra ferens nutantia loro sudavit clipeis ancilibus* (II, 125-126).

Les enfants en bas-âge : *qui nondum aere lavantur* (II, 152).

Les débauchés : *quibus grata est picta lupa barbara mitra* (III, 66).

Un marchand de poisson : *magna qui voce solebat vendere municipes fracta de merce siluros* (IV, 32-33).

La femme pauvre : *silicem pedibus quae conterit atrum* (VI, 350).

La dame noble : *quae longorum vehitur certice Syrorum* (VI, 351).

Les citharèdes : *quibus aurata mos est fulgere lacerna* (X, 212).

Un barbier : *quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat* (I, 25 et X, 226).

Les soldats : *illi quos arma tegunt et balteus ambit* (XIV, 48).

L'homme rustique : *quem non pudet alto per glaciem perone tegi, qui summovet euros pellibus inversis* (XIV, 185-187).

L'acrobate : *jactata petrauro corpora quique solet rectum descendere funem* (XIV, 265-266) ².

¹ Cette expression se rencontre d'ailleurs déjà dans une épigramme de Calvus (fr. 17, éd. Plessis). Cf. Sénèque, *Epist.*, 52. 12.

² On remarquera la fréquence des périphrases qui ont la forme d'une subordonnée relative et la concision qui caractérise la plupart d'entre elles.

Il n'y a pas que les noms de personnes que Juvénal remplace par une périphrase pittoresque; les impressions visuelles accompagnent pour ainsi dire toute chose dont il parle :

La mauvaise huile est « celle qu'amène à Rome une embarcation numidienne à la proue pointue, celle qui, au bain, éloigne les Romains de l'Africain Boccar » (V, 88-90 *illud.... quod canna Micipsarum prora subvexit acuta, propter quod Romae cum Boccare nemo lavatur*).

Décembre est « le mois d'hiver, pendant lequel, au Portique des Argonautes, les blanches échoppes cachent les figures de Jason et de ses compagnons armés » (VI, 153-154 *mensis brumae, quo jam mercator Iaso clausus, et armatis opstat casa candida nautis*)¹.

Un cadeau de noces² est « ce qui, donné avant la première nuit, brille en pièces d'or sur un somptueux plateau » (VI, 203-205 *illud quod prima pro nocte datur, cum lance beata Dacicus et scripto radiat Germanicus auro*).

La borne agraire est « la pierre sacrée qu'honore annuellement la pâtée d'un large gâteau » (XVI, 38-39 *sacrum saxum quod mea cum patulo coluit puls annua libo*)³.

Il y a chez Juvénal un effort manifeste pour accentuer l'impression et pour la condenser en même temps; la correction syntaxique est parfois sacrifiée à cette double tendance; le poète semble satisfait du moment qu'il a réuni, d'une façon quelconque, les mots qui correspondent aux traits les plus saillants; c'est ainsi qu'il transpose les épithètes avec une rare hardiesse⁴.

¹ La concision est la plupart du temps telle que l'on doit suppléer plusieurs mots dans la traduction française.

² Il s'agit ici d'un cadeau spécial, que le fiancé donnait à la fiancée le jour du mariage.

³ Cf. encore I, 5-6 *summi plena jam margine libri scriptus et in tergo nondum finitus* (un long poème); V, 46-8 *Beneventani sutoris nomen habentem calicem nasorum quattuor ac jam quassatum et rupto poscentem sulpura vitro* (une coupe vulgaire); VI, 458-459 *virides gemmas collo circumdare et auribus extentis magnos committere elenchos* (être riche).

⁴ V. à ce sujet un chapitre fort intéressant intitulé : *De notionibus transferendis*, dans le livre si estimé de Kiaer : *Sermonem D. J. Juvenalis certis legibus adstrictum, etc.*

Rien de plus intéressant que de pénétrer dans la psychologie du grand satirique et de le surprendre en quelque sorte au travail.

Pone Tigellinum : *taeda lucebis in illa
qua stantes ardent qui fixo pectore fumant
et latum media sulcum deducis harena.*

(I, 155-157.)

Accuse Tigellinus : *tu seras brûlé vif.*

Moitié enfouis dans le sable, moitié hors du sol, et liés à des pieux, ceux que l'on brûlait vifs étaient recouverts de poix pour servir de torches vivantes, et ensuite, cadavres carbonisés, étaient trainés hors de l'arène en y traçant un large sillon ¹.

La périphrase de Juvénal est de cette scène une image saisissante dans sa concision; l'immobilité des corps brûlants a frappé le poète et il insiste : *stantes ardent qui fixo pectore fumant*; la lueur sinistre des flammes lui est restée dans la mémoire : *lucebis... qua ardent... qui fumant.*

Ce procédé, qui consiste à disjoindre l'impression afin de la rendre avec plus de force et qui en bien des cas peut nuire à l'effet d'ensemble, est appliqué ici avec un art merveilleux. On sent que la plasticité est voulue et que le but de l'auteur est atteint ².

Il est question, aux v. 69 et suivants de la 1^{re} satire, d'une femme qui, non contente de préparer des drogues funestes pour son propre mari, instruit ses parentes dans « l'art d'empoisonner ».

Elle leur apprend, dit Juvénal, à « enterrer, au milieu des murmures du public, leurs maris couverts de taches noirâtres » (*instituit propinquas per famam et populum nigros efferre maritos*).

Notre poète se soucie plus de l'expression imagée que de l'expression correcte :

Le vin *vieux* est celui « dont la vieillesse a effacé l'étiquette

¹ Cf. Sen., *De Ira*, III, 3, 6.

² Il faut conserver la leçon de *p* : *deducis*; l'enallage des temps est fréquente dans les satires, et ici surtout elle s'explique; l'illusion est complète et le poète voit en quelque sorte la scène se passer sous ses yeux.

par l'épaisse suie de la vieille cruche » (*cujus patriam titulumque senectus deleuit multa veteris fuligine testae*, V, 34-5).

Il semble évident que l'unique préoccupation de Juvénal, dans ces périphrases, est de faire revivre l'aspect extérieur des êtres et des choses.

« Les rhéteurs sont pauvres; Quintilien cependant était riche; c'est qu'une étoile différente protège *les nouveaux-nés*; la Fortune, si elle le veut, fait d'un rhéteur un consul et d'un consul un rhéteur » (VII, 186 sq.).

Au milieu de ces graves théories fatalistes, une charmante image, périphrase du concept *modo natus infans*, se détache d'une façon inattendue :

distat enim quae
sidera te excipiant *modo primos incipientem*
edere vagitus et adhuc a matre rubentem.
si Fortuna volet, fies de rhetore consul.

Le raisonnement est pour ainsi dire interrompu au profit du langage pittoresque; la suite des idées est un moment suspendue pour laisser place à une impression visuelle; ainsi s'explique, soit dit en passant, le fameux vers 116 de la 1^{re} satire, d'ordinaire mal interprété par les philologues : la déesse Concorde, au lieu d'être simplement nommée à côté des autres divinités, rappelle au poète un détail vivant, et il ne résiste pas au désir de l'intercaler sous une forme concise.

Quelquefois Juvénal se complait dans le coloris au point que sa périphrase, en s'allongeant outre mesure, devient tout un tableau :

II, 84-87 :

qui longa domi redimicula sumunt
frontibus et toto posuere monilia collo
atque bonam tenerae placant abdomine porcae
et magno cratere deam.

(= effeminati)

III, 104-108 :

qui semper et omni
nocte dieque potest aliena sumere vultum
a facie, jactare manus, laudare paratus,
si bene ructavit si rectum minxit amicus,
si trulla inverso crepitum dedit aurea fundo.

(= falsi adulatores)

VI, 302-305 :

grandia quae mediis jam noctibus ostrea mordet
cum perfusa mero spumant unguenta Falerno,
cum bibitur concha, cum jam vertigine tectum
ambulat et geminis exsurgit mensa lucernis.

(= mulier ebria)

Mais ce ne sont là que des exceptions; d'ordinaire, comme on l'a pu constater, les périphrases pittoresques de Juvénal sont courtes et ramassées. Il en est même quelques-unes qui ne sont pas suffisamment explicites et qui, comprises sans doute par les contemporains, ne le sont que fort difficilement par le lecteur d'aujourd'hui.

Au vers 33, sat. III, on ignore si la périphrase *praebere caput domina venale sub hasta* signifie « être crieur public » ou bien « faire banqueroute »¹.

Aux vv. 154-155, sat. V, les savants se sont demandé s'il s'agit d'un singe dressé, monté sur une chèvre, ou bien d'une jeune recrue faisant des exercices sous l'œil sévère du centurion :

qui tegitur parma et galea metuensque flagelli
discit ab hirsuta jaculum torquere capella².

D'autres circonlocutions encore ne s'expliquent que par conjecture :

VI, 589 *quae nudis longum ostendit cervicibus aurum* (une fille de mœurs légères?)³.

VII, 16 *altera quos nudo traducit gallica talo* (d'anciens esclaves?)⁴.

¹ La première interprétation suppose que *caput* remplace *hominem*; la seconde, qu'il faut entendre *caput suum*.

² Pour que la seconde interprétation fût possible, il faudrait que *flagellum* fût exceptionnellement employé pour *ritus* (cep de vigne) et que *capella* remplaçât le surnom *hircus* (bouc) donné quelquefois au centurion. — Je me rappelle d'autre part avoir vu une gravure italienne où était représenté, comme le décrit Juvénal, un singe habillé en soldat, qui, monté sur une chèvre en guise de cheval, amusait le public des rues.

³ La conjecture de Madvig *armum* pour *aurum* ne nous éclaire pas davantage et doit être rejetée.

⁴ C'est à tort que Mayor et Friedlaender voudraient substituer *gallia* (p) à *gallica* (*altera Gallia* = *Galatia*); l'interprétation de Buecheler, sans

VII, 110 *qui venit ad dubium grandi cum codice nomen* (un banquier?)¹.

VIII, 43 *quae ventoso conducta sub aggere textit* (l'ouvrière d'un atelier de tissage?)².

Ce serait une erreur de croire que Juvénal a voulu ici nous embarrasser de devinettes, comme il l'a fait dans les antonomases; son but était uniquement d'évoquer des images; par malheur, l'expression est trop concise, eu égard à notre connaissance forcément défectueuse des mœurs et des coutumes de la vie antique³.

Cette double tendance à la plasticité et à la brièveté a même engendré chez notre poète un type nouveau de périphrase pittoresque.

Il y en a au v. 219, sat. III, un exemple frappant.

L'idée « bibliothèque » est rendue comme il suit : des livres

compter qu'elle se passe de l'addition de *et* à la fin du v. 15, n'est pas impossible : il s'agirait d'anciens esclaves, habitués jadis à être mis en vente pieds-nus, et portant encore par la suite des chaussures spéciales (*gallica*), dont une seule pouvait trahir leur ancienne condition. Mais pourquoi ne pas conclure tout simplement du texte de Juvénal que les Bithyniens vivant à Rome gardaient leur chaussure nationale et s'exposaient ainsi à la risée du public : une de leurs pantoufles laissait le talon découvert! Juvénal s'est empressé, selon son habitude, d'ajouter ce détail pittoresque quand il parle des Bithyniens (cf. I. 116).

¹ Ce banquier, le *codex rationum* à la main, viendrait réclamer à l'avocat les dettes que celui-ci a contractées envers lui (Friedlaender); d'après Madvig et Hild (édit. de la VII^e sat.), il s'agirait du riche client venant encourager son avocat, qu'il a chargé d'une affaire embrouillée avec un débiteur récalcitrant. Les deux explications sont purement conjecturales.

² Il se pourrait aussi que le poète désignât une pauvre tisseuse s'occupant chez elle dans sa maisonnette attenante aux remparts.

³ C'est grâce aux connaissances que nous possédons sur le culte de Cybèle et les spectacles et les jeux donnés en son honneur que nous saisissons cette périphrase ultra-concise du v. 193, sat. XI : *Megalesiacae spectacula mappae* (les spectateurs qui, dans le cirque, assistent aux jeux en l'honneur de Cybèle et qui voient s'agiter la *mappa* en signe de départ pour les coursiers); au v. 224, sat. XII, la périphrase *qui docet obliquo lanam deducere ferro* désigne « un cardeur de laine »; mais comment le savoir, si Claudien (*In Eutropium*, II, 387 sq.) ne nous donnait une description détaillée du cardage?

et des compartiments et une Minerve au milieu (*libros et forulos mediamque Minervam*) ¹.

Au v. 76, sat. I, l'on trouve cette jolie définition du concept « argenterie » : *argentum vetus et stantem extra pocula caprum*.

Au v. 167, sat. XIII, les mots *subitas Thracum volucres nubemque sonoram* rendent très bien l'image d'une « bande de grues ».

Le procédé est le même dans les trois cas : d'une image complexe, Juvénal dégage les impressions dominantes et les coordonne :

« De rapides oiseaux de Thrace et une nuée sonore », voilà une bande de grues.

« Du vieil argent et un bouc en relief », voilà de l'argenterie.

« Des livres, des compartiments et un buste de Minerve », voilà une bibliothèque.

Ne disais-je pas, plus haut, que notre poète est satisfait du moment que la périphrase réunit, d'une façon quelconque, les mots rendant les traits saillants d'une image ?

Mais de pareilles tournures reflètent la sincérité du talent de Juvénal et nous permettent de pénétrer dans son intimité ; du coup, nous savons comment il a regardé son entourage, comment il l'a jugé, en quoi consistaient les impressions gardées.

Nous revoyons avec lui « le modeste domaine du campagnard » ; cette périphrase nous en énumère les parties essentielles :

Rusticus infans cum matre et casulis et conlusore catello (IX, 60-61).

« Un enfant rustique et sa mère et une pauvre hutte et un petit chien jouant avec l'enfant ».

Usant encore d'une pareille *juxtaposition des éléments figuratifs*, il nous montre l'aspect général du port d'Ostie :

positas inclusa per aequora moles
Tyrrhenumque pharon porrectaque bracchia rursum
quae pelago occurrunt medio longeque relinquunt
Italiam.

(XII, 75-78).

¹ Au sujet de l'hendiadys et de ses variétés, voir une note intéressante de Friedlaender, édit., I, p. 145-146.

“ La mer enclose par les digues et le phare de la mer Tyrrhénienne et les langues de terre qui s'avancent au milieu des eaux, loin de l'Italie ”¹.

Par deux fois, les commentateurs de Juvénal, méconnaissant ces circonlocutions d'un caractère spécial, sont tombés dans des erreurs d'interprétation.

Après avoir dépeint la mort misérable de Séjan, le poète (X, 90 sq.) s'adresse au lecteur : “ Eh bien! veux-tu encore, comme ce favori de Tibère, posséder d'immenses richesses, distribuer les magistratures curules....? Sans doute, tu désires tout au moins avoir sous tes ordres *des compagnies, des cohortes, des cavaliers d'élite et un camp domestique?* ”

X, 94-95 :

vis certe pila cohortes
egregios equites et castra domestica?

Le savant Mayor, disloquant cette périphrase, explique : *pila cohortes* désigne la garde escortant Séjan; *egregios equites*, la catégorie des *equites illustres*, c'est-à-dire ceux dont les ancêtres étaient *ingenui* et qui possédaient le cens sénatorial; *domestica castra*, la garde personnelle de Séjan.

Or il est aisé de voir que Juvénal ne fait que nommer les parties principales d'un seul tout : le camp des Prétoriens. Séjan était en quelque sorte le maître absolu de cette troupe d'élite (*egregii equites*), et il en disposait comme d'une garde personnelle (*castra domestica*)².

L'autre passage visé a donné lieu à de plus graves discussions :

Bardaïcus judex datur haec punire volenti
calceus et grandes magna ad subsellia surae,
legibus antiquis castrorum et more Camilli
servato, miles ne vallum litiget extra
et procul a signis.

(XVI, 13-14).

¹ V. encore I, 68 *exiguæ tabulae et gemma uda* (un testament); VI, 245-247 *endromides Tyriae et femineum ceroma et vulnera pali* (la gymnastique des femmes).

² Les notes de Friedlaender (édit., II, p. 465) corroborent entièrement cette explication.

Juvénal énumère les privilèges dont jouissent les militaires : « Si un bourgeois, dit-il, s'avise de poursuivre un soldat pour coups et blessures, on lui donne pour juge *une botte illyrienne et de gros mollets près d'un siège grossier*; ainsi le veulent les anciennes lois et l'ordonnance de Camille : un soldat ne saurait être jugé hors du camp et loin de ses drapeaux. »

Du texte qui suit (vv. 17-18 : *justissima centurionum cognitio est igitur de milite*), on a conclu que les centurions étaient juges.

Mais le Digeste nous apprend que les militaires comparaissaient devant le tribunal d'un officier supérieur d'un grade au moins égal à celui de tribun.

Pour éviter cette contradiction, Friedlaender — se basant sur une longue note de M. Lenel — suppose qu'en cas de procès entre un civil et un soldat, le préteur nommait, pour juger ce dernier, un supérieur militaire, ici un centurion (*Bardaïcus calceus*), qui devait siéger à la caserne même avec un certain nombre d'assesseurs, également centurions (*grandes surae*). Par malheur, cette conjecture n'est étayée d'aucun document.

A mon avis, *cognitio* (v. 18) doit signifier ici non pas « procès, jugement », comme on l'a entendu, mais « enquête, examen de la question » : les centurions, comme subalternes, devaient s'informer des faits incriminés et en rendre compte à l'autorité supérieure; déjà cette enquête était, on le comprend, menée avec un parti pris manifeste (*ironice* : *justissima centurionum cognitio de milite*). On était perdu d'avance!

Les centurions ne prononçaient donc aucune sentence, et le juge dont il est question est l'officier supérieur dont parle le Digeste : il est désigné par une de ces périphrases pittoresques qui sont formées par la juxtaposition des impressions dominantes : *Bardaïcus calceus et grandes magna ad subsellia surae*¹.

J. DE DECKER.

¹ D'ailleurs si, comme le croient Friedlaender et Lenel, *Bardaïcus calceus* et *grandes surae* désignaient des personnages différents, il faudrait admettre que *judex* est ici pour *judices* et *datur* pour *dantur*; ce serait là une particularité assez extraordinaire.

LES ARCHIVES DE SIMANCAS.

Le château de Simancas ¹, où sont conservées les archives les plus importantes de l'Espagne, est situé, à onze kilomètres au sud de Valladolid. Il s'élève sur le flanc d'une colline au pied de laquelle coule la Pisuerga, affluent du Douro, et domine la petite ville du même nom, dont les maisons descendent par des ruelles fortement ravinées jusqu'à la rivière. L'horizon est fermé d'un côté par une belle forêt de pins, le *pinar d'Antequerra*, de l'autre, par de vastes plateaux caillouteux et stériles, des *paramos*, comme on les appelle en Castille. Le paysage ne manque pas de grandeur dans son austérité. Quand on atteint Simancas par l'ancienne route et le vieux pont de pierres aux arches croulantes jeté sur la Pisuerga, on voit de loin le château et le rocher de calcaire qui le porte. Par la nouvelle chaussée qui longe la rive droite de la rivière, le spectacle est moins imposant. L'antique forteresse paraît amoindrie à côté des habitations de Simancas. A première vue, ces demeures rustiques, dont le toit est couvert de tuiles superposées et les murs formés d'une argile séchée au soleil, sans ornement qui en relève la monotonie, ressemblent à des briqueteries abandonnées. Je dois dire que cette impression de tristesse disparaît quand on pénètre dans le village. Quelques maisons ont grand air. Leurs balcons en

¹ Voir GACHARD : *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas* dans le tome I de la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, 176 pages. Bruxelles, 1848, et D. FRANCISCO DIAZ SANCHEZ : *Guia de la villa y archivo de Simancas*. Madrid 1885, in-8° de 299 pages avec deux plans.

fer forgé et leurs portes en bois aux panneaux finement sculptés attestent l'importance que Simancas avait autrefois. J'en ai visité plusieurs. J'y ai trouvé une propreté hollandaise qui contraste avec le délabrement du dehors. Ce qui manque, c'est la gaieté. Les murs sont blanchis à la chaux. La seule décoration est un lambris de carreaux de porcelaine bleue, d'*azulejos*, comme on en trouve dans les maisons musulmanes. Mais on ne rencontre aucun enjolivement, aucune de ces fantaisies d'ornementation comme dans nos pays du Nord. Puis, le paysage est dénudé. La Castille est rarement riante.

Avant de servir de dépôt d'archives le château de Simancas était une forteresse, forteresse importante puisqu'elle commandait la grand'route de Valladolid à Salamanque. Il appartenait aux amiraux de Castille avant de devenir sous Ferdinand et Isabelle une propriété de la Couronne. Le château a la forme d'un quadrilatère. Il est protégé par un large fossé et est entouré d'une double enceinte. Deux ponts de pierre ont remplacé les ponts-levis. L'édifice a trois étages. De distance en distance il est flanqué de tours crénelées ou *cubos*, dont l'une, plus élevée, est l'ancien donjon. Il a cessé d'être habité depuis longtemps. Actuellement les archivistes, et même le concierge, habitent dans le village. Les rares pièces qui présentent encore un intérêt archéologique sont la chapelle, la chambre de torture, la tour ou *rotundin*, dans les murs de laquelle on avait ménagé des cassettes aux portes de bronze, œuvres de Berruguete, où l'on conservait les archives les plus précieuses, celles du *Patronato real*, et quelques salles à l'intérieur desquelles règne une galerie en bois finement travaillé.

Le château ne fut aménagé pour sa nouvelle destination qu'au fur et à mesure des besoins du service. Les architectes royaux, parmi lesquels figure le célèbre Herera, y firent les changements nécessaires. Au XVI^e siècle l'antique forteresse servait encore de prison. C'est à Simancas que fut étranglé un des chefs des Comuneros, l'évêque de Zamora, qui avait tenté de s'évader en tuant le concierge du château. C'est là aussi que, le 16 octobre 1570, notre infortuné compatriote Floris de Montmorency, baron de Montigny, subit le dernier supplice. Une tradition veut même que ces deux exécutions

aient eu lieu dans la tour où se trouve de nos jours le bureau de l'archiviste en chef et qu'on appelle encore *Cubo del obispo*, la tour de l'évêque.

Des deux portes du château celle qui donne sur la grande route ne s'ouvre que lors des visites royales et quand on exécute des réparations. C'est par la seconde, tournée vers le village, que l'on entre aujourd'hui. Un large escalier de pierre conduit aux étages. Sur le même palier et se faisant face se trouvent le musée et la salle du public, à laquelle est contigu le bureau de l'archiviste. Le musée a reçu les principaux documents du *Patronage Royal* et des papiers pris parmi les plus importantes collections du dépôt. On y voit des testaments royaux, des bulles des papes, des contrats de mariage, des autographes célèbres, entre autres des lettres du Grand Capitaine et celle où Don Juan annonce à Philippe II la victoire de Lépante. Toutes les autres salles — on en compte une cinquantaine — sont des salles d'archives. Les liasses, au nombre de plus de 60,000, sont rangées presque toujours sur des tablettes en plâtre qui ont été pratiquées dans l'intérieur des murs.

Le règlement des archives, qui est celui de tous les dépôts du royaume d'Espagne, date du 18 novembre 1887. Il contient les dispositions les plus libérales. Les archives sont publiques. Elles sont ouvertes toute l'année, de 8 à 2 heures en été, sauf les dimanches et les jours de fête. Jadis on célébrait à Simancas tous les grands saints; les archives étaient fermées la moitié du temps. Actuellement on ne chôme plus que pendant les grandes solennités de l'Église et certains jours, comme celui du *Corpus Christi* ou de la Fête-Dieu, des apôtres Pierre et Paul, de Saint Jacques, qui sont des fêtes nationales en Espagne ¹. Aucune autorisation n'est nécessaire pour consulter les inventaires; tous les documents sont communicables, même les papiers de l'ancienne maison royale, qui formaient encore du temps de Gachard un fonds réservé.

La salle de lecture est bien aérée. En été il y fait très frais. La chaleur ne peut percer des murs qui ont jusqu'à deux mètres

¹ Par contre, le lundi de la Pentecôte n'est pas un jour férié.

d'épaisseur. Il m'est revenu qu'en hiver on se plaignait du froid, le poêle qu'on a placé dans ces derniers temps fonctionnant mal. Il règne un silence religieux qui n'est interrompu que par le cri plaintif du coucou venant du pinar. Tout prédispose à l'étude et à la méditation. La salle communique avec le bureau de l'archiviste. A vrai dire, les deux pièces n'en forment qu'une. On travaille ainsi en famille. La seule interdiction qu'on lit sur la porte d'entrée est celle de fumer : *se prohibe fumar*. C'est contraire à l'usage qui existe dans presque toutes les bibliothèques et archives espagnoles et que j'ai vu pratiquer même à Madrid. Les dangers d'un incendie, qui seraient terribles dans un endroit écarté comme Simancas, motivent cette défense. C'est même en prévision d'un accident de ce genre que Philippe II avait fait creuser à proximité du château sur la grand'route un puits qui de nos jours encore s'appelle la fontaine du Roi et qui, le dimanche, au sortir de la messe, est le rendez-vous de la jeunesse de Simancas.

Les documents sont remis sur simple demande orale, et comme les visiteurs sont rares, on est servi sur le champ. Il est pris note dans une feuille spéciale des pièces communiquées. Chacun possède ainsi son dossier. J'ai vu celui de Gachard, le premier étranger qui ait eu accès aux archives de Simancas et dont on parle encore dans la localité. Le public est prié de signer dans un registre, le livre d'honneur du dépôt, dont les feuillets sont couverts des noms de savants illustres et de membres de la famille royale.

Le travail est donc très commode à Simancas. Je n'ai fait, nulle part, de meilleure besogne. Le personnel, depuis l'archiviste en chef jusqu'au portier, était des plus aimables. Un employé m'épargnait même la peine de remettre les documents en place et de ficeler les liasses. Je ne perdais pas une minute. Aussi je ne pourrais trop exprimer la reconnaissance que je dois à Monsieur Julian Paz, le directeur actuel du dépôt, et à ses collaborateurs, pour les facilités qu'ils m'ont procurées dans l'accomplissement de ma tâche et l'agrément que j'ai trouvé en leur compagnie.

Tout serait pour le mieux si l'on trouvait facilement à Simancas le gîte et le couvert. Le confort y est tout aussi inconnu que du temps de Dormer, cet historiographe d'Aragon

qui, malgré un ordre de Charles II, ne put avoir communication des archives. Dormer se plaignait d'être fort mal à Simancas. Il formulerait, je crois, les mêmes plaintes de nos jours. Il n'y a qu'une auberge, un *parador*, aussi médiocrement aménagé que les établissements de cette catégorie. Quelquefois on parvient à loger chez un habitant, mais partout le menu est des plus primitifs. Le mieux est de s'installer à Valladolid. On trouve facilement à louer une voiture pour dix pesetas par jour et malgré l'ennui que l'on éprouve d'être cahoté pendant une heure — c'est le temps qu'il faut pour aller de Valladolid à Simancas — on a l'agrément de rentrer dans une ville animée où l'on est sûr d'avoir, du moins dans les premiers hôtels, la cuisine française.

Les archives que l'on conserve à Simancas sont, avant tout, des papiers d'État. Les plus importants sont les archives du *Patronage royal* dont j'ai déjà parlé, surtout celles de la Secrétairerie d'État. C'est dans ce fonds que l'on a classé les nombreux documents relatifs à l'histoire des Pays-Bas au XVI^e et au XVII^e siècle et dont Gachard a tiré les éléments de sa *Correspondance de Philippe II*. Non moins précieuses sont les archives du Conseil des Finances, des Conseils de la Guerre et de la Marine, du Conseil de Castille, des *Contadurias generales* ou Chambres des Comptes. Ces archives renferment toute l'histoire intérieure et extérieure de l'Espagne aux temps modernes. Malheureusement elles ont subi de grandes pertes pendant l'occupation française, et encore de nos jours de nombreux documents concernant les relations entre la France et l'Espagne et provenant de Simancas sont aux *Archives nationales* à Paris. Malgré cela le dépôt de Simancas est un des plus riches de l'Europe, et les papiers qu'il possède intéressent non seulement la Castille, mais tous les pays qui ont été sous la domination espagnole¹.

H. LONCHAY.

¹ Pour le classement des papiers d'État et le parti que peut en tirer celui qui étudie l'histoire de notre pays au XVII^e siècle, je renvoie à un travail plus étendu qui paraîtra dans un des prochains bulletins de la Commission royale d'histoire.

COMPTES RENDUS

Die Fragmente der Vorsokratiker. Griechisch und deutsch von HERMANN DIELS. Zweite Auflage. Erster Band. Berlin, Weidmann, 1906. 466 pp. 10 marks.

La première édition des Fragments des Présocratiques, parue en 1906, a été rapidement épuisée. Dans la deuxième édition que nous annonçons, le plan est resté le même, et en général, les numéros des chapitres et des fragments ont pu être conservés. Néanmoins la comparaison des deux éditions montre que les sources ont été soumises à un nouvel et consciencieux examen. Beaucoup de chapitres ont reçu de notables additions; un chapitre spécial nouveau (35^a) est consacré au pythagoricien Okkelos. L'ouvrage formera désormais deux volumes. Dans le premier, se trouvent réunis les philosophes présocratiques proprement dits, avec la traduction de leurs fragments. Un second volume contiendra ce qui constituait l'appendice de la première édition, cosmologues, astrologues, sept sages, sophistes, en même temps que des remarques critiques et des registres pour l'ouvrage entier. Il serait désirable que ce second volume donnât également la traduction des fragments des sophistes, qui manque, on ne sait pourquoi, dans la première édition.

Il est superflu d'insister sur les inappréciables services qu'une pareille œuvre est destinée à rendre à la science. Pour la période capitale de la philosophie grecque, nous n'avons guère que des fragments et de tardives données doxographiques. Avec le présent livre, M. Diels achève la série de travaux (entre autres *Doxographi graeci*, édition de Simplicius, du *De Melisso*, *Poetarum philosophorum fragmenta*) par lesquels il a définitivement établi sur des bases scientifiques l'étude de la philosophie grecque. Au point de vue de la méthode et de la science, ses

recueils de fragments n'ont leur égal dans aucune collection analogue. Rappelons que, dès la première édition des Présocratiques, pour Démocrite seul, M. Diels apportait vingt-sept fragments nouveaux. En dehors des fragments eux-mêmes, M. Diels ne s'est pas astreint à être absolument complet, et dans l'immense matériel qu'il a recueilli pour la biographie et la doxographie, il s'est imposé de faire un choix critique, ce qui lui a dû coûter beaucoup plus de travail que d'envoyer toutes ses notes à l'impression ¹.

M. Diels n'a pas reculé devant la tâche extraordinairement difficile de présenter une traduction des fragments. Cette traduction tient lieu du meilleur des commentaires, et sera éminemment utile, non seulement aux étudiants à qui l'ouvrage est destiné comme manuel de philosophie grecque, mais encore à tous les spécialistes, qui, pour une foule de passages obscurs, seront heureux de connaître l'interprétation de M. Diels.

Le livre de M. Diels fait véritablement époque dans l'histoire des recherches sur la philosophie grecque. Ce n'est qu'au bout de nombreuses années, en voyant se multiplier les travaux qu'il aura rendus possibles, qu'on pourra se faire une idée du bénéfice apporté à la science par cet admirable instrument de travail.

L. P.

JULES GARSOU, L'évolution démocratique de Victor Hugo (1848-1851). 231 pp. in-18. Paris, librairie Émile-Paul; Bruxelles, imprimerie J.-B. Stevens. Prix : fr. 3-50.

Cet ouvrage est le tracé complet de l'itinéraire politique suivi par Victor Hugo depuis le 25 février 1848 jusqu'au coup d'État du 2 décembre.

Après avoir été catholique, légitimiste, anti-Bonapartiste, puis Napoléonien, le grand poète s'était rallié à la monarchie de juillet. Il avait souvent des entrevues familières avec Louis-Philippe, qui le recevait sans cérémonie, et il fut nommé pair le

¹ Selon ses études particulières, chacun songera à tel ou tel passage que l'on aurait pu ajouter, par exemple sur Philolaos, *Phédon* 61 E (*Φιλολάου ἔκουσα ὅτε παρ' ἡμῖν διηγάτο*), le seul passage où est mentionné son séjour à Thèbes. Signalons encore, pour le second volume, dans la vie de Gorgias, un passage d'Athénée XI, 505 D.

13 avril 1845. Mais quand, trois ans plus tard, le Roi des Français fut mis à la porte de son royaume par quelques gardes nationaux, Victor Hugo fut républicain avec la République de 1848. Voulant chercher dans le nouvel ordre de choses l'équivalent de ce que la révolution de février lui ôtait, il se jette dans l'arène électorale. Comme Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Alph. Karr, il veut entrer à l'Assemblée Constituante; il échoue comme candidat à Paris aux élections d'avril 1848, mais il passe aux élections complémentaires du 4 juin. — Au mois de juillet, il fait connaître à ses collègues son dessein de fonder un journal. En effet, le premier numéro de *L'Événement* parut quelques jours après. Sa gazette a pour principaux rédacteurs Charles Hugo, le fils aîné du poète, Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Théodore de Banville, Auguste Vitu, Dumas fils, Chamfleury. Elle reflétait une politique changeante et ambiguë; elle attaquait à la fois les républicains gouvernementaux de la nuance du *National* et les socialistes.

Victor Hugo, à la Constituante, vota en faveur de presque tous les projets présentés par la droite. C'est ainsi qu'il vote l'abolition des ateliers nationaux, qu'il repousse le droit au travail, l'impôt foncier, l'impôt progressif, l'abolition du remplacement militaire. Cependant, le 1^{er} août 1848, tout en déclarant l'état de siège nécessaire, il réclamait en termes assez vifs le rétablissement de la liberté de la presse et la réapparition des journaux suspendus. Avec la gauche, il réclamait l'abolition de la peine de mort, il combattit la demande en autorisation de poursuites contre Louis Blanc et Ledru-Rollin; il refusa de déclarer que Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et se déclara pour le prétendant.

Cependant, après l'avènement du prince Louis-Napoléon Bonaparte, il espère obtenir le portefeuille de l'instruction publique. Autant que sa vanité déçue et aigrie, les critiques des politiciens et leurs avances le détachent de la cause Bonapartiste. Il devient peu à peu le chef et l'orateur de la gauche démocratique et sociale, tandis que son journal pousse à la création du *Tiers-parti*. Il blâme le *motu proprio* de Pie IX et se prononce nettement, au sein de la commission d'examen, contre la direction donnée à l'expédition de Rome.

Son discours du 19 octobre 1849 le brouille définitivement avec la droite, et celui du 15 janvier 1850 le rapproche de plus en plus

de la gauche. Sa parole devient plus âpre, plus hautaine. Son apparition à la tribune soulève des orages. Il sort plus ou moins meurtri de ses duels oratoires avec son ancien collègue de la pairie, Montalembert ; mais il demande avec une rare éloquence l'abrogation de la loi sur la déportation.

La discussion de la loi contre la presse amène une dernière fois Victor Hugo à la tribune. Il tient à dire toute sa pensée sur « le parti d'absolutisme, d'immoralité, d'imbécillité, de silence, de ténèbres, d'abrutissement monacal ».

Ce discours provoque la rupture définitive du poète avec Louis Napoléon. Victor Hugo, atteint d'une affection du larynx, se retirait momentanément à la campagne. Mais l'*Événement* poursuivi bientôt pour excitation à la guerre civile, la condamnation de Charles Hugo à six mois de prison, accélèrent l'ascension du poète vers la *Montagne*, et sa prodigieuse popularité fait naître en lui l'espoir de devenir président de la République en 1852.

Dès lors, les jours de l'Assemblée et de l'*Événement* lui-même sont comptés. Le coup d'État du 2 décembre est décidé. Victor Hugo prend la route de l'exil.

L'étude de M. Garbou est complète et consciencieuse. L'évolution des idées politiques et sociales de Victor Hugo est exposée avec une réelle ampleur dans une langue claire et élégante. L'auteur a tenu sa promesse de « marquer aussi exactement et aussi impartialement que possible les étapes de l'évolution démocratique » du grand poète. L'ouvrage est écrit, en effet, *sine ira et studio*, et ce n'est pas là le moindre mérite de l'historien. Ajoutons que la vigueur du dessin, le souci de la précision, le luxe de la documentation, la solidité de l'érudition achèvent de faire de ce livre une œuvre d'une très haute portée scientifique et d'une valeur incontestable.

F. SOUFFRET.

G. WALCH, **Anthologie des poètes français contemporains, le Parnasse et les Écoles postérieures au Parnasse (1866-1906), tome premier.** Paris, Delagrave, et Leyde, Sijthoff, s. d. (octobre 1906). Petit in-12. Prix : 3 fr. 50.

« ... Or il nous a semblé que le moment était venu de mettre le public en communication plus directe avec les poètes, et, par eux, avec la poésie elle-même... » Ainsi dit M. Walch pour expliquer cette éclosion d'une anthologie nouvelle. Loin de le contredire, il nous semble même que la justification est superflue. Une œuvre qui sème de la poésie dans le public est toujours opportune. Sur le marché intellectuel, je doute que le besoin et la demande aillent de pair, mais les hommes ont toujours grand besoin de poésie et l'on a toujours grande raison de leur en offrir.

Et puis M. Walch l'offre d'une façon si séduisante ! Édition coquette, papier choisi, impression parfaite, six cents pages de chefs-d'œuvre poétiques et de notices littéraires au prix d'un vulgaire roman. Et des biographies vraiment précieuses, où sont rassemblés une foule de faits et de chiffres introuvables ; une bibliographie très précise de l'œuvre de chaque poète ; enfin, ce qui est une nouveauté, des autographes nombreux et curieux.

L'œuvre aura trois volumes. Celui-ci commence aux Parnassiens, et, malgré la date initiale de 1866, il s'ouvre par une biographie critique et des extraits de Th. Gautier. Il se termine avec Paul Bourget, Jules Breton et Clovis Hugues. M. Walch s'est montré avec raison fort hospitalier. Il a parfois reçu dans son hôtellerie des personnages de second et de troisième rang. Dans les biographies il s'est montré parfois assez bénisseur : X. de Ricard ou Georges Boutelleau, Déroulède ou Clovis Hugues ne se plaindront certes pas de lui. Nous ne songeons pas à nous en plaindre non plus, mais à indiquer les limites et l'esprit du choix fait par M. Walch. C'est un devoir des anthologies de sauver de l'oubli le plus de pièces possible. Nous avons le plaisir de découvrir dans le recueil un poète belge, M. Hermann Pergameni. Il y en aura un plus grand nombre dans le second volume, que nous attendons avec impatience.

L'ouvrage n'est pas exclusivement composé à l'usage des écoles. L'auteur n'a pas voulu limiter son choix au cercle des thèmes et des sentiments avouables dans les lycées et les pensions de demoiselles. Il a choisi sans pruderie, admettant

les *Vers à une femme* de Louis Bouilhet, la *Nue* de Th. Gautier, *L'amour et la mort* et *Paroles d'un amant* de M^{me} Ackermann, *Don Juan aux enfers* et *Remords posthumes* de Ch. Baudelaire. Il a choisi ce qu'aurait choisi un homme épris de poésie et de beauté pure, et il est poète lui-même : on s'en aperçoit bien au magnifique éloge de la poésie qu'il a inséré dans son introduction, et qui mérite de devenir à son tour un morceau d'anthologie.

Enfin le recueil est orné d'une préface de Sully Prudhomme, dans laquelle, toujours plus préoccupé de la facture du vers que de la poésie elle-même, il explique à nouveau sa répugnance pour le vers libre. Répugnance et explication de poète, très modestement exprimées d'ailleurs ; je ne connais personne dont la modestie soit plus charmante et plus simple que celle de M. Sully Prudhomme. Mais faut-il admettre ce que le maître dit des Parnassiens : « ils ne visaient qu'à réagir contre le vers facile à l'excès, fluide comme l'eau claire, informe comme elle » ? Ne voulaient-ils donc qu'appliquer avec une rigueur inflexibles les règles traditionnelles de la versification ? N'est-ce pas voir trop exclusivement l'instrument, et le Parnasse, vu aujourd'hui à distance, ne se distingue-t-il pas du romantisme par la pensée et le choix des thèmes d'inspiration ? M. Sully Prudhomme va jusqu'à constater le peu d'influence exercée sur la poésie contemporaine par les prodigieuses conquêtes de la science : n'est-ce pas encore une illusion ? On ne fait guère d'odes sur la lumière électrique, heureusement ; mais si une observation me paraît évidente, c'est que l'esprit de la science imprègne et renouvelle la poésie (M^{me} Ackermann, Ed. Haraucourt), même la poésie lyrique, même le lyrisme de l'amour.

J. FELLER.

Schets eener Historische Grammatica der Nederlandsche Taal, door J. VERCOULLIE, professor in de Nederlandsche Philologie te Gent. Met 2 kaarten. Derde zeer vermeerderde uitgave, bevattende Phonologie en Flexie, Syntaxis en Woordvorming. Gent, Boekhandel Julius Vuylsteke. S. d.

Tandis que les deux premières éditions de l'excellente *Schets* de M. Vercoullie ne nous donnaient que les deux premiers livres : la Phonologie et la Flexion, la troisième édition nous apporte enfin les deux autres livres, promis depuis longtemps et

impatiemment attendus, savoir la Syntaxe et la Formation des mots.

Le livre de la syntaxe ne traite ex professo que la proposition composée et la construction, parce que la syntaxe des mots et de la proposition simple est donnée dans le chapitre de la flexion.

Le livre de la formation des mots est plus intéressant. M. Vercoullie, prenant le mot de *Woordvorming* dans sa signification limitée ordinaire, ne signale qu'en passant la formation des radicaux nominaux et verbaux, mais il nous donne un chapitre très fourni sur la genèse des mots nouveaux. Il traite ensuite de la composition et de la dérivation, des doublets, de l'extension des significations et du passage des mots d'une espèce à une autre; tel le subst. *man* qui devient pronom indéfini.

Je ne puis m'empêcher cependant d'objecter que l'auteur empiète ici sur le domaine de la sémasiologie, surtout en ce qui concerne l'extension des significations. On me dira que ce n'est pas un mal. Seulement, pourquoi s'arrêter en route et ne pas faire la part plus large à cette cendrillon de la philologie? Nous songeons au phénomène de la restriction des significations et à celui de la disparition et de la mort des mots. Mais au lieu de récriminer, acceptons avec reconnaissance ce qui nous est donné et considérons ces fragments sémasiologiques comme l'augure de nouvelles contributions en cette matière, que nous réserve peut-être une édition suivante.

H. LOGEMAN.

Lodewijk van Velthem's voortzetting van den Spiegel Historiael (1248-1316), opnieuw uitgegeven door H. VANDER LINDEN en W. DE VREESE. 1^{er} vol., xiv-486 pp. in-4° (Bruxelles, Commission royale d'histoire, 1906).

Ce fut une heureuse d'idée de la Commission royale d'histoire de décider une nouvelle édition du *Spiegel Historiael* de Velthem, et d'en confier l'exécution en même temps à un philologue et à un historien. De cette façon l'importance philologique et l'importance historique du document sont toutes les deux garanties.

Nous n'avons qu'une édition de Velthem. C'est celle de Le Long; elle date de 1727 et est assez défectueuse; pas tant cependant qu'on s'est plu à le dire, car il appert maintenant qu'un grand nombre des fautes de Le Long sont imputables au manuscrit, et que, s'il n'a pas corrigé, il a du moins bien lu.

La nouvelle édition comprendra trois volumes, dont le troisième contiendra aussi l'introduction. Le premier volume nous donne les deux premiers livres de l'ouvrage, qui en comprend huit. Un court avant-propos établit les principes d'après lesquels l'édition est faite, et fixe la part qui revient à chacun des deux éditeurs. Il en résulte que M. W. de Vreese y a de beaucoup la plus grosse part, puisque seules les notes historiques et géographiques viennent au compte de M. H. Vander Linden.

Ce premier volume est donc pour la majeure partie œuvre de philologue, et comme telle il est parfait.

La reproduction du manuscrit a été faite avec une exactitude scrupuleuse, poussée presque jusqu'à la minutie, de façon à permettre de se faire une idée exacte de l'état du manuscrit. Des notes paléographiques, critiques, linguistiques et littéraires permettent d'en tirer tout le parti philologique possible. L'éditeur est d'ailleurs tout à fait au courant des études critiques et des corrections que d'autres philologues, De Vries, Van de Water, Hettema, etc., ont déjà présentées sur son texte, même de celles qui sont éparpillées dans le *Dictionnaire moyen neerlandais* de Verdam. Il nous a donc donné une édition définitive.

Mais comme il sait mieux que personne que dans un travail d'une si rigoureuse précision telle chose peut échapper, telle autre ne pas réunir un assentiment unanime, il me permettra de lui signaler ici quelques remarques.

J'aurais préféré voir les abréviations résolues en italiques dans le texte, ne fût-ce que pour éviter ces innombrables notes, toujours les mêmes, pour dire que tel mot est écrit in extenso, tel autre abrégé de telle façon.

Il me semble aussi que, quand on est à chaque instant obligé de donner une note de la teneur suivante : *De verbetering is reeds aangewezen door C. J. M. VAN GELDER-VAN DE WATER in het Tijdschr. voor Nederl. Taal- en Letterk., vol. x, p. y*, qui prend une ligne et demie de petit texte dans un format in-4°, on devrait trouver une formule abrégée de quelques lettres à lui substituer.

P. 7, v. 25 : ne présente pas de difficultés, si on songe que la langue moderne emploie souvent l'art. défini où la langue ancienne emploie le poss., donc == *houdt wel bij u de gedachte* (cf. Reinaert, 585 : *ghi hout hu spot* = den spot).

P. 8, v. 61 : présente la construction régulière de la principale

précédée de sa subordonnée, puisque *hebdi* du v. 59 = *indien gij hebt*.

P. 9, v. 69 : affirme avec raison qu'il s'agit de 60 ans, puisque Velthem termine la 4^e partie en disant qu'elle s'étend jusqu'en 1256, ce qui ne veut pas dire que, cette limite admise, les 4^e et 5^e parties n'empiètent pas l'une sur l'autre.

P. 13 : donne comme se rapportant au v. 61, une note qui se rapporte au v. 65.

P. 21, v. 257 : ne doit pas, malgré le latin *contra*, intercaler *jeghen*, parce que son verbe est *onthiell*, tandis que le verbe latin est *tenuit*.

P. 37, v. 364 : ne doit pas intercaler *die*, car on peut l'interpréter comme suit : *et où ils veulent prendre abri, ils y doivent payer tribut*. *Vard* = *portus, navium statio* (Kil.); il ne peut ici = voyage, puisqu'on vient de dire que les navires sont arrivés.

P. 40, v. 628 : je ne comprends pas bien les notes sur ce vers, qui répètent jusqu'à deux fois que Velthem n'a rien d'équivalent à *horrea Joseph* du latin. Or *ere* peut très bien être une traduction de *horreum* (cf. Synon. Lat.-Teut. i. v. *area*, *ere...* dorschvloer; *schuer-eere*) et *cō* = *koning* ressemble beaucoup à une abréviation de *Joseph* (cf. C. van Gelder, *Tijdschr.*, p. 261). C'est aussi une erreur d'affirmer que l'indéclinabilité de *Joseph* peut avoir dérouté Velthem. Ce phénomène est trop fréquent dans les noms propres bibliques pour lui être inconnu.

P. 44, v. 707 : j'hésiterais à intercaler *soude*, car le vers, qui a déjà 6 accents, en a de cette façon 7, et 4 seulement peuvent compter dans la scansion. Le plus simple est de considérer *ver-maledien* comme 3^e p. s. pr. subj. avec *n* paragogique (cf. Sloett, *Mnl. Spraakk.*, I, § 225).

P. 50, v. 798 : la correction de *Pauluse* en *Sauluse* ne s'impose pas. Dans l'enseignement religieux flamand, l'Apôtre des gentils s'appelle toujours *Paulus*. On dit bien quelquefois incidemment qu'avant sa conversion il s'appelait *Saulus*, mais jamais on ne l'appelle ainsi. Il est donc certain pour moi que le *Pauluse* de Velthem, en lieu et place du *Saulo* de Vincent, est intentionnel.

P. 52, v. 825 : il ne faut pas supprimer *van*. Velthem, tout en sachant que *Lybani* est un génitif, sent le besoin d'indiquer expressément un rapport qui n'est pas clairement indiqué dans une flexion étrangère. D'ailleurs pourquoi supprimer ici *van* dans *van Lybani* et le laisser p. 73, v. 1263 dans *van Sepulchri*?

P. 52, v. 830 et p. 57, v. 905 : il n'est pas probable que Velthem

ait pris *Bosre* et *Tiberiade* pour des nominatifs; ils lui auront fait l'impression d'être des indéclinables.

P. 62, v. 972 : je ne comprends pas très bien la note. Cette note signale une correction de C. van Gelder et déclare qu'elle est défendue par une observation très ingénieuse, mais rejette la correction en question parce que nous ne devons pas attendre de la part de Velthem autant de sagacité ni autant de logique. Or il me semble que Velthem fait dire à Jéroboam tout ce qu'il faut. En effet, en présentant ses deux veaux d'or à son peuple, il dit, d'après Velthem, « qu'il les a apportés lui-même de Jérusalem et personne d'autre. » Il affirme donc qu'ils viennent de Jérusalem, et il en donne la preuve : c'est lui-même qui les a apportés et personne d'autre. C. van Gelder, pour pouvoir faire le procès à Velthem, néglige l'affirmation de Velthem que les veaux viennent de Jérusalem, et y substitue une affirmation, où la preuve (comment Jéroboam le sait-il?) fait défaut. D'ailleurs Velthem n'a fait que traduire Vincent : *quos dixit se tulisse de hierusalem*, en ajoutant *et neminem alium*.

P. 65, v. 1035 : je pense que *dor[t]dal* exige une prononciation *dor-tal*, tandis la leçon du manuscrit *dor dal* permet de conclure à une prononciation *dor dal*, l'article 't étant devenu *d* (*dor-d-dal*) et sa représentation graphique étant donc au point de vue phonétique superflue.

P. 71, v. 1158 : une correction de Verdam avec quatre renvois différents à son *Dict. moy. néerl.* — ce qui prouve l'exactitude scrupuleuse de notre édition — est rejetée p. c. q. *graven* avec *aarde* ou *grond* comme compl. dir. n'est pas une construction normale; mais on semble avoir perdu de vue que Verdam conserve expressément *oft* entre *eerde* et *groeve*, et que dans ce cas *eerde* n'est pas subst., mais imparf. de *eren*.

P. 77, v. 1244 : toute difficulté serait levée avec l'interprétation assez téméraire que *van monken* est un génit. partit. dépendant de *dies gelike* (il y en a de pareils en fait de moines).

P. 79-80, v. 1282-85 : ce passage devient irréprochable si on le construit comme suit : *ende die patriarke daer na | Voret te Jherusalem, alsict versta, | Tere[n] abdisse vander stede | Ende gaeft derre abdissen mede. Mede* = en outre, ensuite, ne laisse pas de doute au sujet de cet enchaînement des idées. La correction principale s'expliquerait par le fait que le copiste aurait reporté au v. 1284 le premier mot du v. 1285.

Il suffira de ces quelques annotations sur les 20 premiers

chapitres pour montrer de quelle nature sont les critiques qu'on pourrait faire à cette édition. Elles ne concernent, comme on voit, que des points de détail qui donnent lieu à divergences, et ne peuvent en rien diminuer la haute valeur d'une œuvre que philologues et historiens recevront tous avec reconnaissance.

J. VERCOLLIE.

F. PIQUET, L'originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de Tristan et Isolde. Lille, Bibliothèque universitaire, 1, rue Jean Bart, 1905.

De temps en temps l'histoire littéraire revise ses jugements. Des faits nouveaux surgissent qui éclairent l'opinion courante d'une lumière insoupçonnée. Gottfried de Strasbourg fut regardé comme un génie tant qu'on n'eut pas découvert en des fragments d'un certain Thomas l'original français du conteur allemand. Alors il fallut en rabattre. On traita même Gottfried de traducteur, lui enlevant toute originalité. L'exagération était manifeste; et le charme de son Tristan, la pureté de la langue et de la rime, la peinture des caractères séduisaient le lecteur malgré l'antériorité de Thomas. Pour trancher la question et faire le départ de ce qui revient à chaque poète, une comparaison attentive des deux poèmes était indispensable.

Malheureusement, nous ne possédons que des fragments du roman de Thomas, et ceux-ci se rapportent surtout à la dernière partie des aventures de Tristan, que Gottfried ne nous a pas racontée. Seul un certain nombre de vers répartis sur deux fragments coïncident, peut-on dire, avec deux passages de Gottfried (vrs. 18130-313 et 19424-552); ce sont la scène du flagrant délit dans le verger, ainsi que la description des revirements de Tristan, toujours épris d'Isolde la blonde et recherché en même temps par Isolde aux Blanches Mains.

Ainsi donc, sur un poème inachevé de 19552 vers, 300 vers environ sont susceptibles de comparaison directe avec l'original. Si M. Piquet n'avait eu que ces ressources à sa disposition, il n'aurait jamais entrepris son étude. Heureusement pour lui comme pour nous, le roman de Thomas a été traduit en Anglais (*Sir Tristrem*) et en norrois (*Tristrams Saga*), et comme la première de ces traductions ne peut être invoquée généralement qu'en ordre subsidiaire, pour corroborer des conclusions que la

seconde permet de tirer, celle-ci, malgré ses mutilations voulues, est la seule à travers laquelle on puisse avec quelque certitude deviner la composition du roman français. La solution approximative du problème que M. P. s'était posé, comportait donc plusieurs opérations d'analyse patiente et délicate. Il fallait, d'après les fragments conservés, se faire une idée suffisamment précise du style et des procédés de Thomas; comparer ces fragments aux passages correspondants des versions anglaise et norroise, pour baser sur l'étude attentive des modifications apportées au modèle par les deux traducteurs une conception raisonnée de leur procédé respectif d'adaptation; analyser dans le même but les quelque 300 vers où le travail de Gottfried peut être saisi sur le vif; opérer avec les résultats ainsi acquis pour reconstruire autant que possible, comme l'avait déjà tenté M. Bédier, la physionomie du roman français, et isoler en même temps dans le poème allemand ce qui est emprunté à sa source et ce qui est original. C'est donc bien au procédé inductif que M. P. a eu recours pour étayer son échafaudage de preuves et de conclusions, et les résultats surprenants auxquels il est arrivé participent de la force et de la faiblesse de la méthode: il faut en effet admettre avec notre auteur que les critères obtenus par une comparaison partielle ont une valeur constante comme les lois naturelles et doivent se vérifier pour les parties manquantes du roman, où la comparaison directe est impossible. Les précautions dont il s'est entouré, notamment la minutie avec laquelle ont été analysés le développement du récit et la suite des idées, puis la prudence qui a présidé aux conclusions, permettent de dire que dans l'état actuel de la source de Gottfried, il est impossible de nous donner mieux que ce que nous avons ici. Et si ce que nous savons de la vie du poète allemand est tellement fragile que le nom même et la condition sociale de Gottfried ont été contestés, nous voyons en revanche apparaître ici l'homme et le poète dessinés avec un nombre suffisant de traits pour que sa physionomie nous reste. Ainsi mis au point et retouché, le portrait fait honneur à l'artiste et au modèle et conquerra toutes les sympathies.

Il n'est ni nécessaire ni possible d'entrer dans les détails de l'examen institué par M. Piquet. Cela n'aboutirait qu'à me faire écrire un long panégyrique. Mieux vaut relever quelques-uns des points où il est permis d'être d'un avis différent du sien. Il est dit par exemple, page 84, qu'après la mort de Rivalin Blan-

scheflur *perdit connaissance* pendant quatre jours; le contexte des vers 1741 à '48 ne paraît interdire cette traduction. A la p. 254 l'auteur reproche à Gottfried d'avoir péché contre la logique en disant que Mariadoc fit appel au nain Melot pour surprendre le secret de Tristan et d'Isolde. M. P. reconnaît lui-même (p. 248, n. 2) que Mariadoc avait des raisons pour ne pas dire au roi Marc tout ce qu'il savait. Or comme un cas de flagrant délit était la seule preuve contre laquelle nulle contre-ruse n'eût pu prévaloir, c'est afin de le provoquer et de le faire constater qu'il s'assure du concours du nain : ce que le sénéchal sait mais n'ose dire, le nain le dira dès qu'il l'aura vu. La logique ne peut donc être mise en cause ici. — Le mutisme de la *Saga* et de *Sir Tristrem* au sujet du rôle que Gottfried prête à Brangain dans le fameux stratagème des copeaux d'olivier n'est pas, comme dans les cas analogues, interprété en faveur de l'originalité du poète allemand. MM. Bédier et Piquet revendiquent pour Thomas la priorité de l'idée, en se demandant comment Isolde eût pu, sans cela, savoir la signification de ces messages. Ils ne croient pas que Thomas ait pu négliger de motiver ce point. Mais il paraît cependant avoir oublié de nous dire comment le nain Melot avait eu connaissance de la signification de ces mêmes copeaux (p. 256)! L'argument n'est donc pas convaincant. — Dans un autre ordre d'idées, M. P. est certainement trop sévère quand, à propos du stratagème de la farine répandue par terre, il critique Gottfried d'avoir « fort incongrûment expliqué que Tristan ne tombe pas dans le piège parce que la lumière lui permet de voir la couche de farine ». Sans doute le poète avait dit auparavant que les lumières étaient « voilées » (*bevungen under den umbehangen*, vss. 15141-2), mais faut-il conclure de là qu'il faisait tout à fait noir dans la chambre? Non sans doute; et le poète s'est suffisamment mis à couvert en disant au vs. 15181 : *nu was sô vil ouch liehtes dâ : daz er daz mel gesach iesâ*, ce qui signifie qu'il y avait *juste assez* de lumière pour apercevoir la farine.

Un mot pour finir. Le sujet choisi par Gottfried, surtout s'il est comparé au chef-d'œuvre de Wolfram, manque rarement de créer une certaine prévention contre son auteur. C'est pourquoi il m'est agréable de souligner encore ce résultat incontestable de l'étude de M. P., d'avoir mis en lumière la délicatesse et le bon goût de l'auteur de *Tristan et Isolde*.

G. DUFLOU.

PH. LAUER, *Les Annales de Flodoard, publiées d'après les manuscrits, avec une introduction et des notes*. Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Picard, 1905. LXVIII-307 pages.

On sait que les *Annales de Flodoard*, qui s'étendent de l'année 919 à l'année 966, sont une source de tout premier ordre pour l'histoire du nord de la France, de la Lotharingie, de l'Allemagne et même de l'Italie. En 1839, ces Annales ont été publiées avec grand soin par Pertz au tome III des *Monumenta*. Néanmoins on saura beaucoup de gré à M. Lauer, déjà connu par des travaux sur l'histoire du X^e siècle français, d'en avoir donné une édition nouvelle qui, par endroits, améliore celle de Pertz, mais est beaucoup plus maniable et surtout se caractérise par une annotation des plus copieuses, due partie à l'érudition personnelle de l'auteur, partie aux renseignements qu'il a puisés dans les nombreux et excellents travaux sur le X^e siècle français qui, dans ces dernières années, ont paru en France et aussi en Allemagne.

En appendice aux Annales, M. Lauer a publié un obit de Charles le Chauve qui figurait en tête de certains manuscrits, des fragments du *De Christi triumphis* de Flodoard, fragments concernant les papes, des extraits de l'Histoire de l'église de Reims, autre ouvrage remarquable de Flodoard, ainsi que des extraits des ouvrages de Hugues de Flavigny et de Hugues de Fleury, permettant de faire d'utiles rapprochements avec le texte des Annales.

Les Annales de Flodoard étant extrêmement riches en renseignements de tout genre, des tables alphabétiques des matières étaient naturellement indispensables. M. Lauer y a mis le plus grand soin¹ et il suffit de dire, pour en montrer l'importance, qu'elles occupent à elles seules 82 pages.

L'introduction, très soignée, est consacrée à raconter la vie de

¹ Je ne trouve à relever que *Chièvremon* au lieu de *Chèrremont*. J'ajoute (et ceci n'est pas une critique, c'est une simple constatation) que M. Lauer francise les noms de personnes. Notre Régnier au Long Col est pour lui Renier; son fils Gislebert, devient Gilbert; enfin, l'évêque Baldéric de Liège devient Baudry.

Flodoard, à caractériser l'ensemble de son œuvre et à examiner la provenance et les rapports entre eux des différents manuscrits qui ont servi à faire l'édition.

A. HANFAY.

RENÉ POUPARDIN, **Monuments de l'histoire des abbayes de Saint Philibert** (Noirmoutier, Grandlieu, Tournus). Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Picard, 1905. LIII-137 pp.

Ce recueil comporte : a) une vie de Saint-Philibert; b) deux livres de miracles de Saint-Philibert; c) une chronique de Tournus, en Bourgogne.

a) Saint-Philibert, né en 616 environ et mort vers 685, moine à Rebais, puis, plus tard, successivement abbé de Rebais, de Jumièges et de Noirmoutier, fut de ceux qui introduisirent dans les monastères de la Gaule une règle nouvelle originaire de Luxeuil en Italie et qui combinait les règles de St-Colomban et St-Benoit. — La biographie de St-Philibert fut écrite peu de temps après sa mort, remaniée plus tard, puis ce texte remanié reproduit au IX^e siècle par Ermentaire, moine de Noirmoutier. C'est ce dernier texte qui est réédité dans les Monuments précités.

b) St-Philibert avait été enseveli dans l'abbaye de Noirmoutier, située dans l'île de ce nom, un peu au sud de l'embouchure de la Loire. Mais, dès 819, les pirates normands commencèrent leurs incursions dans ces parages, et les moines, après avoir essayé de protéger le monastère au moyen d'une enceinte fortifiée, décidèrent en 836 de se transporter dans leur domaine de Deas à l'intérieur des terres. Mais Deas à son tour ne fut bientôt plus assez sûr, et en 858 nous retrouvons les moines installés dans le petit monastère de Carnauld, à proximité de la Loire. Cependant les incursions normandes s'étendent, et en 862 les moines se transportent à Messay dans le Poitou. Naturellement, depuis leur départ de Noirmoutier, ils avaient emporté les reliques du monastère et notamment le cercueil de marbre de St-Philibert. Le souvenir de cet exode et les miracles qui accompagnèrent les translations successives du Saint nous a été transmis dans deux *Libri miraculorum* par le moine Ermentaire, le même qui rédigea la vie de St-Philibert. — Ermentaire mourut en 867 ou 868.

c) Nous avons laissé à Messay les moines de Noirmoutier. Ils ne s'y sentirent bientôt plus en sûreté, d'où nouvel exode : peu après 871, le sarcophage de St-Philibert est chargé sur un chariot et les moines vont s'installer en Auvergne dans l'abbaye de St-Pourçain, d'où ils repartent bientôt pour aller, et cette fois définitivement, s'installer en Bourgogne au monastère de St-Valérien à Tournus. — Ces nouvelles tribulations, du reste accompagnées de miracles, nous sont relatées par un moine nommé Falcon dans une *Chronique de Tournus* rédigée à la fin du XI^e siècle. Ajoutons que dans cette chronique on trouve utilisés divers documents, notamment des textes hagiographiques et surtout des textes diplomatiques empruntés aux archives du monastère, textes que nous ne connaissons parfois que par cette mention de la chronique.

Feu Giry avait rassemblé les matériaux de cette publication. M. Poupardin s'est chargé de les mettre en œuvre : il a annoté les textes, rédigé une introduction très fouillée, fait suivre les textes narratifs d'un catalogue des diplômes des rois carolingiens et des bulles concernant les abbayes de St-Philibert, composé enfin une table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

A. HANSAY.

R. KÖTZSCHKE, **Die Urbare der Abtei Werden an der Ruhr.** A. *Die Urbare vom 9-13 Jahrhundert* (*Publikationen der Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde*. XX. *Rheinische Urbare*, t. II). Bonn, Hermann Behrendt, 1906. cciii et 555 pp. in-8°.

La Société pour l'histoire du Rhin, qui s'est placée, dès sa fondation, au nombre des sociétés historiques les plus actives et les mieux conduites de l'Allemagne, a compris dans le plan de ses publications une collection d'*Urbare*, ou, comme on dirait assez exactement en français, de « terriers », et d'autres documents analogues relatifs à l'histoire économique. Les *Urbare* de Saint-Pantaléon de Cologne, édités par M. Benno Hilliger, ont paru en 1902. M. Kötzschke nous donne aujourd'hui le premier volume de ceux de l'abbaye de Werden sur la Ruhr. Tous ceux qui connaissent ses excellentes *Studien zur Verwaltungsgeschichte der Grossgrundherrschaft Werden an der Ruhr* (Leipzig, 1901) ne douteront pas qu'il ne se soit acquitté de sa

tâche — comme il l'a fait en effet — de la manière la plus distinguée. Étant admis les principes d'édition auxquels M. K. a dû se conformer et qui, d'ailleurs, répondent à toutes les exigences scientifiques, je ne vois pas ce que l'on pourrait reprendre à son travail.

Après un aperçu très clair de l'histoire de l'abbaye, depuis sa fondation par S. Liudger à la fin du VIII^e siècle, jusqu'à sa suppression en 1802, M. K. étudie minutieusement les divers manuscrits qu'il a publiés ou utilisés. Citons seulement, pour donner une idée de leur intérêt, un cartulaire des X-XI^e siècles (Bibliothèque de l'Université de Leide), un *Urbar* rédigé à la fin du IX^e ou au commencement du X^e siècle, un autre, plus jeune d'un siècle environ, un *Liberprivilegiorum* (XI^e-XII^e s.), un *Prepositure registrum* (XII^e s.), etc.

L'édition elle-même comprend les textes de neuf *Urbare*, dont le dernier (*Urbar G*) date du milieu du XIII^e siècle, des *Hebe-register* et des *Heberolle* du XIII^e siècle, ainsi qu'un *Memorienkalender*. Deux appendices renferment, le premier, 83 documents de 1126 à 1549, le second des *Hofrechte* appartenant pour la plupart au XV^e siècle. En tête de chacun des *Urbare*, l'éditeur a imprimé un résumé systématique de son contenu qui facilite excellemment les recherches. Les notes sont consacrées surtout à l'identification de noms de lieux et de personnes. Les tables paraîtront avec le second volume, qui complètera une publication sur l'importance de laquelle l'abondance des textes dont elle se compose, suffira à édifier, sans qu'il soit besoin d'autres renseignements, tous ceux qui étudient l'histoire économique du moyen âge.

H. PIRENNE.

HENRI STEIN et LÉON LE GRAND, **La frontière d'Argonne (843-1659). Procès de Claude de La Vallée (1535-1561).** Paris, A. Picard, 1905. VIII-326 pages in-8°.

Cet intéressant travail, que nous nous excusons de signaler si tard à nos lecteurs, jette une lumière nouvelle sur les efforts persévérants et habiles de la royauté française pour reculer, à son profit et au détriment de l'Empire, la frontière tracée en 843 par le traité de Verdun. Il complète ainsi, avec une étonnante

richesse de documents nouveaux, les mémoires de J. Havet (*La frontière d'Empire dans l'Argonne*, 1881) et de M. P. Collinet (*La frontière d'Empire dans l'Argonne et l'Ardenne*, 1903). Après avoir exposé avec une attrayante clarté que la Biesme formait la limite entre la France et l'Empire le long du Clermontois, dont l'appartenance au duché de Lorraine est mise hors de doute, les auteurs nous racontent le curieux procès de Claude de La Vallée et de ses fils. Ce Claude, officier du duc de Lorraine à Clermont, ayant été condamné du chef de malversations, interjeta appel au Parlement de Paris, prétendant que la juridiction de celui-ci s'étendait sur le Clermontois. Continué par ses fils après sa mort, l'affaire traîna sans aboutir jusqu'en 1561, mais non sans provoquer une quantité de mémoires et de controverses des plus instructives, ni sans avoir attiré parfois l'attention de Charles-Quint et de François I^{er}. Ce ne devait être que beaucoup plus tard, sous Richelieu, en 1632, que le Clermontois — dont l'Empereur revendiqua d'ailleurs une dernière fois la suzeraineté en 1670 — fut réuni à la France. On lira avec le plus grand profit l'exposé lumineux que MM. Stein et Le Grand ont consacré à cette contestation aussi instructive au point de vue de la géographie historique qu'à celui de l'étude de la politique des rois de France vis-à-vis de l'Empire. Trente-six pièces justificatives parfaitement publiées (1345-1625), un appendice de documents sur Rarécourt et sur le fief de La Vallée, enfin une table des principaux noms de lieu et de personne achèvent excellemment le volume.

H. P.

P. FAUCHILLE, **Une Chouannerie flamande au temps de l'Empire (1813-1814).** — Louis Fruchart, dit Louis XVII. Paris, Pedone, 1905. 1 vol. in-8° de 364 pages.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs (*Archives Belges*, 1906, p. 379), il est assez étonnant que les historiens qui se sont occupés d'une façon plus ou moins détaillée des derniers jours de la domination française en Belgique, aient à peine mentionné, comme Th. Juste et M. Lanzac de Laborie, ou même totalement passé sous silence, comme M. S. Balau, l'épisode qui fait le fond du sujet traité par M. Fauchille. Ces écrivains ont bien nettement développé les raisons pour lesquelles le régime

français était devenu odieux chez nous et exposé à suffisance, surtout M. Lanzac de Laborie, les maladresses insignes de l'administration impériale à l'égard des populations belges. Mais ils nous ont laissé ignorer le détail des événements qui en se déroulant, les uns, ouvertement dans la Flandre, les autres, secrètement dans plusieurs de nos grandes villes, préparèrent ou activèrent la reprise des anciens Pays-Bas et conséquemment l'invasion de la France. C'est au spectacle, au plus haut point suggestif et attachant, de ces événements que nous fait assister M. Fauchille.

Son récit, dont chaque phrase, pour ainsi dire, trouve sa justification dans une abondante documentation officielle (Archives Nationales et Archives du Ministère de la Guerre à Paris; Archives du Département du Nord, à Lille; Archives générales du royaume à Bruxelles), est écrit néanmoins d'une plume alerte et vivante, humoristique parfois. Le lecteur se sent dès les premières lignes comme entraîné sous le charme d'un roman lestement mené et plein d'un pittoresque varié, et le livre, une fois ouvert, ne se referme plus que quand on en a tourné le dernier feuillet.

Ce n'est qu'après, lorsqu'on se met alors à réfléchir aux mille faits qui viennent de défiler en quelque sorte sous les yeux et nous ont reporté à une des époques les plus dramatiques de l'histoire de l'Europe contemporaine, qu'on se rend compte que l'auteur a écrit une œuvre non seulement de forme agréable et de facture solide, mais où les historiens auront désormais à puiser les renseignements les plus neufs et les plus précieux tant sur l'état des sentiments populaires à l'égard de l'Empire, en France et aux Pays-Bas, que sur les manœuvres secrètes de la diplomatie des puissances alliées, au moment où se joue la partie décisive entre elles et Napoléon.

Aussi le titre du livre de M. Fauchille ne répond-il qu'en partie au sujet traité, ne donne-t-il au fond qu'une idée incomplète de ce que le volume contient. Car, si le mouvement de révoite armée contre l'administration impériale, l'insurrection paysanne, la « chouannerie flamande » en un mot, a eu pour principal théâtre les départements français du Nord, du Pays de Calais et de la Somme, et s'il faut convenir que l'agitation populaire dans le département belge de la Lys a été moins prononcée et beaucoup plus vite et plus aisément réprimée, il

n'en est pas moins constaté aussi que l'entreprise de Louis Fruchart, dit Louis XVII, survenant à l'époque même où les armées étrangères étaient déjà sur le Rhin, prêtes à entrer en Belgique, n'a pas été sans remuer profondément la population de nos campagnes et de nos villes, avivant ainsi dangereusement l'esprit de révolte dont la masse populaire était imprégné depuis longtemps déjà. Cette disposition à renverser l'état de choses établi servait trop bien les intérêts des puissances coalisées, pour que celles-ci ne la missent pas à profit. Or, les plus intéressées à voir la Belgique échapper à l'Empereur étaient l'Angleterre, la maison de Nassau, et, marchant d'accord avec elles, le chef des Bourbons émigrés, Louis XVIII. Ces trois alliés songèrent donc à tirer parti des circonstances, et, unis dans une haine commune contre Napoléon, s'ingénierent par tous les moyens (voir 3^e partie, chap. 1 et 2) à soulever les habitants de nos provinces contre les autorités militaires et civiles, à l'imitation et sous l'effet de ce qui venait de se produire si soudainement et avec tant de succès dans la Flandre française. A l'instigation directe des principaux membres du Gouvernement provisoire installé en Hollande, il se forma à Bruxelles, à Gand, à Bruges, des sortes de comités secrets d'insurrection, et c'est, chose à noter, à des représentants de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée, au comte A.-B.-C. de Bylandt, à Bruxelles, au baron Gh. de Zuylen de Nyevelt, à Bruges, aux trois frères Guillaume, Jean et Liévin Bauwens, à Gand, que l'on confia le soin de préparer le soulèvement de la Belgique. On eut donc, en décembre 1813 et janvier 1814, en même temps qu'une insurrection ouverte dans la Flandre française, l'Artois et la Picardie, une organisation révolutionnaire dans celles des provinces des anciens Pays-Bas qui avaient supporté le plus impatiemment le joug français et qu'il importait donc le plus de travailler. Si l'orage n'a pas éclaté en réalité, c'est d'abord grâce à des circonstances que M. Fauchille narre avec détail et qui étaient restées parfaitement ignorées des historiens (voir 3^e partie, chap. 4), et puis grâce à ce fait que l'occupation militaire de la Belgique par les troupes de la coalition fut si rapide, si complète, que le mouvement insurrectionnel projeté n'eut plus même d'objet.

Mais ce qui doit retenir par dessus tout l'attention du lecteur belge, ce sont les mobiles réels qui poussèrent nos voisins à cette

politique de complots, d'intrigues, d'espionnage. C'est au nom de Louis XVIII et pour son compte que Fruchart soulevait ses compatriotes; en Belgique, si les ministres de Guillaume d'Orange mettaient une véritable passion à y fomentier la révolte, c'était avec l'intention formellement avouée de la détacher de la France, certes, mais au profit exclusif de la Hollande et de son prince, et dans le but hautement proclamé d'y imposer la souveraineté de la maison d'Orange. Ce qui est voulu dès ce moment, donc beaucoup plus tôt qu'on ne le croit généralement, c'est la constitution sous le sceptre du descendant du Taciturne, d'un seul royaume de Hollande et de Belgique (voir pp. 128, 150, 154, 157, 158, 168, 169, 172, 173, 180, 181, 182, 183, 184).

Ainsi on ne chercha, du côté du nouveau gouvernement hollandais, qu'à *exploiter* la haine contre le régime napoléonien, si oppressif, au profit d'intérêts purement dynastiques et au mépris des sentiments réels de la masse des Belges; la « chouannerie » flamande ne fut qu'une *occasion* qui survint très à propos pour préparer les voies à un mouvement populaire auquel on se faisait fort d'imprimer la direction désirable. Cela était si vrai, comme l'a fort bien montré M. Fauchille, que si l'Angleterre ne sembla point du tout flatter la secrète ambition de Guillaume, ce fut uniquement par calcul et non pas par divergence d'opinion : cette puissance, toujours avide de profits réels, désirait garder pour elle les colonies hollandaises conquises au cours des guerres de l'Empire; elle voulait donc faire de nos provinces un objet de compensation, et pour cela il lui importait qu'elles fussent reconquises au nom des alliés, et que ceux-ci, c'est-à-dire en réalité elle-même, toute-puissante, pût décider de leur sort; en un mot « il ne fallait pas que la Belgique *se* donnât (ou parût seulement se donner), mais qu'elle, l'Angleterre, *la* donnât au prince d'Orange. » ! (p. 155). A notre point de vue, le résultat devait être le même : c'était l'union (l'« accroissement de territoire », dira-t-on un peu plus tard) avec la Hollande, à laquelle la politique des uns et des autres tendait également.

On le voit, la *Chouannerie flamande* de M. Fauchille est plus et autre chose qu'un épisode de la Campagne de France de 1814; c'est en réalité aussi un chapitre de la politique des cabinets d'Europe à la veille de la chute du premier Empire, alors que la diplomatie s'ingénia à détruire l'œuvre de Napoléon, en reconstituant l'Occident sur des bases nouvelles; c'est enfin un moment

de l'histoire, trop souvent lamentable, de notre passé national qui revit pour nous dans ce livre : celui où la Belgique, non encore échappée au joug napoléonien, se voit déjà l'objet de nouvelles convoitises de la part d'un voisin, qui ne veut qu'exploiter à son profit la faiblesse d'un peuple découragé, meurtri, désarmé en quelque sorte par une succession à nulle autre pareille d'épreuves et de tribulations humiliantes.

Voilà, en fin de compte, ce qu'un lecteur belge doit spécialement retenir du livre si plein de faits, si varié d'aspects, si entraînant d'allure, que vient de nous donner M. Fauchille ¹.

F. MAGNETTE.

Spinoza, par LÉON BRUNSCHVIG, Docteur ès Lettres, Professeur de philosophie au lycée Henri IV. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 2^e éd. revue et augmentée. Paris, F. Alcan, 1906. 1 vol. in-8° (Bibliothèque de Philosophie contemporaine). II-236 pp. — Prix : 3 fr. 75.

Ce livre est un chef-d'œuvre d'exposition : M. Brunschvig a repensé le spinozisme selon l'esprit et la méthode spinozistes, et son exposition l'a mis en quelque sorte au point pour notre époque, a adapté sans la dénaturer la doctrine à notre pensée moderne et souvent à notre langage, et, sans affaiblir en elle sa tendance à réaliser la rigueur géométrique, l'a débarrassée de l'appareil des formes de la démonstration mathématique.

M. Brunschvig s'abstient de toute critique : il vise uniquement à interpréter le plus objectivement possible le système de Spinoza ; et récemment, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, il a publié de très remarquables articles pour justifier historiquement l'interprétation qu'il présente. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur ².

¹ Voir un résumé excellent du livre de M. Fauchille, dû à la plume de M. Dollot, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1906, pages 407-423.

² Voyez *Revue de Mét. et de Mor.*, n° de septembre 1904, septembre 1905, janvier 1906.

Nous imiterons, en ce qui concerne la critique de la doctrine spinoziste, la réserve de M. Brunschvicg. Nous nous permettrons seulement deux remarques, deux constatations plutôt.

Une caractéristique du système, c'est l'exclusion *a priori* des causes finales, exclusion manifestée déjà par l'emploi de l'unique méthode mathématique. La raison apportée à l'appui est d'éviter le subjectivisme : mais la question est de savoir si l'on ne peut, par aucun autre moyen, éviter le subjectivisme ; si de ce qu'il faut éviter de vicier la spéculation par la considération de fins purement et étroitement individuelles, il s'ensuit qu'il faille absolument exclure *a priori* soit des fins humaines universelles, soit des fins en général. Et l'on peut se demander si Spinoza, pour éviter un danger réel, n'a pas pris une mesure radicale constituant un remède pire que le mal redouté.

En second lieu, Spinoza, en posant la nature tout intrinsèque de la vérité, c'est-à-dire l'intériorité de la vérité à l'idée vraie, ainsi qu'un ordre logique et immuable des idées en correspondance parfaite avec l'enchaînement naturel des choses, aboutit à faire consister la méthode pour arriver au vrai dans la réflexion suivant la loi que fournit l'idée de l'être souverainement parfait¹. Cette méthode et les principes sur lesquels elle repose ne trouvent leur justification que *par* le système une fois réalisé et admis, et non avant lui : elle contient déjà tout le système qui n'est que l'explicitation des implications de la méthode proposée². Celle-ci n'est valable que pour celui qui a *déjà* admis, au moins d'une manière implicite et virtuelle, le système spinoziste lui-même. C'est donc celui-ci, c'est-à-dire l'*Ethica more geometrico demonstrata*, qui est au fond la vraie méthode développée, dont le *De Emendatione Intellectus* ne donne qu'une courte (et inachevée) esquisse. Mais l'*Ethica* est une méthode pour arriver à quoi ? Au Vrai en lui-même et pour lui-même ? Non pas, mais au Vrai dans la mesure où il conduit

¹ Spinoza, éd. Saisset, III, p. 311.

² M. Brunschvicg le reconnaît : « Pas d'étude préalable ne portant que sur le moyen de saisir l'être et laissant indéterminée la nature de cet être : l'unité de la pensée et de l'être a pour conséquence l'unité de la méthode et du système » (p. 49. Cf. p. 50, etc.).

au Bien ¹. Par là même, le Vrai, quoi qu'on fasse, est subordonné au Bien par la considération duquel on circonscrit son étude ou sa recherche, et qui, lui, implique essentiellement une valuation. Par suite, le spinozisme doit être jugé non comme philosophie théorétique, mais selon *ses résultats pratiques pour chacun*. Satisfait-il ou ne satisfait-il pas les aspirations au véritable Bien ? c'est la seule question légitime à se poser à son égard ; et c'est à quiconque a vécu la doctrine à y répondre selon les résultats de l'expérience personnelle qu'il en aura faite comme *méthode* de penser pour vivre bien, c'est-à-dire selon *sa propre valuation* des choses en général.

Il est certain que la réponse a été affirmative pour Spinoza : la noblesse et le calme moral de sa vie en sont un sûr garant.

G. REMACLE.

¹ « Je veux, dit Spinoza, ramener toutes les sciences à une seule fin, qui est de nous conduire à cette souveraine perfection de la nature humaine dont nous avons parlé ; en sorte que tout ce qui dans les sciences n'est pas capable de nous faire avancer vers notre fin, doit être rejeté comme inutile ; c'est-à-dire d'un seul mot, que toutes nos actions, toutes nos pensées doivent être dirigées vers cette fin. » (*De Emendatione Intellectus*, ed. Saisset, III, p. 302).

CHRONIQUE

22. — M. REITZENSTEIN vient de publier une importante découverte (Leipzig, Teubner, 1907; 7 Mk) : il s'agit d'un manuscrit provenant de Macédoine, acquis pour la Bibliothèque de Berlin, et contenant entre autres le *Lexikon* de Photios depuis l'avant-propos jusqu'à la glose *Ἀναγνος*.

23. — Notre collaborateur, M. HENRI GRÉGOIRE, publie dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XVI, p. 204-240, une vie inédite de Saint Demetrianos, évêque de Chytri (île de Chypre). Il a découvert ce texte, probablement unique, pendant un récent séjour au Mont Sinaï. L'édition est accompagnée d'une introduction historique, d'un commentaire critique et d'un *index verborum*.

Le même savant publie dans le *Bulletin de Corresp. hell.*, t. 30, p. 481 ss., une note sur un manuscrit Sinaïtique contenant la vie d'Euthyme par Cyrille de Scythopolis. On sait qu'il a également publié dans notre *Revue* une portion du riche butin qu'il a rapporté du Sinaï : La vie de S^t-Abraamios par Cyrille de Scythopolis (t. 49, p. 281 ss.).

24. — M. J. J. Hartman, le savant philologue de Leyde, bien connu de nos lecteurs, a réuni en un volume ses poésies latines des dix dernières années (J. J. HARTMAN *Batavi Decennium poëticum*. Leyde, Sijthoff, 1907, x-152 pp. in-8°). Plusieurs d'entre elles ont été déjà signalées dans la *Revue*, qui en a fait connaître le charme et l'agrément. Beaucoup de personnes aujourd'hui, même parmi les humanistes, se défont des vers latins modernes : elles ont tort; l'exemple de M. H. prouve qu'on peut avoir en latin de l'esprit, de l'humour, de la grâce et de la sensibilité. Les *homines elegantiores* ne regretteront pas le temps qu'ils auront employé à lire le *Decennium poëticum*.

25. — La *Société des Études Rabelaisiennes* n'aura pas en vain, depuis quatre ans, attiré l'attention du public lettré sur le plus génial des écrivains français du XVI^e siècle. Son fondateur, M. Abel Lefranc, vient de pouvoir annoncer à ses collègues que la marquise Arconati-Visconti consacrait une somme de 40,000 francs à l'établissement d'une édition critique de l'œuvre rabelaisienne. On sait que, pour nombreuses qu'elles soient, les éditions existantes ne répondent nullement aux exigences de la science. M. Lefranc démontrait encore récemment dans la *Revue des Études Rabelaisiennes* que celle de Lyon de 1542, docilement suivie jusqu'ici pour les deux pre-

miers livres du *Pantagruel*, n'en fournit qu'un texte expurgé, édulcoré et dont ont été bannies une foule d'allusions subversives et dangereuses. Il n'en faut pas davantage pour faire comprendre l'importance que présentera la reconstitution du texte original. C'était, il y a plus de quarante ans, le vœu de Gaston Paris. Voilà ce vœu exaucé et dans les conditions qu'eût souhaitées l'illustre romaniste, puisque l'édition nouvelle est placée sous la direction du maître qui en a suggéré la généreuse initiative et prouvé la nécessité, de M. Lefranc lui-même.

26. — Ce n'est pas une tâche facile que s'est assignée M. MAX HERMANN en se chargeant d'une édition critique nouvelle du *Werther* dans l'édition jubilaire des œuvres de Goethe, publiée par la maison Cotta à Stuttgart. Une édition très fautive, trop respectée par Goethe lui-même, a été la cause principale du désarroi qui a fait le désespoir des éditeurs postérieurs. Une très longue introduction laisse peu, trop peu de place au commentaire, qui se trouve à la fin du volume. Ce volume, qui porte le numéro 18 et qui contient 401 pages, renferme en outre les nouvelles et petits récits de Goethe. L'introduction, quelque étendue qu'elle soit, aurait pourtant dû s'étendre quelque peu sur la tournée triomphale que le *Werther* a faite à travers tout le monde civilisé. Il n'y a pas, le « Buch der Lieder » de Heine excepté, d'ouvrage de la littérature allemande qui ait eu un succès mondial aussi considérable que le roman de jeunesse de Goethe. — Le volume qui a paru ensuite, contient la seconde partie des poésies lyriques de Goethe, les sonnets, les cantates, poésies diverses, paraboles, épigrammes, etc. Deux volumes, contenant des poésies lyriques de Goethe, doivent encore paraître; ils porteront dans cette édition les numéros 1 à 4; le volume 5, qui a paru et qui a été analysé ici, renferme le *West-östlicher Divan*. L'éditeur et le commentateur pour cette partie importante de l'œuvre de Goethe est M. ED. VON DER HELLEN. Le commentaire du volume 2 des poésies comprend près de 100 pages. C'est un travail qui condense les recherches faites depuis vingt ans, depuis les commentaires de Strehlke, Viehoff, Düntzer et Loeper, sur la poésie lyrique de Goethe. — Le *Faust* a été confié à un maître de la critique, M. ER. SMIDT. Le volume 13, dont il a déjà été rendu compte ici, donne la première partie, le volume 14, qui vient de paraître, la seconde. Une substantielle introduction, où chaque phrase porte, enfonce hardiment le mur de papier qui entoure le testament posthume de Goethe, sa Divine Comédie. Le commentaire, très étendu (110 pages), est plein d'idées neuves et d'aperçus ingénieux. Presque en même temps que cette édition ont paru deux ouvrages qui ont fait faire un pas énorme à la solution du problème de la représentation théâtrale du second Faust. C'est d'abord le travail de E. KILIAN : *Goethes Faust auf der Bühne. Beiträge zum Probleme der Aufführung und Inszenierung des Gedichtes* (Munich, Müller), et l'adaptation théâtrale complète de G. WITKOWSKI : *Goethes Faust für die Bühne eingerichtet* (Leipzig, Reclam. Universalbibliothek 4811/12). L'adaptation scénique conçue par M. Witkowski est de beaucoup supérieure à celles de Devrient et de

Wilbrandt, dont faute de mieux on s'est contenté jusqu'ici. Le pessimisme de M. E. Schmidt concernant cet objet, qui perce à travers les lignes de son introduction, peut être rabattu de beaucoup.

27. — *Les Statuen deutscher Kultur* herausgegeben von WILL VESPER (C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munich) se proposent de donner un aperçu sur toute la civilisation et la littérature allemande et notamment de faire saisir au lecteur d'aujourd'hui les points culminants de la vie intellectuelle du passé. Les éditeurs nous disent qu'ils ne veulent pas ranimer ce qui est mort, mais rendre plus accessible ce que tout contemporain peut encore lire avec intérêt et profit; ils veulent communiquer de la jouissance esthétique et de la formation intellectuelle, non de l'instruction philologique. Ils feront comprendre l'importance de certaines personnalités et l'essence d'époques entières plus directement et plus expressivement que ne le peuvent les meilleurs traités et histoires esthétiques et littéraires. Douze volumes ont paru jusqu'ici de cette intéressante collection. Elle débute par la *Germania* de Tacite et se poursuit par des poésies lyriques des Minnesänger, de Luther, de Hölderlin, de Brentano, les idylles de Gessner, le « Arme Heinrich » de Hartmann, le « Meier Helmbrecht » de Wernher, des œuvres choisies de Jean Paul, Novalis, etc. Notamment le volume sur Novalis, publié par M. le professeur Sulzer-Gebing de Munich, donne par son excellent choix et une lumineuse introduction une idée nette non seulement du poète, mais aussi de la façon de penser et de sentir des romantiques allemands et réalise très heureusement et en tout point les promesses de l'entreprise. La forme extérieure et intérieure de ces volumes est très soignée et très esthétique. Les prix varient de 1.20 m. à 1.80 m. pour le volume broché, de 3 m. à 3.50 m. pour le volume relié en cuir.

28. — Le volume XIII des *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte* (Berlin, B. Behrs Verlag, 1906. 661 pp. g^d in-8°. Pr. 40 m.) débute par une bibliographie complète des travaux sur la littérature allemande parus dans le courant de l'année 1902; cette bibliographie ne comprend pas moins de 8622 numéros. Quelques chiffres ne seront pas sans intérêt pour donner une idée du travail que l'Allemagne fournit annuellement dans le domaine de l'histoire de sa littérature nationale. Pendant l'année 1902, 606 études ont paru sur Goethe, 184 sur Schiller, 49 sur Lessing, 17 sur Herder. Luther et la Réforme sont représentés par 249 travaux, les humanistes et poètes néo-latins par 80, l'école romantique par 150, la jeune Allemagne par 83. 148 travaux ont été consacrés à l'histoire de la philologie, 432 à la poétique, 536 à la folklore, 501 à l'histoire de la pédagogie et de l'enseignement, 331 à l'histoire de la langue allemande, 24 à la métrique, 583 à l'histoire de l'art. Pour des domaines très restreints, comme : poésie lyrique, épopée, drame, poésie didactique du 15^e au 17^e siècle, les chiffres sont respectivement de 46, 35, 31 et 139 travaux; ils subissent une baisse en ce qui concerne ces différents genres de poésie du 17^e au 18^e siècle, les chiffres étant pour cette période 30, 12, 30 et 75, mais la hausse devient formidable pour les mêmes domaines du 18^e siècle jusqu'aux temps modernes : 572, 636, 838 et 461. La rubrique : « la littérature allemande et

l'étranger » nous fournit nombre de chiffres très suggestifs : 84 travaux ont paru en Allemagne, en 1902, sur Shakespeare, 46 sur Ibsen, 10 sur Tolstoï, 15 sur Gorki, 21 sur Zola, 19 sur *Mueterlinck*, tandis que les poètes classiques étrangers, hormis Shakespeare, sont beaucoup moins bien partagés : Byron doit se contenter de 8, Molière de 5 (mais il y a ici la biographie de Schneegans et la traduction de Fulda), Arioste et Dante de 1. La seconde partie du volume, le texte proprement dit, contient l'analyse critique des travaux mentionnés dans la bibliographie. La subdivision très pratique, inaugurée dans ce volume, constitue une notable amélioration de la revue. L'éditeur espère arriver prochainement à publier tout au moins la partie bibliographique dans le courant de l'année qui suit celle à laquelle le tome se rapporte. Un vaste travail reste à fournir pour les années 1903 à 1905. Espérons que les encouragements ne manqueront pas à l'éditeur pour qu'il puisse bientôt réaliser son projet et que les *Jahresberichte*, qui comme aucune autre revue renseignent sur le mouvement intellectuel de l'Allemagne, recevront aussi de l'étranger l'appui qu'ils méritent.

29. — *Euphoriou*, Zeitschrift für Literaturgeschichte hrsg. von A. SAUER (Leipzig-Vienne, C. Fromme. 4 livraisons par an. Prix : 16 m.), a consacré toute l'année jubilaire 1905 à des études sur Schiller. J'ai fait connaître ici le contenu des trois premières livraisons ; la quatrième a paru avec un retard considérable. Ce retard a été causé par un travail laborieux dû au séminaire de philologie allemande à Vienne et fait sous la direction de M. le professeur Minor sur une série de lettres adressées à Schiller par ses contemporains. Le professeur a distribué une copie de ces lettres, au nombre de 111, aux élèves de son séminaire, qui les ont étudiées et commentées en tout sens. Le texte avait été communiqué par M. Minor dans le fascicule 2, le commentaire paraît dans le fascicule 4. D'autres lettres inédites de ou à Schiller, ou se rapportant à lui, remplissent le fascicule 4, qui débute par une étude du soussigné, déjà signalée ici, sur Schiller en Belgique. Une copieuse bibliographie schillérienne termine cette livraison.

30. — En 1900, la production en livres de l'Allemagne se chiffrait par 24,800, celle de la France par 10,000, celle de l'Angleterre par 7,000, celle des États-Unis par 6,300. La librairie allemande dépassait donc, à elle seule, celles de la France, de l'Angleterre et des États-Unis réunies. Le dernier rapport paru de l'association des libraires allemands indique pour l'année 1905 le chiffre de 28,896. — L'exportation en livres de l'Allemagne est, chiffre moyen des cinq dernières années, de 78 millions de marks ; l'importation de 21 millions. L'exportation de l'Angleterre est de 22 millions de marks, l'importation de 4 millions. L'Amérique du Nord exporte pour 11 millions, importe pour 5 millions, la France exporte pour 7 et importe pour 9 millions. Le gain de l'Allemagne atteint donc 57 millions, tandis que la France perd 2 millions. L'exportation allemande est onze fois aussi forte que celle de la France, sept fois aussi grande que celle de l'Angleterre. Peu s'en faut que l'exportation allemande n'atteigne le double de celle de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique réunies.

31. — Une première en langue allemande au théâtre de Luxembourg est certes un événement qui mérite de fixer l'attention, surtout s'il s'allie à un

succès aussi retentissant que celui que le jeune dramaturge luxembourgeois, M. Nic. Welter, a remporté le 24 novembre dernier. M. Welter, actuellement professeur au gymnase de Luxembourg, s'est très avantageusement fait connaître au public liégeois par une brillante conférence qu'il a faite dernièrement à la salle académique de l'université sur la littérature luxembourgeoise. Il a publié l'année dernière une excellente histoire de la littérature de son pays : *Die Dichter der luxemburgischen Mundart* (Schioell, Diekirch). Il n'est pas seulement le premier historien de la littérature du Grand-Duché, mais aussi son premier poète se servant non du dialecte, comme tous ses prédécesseurs, mais de la langue allemande. Après avoir inauguré, avec un égal talent, la poésie lyrique et la poésie épique luxembourgeoise de langue allemande, il vient d'aborder le drame, auquel il a su donner une saveur de terroir non moins intense que celle qui se dégage de ses poésies lyriques et épiques. « *Lene Frank, ein Lehrerinnen Drama* » (Literaturanstalt Austria, Wien und Berlin. 1906) est basé sur un intéressant et très original conflit psychologique tiré de la vie d'une institutrice, conflit que l'auteur a su charpenter de façon très pénétrante et très dramatique.

32. — Le volume XII du *Meyers Grosses Konversationslexikon* (6^e édit. Leipzig, Bibliographisches Institut) comprend presque toute la lettre L. La grande place est occupée ici par les mots *Land, Leben, Lehre, Literatur, Luft* et leurs composés. Trente pages sont p. ex. consacrées au mot *Landwirtschaft* (agriculture) et à ses dérivés; nous y trouvons une carte agricole mondiale, une riche collection de machines agricoles; deux magnifiques tableaux coloriés mettent sous les yeux les insectes nuisibles à l'agriculture. D'autres tableaux coloriés nous montrent la façon de confectionner les cartes géographiques et les procédés de l'impression lithographique en couleurs. L'illustration copieuse s'attache encore à des mots tels que *lampe, lansquenet, Leipzig, locomobiles et locomotives, Londres, affût, sonneries électriques, crémation, phare, aérostation*, etc. Des compléments de texte spéciaux exposent la topographie de différents pays, la statistique des sociétés d'assurances sur la vie, une vue d'ensemble synchronique de la littérature mondiale; quatre grandes illustrations donnent les portraits des poètes classiques des différentes littératures. Nombreuses sont aussi les cartes géographiques et les plans de villes : Leipzig, Londres, Liège, Lyon, Lubeck, etc. Le philologue a tout lieu d'être satisfait des articles *Lautlehre, Lautverschiebung, Lateinische Sprache*, auquel est joint un aperçu sur la littérature latine du moyen âge. Notamment la bibliographie, qui est bien l'une des ressources capitales que doit fournir un ouvrage de ce genre, est très soignée; on peut citer comme exemple l'article sur Lessing, qui n'omet aucun travail de quelque importance. L'article « Liège » aurait dû mentionner l'ouvrage de M. G. Kurth. La province du Luxembourg belge est traitée par trop sommairement, et il n'est pas exact que la majorité des habitants soit germanique. Mais en général notre pays n'est pas mal représenté dans ce volume par des noms propres tels que Lambaux, Lambermont, Lateur (Stijns Streuvels), Lateau (Louise, la voyante), Laveleye, Laurent, Lebeau, Lemonnier (C.), Liebrecht, et par des noms de

lieux tels que Laeken, Landen, Leeuw-S^t-Pierre, Lierre, Limbourg, etc. Le volume XIII débute par le mot *Lyrik*, qui dans la bibliographie aurait pu faire mention de l'ouvrage de A. Biese : *Lyrische Dichtung und neuere deutsche Lyriker* (Berlin, 1896), et se termine par le mot *Mitterwurzer*, le nom d'un acteur célèbre du théâtre de la Hofburg à Vienne. Très intéressants sont encore ici les suppléments hors texte, qui donnent un exposé de la flotte de guerre et des dépenses pour la marine des différents pays, une indication des mesures et poids métriques et non métriques, et enfin la composition des principales eaux minérales (analyses, température). Le pédagogue lira avec intérêt l'article *Mädchenschulen*, qui va jusqu'à donner le programme détaillé et comparatif des écoles pour filles françaises, prussiennes, wurtembergeoises, etc. L'ethnographe y trouvera une belle carte ethnographique, une étude très détaillée — encore en supplément — des races humaines et des peuples, deux grands tableaux illustrant la structure de l'homme et un autre représentant par des spécimens caractéristiques cette structure, telle qu'elle nous est fournie dans les arts plastiques; un article illustré sur la civilisation malaisienne et un autre illustré par quatre grands tableaux sur les âges du métal. Une copieuse collection de médailles illustre l'article sur ce mot. De magnifiques planches en couleurs représentent les méduses, la faune maritime, la flore de la Méditerranée, les minéraux et pierres, l'imitation (*Mimicry*) chez les insectes, la voie lactée (*Milchstrasse*), les météores. Le texte s'étend surtout à propos des mots tels que *Magnetismus*, *Malerei*, *Marine*, *Meer*, *Meteorologie*, *Mineralogie*, *Mikroskop*, *Militär*, etc. Les instruments scientifiques de tout genre sont reproduits en riche quantité; les sciences naturelles, qui constituent un domaine particulièrement soigné dans le lexique Meyer, occupent la grande place dans ce volume.

33. — Le *Lütticher Schillerverein*, société littéraire formée à Liège pour la culture de la langue et de la littérature allemandes, a organisé jusqu'ici les séances suivantes :

1. Le 28 janvier 1906, un *Goetheabend*, avec le concours de M. P. Scharff, professeur à l'athénée de Liège, conférencier, et de M. le Dr E. Milan, chargé du cours du débit oratoire à l'université de Berlin, récitant.

2. Le 25 mars, un *Deutscher Balladen und Romanzen-Abend*, avec le concours de M. le Dr Phil. O. Kaiser, récitant à Cologne.

3. Le 12 mai, une conférence sur la *littérature luxembourgeoise*, avec récitation de poésies, par M. N. Welter, homme de lettres et professeur au gymnase de Diekirch.

4. Le 11 novembre, un *Liederabend H. Heine*, avec le concours de M. J. Dijk, chanteur à Amsterdam, et de M. M. Jaspas, professeur au Conservatoire de Liège, pianiste.

5. Le 19 janvier 1907, un *Schillerabend*, avec le concours de M. G. Kirchner, régisseur en chef du théâtre à Aix-la-Chapelle. — H. BISOHOFF.

34. — Le 6^{me} volume des *Codices Vaticani phototypice expressi* a paru à Milan, chez Hoepli. Il contient l'original du *Canzoniere* de Pétrarque (Cod. Vatic. lat. 3195) avec une introduction où sont examinées toutes les questions relatives à ce précieux manuscrit. L'ouvrage est tiré à 150 exemplaires et coûte 100 francs. Il est inutile d'en faire ressortir l'importance.

35. — Le congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique aura lieu cette année à Gand du 2 au 7 août. Le programme provisoire comprend les questions suivantes dont plusieurs feront l'objet de rapports distribués avant l'ouverture du congrès :

PRÉHISTOIRE ET PROTOHISTOIRE.

1. Résumé des connaissances acquises sur la préhistoire de la Flandre à l'époque de la pierre.
2. Résumé des connaissances actuelles sur la préhistoire de la Flandre pendant l'âge du métal.
3. Contributions à l'élaboration de cartes de la Basse-Belgique correspondant aux diverses époques de la pierre et du métal.
 - a. Extension du Campinien. (M. Mourlon.)
 - b. Répartition en Belgique des stations tardenoisennes.
 - c. Stations néolithiques des environs de Gand. (Raeymaekers.)
 - d. Stations belgo-romaines dans le pays de Waes. (G. Willemsen.)
4. Ancienneté relative des vestiges de la période hallstattienne en Belgique. (L. Stroobant.)
5. Déterminer et figurer les instruments qui caractérisent le tardenoisien en Belgique. (Dr Raeymaekers.)
6. Quelles sont les divisions à établir dans le néolithique de Belgique?
7. A quel peuple convient-il d'attribuer les objets barbares rencontrés dans les stations de La Panne-Bray-Dunes : Francs, Saxons ou Frisons? (B^{on} A. de Loë.)
8. A quelle époque faut-il attribuer les poteries affectant la forme de tampons ou de couvercles à maniques diversement ornées et d'un grain dur, recueillies dans la Flandre maritime par M. Rutot et le b^{on} Ch. Gillès de Pélichy? A quel usage ces objets étaient-ils destinés? (B^{on} Ch. Gillès de Pélichy.)
9. Parmi les antiquités romaines et franques recueillies dans la Flandre maritime et notamment dans l'ancien pagus brugensis, s'en trouve-t-il qui portent des emblèmes chrétiens? (Ch^{me} Duclos et B^{on} Ch. Gillès de Pélichy.)

HISTOIRE.

1. Inventaire des petites archives. (H. Pirenne, A. Cauchie, J. Cuvelier et E. Dony.)
2. Album paléographique belge : recueil de fac-similés. (R. P. J. vanden Gheyn, H. Pirenne et V. van der Haeghen.)
3. a. Travaux récents concernant la chronologie des Pays-Bas depuis Wauters. (H. Nelis et A. van Renterghem.)
 b. Du style de l'annonciation en Flandre. (H. Nelis.)

4. L'origine des paroisses en Belgique. (J. Brassinne et J. Laenen.)
5. Les limites de la France et de l'Empire à Gand et de Gand à la mer. (L. Willems.)
6. Les anciennes bibliothèques de Flandre. (N. de Pauw.)
7. La géographie historique de la Flandre. (H. vander Linden.)
8. Les réformes constitutionnelles des villes flamandes aux XIV^e et XV^e siècles. (V. Fris.)
9. Les polders le long de l'Escaut et de la mer. (F. van Ortroy.)
10. Sources de la démographie des Pays-Bas au moyen âge. (J. Cuvelier.)
11. État actuel des travaux concernant la réduction de la valeur des monnaies. (H. van Houtte.)
12. L'évolution corporative en Flandre au XIII^e siècle. (G. Des Marez.)
13. Les archives Farnésiennes de Naples au point de vue des Pays-Bas. (Ch^{re} Cauchie.)
14. Sources de l'histoire du règne d'Albert et Isabelle. (H. Lonchay.)
15. L'occupation de la Flandre par les Celtes. (V. Tourneur.)
16. Recherches cartographiques. (J. Mees.)
17. Un point d'histoire ecclésiastique de Flandre. (Ch^{re} Callewaert.)
18. Le droit d'imposition dans l'ancien duché de Luxembourg. De la signification en terminologie fiscale des mots *feu*, *Herd*, *Feuerstätte*. (J. Grob.)
19. Hansay.

ARCHÉOLOGIE.

Archéologie monumentale.

1. Architecture cistercienne en Belgique. (A. Schellekens.)
2. Influence romane ou rhénane sur les édifices romans de la Flandre. (Abbé R. Lemaire.)
3. Donjons et enceintes des châteaux du XII^e siècle en Belgique. (J. De Waele.)
4. Les steenen et les hoven en Flandre. (A. Heins.)
5. Influence brabançonne sur les édifices flamands du style flamboyant. (Ch. Maere.)
6. Influences espagnoles sur la Renaissance en Belgique. (A. Delpy.)
7. Étude générale de l'habitation privée en Belgique. (Ch. Buls.)
8. La maison de Rubens à Anvers. (L. Blomme.)
9. La figure hybride dans l'art monumental. (H. Rousseau.)
10. L'iconographie sculpturale de St Jean de Bois-le-Duc. (Schmitz.)

Histoire des Arts.

1. Contributions nouvelles à l'étude de la vie et des œuvres des Van Eyck.
 - a. L'architecture dans les œuvres des Van Eyck. (H. Hymans.)
 - b. Représentation du retable de l'Agneau mystique des Van Eyck en tableau vivant à Gand, en 1458. (P. Bergmans.)
2. Hugo vander Goes et les anciennes tapisseries flamandes. (J. Deestrée.)
3. Le sculpteur Jacques van den Baerze. (A. Blomme.)
4. Le mobilier tournaïen au moyen âge. (E. Soil de Moriamé.)
5. Les anciennes armes à feu. (G. Macoir.)
6. L'archéologie campanaire en Belgique. (F. Donnet.)

Questions diverses.

1. Quels sont les moyens de développer largement le système de la fiche archéologique pour les inventaires locaux et régionaux ? (L. Cloquet.)
2. Faut-il encourager la création de musées locaux et régionaux ? (J. Casier.)
3. Les raisons à faire valoir contre l'envoi aux expositions d'art rétrospectif des objets appartenant aux dépôts publics. (Ch^{re} G. vanden Gheyn.)

86. — La *Carnegie-Institution* qui, jusqu'ici, s'était spécialement occupée des sciences naturelles et des sciences exactes, a organisé récemment, sous la direction de M. Franklin Jameson, un *Department of historical Research*, consacré à la publication de documents et de travaux relatifs à l'histoire des États-Unis. 17,600 dollars ont été affectés à des recherches entreprises, en 1906, dans les archives d'Amérique et d'Europe et sur la nature et l'importance desquelles on consultera avec intérêt le rapport publié par le directeur dans le cinquième *Year-book of the Carnegie-Institution*, p. 186-201.

87. — Les diplomates et les sigillographes liront avec intérêt la notice de M. J. CUVÉLIER sur *La matrice du sceau de Baudouin IV, comte de Flandre*, 988-1035 (*Revue des Bibliothèques et des Archives*, IV, 372 et suiv. V, 25-26). Cette matrice, en plomb, a été découverte récemment dans une sablière du Jutland méridional. M. C., qui n'a pu l'étudier que d'après un facsimilé, prouve qu'elle ne peut être attribuée qu'à Baudouin IV. La Flandre, qui possédait déjà le plus ancien sceau féodal connu, celui du comte Arnoul (^{re} 918-964), peut donc revendiquer en outre la matrice la plus ancienne qui existe d'un sceau de ce genre.

88. — Le travail de M. H. LONCHAY, *Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols. Les monnaies réelles et les monnaies de compte* (*Bulletin de l'Académie de Belgique. Classe des lettres*, 1906) présente un intérêt qu'augmente encore la rareté des études consacrées à la question, aussi difficile qu'elle est importante, du rôle de la monnaie dans les siècles passés. L'auteur traite successivement des ducats et des écus d'or, de la valeur intrinsèque du ducat et de l'écu espagnols et enfin des ducats et des écus de compte. Sa dissertation, sur laquelle la *Revue* reviendra prochainement, n'éclaircit pas seulement une foule de points obscurs de l'histoire monétaire du XVI^e siècle : elle constitue encore un modèle excellent de la méthode à suivre dans les travaux de ce genre.

39. — M. A. LALLEMAND a complété la série de ses *Cahiers d'Histoire* (*Programme et sommaires de leçons à l'usage de l'Enseignement moyen*, Bruxelles, Castaigne) par la publication d'une 4^e partie consacrée à l'histoire de Belgique. Cette dernière partie se distingue par d'heureuses innovations : on y trouve des cartes historiques sommaires et l'indication après chaque chapitre de lectures appropriées. Mais le plan même est défectueux en ce sens que beaucoup de chapitres chevauchent les uns sur les autres, notamment ceux qui concernent la période médiévale : les faits sont présentés isolément pour chaque principauté, par exemple, pour la « période féodale » et pour la « période communale ». — Le cahier relatif à l'histoire moderne et à l'histoire contemporaine a paru en seconde édition.

Les principaux faits y sont assez bien indiqués, sauf qu'une place beaucoup trop considérable est réservée à ceux qui ont trait à la France. En outre on relève dans ce résumé un assez grand nombre d'erreurs (pp. 11 et 13, *établissement* de l'Inquisition par Paul III et par Philippe II; p. 7, emploi de la lettre de change et rédaction du droit maritime comme *conséquence des découvertes* des XV^e et XVI^e siècles; des découvertes du XVII^e siècle sont indiquées dans le chapitre relatif à celles des XV^e et XVI^e siècles; p. 8, les Van Eyck, peintres de la *Renaissance*; p. 9, le couvent de Saint Yust; etc.).

Quant au manuel d'histoire contemporaine de M. Lallemand (*Les Grands faits de l'histoire contemporaine*, 4^e édition, 295 pages. Bruxelles, Castaigne), il a l'air d'être fait plutôt pour les lycées français que pour nos athénées et écoles moyennes. La moitié des chapitres est consacrée à l'histoire de France, si l'on met à part les deux (XV et XVI) qui concernent l'expansion de l'influence européenne et la civilisation au XIX^e siècle. L'exposé des faits est généralement clair, mais un peu sec : il aurait gagné à être accompagné d'un choix de lectures extraites de quelques œuvres marquantes relatives à l'histoire contemporaine. — V. L. 40. — M. VITTORIO FIOBINI, un des directeurs de la nouvelle édition des *Rerum Italicarum scriptores* de Muratori, fonde un *Archivio Muratoriano*, destiné à compléter, à rectifier et à préparer la publication en cours. Ce recueil comprendra des notices, des notes, des études, des recherches sur les textes édités par Muratori et reproduits ou non dans la nouvelle édition, ainsi que d'une façon générale sur les sources littéraires de l'histoire du moyen âge.

L'*Archivio Muratoriano* paraîtra par fascicules qu'on pourra se procurer séparément (Città di Castello, imprimerie Scipione Lapi).

Il est à souhaiter qu'il trouve un accueil favorable auprès des travailleurs.

41. — Le volume considérable où le C^{te} Frédéric van den Steen de Jehay étudie « La situation légale des sujets ottomans non musulmans » (Bruxelles, Schepens, 556 pp. et une carte), n'intéresse pas seulement les diplomates, auxquels il est spécialement destiné, mais aussi les géographes et les historiens. L'érudition admirablement informée de l'auteur, qui fut longtemps conseiller de la légation de Belgique à Constantinople, y a réuni sur les diverses communautés chrétiennes ou autres qui habitent l'empire turc, des données aussi précises qu'il est possible de les obtenir dans un pays dépourvu de statistiques officielles. Elle ne se borne pas à fournir des chiffres et à analyser des actes, elle remonte jusqu'aux origines des sectes et expose brièvement leurs doctrines. Tous ceux qui s'intéressent à l'étude des religions liront avec curiosité les chapitres consacrés aux Druzes et aux Nosaïris de Syrie, aux Yézidis, ou « adorateurs du diable » qui ont conservé tant de croyances et de pratiques d'un passé lointain. — F. C.

42. — Nous avons reçu de la librairie W. Hiersemann, à Leipzig, le catalogue d'une collection de manuscrits, de miniatures et de reproductions en vente à cette librairie (*Manuscripte des Mittelalters und späterer Zeit, Einzel-Miniaturen, Reproductionen*. Leipzig, 1906, 222 pages in-4^o avec

planches. Prix : 10 Mk). Le catalogue est somptueusement imprimé et orné de fac-simile; la collection elle-même est aussi riche que variée. Cette publication intéresse à la fois les amateurs, les artistes et les savants.

43. — M. Giov. Amadori Virgil nous a adressé une étude intitulée : *Il sentimento imperialista. Studio psico-sociologico* (Milan-Palermo, Naples, R. Sandron), qui ne se rapporte pas assez intimement aux questions traitées dans la Revue pour pouvoir faire l'objet d'un compte-rendu. L'auteur envisage l'impérialisme moderne comme « sentiment collectif ». Il l'étudie successivement dans son essence, dans ses causes et dans son action, et le définit comme « un nouvel état éthico-politique, une morale et une théorie politico-sociale essentiellement individualiste ». Il y voit la plus grande force qui puisse s'opposer à l'autre « sentiment fondamental de l'évolution humaine dans l'avenir : le socialisme ». La méthode de l'auteur est purement sociologique, mais, malgré sa forme nécessairement abstraite, l'ouvrage est écrit avec clarté et avec verve et se lit avec grand intérêt.

44. — Nous tenons à signaler à nos lecteurs une nouvelle publication, extrêmement intéressante, de M. William Jones, le célèbre psychologue américain. Ce sont des *Causeries pédagogiques*, fort bien traduites par M. F. S. Pidoux, et précédées d'une préface par M. J. Payot (Paris, Alcan, un vol. in-18°. Prix : 2 fr. 50). Après avoir défini les rapports de l'éducation et de la psychologie, l'auteur aborde les questions suivantes : la conscience, l'enfant, organisme agissant, réactions innées et réactions acquises, l'association des idées, l'attention, la mémoire, et la volonté. Le lecteur retrouvera dans ce nouvel ouvrage, qui se recommande aux éducateurs, la pensée précise, robuste et saine de l'auteur. C'est un de ces livres qui valent d'être relus et médités. — X.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 15 janvier 1907, la démission offerte par M. Maas (P.), professeur à l'athénée royal de Liège, en disponibilité pour cause de maladie, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité et à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 7 mars 1907, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Pigeolet (F.-R.), prof. agr. du 1^{er} degré, second prof. de français à l'A. R. d'Anvers; Haesaerts (L.-J.), Dr en philos. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Anvers; Altenhoven (P.-M.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de 2^e latine à l'A. R. d'Arlon; Bremer (G.-M.-G.), Dr en philos. et lettres, prof. de 4^e latine à l'A. R. d'Arlon; De Boungne (F.-A.), Dr en sciences naturelles, surveillant à l'A. R. d'Arlon; De Bois (J.), Dr en sciences naturelles, prof. de phys., chimie et hist. naturelle à l'A. R. de Bruges; Peeters (E.), Dr en sciences naturelles, prof. de phys., chimie et hist. naturelle à l'A. R. de Chimay; Couez (A.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de rhétor. française à l'A. R. de Gand; Buisseret (A.-C.-J.), Dr en sciences naturelles, préfet des études à l'A. R. d'Ixelles; Tack (P.-L.), Dr en philos. et lettres, prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. d'Ixelles; Vion (L.), Dr en philos. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Ixelles; Stiénon (J.-P.), Dr en sciences natur., surveillant à l'A. R. de Mons; Mairlot (J.-J.), Dr en sciences naturelles, prof. de phys., chimie et hist. naturelle à l'A. R. de Namur; Koumoth (A.), Dr en philos. et lettres, surveillant à l'A. R. de Verviers.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTIONS. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux du 27 mars 1907, sont promus au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold : MM. Dwelshauwers-Dery (V.), professeur émérite et ancien recteur de l'université de Liège; Galopin, (G.), professeur à l'université de l'État, à Liège, ancien recteur; Kurth (G.), professeur émérite de

l'université de l'État, à Liège, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, directeur de l'Institut historique belge, à Rome; Merten (O.), professeur à l'université de l'État, à Liège, ancien recteur; Spring (W.), professeur à l'université de l'État, à Liège, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; Van Cauwenberghe (C.), professeur à l'université de l'État, à Gand, ancien recteur; Vanderlinden (J.-F.), professeur et administrateur-inspecteur de l'université de l'État, à Gand; Vander Mensbrugge (G.), professeur émérite de l'université de l'État, à Liège, ancien recteur, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; Van Wetter (P.), professeur à l'université de l'État, à Gand, ancien recteur.

Sont promus au grade d'officier à l'Ordre de Léopold: MM. De Ceuleneer (A.), professeur à l'université de l'État, à Gand, membre de l'Académie royale flamande; De Coek (Ad.), professeur à l'université de l'État, à Gand; De Koninek (L.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Francotte (H.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Frédéricq (L.), professeur à l'université de l'État, à Liège, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; Frédéricq (P.), professeur à l'université de l'État, à Gand, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; Gilkinet (A.), professeur à l'université de l'État, à Liège, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique; Hubert (Eug.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Michel (Ch.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Nuel (P.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Rolin (A.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Schoentjes (H.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Verstraeten (C.), professeur à l'université de l'État, à Gand.

Sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold: MM. Cesaro (G.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Dauge (E.), professeur à l'Université de l'État, à Gand; Delacre (M.), professeur à l'université de l'État, à Gand, membre de l'Académie royale des lettres, des sciences et des beaux-arts de Belgique; de la Vallée Poussin (L.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Fraipont (F.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Gilson (E.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Julin (C.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Krutwig (J.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Logeman (H.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Lohest (M.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Parmentier (L.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Stainier (X.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Van Aubel (E.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Van de Vyver (N.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Van Duyse (D.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Van Imschoot (F.), professeur à l'université de l'État, à Gand; Waltzing (J.), professeur à l'université de l'État, à Liège; Wilmotte (M.), professeur à l'université de l'État à Liège, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,
DES SCIENCES ET DES LETTRES.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

Par arrêté royal du 20 février 1907, la démission offerte par M. Gilliodts-Van Severen, de ses fonctions de membre de la Commission royale d'histoire, est acceptée. M. Gilliodts-Van Severen est autorisé à conserver le titre honorifique des dites fonctions.

Par arrêté royal du 20 février 1907, Dom Ursmer Berlière et M. l'abbé Cauchie, membres suppléants, sont nommés membres effectifs de la Commission royale d'histoire, en remplacement de MM. Gilliodts-Van Severen, démissionnaire, et Vanderkindere, décédé.

Par arrêté ministériel du 27 février 1907, sont nommés membres suppléants de la Commission royale d'histoire : MM. le chevalier C.-Th.-F.-M. de Borman, député permanent, président du conseil provincial du Limbourg; Paul Fredericq, professeur à l'université de l'État à Gand; Sylvain Balau, curé à Pepinster.

PRIX DU ROI.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Revu Notre arrêté du 14 décembre 1874 relatif au prix de 25,000 francs institué par Nous, en faveur des meilleurs ouvrages qui auront paru pendant chaque période de quatre années sur des matières déterminées;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Le prix à décerner en 1910 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage répondant à la question suivante :

« Exposer l'expansion maritime des peuples modernes; étudier notamment l'influence de la formation des compagnies de navigation. En tirer des conclusions pour le développement de la Belgique. »

Art. 2. Les mémoires destinés à ce concours devront être transmis au Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique avant le 1^{er} mars 1910.

Art. 3. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Laeken, le 15 janvier 1907.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,

DE TROOZ.

PÉRIODIQUES

Byzantinische Zeitschrift, XVI (1907), 1^{re} et 2^e livraison. — D. Serruys, Recherches sur l'Épitomé. — Luigi De Stefani, Per le fonti dell'Etimologico Gudiano. — E. Kurtz, Unedierte Texte aus der Zeit des Kaisers Joh. Komnenos. — Le même, Christophoros von Ankyra als Exarch des Patriarchen Germanos II. — K. Praechter, Zum Enkomion auf Kaiser Joh. Batatzes. — P. Maas, Zu Nikephoros Chrysoberges. — P. Popovic, La Manekine grecque et sa source italienne. — J. Psichari, A propos du Weiberspiegel. — S. Haidacher, Chrysostomos-Fragmente im Maximos-Florilegium und in den Sacra Parallela. — Papadopoulos-Kerameus, *Λείψανον κονδακαρίου συνάγαικού*. — H. Grégoire, Saint Démétrianos, évêque de Chytri. — Periclès Zerlentès, *Ἀντώνιος ὁ Βυζάντιος*. — G. Kazarow, Die Gesetzgebung des bulgarischen Fürsten Krum. — P. Maas, Zu Romanos. — W. Miller, Der älteste Stammbau der Herzöge von Naxos. — Papageorgiou, *Δύο μολυβδόβουλλα*. — M. Vasmer, Neugriechisch *τριάντα* usw. — Basileios Stephanidès, *Οἱ κώδικες τῆς Ἀδριανουπόλεως*. — Periclès Zerlentès, *Βυζαντινική ἐπιγραφή ἐκ Νάξου*. — Antoniadès, *Περὶ τῶν ἀχειροποιήτων τῆς ἀγίας Σοφίας εἰκόνων*. — Comptes rendus. — Notices bibliographiques.

Revue d'histoire ecclésiastique, 1907, n° 1. — Adh. d'Alès, l'auteur de la Passio Perpetuae. — P. Fournier, Étude sur les Fausses décrétales, V (fin). — A. Fierens, La question franciscaine (à suivre). — L. Willaert, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1598-1625), 2 (à suivre). — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, mars-avril 1907. — Léon Leclère et G. Des Marez, Léon Vanderkindere (1842-1906). — Émile Stocquart, Le Mariage Romain.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, t. XXXV, fasc. 1. — Cardinali, Creta nel tramonto dell'ellenismo. — Pascal, La falsa corrispondenza tra Seneca e Paolo. — Curcio, Commenti medioevali ad Orazio. — Curcio, Un ms. vaticano di scholi pseudo-acroniani. — Ribezzo, Ebrus Sobrius. — Salvioni, Gli esempi romanzi nel nuovo Thesaurus linguae latinae. — De Marchi, Epigramma attribuito a Vergilio. — Bignone, Lucretiana.

COMPTES RENDUS.

A. CARNOY, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*. 2^e édition. Bruxelles, Misch et Thron, 1906, in-8°. « Additions heureuses et profitables. » E. Bourciez, *Rev. critique*, 1907, n° 12.

S. CUVELIER, *Cartulaire de l'abbaye du Val-Benoît*. Bruxelles, 1906, in-4°. « Peut être rangé parmi les meilleures publications de l'espèce. » H. Vander Linden, *Le Moyen âge*, 1906, nov.-déc.

D. DE BRUYNE, *Prologues bibliques d'origine marcionite* (Extrait de la *Revue Bénédictine*, 1907). « Découverte qui fera époque dans l'histoire du canon du N. T. » Harnack, *Theol. Literat. Zeit.*, 1907, n° 5.

E. DUPRÉEL, *Histoire critique de Godefroid le Barbu*. Uccle, 1904, in-8°. « Solide critique et faisant honneur à l'école de Vanderkindere ». F. Schneider, *Historische Zeitschrift*, 1907, n° 2.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*, I. Bruxelles, 1906. « Cette publication, remarquablement exécutée, présente la plus haute importance non seulement pour l'histoire économique de la Belgique, mais pour celle d'une grande partie de l'Europe. » B. Kuske, *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Korrespondenzblatt*, nov.-dec., 1906. — Cf. L. Long, *Rev. Internationale de l'enseignement*, janvier, 1907.

H. FRANCOLTE, *L'organisation des cités à Rhodes et à Carie*. Louvain, Peeters, 1906. 33 p. « Étude approfondie. » Schneider, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1907, n° 7.

GASPAR, *Olympia*. « Digne de grande considération. » Costanzi, *Rivista di filologia*, t. XXXV.

E. ROLLAND, *De l'influence de Sénèque le Père et des rhéteurs sur Sénèque le Philosophe*. Gand, 1906, in-8° (Rec. des Trav. publiés par la Fac. de Philos. et Lettres, 32^e fasc.). « Sujet intéressant, insuffisamment traité. » W. Gemoll, *Wochenschr. f. klass. Philologie*, 1907, n° 6.

V. TOURNEUR, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. Liège, 1905, in-8°. « Rendra de grands services aux celtistes. » G. Dottin, *Revue critique*, 1907, n° 10. — « Ouvrage excellent aussi bien informé que bien composé. » H. Kern, *Museum*, févr. 1907.

H. VAN DER LINDEN et W. DE VREESE, *Lodewijk Van Velthem's voorzetting van den Spiegel Historiaal*. I. Bruxelles, 1906. in-4°. « Édition excellente et à laquelle on ne peut reprocher qu'une minutie exagérée dans l'indication des variantes des manuscrits ». J. Verdam, *Museum*, mars 1907.

LE TUNGINUS ET LE CENTENARIUS DANS LA LOI SALIQUE.¹

C'est une question ancienne déjà, et qui a fait couler beaucoup d'encre, que la controverse relative au tunginus et au centenarius. Si tout le monde est d'accord pour voir dans le premier un président de tribunal², les opinions sont manifestement divergentes quand il s'agit de déterminer quelles assemblées judiciaires il présidait ordinairement, et de fixer par conséquent sa situation vis-à-vis du second, auquel il est accolé dans la Loi Salique par un « *aut* » malencontreux qui a donné lieu à toutes les interprétations imaginables en même temps qu'il a permis d'élever un véritable échafaudage de théories³. On n'est guère mieux d'accord quand il s'agit de déterminer le mode d'élection du personnage. Alors que l'opinion générale admet que le tunginus est un élu du peuple, Fustel de Coulanges a parfaitement montré que les raisons invoquées par elle n'étaient pas décisives⁴.

Ne considérant pas comme absolument convaincants les arguments de la théorie régnante, et croyant avoir trouvé quelques éléments nouveaux pouvant projeter un peu de

¹ Travail présenté au cours pratique de M. le professeur Pirenne à l'Université de Gand.

² Il suffit pour s'en convaincre, d'un coup-d'œil sur les titres : 44,1; 46,1,4,6; 50,2; 60,1 de la *Lex Salica*.

³ Guizot, Guérard, Dahn, Thonissen, Fustel de Coulanges, Beauchet, Amira, Brunner, Esmein. Pour de plus amples détails bibliographiques, consulter les annotations de l'édition Geffken de la *Lex Salica*, p. 169.

⁴ FUSTEL DE COULANGES, *La monarchie franque*, p. 227, n. 3.

lumière sur le problème, nous nous sommes proposé d'en reprendre ici l'examen.

Nous ne rappellerons pas en détail les divers avis émis sur la question. On peut les subdiviser en deux groupes bien distincts, caractérisés par leur solution quant à l'identité ou la non-identité du tungenus et du centenarius, autrement dit, par le sens qu'ils accordent au mot « *aut* » dans l'expression « *tungenus aut centenarius mallum indicant*, » qui se rencontre aux titres 44 et 46 de la Loi Salique.

L'opinion la plus ancienne et qui est représentée notamment par Thonissen ¹, identifie les deux personnages.

L'autre, au contraire, que M. Geffken ² considère comme définitive, attribue au mot *aut* un sens disjonctif et fait du tungenus et du centenarius des juges bien distincts ³.

Cette dernière a été formulée sous sa forme la plus complète par M. Brunner ⁴. Il fait du tungenus un intermédiaire entre

¹ THONISSEN, *L'Organisation Judiciaire, le Droit Pénal et la Procédure Pénale de la Loi Salique*. (Mém. de l'Acad. Royale de Belgique, 1882, t. XLIV, pp. 32 sqq.)

² H. GEFFKEN, *Lex Salica zum akademischen Gebrauche* (Leipzig, 1898), p. 169 dans les *Erläuterungen* du titre 44.

³ Sous le rapport de la distinction à faire entre tungenus et centenarius, cette théorie a déjà été émise avant la première.

GUIZOT, *Essais sur l'histoire de France*, p. 260, n. 3, fait du tungenus un magistrat inférieur au centenarius et l'assimile aux « decani » mentionnés dans quelques documents historiques de la période mérovingienne.

GUÉRARD, *Polyptique d'Irminon*. Prolégomènes, p. 437, paraît être du même avis.

Il faut encore signaler comme partisans du sens disjonctif de *aut* : WIARDA, *Geschichte und Auslegung des Salischen Gesetzes und der Malbergischen Glossen*, 1830, p. 186.

HÜLLMANN, *Geschichte des Ursprungs der Stände in Deutschland*.

VON MAURER, *Einleitung zur Geschichte der Mark etc...* 1854.

Idem. *Geschichte der Dorfverfassung in Deutschland*, t. II, p. 27.

⁴ M. Brunner l'a exposée tout d'abord dans son compte rendu de l'ouvrage de G. PLATON, *Le Mallus ante theoda vel tungenum et le mallus legitimus* (Bordeaux, 1889), paru dans la *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*. Il l'a ensuite développée dans sa *Rechtsgeschichte*, tome II, p. 149 et suiv.. Elle a été reprise par Schröder, qui, outre les développements qu'il lui consacre dans son *Lehrbuch der Deutschen Rechtsgeschichte*, a traité spécialement la question dans l'*Historische Zeitschrift* en 1897, pp. 192-206.

le comte franc et le président de l'assemblée de la tribu germanique, le *princeps* dont nous parle Tacite. Le *tunginus*, suivant M. Brunner, tout comme plus tard son successeur le comte, est le juge ordinaire du *mallus legitimus publicus*. Il préside également le *mallus indicatus* ou le *gebotenes Ding*, pour employer le terme usité par les auteurs allemands; mais, dans ce dernier plaid, il est remplacé très fréquemment par le *centenarius*. Celui-ci ne préside conséquemment que les assemblées secondaires de centènes, et encore, n'est-ce qu'en l'absence du *tunginus*.

Voilà exposé en quelques mots l'état actuel de la question. Examinons maintenant les diverses raisons qui ont déterminé les conclusions de M. Brunner; et en premier lieu, étudions les sources qu'il utilise.

Il n'y en a qu'une : la Loi Salique, seul document où nous rencontrons le mot *tunginus*. Il y est cité en divers endroits; mais c'est essentiellement un passage du titre 46 qui a servi de base à la théorie du savant juriste. Le voici ¹ :

« Ista omnia illi jurati dicere debent, et alii testes hoc quod
 » in mallo ante regem vel legitimo mallo publico ille qui
 » accepit in laisum fortuna ipsa [aut ante regem aut in mallo
 » publico legitimo, hoc est in mallobergo ante teoda aut
 » thunginum] fortunam illam, quos heredes appellavit publice
 » coram populo fistucam in laiso jactasset hoc est novem
 » testes ista omnia debent adfirmare ».

Toute l'argumentation de M. Brunner repose sur l'interprétation de ce seul passage et notamment de la partie entre crochets. Considérant cette dernière comme une répétition et le fragment qui vient après *hoc est in mallobergo* comme une glose malbergique, il traduit : *ou devant le roi ou au mallus publicus legitimus malb. devant le roi ou devant le tunginus*.

Il donne à *teoda* le sens de *roi* et le fait correspondre au mot *regem*; en conséquence, dit-il, le mot *tunginus* est le pendant

¹ J'ai donné ici le texte de M. GEFFKEN, *Lex Salica* 1898, p. 47. Certaines variantes de mss. qui sont signalées dans l'édition Hessels et Kern (*Lex Salica, the ten text with the glosses and the Lex Emendata*, 1880), ne sont pas reproduites par M. Geffken; je les signalerai plus loin en analysant le texte, car elles sont d'importance primordiale pour sa compréhension.

de *mallus publicus legitimus*; et il tire du fait de ce rapprochement la conclusion que le tungenus est le président régulier du *mallus publicus legitimus* ¹.

Or, sans parler de la valeur de l'argument en lui-même, M. Brunner peut-il imposer l'interprétation qu'il donne du passage ? Et, en premier lieu, quelle raison a-t-il de faire de *hoc est in mallobergo* la formule introduisant une glose malbergique ?

Aucun autre cas parallèle ne permet une telle supposition qui est ici toute gratuite ².

Qui nous dit maintenant que *teoda* signifie *roi* ? Pour attribuer à ce mot germanique latinisé le sens qu'il lui donne, le juriste allemand se reporte à l'avis des deux philologues Graff et Kern ³. Le premier, dans son *Althochdeutscher Sprachschatz* cite le mot *teoda* dans deux endroits : tout d'abord à l'article « diot, diota ⁴ », où il se demande si le *teoda* du passage qui nous occupe provient du mot gothique *thiuda*, ags. *dheed*, signifiant *peuple* ou du mot anglo-saxon *dheodu*, *dheodeu*, goth. *thiudans* qui signifie *roi*. À l'article « wero-diota ⁵ », il se pose à nouveau la même question. Mais dans les deux cas, il a soin de ne rien conclure.

Le second a émis dans son savant commentaire sur la Loi Salique ⁶ un avis plus affirmatif. La façon suivant laquelle il justifie son interprétation du mot *teoda* est curieuse et mérite d'être citée textuellement :

« *Theod* ou *theoda*, « dit-il » est nécessairement une
 » notion de la même catégorie que *tungenus*. Il ne peut être
 » question du *theod*, *theoda* bien connu qui signifie *peuple*; parce

¹ BRUNNER, *Rechtsgeschichte*, t. II, p. 149 et sqq.

² Cf. à ce sujet Brunner *R. G. I.*, 2^e édit., p. 433 n. 26, qui ne donne aucune raison de sa façon de faire; et SOHM, *Die Fränkische Reichs und Gerichtsverfassung*, 1871, qui nous donne deux cas parallèles qui n'en sont pas, dans l'appendice qu'il consacre aux gloses malbergiques (p. 558).

³ BRUNNER, *R. G. I.*, 2^e édit., p. 165.

⁴ GRAFF, *op. cit.*, V, p. 125.

⁵ id. *op. cit.*, V, p. 128.

⁶ HESSELS et KERN, *op. cit.*, p. 534, § 227.

- » que, une phrase comme « *devant le peuple ou le tunginus* »
 » serait ridicule ¹ ».

Il ressort donc de Graff et de Kern que *theoda* peut avoir deux sens : soit celui de peuple, soit celui de roi. M. Brunner adopte le premier. Doit-on nécessairement rejeter le second ?

Cette nécessité est loin de paraître inéluctable, surtout si l'on rapproche la phrase du titre 46 de celle du titre 60 cod. 2 de Hessels ² :

« *In mallo leuth et het tunzino ambulare debet* » dans laquelle *leuth* = *peuple*.

Il y a plus : du moment que nous traduisons *theoda* par *peuple*, la phrase, loin d'être ridicule, perd au contraire le caractère obscur et enchevêtré qu'elle revêt dans l'explication qu'en donne M. Geffken pour la mettre en harmonie avec la thèse de M. Brunner.

Nous irons même plus loin, et nous dirons que, de ce fait seul, on supprime la soi-disant répétition que M. Brunner assimile sans raison aucune à une glose malbergique ³.

Donc : 1° il nous est loisible de traduire *theoda* ⁴ par *peuple*; et ce sens s'impose même, du moment que par ce moyen nous rendons au texte toute sa clarté.

¹ HESSELS et KERN, *Lex Salica*, p. 534 § 227. Je ferai préalablement remarquer ici, que la traduction n'est pas nécessairement « *le peuple ou le tunginus* ». De nombreux manuscrits donnent en effet au lieu du *aut* séparant *teoda* de *tunginus*, *vel* et *et*. Ce fragment de phrase se traduira dès lors « *devant le peuple et le tunginus*. »

² Kern émet la possibilité d'une corruption; le rapprochement cependant est frappant. Bien que nous ne voyions pas pourquoi, il faille supposer ici une corruption, nous ferons abstraction pour l'instant de ce texte pour nous borner exclusivement à l'examen du titre 46.

³ Cf. plus haut, p. 3. M. Platon, dans son livre cité, a déjà essayé de faire disparaître cette répétition, mais, par un procédé assez bizarre, consistant à disséquer le texte et à en réunir alors les fragments, dont il a formé un tout qui lui a permis d'émettre une théorie assez subtile, mais pas le moins du monde conforme à l'esprit de la *Loi Salique*.

⁴ Nous sommes d'autant plus autorisés à le faire, que les mots *teod* et *liod* ont servi (de l'avis même de M. Brunner : *R. G.*, t. I, 2^e édit., p. 176) en composition avec *mallus* à désigner l'assemblée *du peuple* et non *du Roi* : *thiodthing*, *thiotmalli*, *liodthing*. Pour admettre qu'après une union aussi intime des deux termes, l'un d'eux vienne à prendre dans la même expression un sens différent, il faudrait des raisons sérieuses qui n'ont pas été fournies.

2° Rien ne nous oblige à considérer « *hoc est in mallobergo* » comme la formule introduisant une glose malbergique et « *ante teoda aut thunginum* » comme en formant le contenu.

C'est en partant de ceci que nous tenterons de dégager la vraie signification du passage susmentionné du titre 46.

Pour en saisir parfaitement le sens, il est utile de reprendre l'examen du titre dans son entier.

Il traite de l'*adfathamire* ou *hac famirem*, qui est la cérémonie relative à la transmission des biens d'une personne vivante à un héritier désigné par elle.

Un simple coup-d'œil nous montre que le texte se divise en deux parties : dans la première, on expose les détails de la procédure, qui se décompose en trois phases bien distinctes. Dans la seconde, il s'agit du cas où quelqu'un aurait une réclamation à faire valoir; alors, neuf témoins jurent que les formalités prescrites ont été scrupuleusement observées.

Le texte de la page 147 reproduit le serment des trois derniers témoins.

A chaque phase de la procédure correspond un paragraphe.

1° Le donateur jette la *festuca* dans le sein d'une personne intermédiaire en indiquant s'il lègue toute sa fortune ou une partie seulement et dans ce cas, quel en est le montant.

2° L'intermédiaire manifeste son droit de détenteur devant témoins.

Ces deux premières phases de l'acte ont lieu respectivement au *mallus indicatus* et à la *casa* du donateur.

3° La troisième se passe devant le roi, ou au *mallus legitimus publicus* :

« Ensuite, celui qu'il (le donateur) a désigné pour recevoir sa fortune prendra une *festuca*, ou devant le roi, ou au *mallus*; et dans le même *mallus* il jettera dans le sein de l'héritier ni plus ni moins qu'il lui a été confié, ceci endéans les douze mois qu'il aura appelé l'héritier » ¹.

¹ GEFFKEN, p. 46 : Postea aut ante rege aut in mallo a) illius, b) cui fortuna sua depotavit reddere, accipiat fistucam et in mallo ipso ante duodecim menses quos heredes appellavit in laisum jactet nec minus nec majus nisi quantum ei creditum est.

a) Les codd. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et la L. Emendata ont *legitimus*;

b) Certains mss. ont *ille* ou *illi* et *qui*, au lieu de *illius*, *cui*.

Le titre examine ensuite le cas où quelqu'un aurait une réclamation à faire valoir. Que se passe-t-il alors ?

Trois témoins doivent, après avoir prêté serment, affirmer que tous les détails de la première cérémonie au *mallus indicatus* ont été scrupuleusement observés, donc que tout ce qui est indiqué au § 1 a été fait.

Trois autres témoins font la même chose pour la seconde phase de l'acte. Nous arrivons ainsi au passage qui nous intéresse spécialement, dont l'interprétation a servi de point de départ à la théorie de M. Brunner et que nous avons reproduit à la page 147. A quoi nous attendons-nous ?

A ce que trois autres témoins après avoir prêté serment, affirment que tous les détails de la troisième phase de l'acte ont été scrupuleusement observés ¹.

D'après M. Geffken, ces derniers témoins n'affirmeraient qu'une chose de ce qui est prescrit au § 3, c'est que la fortune a été rendue ². Cela ne nous paraît-il pas étrange, surtout eu égard au caractère formaliste que nous connaissons à la justice de l'époque, caractère qui se manifeste d'ailleurs dans les deux premiers serments ?

De plus, si c'est une personne se disant frustrée de l'héritage, qui réclame — ce qui est évidemment le cas — la prescription de temps joue un grand rôle, tout comme celle de la quantité transmise si le donateur n'a légué qu'une partie de sa fortune. Or, d'après l'interprétation de M. Geffken, en conformité avec celle de M. Brunner, rien de tout cela n'apparaît ³. Rien n'est évidemment plus étrange ; d'autant plus, qu'en scrutant le texte de près, on peut se convaincre que ces points n'ont pas été laissés de côté. Essayons de les retrouver. Le texte dit :

« Ceux-ci doivent affirmer cela ⁴.

Trois autres témoins, après avoir prêté serment [doivent

¹ Il s'agit ici de ce qui est indiqué au § 3; cf. note de la page précédente.

² GEFFKEN, *Erläuterungen* du titre 46. Cela provient de ce que M. Geffken entremêle les explications des paragraphes correspondants des deux parties du texte.

³ Conséquence probablement de ce que ces auteurs ont considéré *h. e.* in *mallob.* comme la formule introduisant une glose malbergique.

⁴ Il s'agit des six premiers témoins; pour le texte, cf. p. 147.

dire] ¹ ce qui [a été fait] ² dans le mallus devant le roi ou au mallus legitimus et alors [ils doivent dire] :

a) Celui qui (qu'il) ³ a reçu la fortune devant le roi ou au mallus legitimus publicus c'est-à-dire au malberg devant le peuple et ⁴ le tungenus. (Qui accepit in laisum fortuna ipsa aut ante regem aut in mallo publico legitimo hoc est in mallobergo ante teoda et thunginum).

« β) Que c'était cette fortune ⁵ (Fortunam illam). »

Pour le fragment qui reste à traduire : « Quos heredes appellavit publice fistucam in laiso jactasset » nous remarquerons qu'il est la reproduction fidèle de la dernière clause de la première partie du titre et qui s'exprime comme suit : « Ante duodecim menses quos heredes appellavit in laisum jactet. »

Le *ante duodecim menses* seul est laissé de côté. Et jusqu'ici, aucune allusion n'a été faite à la prescription de temps, essentielle cependant comme nous le disions plus haut.

La logique et le bon sens demandent donc que cette clause soit prise ici en considération; en outre, la forme de la phrase, nous rappelle la partie correspondante du paragraphe 3.

Tout cela, semble-t-il, joint aux observations générales faites plus haut relativement à l'ensemble du texte, nous autorise à admettre que le *ante duodecim menses* est ici sous-entendu. Cette omission s'explique d'ailleurs très bien dans une codification telle que la Loi Salique qui est un pur guide pour le juge, et dans un endroit où le rédacteur a encore présente à l'esprit la stipulation positive qui précédait.

¹ Le verbe est déjà exprimé dans la proposition précédente et gouverne toute la phrase.

² Le verbe « fuit », *ce qui s'est passé*, peut être facilement sous-entendu. Les omissions de ce genre sont fréquentes dans la Loi Salique, qui est plutôt un aide-mémoire qu'un code rigoureusement rédigé.

³ Que l'héritier a....

⁴ Nous nous croyons autorisés à traduire par *et* le *aut* de l'édition Geffken, car seul, le cod. 1 de Hessels et Kern donne *aut*; les autres donnent *vel* et les codd. 7, 8, 9 donnent *et*; et en lisant la loi on s'aperçoit que le *vel* prend souvent le sens de *et*, sens qu'il a d'ailleurs très fréquemment dans le latin mérovingien.

⁵ C'est-à-dire : *nec minus nec majus nisi quantum ei creditum est*. Voy. p. 150, n. 1.

Nous traduirons donc l'ensemble du passage en question :

- « Tous ces témoins [les six premiers] doivent dire cela.
- » Trois autres témoins après avoir prêté serment, doivent
- » dire ce qui s'est passé dans le mallus devant le roi ou au
- » mallus legitimus : que l'héritier a reçu la fortune devant le
- » roi ou au mallus legitimus publicus, c'est-à-dire au malberg
- » devant le peuple et le tunginus, que c'était cette fortune, et
- » que, endéans les douze mois, l'héritier a été appelé par l'inter-
- » médiaire publiquement devant le peuple et a reçu la festuca. »

Notre traduction tient compte de toutes les difficultés; elle donne un sens raisonnable au texte; il me paraît impossible d'y échapper.

Le « *hoc est in mallobergo ante teoda vel tunginum* » est en conséquence un éclaircissement relatif au mallus legitimus, une définition de ce plaid, une de ces redondances fréquentes dans la Loi Salique et non pas une glose malbergique.

Ceci établi, revenons à la question primordiale touchant la compétence du tunginus. Il est inutile de montrer que notre traduction qui fait du mallus legitimus, le mallus *devant le peuple et le tunginus* ne répugne pas à la thèse de M. Brunner; mais ce fait ne permet pas de conclure que le tunginus est le seul président de ce tribunal. Car quelle est la portée du texte ?

Il détermine la nature de ce mallus par opposition à celui qui a été tenu devant le roi : il veut dire l'assemblée devant le peuple et un président ¹, et il cite naturellement le président qu'il connaît depuis le plus longtemps, celui qui porte un nom germanique : le *tunginus*. Il est donc inutile d'avoir recours à l'hypothèse de M. Brunner pour expliquer la présence du seul tunginus en cet endroit. Cette hypothèse ne se justifie nullement par les données tirées du titre 46. Rien n'autorise son auteur à la maintenir ², à moins que les autres arguments qu'il a invoqués ne suffisent par eux seuls à l'établir.

¹ C'est d'ailleurs le cas au titre 52 également, où certains mss. remplacent *tunginus* par *judex*, juge, président de tribunal.

² L'auteur y était d'autant moins autorisé que le *tunginus* apparaît seul dans plusieurs manuscrits pour certains passages : tel au titre 60, alors que d'autres mss. donnent *tunginus aut centenarius*; à ce compte, il faudrait en tirer les mêmes conclusions. Et il est d'autant plus téméraire de

Nous allons donc maintenant examiner la portée de chacun d'eux ainsi que de ceux que d'autres ont fait ou pourraient faire valoir au profit de la même théorie.

Tout d'abord il me semble inutile d'insister sur la preuve que M. Brunner donne à la page 150 du tome II de sa *Rechtsgeschichte* et qui s'appuie sur le pluriel « *indicant* » dans l'expression *tunginus aut centenarius mallum indicant* des titres 44, 1 et 46, 1. 4, pour conclure que l'on a affaire à deux personnages distincts comme sujet. Cette preuve n'a pas plus de valeur que celle apportée en sens contraire par Thonissen relativement aux mêmes passages, et où l'auteur se base sur la valeur grammaticale¹ de *aut* pour établir l'identité des deux personnages. Il en est de même de la preuve qui consisterait à s'appuyer sur la priorité du *tunginus*, dans les textes où il se trouve lié avec *centenarius*, pour lui accorder des attributions plus élevées.

Il est donc absolument impossible de tirer aucun éclaircissement des passages qui nous montrent *tunginus* et *centenier* cités ensemble comme présidant un *mallus indicatus*.

En dehors de ces endroits, nous ne rencontrons plus le *tunginus* que dans deux titres où il apparaît seul, du moins dans certains manuscrits.

Le premier est le titre 50, où le *tunginus* reçoit la déclaration d'un créancier contre un débiteur qui refuse de payer. Rien ne nous permet d'en tirer une conclusion en faveur de la théorie de M. Brunner, attendu que l'on ne peut affirmer qu'il s'agit d'un *mallus legitimus*. Nous y remarquons seulement que *tunginus* est remplacé dans certains mss.² et dans la *Lex Emendata* par le mot *judex*, point sur lequel nous reviendrons plus loin.

raisonner de la sorte que nous sommes loin d'avoir une connaissance complète de tous les textes de la Loi Salique et qu'il peut s'en rencontrer demain où, au titre 46, le *centenarius* soit indiqué à côté du *tunginus*. Je fais abstraction évidemment de toutes les raisons qui pourraient me permettre de soutenir le contraire, envisageant seulement pour l'instant la valeur des arguments qui ont provoqué la théorie de M. Brunner.

¹ THONISSEN, *loc. cit.* L'auteur admet que *aut* a toujours un sens explicatif à cette époque parce qu'il l'a rencontré dans bon nombre de cas pris dans cette acception. Il oublie les endroits nombreux où il est disjonctif. Sans repousser sa conclusion, je ne puis donc admettre son argument.

² HESSELS et KERN, *L. S. codd.* 7, 8, 9.

Le second est le titre 60, où le tunginus reçoit la déclaration d'un homme qui brise tout lien légal avec sa famille.

M. Brunner en a-t-il retiré plus de preuves que des titres précédents ?

Non; et il n'était d'ailleurs pas en droit de le faire; car, si plusieurs manuscrits ne portent que tunginus seul, plusieurs autres nous donnent à côté de lui le centenarius ¹.

M. Schröder ² toutefois, a cru pouvoir mettre à profit, en faveur de l'opinion du savant juriste, une version donnée par tout un groupe de manuscrits (10^e classe de Hessels) :

« In mallum aut in tunchinium admallare debet..... »

S'appuyant sur l'étymologie que von Amira donne au mot tunginus (du goth. thuncjan; d'où la forme primitive thunkino = tunginus) il suppose que le tunchinium qui apparaît dans la phrase que nous venons de citer est le véritable mallus, et il y voit une nouvelle preuve que le tunginus est le seul juge du mallus legitimus, le tunchinium étant à la fois le mallus du tunginus et le mallus legitimus.

M. Brunner n'a pas fait grand usage de cet argument et il a eu parfaitement raison, celui-ci se retournant plutôt contre lui.

Un examen attentif du texte nous montre, en effet, en tête du passage signalé plus haut, la glose malbergique : *malb. ante tunchinum aut centenarium ambulet* ³.

Que le *aut* séparant *mallus* de *tunchinium* soit disjonctif ou qu'il exprime un rapport d'identité, cette glose s'applique tant au *mallus* mis en tête qu'à l'autre ⁴; et nous voyons très clairement indiqué dès lors que le centenarius aussi bien que le tunginus préside le tunchinium, donc le mallus legitimus publicus.

Nous avons ainsi épuisé la série des sources où se trouve mentionné le tunginus sans qu'aucune ait fourni une raison valable à la théorie de M. Brunner. La première de toutes,

¹ Mss. 5, 6 et L. Emendata dans l'édition Geffken.

² SCHRÖDER, *Neuere Forschungen zur fränkischen Rechtsgeschichte. Hist. Zeitschr.* N. F. 1897.

³ HESSELS et KERN, *Lex Sālica*, cod. 10.

⁴ S'il n'en était pas ainsi, on eût évidemment spécifié pour le second que la procédure avait lieu devant le tunginus seul.

le titre 46, qui servait de fondement à la théorie, nous en avons démontré la non-valeur; quant aux autres, qui n'étaient utilisées qu'en vertu des résultats obtenus sur la première, nous avons montré comment, du moment que ces résultats venaient à tomber, elles étaient insuffisantes à elles seules pour permettre d'établir la thèse en question. Une variante de l'une d'entre elles que l'on avait cru pouvoir utiliser à cet effet nous a même servi à formuler la thèse contraire.

Cette variante n'est pas le seul argument que l'on puisse invoquer dans ce but.

Si, élargissant le champ de nos investigations, nous passons de l'examen de la glose à celui du titre lui-même, cette enquête n'est ni moins intéressante, ni moins profitable. Mais tout d'abord on nous permettra de fixer quelques points relatifs à l'organisation judiciaire germanique et qui sont indispensables à la compréhension de ce qui va suivre.

Il est établi que des *malli indicati* relèvent les affaires urgentes ou celles qui sont de pure juridiction gracieuse. Quant aux affaires importantes, intéressant spécialement l'ordre public, elles se traitent au *mallus legitimus*.

La Loi Salique elle-même, comme nous l'avons vu plus haut, nous a fourni au titre 46 la définition d'un *mallus legitimus*¹ : *Mallus ante teoda et tunginum, devant le peuple et le tunginus*.

Il semble donc bien que c'est en cela que réside la caractéristique du *mallus legitimus*. Cette remarque nous est d'ailleurs déjà suggérée par le terme qui sert parfois à désigner le thing, la véritable assemblée : *teodmallus*, liot-mallus.

Or, au titre 60, le *mallus* s'occupe d'une affaire intéressant au plus haut point le droit commun : un homme rompt tout lien avec sa famille, se désiste donc de tous les avantages juridiques qui y sont attachés. Cela nous fait augurer qu'il s'agit d'un *mallus legitimus*; il en présente d'autre part tous les caractères externes, car un groupe de manuscrits nous

¹ Cf. p. 153.

le représente comme étant une assemblée *leuth et tunzini* ¹ c'est-à-dire un *mallus du peuple* et d'un *tunginus*. Tout cela nous porte à croire qu'il s'agit d'un *mallus legitimus* et non d'un *gebotenes Ding*.

Or, que voyons-nous ?

C'est que nombre de versions de manuscrits nous montrent le centenier présidant ce *mallus* : *Ante tunzinum aut centenarium ambulare debet*.

Cette constatation, outre qu'elle enlève à M. Brunner toute possibilité de maintenir sa thèse, qui reposait, comme nous l'avons vu, sur une base des plus frêles, nous fournit un résultat positif en nous démontrant clairement que le centenier préside le *mallus legitimus* ².

Reste maintenant à établir dans quelle situation respective se trouvent l'un vis-à-vis l'un de l'autre ces deux personnages qui apparaissent côte à côte aux mêmes plaids et avec les mêmes caractères.

La conclusion ³ qui fait de *centenarius* le correspondant latin du mot *tunginus* me paraît inéluctable.

En outre, ce mot que M. Brunner, se basant sur l'étymologie fournie par von Amira traduit par « placitator », *teneur de plaids, juge*, n'a pas encore perdu, au moment où il nous apparaît dans la Loi Salique, son sens générique de *juge, président*. Nous avons établi ⁴ qu'il était pris dans cette acception au titre 46; il en est de même au titre 60 dans l'expression *leuth et het tunzino* ⁵, et la Loi Salique nous en

¹ Le mot *legitimus* ne se rencontre pas dans ce texte pour déterminer la nature du *mallus*, mais, comme on l'a vu au titre 46 ce ne serait pas le seul exemple où le mot *legitimus* eût été laissé de côté, bien qu'il s'agisse d'un *mallus legitimus publicus*, et où *mallus* seul eût servi à désigner ce dernier.

² Je laisse de côté l'argument que, à la page 35 de *La Procédure Pénale de la Loi Salique*, Thonissen considère comme péremptoire mais dont la valeur est contestée par M. Brunner; il repose sur l'interprétation d'une formule de Canciani publiée dans le *Corpus Juris* de Walter, III, p. 556. Cette formule s'exprime comme suit : *Tunzino vel centenario placito banniente*.

³ Cf. Esmein, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, p. 75 (7^e éd.).

⁴ Cf. plus haut, p. 153.

⁵ Hessels et Kern, titre 60, cod. 2.

fournit un exemple remarquable au titre 50, où certains mss. ont remplacé le mot par *jude*x.

Centenarius a donc un sens moins large, c'est une dénomination plus spéciale, ce qui nous fait comprendre pourquoi, aux deux titres 46 et 50, il n'accompagne pas son acolyte ordinaire ¹, ceci, évidemment au cas où nous n'avons pas affaire à un oubli de copistes.

L'intime liaison existant entre le *tunginus* et le *centenarius* dans l'expression *ante tunginum aut centenarium* qui est telle qu'on ne répète jamais la préposition devant le second terme, devait déjà nous porter à identifier les deux mots.

Et cette solution explique aussi bien que l'hypothèse de M. Brunner la priorité de *tunginus* qui, plus anciennement connu des Germains et auquel se rattache la signification plus générale de juge, précédera tout naturellement *centenarius*, mot nouveau et ayant un sens plus spécial.

N'était-ce pas aussi ce que nous indiquait clairement le Capitulaire II² joint à la Loi Salique, où, lors du *reipus*, le comte remplace au même titre *tunginus* et *centenier* qui apparaissent comme présidant la même cérémonie au titre 44 de la Loi?

Il nous reste pour être complet à signaler un dernier argument de M. Brunner qui, ne se contentant pas des sources, a également mis à contribution sa profonde connaissance des institutions de l'époque ³. Tenant compte de ce qu'il supposait avoir déjà démontré d'après la Loi, il a cru pouvoir affirmer que le caractère ambulatorio du comte ultérieur, qu'il considère comme le remplaçant du *tunginus*, et sa juridiction sur tout le comté ne se comprenaient que si le *tunginus* avait lui-même une juridiction sur tout le gau ³.

Rien n'est pourtant moins nécessaire : le comte succédant au *tunginus* ou *centenier*, juge de centène, devra tout néces-

¹ Pour les textes cf. plus haut, pp. 147 et 148, 150, 153.

² Comme cet argument est de nature différente de ceux que nous avons examinés jusqu'ici, qu'il ne peut que corroborer ceux-ci, sans avoir à lui seul aucune valeur intrinsèque, qu'il ne pouvait donc modifier en quoi que ce soit nos conclusions précédentes, nous avons cru sans préjudice aucun, pouvoir le réserver pour cet endroit.

³ Cf. BRUNNER, *Rechtsgeschichte*, loc. cit.

sairement se déplacer dans toutes les centènes de son comté. Et la chose semblera d'autant moins bizarre que, au moment où on nous parle encore du *tunginus*, le *gräfo* ou comte se déplace déjà dans tous les tribunaux de centènes pour percevoir les amendes à côté des *sacebarones*.

Bien plus, la supériorité du *tunginus* sur le centenier est très difficile à comprendre, lorsque l'on songe à la disparition du premier : on s'attendrait plutôt à voir le subalterne disparaître comme inutile et à voir le *tunginus* auquel on enlève une partie de ses fonctions, prendre sa place. Combien significatif aussi, le silence de la *Lex Ribuaria* qui ne nous parle pas de cette différence de compétence entre le centenier et le *tunginus* ! Elle ne nous signale même pas l'existence d'un juge supérieur au centenier.

La loi des Alamans et un décret de Childebert ¹ nous donnent également le centenarius comme un juge quelconque : « *judex quislibet*, » présidant un plaid seul, et non à l'ombre de l'autorité d'un supérieur.

M. Brunner d'ailleurs, qui abaisse le rang du centenier pour le différencier du *tunginus*, est obligé de nous dire qu'ultérieurement son autorité augmente.

Pourquoi ? — Il ne nous l'explique pas.

La raison cependant en est bien simple et on peut la déduire sans peine de ce que nous avons dit : M. Brunner a trop réduit le rôle du centenier à la période précédente et, pour le ramener à sa juste valeur, il est obligé de supposer une augmentation de compétence qui ne se justifie nullement.

On voit donc combien les données que nous avons tirées des textes de la Loi Salique, concordent avec ce que nous savons par ailleurs sur l'organisation judiciaire franque, et ces derniers arguments seuls, à défaut des raisons positives que nous avons fournies tantôt, suffiraient à établir ce que nous avançons.

Concluons donc, et nous dirons que *tunginus* est un mot germanique signifiant primitivement *juge, président de tribunal*. Le *tunginus* est le juge, le président, qui, par suite de ce fait

¹ M. Brunner lui-même les cite : *R. G. t.* II, p. 174.

que le tribunal de centène est le seul connu des Germains, devient l'équivalent de *juge de centène*. C'est ainsi qu'il portera le titre plus spécial de *centenarius* ou centenier. Son nom germanique cependant, au moment où nous le connaissons par la Loi Salique, n'a pas encore complètement perdu le sens générique de juge ¹.

L'expression « *ante tuginum aut centenarium* » ne doit donc pas nous faire croire que nous nous trouvons en présence d'une dualité de personnes ni de fonctions. Nous avons affaire à une pure dualité nominale, si je puis m'exprimer ainsi, ayant son origine et son explication dans la nature même de la civilisation du peuple franc, qui est un mélange d'éléments romains et germaniques, d'où découle une double terminologie pour désigner les principales manifestations de cette civilisation.

Et combien devient claire dès lors, la question de l'élection que Waitz et M. Brunner ² croient avoir résolue en affirmant qu'elle se fait par le peuple, parce que le tuginus n'est pas mentionné parmi les fonctionnaires royaux ayant un triple wergeld.

Fustel de Coulanges ³ a mis avec raison en doute cette façon de voir. Il y a en effet une troisième alternative qui est bien plus plausible : c'est que le tuginus soit élu par le comte.

Dans cet ordre d'idées, nous devons tenir compte de ce que M. Brunnør ⁴ nous dit du centenier, qu'il considère comme étant élu par le comte, non seulement à l'époque carolingienne; mais déjà à l'époque mérovingienne. Par suite de l'identité établie entre le tuginus et le centenier, nous sommes autorisés à affirmer que ce que M. Brunner dit de ce dernier était vrai à l'époque salienne pour le premier.

La chose est encore plus évidente depuis que tout dernièrement M. Rietschel, en se basant sur les savantes observations de M. Hilliger, a établi de façon fort probable dans

¹ Cf. titres 46, 50 et 60 de la *Lex Salica*.

² BRUNNER, *R. G. loc. cit.*

³ FUSTEL DE COULANGES, *La monarchie franque*, p. 227.

⁴ BRUNNER, *R. G. t. II*, p. 175.

son article sur le « Pactus Pro Tenore Pacis ¹ » qu'il fallait faire remonter la rédaction de la Loi Salique au règne des fils de Clovis, à la fin du VI^e siècle, c'est-à-dire en pleine période mérovingienne. L'observation de M. Brunner relative au centenier mérovingien est en conséquence parfaitement applicable au centenier de la Loi Salique.

Il est d'ailleurs invraisemblable que dans un pays conquis, le roi laisse le peuple libre de nommer ses magistrats. Il ne faut pas oublier la toute puissance royale avant 614. Le roi s'est servi du comte sans aucun doute comme organisateur de la justice. Le comte nomme le président du tribunal : c'est bien plus naturel que de le soupçonner créé par le peuple.

Cela n'exclut évidemment pas qu'à l'origine il ne fût un magistrat purement populaire, ni qu'à l'époque qui nous occupe le peuple n'intervienne encore pour ratifier l'élection; il serait même absurde de soutenir le contraire, attendu qu'en 812, le centenier est encore installé *a comite et cum consensu populi* ²; seulement, la nomination se fait par le comte.

Ce fonctionnaire, au fur et à mesure qu'augmentera son autonomie au cours du VII^e siècle, considérera de plus en plus comme purement personnel le pouvoir d'élection qu'il détient du roi.

Il a dû sans aucun doute se baser sur ce premier droit pour briser les cadres de l'antique organisation judiciaire par centènes et lui substituer le tribunal de comté.

Nous trouvons cette transformation accomplie sous les Carolingiens; mais il faut certainement en faire remonter les origines beaucoup plus haut, à l'époque où la puissance comtale s'est agrandie au détriment de l'autorité du roi.

RENÉ LEDOUX.

¹ RIETSCHEL, *Der Pactus Pro tenore Pacis und die Entstehungszeit der Lex Salica. Zeitschrift der Savigny Stiftung für R. G.*, 1906, p. 253.

² Cf. BRUNNER, *R. G.*, t. II, p. 175.

UNE LETTRE DE MICHELET RELATIVE A LA DRAPERIE FLAMANDE.

Nous devons à l'obligeance de M. S. Muller, archiviste de l'État à Utrecht, communication de la lettre suivante écrite par Michelet, le 7 août 1855, à l'érudit Hollandais Holtrop ¹. L'original s'en trouve parmi les papiers de Bakhuizen van den Brink, en possession de ses héritiers, à La Haye. On remarquera avec intérêt que le génial historien avait pressenti l'importance que présente, pour l'intelligence de la politique des villes flamandes, les questions économiques intéressant la draperie, encore que l'hypothèse émise par lui ne soit pas exacte.

« Dans ma trop courte entrevue avec votre savant archiviste ², nous avons touché un point d'histoire fort intéressant : les draps anglais constamment repoussés des Pays-Bas, y ont été enfin admis en 1499 par traité entre Henri VI ³ et la maison d'Autriche, qui voulait s'assurer l'alliance anglaise ⁴.

¹ La date de cette lettre est intéressante. Elle est postérieure de quelques semaines seulement à l'apparition du t. VIII de l'*Histoire de France (La Réforme)*, dont la préface est datée du 21 juin 1855. Michelet venait donc d'étudier le conflit de François I^{er} et de Charles-Quint et par conséquent l'état des Pays-Bas au XVI^e siècle. D'ailleurs, son volume ne contient pas la moindre trace des idées qu'il expose ici.

² Bakhuizen van den Brink, archiviste de l'État hollandais à La Haye, mort en 1865.

³ Lisez Henri VII.

⁴ RYMER, *Foedera*, t. V, 5^e partie, p. 136 [La Haye, 1741]. — Cf. H. PIRENNE. *Une crise industrielle au XVI^e siècle*. *Bull. de l'Acad. Roy. de Belgique*. Classe des Lettres, 1905, p. 497 et suiv.

» Bruges, avait été tuée en 1492 ¹, Gand le fut en 1540 ².

» Ces traités ³ peu favorables à la fabrication flamande n'ont-ils pas été pour beaucoup dans le refus absolu d'argent que fit la Flandre au moment décisif de la bataille de Pavie ⁴, — et plus tard dans la révolte de Gand, comprimée en 1540 ⁵?

» Je ne sais pas le flamand, et par conséquent je n'ai pu lire la chronique de 1540 qu'on a récemment publiée ⁶.

» Si vous aviez, cher Monsieur, quelque lumière à me donner là-dessus, j'en serais bien reconnaissant. J'adresse la même prière à M. l'archiviste, qui m'a paru si obligeant.

» M. Gachard m'a paru convaincu (peut-être à tort), que Charles-Quint avait toujours défendu l'intérêt industriel des Pays-Bas — j'en doute. Il lui importait avant tout de s'assurer des Anglais contre la France. »

H. P.

¹ Michelet songe certainement à la soumission de Bruges à Maximilien d'Autriche par le traité de Damme, le 29 novembre 1490. Son erreur provient sans doute de ce qu'il cite de mémoire.

² Allusion au châtimement des Gantois par Charles-Quint.

³ Il faut comprendre : ce traité [de 1499].

⁴ Michelet se rappelle probablement un passage de la chronique de Robert Macquereau (l. VI, ch. VIII), rapportant qu'il y eut, à la fin de 1524, en Flandre et en Brabant, des troubles provoqués par la levée des impôts (Cf. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. IV, p. 32). Ces troubles n'eurent d'ailleurs aucun rapport avec la question des draps, Michelet les mentionne, mais sans l'hypothèse qu'il fait dans notre lettre, au t. VIII de son *Histoire de France*, p. 248.

⁵ La révolte de Gand éclata à la suite du refus de la ville de payer une aide votée par le reste de la Flandre en 1537. Ce refus ne fut en rien provoqué par les intérêts de la draperie.

⁶ Il n'est pas probable que Michelet songe ici à la *Relation des troubles de Gand sous Charles Quint*, publiée par Gachard dès 1846, et dans laquelle se rencontrent d'ailleurs très peu de textes flamands. Il est sans doute question du *Memorieboek der stad Ghent*, dont le tome II, contenant des particularités nombreuses sur les événements de 1539-1540, avait paru en 1854.

COMPTES RENDUS

RAOUL DE LA GRASSERIE, **Particularités linguistiques des noms subjectifs** (*Parties du corps, armes et outils, animaux domestiques, noms propres, pronoms*). Paris, E. Leroux, 1906. 222 pp. in-8°.

L'auteur de ce volume s'est fabriqué une langue à lui pour exprimer des notions relativement vulgaires : chacun sait que le langage n'est pas d'abord et n'est jamais entièrement l'expression de concepts abstraits, mais de sensations, d'images, etc. Quand on dit de quelqu'un « qu'il a la vue courte, » on exprime, par une métaphore si simple qu'elle mérite à peine ce nom, la pensée que ce quelqu'un ne se rend pas compte de la nature vraie, cachée ou éloignée, des faits et de leurs conséquences, etc.; quand on dit de quelqu'un « qu'il n'a pas le nez creux » (voir p. 89, au bas), on affirme qu'il a l'esprit bouché ou qu'il manque de flair; et c'est encore une expression métaphorique ou imagée. D'après la terminologie de M. de la Grasserie, ce sont là des expressions « subjectives », parce que l'œil et le nez sont des parties du corps. Lorsque Sir Alfred Lyall, constatant l'étroite parenté de tous les rites de sorcellerie hindous, polynésiens et anglais, dit excellemment que « toutes les imaginations simples et ignorantes décrivent un même cercle, tenues en laisse par une longe très courte ¹, » le mot *longe* et le mot *laisse* sont des noms « subjectifs », car ils se rapportent à des animaux domestiques attachés pour la pâture, et ces animaux sont « au

¹ *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême Orient* (trad. française), p. 184. Paris, Thorin, 1885.

nombre des objets qui servent d'instruments aux hommes primitifs. »

On ne voit pas ce qui, dans cette terminologie, échappe à la catégorie du subjectif : « les verbes qui expriment les actions faites par la hache, la scie, le couteau, sont aussi des verbes subjectifs; » à plus forte raison, des mots comme parole (*vāk*, *λόγος*, *verbum*), âme, esprit, etc. — On ne voit pas que les expressions « subjectives » puissent avoir des caractères linguistiques ou grammaticaux définis.

M. de la Grasserie entreprend cependant d'exposer les particularités linguistiques des mots « subjectifs, » c'est-à-dire, pour employer sa phraséologie, de déterminer l'action que ces mots « subjectifs » ont exercée sur eux-mêmes (???), sur la phrase, dans les proverbes, dans la religion : il présente à son lecteur stupéfait un lexique réduit de la langue verte (où il y a deux erreurs notables ¹); un volumineux catalogue de proverbes français, hindous, arabes, chinois; un mémoire sur les noms propres en grec, en latin (*praenomen*, *cognomen*, etc.), en sanscrit (très médiocrement orthographié), dans les langues modernes, etc.; une note sur le blason et la féodalité; une note sur les noms taboués, chez les sauvages, chez les Romains — on devrait mentionner les Chinois — et beaucoup d'observations curieuses, mais hétérogènes. Toutes les locutions où figurent les noms des parties du corps, les noms des animaux, lui appartiennent parce qu'elles sont « subjectives. » Les noms propres lui appartiennent parce qu'ils sont « subjectifs concrets. » Dans les mots : « ma tête », on constate l'action du mot subjectif sur lui-même; dans le proverbe « à bon chat, bon rat », on étudie l'influence du mot subjectif dans la littérature gnomique. — M. de la Grasserie est un « pince sans rire » quand il relève le caractère subjectif de « pince, » prolongement de la main, et de « rire » contraction joyeuse du « facies. »

Il y avait quelque chose à faire et, si l'auteur avait su délimiter son sujet, il aurait fourni une contribution utile à l'histoire du langage. J'apprécie cette remarque que, de même qu'on dit dans le langage familier « j'ai mal à ma tête », de même

¹ *Oiseau* ne signifie pas *original* : la nuance est bien plus délicate et intéressante; *pince sans rire* signifie encore moins *traître*.

certaines langues américaines n'emploient jamais les mots tête, bras, père, etc. sans les accompagner d'un préfixe possessif : Le père de Gaius s'appelle : « le son-père de Gaius. » C'est très curieux et nous avons ici une « particularité linguistique » des mots désignant les parties du corps. L'auteur nous présente, de ce point de vue, un sommaire des grammaires sauvages : là, et non pas dans le dépouillement du dictionnaire de l'argot, dans la reproduction des paragraphes classiques sur le nom gentile, etc., réside le seul intérêt de l'ouvrage. M. de la Grasserie, malheureusement, s'il nous fournit beaucoup de données de composition nominale et verbale et de syntaxe élémentaires, néglige de prendre les plus indispensables précautions ; après nous avoir invités à une excursion en groenlandais ou en sakalave qui promet d'être intéressante, il tourne brusquement et nous abandonne en plein maquis.

Un critique malveillant croirait en vérité que, travaillant avec des vocabulaires, et des grammaires fort imparfaites, il ne s'est rendu compte des langues sauvages que d'une manière approximative ; les pages 22 et 23, par exemple, laissent une impression fâcheuse d'indécision. On ne comprend pas : mais on a le sentiment que les faits sont inexactement rapportés.

Là où M. de la Grasserie a rencontré des renseignements aisément intelligibles, il nous les transmet fidèlement et nous le comprenons. Voir, par exemple, la note sur les noms de nombre, pp. 77-78. En groenlandais existent des mots correspondants à 1, 2, 3, 4, 5 ; pour 6, 7... on ajoute *ax fineq* (orthographe non garantie) = deuxième main plus 1, plus 2... ; pour 11... on ajoute *ax quaneq* = premier pied ; pour 16, deuxième pied ; pour 21, homme compagnon ; pour 26, homme compagnon deuxième pied, et ainsi de suite jusqu'au cinquième homme. Ce n'est pas là une manière de compter qui mérite le nom de « subjective, » mais, elle nous renseigne sur les faibles progrès que les Groenlandais ont fait dans l'ordre de l'abstraction. Et la chose valait la peine d'être signalée dans l'histoire du langage ¹.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN.

¹ Comme nous devons nous y attendre, M. de la Grasserie sacrifie au culte du Totémisme ; sa bonne foi de charbonnier, démontrée par son mépris des nuances et sa modeste information, le distingue de la plupart de ses coreligionnaires. Quoi qu'il en soit du Totémisme préhistorique ou néo-

JOHANNIS VAHLENI *Opuscula academica. Pars prior.* Leipzig, Teubner, 1907. XII-512 pp. in 8°.

Depuis trente-deux ans, M. Vahlen enrichit les programmes (*indices lectionum*) de l'Université de Berlin de courtes dissertations préliminaires (*prooemia*), où il discute des passages d'auteurs grecs et latins. Ces dissertations, sans titre et sans nom d'auteur, étaient fort difficiles à se procurer en librairie et restaient souvent ignorées de ceux qui avaient intérêt à les connaître. M. V. s'est enfin décidé à les réunir, et il faut s'en féliciter hautement : désormais ces précieuses études d'un des maîtres de la philologie classique ne risquent plus de se perdre et elles pourront produire tout leur fruit.

Les opuscles académiques de M. V. ont un caractère à la fois pédagogique et scientifique : ce sont non seulement des travaux d'érudition, mais encore des modèles destinés à former les jeunes philologues à une saine méthode de critique et d'interprétation. La méthode de M. V. est en effet excellente, et il l'a résumée fort heureusement en ces termes ; *Nobis persuasum est summum esse in philologia non divinare, sed intelligere*. Chacune de ces dissertations est une application de ce principe : les textes sont soumis à une analyse pénétrante ; le pour et le contre, soigneusement pesés ; les raisons, rigoureusement déduites ; les explications, justifiées par des rapprochements lumineux et convaincants ; les corrections, quand elles sont nécessaires, proposées avec prudence et appuyées de preuves solides. M. V. ne laisse échapper aucune occasion de donner un conseil utile, de formuler un précepte judicieux, de prémunir les élèves contre l'abus des conjectures. La collection de ses *Opuscula* constitue un véritable cours pratique de critique et d'exégèse philologiques. A ce titre, on ne saurait trop en recommander la lecture aux débutants. Quant

zélandais, je me refuse absolument à voir dans les noms d'animaux, si répandus dans l'onomastique contemporaine, « un vestige de l'instinct totémique. » Ni les gens qui s'appellent *Leloup*, ni ceux qui s'appellent *Lecog*, *Pouillet* ou *Poussin* (je proteste !) ne furent ainsi nommés parce qu'on les croyait apparentés aux louves et aux poules. Le Renard subtil et le Cerf agile de Cooper devaient leur nom, le premier à la sagacité de son esprit, le second à la vitesse de ses pieds : ils sont cousins d'Ulysse et d'Achille, et le *totem*, si *totem* il y a, est hors de cause.

aux savants, il est superflu d'attirer leur attention sur la valeur des productions de M. V.

Le premier volume des *Opuscula* contient 33 numéros (programmes de 1875 à 1891). Les auteurs étudiés sont principalement, parmi les Grecs : Sophocle, Platon, Théocrite et Callimaque; parmi les Latins : Ennius, Lucrèce, Tite-Live, Tacite (*Dial. de orat.*) et Juvénal. Le second volume comprendra les programmes parus depuis 1891, ainsi que les index. Nous en attendons la publication avec impatience.

P. T.

HENRI GOELZER, *Lexique français-latin destiné aux classes de grammaire* (6^e, 5^e, 4^e), *ouvrage extrait du Nouveau Dictionnaire français-latin*. Paris, Garnier frères, 1906. VIII-920 pp. gr. in 8^o à 2 colonnes.

Le *Nouveau dictionnaire français-latin* de M. Goelzer a été accueilli avec une faveur marquée et méritée. Le *Lexique* extrait de ce grand ouvrage aura, nous n'en doutons point, le même succès, car l'auteur n'a rien négligé pour le rendre pratique et commode. Peut-être le vocabulaire est-il trop étendu pour les élèves des classes inférieures¹; mais comme les besoins de l'enseignement français diffèrent de ceux du nôtre, je ne me hasarderai pas à trancher la question. Voici quelques menues observations qui me sont venues à l'esprit en feuilletant le volume. A : dans « s'éveiller au bruit », A marque la coïncidence comme dans les exemples précédents. — ABSOLU (POUVOIR) : ajouter *regnum*. — AFFABLE : ajouter *comis*. — BRAVER : ajouter *contemnere* (*gladios, pericula, etc.*). — BRÛLER (intransit.) : ajouter *uri*. — CHAISE A PORTEURS : *sella (gestatoria)*, et non *lectica*. — CONSEIL (= avocat) : *advocatus*. — COUP : coup sur coup, *subinde*; tout d'un coup (en une fois), *simul, una*. — ENJEU (METTRE POUR) : *deponere*. — MALGRÉ : les élèves sont souvent embarrassés de rendre ce mot; il aurait fallu indiquer un plus grand nombre de tournures (cf. NONOBTANT). — MORGUE (SANS) : *civilis, civi-*

¹ J'ai noté un grand nombre de termes de médecine, de botanique, de cuisine, de droit, etc., que l'élève rencontre rarement dans les textes classiques.

liter. — OBSTINÉMENT : ajouter *mordicus*. — OCULAIRE (TÉMOIN) : *oculatus testis*. — ŒIL : sous les yeux de . . . , *ante oculos*, *in conspectu (alicuius)*, *teste (aliquo)*. — PERSONNE : le datif *nemini* est usité. — PEU : *aliquantum* ne signifie pas « un peu », mais « une assez grande quantité ». — PLUSIEURS : ajoutez *aliquot*. — POINT : de point en point, *ordine (narrare, exponere, etc.)*. — PROPOSER : p. 713 B, l. 14, lire *obversentur* au lieu de *observentur*. — PROPOSER UNE LOI : *legem rogare*. — SANS : cet article pourrait être plus complet. — SEUL : à lui seul, *solus* ou *ipse per se*. — TENDRESSE (des parents) : *indulgentia*. — VOIR : bien vu, *acceptus*.

L'exécution typographique est digne d'éloges : peu de livres de classe se présentent sous un aspect aussi engageant et ménagent autant les yeux de l'enfant.

P. T.

FÉLIX GAFFIOT, **Le subjonctif de subordination en latin** (I. Propositions relatives. — II. Conjonction *cum*). Paris, Klincksieck, 1906. 1 vol. in-8° de 222 pp. Prix : 5 fr. — Id., **Ecqui fuerit « si » particulae in interrogando latine usus**. Paris, Klincksieck, 1906. Prix : 3 fr. 50.

I. L'emploi du subjonctif de subordination en latin est une de ces questions qui font le désespoir — ou le bonheur des grammairiens. En la reprenant après tant d'autres, M. Gaffiot n'a pas fait œuvre inutile. Il réagit (et il était bon de le faire) contre le dogmatisme qui a régné trop longtemps dans la syntaxe latine, contre ce déterminisme grammatical, comme il l'appelle, qui établit des règles mécaniques et inflexibles d'après des faits insuffisamment observés et qui corrige arbitrairement les textes classiques au nom du « bon usage ». Son *Introduction* renferme d'excellentes remarques sur l'abus des statistiques, sur l'idée exagérée qu'on se fait du purisme des anciens, sur la stabilité (du moins relative) de la syntaxe dans les langues qui ont une littérature ¹.

¹ A propos de la latinité de Cicéron et de César, je note (p. 10) cette réflexion fort juste et qu'on fera bien de méditer : « Ce qu'ils (Cicéron et César) ont laissé, ne l'utilisant point, n'est pas nécessairement de moindre qualité latine que ce qu'ils ont pris. Et comme ils n'ont pas eu l'occasion de tout dire ce qui pouvait se dire en latin, ils ne doivent pas être tenus pour des représentants de tout le bon latin. »

M. G. a limité l'objet de son étude à l'emploi du subjonctif dans les propositions relatives et dans les propositions avec *cum*. Sa doctrine se ramène à deux grands principes, ou mieux à deux grands faits : 1° Il y a des cas où le *subordonnant* n'a sa valeur propre que s'il est suivi du subjonctif ; la construction du subjonctif est *nécessaire*. Ainsi, il faut le subjonctif pour que *ut* ait le sens final, pour qu'il emporte la notion consécutive, pour qu'il emporte la notion concessive, etc. 2° Il y a des cas où le *subordonnant* a sa valeur propre avec l'indicatif et où la construction normale de la subordonnée est la construction indicative. Il en est ainsi pour les propositions relatives (les finales exceptées), pour les propositions avec *cum*, etc. Dans ces propositions, l'emploi du subjonctif est *facultatif*. Quand le subjonctif intervient, il sert à dégager ou ajouter des nuances que la construction indicative n'exprime pas. En somme, l'écrivain est le souverain juge et la langue lui laisse toute latitude ; s'il se contente du rapport fondamental qui lie la subordonnée à la principale, il dispose de la construction normale ; si ce rapport lui semble insuffisant, la construction subjonctive est là qui lui offre son jeu de nuances déterminées¹. M. G. distingue donc les *faits de langue* et les *faits de style*, les nuances *imposées* (l'expression n'est peut-être pas très heureuse) et les nuances qui dépendent de l'intention particulière de l'écrivain. Pour les propositions qui admettent concurremment l'indicatif et le subjonctif, chaque exemple doit être étudié à part et soigneusement analysé au point de vue littéraire : il ne s'agit pas de régenter et de corriger les auteurs, mais de les interpréter et d'entrer dans leurs vues.

L'ouvrage de M. G. n'est qu'une série d'applications de ces principes, applications souvent heureuses, parfois discutables. On le lira avec profit et il contribuera à introduire quelque méthode dans une des parties les plus embrouillées de la syntaxe latine.

II. La thèse latine de M. G. tend à démontrer que *si* interrogatif ne se rencontre pas avant Tite-Live ; encore cet auteur ne l'a-t-il employé qu'avec des verbes dont le sens se rapproche plus ou moins de celui de *tentare*. Je dois avouer que les arguments

¹ P. 15-16.

subtils de M. G. ne m'ont pas convaincu et que je ne puis accepter certaines de ses interprétations (par exemple, Plaute, *Trin.*, 763; *Pers.*, 825; Térence, *Ad.*, 239, etc.).

Néanmoins je m'empresse de reconnaître qu'il a réussi à éliminer bon nombre d'exemples où l'on avait cru voir jusqu'ici un *si* interrogatif.

P. T.

A propos du Corpus Tibullianum : Un siècle de philologie latine classique, par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, XXIII). Paris, Alcan, 1906. 1 vol. in-8° de VIII-570 pp. Prix : 18 fr.

La nature et le but de cet ouvrage sont clairement indiqués dans la préface : « Ce livre n'est pas un répertoire bibliographique, bien qu'il puisse jusqu'à un certain point en tenir lieu, » étant donné le nombre des ouvrages examinés : c'est une étude » d'histoire et de méthodologie. Je me suis proposé de faire » connaître le travail philologique consacré pendant le XIX^e » siècle au *Corpus Tibullianum*..... L'œuvre de l'historien de la » philologie ne consiste pas seulement à donner un tableau des » faits, mais principalement à déterminer les procédés employés, » à juger et ces procédés et la façon dont ils ont été mis en pra- » tique, par suite la valeur des résultats, à distinguer ce qui a » abouti et ce qui a échoué et à montrer pourquoi. Ce livre est » donc surtout une initiation à la méthodologie : la méthode n'a » pas été créée en un jour ; elle est sortie de tâtonnements pro- » longés ; on la verra se former et se préciser, se rapprocher peu » à peu de la rigueur scientifique sans pouvoir y atteindre abso- » lument, par suite des conditions mêmes de la matière à ouvrir... » Mon but sera pleinement atteint si, après la lecture de ce livre, » on a une connaissance d'ensemble du monument imposant » élevé à Tibulle par la philologie pendant ces cent dernières » années, si on en distingue clairement les parties durables et » celles qui sont tombées en poussière, si on se rend compte » exactement que la qualité des résultats provient de l'application » régulière ou défectueuse de la méthode, à laquelle s'est trop » souvent substituée la fantaisie individuelle, si enfin on a une » vue précise de ce qui reste à faire sur le *Corpus Tibullianum*. »

Je dois renoncer à analyser ici un livre qui n'est lui-même qu'une analyse de centaines d'éditions, de commentaires, de monographies, de dissertations, d'articles et de comptes rendus, mais je crois pouvoir affirmer, après l'avoir lu d'un bout à l'autre, que l'auteur a complètement réussi et qu'il n'a pas à regretter l'énorme labeur auquel il s'est assujéti. Il ne s'est pas laissé écraser par la masse des matériaux qu'il avait à mettre en œuvre. Il excelle à faire ressortir les points essentiels, à résumer les controverses, à caractériser les travaux des savants qui se sont occupés de Tibulle, à souligner d'un trait ferme et net les erreurs et les fautes, à noter les progrès, à dégager les résultats acquis. On le suit sans effort à travers les broussailles des discussions philologiques, et l'on cueille en passant mainte remarque pleine de goût, mainte observation intéressante. Bref, il nous a donné un modèle d'exactitude, de clarté et de critique judicieuse. Son ouvrage est appelé à figurer dans toutes les bibliothèques de séminaires philologiques. En montrant l'immense déchet produit par le manque de méthode, l'abus de l'hypothèse, l'ignorance et la légèreté, il contribuera à former des esprits justes, pondérés, réfléchis et consciencieux.

P. T.

CARLO PASCAL, **Seneca**. Catane, Battiato, 1906. viii-86 pp. in-12 (avec portrait).

Ce livre n'est point un ouvrage d'ensemble sur Sénèque : c'est une série d'études détachées, dont la première et la principale est une apologie du philosophe, apologie que M. P. avait d'abord présentée au public lettré de plusieurs villes d'Italie sous la forme d'une conférence.

Il s'est formé, dit M. P., une triste légende touchant le caractère moral de Sénèque : on a prétendu que ses actes étaient en désaccord avec ses paroles, que tout en prêchant la vertu il était le contraire d'un homme vertueux. Cette légende a son origine dans les calomnies d'un misérable nommé P. Suillius, qui s'était rendu redoutable comme accusateur du temps de Claude et qui fut condamné sous Néron (Tacite, *Ann.*, XIII, 42-43). Certes, Sénèque n'est point parfait ; il a quelquefois péché par faiblesse, il n'a pas toujours évité l'ostentation ; mais la noblesse de son âme a été trop et trop longtemps méconnue. On lui a reproché l'*Apocryntose* comme une œuvre de vengeance

personnelle, alors que c'est en réalité la protestation indignée d'un citoyen contre la bassesse du Sénat, qui avait déifié Claude. Ministre de Néron, Sénèque fut impuissant à empêcher les crimes et les désordres de l'empereur. Plein de douleur et de dégoût, il se retira peu à peu des affaires pour se consacrer à la philosophie. La postérité ne lui a point pardonné les immenses richesses qu'il devait à la munificence de Néron; mais ces richesses, il les a acceptées malgré lui; il n'en a pas été l'esclave; elles ne l'ont point détourné du genre de vie simple et austère qu'il avait embrassé. M. P. termine ce morceau par l'éloge de Sénèque envisagé comme écrivain et comme penseur, et par le récit de ses derniers moments.

La seconde étude, intitulée *La prétendue bassesse de Sénèque* (*La pretesa viltà di Seneca*), est destinée à compléter et à corroborer la première. On attribue à Sénèque trois ouvrages qui lui font peu d'honneur : 1° la *Consolation à Polybe*; 2° l'éloge funèbre de Claude, prononcé par Néron; 3° la lettre de Néron au Sénat sur la mort d'Agrippine. Pour ce qui concerne la *Consolation à Polybe*, M. P. se borne à déclarer qu'à l'époque où elle fut écrite, Claude était encore un bon prince et que les louanges que lui accorde Sénèque ne peuvent être taxées d'adulation. Quant à l'éloge funèbre de Claude, il soutient que c'est par erreur que Tacite l'a mise sur le compte de Sénèque : celui-ci a composé le discours que Néron prononça au Sénat après la mort de son père adoptif, mais non cette malheureuse élucubration qui excita les rires du public. Enfin l'attribution à Sénèque de la lettre sur le meurtre d'Agrippine n'a d'autre fondement que la rumeur populaire. J'avouerai que, sur tous ces points, il m'est difficile de donner raison à M. P. Le ton de la *Consolation à Polybe* n'est pas digne d'un philosophe et ne s'excuse que par l'abattement où l'exil avait jeté Sénèque. Rien ne nous autorise à révoquer en doute le témoignage formel de Tacite au sujet de la *laudatio funebris* de Claude (*Ann.*, XIII, 3 : *oratio a Seneca composita*) : bien au contraire, il est naturel de penser que le jeune Néron, débutant par un discours d'apparat, a eu recours à la plume de son précepteur. Mais, objecte M. P., peut-on admettre qu'un homme d'expérience et de tact comme Sénèque ait commis la maladresse de louer l'empereur défunt pour des qualités qu'il n'avait pas? Hélas ! les exemples ne manquent pas d'oraisons funèbres, composées par des gens d'esprit, qui ont provoqué des sourires à grand peine

réprimés : le mensonge officiel fait souvent l'effet d'une ironie amère. Que Sénèque ait rédigé la lettre au Sénat sur le meurtre d'Agrippine, on n'a pu que le soupçonner ; mais le soupçon était assez fondé : après son parricide, Néron était en proie à un trouble et à une agitation extrêmes, et l'on a peine à se le figurer écrivant des phrases ingénieuses comme celle-ci, qui est tout à fait dans le goût de Sénèque : *Salvum me esse adhuc nec credo nec gaudeo* (Quintil., VIII, 5, 18).

Dans sa troisième étude (*Tacito e Seneca*), M. P. examine les passages des *Annales* relatifs à Sénèque. Tacite, en somme, traite Sénèque avec peu de bienveillance ; il s'est laissé influencer par Pline l'Ancien, qui était hostile au philosophe ; son récit n'est pas exempt, d'ailleurs, de contradictions et d'incohérences.

Une courte notice est consacrée à un buste conservé au Musée de Berlin, qui représente Sénèque sous des traits tout différents de ceux que lui prête la tradition.

Enfin deux appendices traitent, l'un du *De matrimonio* de Sénèque, qui, d'après M. P., aurait été un dialogue où les avantages et les désavantages du mariage étaient débattus, l'autre de la religion d'après Sénèque et les épicuriens.

Il est certain que souvent Sénèque a été trop sévèrement jugé ; M. P. a voulu réagir contre des accusations portées à la légère et sans une critique suffisante. Sa tentative est louable ; mais j'estime que son zèle l'a parfois emporté un peu loin. Il y a un livre à faire sur Sénèque. En attendant qu'il paraisse, on lira avec fruit l'opuscule du savant professeur italien.

P. T.

J.-J. HARTMAN, *Keizer Domitianus uit een nieuw oogpunt beschouwd*. Amsterdam, J. Müller, 1907. 40 pp. in-8°.

Dans cette lecture faite à l'Académie Royale des Sciences d'Amsterdam (Section des Lettres, 4^e série, t. VIII), M. Hartman tente, il ne s'en cache pas, une réhabilitation de Domitien. L'entreprise paraîtra hardie, pour ne pas dire téméraire : l'empereur que Suétone charge de tant de cruautés, dont Tacite et Pline le Jeune ont flétri la tyrannie, que Juvénal a qualifié de « Néron chauve », cet empereur a une réputation de « monstre » si bien établie qu'on se demande s'il est possible de réformer le jugement de la postérité. Pourtant une phrase de M. le profes-

seur Naber donne à réfléchir. Il écrivait un jour à M. H. : « Que savons-nous, au fond, de Domitien ? » Cette question fut pour M. H. comme un trait de lumière. Il se mit à examiner les sources et arriva à cette conclusion : qu'on n'en pouvait rien tirer ou pas grand chose. La manière de Suétone est connue : il se plaît à ramasser les anecdotes scandaleuses, les cancans, les calomnies, les insinuations malveillantes, sans souci de la vérité ni même de la vraisemblance ; Pline le Jeune et Tacite ne sont pas impartiaux ; Juvénal n'est qu'un satirique ; etc. En bonne critique, il faut renoncer à dégager de ces témoignages plus que suspects la véritable physionomie de Domitien. Mais il est un auteur de cette époque qui nous permet de mieux juger les choses, savoir le poète Stace. Stace ! un flatteur ! dira-t-on. C'est précisément pour cela qu'il peut nous fournir de précieuses indications. Sa *Thébaïde* eut un immense succès ; il est impossible que Domitien ne l'ait point lue, si même il n'a point assisté à ces *recitationes* où courait tout le beau monde de Rome. Eh bien, la *Thébaïde*, qui raconte la guerre d'Étéocle et de Polynice, peint sous les couleurs les plus vives l'horreur des haines entre frères. Est-il vraisemblable qu'un poète courtisan eût choisi un pareil sujet et l'eût traité de cette façon, si, comme le prétend Suétone, Domitien avait détesté son frère Titus et n'avait cessé de lui tendre des embûches ?... L'idée de réfuter Suétone par Stace est assurément originale et ingénieuse. Tout le mémoire est d'ailleurs semé d'observations intéressantes. M. H. est un habile avocat. Il a plaidé avec beaucoup de verve et d'esprit la cause de Domitien. La gagnera-t-il ? Je n'oserais l'affirmer. En tout cas, il aura contribué à réduire à leur juste valeur les classiques portraits de tyrans qui encombre l'histoire de l'Empire romain.

P. T.

Études sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules. — Les derniers écrivains profanes : Les **Panegyristes**; **Ausone**; Le « **Querolus** » ; **Rutilius Namatianus**, par RENÉ PICHON, *Docteur ès lettres, Professeur de Première Supérieure au Lycée Henri IV.* Paris, Leroux, 1906. x-322 pp. Prix : 7 fr. 50.

L'histoire de la littérature latine depuis les Antonins, relativement négligée en Allemagne, a fait l'objet en France de

nombreux et excellents travaux. Outre *La Fin du Paganisme* de M. Boissier, je citerai le *Prudence* de M. Puech, le *Saint Ambroise* de M. Tham'n, le *Lactance* de M. Pichon, le *Tertulien* de M. Guignebert, le *Rutilius Namatianus* de M. Vessereau, et surtout *Les Africains (les Patens)* et l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* de M. Monceaux, auxquels M. Pichon semble avoir voulu donner un pendant par ses *Études sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules*.

Le volume que nous avons sous les yeux est consacré aux derniers écrivains profanes. Les chrétiens viendront ensuite.

L'*Introduction* porte ce titre caractéristique : *La littérature gallo-romaine et les origines de l'esprit français*. M. P. estime donc que dans l'ensemble des lettres latines on peut distinguer une littérature gallo-romaine et reconnaître dans celle-ci quelques traits de ce qui sera plus tard l'esprit français. Cette littérature ne date guère que du IV^e siècle. Pour expliquer son apparition tardive, M. Pichon attache beaucoup d'importance à ce fait que la culture latine n'a pénétré en Gaule que lentement, graduellement. Il n'y aurait rien à redire à cela, si la littérature gallo-romaine était une littérature plus ou moins populaire, s'adressant à la masse de la nation. Mais M. P. constate lui-même à diverses reprises que c'est une littérature essentiellement aristocratique; or l'aristocratie gauloise s'est romanisée de bonne heure. L'Afrique, où la civilisation romaine n'était assurément pas plus répandue que dans la Gaule méridionale, a eu la première des écrivains d'une originalité assez marquée pour qu'on puisse parler d'une littérature « africaine ». En réalité, la naissance de groupes littéraires provinciaux est due à l'affaiblissement de l'ascendant de la capitale. Cet ascendant, l'Afrique l'a subi moins longtemps que la Gaule, qui jusqu'aux grandes crises du III^e siècle avait les yeux sans cesse tournés vers Rome comme vers le foyer de toute vie intellectuelle.

M. P. a donné aux Panégyristes la place d'honneur. Dans deux chapitres substantiels, il les étudie comme représentants du monde des écoles et comme organes de la politique des empereurs. Il s'est efforcé de les juger équitablement : il ne dissimule point leurs défauts, qui ne sont que trop visibles, mais il relève chez eux certains mérites qu'on est tenté de méconnaître sous l'empire d'idées préconçues. Si l'on trouve qu'il s'étend un peu longuement sur des questions qui sortent

du cadre de l'histoire littéraire proprement dite, il ne faut pas oublier que, dans son *Avertissement*, il annonce l'intention de chercher dans les textes des renseignements sur l'histoire morale et sociale de la Gaule au IV^e siècle. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, car ces pages d'histoire sont intéressantes et instructives.

Le chapitre sur Ausone est d'une lecture fort agréable. M. P. a dessiné avec finesse la physionomie du vieux poète, curieux mélange de pédantisme et de bonhomie, de naturel et d'affectation, et il l'a encadrée dans le tableau de la société mondaine où le talent du chancre de la Moselle s'est formé et a été fêté.

Pour le *Querolus*, il se borne à en donner une analyse spirituelle. Il admet sans restriction l'hypothèse de M. Louis Havet (remaniement en prose d'un texte en vers), hypothèse ingénieuse mais à laquelle, pour ma part, je ne puis souscrire. Il ne dit rien des allusions satiriques aux misères du temps qu'on pourrait découvrir çà et là dans cette comédie ¹.

Le poète Rutilius Namatianus, à qui M. Vessereau a consacré naguère un gros volume ², a fourni la matière du dernier chapitre. M. P. n'est pas d'accord avec M. Vessereau sur la nature du poème *De redivit suo* : il y voit, non pas un journal de voyage, mais une œuvre composée après coup, et je suis porté à lui donner raison. Je crois qu'il est aussi dans le vrai quand il soutient que Rutilius était au fond non seulement indifférent mais hostile au christianisme.

Le livre se termine par quatre appendices. Dans le premier, M. P. combat l'opinion de M. Seeck, qui attribue au seul Eumenius la plupart des panégyriques; dans le second, il propose quelques changements au texte des panégyriques en invoquant les règles de la prose métrique; dans le troisième, il traite de quelques points douteux de l'histoire d'Ausone et essaie de fixer la chronologie des œuvres du poète; dans le quatrième, il présente quelques observations critiques sur le texte d'Ausone.

¹ Le *togatus* dont il est question dans le *Querolus* n'est pas, que je sache, un « agent de police » (p. 226), mais un avocat. Au IV^e siècle, l'ordre des avocats s'appelait *corpus togatorum*.

² V. *Revue*, t. XLVIII (1905), p. 279.

Et maintenant que faut-il penser de la thèse énoncée dans l'*Introduction* et développée dans le corps de l'ouvrage, savoir que la littérature gallo-romaine nous offre comme une ébauche anticipée de ce qu'on appelle l'esprit français? Cette thèse est séduisante, je le confesse, et habilement présentée. Ce serait un fait historique de la plus haute importance si l'on parvenait à découvrir une filiation intellectuelle entre les écrivains français du XVII^e et du XVIII^e siècle et les écrivains gallo-romains de la fin de l'Empire. Mais la question est terriblement compliquée, et je reste un peu sceptique.

L'esprit français est le produit d'une longue élaboration. Ses qualités distinctives : le tact, la mesure, la politesse, la clarté, la régularité, la finesse, etc., tout cela s'est développé par l'action du temps et des conditions historiques. Les Gallo-Romains du IV^e siècle ont quelques traits de ressemblance avec les Français du XVII^e, je le veux bien; mais on pourrait en dire autant des Romains du temps de Pline le Jeune. Faut-il parler d'influence de race ou d'analogie de situation? Les personnages que nous présente M. P. sont d'honnêtes fonctionnaires et professeurs, blanchis sous le harnais, pondérés comme il sied à des gens qui font partie du monde officiel. Mais représentent-ils à eux seuls le caractère national? La Gaule n'a-t-elle pas eu ses fantaisistes, qui n'en devaient guère à ceux de l'Afrique¹?

Quoi qu'il en soit, les rapprochements établis par M. P. sont piquants et n'ont rien de forcé. Son livre est plein d'idées et de faits et repose sur une connaissance approfondie du sujet. Il témoigne d'un goût littéraire délicat et d'un sens psychologique aiguisé. Enfin il est écrit avec verve et avec esprit. Nous souhaitons que l'auteur ne nous fasse pas trop attendre la suite de ses *Études sur la littérature latine dans les Gaules*.

P. T.

¹ Cf. NORDEN, *Die Antike Kunstprosa*, p. 638-640 : « Wer Sidonius, Ennodius, Gregor von Tours gelesen hat, weiss, dass die Prosa, GANZ WIE BEI DEN AFRIKANISCHEN SCHRIFTSTELLERN, oft bis zur völligen Unverständlichkeit verzerrt ist, dass zwischen ihr und der Poesie an gehobenen Stellen jede Schranke gefallen ist, dass die normale Stellung der Worte ganz und gar degeneriert, dass verwegene Neologismen sich mit hocharchaischen Worten paaren, dass all die Spielereien, vor allem der Klingklang des Homoioleuton und der Wortwitzleien in erschreckendem Umfang Ver-

LOUIS MERCIER, *Le Poème de la Maison*. Paris. Calmann-Lévy, éditeurs. 3.50 fr.

M. Louis Mercier est un poète simple et modeste qui vit dans un petit village du Roannais, au milieu de paysans dont il partage l'existence et les travaux. Il a chanté naguère, dans *Voix de la Terre et du Temps*, « la terre maternelle et féconde, éternellement jeune et souriante, » et c'est ce qu'il chante encore aujourd'hui, en des vers qui ont souvent la largeur et la simplicité de l'antique. Il célèbre les êtres et les choses de la Maison, de la vieille maison des aïeux, de « la maison douce où leur race a grandi ». Et ainsi, comme en une litanie pieuse, il dit la Porte, hospitalière au mendiant, fermée, la nuit, aux rôdeurs, les Fenêtres, la Cheminée, évocatrice des longues veillées d'hiver, la Table, le Lit ancestral, la vieille Horloge qui sonne l'heure du travail, du repos, de la joie, de la mort, la Lampe, la Cave, le Four, où se cuit le pain sacré, le Grenier, le Puits, qui garde le souvenir de tous les visages humains qui se sont penchés sur lui, le vieux Christ verroulu qui pend au mur et dont la figure fruste, taillée dans le bois, ressemble à celle des gens du pays, pousseurs de charrue et semeurs de grain. Le poète associe à sa louange les animaux familiers de la ferme : les bœufs, l'âne, les chèvres, le porc, le chien. Enfin, en un dernier poème, et qui n'est pas le moins beau, il dépose son offrande aux pieds des Morts qu'il fait revivre et

wendung finden, so dass die Sprache teils in bacchantischem Taumel dahinrast, wie ein schlammiger Strom alles mit sich fortrahend, teils zu förmlichen Schellengeläute ausartet. » — Dans son désir d'opposer l'esprit gaulois à l'esprit africain, M. P. écrit (p. 8-9) : « Ainsi, dans l'éloquence d'apparat, quelle différence entre les *Florida* d'Apulée et les Panégyriques d'Eumène ou de Claudius Mamertinus ! Là, des causeries fantaisistes et décousues, pleines de hors-d'œuvre capricieux, brillantes dans le détail, imagées, curieusement travaillées, avec une affectation perpétuelle d'esprit précieux et de style artiste : ici, des harangues solennelles et régulières, d'un ton soutenu, d'une allure noble, uniforme, tout à fait académique. » M. P. paraît oublier que les conférences d'Apulée, destinées à amuser le public, appartiennent à un tout autre genre littéraire que les panégyriques adressés aux empereurs. Sa comparaison pêche par la base. Si Apulée eût été appelé à l'honneur de haranguer une Majesté impériale, sans doute il eût conservé ses qualités et ses défauts natifs, mais il eût pris un autre ton que dans les *Florida*.

dont il peuple, pour un moment, la maison qu'ils ont habitée et que leur souvenir protège encore.

Je ne saurais assez dire combien ces poèmes, aux titres si familiers, m'ont ému : on sent là un homme pour qui le « métier de poète » n'est pas chose frivole et vaine, et qu'il est sincère et qu'il a respiré

Quelque chose de l'âme éparse dans la terre.

Une beauté sévère et sainte se reflète en ces vers qui expriment « l'émouvante beauté du rustique labeur ». Ils ont parfois des accents qui troublent, tant on les sent frémir de tendresse et de ferveur vraie.

L'auteur le dit lui-même, du reste :

Car mon œuvre est fille de votre esprit vivace ;
Le souffle de mes morts y revient palpiter,
Et, sans doute, ce sont les lointaines pensées
Silencieusement dans leur être amassées
Dont mon âme déborde et qui la font chanter.

Il n'y a là nulle rhétorique et, vraiment, ce Poème de la Maison ne pouvait être écrit que par un « paysan » qui a gardé dans le sang de ses veines et jusque dans la moëlle intime de ses os l'amour de la terre amie.

J. VAN DOOREN.

M. BRANTS en O. VAN HAUWAERT, **Dicht en Proza**, Gand, Vanderpoorten.

La firme Vanderpoorten, de Gand, publie un nouveau livre de lecture néerlandaise, destiné notamment aux classes inférieures des athénées. Nos deux distingués collègues ne sacrifient pas docilement au dieu du jour, l'utilitarisme. Alors que des esprits sérieux prétendent que le livre de lecture doit servir la concentration, faire office de creuset où viennent se fondre des éléments divers et être un instrument de culture non seulement littéraire mais générale, MM. B. et V. H. maintiennent la tradition idéaliste, mais une tradition éclairée et complétée ; épurer le goût, faire aimer la patrie et initier à sa littérature, voilà leur but. Ils ont divisé la matière en six rubriques : la maison et l'école, les fables et contes, la nature, la vie, le pays et la nation, l'art et la science. Le choix des morceaux a été

considérablement renouvelé, et les auteurs contemporains, y compris les derniers venus, ont obtenu la part du lion. Chaque extrait est accompagné d'une notice biographique et souvent d'un portrait de l'écrivain, ce qui ne manque pas de créer un courant sympathique entre lui et l'élève. Le volume se termine par des conseils sur l'art d'écrire, qui doit, à ses débuts, se rattacher étroitement à la lecture, et les auteurs ont prouvé et corroboré le principe en donnant deux cents sujets de rédaction choisis à cet effet. Pour coordonner les renseignements fournis par les notices, MM. B. et V. H. ont mis en tête de leur livre une vue à vol d'oiseau de la littérature néerlandaise, et pour donner une base aux jeunes gens curieux d'observations linguistiques, ils y ont ajouté quelques renseignements sur les origines de la langue, sa place dans le groupe germanique, ses transformations phonétiques, etc. Ces considérations, entrecoupées de spécimens, ont pour but d'éveiller la curiosité plutôt que de la satisfaire. Ce n'est pas là évidemment une histoire de la langue. Si ce n'était évident, on pourrait reprocher aux auteurs d'abuser du titre qu'ils ont choisi, mais ce serait leur chercher une aussi facile que mauvaise querelle. J'aime mieux reconnaître que, malgré son exigüité, l'aperçu littéraire contient des noms d'écrivains qui n'ont été étudiés qu'en ces dernières années, tels Van der Noot, De Swaen, etc; mais en louant l'information de nos collègues je leur demanderai par exemple si le rôle de la revue *De Gids* n'aurait pas pu être précisé, et je leur signalerai une faute d'impression, qui fait du poème d'Otfried un monument « saxon ». Qu'il nous soit permis de réserver notre opinion sur le choix des morceaux. Je laisse aux professeurs d'école normale le soin de dire si le point de vue purement littéraire et des textes d'une intelligence facile conviennent le mieux à de futurs instituteurs. C'est le cas de répéter : *the proof of the pudding is in the eating*. La pratique décidera. Mais je ne doute pas que même dans la région wallonne, la chrestomathie ne puisse rendre des services.

Une dernière remarque m'est suggérée par le désir d'éviter à mes collègues un malentendu possible. Ils recommandent aux élèves, comme c'est leur droit, d'écrire dans un style vivant et pittoresque, et, avec l'esprit pédagogique qui les caractérise, ils leur montrent des modèles puisés au livre même. Mais je crains qu'en faisant chercher aux jeunes gens une

tournure « appropriée et littéraire » pour des expressions telles que : *de natuur tooit zich met haar wintergewaad, de middagzon brandt, het onweer woedt, het maantje pinkt, het landschap lacht*, ils n'expriment pas assez nettement leur véritable pensée. Ces expressions sont déjà métaphoriques, et il n'est pas question ici, je pense, d'enchérir sur les métaphores et d'éviter le mot propre, dont nos enfants n'ont pas une provision inépuisable, mais bien d'analyser, de décomposer le phénomène à décrire, de substituer à la résultante la série des composantes, comme disent les physiciens, ou encore de transformer un tableau achevé en un tableau qui s'achève.

Nous souhaitons au nouveau livre de lecture, qui, à certains égards, est aussi un livre neuf, tout le succès qu'il mérite, et alors l'éditeur pourra se montrer plus large, sans équivoque, dans le choix de ses caractères.

G. DUFLOU.

R. H. CARR, **Plutarch's Lives of Coriolanus, Caesar, Brutus and Antonius in North's translation, edited with introduction and notes.** Oxford, Clarendon Press, 1906. xxxvi-289 pp. in-8°. Prix : 3 sh. 6 p.

Les quatre *Vies* de Plutarque qui ont servi de sources à Shakespeare ont été plusieurs fois réimprimées séparément et même une fois reproduites en photo-lithographie. M. le prof. W. W. Skeat avait fait choix pour son édition, parue en 1875, du texte de 1612, qui est postérieur à la carrière théâtrale du poète, puisque celui-ci se retira dans sa ville natale vers cette date. M. Skeat avait joint aux quatre *Vies* énumérées dans le titre ci-dessus une Vie d'Octave Auguste, rédigée par un compilateur anonyme d'après Suétone et d'autres historiens de l'antiquité, et des extraits des *Vies* de Thésée, héros figurant dans le *Songe d'une nuit d'été*, et d'Alcibiade, un des personnages du *Timon d'Athènes* de Shakespeare.

La comparaison entre l'édition déjà ancienne de M. Skeat et la nouvelle édition de M. Carr est à l'avantage de cette dernière. M. Carr a fait choix d'un texte de 1595, antérieur à la tragédie de Jules César et ayant par conséquent pu servir de source au grand dramaturge. Nous avons noté, en collationnant quelques pages des deux textes, des variantes résultant de retouches

nombreuses d'un traducteur soucieux de clarté et d'élégance. Le texte le plus ancien et le plus fruste est celui qui intéressera le plus les « anglistes ».

A cette supériorité du texte de M. Carr (1595) sur celui de M. Skeat (1612) s'ajoutent des différences marquées dans l'introduction et les notes. M. Carr combat et rectifie les opinions de son éminent prédécesseur sur une série de points de détail, dont nous ferons grâce au lecteur. Il étudie les deux méthodes d'après lesquelles Shakespeare a utilisé Plutarque : l'emprunt libre, aboutissant dans *Jules César* à une refonte totale des scènes et des caractères, et l'imitation plus fidèle, parfois même littérale, que nous constatons dans *Antoine et Cléopâtre* et plus encore dans *Coriolan*.

Un tableau renvoyant aux passages tirés de Plutarque par Shakespeare n'occupe pas moins de cinq pages.

Les renvois se rapportent presque tous aux trois tragédies dites romaines et que nous venons de mentionner. *Hamlet* et le *Marchand de Venise* y figurent pour un passage, *Timon d'Athènes* pour deux. C'est dire que M. Carr n'attribue pas grande influence aux Vies de Thésée et d'Alcibiade. Il les a du reste écartées de son édition, ainsi que la compilation anonyme intitulée Vie d'Octave Auguste.

Désormais, c'est à l'aide de l'édition de M. Carr qu'on étudiera les tragédies romaines de Shakespeare.

P. HAMELIUS.

P. BOYER et N. SPÉRANSKI, **Manuel pour l'étude de la langue russe**. *Textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique*. Paris, A. Colin, 1905. xiv-386 pp. in-8°. Prix : 10 fr.

« ... On n'apprend pas une langue par la grammaire : si compliqué, si fragile qu'en soit le mécanisme, une langue ne s'apprend que par la pratique seule, mais à la condition toutefois que chaque difficulté rencontrée reçoive son explication immédiate... A l'étudiant qui commence l'étude (du présent manuel), il n'est demandé qu'un très sommaire apprentissage de la grammaire russe : l'alphabet, quelques éléments de prononciation... un aperçu de la déclinaison... une vue d'ensemble de la conjugaison... quelques notions générales sur le phénomène



qui a reçu le nom d'aspect des verbes... Ces connaissances, il semble qu'un élève d'aptitude moyenne puisse les acquérir en quelques jours, une semaine au plus, et cela dans telle grammaire que l'occasion lui aura mise entre les mains. » M. Boyer, qui a signé l'introduction à laquelle nous empruntons ces lignes, croit que la meilleure méthode consiste à partir de « textes réels, et non pas de schémas de phrases maladroitement simplifiés » ; il veut que l'exemple précède la règle, « la langue étant prise comme point de départ et non comme point d'arrivée ». « C'est donc au bas des pages », dans le commentaire grammatical, « que le lecteur trouvera l'exposé de doctrine que le titre de ce manuel lui promet, et aussi, avec plus de développement, dans les *Remarques de l'Appendice* » (p. III). Ces remarques couvrent plus de 60 pages de petit texte et se rapportent aux sujets les plus divers : grammaire et syntaxe (aspects des verbes ; préverbes vides ; expression de l'idée superlative, etc.), vocabulaire (augmentatifs et diminutifs ; termes se rapportant au mariage ; désignations populaires des monnaies, etc.). Chose éminemment utile, les auteurs se sont attachés à expliquer et dans le commentaire et dans l'appendice les multiples allusions aux mœurs et coutumes de la Russie qui si souvent s'ajoutent aux difficultés du vocabulaire et de la grammaire pour rendre les textes inintelligibles au lecteur novice. Enfin, pour finir par ce qui forme la partie première et essentielle du *Manuel*, les morceaux de lecture au nombre de vingt-neuf sont empruntés aux œuvres de Léon Tolstoï, et tous, sauf le dernier, écrits pour des enfants. Ceux du début ne comprennent guère que quelques lignes, le vingt-neuvième (*Les Trois morts*, p. 193-243) fournirait, débarrassé du commentaire, au moins vingt pages de format in-8°.

La pédagogie des auteurs s'inspire du principe que seul le *labor improbus* est fécond et que le temps passé à masquer ou à esquiver des difficultés est du temps perdu. M. Boyer sait parfaitement que les textes russes au milieu desquels il jette ses élèves presque sans préparation ne sont pas des morceaux « dits faciles » (p. III). Sans doute il y a des notes qui expliquent bien des difficultés, c'est-à-dire qu'elles donnent les éléments pour résoudre la plupart des problèmes de syntaxe ou de vocabulaire que présente la phrase russe ; mais il s'en faut de beaucoup que, aidés du commentaire, de l'appendice et du lexique, les com-

mençants puissent lire couramment la prose de Tolstoï. Je ne voudrais pas en faire un reproche aux auteurs : je crois que dans toute espèce d'étude, et surtout dans les études de langues, le travail n'est fructueux qu'à proportion des efforts, souvent pénibles, qu'il a coûtés. Mais, quoiqu'il y ait quelque impertinence à vouloir apprendre à M. Boyer comment on enseigne le russe, je me demande si l'ordonnance du *Manuel* n'accumule pas à plaisir les difficultés. Y aurait-il tant d'inconvénients à commencer par quelques extraits « faciles », empruntés aux œuvres en prose de Pouchkine ou de Lermontof? Est-il absolument nécessaire d'ajouter à l'abondance du vocabulaire, à la multiplicité des formes flexionnelles, aux difficultés des aspects du verbe et de l'emploi des prépositions, celles qui proviennent de ce qu'il y a de plus idiomatique dans la langue russe, le parler populaire et le langage de l'enfance? ¹ — La langue des morceaux choisis est « familière sans vulgarité » (p. III) : il n'est pas rare cependant d'y rencontrer des formes archaïques ou populaires que les notes dénoncent comme telles en y opposant l'usage littéraire. Enfin, la préférence donnée à Tolstoï paraît bien un peu exclusive. Pourquoi ne pas faire une part, limitée si l'on veut, à Tourguénef, cet autre grand écrivain russe? On trouverait facilement dans ses œuvres des morceaux ni moins savoureux, ni moins instructifs que ceux de Tolstoï, et souvent moins difficiles.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, MM. B. et S. nous ont doté d'un ouvrage dont tous ceux qui s'intéressent à la langue russe salueront avec joie l'apparition. Depuis de longues années déjà, il nous manquait en français un manuel de langue russe à opposer aux nombreuses grammaires, chrestomathies, *Sprachführer*, des Allemands; bien des maîtres seront heureux de pouvoir enfin enseigner le russe sans avoir à passer par le canal d'une autre langue étrangère. Nous n'hésitons pas à déclarer l'ouvrage de MM. B. et S. supérieur à tous ceux que nous connaissons, tant pour l'abondance des renseignements de toute

¹ L'accent est noté avec un tel scrupule d'exactitude que, par exemple, le même mot *izbou* paraît à quelques lignes d'intervalle avec deux accén-tuations différentes (p. 157, l. 2 et 7). A en croire M. Passy, l'accent français connaît des fluctuations analogues : mais les manuels destinés à des étrangers n'en parlent pas, et ils ont raison.

espèce qu'on y trouve réunis que pour la méthode sûre du commentaire et de l'appendice, qui révèle une longue pratique de l'enseignement et de la langue russe. J'y admire surtout la préoccupation constante d'éveiller chez l'élève le sentiment de la langue tel qu'il existe chez l'indigène. C'est la raison d'être de l'exposé des modifications de consonnes, des alternances voca- liques dans une même racine, des développements consacrés à la dérivation, à la formation des diminutifs, à la composition. Ces détails ne sont généralement guère goûtés par les élèves qui se sentent peu d'attrait pour l'algèbre de la linguistique : mais « les Russes eux-mêmes ont le sentiment de ce jeu complexe » (p. vii), et M. Boyer gradue prudemment l'initiation indispen- sable du débutant en donnant dès les premières pages la décom- position des verbes irréguliers les plus ordinaires pour arriver seulement dans le commentaire du dernier récit à l'analyse détaillée de quelques racines. — Deux index terminent le volume. Le premier est une table alphabétique, russe et fran- çaise, des matières contenues dans les notes et dans l'appendice. L'autre est un lexique de tous les mots des textes : il en donne la traduction française, et, s'il y a lieu, les détails relatifs à la flexion et à l'accentuation. Quelques mots russes cités en note sans être traduits auraient dû être repris dans le lexique (p. 105, n. 1, le mot *podlinnik*).

Dans la méthode de MM. B. et S., la version, c'est-à-dire la lecture et la compréhension aussi complète que possible d'un texte, est l'exercice par excellence qui doit familiariser peu à peu l'élève avec la langue étrangère, fixer son attention sur tous les détails de son mécanisme et finalement l'en imprégner si parfaitement qu'il en acquière un sentiment exact. Le manuel ne se prête pas à l'exercice du thème, non seulement par l'absence de morceaux à traduire, mais surtout par l'absence d'une grammaire ou plutôt d'une syntaxe systématique. Sans doute, l'index est là pour nous dire où nous trouverons les expli- cations relatives à la proposition conditionnelle, aux moyens de rendre en russe le *on* du français, etc.; mais souvent le ren- seignement indispensable pour construire correctement une phrase russe manquera dans les notes et dans l'appendice. L'élève qui aura lu consciencieusement tous les morceaux du manuel en faisant son profit de toutes les remarques et de toutes les notes, qui aura retenu tout le vocabulaire et se sera rendu

compte de toutes les constructions expliquées, possédera une connaissance très sérieuse et très solide de la langue russe, et sera admirablement outillé pour aborder des textes même très difficiles. Sera-t-il dans la même mesure capable de se servir du russe de vive voix et par écrit? Je ne le pense pas, et je crois qu'il aurait à passer encore par une série d'exercices complémentaires avant d'acquérir une parfaite aisance dans le maniement de la langue parlée ou écrite. Mais j'oublie que les auteurs n'ont voulu donner que ce que M. Boyer appelle modestement un « livre destiné à l'enseignement élémentaire » (p. vii). En réalité, beaucoup de ceux qui croient « savoir le russe » parce qu'ils peuvent, sans trop de difficulté, lire un ouvrage en prose ordinaire, pourraient se mettre à l'école de l'*enseignement élémentaire* de MM. Boyer et Spéranski.

JOSEPH MANSION.

ALEXANDER CARTELLIERI, **Philippe II August König von Frankreich. II. Der Kreuzzug (1187-1191)**. Leipzig, Dyksche Buchhandlung; Paris, Le Soudier, 1906, xxv-360 pp., in-8°.

M. A. Cartellieri poursuit régulièrement la publication de sa grande histoire de Philippe-Auguste (voy. *Revue*, t. XLII, p. 328, et XLV, p. 32) et, à mesure qu'il s'étend, l'ouvrage atteste plus clairement sa valeur. Je ne crois pas qu'il soit possible de mentionner, dans l'érudition contemporaine, plus de soin dans les recherches, plus de prudence dans les conclusions, plus de conscience et tout à la fois plus d'habileté dans le maniement de la méthode. Il faut observer, pour apprécier exactement cet excellent travail, que son auteur a voulu écrire non une histoire de la France sous Philippe-Auguste, mais une histoire aussi complète que possible de ce grand roi. Je dis à dessein une histoire et non une biographie, car M. Cartellieri ne s'attache pas seulement à mettre en relief le caractère de son héros, les péripéties de sa carrière, et à apprécier le rôle qu'il a joué. Son procédé est celui que l'on emploie dans les *Jahresberichte* ou les *Annales*. Année par année, il suit Philippe dans la vie, ne laissant dans l'ombre aucun détail de ses faits et gestes, si insignifiant qu'il puisse être, scrutant, autant que les sources le lui permettent, les événements auxquels il a été mêlé soit comme

homme, soit comme roi. Sa méthode est purement analytique et il sacrifie de propos délibéré l'intérêt esthétique aux besoins de la recherche scientifique. Ce n'est pas d'ailleurs que ce livre se lise sans plaisir. La clarté de l'exposition lui donne un charme très réel qu'appréciera le public spécial des gens de métier pour qui il a été écrit. Dès maintenant on peut affirmer que le livre de M. Cartellieri est un des ouvrages les plus importants qui aient paru, dans les dernières années, sur l'histoire politique de la France à la fin du XII^e siècle. La grandeur du rôle de Philippe-Auguste lui donne d'ailleurs une importance qui dépasse autant le domaine de l'histoire nationale que l'action du grand Capétien a dépassé elle-même le domaine de la simple politique interne.

Le volume annoncé ici est consacré tout entier à la croisade. M. C. a su y mettre la conduite du roi en pleine lumière. C'était là une tâche doublement malaisée, car, d'une part, les renseignements de source française sont bien moins abondants que ceux que l'on doit aux chroniqueurs anglais, et, d'autre part, à côté de la personnalité brillante et encombrante de Richard Cœur de Lion, le politique habile, prudent et avisé que fut Philippe-Auguste, risquait fort de demeurer dans l'ombre. L'auteur a surmonté ces difficultés. Après avoir soigneusement étudié tous les détails de son sujet, il conclut en termes fort heureux « L'idéal de Philippe-Auguste est dans l'avenir. Il veut avant tout être roi et augmenter à tout prix la puissance française dont il est responsable; il se met au service de plans largement conçus. Richard pense seulement à soi. Il veut passer pour le plus fort et le plus hardi chevalier de son temps; son idéal appartient au passé, au temps des vieux héros célébrés par les chansons de gestes. L'esprit de Philippe est occupé de traités et de procès, celui de Richard de lances rompues et de boucliers volant en éclats ».

Comme dans le précédent volume, on trouve dans celui-ci de nombreux appendices qui en augmentent singulièrement la valeur. Le n^o 2 est consacré à l'étude du ms. 2017 de la bibliothèque Mazarine, comprenant des fragments d'une vaste histoire de France encore inédite. M. C. en publie les parties les plus importantes (étroitement apparentées à Rigord) pour la période du règne de Philippe-Auguste antérieure à 1192. Le n^o 4 expose l'histoire de la fameuse collection des « chartes de croisades » ayant appartenu à Courtois. On sait que

jusqu'aujourd'hui des raisons d'ordre beaucoup plus personnel que scientifique, ont empêché les érudits français d'entreprendre l'étude critique de ces documents plus que suspects. M. C. a réuni la bibliographie complète de tous les écrits qui s'y rapportent et il faut espérer que ce travail préparatoire et dont l'exécution a dû coûter beaucoup de peine, amènera quelque diplomate à aborder enfin l'examen des trop fameuses chartes. En attendant. M. C. les a toutes écartées du nombre de ses sources. Le n° 5 donne des extraits d'un formulaire de la bibliothèque de Vienne et d'une traduction latine de la continuation de Guillaume de Tyr conservée au British Museum. Mentionnons enfin que le volume se termine par des additions et corrections au tome I, qu'il s'ouvre par une excellente bibliographie, et que quatre tableaux généalogiques (les Anjou, les derniers Anjou de Jérusalem, la famille de Bérengère de Navarre, la famille de Conrad de Montferrat) y sont annexés.

H. PIRENNE.

WALTHER TUCKERMANN, **Das Gewerbe der Stadt Hildesheim bis zur Mitte des fünfzehnten Jahrhunderts** (*Inaugural-Dissertation*). Berlin, 1906. 156 p.

Il y quelques mois nous avons parlé ici même d'un travail de M. Hartmann relatif aux corporations de Hildesheim¹. Voici que M. Tuckermann consacre au même sujet sa dissertation de docteur en philosophie et lettres. Il se fait tout naturellement que ces deux travaux, reposant sur les mêmes données, ont une structure générale identique et des conclusions passablement les mêmes. De part et d'autre, nous trouvons deux parties, dont l'une étudie le métier dans ses manifestations publiques tandis que l'autre examine la structure de chaque corporation en particulier.

L'étude que nous avons devant nous est méthodiquement conçue et clairement exposée. Elle débute par un aperçu topographique de la ville, et il est intéressant de constater que la

¹ M. HARTMANN, *Geschichte der Handwerkerverbände der Stadt Hildesheim im Mittelalter*. Hildesheim, 1905. (*Rev. de l'Instr. publ.*, 1906, pp. 43-45).

formation territoriale de la ville de Hildesheim est identique à celle d'Arras, par exemple, pour nommer une cité épiscopale. Le noyau primitif, c'est l'*arx* ou la *burg*. À côté se forme la ville marchande, dénommée *Altstadt*, par opposition à la *Neustadt* qui se développe plus tard. À quelque distance de la ville, les Flamands créent une colonie, la *Dammstadt*, qui plus tard entrera en conflit économique avec l'*Altstadt* et sera détruite par cette dernière.

Dans la *Burg*, on rencontre des artisans d'origine domaniale, nullement constitués en associations, mais dirigés par des dignitaires ecclésiastiques — prévôt, camérier, cellérier — qui distribuent les *officia*. Les corporations que nous retrouvons au moyen âge se forment dans la partie marchande, c'est-à-dire dans l'*Altstadt*. Les *sutores* sont mentionnés dans le courant du XII^e siècle, et on signale même la présence d'un *magister sutorum*, ce qui fait conclure par l'auteur qu'il existait déjà, entre 1171-1190, une véritable corporation. La corporation des bouchers apparaît en 1275, celle des boulangers n'est citée pour la première fois qu'en 1310 mais la mention, en 1195, d'un *forum panis* engage l'auteur à croire que la corporation pourrait bien remonter à cette époque.

La distinction très claire, établie entre *Aemter* et *Gilden*, nous a paru heureuse, distinction que M. Hartmann semble avoir insuffisamment remarquée. Les *Aemter*, au nombre de quatre (cordonniers, bouchers, boulangers, tisserands en toile) relèvent directement de l'autorité de l'évêque, tandis que les *Gilden* sont du ressort du magistrat urbain. M. T. explique cette situation différente par ce fait que les *Aemter* s'étaient constitués avant la formation du Conseil. Nous nous permettons de rappeler ici ce que nous avons dit de Strasbourg, où il s'agit d'établir également une distinction fondamentale entre la vieille ville et la nouvelle ville, soumises l'une et l'autre à un régime différent. Spécialement en ce qui concerne notre question, rappelons que le burggrave nomme aux métiers déjà existants dans la vieille ville tandis que les métiers nouveaux lui échappent¹. Si nous reprochons à M. Hartmann d'avoir été moins bien inspiré que M. T. en ne

¹ *Histoire de la Propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre, avec plans.* Gand, 1898, pp. 28 à 30.

distinguant pas nettement les *Aemter* des *Gilden*, nous lui rendons d'autre part cette justice, qu'à la différence de M. T., il a exposé d'une façon bien plus saisissante la formation successive des corporations, grâce aux différentes périodes auxquelles il ramène cette formation¹.

Au XV^e siècle se manifeste le premier antagonisme entre les maîtres et les compagnons. Ces derniers tentent de se syndiquer à leur tour, et en 1452, apparaît le compagnonnage des tailleurs; en 1467, celui des cordonniers. Au XV^e siècle encore se constituent les confréries religieuses.

La conséquence directe de la formation corporative fut le monopole industriel revendiqué par les artisans. Comme les Flamands établis au Damm se livrent avec succès à l'industrie drapière, les bourgeois de l'*Altstadt* leur déclarent aussitôt la guerre. C'est la lutte, qui se termine par l'extermination complète du Damm, en 1332. Cette fabrication drapière n'eut pourtant rien de particulièrement important. De 1379 à 1450, 51 tisseurs seulement s'affilièrent, et de ce nombre 26 se firent recevoir en l'année 1446. Pourquoi cette affluence subite de monde? M. T. ne l'explique pas. Si le fait se rapportait à nos villes, nous aurions vite fait de l'expliquer, car nous constatons qu'une augmentation rapide et inattendue de membres correspond à un changement survenu dans la technique. Ce fut le cas, par exemple, à Bruxelles, lors de l'introduction de la nouvelle draperie en 1465².

Qu'il nous soit permis de faire au travail de M. T. le reproche que nous avons formulé à l'endroit de M. Hartmann. Il se contente de décrire l'institution corporative d'une façon purement extérieure; il n'explique ni n'interprète rien. D'autre part, il semble systématiquement avoir exclu toute littérature. Aussi, à part trois ou quatre auteurs, il ne cite personne et veut édifier sa construction sur les deux *Urkundenbücher* de Hildesheim et les *Hildesheimsche Geschichten* publiées par Hänselmann. Ce procédé était inévitablement une cause de faiblesse, et si l'auteur avait voulu se pénétrer davantage des idées générales émises déjà sur la question, il aurait infailliblement mieux

¹ *Revue de l'Instruction publique*, 1906, p. 43.

² *L'Organisation du Travail à Bruxelles au XV^e siècle*, pp. 112, 194, 495.

compris l'organisme corporatif. Il a, d'autre part, isolé totalement cet organisme du milieu social dans lequel il s'était formé. C'est une grave erreur, et c'est ce qui explique pourquoi sa dissertation, malgré sa clarté, demeure sans vie. Nous avons, du reste, en parlant du travail de Hartmann, eu l'occasion de signaler quelques points de vue; nous nous contentons d'y renvoyer.

Ces observations nous feront sans doute encourir le reproche d'être trop exigeant, surtout vis-à-vis d'un jeune docteur terminant fraîchement ses études universitaires. Nous reconnaissons facilement le bien fondé de ce reproche, mais notre but a été moins de critiquer M. T. que d'attirer l'attention des travailleurs sur certains éléments importants du problème corporatif. En tant que contribution à l'étude de ce problème, le travail de M. T. apporte des matériaux rangés et étiquetés avec soin. L'historien n'aura plus qu'à les faire servir à un but de synthèse.

G. DES MAREZ.

ÉMILE DUVERNOY, Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la minorité de Charles III (1559). Paris, A. Picard, 1904. xxiv et 477 pages in-8°.

Bien que ce livre ait paru il y aura tantôt trois ans, il n'est point trop tard pour le signaler à l'attention des historiens belges. Comme la Belgique, en effet, le petit État lorrain a eu ses États généraux, et leur constitution, telle que l'expose en détail M. Duvernoy, présente avec celle des nôtres, encore aujourd'hui si mal connue, une foule de ressemblances et d'analogies des plus instructives. Il n'en est pas de même, il est vrai, de leur composition, et l'on ne peut s'en étonner. En Lorraine, pays agricole et sans grandes villes, c'est la noblesse qui tout naturellement a joué dans ces assemblées le rôle qui, dans une région essentiellement urbaine telle que la nôtre, a été dévolu au Tiers-État.

M. D. étudie dans la première partie de son livre, et d'après des sources malheureusement assez pauvres, l'origine des États tant dans le duché de Lorraine que dans le duché de Bar. C'est en 1435 qu'apparaît leur première réunion dans le premier de ces territoires, en 1419 dans le second. Mais c'est à partir de 1509 seulement que les représentants de la Lorraine et du

Barrois « siégèrent dans une même salle, entendirent les mêmes discours et prirent les mêmes décisions ». C'est donc seulement depuis lors qu'existèrent des assemblées communes à l'un et l'autre duché et que l'on peut comparer exactement à celles où Philippe le Bon réunit pour la première fois, en 1462, les délégués de toutes ses provinces des Pays-Bas.

Nous ne pouvons songer à entrer ici dans le détail de l'intéressant ouvrage de M. D. Nous nous bornerons à signaler, comme particulièrement instructifs, les développements qu'il consacre à l'organisation et aux attributions des États au XV^e et au XVI^e siècle. On ne pourra y critiquer qu'une exposition un peu diffuse, qui éparpille l'attention et laisse parfois perdre de vue, en les mêlant à des digressions d'histoire politique, la constitution et le fonctionnement des assemblées.

P.

FRIEDRICH MOHR, **Die Schlacht bei Rosebeke**. Thèse présentée à la Faculté de Philosophie de la Friedrich-Wilhelms-Universität de Berlin. Berlin, Georg Nauck, 1906.

M. le Prof. Delbrück s'est proposé de faire récrire par ses élèves l'œuvre fameuse du Général U. Köhler, *Die Entwicklung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit* (Breslau, 1886). M. Félix Wodsak a étudié la bataille de Courtrai avec le peu de succès que l'on sait (voir *Revue de l'Instruction Publique*, 1906, p. 242 et suiv.). M. Frédéric Mohr s'est occupé de West-Rosebeke, M. Erich Stöszel de la bataille de Sempach, M. Karl Heveker de celle de Tannenberg, M. Richard Czeppan de celle de Crécy, enfin M. Gustave Kling a traité la catastrophe de Nicopoli.

Toute louable que puisse être l'intention du célèbre professeur d'histoire militaire, il faut avouer pourtant qu'il semble avoir chargé les membres de son séminaire historique d'un travail visiblement au-dessus de leur force.

Par l'examen du mémoire sur Rosebeke, nous allons montrer que, comme pour la thèse sur Courtrai, les grands défauts de cet opuscule dérivent du manque d'information bibliographique de l'auteur, de sa connaissance insuffisante de la valeur des sources, de son ignorance des personnalités marquantes de

l'époque, de son éloignement des lieux où se passèrent les événements, et enfin et surtout du besoin de contredire Kœhler, sous peine de ne pouvoir présenter de thèse.

M. Mohr en est encore à la Bibliographie de Kœhler pour tout ce qui concerne les sources de cette époque. Comme lui, il ne connaît que les chroniques d'origine française. Or, ce que M. H. Pirenne a si bien démontré pour la bataille de Courtrai peut être étendu à tous les combats du moyen âge flamand : il y a toujours à côté de la version française, une version flamande de la bataille. L'auteur aurait donc dû rechercher les chroniques flamandes de l'époque; il a négligé cette enquête, et cette négligence lui a joué de très mauvais tours.

En effet, une des sources les plus précieuses de cette époque, c'est la chronique du bourgmestre d'Ypres, Olivier van Dixmude, publiée par Lambin (Ypres, 1839) sous le titre de *Merkwaerdige Gebeurtenissen in Vlaenderen van 1377 tot 1413*; le récit de la bataille de West-Roosebeke occupe trois pages de ce diaire. On peut le compléter par la *Rymkronyk van Vlaenderen*, originale en cet endroit, une source que M. M. cite sans la consulter; elle consacre à la bataille et ses préliminaires les vers 9623 à 9838, p. 869 à 875. Jacques de Meyere, en ses *Annales Flandriæ*, f^{ois} 189-190, emploie encore bien autre chose que les chroniques de Froissart, comme le prétend M. M.; il s'est aussi servi de la *Cronike van Vlaenderen* (MS. 437 de la Bibliothèque de Bruges), qu'Adrien de But, *Chronicon principum Flandriæ*, p. 342, a également consultée.

De plus, l'auteur aurait pu emprunter au t. IV des *Rekeningen der stad Gent* tout autre chose que deux notes sans aucune importance. Il connaîtrait ainsi dans le camp flamand une foule de personnages dont il ignore consciencieusement le rôle. Enfin, l'*Inventaire des Archives de Bruges* de M. Gilliodts, t. II et t. IV, et les *Rekeningen* publiées par M. Nap. de Pauw, à la suite de la traduction de Froissart de Gerrit Potter van der Loo, t. II, lui auraient appris de nombreux détails sur la composition de l'armée flamande.

Mais M. M. ne sait même pas classer convenablement les sources françaises, les seules qu'il connaisse. Les MS. 10233, 5610, 2799, aux pp. 180, 214, 250 de l'*Istore et Croniques de Flandres*, sont des Continuations des Chroniques abrégées de Baudouin d'Avesnes et doivent être rapprochées des pp. 548-550,

qui en sont une variante. On peut même au besoin supprimer le n° 10233, puisqu'il ne fournit aucun détail, et se passer du n° 5610, puisque le n° 2799 constitue une rédaction révisée et améliorée du second manuscrit.

Les pp. 545-546 de l'*Istore et Croniques* doivent de même être rapprochées des *Grandes Chroniques de St-Denis*, dont elles sont une simple variante, et les pp. 266 et suiv. également, vu qu'elles constituent une continuation des *Grandes Chroniques*.

Il est vrai de dire que toute l'historiographie de l'auteur se borne à la reproduction des articles de Molinier, *Les Sources*, t. IV. M. M. aurait pu réétudier la valeur de ces chroniques, non plus au point de vue de l'histoire de France, mais au point de vue de l'histoire de Flandre : ce qui constitue deux choses essentiellement différentes ! L'auteur pouvait prendre exemple sur son compatriote M. G. Skalweit, qui dans sa thèse *Der Kreuzzug des Bischofs Heinrich von Norwich gegen Ypern im Jahre 1383* (Kœnigsberg, 1898), a consacré un appendice à la valeur de Froissart comme source de la croisade suivant immédiatement la défaite de Roosebeke ; ainsi, il aurait pu fournir une nouvelle contribution à la critique des erreurs de Froissart.

Dans notre étude sur Courtrai, nous avons prouvé que le meilleur moyen de fixer un grand nombre de points discutés dans l'histoire d'une bataille, c'est d'étudier en détail chacun des capitaines d'une armée médiévale et d'établir le rôle d'un chacun durant la lutte. M. M. s'en est bien gardé pour le bon motif que, du côté des Flamands, il connaît à peine Philippe van Artevelde, dont il ne cherche à pénétrer ni le caractère, ni les desseins. Mathieu Bouds, celui des capitaines brugeois qui périt dans cette journée, lui est inconnu. Il appelle Rase van Herzele, dont le nom intervient sans cesse dans les comptes gantois de l'époque : « ein Herr von Herzele ». Il ignore la cause du découragement chez les uns, de la rage chez les autres, dans les rangs flamands, avant la bataille : c'est l'arrestation à Bergues des capitaines révolutionnaires du Westland, Henri Ackerman et Guillaume Bollaerd, durant la semaine précédant le combat.

Il faut dire aussi que M. M. a connu et employé des considérations militaires sur la bataille de Roozebeke publiées depuis le livre de Kœhler : ce sont les aperçus de nature purement tactique de M. le Bon de Maere d'Aertrycke, ancien major de cava-

lerie, qui a montré les erreurs du plan du général allemand. M. M. s'est attaché à combattre ce mémoire paru dans les *Annales internationales d'Histoire* (Congrès de Paris), 1^e section ¹, en se basant sur les données de la planchette au $\frac{1}{10.000}$ de l'Institut Cartographique!! C'est là de la part de M. M. un procédé peu sérieux. Car, pour en arriver à ses conclusions, loin de se borner à l'étude d'un plan topographique comme le fait l'auteur, M. de Maere a parcouru le champ de bataille à cheval en tous sens et a indiqué le seul emplacement possible de la lutte, la colline en forme de botte, haute de 52 mètres; nous sommes arrivé, après une étude attentive sur les lieux, à une conclusion identique.

Mais, M. M., malgré tous ces défauts, a apporté un nouvel élément à la question en montrant l'erreur de Kœhler, qui admet avec la *Chronique des quatre premiers Valois*, que Ph. d'Artevelde avait disposé ses troupes en triangle, en coin. Il fait voir que les lignes flamandes n'ont revêtu cette forme que lorsqu'elles eurent été prises par les ailes françaises comme dans un étau. Mais, il oublie de nous faire connaître leur vraie position, avant la lutte.

Or, Olivier van Dixmude le dit explicitement : Philippe avait disposé ses troupes en trois batailles, avant d'engager le combat. Nous pouvons induire de là que Artevelde avec ses neuf mille Gantois se trouvait au centre; Mathieu Bouds avec huit mille Brugeois et Flamands Occidentaux se trouvait à une des ailes, les Flamands Orientaux à l'autre; mais tous serrés les uns contre les autres, comme à Courtrai. Donc, même disposition qu'à la bataille des Éperons d'Or, sauf que, comme ce sont les Gantois qui mènent la lutte ici, ce sont eux qui se trouvent cette fois au centre. Même faute qu'à Cassel, où Zannekin lui aussi laissa descendre ses troupes souffrant de la soif (à Rosebeke, c'était du froid) de la montagne où il les avait campées.

Une dernière remarque : il est certain que les Gens du Franc lâchèrent pied dès le début; et que le Westland tout entier les suivit, car les enquêtes des baillis en 1383 contre les participants

¹ On peut aussi trouver ces considérations dans le volume de M. de Maere d'Aertrycke, *Campagnes Flamandes au XIV^e siècle* (Gand, 1901), p. 119-123, 172-174.

de la révolution écrasée montrent que la plupart des combattants de la Flandre Occidentale n'avaient consenti à marcher avec Philippe que l'épée dans le dos.

Voilà tout ce que l'auteur aurait dû nous dire sur la bataille de Roosebeke. Au lieu de faits et de personnages, il nous offre seulement des considérations d'un art militaire douteux, des hypothèses très hasardées et qui n'ont que faire avec le sujet.

Pour finir, comme M. M. ne cite jamais en note le passage des chroniques sur lesquelles il appuie ses dires, sa thèse manque absolument de caractère scientifique et les historiens peuvent s'abstenir d'en tenir compte.

V. FRIS.

E. GOSSART, Espagnols et Flamands au XVI^e siècle. La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II. Bruxelles, Lamertin, 1906, in-8°, VIII-303 pp.

Ce volume complète la belle étude de M. Gossart sur notre révolution religieuse du XVI^e siècle. Déjà en rendant compte de la première partie, nous avons eu l'occasion de faire ressortir le point de vue absolument original et nouveau sous lequel l'auteur a envisagé l'événement le plus tragique et le plus important, si pas le plus complètement élucidé, de notre histoire nationale. Il part de ce fait initial que la possession des Pays-Bas était indispensable au bon équilibre de la puissance espagnole et que sans ce point d'appui par delà les monts, Philippe II ne pouvait réaliser son rêve de suprématie universelle et de restauration de l'unité catholique. De là, la lutte implacable engagée contre la Réforme et l'effort aussi vain que colossal tenté pour empêcher, puis circonscrire ou étouffer le soulèvement des XVII^e provinces. C'est, malgré l'énergie indomptable et la hardiesse aventureuse des moyens employés, l'insuccès de cette politique que M. Gossart expose dans ce second volume. Trois épisodes dominent la période qui s'étend du départ du duc d'Albe à l'avènement d'Albert et Isabelle : l'expédition de l'*Armada* contre Élisabeth, la campagne de France contre Henri IV et la cession des Pays-Bas aux archiducs.

Ces faits sont bien connus dans leurs lignes essentielles, encore que l'auteur en précise certains détails, en établisse plus nette-

ment la genèse et les responsabilités, en explique mieux l'issue malheureuse.

Ce qui l'était beaucoup moins, c'est la pensée commune qui les a inspirés, les raisons de tactique supérieure qui les ont fait entreprendre. Faute d'avoir bien scruté les desseins politiques de Philippe II, on lui a souvent reproché ce qu'on croyait être des fantaisies inopportunes ou des ambitions insensées. Désormais on ne pourra plus se méprendre sur les mobiles qui le faisaient agir, et à M. Gossart reviendra l'incontestable mérite d'avoir montré comment ces événements que nous envisagions comme des hors-d'œuvre en marge de notre révolution, en sont au contraire le prolongement prémédité, la répercussion indispensable, tout au moins aux yeux du roi.

Cela suffirait déjà à garantir à ce travail un intérêt puissant avec une valeur historique indiscutable, mais nous nous empressons d'ajouter que le sens critique de l'auteur, éclairé par des sources « peu utilisées » avant lui, l'a conduit à rectifier l'opinion généralement acceptée sur certains personnages et pas des moindres de cette époque.

Ainsi il faut renoncer à voir dans Requesens l'homme modéré et conciliant qu'avait créé la légende. Tout au contraire, il était d'« une intolérance excessive », « le moins patient et le plus agité du monde ». Don Juan, à qui sa victoire de Lépante et sa mort inopinée avaient donné l'auréole d'une nature brillante et généreuse, n'était, dans le fond, qu'un caractère « impérieux et violent », « obtus dans son intransigeance », « plus victime d'une ambition immodérée que de l'injustice des Flamands et de l'ingratitude de son parent ». L'historien s'essaie même à un portrait de Guillaume d'Orange. Je n'oserais dire qu'il en ait donné l'expression définitive, qu'il ait deviné les pensées secrètes et démêlé le caractère impénétrable de cet être énigmatique. Lisez plutôt : « il ne recherchait pas le pouvoir », « il va jusqu'à offrir la démission de ses charges, ... *mais* il n'a pas l'intention d'exécuter cette menace ». « Il voulait la liberté de conscience, *toutefois* en homme de son temps, avec les réserves qui lui paraissent imposées par les nécessités du moment ». Ces restrictions nécessaires autorisent d'autres suppositions. Philippe II, le protagoniste, clôt cette illustre galerie. M. Gossart s'est efforcé comme toujours d'ailleurs d'être juste et impartial : il a distingué nettement entre le souverain qui dans la vie publique obéit froi-

dement à la raison d'État, et l'homme privé qui dans ses rapports de famille, est accessible aux sentiments les plus tendres, aux démonstrations les plus affectueuses. Ce portrait termine l'ouvrage dont il est en quelque sorte la synthèse et la conclusion; il est parfaitement à sa place. Il m'a semblé que le chapitre précédent, " les Provinces obéissantes ", s'enchaînait moins bien au reste ou plutôt qu'il avait le tort de venir après la " Cession des Pays-Bas aux archiducs ", puisqu'il traite surtout du gouvernement d'Ernest d'Autriche.

C'est là un accroc léger sans doute, voulu peut-être pour une raison qui m'échappe, à l'ordre chronologique du récit. Outre qu'il a amené l'une ou l'autre répétition superflue, il rompt mal à propos, selon nous, la suite d'un exposé qui se distingue généralement par la tenue soignée du style, la netteté et la vivacité de l'allure, une abondante documentation en marge et en appendice, facilitant le contrôle des conclusions aussi neuves que séduisantes auxquelles aboutit cet important travail.

A. DUTRON.

LUCIEN EVRARD, capitaine-commandant au 7^e régiment de ligne, **Méthode Nouvelle de cartographie d'études**, dont le tracé est mis à la portée des élèves des divers degrés de l'enseignement. Anvers, 1907. Imprimerie J. B. Van Caneghem, rue de l'Esplanade, 62, Anvers. iv pages d'introduction et 18 cartes avec cartons, croquis et diagrammes. 1^e partie : Europe. fr. 1-15; 2^e partie : Asie, Afrique, Amérique et Océanie, fr. 1-40; Polyquadrant des longitudes, fr. 0-15.

Il paraîtra piquant qu'un compte rendu franchement élogieux d'une cartographie soit fait par le professeur qui, seul alors, s'est élevé, au Congrès de l'Enseignement Moyen, en 1901, contre la tendance, prédominante à cette époque, à considérer le dessin des cartes comme le seul moyen d'enseigner et d'étudier la géographie ¹.

¹ Cf. *Compte-rendu de l'Enseignement Moyen*; et H. VAN DER LINDEN, *Rapport du Congrès International d'Expansion Économique Mondiale de Mons*, sect. I, Enseignement : *La Géographie dans les Humanités*,

Il serait aussi absurde d'étudier la géographie sans cartes, que la géométrie sans figures. Le tracé de croquis cartographiques par les élèves est un exercice très utile, qui offre les mêmes avantages que le résumé personnel fait par l'étudiant de ses cours de mémoire (par exemple les cours d'histoire), et que la note écrite par l'homme d'affaires ou d'études pour se rappeler plus sûrement et plus exactement l'idée bonne à acquérir et à garder. Un résumé, une note doivent être brefs et sommaires; un croquis cartographique, qui n'est aussi qu'un aide-mémoire, ne doit pas prendre un temps trop long et doit exprimer les idées et les notions qui ont fait l'objet de la leçon.

Nous avons eu plusieurs essais de cartographie à l'usage de l'enseignement moyen; je n'en connais pas jusqu'ici qui soient simples, faciles et rationnels. La *Méthode Nouvelle* du commandant Evrard donne un moyen commode de tracer rapidement, avec une exactitude suffisante, un réseau de méridiens et de parallèles, c'est-à-dire le canevas essentiel de toute carte. Un croquis cartographique fait d'après ce procédé ne sera pas un pur exercice de reproduction servile; il nécessitera de la part de l'élève de la réflexion; et il exprimera de véritables notions géographiques, non pas des listes de noms seulement, mais des connaissances basées sur la comparaison et le raisonnement. Si, comme on peut l'espérer, la réorganisation prochaine de nos programmes d'enseignement moyen donne à la géographie la place qui lui serait nécessaire pour satisfaire aux exigences de l'époque actuelle, il sera possible d'en transformer la méthodologie, et de faire une part très large à l'activité propre de l'élève. Je vois dans la *Méthode de Cartographie d'Études* du commandant Evrard le moyen de réaliser les idées de M. P. Dupuy, secrétaire de l'École Normale Supérieure, qui a écrit dans les *Annales de Géographie* : « Le vrai devoir de géographie peut et doit être un devoir de réflexion et d'expression, portant sur des idées précises et des points particuliers ¹ ».

Il est très rare que les élèves, examinant les cartes de leur atlas, se rendent compte que les divers pays y ont été figurés à des échelles très différentes; et aussi que leur attention se porte sur le réseau des parallèles et des méridiens qui ont servi à établir le dessin, et qui pourraient éveiller des idées singulières-

¹ Cité dans le rapport de M. H. Van der Linden.

ment instructives. La *Méthode Nouvelle* repose sur la notion de l'échelle de la carte, et sur le tracé de son canevas. Son emploi donnerait une première intuition de la grandeur comparée des différentes contrées représentées successivement, et cette notion serait renforcée par des schémas en forme de réglette, comme l'auteur en a marqué quelques-uns, ou mieux encore comme l'a fait R. Noordhoff, systématiquement, dans *De Kaart als grondslag van het onderwijs in de Aardrijkskunde*¹. Le tracé des parallèles graverait dans l'esprit la notion de la latitude, qui est essentielle pour la détermination raisonnée des climats, et par conséquent pour les productions végétales et animales, les industries qui peuvent en dériver, les conditions économiques générales, et même la situation politique des différentes régions. Quant à celui des méridiens, on pourrait y rattacher divers exercices, par exemple, sur le calcul de l'heure et le système des fuseaux horaires, et sur le calcul de distances.

La *Méthode Nouvelle* assure le groupage facile des cartes particulières pour les répétitions générales, conserve aux pays la même forme rationnelle que dans les bons atlas, et l'équivalence des surfaces; et, en ne visant à marquer avec vigueur que les directions générales et les traits caractéristiques du dessin, empêche l'esprit de perdre dans la minutie et la masse des détails la notion des principes essentiels.

Quel est donc le procédé, assez semblable aux systèmes de projection scientifiques utilisés par les vrais géographes, et assez simple en même temps pour être à la portée de jeunes gens et même d'enfants, qu'a imaginé le commandant Evrard?

On peut supposer la terre une sphère parfaite, dont le pourtour, d'après la définition du mètre, est de 40,000 kilomètres; la longueur du degré de méridien et de l'équateur est ainsi fixée à $\frac{40.000 \text{ kms}}{360} = 111.1\text{ kms}$. Le maître indiquera, d'après le format du cahier de cartes des élèves, l'échelle à laquelle la carte doit être construite : une distance de 1 degré de latitude, ou d'un groupe conventionnel de degrés, sera représentée sur la carte par une longueur évaluée, au moyen d'une simple division, en centimètres et millimètres. Cette longueur sera marquée sur le

¹ Sous-titre : *Leidraad ten gebruike bij « De Landen van Europa »*. Amsterdam, S. L. Van Looy, 1902.

méridien moyen (ou l'un des méridiens les plus remarquables), de la construction, par des divisions équidistantes. Pour la carte de l'Europe, de l'Asie, de la Sibérie, de l'Amérique du Nord et du Canada, on pourra prendre le pôle Nord comme centre de la construction, et les méridiens seront des lignes divergeant de ce point. Pour marquer les parallèles, il faudra décrire des arcs de cercle ayant le pôle pour centre et passant par les différentes subdivisions indiquées sur le méridien moyen ou méridien de base. La direction des autres méridiens sera ensuite marquée sur les divers parallèles (ou sur deux d'entre eux seulement, pour simplification) en tirant parti du polyquadrant des longitudes.

Qu'est-ce, le polyquadrant des longitudes? Un quart de cercle, tout simplement, limité par deux rayons à l'échelle choisie; sur l'arc on détermine, pour autant que de besoin, la graduation de 0° à 90° . Par les degrés correspondant à ceux qu'on doit inscrire sur la carte (30° , 35° ... 50° , 55° , 60° ... p. ex.) on abaissera des perpendiculaires sur le rayon vertical, le 0° étant sur le rayon horizontal : la longueur de ces perpendiculaires représentera la longueur du degré de longitude (ou du groupe conventionnel de degrés) à la latitude donnée. Il suffira de marquer ces distances sur le ou les parallèles tracés et de joindre, pour avoir le canevas de la carte; il en résultera cette impression essentielle que le dessin que l'on fait représente, plus exactement que dans les cartographies usuelles, une partie de la surface courbe du globe.

S'il s'agit d'une carte particulière (et aussi des continents méridionaux), un réseau suffisamment exact sera obtenu en représentant les parallèles par des droites menées perpendiculairement aux divers points de division du méridien principal, le polyquadrant donnant ensuite le moyen de tracer les autres méridiens.

Le canevas dressé, le professeur fera observer les rapports qui s'établissent entre ses lignes régulières et quelques-uns des traits principaux de la carte à dessiner : ainsi le fait que le Pô suit presque exactement le 45° lat. N., entre les 5° et 10° long E. Paris, et que le golfe de Tarente contourne la jonction du 40° lat. N. et du 15° long E. P., donneront l'orientation exacte et les dimensions approximativement justes de la Péninsule Italique, dont un tracé ressemblant sera rapidement obtenu. Dans la cartographie d'études, il n'est certes pas nécessaire de viser à une représentation, parfaite jusque dans les détails, du modèle de l'atlas.

Il ne faudra pas longtemps pour obtenir des élèves une grande dextérité dans le tracé de leurs canevas, et on pourra dès lors leur demander (ce qui serait du reste excellent au point de vue pédagogique) de faire deux ou trois textes de chaque carte, en faisant servir chacun à l'inscription d'un groupe déterminé de renseignements géographiques.

A côté des cartes d'Europe et d'une mappemonde marquant les colonies importantes et les grandes lignes de navigation vers les pays d'outre-mer, le premier cahier de la *Méthode Nouvelle* contient encore de nombreux cartons, schémas et diagrammes. Parmi les notions les plus intéressantes ajoutées ainsi au thème ordinaire des atlas et cartographies, deux m'ont paru avoir une valeur spécialement digne d'être relevée : c'est le profil du chemin de fer de Bayonne à Cadix, et celui du cours du Danube, établis sur un arc de grand cercle de la terre à l'échelle de la carte à laquelle ils sont joints. Il est bon de rappeler fréquemment que ce que nous nous figurons d'ordinaire la ligne droite sur le terrain, est en réalité une courbe dont le développement échappe à la faiblesse de nos perceptions. Si même, comme je l'ai préconisé ailleurs,¹ on dotait nos écoles de quelques cartes globulaires estampées et de quelques reliefs bombés comme la réduction du magnifique plan de l'État Indépendant du Congo qui figurait à l'Exposition de Liège, des tracés graphiques comme ceux que le commandant Evrard a joints à sa *Méthode* ajouteraient encore à l'enseignement géographique une notion qui vaut la peine d'être soulignée.

Le commandant Evrard a adopté comme premier méridien celui de Paris. C'est celui qu'utilisent nos rares atlas belges ; et les atlas français sont aussi très répandus dans nos écoles. Cependant, à l'époque où l'heure de Greenwich est la base horaire à peu près Européenne, et dans nos athénées où les atlas allemands sont employés — non sans raison — par un grand nombre d'élèves, il eût peut-être mieux valu se soumettre à un usage devenu presque universel, et faire plutôt usage du méridien de Greenwich.

Il est à espérer que la *Méthode Nouvelle de Cartographie*

¹ Rapport au Congrès d'Expansion économique mondiale de Mons, sect. I, Enseignement.

d'Études sera promptement autorisée, et même recommandée, dans nos établissements d'enseignement moyen des deux degrés. L'un de nos grands éditeurs s'honorerait en se chargeant d'en faire une nouvelle édition d'exécution typographique parfaite, et digne d'être comparée à ce qu'on fait en ce genre dans les autres pays.

G. CRUTZEN.

JULES DELVAILLE, **La vie sociale et l'éducation.** Paris, Alcan, 1907. 200 pp. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Depuis une dizaine d'années, il a surgi en France une littérature civique très intéressante, et qui se développe tous les jours. Un des mérites de M. Delvaille est de connaître parfaitement cette littérature et d'en fournir, dans les notes de son livre, une bibliographie à peu près complète. Les temps ont bien changé depuis 1872, lorsque M. Bréal pouvait écrire : « La France produit plus de livres sur la sériculture que sur la direction des collèges. » A cette apathie a succédé un admirable mouvement en faveur de l'étude des problèmes moraux de l'éducation. C'est une conséquence de l'instruction obligatoire, de l'école laïque, et aussi de l'avènement de la démocratie. Des hommes de grande raison ont constitué en quelque sorte le parti de l'éducation laïque; par la parole et par les écrits, ils s'efforcent d'organiser pour la vie sérieuse la démocratie, et de prolonger et de féconder l'école populaire. A leurs yeux, la mission la plus importante de l'État, c'est l'éducation de tous, et l'éducation entendue dans le sens le plus libéral et le plus élevé, c'est-à-dire dépassant l'utilitarisme qui voudrait se borner aux notions immédiatement indispensables. Leur devise pourrait être le mot de Littré : « Dans l'ordre intellectuel, il faut partout reléguer l'utile à la seconde place, comme dans l'ordre moral, le devoir passe avant le soin de l'intérêt personnel. » Les lignes qui suivent, de M. Delvaille, expriment à peu près l'idéal commun de ce groupe d'éducateurs : « Il faut d'abord apprendre à l'individu à dégager en lui-même ce qu'est sa raison, ce qu'est sa liberté. Quand on lui aura donné la vraie notion de sa nature complexe formée de tendances, de passions, de caprices, de fantaisies de toute sorte, il faudra lui montrer qu'il doit subordonner, à la droite et inflexible raison, les passions qui pourraient l'entraîner à des actions mauvaises, qu'il doit négliger ce qui ne serait qu'un

exercice accidentel de sa liberté, et non sa vraie liberté réglée par la raison (p. 33). »

C'est là un idéal presque socratique. En présence de la toute-puissance de la démocratie, qui n'a souvent d'égale que son incompetence, les penseurs sérieux de tous les temps ont compris la nécessité de travailler à la réforme morale des individus qui la composent. Comme les rationalistes du cinquième siècle avant notre ère, la France d'aujourd'hui fonde cette réforme sur la foi dans la puissance morale de la science et de la raison, et sur l'affirmation optimiste du progrès. Chez un groupe d'hommes d'élite, cet optimisme est agissant, militant et digne des plus belles époques de l'histoire. Chaque succès qu'ils remportent est un triomphe pour la dignité humaine, et un encouragement à poursuivre, avec une ardeur obstinée, l'œuvre de l'éducation rationnelle.

L. P.

CHRONIQUE

45. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa première séance annuelle le 12 mai, au local de l'Université libre de Bruxelles. — Dans la section de philologie classique et romane, M. J. De Decker a étudié une inscription grecque inédite du Louvre. Cette inscription, découverte à Héraclée en Carie, est très mutilée et le sens en est obscur. C'est un fragment d'une poésie lyrique. M. De Decker estime qu'elle avait trait à des mystères célébrés en l'honneur de Séléné, de Koré et d'Endymion. — Dans la section de philologie germanique, M. J. Mansion s'est occupé de l'étymologie du mot néerlandais *halen* (= trekken) et M. Brants de l'influence sociale en sémantique. — Dans la section d'histoire et de géographie, M. le chanoine Cauchie a exposé le rôle des assemblées du clergé en France sous l'Ancien Régime, en insistant particulièrement sur l'organisation financière qu'elles établirent. M. Pirenne a exposé la controverse provoquée par le livre de M. Sombart (*Der Moderne Capitalismus*) sur les origines du capitalisme et indiqué les points faibles de la théorie. La section a décidé de consacrer une partie de sa prochaine séance à la discussion de cette question. — Dans la section de pédagogie, M. Crutzen a traité de la géographie dans l'enseignement moyen et a fait ressortir l'importance du côté social de cette science.

L'assemblée générale de l'après-midi a entendu les rapports des secrétaires des sections, approuvé les comptes du trésorier, admis de nouveaux membres et applaudi une spirituelle et intéressante conférence de M. Tourneur sur une épopée irlandaise.

46. — B. C. BONDURANT, *Decimus Iunius Brutus Albinus, a historical study*. Chicago, University Press, 1907. 114 pp. in-8°. — Cette dissertation, présentée à la Faculté des Arts et de Littérature de l'Université de Chicago pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, est une très bonne monographie, solide, complète, claire, judicieuse, bien composée. L'auteur a soigneusement étudié les sources et est parfaitement au courant de la science moderne. Le caractère et le rôle de D. Brutus, personnage secondaire, sans doute, mais intéressant, de la grande tragédie qui se dénoue par la chute de la république romaine, sont définis avec netteté et impartialité.

47. — Le professeur G. KALFF, de Leide, vient de publier le second volume de sa *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde* (Groningue, Wolters; f. 6.50), allant jusqu'à la fin du 16^e siècle. Il ne veut considérer les auteurs que comme des artistes de la parole et leurs œuvres comme des œuvres d'art, et il tâche avant tout de mettre en lumière leur valeur esthétique. Son histoire est donc une réaction contre celle de son maître Jonckbloet. De nombreuses notes à la fin de chaque chapitre renseignent le lecteur sur les côtés historiques et philologiques des questions traitées, et le font de façon à prouver que dans ces domaines aussi M. G. Kalf est une autorité.

48. — En publiant son étude très étendue *Over de navoring der Klassiek-Fransche tragedie in de Nederlandsche treurspelen der 18^e eeuw* (Doetinchem, Misset; f. 2.25), M. C. VAN SCHOONVELDT a fait un digne pendant au beau livre de Worp sur l'influence de Sénèque sur le théâtre hollandais.

49. — M. A. VERMEYLEN, professeur à l'Université libre de Bruxelles, a publié en brochure la conférence qu'il a faite à l'Exposition de Liège sur *Les lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830*. C'est une œuvre très subjective et très suggestive. Car si les appréciations de M. Vermeylen ne peuvent être acceptées par tout le monde, elles sont originales et toujours motivées.

50. — Tandis que l'œuvre magistrale de M. F. van Duyse, ce répertoire général de nos anciennes chansons néerlandaises, touche à sa fin, le Dr J. KNUTTEL vient de nous donner une étude approfondie et complète des chansons religieuses néerlandaises d'avant la Réforme (*Het geestelijk lied in de Nederlanden voor de Kerkhervorming*. Rotterdam, Brussee; f. 4.90). Il les étudie dans leurs sources, fait ressortir leur valeur esthétique et signale les influences étrangères qu'elles ont subies.

51. — La vaillante revue *Taal en Letteren* a cessé sa publication après 16 années d'existence. Elle est remplacée par *De Taalgids* (Groningue, Wolters), une revue bi-mensuelle, qui travaillera dans le même esprit, mais en s'adressant à un public moins spécial, et par conséquent moins restreint.

52. — On continue, à l'Université de Groningue, à travailler à la grammaire du néerlandais du 16^e siècle. Après l'étude de Lubach sur le verbe (1891) et celle de Kolthoff sur le substantif (1894), voici une dissertation doctorale de M. VAN HALTEREN sur le pronom. Nous espérons que le prof. Van Helten amènera encore d'autres de ses étudiants à explorer ce domaine, où il est un guide si sûr.

53. — Trois philologues allemands, MM. KLUGE, FRIST et UHL, viennent de donner presque en même temps une histoire de la langue allemande, mais à trois points de vue différents, ce qui augmente l'intérêt de la comparaison. M. Feist (*die Deutsche Sprache*. Stuttgart, Lehmann) fait l'histoire des sons, des formes, du vocabulaire, dans un ordre chronologique; la partie linguistique et indo-européenne ne comprend que xvi-24 pp. sur xvi-217. M. Uhl (*Entstehung und Entwicklung unserer Muttersprache*) semble vouloir faire l'histoire de la langue en rapport avec la littérature; mais il le fait en 26 pp.

(100-125); tout le reste de son livre, pp. 1-100, est de la linguistique générale, indo-européenne et germanique comparée. M. Kluge (*Unser Deutsch*) veut donner une introduction à l'étude de la langue maternelle et traite, comme autant de points séparés, différentes questions que l'on peut se poser en abordant cette étude.

54. — A l'occasion de notre année jubilaire, le Willems-fonds a entrepris la publication de *Vlaamsch Belgie sedert 1830*. C'est un pendant flamand, et pour le pays flamand seulement, de la *Patria Belgica* de VAN BEMMEL. L'œuvre est bien exécutée et richement illustrée; mais elle semble devoir prendre des proportions dépassant de beaucoup le plan primitif. Le 1^{er} volume contient la Belgique à vol d'oiseau par G. Minnaert, un coup d'œil sur notre histoire jusqu'à Waterloo par P. Fredericq, le règne de Guillaume I, la Révolution de 1830 et la fondation du royaume de Belgique par V. Fris. Le second volume est la première partie (1830-1880) de l'histoire très détaillée et très documentée du mouvement flamand par P. Fredericq. Le 4^e volume, qui va sortir de presse, contient l'histoire des lettres par P. Tack, du théâtre par O. Van Hauwaert, de la librairie par A. Hoste, de la musique par M. Sabbe, et des beaux-arts par H. Demarez, J. De Waele et A. Van Werveke. On travaille activement à la préparation des volumes restants, 3, 5 et 6.

55. — M. F. PRICK VAN WELY, professeur au gymnase de Batavia, qui a passé en mars dernier à l'Université de Gand l'examen scientifique de docteur en philologie germanique, a publié un livre qui fait très bonne figure à côté des deux livres de Hesseling : *Zuid-Afrikaansch et Neger-Hollands*. Il est intitulé *Neerlands taal in 't verre Oosten* (Semarang, Van Dorp) et étudie judicieusement l'influence des langues des Indes néerlandaises sur le néerlandais et l'influence du néerlandais sur celles-ci. Rappelons à ce propos que Kruisinga fit dans l'avant-dernière livraison de *Taal en Letteren* un important article sur la thèse doctorale, *Afrikaansche Studies*, de P. du Toit, de la Colonie du Cap, également docteur de Gand. Kruisinga y montre par des exemples typiques que plusieurs transformations du néerlandais sud-africain sont des développements spontanés normaux et ne doivent pas être attribués au malayo-portugais, comme l'ont fait Hesseling et du Toit après lui. Cet article nous a valu une réplique très intéressante de Hesseling dans la dernière livraison. — J. V.

56. — Dans les derniers numéros de *Volkskunde* nous relevons quelques articles particulièrement curieux. M. VAN DUYSK a retrouvé une chanson historique du temps de la Révolution française où sont rappelées une série de vieilles pratiques religieuses encore en usage à Gand. Pour ceux qui ne savent plus ce qu'on appelle *S^t Huybrechtsbrood*, *Broodjes van Tollentijn*, *Sijnsels*, *Pestkeersen*, etc., l'éditeur a ajouté un commentaire succinct. — M. Fris, en écrivant l'histoire de la ville de Grammont, a recherché l'origine de certains usages caractéristiques du Grand Carnaval en cette ville, et y voit des transformations du culte des fontaines et des grands feux par lesquels nos ancêtres païens célébraient l'arrivée du printemps. — Enfin, l'éditeur de la Revue y publie l'étude qu'il a consacrée au conte des « Oies de frère Philippe » et dont la Société de philologie a eu la primeur. Ce conte

qui nous est familier sous la forme qu'il revêt dans le *Décameron* de Boccace, est répandu, avec des variantes, dans l'Orient comme dans l'Occident. On le trouve dans nos campagnes flamandes et dans le Mahābhārata. M. De Cock distingue deux formes différentes parmi les multiples versions qu'il a retrouvées, selon que la femme est dépeinte comme le diable ou comme une oie. La plus ancienne version de la première catégorie est d'origine hindoue; on a cru que Boccace était l'inventeur de la seconde comparaison, mais M. D. C. signale au moins deux textes plus anciens que le *Décameron*. Les données recueillies ne permettent pas de conclure si le conte en question s'est infiltré de l'Inde en Europe ou si nous avons affaire à une de ces créations de l'imagination humaine trop naturelles pour ne pas être universelles. — G. D.

57. — La *Clarendon Press* poursuit activement la publication de sa *French Series*. M. CLOUDESLEY BRERETON a exhumé du *Feuilletoniste*, une revue qui comptait Hugo, Gautier et Balzac parmi ses collaborateurs, cinq *feuilletons choisis* d'auteurs presque tous oubliés, non compris un extrait du *Rhin* de Hugo (Prix : 2 sh.). M. W. G. HARTOG, professeur à University College, Londres, publie les *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* du comte Pierre de Castellane (Prix : 2 sh.), qui, par un coup de tête, s'engagea aux zouaves en 1844, connut les Bugeaud, les Changarnier et les Cavaignac, assista à plusieurs expéditions dans le Chélif, et raconte sans recherche d'effet cette vie d'avant-postes et de bivouac, de coups de main et de razzias, notant avec plaisir les traits de bravoure, et soulignant à l'occasion la sourde haine qui divise jusqu'aujourd'hui les deux peuples serviteurs de l'Islam, les Arabes et les Turcs. — G. D.

58. — Le *De Vita sua* de GUIBERT DE NOGENT n'est pas seulement le plus ancien en date des mémoires si nombreux dans la littérature de la France, il présente encore un intérêt de premier ordre pour l'histoire des mœurs au commencement du XII^e siècle. On se réjouira donc de l'édition nouvelle qui vient d'en donner M. G. BOURGAIN (*Guibert de Nogent. Histoire de sa vie, 1053-1124*, dans la *Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Paris, A. Picard). Elle ne nous apporte pas, il est vrai, un texte bien différent de ceux qu'ont publiés au XVII^e siècle A. Du Chesne et D'Achery, car tous les manuscrits anciens ayant disparu, le nouvel éditeur en a été réduit à se servir de la copie même qu'ont utilisée ses devanciers. Mais on lira avec fruit son introduction, et l'annotation, qui eût pu être parfois plus précise, facilitera beaucoup la compréhension de la prose obscure de Guibert. Il y a un bon index des noms propres, auquel il n'eût pas été inutile d'ajouter le relevé des principaux termes techniques employés dans l'ouvrage.

59. — MM. Ch. DE LANNON et H. VANDER LINDEN ont fait paraître le premier volume de leur grande *Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens* (Bruxelles, Lamertin), qui a obtenu le prix du Roi en 1903. Il est consacré au Portugal et à l'Espagne; M. De Lannoy s'est chargé du pre-

mier et M. Vander Linden de la seconde. La *Revue* devant consacrer prochainement un compte rendu détaillé à cette œuvre considérable, nous nous bornerons ici à la signaler à l'attention de nos lecteurs. La clarté de son plan, la précision de ses renseignements et leur abondance en font une des œuvres les plus instructives qui aient paru de longtemps dans notre pays. Il faut se féliciter de voir ses auteurs aborder avec cette compétence l'histoire de pays étrangers. Car si, dans les dernières années, la Belgique s'est de plus en plus lancée dans l'expansion économique et si nos marchands et nos industriels ne reculent plus devant les lointains voyages, nos historiens conservent, si l'on peut ainsi dire, nos anciennes mœurs casanières et se consacrent vraiment trop à l'étude de nos annales. Le livre de MM. De Lannoy et Vander Linden peut être considéré, espérons-le, comme le symptôme encourageant d'une orientation nouvelle vers des horizons plus larges.

60. — Il n'est certainement point, dans toute l'histoire de Belgique, de période aussi mal connue que la période espagnole. Pendant longtemps les travailleurs se sont détournés d'instinct de cette époque sans éclat, sans pittoresque et singulièrement peu flatteuse pour l'amour-propre national. On est heureux de constater depuis quelques années un revirement contre ce discrédit qui ne s'explique aucunement par des raisons scientifiques. On en peut signaler comme un nouveau symptôme l'apparition du travail de M. F. VAN KALKEN, *La fin du régime espagnol aux Pays-Bas*. Bruxelles, Lebègue, 1907 (thèse de doctorat spécial à l'Université de Bruxelles). L'auteur y étudie le gouvernement de Maximilien-Ernest de Bavière, qui, tant par les péripéties politiques qui le signalèrent que par les tentatives de réorganisation administrative et économique par lesquelles il se caractérise, présente un intérêt tout spécial. La *Revue* consacrera prochainement un compte rendu détaillé à ce bon ouvrage, dont nous nous bornerons aujourd'hui à signaler l'apparition.

61. — Le nouveau volume que vient de publier M. P. SAINTYVES (*Les Saints Successeurs des Dieux*. Paris, E. Nourry, 1907. 1 vol. in-8° de 416 pp. Prix : 6 fr.) peut être considéré comme un développement, très documenté et très bien informé, du chapitre consacré au « travail de la légende » dans le savant livre du P. Delehay, *Les Légendes hagiographiques*, signalé naguère à nos lecteurs. Les notes abondantes et précises, où les travaux des Bollandistes ont une large place, donnent à peu près toute la bibliographie de ce vaste sujet et suffiraient à assurer le succès du livre, même si l'auteur n'avait réussi, par le talent de la mise en œuvre, à en rendre la lecture aussi attrayante qu'instructive. Comme son prédécesseur, il va de soi que M. P. Saintyves a eu surtout à s'occuper « des côtés faibles de la littérature hagiographique », mais il dira sans doute, avec le P. Delehay, que « aider à reconnaître les matériaux de qualité inférieure, ce n'est pas nier qu'il y en ait d'excellents; c'est sauver la moisson que de signaler l'ivraie qui s'est mêlée au bon grain dans une proportion parfois déconcertante. »

M. J.

62. — Si l'on connaît les idées philosophiques de HERBERT SPENCER par ses œuvres, on savait fort peu de choses de l'homme. Son *Autobiographie* (*Traduit et adapté de l'anglais par HENRI DE VARIGNY*. Paris, F. Alcan, 1907. 1 vol. in-8°. Prix : 10 fr.) le fera connaître et apprécier. Tandis que ceux qui s'intéressent à l'œuvre seule en trouveront ici un commentaire très instructif, ceux qui veulent connaître l'ouvrier y trouveront un « Spencer intime » bien curieux et bien attachant. Ils apprendront son histoire, sa carrière d'ingénieur, d'inventeur, de journaliste, de philosophe, et ils verront aussi le Spencer de la vie de tous les jours, philosopant toujours et sur toutes choses. Peu de lectures sont plus intéressantes et plus instructives, et l'on peut dire que c'est un véritable service que l'adaptateur a rendu à l'histoire de la philosophie contemporaine. — X.

63. — A. MICHEL, *La gent écolière* (Extrait de la *Revue de l'Éducation familiale*). A Bruxelles, chez l'auteur, rue du Prince Royal, 17. 42 pp. in-8°. Prix : 1 fr. — Cet opuscule contient beaucoup de vérités, et de tristes vérités. L'écolier, en général, n'est pas un être aimable. Ses bonnes qualités restent trop souvent latentes, et il fait volontiers ostentation des mauvaises. M. Michel analyse ces défauts avec finesse et en homme d'expérience. Ajoutons : en homme de cœur; car il les constate, sinon sans douleur, du moins sans amertume. Il ne s'abandonne pas au pessimisme; s'il montre le mal, c'est pour qu'on y apporte les remèdes appropriés. Sa brochure mérite d'être recommandée à tous les éducateurs.

ACTES OFFICIELS

CRÉATION D'UN MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS.

Par arrêté royal du 2 mai 1907, il est créé un ministère des sciences et des arts.

Les attributions relatives à l'enseignement primaire, à l'enseignement moyen, à l'enseignement supérieur, aux sciences et aux lettres, sont distraites du département de l'intérieur et de l'instruction publique, qui prendra la dénomination de ministère de l'intérieur, et sont transférées au ministère créé par cet arrêté.

Les attributions relatives aux beaux-arts sont distraites du département de l'agriculture et transférées au nouveau ministère.

Par arrêté royal de la même date, M. le baron Descamps, sénateur, est nommé ministre des sciences et des arts.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 28 février 1907, la démission offerte par M. De Moor (J.-F.), de ses fonctions de professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Liège, est acceptée. L'intéressé est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 20 avril 1907, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Rivière (H.-J.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de flamand à l'A. R. à Anvers; Compère (C.), D^r en sciences physiques et mathématiques, prof. de mathématiques inférieures à l'A. R. à Ath; Guffens (J.-J.) licencié du degré supérieur en sciences commerciales et consulaires, prof. de sciences et mathématiques commerciales à l'A. R. à Ath; Sohet (A.), D^r en sciences physiques et mathématiques, prof. de mathématiques à l'A. R. à Bruxelles; Defourny (J.-A.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de 4^e latine à l'A. R. à Charleroy; Coulon (A.), D^r en philosophie et lettres, prof. de 6^e latine à l'A. R. à Charleroy; Hohlwein (N.), D^r en philosophie et lettres, surveillant à l'A. R. à Charleroy; Colinet (A.-J.-B.-A.), D^r en philosophie et lettres, second prof. de français à l'A. R. à Malines; Van Doorselaer (O.-P.-C.), D^r en philosophie et lettres, prof. d'allemand à l'A. R. à Malines;

Michiels (G.-A.-J.), Dr en philosophie et lettres, prof. de 7^e latine à l'A. R. à Ostende; Légier (E.-L.-A.), Dr en philosophie et lettres, surveillant à l'A. R. à Ostende; Dechambre, (J.-A.), licencié du degré supérieur en sciences commerciales et consulaires, surveillant à l'A. R. à Ostende; Hoyois (G.), prof. agr. du 1^{er} degré, prof. de 3^e latine à l'A. R. à Tournai; Bailleux (J.-M.-L.), Dr en philosophie et lettres, prof. de 6^e latine à l'A. R. à Tournai; Boyens (P.-J.), Dr en philosophie et lettres, prof. de 7^e latine à l'A. R. à Tournai; Dauby (A.-E.-M.-J.), Dr en philosophie et lettres, surveillant à l'A. R. à Tournai.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1905-1907. — NOMINATION DES JURYS.

Par arrêté royal du 20 avril 1907, les jurys chargés de juger les mémoires de philologie, de philosophie et d'histoire et, s'il y a lieu, les épreuves ultérieures, sont composés de la manière suivante :

I. — *Jury de philologie classique.*

MM. le chanoine Féron, professeur au séminaire épiscopal, à Tournai; Bidez, prof. à l'université de Gand; Parmentier, prof. à l'université de Liège; Kugener, prof. à l'université de Bruxelles; Collard, prof. à l'université de Louvain.

II. — *Jury de philologie romane.*

MM. Martens (Ch.), docteur en philologie romane, à Louvain; Discailles, prof. à l'université de Gand; Wilmotte, prof. à l'université de Liège; Pergameni, prof. à l'université de Bruxelles; Doutrepont, prof. à l'université de Louvain.

III. — *Jury de philologie germanique.*

MM. Kleynjtens, inspecteur de l'enseignement moyen; Fredericq, prof. à l'université de Gand; Van Veerdeghem, chargé de cours à l'université de Liège; Vermeylen, prof. à l'université de Bruxelles; Lecoutere, prof. à l'université de Louvain.

IV. — *Jury de philosophie.*

MM. Monchamp, membre de l'Académie royale de Belgique; Hoffmann, prof. à l'université de Gand; Merten, prof. à l'université de Liège; Dwelshauvers, prof. à l'université de Bruxelles; De Wulf, prof. à l'université de Louvain.

V. — *Jury d'histoire.*

MM. le chevalier de Borman, membre de la députation permanente du Limbourg; Cumont, prof. à l'université de Gand; Hanquet, prof. à l'université de Liège; Leclère, prof. à l'université de Bruxelles; Cauchie, prof. à l'université de Louvain.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE. — ATELIER DE MOULAGE.

Par arrêté royal du 2 avril 1907, il est institué à la Bibliothèque royale un atelier spécial pour la reproduction en plâtre des monnaies, médailles, jetons et méreaux susceptibles d'être moulés et des empreintes de cire des matrices de sceaux conservés au cabinet de numismatique.

La direction de cet atelier est placée dans les attributions du conservateur de la 5^e section.

ARCHIVES DE L'ÉTAT DANS LES PROVINCES. — PERSONNEL.

Par arrêté royal du 2 avril 1907, la démission offerte par M. Colens (J.), de ses fonctions de conservateur du dépôt des archives de l'État, à Bruges, est acceptée. M. Colens (J.) est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 8 avril 1907, M. van Zuylen van Nyevelt van de Haar (baron Albert), conservateur-adjoint du dépôt des archives de l'État à Bruges, est promu au grade de conservateur du dit dépôt.

Par arrêté royal du 8 avril 1907, M. Van den Haute (Ch.), employé au dépôt des archives de l'État, à Namur, est nommé conservateur-adjoint au dépôt des archives de l'État, à Bruges.

Par arrêté royal du 8 avril 1907, M. Courtoy (F.), docteur en droit et candidat-archiviste, est nommé conservateur-adjoint du dépôt des archives de l'État, à Namur.

PÉRIODIQUES

Archivio storico per la Sicilia orientale, 3^e année, fasc. 3 (1906). — F. Ciccaglione, I titoli al portatore nell'Italia bizantina meridionale e nella Sicilia. — A. Veniero, Epicarmo e la commedia dorica siciliana (continuazione). — L. La Rocca, Gli ambasciatori messinesi al Parlamento di Catania del 1566 (Nuovi documenti). — M. Catalano-Tirrito, Per la storia dell'Università di Catania nel sec. XV. — F. Gabotto, Inventari messinesi inediti del Quattrocento (continuazione). — Comptes rendus. — Bulletin bibliographique.

Revue d'Histoire Ecclésiastique, 1907, n^o 2. — Dom Chr. Baur, L'entrée littéraire de S. Chrysostome dans le monde latin. — P. Donceur, Les premières interventions du Saint-Siège relatives à l'Immaculée-Conception (XII^e-XIV^e siècle). — A. Fierens, La question franciscaine. — L. Willaert, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1598-1625). — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, mai-juin 1907. — Comte Goblet d'Alviella, De la responsabilité des influences religieuses dans la chute de la civilisation antique. — Maurice Ansiaux, La tâche présente de la Sociologie. — Georges Smets, La constitution et l'état social primitifs de Rome. Leçon d'ouverture du cours d'histoire romaine. — Variétés : Maurice Vauthier, Quelques publications de l'Institut de Sociologie.

Volkskunde, afl. 7-9 : Het smeekschrift der welpeyzende, door F. Van Duyse. — Het Groot-Vastenavondfeest te Geeraardsbergen, door Dr V. Fris. — Le Francq van Berkhey's Holl. Rymkonst in de Kinderkamer en op het Kinderschool, door Dr G. J. Bockenoogen. — Spreek- en zegswijzen over de vrouwen, de liefde en het huwelijk, door A. De Cock. — Kroniek. — Een kwelvertelsel. — Vragen en aanteekeningen.

Afl. 10-12 : Hansje met zijn gansje, door A. De Cock. — Le Francq van Berkhey's Holl. Rymkonst in de Kinderkamer en op het Kinderschool, door Dr G. J. Bockenoogen. — Nederl. sprookjes en vertelsels, medegedeeld door Dr G. J. Bockenoogen. — Spreek- en zegswijzen over de vrouwen, de liefde en het huwelijk, door A. De Cock.

COMPTES RENDUS.

DOM U. BERLIÈRE, *Inventaire analytique des Diversa Cameralia des Archives Vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Théroutanne et Tournai*, Rome, etc. 1906, in-8°. « Au même titre que les précédentes publications de l'Institut historique belge de Rome, ce volume mérite tous les éloges. » Ch. Samaran, *Le Moyen-âge*, mars-avril 1907. — « Dépouillement excellent, au point de vue des diocèses belges, des documents enfouis dans les 53 premiers volumes des *Diversa Cameralia*. » L. H. Labande, *Rev. Crit.*, 1907, n° 15.

A. FAYEN, *Liber traditionum Sancti Petri Blandiniensis*. Gand, 1906, in-8°. « Très bonne édition. » L. H. Labande, *Rev. Crit.*, 1907, n° 15. — « Bonne édition d'un recueil précieux pour l'histoire économique de la Flandre. » M. Prou, *Le Moyen-âge*, mars-avril 1907.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*. I. Bruxelles, 1906, in-4°. « Ouvrage monumental d'une importance de premier ordre pour l'histoire économique. » G. von Below, *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1907, n° 98.

P. GRAINDOR, *Histoire de l'île de Scyros* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, 1906.) « Bonne monographie, témoignant de la connaissance des lieux et conçue dans un esprit scientifique. » C. Friedrich, *Wochenschr. für klass. Philol.*, 1907, n° 16.

H. GRÉGOIRE, *La Vie de S^t Abramios par Cyrille de Skythopolis*. Bruxelles, 1906 (Extr. de la *Rev. de l'Instr. publ.*). « Important et très méritoire. » Joh. Dräseke, *Wochenschr. für klass. Philol.*, 1907, n° 16.

C. *Suetoni Tranquilli de vita Caesarum*, éd. L. PREUDHOMME. Groningue, 1906. « Édition critique qui représente une grande somme de travail et qui intéressera les savants. » *Athenaeum*, n° 4088. — « Constitue un progrès considérable sur l'édition de Roth. » *Litterarisches Centralblatt*, 1907, n° 8.

H. VAN DE WEEED, *Étude historique sur trois légions du Bas-Danube*. Louvain-Paris, 1907. « L'auteur est bien informé et consciencieux; mais son travail est diffus et ne marque pas un progrès sensible sur les recherches antérieures. » E. Ritterling, *Wochenschr. für klass. Philol.*, 1907, n° 19.

A PROPOS DE LA LETTRE D'ALEXIS COMNÈNE

A ROBERT LE FRISON, COMTE DE FLANDRE

Guibert de Nogent ¹ et Robert de Reims ² nous ont conservé le texte latin d'une lettre de l'empereur d'Orient Alexis Comnène à Robert, comte de Flandre, l'exhortant de la manière la plus pressante à venir au secours de Constantinople menacée par les Turcs. Très connue dès l'époque des croisades, comme l'atteste le grand nombre des copies que nous en possédons ³, cette lettre a fréquemment attiré, depuis une trentaine d'années, l'attention des érudits. Si les historiens belges n'ont point pris part au débat dont elle a été

¹ *Gesta Dei per Francos*, dans le *Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Occidentaux*, t. IV, p. 131 et suiv.

² *Historia Hierosolymitana*. — L'édition de ce texte dans le *Recueil des Historiens des Croisades* n'a pas reproduit la lettre, mais elle se trouve dans l'édition princeps parue à Cologne vers 1470. — Les textes de la lettre dans Guibert et dans Robert présentent des divergences assez notables. M. Hagenmeyer, *Kreuzzugsbriefe*, p. 11 et suiv., a démontré que cependant tous deux provenaient d'une même source et que l'on ne peut y voir deux lettres différentes avec Peyré (*Histoire de la première croisade*, t. II, p. 461) et De Smet (voy. page suivante, n. 1).

³ La liste complète s'en trouve dans H. HAGENMEYER, *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100. Eine Quellensammlung zur Geschichte des ersten Kreuzzuges*, p. 129 (Innsbruck, 1901). — Parmi les éditions, il suffira de renvoyer soit à celle de Riant, *Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria*, p. 9 (Genevae, 1879), soit à celle de Hagenmeyer, *Op. cit.*, p. 130, qui donnent d'excellents textes critiques.

l'objet ¹ et qui pourtant aurait dû les intéresser, en France Riant ², Gaston Paris ³, M. Kohler ⁴ et tout récemment M. Chalandon ⁵; en Allemagne M. Hagenmeyer ⁶; en Russie M. Vasiljevski ⁷, pour ne citer que les principaux, lui ont en revanche consacré des études fort étendues, très ingénieuses, parfois même très subtiles, sans que l'accord soit parvenu encore à se faire ni sur l'authenticité ni sur la date du célèbre document. Riant le considère comme un faux « composé de toutes pièces » entre juin 1098 et juillet 1099; Gaston Paris, comme un exercice de rhétorique élaboré vers 1090 dans le but de décider des chevaliers d'Occident à se porter au secours de l'empereur grec, tandis que M. Vasiljevski affirme son authenticité et que M. Hagenmeyer, après avoir longuement discuté toutes les opinions, conclut qu'il a dû être écrit en 1088, soit d'après l'original d'une lettre d'Alexis au comte

¹ Elle a naturellement été connue de plusieurs d'entre eux, mais aucun ne l'a soumise à un examen critique. DE SMET, *Mémoire sur Robert de Jérusalem à la première croisade*, p. 6, cite les textes fournis par Guibert et par Robert de Reims dont il fait à tort avec Peyré (voy. p. 217 n. 2) deux lettres différentes, l'une adressée à Robert le Frison, l'autre à Robert de Jérusalem. KERVYN DE LETTENHOVE, *Histoire de Flandre*, t. I, p. 306, 307, se borne à citer la lettre. A. Wauters la mentionne au t. I, p. 591 de sa *Table chronologique des chartes et diplômes*, avec des indications bibliographiques fort incomplètes. Au tome VII, p. 176-177 du même ouvrage, il lui consacre quelques lignes d'après le travail de Riant cité plus haut, dont il adopte les conclusions. Le compte rendu de la *Revue critique* auquel il renvoie (p. 177) n'est pas de Paulin Paris, mais naturellement de Gaston Paris.

² Voy. son ouvrage mentionné, p. 217, n. 3, et ajouter les nouveaux commentaires qu'il en a donnés pour combattre les objections de Gaston Paris et de Vasiljevski, dans son *Inventaire critique des lettres historiques des croisades*, p. 73 et suiv. (Paris, 1880).

³ Compte rendu du premier ouvrage de Riant, dans *Revue critique*, 1879, t. II, p. 379-388, et compte rendu d'un article de M. Hagenmeyer (voy. plus bas, n. 6), dans *Revue de l'Orient Latin*, t. V, p. 254-256.

⁴ *Revue de l'Orient Latin*, t. VIII, p. 564.

⁵ *Alexis Comnène*, p. 324 et suiv. (Paris, 1900).

⁶ *Ekkehardi Uraugiensis abbatís Hierosolymita*, p. 341-351 (Tubingue, 1877); *Byzantinische Zeitschrift*, t. VI (1897), p. 1-32; *Kreuzzugsbriefe*, p. 10-44 et 185-209.

⁷ *Journal [russe] du Ministère de l'Instruction publique*, 1872, p. 325-328, et *ibid.*, 1880, p. 223-261.

Robert le Frison, soit d'après les renseignements fournis à celui-ci par un légat impérial¹. Les raisons de M. Hagenmeyer n'ont pas convaincu M. Kohler, qui continue à rejeter la lettre au rang des *spuria*. De son côté M. Chalandon adopte une position intermédiaire entre l'érudit allemand et Riant, admettant avec le premier qu'une missive d'Alexis a servi de source au texte que nous possédons, mais que celui-ci, dans sa forme actuelle, ne constitue qu'un remaniement de la lettre, élaboré en 1098-1099 pour servir d'*excitatorium* à la croisade.

Il n'entre pas dans mon intention de soumettre la question à un nouvel examen. Il me paraît hors de doute, après la lecture des travaux de G. Paris, de M. Hagenmeyer et de M. Chalandon, que la lettre d'Alexis, telle que nous la possédons, dérive d'un original authentique. A quelle époque cet original a-t-il été écrit et vers quel moment son remanieur latin l'a-t-il modifié? Tels sont les points que je voudrais examiner rapidement, ou plutôt tels sont les points à la discussion desquels je voudrais apporter quelques faits nouveaux.

Jusqu'aujourd'hui, en effet, on n'a guère étudié la chronologie de notre texte qu'en se fondant sur les allusions qu'il renferme à divers épisodes de la lutte entre les Turcs et l'empire byzantin. Et sans doute c'était là, si l'on peut ainsi dire, une opération indispensable à son traitement. Mais on s'est moins occupé, semble-t-il, de rechercher si les dates auxquelles on aboutissait par ce moyen, s'adaptent exactement à ce que nous savons de la carrière de Robert le Frison. Après avoir examiné notre document du point de vue byzantin, il ne serait peut-être pas inutile de l'envisager du point de vue flamand et de juger, grâce à cette contre-épreuve, des résultats obtenus.

On sait, par le témoignage de diverses chroniques flamandes et par celui de Guibert de Nogent, que Robert le Frison entreprit un pèlerinage à Jérusalem². Anne Comnène non

¹ *Kreuzzugsbriefe*, p. 38.

² GUIBERT, *Gesta Dei per Francos*, loc. cit., p. 246; *Genealogia comitum Flandriae Bertiniana. Continuatio Leidensis. Mon. Germ. Hist. Script.*, t. IX, p. 307 (ce texte est celui que Riant et M. Hagenmeyer citent sous le nom de *Breve Chronicon comitum Flandrensium*; il figure au tome XIII,

seulement corrobore ce renseignement mais le complète encore en bien des points. Elle nous apprend que le comte, revenant de la ville sainte, rencontra l'empereur Alexis, et qu'il lui promit de lui envoyer, dès son retour en Flandre, une troupe de cinq cents cavaliers, lesquels arrivèrent, en effet, quelque temps après ¹.

Les auteurs qui se sont occupés de notre lettre ont naturellement discuté la date du pèlerinage de Robert. Suivant Guibert de Nogent, il eut lieu « ante duo-decennium quam proceres nostri Iherosolymitanum aggredierentur iter ² », ce qui donne 1084, date adoptée par Riant. « En effet, dit ce savant, suivant le *Breve Chronicon Flandriae*, le voyage de Robert dura deux ans, et comme en 1082 il était encore en Occident ³ et se trouvait de retour au printemps de 1085, date d'une fondation qu'il fit ⁴, il a dû partir au commencement de 1083 et se trouver à Jérusalem au commencement et à Constantinople à la fin de 1084 ⁵ ».

Par malheur Guibert de Nogent s'est trompé et dès lors les déductions de Riant sont inadmissibles. Robert le Frison se trouvait encore en Flandre en 1083 ⁶ et même au mois de

p. 417-18 du *Recueil des Historiens de France*, sous son titre exact *Genealogia comit. Flandr.*, et non au t. XII, p. 419); JOHANNES IPERIUS, *Chronicon S. Bertini*, *Mon. Germ. Script.*, t. XXV, p. 784; *Flandria Gene-rosa*, *Mon. Germ. Hist. Script.*, t. IX, p. 323.

¹ *Annae Comnenae Alexiadis*, l. VII, 6-7, éd. de Bonn (1839), t. I, p. 355, 360; éd. A. Reifferscheid, t. I, p. 243, 247 (Leipzig, 1884) : « τότε καὶ ὁ Φλάντρας κόμης ἐξ Ἱεροσολύμων ἐπανερχόμενος, ἐκέῖσε καταλαμβάνει τὸν αὐτοκράτορα καὶ τὸν συνήθη τοῖς Λατίνοις ἀποδίδωσιν ὄρκον, ὑποσχόμενος ἅμα τῷ τῷ οἴκῳ καταλαβεῖν συμμάχους ἀποστεῖλαι οἱ ἱππεῖς πεντακσίους. φιλοτιμησάμενος τοίνυν τὸν τοιοῦτον ὁ βασιλεὺς, πρὸς τὰ σφέτερα χαίροντα προέπεμψεν ». — « καταλαμβάνουσιν οἱ παρὰ τοῦ Φλάντρα ἀποσταλέντες ἱππεῖς ἔκκριτοι ὡσεὶ πεντακόσιοι, χάρισμα κομίζοντες τοῦτ'ἰππῶνους ἔκκριτους τὸν ἀριθμὸν ἑκατὸν πρὸς τοῖς πεντήκοντα· ἀλλὰ καὶ ὅσους τῆς προκειμένης αὐτοῖς χρείας εἶχον ἐπέκεινα, ἀποδεδώκασιν τοῦτ' ἑκαστὴν τιμῆς ».

² GUIBERT, *loc. cit.*, p. 246.

³ JAFFÉ, *Monumenta Gregoriana*, p. 517.

⁴ MIRAEUS, *Opera diplomatica*, t. II, p. 1137.

⁵ RIAnt, *Alexii Comneni epistola*, p. XXVIII, n. 3.

⁶ JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum* (2^e édit.), nos 5245, 5247, 5249, 5250, 5252.

juin 1084, date à laquelle la *Vita S. Arnulfi Suessionensis* nous le montre assistant à la foire de Thourout ¹. C'est donc plus tard que ne le pense Riant qu'il s'est mis en route pour les lieux saints, et même notablement plus tard. De son côté, M. Hagenmeyer place le pèlerinage de Robert entre l'année 1085 et la fin de 1087 ², et cette manière de voir soulève d'autres difficultés. Il est vrai que le chroniqueur Jean d'Ypres rapporte le départ du comte à l'année 1085 ³. Mais ce renseignement, d'une source de très basse époque, est manifestement inexact. Je ne ferai pas argument ici de la charte donnée en Flandre en 1085 par Robert, et que Riant invoque précisément pour établir le retour de celui-ci à cette date, car on peut dire avec M. Hagenmeyer qu'elle appartient à une partie de l'année antérieure au voyage du prince ⁴. Mais si ce voyage a été commencé en 1085, comment expliquer qu'il ait pu être accompli en assez peu de temps pour que, dès l'année suivante, le comte fût rentré dans ses États? ⁵ Or il s'y trouvait si bien qu'il projetait alors, de concert avec le roi Canut de Danemark, une guerre contre l'Angleterre ⁶. Bien plus! Henri de Huntingdon nous apprend que ses desseins étaient déjà connus l'année précédente à la cour de Guillaume le Conquérant ⁷, et l'on n'hésitera point sans doute à admettre que ce

¹ *Mon. Germ. Hist. Script.*, t. XV, p. 889.

² *Kreuzzugsbriefe*, p. 187 et suiv.

³ Voy. p. 219, n. 2. — Jean d'Ypres est mort en 1383. Les autres chroniques flamandes qui parlent du pèlerinage n'en donnent pas la date. (Lombard of St. Omer; *Ms. 33*, v, p. 66, at 1083.)

⁴ *Kreuzzugsbriefe*, p. 188. — Cette charte citant Grégoire VII dans sa date est antérieure à la mort de ce pape, donc au 23 mai 1085, ou plutôt à l'époque où l'on apprit en Flandre la nouvelle de sa mort, soit au plus tard au mois de juin.

⁵ Nous savons d'ailleurs par la *Genealogia comitum Flandr.*, loc. cit., p. 307, que le pèlerinage de Robert dura deux ans.

⁶ J. DE SAINT-GENOIS, *Sur l'expédition projetée du comte de Flandre Robert le Frison en Angleterre en 1086* dans *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*. 1^{re} série, t. III, p. 284. On peut ajouter que Canut confia en 1086 à la garde de Robert son frère Olaf, qui avait fomenté une révolte en Danemark. RADULPHUS NIGER, *Historia*. *Mon. Germ. Hist. Script.*, t. XXVIII, p. 333. brother

⁷ *Mon. Germ. Hist. Script.*, t. XIII, p. 151. Cf. encore *Annales Anglo-saxonici*, *Ibid.*, p. 117, et FLORENTIUS WIGORN., *Ibid.*, p. 128.

n'est pas au moment où il préparait une attaque contre son puissant voisin, que le comte s'est mis en route pour Jérusalem. Bref, si M. Hagenmeyer reproche avec raison à Riant d'avoir placé trop tôt le pèlerinage de Robert, il ne l'a pas lui-même placé assez tard. L'un et l'autre aboutissent à des conclusions qu'une connaissance plus complète de l'histoire de Flandre leur aurait fait repousser.

Tout s'explique aisément, au contraire, si l'on adopte pour le départ de Robert l'année 1087. Nous savons tout d'abord, par le témoignage des *Annales Blandinienses*¹, que le comte, méditant probablement une longue absence, associa son fils Robert II au gouvernement en 1086. C'est là déjà une présomption favorable. Mais elle se confirme encore et touche à la certitude, si l'on observe qu'en 1087, 1088 et 1089, Robert II a exercé le pouvoir en Flandre à l'exclusion de son père. On en trouvera la preuve dans une charte donnée à l'abbaye de Tronchiennes (1087)², dans la formule de date d'un acte de Lambert, abbé de Hasnon (1088)³, dans une charte de Rainard, abbé de Saint-Nicolas des Prés sous Ribemont, au diocèse de Laon (1088)⁴,

¹ *Mon. Germ. Hist. Script.*, t. V, p. 26.

² DE SMET, *Corpus Chronicorum Flandriae*, t. I, p. 704.

³ MIRAEUS, *Opera diplomatica*, t. I, p. 74 : « Actum anno ab incarnatione Domini M.LXXX.VIII.... Rotberti comitis junioris XI ». Il faut évidemment lire II au lieu de XI. La confusion de ces deux chiffres est fréquente, on le sait, dans les copies.

⁴ Cette charte, publiée dans H. STEIN, *Cartulaire de Saint-Nicolas des Prés sous Ribemont*, p. 52-54 (Saint-Quentin, 1884), est particulièrement propre à établir l'absence de Robert le Frison en cette année. Elle fait savoir, en effet, qu'Anselme de Ribemont tenait à Loon, dans la châtellenie de Bourbourg, une bergerie en fief « a comite Roberto, filio comitis Roberti ». Elle ajoute : « Hujus allodii prima traditio facta est Cortriaci, anno millesimo octuagesimo septimo, decimo quarto kalendas januarii; secunda traditio facta est Bruggis, in lapidea domo comitis, tempore supradicti anni, sexto idus januarii, luna undecima, epacta vicesima quarta, concurrente quarto. Ut hec traditio firma et rata omni tempore permaneat, signa militum comitis Rotberti circumstantium et istud attestantium subscripsimus ». Il est impossible de marquer plus clairement que Robert II exerce en 1088 le pouvoir comtal à la place de son père. Le millésime 1087 donné par la charte s'explique certainement par le style pascal.

dans une autre (18 oct. 1089) pour Saint-Quentin en l'Ile¹, dans la charte instituant le 31 octobre 1089 le prévôt de Saint-Donatien de Bruges chancelier de Flandre², et enfin dans une notice du 4 août 1089, relative à la déposition des reliques de sainte Walburge dans une nouvelle châsse³, notice qui nous apprend formellement la présence du Frison à Jérusalem à sa date. Que conclure de là, sinon l'absence de Robert I^{er} pendant toute l'époque où le nom de Robert II se trouve seul mentionné dans les actes ? La charte de Tronchiennes citée plus haut étant datée du 6 juillet 1087, atteste qu'à ce moment le comte avait déjà quitté la Flandre. Et nous savons par l'acte d'institution du chancelier qu'il n'était pas encore de retour le 31 octobre 1089. Comme d'autre part, un acte en faveur de l'abbaye de Phalempin fut donné par lui à Lille le 27 avril 1090⁴, nous pouvons supposer avec les plus grandes chances de vraisemblance que son voyage dura de la fin du printemps de 1087 au plus tôt jusqu'au commencement de 1090 au plus tard⁵.

Dès lors il n'est plus possible de placer son entrevue avec Alexis Comnène en 1087. Si l'on se rappelle, en effet, qu'il a rencontré l'empereur non pas en allant à Jérusalem mais en

¹ DUVIVIER, *Actes et documents anciens intéressant la Belgique*, p. 318.

² MIRÆUS, *Op. cit.*, t. III, p. 566 : « In nomine etc. Ego Rodbertus, Dei misericordia Flandrensis marchio, comitis Rodberti agnomine Fresonis filius etc. ».

³ *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, 2^e série, t. XII, p. 61. « Glorioso comite Roberto Iherosolymis commorante, inclitico filio Roberto regnum cum matre bone memorie Gertrude optinente ». Wauters a, par erreur (*Table Chronologique*, t. I, p. 683), indiqué ce texte comme provenant des *Acta Sanctorum Boll.* Juillet, t. II, p. 364. Je dois à l'obligeance du R. P. De Smedt l'indication de l'endroit exact où il se trouve, et que j'avais longuement cherché en vain.

⁴ MIRÆUS, *Op. cit.*, t. I, p. 362.

⁵ Guillaume de Malmesbury (*Mon. Germ. Hist. Script.*, t. X, p. 473) dit que Robert alla à Jérusalem « tribus ante mortem annis ». Comme il est mort en 1093, ce texte nous reporte à l'année 1089 et correspond parfaitement à la réalité. MEYER VON KNONAU, *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Heinrich IV und Heinrich V*, t. IV, p. 519, se trompe donc en disant que Guillaume a confondu Robert I avec son fils.

revenant de cette ville ¹, on admettra sans doute que cet épisode doit se placer suivant toute vraisemblance dans le courant de l'année 1089. C'est donc alors qu'il fit à Alexis la promesse de secours que nous connaissons par Anne Comnène ². Quelques mois plus tard, après la prise de Mitylène et de Chios par les Turcs, entre le 1^{er} juillet et le 12 août 1090 ³, l'empereur, se voyant menacé de près, lui rappela ses engagements dans une lettre écrite sans doute en termes fort pressants. Robert fit honneur à sa parole. Les chevaliers flamands arrivèrent à Constantinople entre le 10 février et le 20 avril 1091 ⁴. Ces dates sont celles de la Chronographie byzantine de Muralt. M. Hagenmeyer, croyant que le voyage de Robert a eu lieu en 1087, veut les modifier et les reporter deux ans plus haut ⁵. Mais ce changement est inutile. Dans l'hypothèse que je propose, la

¹ Voy. le texte d'Anne Comnène cité p. 220, n. 1. — Riant, *Inventaire*, p. 88, n. 40, interprète le texte d'Anne Comnène comme prouvant le passage de Robert par Constantinople en 1088. Il déclare que c'est là « une preuve entre cent autres du sans-gêne d'Anne Comnène avec la chronologie puisque Robert était certainement de retour dans ses États dès 1084 ». On voit dans l'espèce que la chronologie d'Anne Comnène est ici relativement exacte. Elle se sera trompée seulement en plaçant à Beroaea une entrevue qui a dû avoir lieu dans un autre endroit et assez longtemps après la défaite de Drisdra qui avait forcé l'empereur à se réfugier dans cette ville. L'erreur est d'autant plus probable que GUIBERT DE NOGENT, *Op. cit.*, p. 131, place l'entrevue à Constantinople.

² Je ne résiste pas à la tentation d'exposer une hypothèse qui pourrait expliquer pourquoi le comte se montra si serviable à l'égard de l'empereur. On sait que, depuis le commencement de son règne, Robert était en guerre avec la Normandie. L'idée peut lui être venue de chercher une réconciliation en se mettant en rapport, par l'intermédiaire d'Alexis Comnène, avec les princes normands de Sicile. Il est certain, en tout cas, qu'il donna sa fille Adèle en mariage au duc de Pouille en 1090, et il ne me paraît point risqué d'admettre que les pourparlers qui amenèrent cette union avaient été entamés par le Basileus après son entrevue avec le comte. On comprendrait dès lors sans difficulté qu'Alexis ait songé, au moment du péril, à appeler à l'aide un prince qu'il venait d'obliger, et l'empressement que mit ce dernier à lui prouver sa reconnaissance.

³ E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, I, p. 65.

⁴ DE MURALT, *Op. cit.*, p. 66.

⁵ *Kreuzzugsbriefe*, p. 37.

*It is not. See
Rommoli: Ann.
1092. 119. 38.
XIX, p. 412.*

chronologie byzantine et la chronologie flamande s'accordent parfaitement.

En résumé, je crois donc pouvoir affirmer que c'est en 1090 qu'Alexis Comnène écrivit à Robert le Frison pour implorer son secours. Cette date, qui est seule admissible dans l'état de nos connaissances sur l'histoire de Flandre, se prête si bien, d'autre part, à ce que l'on sait de l'histoire de l'empire grec à cette époque, qu'elle avait déjà été indiquée par Gaston Paris et M. Vasiljevski. J'ajouterai qu'elle répond mieux que toute autre aux renseignements fournis par le prologue qui, dans les manuscrits, accompagne le texte latin de la lettre. D'après ce prologue, en effet, celle-ci aurait été écrite « quarto anno ante gloriosum Hierosolymitanum iter », ce qui nous reporte à 1092 ou même à 1091.

De cette lettre d'Alexis qui a certainement été rédigée en grec et tout au plus accompagnée d'une traduction latine, nous ne connaissons plus exactement le contenu. Mais, comme je l'ai dit déjà, M. Hagenmeyer a excellemment démontré que l'original perdu a servi de base au remaniement latin que nous possédons. A quelle occasion ce remaniement a-t-il été entrepris ?

Je ne puis croire avec le savant allemand qu'il ait eu pour but d'exciter des chevaliers flamands à se porter au secours d'Alexis. En effet, notre rédaction latine ne s'adresse point aux seuls Flamands, mais aux *Francigenae* en général. De plus, les expressions qu'elle emploie ne se comprendraient point s'il ne s'agissait que de la levée de troupes féodales. C'est le peuple entier qu'elle exhorte à partir. Ce n'est point pour la chevalerie qu'elle a été écrite, mais pour tous les « fideles Christi bellatores, tam majores quam minores, cum mediocribus ». Elle engage le comte lui-même à se mettre à la tête de ses sujets : « currite cum tota gente vestra » !

Il n'était certes pas besoin d'exhortations si véhémentes pour décider quelques escadrons de chevaliers flamands à faire route vers le Bosphore. L'esprit d'aventure et plus encore le surpopulation du comté dès le XI^e siècle¹ ne pous-

¹ H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. I, 2^e édit., p. 136.

saient que trop facilement ses habitants vers les contrées lointaines. Pourquoi aurait-il fallu tant d'apostrophes pathétiques pour émouvoir la chevalerie, quand, vers la même époque, des centaines de paysans n'hésitaient pas à abandonner les bords de l'Escaut pour aller coloniser les bords de l'Elbe, et quand on rencontrait des moines flamands jusqu'au fond de la Pologne?

Le but de notre remaniement latin de la lettre d'Alexis s'explique très bien, au contraire, si l'on considère ce dernier, avec Gaston Paris, comme un *excitatorium* à la croisade. On comprend parfaitement, dans ce cas, et la virulence de son style et l'intention évidente qui s'y manifeste de provoquer un mouvement général d'exode vers l'Orient. Rien de plus naturel que de le supposer écrit peu de temps après le concile de Clermont, en 1095 ou 1096, par un clerc de la Flandre ou du Nord de la France qui aura eu sous les yeux la lettre d'Alexis à Robert le Frison. Il lui aura emprunté sa description de la cruauté des Turcs et sa nomenclature des reliques de Constantinople, si propres à agir sur la ferveur religieuse de ses contemporains, et il aura exagéré les instances de l'empereur au point d'en faire de véritables supplications tout à fait incompatibles avec les formules usitées par la chancellerie de Byzance¹. Au reste, ne se préoccupant que de l'effet à produire, et s'adressant d'ailleurs à un public ignorant des choses orientales, il ne se sera point soucié des anachronismes qu'il commettait en mentionnant comme tout à fait récentes des victoires turques remportées cinq ou six ans auparavant². Dans quelle mesure a-t-il suivi son modèle; jusqu'à quel point s'en est-il écarté? C'est ce que nous ne saurons sans doute jamais. Tout au plus pouvons-nous voir qu'il y a ajouté un trait pris dans la légende

¹ Riant a démontré à l'évidence l'impossibilité de la rédaction de notre document par un scribe impérial.

² Toute l'ingéniosité que Riant a dépensée pour montrer que l'auteur de notre lettre est un faussaire s'appliquant soigneusement à dépister ses lecteurs par des artifices chronologiques, suppose chez un clerc du XI^e siècle une connaissance de l'histoire d'Orient presque égale à celle de l'éminent critique.

populaire qui se forma de si bonne heure sur Robert le Frison. On sait qu'elle attribuait au comte une expédition en Galice¹, et c'est sans doute une réminiscence de cette fable que nous trouvons dans la phrase suivante : « Igitur, pro Dei amore et pro omnium Graecorum Christianorum pietate, rogamus ut quoscumque fideles Christi bellatores... adquirere poteris, ad auxilium mei et Graecorum Christianorum huc deducas, et sicut Galiciam et cetera Occidentalium regna anno praeterito a jugo paganorum aliquantulum liberaverunt, ita et nunc ob salutem animarum suarum regnum Graecorum liberare temptent ». Il est vrai que la chronologie de notre remanieur n'est point d'accord avec celle de la légende qui place pendant la jeunesse de Robert ses aventures en Galice. Mais il ne faut point sans doute exiger du scribe anonyme qui nous occupe ici une précision excessive, et qui sait d'ailleurs sous quelle forme la tradition populaire, passant de bouche en bouche, était venue jusqu'à lui?

H. PIRENNE.

¹ Cette version légendaire se trouve dans les annales de Lambert de Hersfeld (*Lamperti Hersfeldensis Opera*, éd. O. Holder-Egger, p. 121), qui placent en 1071 les aventures de Robert en Galice. M. Holder-Egger, *loc. cit.*, p. 122, se demande si Lambert n'aurait pas attribué au comte de Flandre des épisodes de la vie du Norvégien Harald Hardrada. Si la conjecture que j'émetts ici est exacte, elle prouverait du moins que la légende était connue en Flandre et dans le Nord de la France dès la fin du XI^e siècle. Elle ferait disparaître en outre les difficultés que l'introduction du mot *Galicia* dans notre texte a présentées aux commentateurs. Voy. Riant, *Epistola*, p. XLVIII et suiv., et *Inventaire*, p. 83. Plusieurs manuscrits ont la leçon *Galatin* au lieu de *Galicia*. Mais M. Hagenmeyer, *Kreuzzugs-briefe*, p. 199, a montré qu'elle est inadmissible.

Not at all!
Lambert relates
the adventures of
1071 as having
taken place
some time before

SUR UNE NÉGATION MAL PLACÉE

(PLINE LE JEUNE, Epist., III, 5, 18)

J'ai publié dans le temps une courte étude sur quelques irrégularités dans l'emploi des négations en latin¹. On pourrait aisément augmenter le nombre des exemples. En voici un que j'ai recueilli dernièrement dans mes lectures. Pline le Jeune (Epist. III, 5, 18), parlant de la prodigieuse activité déployée par son oncle dans le domaine des affaires et dans celui des lettres écrit : « Quid est enim quod non aut illae occupationes inpedire aut haec instantia (= application soutenue) non possit efficere? » On attendrait : « quod non aut illae occupationes inpedire aut haec instantia efficere possit » ou encore : « quod aut illae occupationes inpedire aut haec instantia efficere non possit. » Que s'est-il passé? L'auteur a perdu de vue le signe négatif mis en tête de la phrase (« quod non ») et l'a répété dans le second membre de la disjonction (« non possit »), de sorte que, au point de vue strictement grammatical, il dit justement le contraire de ce qu'il veut dire (« quod non non possit », au lieu de : « quod non possit »). Cette inadvertance de la part d'un écrivain aussi châtié que Pline le Jeune montre avec quelle facilité on s'embrouille dans les phrases négatives.

P. THOMAS.

¹ V. *Revue*, t. XXVIII (1885), p. 1-5.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE ET LETTRES EN BELGIQUE.

RELEVÉ PAR JURY ET PAR GROUPE

des candidats qui, jusqu'au 31 décembre 1906, ont obtenu leur diplôme de docteur en philosophie et lettres, d'après les programmes de l'article 14 de la loi des 10 avril 1890 — 3 juillet 1891.

GROUPES.	GAND.	LIEGE.	BRUXELLES.	LOUVAIN.	JURY CENTRAL.	TOTAUX.
A. Philosophie	0	5	3	5	1	14
B. Histoire	18	16	9	28	2	73
C. Philologie classique . . .	11	59	24	66	1	161
D. » romane	0	24	0	11	3	38
E. » germanique	22	22	0	30	1	75
Totaux	51	126	36	140	8	361
Proportion %.	14,13	34,90	9,97	38,78	2,22	

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
1. Louvain	<i>Barthels, Henri</i>	Liège, 11 juin 1882	C. Philologie classique	Grande distinction	14 juillet 1906
2. Louvain	<i>Blondiau, Adolphe</i>	Dampremy, 28 mai 1884	B. Histoire	Distinction	20 juillet 1906
3. Gand	<i>Blyau, Albert</i>	Gand, 23 novembre 1872	E. Philologie germanique	Grande distinction	17 juillet 1906
4. Louvain	<i>Bogaerts, Gaston</i>	Schaerbeek, 9 juillet 1880	B. Histoire	Manière satisfaisante	13 octobre 1906
5. Louvain	<i>Calozet, Joseph</i>	Arvenne, 30 décembre 1883	C. Philologie classique	Distinction	16 juillet 1906
6. Louvain	<i>Daeleman, Louis</i>	St-Gilles (Bruxelles) 11 juin 1882	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	5 octobre 1906
7. Louvain	<i>Dancot, René</i>	Luttre, 23 septembre 1882	B. Histoire	Manière satisfaisante	20 juillet 1906
8. Louvain	<i>De Backer, Émile</i>	Tongres Notre-Dame 23 janvier 1878	C. Philologie classique	Grande distinction	5 octobre 1906
9. Louvain	<i>De Baere, Cyrille</i>	Baesrode, 9 avril 1884	E. Philologie germanique	La plus grande distinction	17 juillet 1906
10. Liège	<i>Delharhe, Maurice</i>	Liège, 19 août 1878	C. Philologie classique	Grande distinction	6 octobre 1906
11. Louvain	<i>de Moreau d'Andoy, Edouard</i>	Andoye (Wierde) 26 avril 1879	B. Histoire	La plus grande distinction	20 juillet 1906
12. Louvain	<i>De Vocht, Henri</i>	Turnhout, 15 juillet 1878	E. Philologie germanique	La plus grande distinction	17 juillet 1906

(4) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte de

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à option.	OBSERVATIONS
La langue et le style d'Aurelius Victor	Exercices de vocabulaire et de grammaire suivis d'un thème oral (en 6 ^e latine)	Distinction	Épigraphie grecque et latine	
Les théories des polémistes de la querelle des investitures	La géographie de la province de Liège	Distinction	Histoire ecclésiastique	
De liederen der Iepersche kantenwerkers	De drie kinderlijkjes van Vondel, Poot en Bilderdijk		Le Norrois	
Les institutions auiliques en Belgique du IX ^e au XIV ^e siècle	Charles-Quint (en rhétorique) (en flamand)	Manière satisfaisante	Archéologie chrétienne	
La langue des panégyristes latins	Cornelius Népos	Distinction	Épigraphie grecque et latine	
La vie et les œuvres de V. Giselin	De Viris: Vita Tullii Hostilii (traduction et explication)	Manière satisfaisante	Épigraphie grecque et latine	
Itinéraire de Baudouin V le Courageux	Le cours de l'Escant	Manière satisfaisante	Histoire ecclésiastique	
Étude sur le mot « sacramentum » et l'idée qu'il comporte chez Tertullien	Traduction et explication de Salluste, Catilina V (en 3 ^e latine)	La plus grande distinction	Épigraphie grecque et latine	
Hennen van Merchtenen's Corniche van Brabant	Welk jaargetijde verkiest gij, zomer of winter ? (opstel in de 4 ^e human.)	La plus grande distinction	Paléographie	
Pergame et Rome	Horace: Art poétique v. 46-62		Épigraphie grecque et latine	
L'abbaye de Villers aux XII ^e et XIII ^e siècles Étude d'histoire religieuse et économique	Le système orographique de l'Europe	La plus grande distinction	Économie politique	
De invloed van Erasmus op het Engelsch tooneel	Een plezierig Reisse (opstel in de 2 ^e human.)	La plus grande distinction	Paléographie	

telle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
13. Liège	<i>Duchesne, Francis</i>	Mirambeau (Charente) 7 juin 1883	E. Philologie germanique	Manière satisfaisante	16 juillet 1906
14. Louvain	<i>Elebaers, Charles</i>	Anvers, 27 avril 1880	C. Philologie classique	Distinction	5 octobre 1906
15. Liège	<i>Gaillard, Louis</i>	Ensival, 28 février 1883	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	6 octobre 1906
16. Louvain	<i>Goetstouwers, Jean-Baptiste</i>	Zundert (Hollande) 7 mai 1879	B. Histoire	La plus grande distinction	20 juillet 1906
17. Jury central	<i>Guillain, Julien</i>	Saint-Mard, 5 novembre 1876	E. Philologie germanique	Manière satisfaisante	28 novembre 1906
18. Liège	<i>Hansenne, Jean</i>	Tourcoing, 17 septembre 1884	C. Philologie classique	Grande distinction	17 juillet 1906
19. Louvain	<i>Jadin, Armand</i>	Walhain Saint-Paul, 16 juillet 1881	D. Philologie romane	Distinction	8 octobre 1906
20. Liège	<i>Larochette, Pierre</i>	Lens St-Remy, 25 avril 1877	D. Philologie romane	Manière satisfaisante	5 octobre 1906
21. Louvain	<i>Mottart, Alphonse</i>	Ohain, 18 octobre 1884	B. Histoire	Manière satisfaisante	21 juillet 1906
22. Liège	<i>Saureur, Albert</i>	Milmort, 11 octobre 1884	C. Philologie classique	Grande distinction	17 juillet 1906
23. Liège	<i>Schmidt, Raoul</i>	Hasselt, 4 mai 1884	E. Philologie germanique	Manière satisfaisante	16 juillet 1906

(¹) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte de

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à option.	OBSERVATIONS.
Gebrauch und Stellung des Adjektivs bei Friedrich von Huseu, Heinrich von Morungen, Heinrich von Rüge, Reinmar von Hagenau	Lessing : Nathan der Weise III, 6, vss. 1865-1890		Histoire de la langue et de la littérature italiennes	
Études sur Plutarque	Traduction et explication du De Amicitia I, en 2 ^e latine	La plus grande distinction	Explication approfondie d'auteurs flamands	
Les Belges dans l'armée romaine	Xénophon : Hiéron I à 4		Épigraphie grecque et latine	
Les métiers de Namur	La féodalité	La plus grande distinction	Économie politique	
Kleist als komischer dichter	Le chœur après le 1 ^{er} acte de Lucifer, de Vondel	Distinction	Gotique	
Théores et théodroques	Horace : Satire I, 1, 1-23		Épigraphie grecque et latine	
La geste des ducs Philippe et Jean de Bourgogne	La Méditerranée raconte son histoire (3 ^e latine)		Histoire de la langue et de la littérature espagnoles	
Le style de Charles d'Orléans	La Fontaine : Le vieillard et les trois jeunes hommes		Droit naturel	
Hugues de Fleury († 1117)	La Hollande	Grande distinction	Histoire ecclésiastique	
Étude historique sur la Légion VI	Xénophon : Cyropédie I, I		Épigraphie grecque et latine	
Verhandeling over de poëtische techniek der Nederlandsche Sonnetten. Dichters van de zestiende eeuw	Guido Gezelle : Het Schrijverke		Histoire de la langue et de la litt. italiennes	

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{me} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

JURY qui a délivré le diplôme.	NOM ET PRÉNOM.	LIEU ET DATE DE NAISSANCE.	GROUPE.	DEGRÉ DE MÉRITE DE L'EXAMEN.	DATE de la délivrance du diplôme.
24. Louvain	<i>Simar, Théophile</i>	Petit-Rechain, 15 février 1883	C. Philologie classique	Grande distinction	5 octobre 1906
25. Louvain	<i>Smets, Jacques</i>	Casterlé, 26 avril 1878	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	16 juillet 1906
26. Louvain	<i>Stryckers, Jean</i>	Maeseeyck, 5 juillet 1882	C. Philologie classique	Manière satisfaisante	14 juillet 1906
27. Louvain	<i>Tihon, Armand</i>	Remicourt, 8 mars 1882	B. Histoire	Manière satisfaisante	13 octobre 1906
28. Louvain	<i>Van Hoof, Pierre, François</i>	Lierre, 13 mai 1884	E. Philologie germanique	Distinction	17 juillet 1906
29. Liège	<i>Van Soest, Ernest</i>	Hasselt, 3 août 1883	E. Philologie germanique	Distinction	16 juillet 1906
30. Gand	<i>Vuytstecker, Émile</i>	Gheluwelt, 28 mai 1882	E. Philologie germanique	Grande distinction	17 juillet 1906
Gand	<i>Van Obost, Joseph</i>	Renaix, 19 mars 1881	B. Histoire		16 juillet 1906
Louvain	<i>Woillard, Émile</i>	Saint-Léger, 1 juillet 1876	D. Philologie romane		8 octobre 1906

(1) L'épreuve portant sur la leçon publique peut donner lieu à une mention de mérite distincte de

SUJET de la DISSERTATION.	SUJET de la LEÇON PUBLIQUE.	DEGRÉ de mérite de cette épreuve (1).	Matière à option.	OBSERVATIONS.
Études sur Erycius Puteanus dans l'his- toire de la philologie belge et dans son en- seignement à l'Uni- versité de Louvain	César I, 1 et 2 en 4 ^e latine	La plus grande distinction	Cours élémentaire de langue hébraïque	
Les Horae et les Saisons chez les Grecs	Xénophon : Ana- base II, 5	Manière satisfaisante	Épigraphie grecque et latine	
Histoire des Allo- broges et de la colonie de Vienne	Iliade XXIV, 484-508	Manière satisfaisante	Épigraphie grecque et latine	
L'avouerie du mar- quisat de Franchimont	L'Espagne (en 4 ^e lat.)	Distinction	Archéologie chrétienne	
Lawet's van den Verloornen Zoone	Brief om hulp te vragen (in de 5 ^e der human.)		Paléographie	
Don Carlos in de dramatische letter- kunde	J. Swift : To Janus		Histoire de la langue et de la littérature italiennes	
Bijdrage tot de ge- schiedenis van de rede- rijkkamers te Ieperen in de XVIII ^e eeuw	Die kraniche des Ibycus		Le Norrois	
	Les causes de la 1 ^{re} croisade	Distinction		Docteur le 8 octobre 1904
	Le mois d'octobre à la campagne	Distinction		Docteur le 7 octobre 1903

celle accordée pour l'examen principal. Décis. de la Com^{on} d'entérinement. Séance du 30 mai 1902.

COMPTES RENDUS

Herodotus, Buch I-IV, *Textausgabe für den Schulgebrauch*, von A. FRITSCH. Leipzig, Teubner, 1906. XLII, 426 pp. in-8°. Prix : M. 2,40.

Cette édition des quatre premiers livres d'Hérodote fait partie de la belle collection *Bibliotheca Teubneriana*, dont on a souvent loué ici le format commode et l'impression aussi soignée qu'élégante.

Une substantielle *Introduction* offre, sous une forme exacte et brève, des renseignements utiles sur la vie de l'historien grec, ainsi que sur son œuvre, dont on étudie surtout le plan, sans y ajouter aucune appréciation littéraire. Les élèves pourront encore s'orienter dans leur lecture au moyen d'un tableau des principaux événements historiques, classés par ordre chronologique.

En professeur expérimenté, M. Fritsch sait que les jeunes gens n'aiment pas à recourir fréquemment à leur manuel de grammaire; aussi a-t-il eu l'heureuse inspiration de résumer en quelques pages les particularités du dialecte ionien, tel qu'Hérodote l'a employé, et de présenter ensuite un index des principales flexions en regard des formes correspondantes du dialecte attique.

Des changements importants, qui ne se rencontrent pas dans les autres éditions d'Hérodote, ont été apportés par M. A. Fritsch dans l'établissement du dialecte ionien; pour les introduire, il s'appuie sur le texte des inscriptions ainsi que sur les fragments des poètes ioniens. Voici les principaux :

Tout d'abord, l'esprit doux remplace partout l'esprit rude et l'on écrit *ιστορίας*, *ὥς*, *ἐπὶ*, etc.; cette innovation qui, à première vue, paraît de nature à dérouter les élèves, facilitera, au contraire, la lecture de l'historien grec, car les jeunes gens, avertis

dès le début, s'y habitueront aisément et ils ne seront plus arrêtés par des expressions telles que *κατ' ὄσον, ἐπ' ἡμέρη, ἀπ' οὗ*, etc. Au reste, le fait que l'esprit rude n'a aucune influence sur la consonne finale du mot précédent semble bien indiquer l'absence de l'aspiration forte dans le dialecte ionien.

Dans les verbes contractes en *έω*, la contraction de l'*ε* est faite avec le son *ε* (*ε, ει, η*) et l'indicatif présent se conjugue *καλέω, καλεῖς, καλεῖ*; le subjonctif présent *καλέω, καλῆς, καλῇ*. De même, dans la déclinaison, *ἀληθεῖς, ἀληθεῖς*, par exemple, remplacent *ἀληθεῖ, ἀληθείες*.

Enfin, le *ν* euphonique est employé comme dans le dialecte attique.

Pour la constitution du texte, M. A. Fritsch suit généralement l'édition de H. Kallenberg; toutes les différences sont énumérées dans un court appendice, exception faite naturellement pour celles qui ne portent que sur l'orthographe, et les conjectures sont suivies du nom de leur auteur.

A la fin du volume, on trouvera une table de tous les noms propres et des termes d'antiquités qui se rencontrent dans les quatre premiers livres.

Ajoutons que les cinq derniers, que l'on explique plus généralement dans les classes, ont paru déjà en 1899 dans la même collection.

J. HOMBERT.

Hyperidis Orationes et Fragmenta *recognovit brevique adnotatione critica instruxit* F. G. KENYON. Oxford, Clarendon Press.

Hypéride, que nous devons tout entier à l'Égypte, avait déjà trouvé pour éditeur en Allemagne, avec Frédéric Blass, un des plus éminents déchiffreurs de papyrus. Voici que le principal spécialiste en la même matière que possède l'Angleterre, M. Kenyon, lui fait à son tour les honneurs d'une édition dans la Bibliothèque d'Oxford.

L'édition de M. Kenyon ne peut pas remplacer pour les philologues le travail de Blass qui, sous sa dernière forme (3^e éd. Teubner, 1894), est un véritable modèle. M. Kenyon ne donne point, comme l'a fait Blass, une reproduction minutieuse des papyrus, avec l'indication de toutes les fautes et lacunes. Ce

qu'il a voulu, c'est présenter un texte suivi, où les mots ne soient pas sans cesse coupés par des traits et des crochets, et qui fasse sur l'œil le même effet que celui de Démosthène, de Platon et de Thucydide.

La préface très brève (7 pages) ne fournira non plus au lecteur rien des renseignements qu'il trouve dans les 55 pages de la savante introduction de Blass. En fait d'index, rien qu'un *index nominum* de deux pages, moins complet que celui de Blass, et rien qui corresponde au copieux et précieux *index vocabulorum* de l'édition allemande.

Destinée surtout à la lecture courante, l'édition de Kenyon ne devra cependant pas être négligée de ceux qui s'occupent de la critique du texte d'Hypéride. En effet, M. Kenyon a collationné à nouveau tous les papyrus, et un pareil travail fait par un homme de sa compétence ne pouvait pas être sans fruit, comme on le voit particulièrement dans le discours contre Athénogène. D'autre part, tout en étant avec raison sobre de conjectures personnelles dans un domaine où il est trop facile de se complaire à ne pas répéter ses devanciers, M. Kenyon a proposé en maints endroits des lectures nouvelles qui toujours méritent attention.

L. P.

Selections from Plutarch's Life of Caesar, edited by

R. L. A. DU PONTET. Oxford, Clarendon Press, 1906.
iv-108 pp. pet. in-8°.

Lucretius, A Selection from Book V, edited by W. D. LOWE.

Oxford, Clarendon Press, 1907. 68 pp. pet. in-8°.

Select Epigrams of Martial (Books VII-XII), edited by

R. T. BRIDGE and E. D. C. LAKE. Oxford, Clarendon Press,
1906. 1 vol. pet. in-8° (Préface : XXX pages; texte non
paginé; notes et index : 128 pp.).

Cornellii Taciti Annalium ab excessu divi Augusti libri,

recognovit brevique adnotatione critica instruxit C. D. FISHER.
Oxford, Clarendon Press, s. d. (1906) (*Scriptorum classicorum
Bibliotheca Oxoniensis*).

I Les extraits de la *Vie de César* par Plutarque sont destinés aux élèves des classes moyennes (*Middle Forms*) qui commencent l'étude du grec et à qui l'on explique les *Commentaires* de César et le *Julius Caesar* de Shakespeare. Cette application du principe

de la concentration de l'enseignement est assurément heureuse, et nous croyons sans peine M. Du Pontet, lorsqu'il nous dit que la lecture simultanée des trois ouvrages excite vivement l'intérêt des élèves, même des plus médiocres. Le texte de Plutarque a été modifié çà et là pour la facilité des commençants. Les notes, nécessairement très élémentaires, donnent sous une forme concise toutes les indications désirables. — Plutarque a toujours beaucoup d'attrait pour la jeunesse : sous prétexte que son style n'est pas assez pur, on l'a banni chez nous du « canon » des auteurs classiques. Les Anglais se montrent moins sévères, et ils n'ont pas tort.

II. Ils font aussi preuve de largeur d'esprit en accordant à Lucrèce une place dans le programme de l'enseignement moyen. M. Lowe a choisi la fin du V^e livre du *De rerum natura*, à partir du v. 773 (origine des espèces terrestres; commencements du genre humain; développement de la civilisation), ce morceau impressionnant où Lucrèce semble avoir pressenti quelques-unes des découvertes de la science moderne.

Une courte et substantielle notice donne une idée fort nette de Lucrèce envisagé comme philosophe et comme poète. M. L. a puisé dans les éditions de Munro et de Duff les éléments de son commentaire, qui m'a paru bien conçu.

III. Martial est décidément en vogue auprès des *scholars* anglais. M. Lindsay en a publié successivement une édition critique complète (1902) et une édition expurgée, « neglectis quae saeculi pravitatem vel poetae impudicitiam nimis oleant » (1903). Voici maintenant que MM. Bridge et Lake offrent à la jeunesse studieuse un choix d'épigrammes avec notes. Je ne m'explique pas très bien pourquoi les éditeurs ont borné leur choix aux livres VII-XII et ont accueilli nombre de pièces médiocres ou peu intéressantes, au lieu de prendre dans l'ensemble du recueil ce qu'il y a de meilleur. A part cela, l'ouvrage est estimable. Il n'a aucune prétention à l'originalité : les travaux de M. Lindsay, pour la critique, et de M. Friedländer, pour l'interprétation, en ont fait essentiellement les frais; mais les éditeurs se sont acquittés de leur tâche avec tact et conscience.

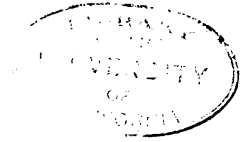
IV. L'édition des *Annales* de Tacite que M. Fisher a fait paraître dans la *Bibliotheca Oxoniensis* nous présente un texte prudemment constitué et une annotation critique succincte,

mais suffisante, qui permet au lecteur de se rendre compte aisément des données des manuscrits et des corrections qu'y ont apportées les philologues. M. F. a examiné lui-même les deux *Medicei* et en a consulté assidûment les fac-similé publiés par les soins de M. De Vries. Il s'écarte le moins possible de la tradition manuscrite; peut-être même est-il un peu trop conservateur, mais cet excès-là est préférable à l'excès contraire. Il n'a admis dans le texte que deux conjectures personnelles : l'une (dans un passage désespéré, *Ann.*, XI, 23) me semble inintelligible; l'autre (*Ann.*, XVI, 22 : *respuit* pour *respernit*) est ingénieuse et plausible. Le changement de ponctuation adopté *Ann.*, I, 53, affaiblit, à mon sens, la phrase de Tacite : les mots *vita degeneraverat*, détachés du reste, comme dans les éditions antérieures, produisent bien plus d'effet. P. T.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. M. Tullii Ciceronis orationes pro Sex. Roscio, de imperio Cn. Pompei, pro Cluentio, in Catilinam, pro Murena, pro Caelio, recognovit brevique adnotatione critica instruxit ALBERTUS CURTIS CLARK, Collegii reginae socius. Oxonii, e typographeo Clarendoniano. Prix : 2 sh. 6; relié : 3 sh.

La belle Bibliothèque d'écrivains classiques, d'Oxford, qui compte aujourd'hui plus de quarante volumes, est assez connue; elle fait une sérieuse concurrence, on le sait, à la *Teubneriana*. Elle doit sa renommée au choix heureux que l'on sait faire des collaborateurs. S'il s'agit des discours de Cicéron, on s'adresse au savant qui, sans aucun doute, connaît le mieux de nos jours la tradition du texte cicéronien, et qui lui a rendu le plus de services, je veux dire M. Albert C. Clark. C'est souvent pour mettre au jour et appliquer d'heureuses trouvailles et d'habiles identifications de manuscrits, que M. Clark publie, c'est-à-dire pour faire faire un grand progrès à la science.

M. Clark (*V. Anecdota Oxoniensia*, Classical series, Part X) a pu, à force de patience et de flair, reconstituer la descendance d'un ancien manuscrit de Cluny (496 du Catalogue du monastère de Cluny, confectionné au XII^e s.), découvert au commencement du XV^e s. par Poggio Bracciolini, et malheureusement perdu aujourd'hui. Nous en avons une copie assez complète pour



le *pro Roscio* et le *pro Murena*, et de nombreux extraits pour le *pro Cluentio*, le *pro Caelio* et le *pro Milone*. L'ami et collaborateur de M. Clark, M. W. Peterson (V. *Ibid.*, Part IX) a retrouvé et collationné un autre *Cluniacensis* (498, aujourd'hui *Holkhamicus* 387). Ces nouveaux et précieux éléments ont conduit M. Clark à remanier le classement des manuscrits de ces discours, et à modifier plus d'une fois les jugements portés sur la valeur respective de chacun d'eux : si bien que cette édition est indispensable maintenant pour l'étude de ces œuvres.

L'apparat critique est sobre. Les conjectures sont sacrifiées aux leçons des manuscrits, les leçons des manuscrits inférieurs à celles des manuscrits de valeur. Ce procédé, qui est vraiment scientifique, semble avoir été suivi aussi dans l'établissement du texte : si j'ai bien vu, les corrections introduites par M. Clark, qu'elles viennent de lui-même ou d'autres savants, se rattachent régulièrement à une leçon — erreur manifeste, mais mécanique — d'un manuscrit de grande valeur. Pour dire tout ce qui est important, j'ajouterai que M. Cl. s'est inspiré plus d'une fois, pour ses corrections, et surtout pour le choix à faire entre différentes leçons d'égale valeur, des théories sur les clausules dans Cicéron, établies par Th. Zielinski, dans *Das Clauselgesetz in Cicero's Reden*, Leipzig, 1904 ¹.

L. PREUD'HOMME.

Cicero's fünfte Rede gegen Verres. Für Schüler erklärt von O. DRENCKHAHN, Gymnasial-Direktor. Berlin, Weidmann, 1906. Prix : 1 Mark 40 Pf.

Encore une édition de la nouvelle collection Weidmann, d'après les plans d'étude de 1892. Cette *Revue* en a déjà signalé plusieurs, et tout particulièrement les trois discours de Cicéron — *de imperio Cn. Pompei*, *pro Murena*, *pro Sestio* — publiés

¹ Il est nécessaire de dire ici que le *Codex Parcensis* (nunc *Bruzellensis* 14492) est du commencement du XIV^e s., qu'il contient, outre une partie de la Pompeienne, les discours *pro Caelio*, *pro Sulla*, *pro Marcello*, *pro Q. Ligario*, *pro rege Dejotaro*, les Catilinaires, les Philippiques, et un fragment, transcrit deux fois, du *pro Caecina*, enfin que le *sospitator* de ce manuscrit est M. Paul Thomas (V. cette *Revue*, t. XXXV, pp. 365-381, et XXXVI, pp. 22-27).

par M. Drenckhahn. Ces éditions se caractérisent par les grandes facilités qu'elles donnent aux élèves pour l'intelligence du texte, et il nous a paru plus d'une fois qu'il y avait abus dans ce sens. Il est certain toutefois que M. Dr. modifie heureusement sa manière à chacune de ses publications, et que ses commentaires, exacts au point de vue scientifique, se rapprochent de plus en plus du juste milieu qu'il importe d'observer. Pas d'indications sur la constitution du texte, ni sur les changements (y en a-t-il ? c'est très difficile, et surtout très long à découvrir) dus à M. Dr. lui-même. Il est toujours regrettable que les notes ne soient pas au bas des pages du texte.

L. PR.

Cicero's ausgewählte Reden, erklärt von KARL HALM.

Sechster Band : *Die erste und zweite philippische Rede*. Achte, umgearbeitete Auflage, besorgt von G. LAUBMANN. Berlin, Weidmann, 1905. Prix : 1 M. 20 Pf.

Clarendon Press Series. Cicero orationes Caesarianae pro Marcello, pro Ligario, pro rege Deiotaro, with introduction and notes by W. Y. FAUSSET, M. A. Second edition. Oxford, Clarendon Press, 1906. Prix : 2 sh. 6.

Il suffira sans doute de signaler ces rééditions. La juste renommée des collections de classiques annotés de Weidmann — il s'agit naturellement de l'ancienne — et de la Clarendon Press à Oxford est toujours un sûr garant de l'excellence des œuvres qui y paraissent ; et les noms de Laubmann et de Fausset nous assurent suffisamment aussi que ces ouvrages sont tenus au courant des progrès de la science. Textes soigneusement établis — Fausset se base sur l'édition de Clark, — introductions claires et très complètes, notes savantes, toujours sobres et utiles, index lumineux, tout tend à faire de ces manuels de véritables modèles d'éditions classiques.

L. PR.

Bilder-Atlas zu Cäsars Büchern de bello gallico, herausgegeben von R. OEHLER. Zweite Auflage, 1907. Leipzig, Verlag von Schmidt und Günther. Prix broché : M. 2,85.

Dans l'édition du *De bello gallico* publiée par le regretté L. Roersch, la seule qui soit adoptée en Belgique, nos élèves

trouvent un commentaire exact et précis, ainsi qu'une étude très substantielle sur l'organisation militaire des Romains au temps de César. Malheureusement, ce livre est complètement dépourvu des cartes et des gravures qui sont indispensables pour que l'explication de l'auteur soit claire et vivante. Aussi beaucoup de professeurs de quatrième se croient-ils obligés de recommander l'ouvrage allemand de Rheinhard, dont nous sommes loin de contester l'utilité. Mais l'Atlas dont M. Oehler vient de faire paraître une deuxième édition, rendra de plus grands services encore : il sera un très utile complément du *De bello gallico* de L. Roersch.

Il se compose de 92 pages de texte et de 38 pages renfermant une centaine de gravures et onze cartes. L'auteur a mis à profit tous les traités spéciaux publiés sur la matière, comme on peut le constater par les nombreuses notes bibliographiques, et il fait connaître dans tous ses détails l'organisation militaire des Romains et des Gaulois, la composition des troupes, les services auxiliaires, le commandement, les marches, les campements, les combats, l'art des fortifications et des sièges, la marine. Ensuite il consacre un chapitre spécial à l'étude du costume et de l'armement chez les Romains, et aussi chez les Gaulois, ce qu'on n'avait guère tenté jusqu'ici, pensons-nous.

Dans cette nouvelle édition, où rien d'essentiel n'est oublié, le nombre des figures a été augmenté d'une vingtaine. L'auteur ne s'est pas borné à ce qui concerne directement l'époque de César, mais il remonte parfois aussi aux siècles antérieurs : sous le n° 54, par exemple, nous trouvons un vaisseau égyptien du XVII^e siècle avant Jésus-Christ. Sur toutes les questions, les documents sont nombreux et variés : ainsi, huit gravures et plans nous renseignent sur l'établissement des camps, douze gravures et cartes sur la construction des ponts.

Toutes les gravures et les cartes — auxquelles nous regrettons de ne pas voir jointe une carte du pays des Belges — sont expliquées séparément par des notices détaillées, très clairement écrites, dont l'ensemble comprend la moitié du texte.

Autant que possible, les gravures sont des reproductions de monuments, de sorte que le lecteur a sous les yeux un choix de représentations de sculptures antiques. Mais il se peut que, par ce procédé, l'armement ainsi que le costume romain et gaulois soient présentés non tels qu'ils étaient réellement, mais

tels que les ont figurés les artistes anciens ; telle gravure, comme le *signifer* portant le n° 5, nous paraît même une caricature plutôt qu'une représentation réelle.

Nous recommandons vivement cet album aux professeurs chargés d'expliquer César ; si, à cause de l'élévation du prix, ils ne peuvent en imposer l'achat à chacun des élèves, ils tiendront à avoir à leur disposition un exemplaire qu'ils puissent faire passer pendant leurs leçons sous les yeux de leurs auditeurs.

J. HOMBERT.

Tito Livio Patavino *precursore della decadenza della lingua latina, studio critico* pel Dott. ANTONIO RETTORE. Prato, Alberghetti, 1907. Prix : 1 l. 60.

M. R. a repris et complété l'étude qu'il avait publiée dans la *Rivista di Storia Antica*, ix, 4, pp. 530-564. Nous en avons rendu compte dans cette *Revue*, t. XLVIII, pp. 383 sq. M. R. reproduit son introduction, en y ajoutant d'excellentes remarques sur la syntaxe et le style de Tite-Live. Le complément principal de son étude est celui qui répond au souhait que nous exprimions en ces termes : « Il est hautement désirable que l'auteur épluche de la même façon l'œuvre entière du grand historien romain ». Nous avons maintenant une liste complète et raisonnée des expressions, locutions et constructions par lesquelles Tite-Live s'écarte de la langue classique, particulièrement de celle de Cicéron et de César. Ce recueil sera indispensable non seulement à ceux qui s'occupent de la langue de Tite-Live, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la langue latine.

L. PR.

PAULY WISSOWA, **Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft**. Zehnter Halbband. Stuttgart, Metzler, 1905. 15 Marks.

Le tome dixième de la « Realencyclopädie », aujourd'hui universellement connue, nous conduit de *Donatio* à *Ephoroi*, et il se distingue par les mêmes qualités que nous avons déjà signalées maintes fois en parlant de ce grand ouvrage. Il serait impossible de donner ici une idée du contenu si varié de ce volume de treize

cents colonnes de petit texte, qui condense les résultats de recherches poursuivies par une quantité de savants sur les domaines les plus divers. Mais une simple énumération des articles les plus étendus suffira à en faire entrevoir la richesse.

Signalons d'abord des notices importantes consacrées aux littératures grecque et latine : *Ennius* par Skutsch, véritable monographie, *Dracontius* par Vollmer, le dernier éditeur du poète, *Evodius* par Benjamin, *Duris* par Schwartz, *Elegie* par Crusius, à qui on doit aussi *Enkomion* que complète *Elogium* de von Premerstein. Les écrivains chrétiens ne sont pas négligés ; M. Jülicher nous donne les conclusions des derniers travaux dont ils ont été l'objet (*Eirenaïos*, etc.). — L'histoire politique est moins bien représentée ; notons cependant *Drakon* (Miller), *Epaminondas* (Swoboda) et une série de *Duilius* et de membres de la gens *Egnatia* (Münzer et Groag). Plus importantes sont les contributions à l'histoire et à la géographie des provinces et des villes : *Ephesos* par Büschner, qui a pu profiter seulement en partie des résultats des fouilles autrichiennes, *Elis* par Philippson et Swoboda (60 colonnes), *Epeiros* par Philippson et Kärst, *Elymais* par Weissbach, *Edessa* par Ed. Meyer, *Emerita* par Dübner, etc. Des chapitres des institutions grecques sont traités par Brandis (*Ecclesia*), Szanto (*Ephoroi*), Oehler (*Ephebia*), Ziebarth (*Eid*) ; certains points importants du droit public et privé de Rome par Leonhard (*Dos*, *Emancipatio*), Liebenau (*Duoviri*), Seeck (*Dux*), Kipp (*Edictum*), Brassloff (*Edictum Theodorici*) etc. — Quelques articles sont intéressants pour la mythologie grecque : *Elpis*, *Empusa*, *Elysion* (Waser), *Eos* (Escher), *Eleusinia* (Dittenberger), *Eileithuia*, *Ephesia Artemis* (Jessen) ; on en compte relativement peu concernant la religion romaine, même si l'on y range *Druidae* (Ihm), *Elagabal*.

Par contre l'archéologie profitera de plusieurs études considérables : *Dreifuss* par Reisch, qui étudie les objets très divers auxquels on applique ce nom, *Eidolon* par Körte, qui traite de représentations funéraires, *Duris* par Robert, écrit avant la publication du livre de M. Pottier, *Enkaustik* par Rossbach. Deux domaines limitrophes de celui-ci, la numismatique et la technologie sont réservés à des savants très compétents, MM. Hülsch (*Drachme*, *Dupondius*) et Blümner (*Eisen*, *Elektron*, *Elfenbein*) ; de même la médecine, dont s'est chargé M. Wellmann (*Empirische Schule*), à qui l'on doit aussi *Empedokles*, et l'astronomie dont

s'occupe Rehm (*Engonasin*)¹. Parmi les plus précieux renseignements qu'on cherchera dans ce dictionnaire seront certainement ceux que donne M. Olck sur la zoologie, la botanique et l'agriculture antiques, mais je crains bien que le choix des termes allemands ne les fasse ignorer, au moins à l'étranger, même des érudits. Qui songera que *Dreschen* veut dire dépiquer le blé², *Düngung*, l'engraisement de la terre, *Drossel*, grive, sans parler d'*Ente*, *Epheu*, *Eiche*?

Depuis cette année M. Wissowa, désirant se consacrer davantage à ses travaux personnels, a abandonné la direction de la *Realencyclopädie*, dont se chargera désormais M. Kroll. Si l'on peut regretter pour la bonne marche de cette grande entreprise le départ du directeur expérimenté qui l'avait inaugurée, on ne pouvait du moins lui souhaiter un successeur plus actif et mieux informé.

F. C.

H. LECHAT, *Phidias et la sculpture grecque au V^{me} siècle*.

Paris, Librairie de l'art ancien et moderne [1906]. 1 vol. in-8 de 174 pp., illustré de 27 gravures. Prix : fr. 3,50.

Le temps est passé où les savants n'écrivaient que pour les savants. Aujourd'hui, soit que l'érudition ait perdu quelque chose de son orgueil ou la foule quelque chose de sa frivolité, les érudits les plus authentiques ont des égards pour le public lettré. On a vu les maîtres de l'archéologie grecque en France écrire des livres de vulgarisation : tels le *Praxitèle* de M. Perrot, le *Lysippe* de M. Collignon, le *Douris* de M. Pottier, et cet *Apollo* de M. S. Reinach dont plusieurs éditions successives n'ont pas épuisé le succès. M. Lechat, s'il en eût été besoin, aurait pu s'autoriser de ces exemples, mais lui même n'a-t-il pas écrit il y a quelques années le *Temple grec*, petit livre où la science se révèle partout, sans jamais s'étaler? Pour justifier son « Phidias » et garantir sa valeur, ce précèdent suffisait.

De même que M. Lechat avait fait comprendre le Parthénon

¹ L'article sur l'astrologue Dorothee de Sidon (Kühnert) devrait être complété aujourd'hui par des renvois aux nombreux vers publiés par Kroll, *Catal. Codd. Astrol. graec.*, t. VI, p. 91 ss.; cf. Ludwig, *Rhein. Mus.*, LIX, p. 42 ss.

² Sur le *tribulum*, cf. nos *Studia Pontica*, p. 278.

par l'histoire des vieux temples grecs, de même il a voulu que l'œuvre de Phidias fût expliqué par une vue générale de la sculpture archaïque, surtout en Attique. De là ses premiers chapitres. Pas n'était besoin de preuves et d'arguments. Ce que le lecteur de ces petits livres a le droit d'exiger, ce n'est pas une dissertation critique, mais une doctrine qui éclaire son ignorance. Aussi, M. Lechat ne raisonne pas, il peint. Il ne défend pas sa théorie, il l'expose clairement. Et si ce procédé pouvait paraître un peu hardi, nous répondrions que M. Lechat ayant déjà justifié, aux yeux des savants, la position qu'il a prise sur les origines de la sculpture attique¹, il avait le droit d'en assumer la responsabilité sans autres explications, devant le public non initié. Au surplus, cette théorie d'après laquelle les chefs-d'œuvre attiques du V^e siècle sont dus au double génie de la race grecque, qu'ils sont ioniens par la douceur des contours, doriens par la solidité des formes, personne ne la conteste au moins dans ses traits généraux.

C'est par elle, par elle seule, qu'on peut comprendre le « miracle d'art » que Phidias a réalisé. « Tout le passé semble » aboutir à lui, n'avoir cherché et peiné que pour lui apprêter » la matière de ses chefs-d'œuvre. » Et voilà en deux lignes, sous quel jour M. Lechat a conçu son sujet et, pour ainsi dire, présenté Phidias. Plus loin, il montre la rayonnante influence du grand artiste : l'âme grecque exprimée par lui avec ses plus nobles caractères, la religion purifiée, la divinité ennoblie, l'homme même exalté dans un sublime équilibre du corps et de l'âme, de l'esprit et de la matière. « D'une si exacte » correspondance entre des corps, modèles de simplicité, d'harmonie, de naturelle justesse, et des âmes momentanément » unies comme un lac sans émoi et sans ride, naît cette lumière » calme, ce pur éther où vivent les figures de marbre du » Parthénon. » Et pendant tout le V^e siècle, nous voyons que l'esprit de Phidias régna. Lors même que la sculpture s'engagea dans des voies nouvelles, son idéal put être modifié, il ne fut jamais détruit.

Ainsi M. Lechat a su montrer à ses lecteurs l'évolution parallèle de l'art plastique et de l'immatérielle pensée, le rôle des

¹ *La sculpture attique avant Phidias*. Paris, Fontemoing, 1904.

lointaines traditions, l'explosion toute naturelle du génie et son prodigieux rayonnement. C'est toute la méthode de l'histoire de l'art, ou plutôt, c'en est la fin dernière. Son instrument est l'étude critique des monuments, autrement dit, l'archéologie. M. Lechat ne l'a pas oubliée. Il n'a pas manqué de signaler les problèmes dont l'ignorance aurait pu égarer ses lecteurs, de nommer, décrire, et même reproduire souvent, les monuments que les plus récentes recherches ont su identifier. Scrupule de bon archéologue et de véritable érudit : il a composé à la fin de son volume une liste importante de livres et d'articles où sont étudiées spécialement les œuvres dont il a fait mention. Et tandis que nous reconnaissons à ce signe l'indestructible habitude d'un esprit scientifique, nous admirons qu'il ait écrit son livre avec tant de littéraire amour. Notre plaisir se double de l'avoir entendu chanter avec un enthousiasme débordant et de subtiles grâces le cantique de la louange au divin Phidias et au sublime Parthénon.

M. LAURENT.

R. P. dom F. CABROL, **Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Tome I (A — Azymes)**. Paris, Letouzey et Ané, 1907. 1 vol. in-4°, illustré de 1158 grav. et de 12 pl. hors texte.

Nous avons annoncé à mesure de leur apparition les onze fascicules dont se compose ce volume. Il nous suffira de signaler ici en peu de mots l'achèvement du tome premier de cette belle et savante publication, car l'accueil qui lui a été fait par le public a confirmé largement les éloges qu'avaient mérités les premières livraisons. Nous n'avons plus à redire que l'ouvrage est conçu dans un esprit strictement scientifique, que l'exécution matérielle en est excellente, que les gravures, nombreuses et bien choisies, forment un commentaire précieux du texte soigneusement au courant des derniers travaux : nous nous contenterons, en rappelant quelques articles comme *Acémètes*, *Archimandrite*, *Ambrosien (Rit)*, *Apocrisiaire*, *Apodeipnon*, *Ad sanctos*, *Alexandrie*, *Amulettes*, *Anges*, *Aquariens*, de faire remarquer que souvent on trouvera dans cette nouvelle œuvre bénédictine non seulement tout l'essentiel mais des recherches approfondies et originales, qui renouvellent certaines questions capitales de l'archéologie chrétienne et contribuent puissamment à en pro-

mouvoir les progrès. En même temps, les divers articles de la lettre A touchent à tant de sujets et les traitent avec tant d'ampleur, que ce premier volume forme un véritable traité d'archéologie et en tout cas peut être signalé comme la meilleure initiation à l'étude des principaux problèmes qu'elle soulève. La publication marche d'un pas rapide et régulier; en trois ans les éditeurs ont donné à leurs souscripteurs plus de 1600 grandes pages in-4°, abondamment illustrées; on peut donc prévoir l'achèvement, dans un temps relativement court, de cette entreprise considérable qui ne peut manquer d'ajouter encore au bon renom de Dom F. Cabrol et de Dom H. Leclercq, qui en sont comme les chevilles ouvrières.

CH. M.

THEODOR LINDNER, Geschichtsphilosophie. Das Wesen der geschichtlichen Entwicklung. Einleitung zu einer Weltgeschichte seit der Völkerwanderung. 2^e éd., Stuttgart et Berlin, 1904, Cotta'sche Buchhandlung, 241 p.
ID., Weltgeschichte seit der Völkerwanderung, complète en 9 vol., t. I, II, III, IV parus, ibid.

Depuis quarante ans que M. Lindner s'occupe d'histoire, il pense que toute connaissance particulière n'a de sens et d'intérêt que par rapport à l'universel; peu importeraient les documents de Charles IV et de ses successeurs si l'on n'arrivait à se faire quelque idée de l'histoire de l'humanité. C'est dire qu'une histoire digne de ce nom implique ou prépare une conception de l'homme et du monde, une philosophie. Y a-t-il une « philosophie de l'histoire » ? Il y en a des douzaines, il y en a à revendre. Mais dans toutes les interprétations accumulées depuis tant de siècles, ne faut-il voir que des poèmes métaphysiques plus ou moins beaux, mais également illusoire ?

La philosophie de l'histoire a eu dans ces derniers temps un regain d'activité dans le pays de Hegel. On trouve d'abord à son service des philosophes, émules ou disciples de M. Windelband¹, qui distinguent avec une grande force dialectique les

¹ La *Revue de Synthèse historique* (1904) a publié une traduction du rapport présenté au Congrès de philosophie de Genève par M. Windelband, *La science et l'histoire devant la logique contemporaine.*

notions d'histoire, de science du particulier, de science de l'universel, etc. De leur Olympe transcendantal, ils abaissent sur les faits un regard que ne troublent pas toujours les connaissances spéciales. Au sens de M. Lindner, ce sont là abstrakteurs de quintessence, qui jonglent avec les concepts.

Viennent ensuite les historiens à idées générales, et c'est parmi eux que se range l'auteur de la *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*. De même que le positivisme de Comte réduisait la philosophie à une sorte de synthèse des diverses sciences, de même l'historien philosophe ramène la philosophie de l'histoire à la généralisation de phénomènes observés et des conditions dans lesquelles ces phénomènes se produisent. A regarder agir l'homme dans tous les temps et dans tous les pays, quel profit, quelle leçon peut-on retirer? Tout est enchaîné, disait Pangloss. Une nation est un organisme bien compliqué, concluait, après une vie de recherches, l'auteur des *Origines de la France contemporaine*. M. de la Palice, avant eux, arrivait, si l'on en croit la légende, à des constatations aussi sûres, par des moyens plus simples.

Derrière la complexité, l'enchaînement et l'enchevêtrement de l'histoire, M. Lindner a cherché les règles constantes. L'histoire est, pour lui, « ce qui est arrivé en communauté humaine », et il en donne la « psycho-physique ». Celle-ci comporte deux grands facteurs, dont le jeu se retrouve au fond de tous les phénomènes : 1) l'*inertie* (*Beharrung*, persistance) et 2) le changement (*Veränderung*), le mouvement.

L'*inertie* doit être entendue au sens que ce mot a en physique. Dans l'histoire elle se manifeste par la transmission du passé, par la continuité et par la routine, par la quadruple hérédité, individuelle ou commune à la masse, corporelle ou intellectuelle. C'est un peu ce que prônent aujourd'hui les *traditionalistes* français. « La continuité, dit M. L. (p. 17), est l'amie du passé et le protège jusqu'aux dernières limites possibles. Elle conserve non seulement ce qui est justifié, mais aussi ce qui est suranné et inutilisable. Sur son large dos elle porte même des ruines, comme le glacier transporte les débris de montagnes lointaines. » — S'il n'était téméraire de parler de « lois historiques », on pourrait formuler de la manière suivante la première « loi » du système de M. Lindner : L'homme est un animal conservateur.

Si l'homme n'avait été que cela, il en serait sans doute encore,

tout au plus, au régime patriarcal. Une autre force était en lui : le changement. Par l'adaptation de l'individu à la communauté, dans la lutte pour la vie, par les rapports des peuples entre eux, le changement, le mouvement entraînait de toutes parts dans la vie humaine, partant dans l'histoire. Les êtres conservateurs étaient, à leurs heures, *rerum novarum cupidi* : l'homme est un animal novateur.

Tels sont les deux principes du système de M. Lindner; car celui-ci en fait un système, et l'affirme comme tel ¹. « L'histoire se ramène à la psychologie ² », disait Taine : de même cette philosophie de l'histoire. Elle ne consiste pas, comme tant d'autres, à appliquer aux faits historiques des généralisations et interprétations tirées des sciences naturelles ou philosophiques. Si, par exemple, M. Lindner est un darwinien convaincu, il n'en reconnaît pas moins que la sélection naturelle perd en efficacité à mesure qu'on s'éloigne de la préhistoire (p. 31), et qu'elle n'explique point, comme le voulait M. Seeck, la chute de l'empire romain et l'importance prise par les Juifs échappés à Titus.

À la lumière de la double loi d'inertie et de changement, M. Lindner examine les problèmes de la philosophie de l'histoire : les idées, leur origine, leur efficacité et leur succès quand elles correspondent au besoin de la masse; la signification de la « masse » et son rôle; le rôle, surtout, de la civilisation urbaine; l'importance et la nature des individus, des « grands hommes »; la véritable notion de peuple et de nation; les trois grands groupes ethniques de l'Europe; les diverses activités qui forment la vie de l'humanité et l'objet de l'histoire, depuis les luttes sociales jusqu'aux beaux-arts; la prétendue régularité (*Gesetzmässigkeit*, conformité à des lois) de l'évolution historique et notamment les périodes de civilisation inventées par M. Lamprecht ³; les causes et le mode de développement : l'influence, par exemple, du climat et du sol; le caractère téléolo-

¹ Voir, p. 8, n. 1, sa réponse à M. Bernheim.

² *Essai de critique et d'histoire (Voyage en Espagne par Mme d'Aulnoy, art. de nov. 1866)*, 3^e éd., p. 347. C'est ainsi que l'entend expressément M. Lindner (p. 1) : « Sie (die allgemeinen Bedingungen) liegen in dem Wesen des Menschen ».

³ Animisme, symbolisme, typisme, conventionalisme, individualisme-subjectivisme.

gique de la notion du progrès, etc. C'est là, on le voit, un sujet qui touche à l'univers, et qu'il serait impossible de détailler ici. L'exposé de M. Lindner ne se perd jamais dans la spéculation abstruse; il s'émaille de bien des exemples intéressants, comme par exemple la fameuse ascension du mont Ventoux par Pétrarque, où l'on a trop vu la première manifestation du sentiment de la nature (p. 200), et que rappelle encore le dernier historien de la littérature italienne ¹. — Il va sans dire que l'une ou l'autre des explications proposées pourra sembler discutable. On s'étonnera que M. Lindner, qui d'ailleurs apprécie hautement les penseurs français, attribue à la préoccupation alsacienne (p. 77, n. 1) la formule de la nationalité donnée par Renan : « un plébiscite continué ». La théorie de Renan est peu différente, au fond, de celles de M. Ed. Meyer et de Kirchhoff ², qu'elle a précédées de vingt ans.

Mais comment ne discuterait-on pas ces détails, quand on ergote depuis une éternité sur le fond même de cette histoire, que M. Lindner définit « le rapport de l'inertie et du changement » (p. 239). L'auteur, à propos de progrès, remarque ingénieusement que « toute science est une position de question continuée et approfondie » (p. 233) ³. A ce compte la philosophie de l'histoire est bien une science; elle se pose tous les jours plus de questions qu'elle n'en résolvait autrefois; et si Vico et Herder revenaient sur terre, elle leur répondrait peut-être comme le héros de Shakspeare à Horatio, car elle découvre sans cesse plus de choses sous le ciel.

ALBERT COUNSON.

Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. CHABOT. Tome III, fascicule 1. Paris, Leroux, 1905, in-4°. Prix : 12 fr. 50.

Ce fascicule donne le texte et la traduction du XII^e livre de la Chronique de Michel le Syrien. Il expose les événements depuis

¹ H. HAUVETTE, *Littérature italienne*, Paris, A. Colin, 1906, p. 128.

² V. ALFRED KIRCHHOFF, *Zur Verständigung über die Begriffe Nation und Nationalität* (Halle, Waisenhause, 1905), p. 30.

³ Formule reprise dans la *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*, t. I, p. IX.

le règne de l'empereur Léon IV et du calife Mahdi jusqu'à la mort de l'empereur Théophile et du calife Abou Ishaq (Al-Motaçin), c'est-à-dire depuis l'an 775 jusqu'à l'an 842 de notre ère.

Michel le Syrien a écrit cette partie de sa compilation presque uniquement, comme il le reconnaît lui-même (p. 104, col. 2 de la trad.), d'après la chronique, aujourd'hui perdue, du patriarche jacobite d'Antioche, Denys de Tell Mahré (818-845). Aux renseignements que nous avons déjà donnés sur la chronique de ce patriarche¹, nous pouvons ajouter aujourd'hui les suivants, grâce une notice qui termine le XII^e livre de la Chronique de Michel. Dans cette notice, Michel nous apprend que l'œuvre de Denys de Tell Mahré était divisée en deux parties, comprenant chacune huit livres; qu'elle avait été composée à la demande de Jean, métropolitain de Dara, et qu'elle embrassait une période de deux cent soixante années, depuis le commencement du règne de l'empereur Maurice (582) jusqu'à la fin de celui de l'empereur Théophile (842).

Le XII^e livre de Michel le Syrien reproduit, selon toute apparence, la seconde partie de la Chronique de Denys de Tell Mahré, qui devait être consacrée aux événements contemporains. Quoi qu'il en soit, le premier emprunt fait à Denys, tout au commencement de ce livre (p. 4), est le tableau, plein de vie, d'une invasion de sauterelles dans le Djézireh (Mésopotamie), en 784, que Denys déclare avoir vue de ses propres yeux. « En l'an 1095 (= 784 de notre ère) » raconte-t-il, « vint la sauterelle ailée, qu'on appelle *kalbaita* (canine). Tout le Djézireh en fut rempli; après avoir dévasté le froment, l'orge et tous les légumes, elle déposa ses œufs dans tout le pays, dans les plaines et dans les montagnes, et après être restée un mois en terre, sa progéniture sortit, se mit à ramper et à couvrir la terre. Elle s'attachait à tout, montait sur les murs, les parois, les cloisons, entrait même dans les maisons par les fenêtres et les portes; le sol et le plafond en étaient couverts, ainsi que les outres, les tapis, les tables, les vases; quand elle entrait dans une maison par le côté du sud, elle en sortait par le côté du nord, marchant toujours devant elle; quand elle passait sur le toit ou sur les briques des maisons, elle marchait comme sur une

¹ Cf. p. 135-136 du t. XLIX (1906) de la *Revue*.

surface plane, sans être arrêtée. Elle dévorait tout ce qu'elle rencontrait : les herbes et les arbres, les étoffes de laine et les vêtements des hommes. Elle se répandit surtout à Édesse, à Saroug, à Rêš Képhâ. Quand elle eut épuisé tout ce qu'elle trouva dans la région du Djézireh, elle se traça en quelque sorte une route et passa en Occident où elle détruisit toutes les céréales. Elle dévora ensuite les vignes, les arbres et toute espèce de plantations ; personne ne peut raconter ce cruel fléau que j'ai vu moi-même ».

Aussitôt après son élévation sur le trône patriarcal d'Antioche (1^{er} août 818), Denys de Tell Mahré s'efforça d'apaiser les troubles et les discordes qui déchiraient sans cesse l'église jacobite plus que les autres églises chrétiennes de la Syrie. Il eut à lutter notamment, pendant de longues années, contre le métropolitain de Tagrit, Basilius, qui voulait rendre la région orientale indépendante du siège d'Antioche, et contre l'anti-patriarche Abraham, surnommé Abîram, qui avait soulevé les Goubbayê, parce que Denys avait supprimé de la liturgie de l'Eucharistie la formule : *panem caelestem frangimus in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*.

Denys défendit aussi, en toute circonstance, avec un courage et une énergie que les Musulmans eux-mêmes se plaisaient à reconnaître, le troupeau dont il avait la garde contre les vexations de ses oppresseurs.

En 825, les nouvelles églises que le métropolitain d'Édesse, Théodose, avait fait construire, furent démolies à l'instigation du préfet de cette ville. Denys était à Nisibe, lorsque la nouvelle de cette calamité lui parvint. Malgré son grand âge, il n'hésita pas à se rendre à Joppé, et là, à s'embarquer pour l'Égypte, où se trouvait en ce moment le calife Mâmour, afin d'en obtenir justice. Mâmour, touché de la démarche du vénérable patriarche, ordonna que tout ce qui avait été démoli à Édesse, fut rebâti.

En 828, le calife Mâmour, las, ce semble, des soucis que lui créaient les diverses confessions religieuses de son empire, rendit un édit déclarant (p. 65) « que si dix hommes d'une confession quelconque se réunissaient et voulaient se donner un chef, personne ne devait les empêcher ». Denys comprit que cet édit était la ruine de la discipline de l'église jacobite, et par son intertion énergique, il obtint qu'il fût rapporté. Les deux entrevues que Denys eut à ce sujet avec Mâmour sont bien curieuses

à lire. Denys raconte qu'à la fin de la première entrevue, au cours de laquelle il s'était indigné et avait agité les mains devant le calife « comme quelqu'un qui se dispute avec son compagnon pour partager le butin », le calife le renvoya en lui disant (p. 67) : « Vous nous troublez et vous nous molestez beaucoup, ô chrétiens! et surtout vous autres Jacobites, encore que nous négligions les plaintes que vous nous présentez les uns contre les autres; mais va-t'en pour aujourd'hui, et reviens un autre jour ». Pendant la seconde entrevue, à laquelle assistaient les savants et les juges de Bagdad, Mâmoun fit à Denys une observation qui ne manque pas de finesse, et qui reçoit même d'événements récents un certain intérêt d'actualité. Lorsque Denys eut rappelé à Mâmoun que tous les califes jusqu'à ce jour et lui-même avaient reconnu et confirmé l'autorité du patriarche, Mâmoun lui répondit (p. 68) : « Nous avons appris ce qu'ont fait (nos) prédécesseurs à votre égard. Nous avons aussi le pouvoir de faire ce qui convient. Mais pourquoi, vous autres chrétiens, êtes-vous plus affligés de cet édit que toutes les autres confessions? »

Mâmoun estimait beaucoup le patriarche Denys, sans doute à cause même de son courage. En 830, il l'emmena avec lui en Égypte, afin de l'envoyer comme ambassadeur près des Biamayê qui s'étaient révoltés. Denys vit alors les monuments grandioses du pays des Pharaons. La description qu'il nous en a laissée, est loin d'être dépourvue de tout intérêt. Nous transcrivons, à titre de spécimen, ce qu'il rapporte au sujet de la ville d'Héliopolis (p. 81-82) : « Nous vîmes là les stèles dont parle Jérémie (XLIII, 13), qui sont érigées à Héliopolis, ville royale des Égyptiens, dont Putiphar, le beau-père de Joseph, était le prêtre. Chacune d'elles est formée d'une seule pierre, longue de plus de 60 coudées, large et épaisse de six coudées; la base sur laquelle elle est érigée a dix coudées, de sorte que la hauteur totale est de 70 coudées. Des figures des dieux des païens sont gravées sur elles, depuis le haut jusqu'en bas, ainsi que des écritures hiéroglyphiques que personne ne peut lire. Chose digne d'admiration : elles ne sont pas de pierre tendre, mais d'une espèce de marbre. Que sont en comparaison de celles-ci les *τελιδιοι* de l'autre Héliopolis, c'est-à-dire de Baalbeck, qui passent pour une des sept merveilles du monde? Car, si elles sont une merveille, chacune de ces (pierres) n'a cependant que 40 coudées de longueur;

celles qui sont en Égypte en ont plus de 60. L'esprit est stupéfait en songeant comment elles ont été taillées, par quel moyen elles ont été amenées dans cette plaine, et par quel artifice on a pu les dresser et les placer sur leurs bases, alors que mille hommes réunis ne pourraient pas les soulever de terre d'un doigt. Elles ont à leur sommet comme des chapeaux d'airain blanc, semblables au casque que les soldats mettent sur leur tête dans le combat; chacun d'eux pèse plus de mille *litré*. Et bien que, depuis l'époque de la venue du Christ, cette ville fût ruinée, ni les Égyptiens, ni les Arabes cupides n'ont pu monter et faire tomber cet airain, comme ils ont pris celui du Colosse de l'île de Rhodes, que les Taiyayé (Arabes) ont renversé et brisé et dont ils ont retiré 3 mille charges (d'airain)..... Il y avait encore dans cette ville plus de cinq cents stèles dont les images étaient effacées, qui sont érigées et dressées dans ses rues et en dehors de ses portes : chacune d'elles a 40 coudées. Nous avons compris que c'était la métropole de tous les lieux de culte des idoles. »

La chronique de Denys est à lire d'un bout à l'autre. Le tableau que Denys nous trace des calamités de tout genre qui accablaient sans cesse les chrétiens d'Orient, est poignant, et justifie le cri de désespoir qu'il exhale à la fin de son œuvre (p. 110) : « C'est pourquoi je pleure et me lamente sur ma vie; car moi misérable, à cause de mes péchés, j'ai été laissé pour épuiser le calice, pour souffrir et pour m'attrister, quand je vois de mes yeux les ignominies et la calamité que subissent les enfants de l'Église, et que les maux s'accroissent continuellement pour nous..... Dès lors, il n'y a qu'une solution à nos maux : la mort, que je souhaite comme un événement heureux et fortuné; je me nourris de l'espoir qu'elle viendra et arrivera un jour..... »

Ce fascicule de la Chronique de Michel — il est à peine besoin de l'ajouter — est digne des mêmes éloges que ses aînés pour la fidélité de la traduction et les notes critiques et explicatives qui l'accompagnent.

M.-A. KUGENER.

Mémoires de Jean, sire de Haynin et de Louvignies, 1465-1477. Nouvelle édition publiée par D. D. BROUWERS. Liège, Cormaux, 1905-1906. 2 vol. in-8°.

Les mémoires de Jean de Haynin ont, pour l'époque bourguignonne, un intérêt analogue à celui des mémoires de Marbot,

par exemple, ou, si l'on veut même, des cahiers du capitaine Coignet, pour l'époque napoléonienne. C'est un soldat qui y raconte ses campagnes, disant tout uniment ce qu'il a vu ou ce qu'il a appris de ses camarades, sans s'inquiéter le moins du monde de rechercher les causes des événements auxquels il a été mêlé en qualité de simple homme d'armes. Mais par là justement son récit nous est très précieux. La vie militaire du XV^e siècle nous y apparaît dans ses occupations journalières. Il nous fait connaître l'état d'esprit de la petite noblesse du temps, c'est-à-dire d'une classe d'hommes encore adonnée au métier militaire, mais dans laquelle a disparu le sentiment féodal, et où l'on ne surprend point encore ce patriotisme dynastique si frappant chez les gens de la génération suivante. Ajoutons qu'on le lit avec un vif plaisir. Car si l'auteur ne se pique d'aucun talent littéraire, sa sincérité, ou, comme on disait jadis, sa naïveté est si complète qu'il nous donne bien souvent la sensation de voir ce qu'il décrit. Les récits de la bataille de Montléry et de celle de Montenaeken, du siège et de l'incendie de Dinant, de l'entrée des troupes bourguignonnes à Liège en 1467 prennent, sous la plume de cet honnête témoin, un relief extraordinaire. Il arrive plus d'une fois au pittoresque sans le vouloir ni le savoir, à force de serrer de près la réalité, comme dans ces lignes où il nous montre, à Heers, Charles le Téméraire faisant à ses capitaines « une longhe proposition et remonstranse luy mimes de sa propre bouche, luy estant tout droit desous ung arbre en ung gardin... Mès il fasoit si grand vent et si avoit tant de gens, que la moitié et plus ne porte entendre che qu'il disoit et proposoit ».

Les mémoires de Haynin avaient été imprimés à Mons, pour la *Société des Bibliophiles Belges*, en 1842, mais d'après des manuscrits incomplets, et sans une critique suffisante. L'achat par le gouvernement d'un manuscrit provenant de Cheltenham, et dans lequel le P. Van den Gheyn a reconnu le texte original et même probablement l'autographe de l'auteur¹, a décidé les *Bibliophiles Liégeois* à faire publier l'édition nouvelle que nous annonçons ici. M. D. D. Brouwers qui s'est chargé de ce travail s'est natu-

¹ Voy. *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, 3^e série, t. XI, p. 44 et suiv.

rellement borné à reproduire le manuscrit de Cheltenham dont tous les autres ne sont que des copies diversement altérées. Il en a conservé fidèlement — trop fidèlement peut-être par endroits ¹ — l'orthographe incorrecte mais intéressante, et l'a pourvu de notes aussi sobres que possible, et d'un bon index. Des digressions qui obstruaient inutilement le récit et que l'on pourra trouver d'ailleurs dans l'édition de Mons, ont été écartées. En revanche, quelques pièces de vers intercalées dans le texte sont imprimées en appendice. La grande valeur de l'édition de M. B. consiste dans les passages originaux que ne contenaient point les manuscrits abrégés utilisés pour l'édition de Mons. Nous pourrions lire désormais les mémoires de Haynin dans toute leur saveur, et nous sommes heureux d'en témoigner à M. B. toute notre gratitude.

H. PIRENNE.

VICTOR FRIS, **Bibliographie de l'histoire de Gand depuis les origines jusqu'à la fin du XV^e siècle. Répertoire méthodique et raisonné des écrits anciens et modernes concernant la ville de Gand au moyen âge.** — Gand, C. Vyt, 1907; in-8°, xvi-250 pp. et 1 f. Prix : 5 fr. (*Publication extraordinaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, n° 2).

Comme le dit l'auteur, l'histoire de Gand est en somme presque l'histoire de la Flandre. C'est ce qui explique peut-être qu'il n'existe encore aucun ouvrage d'ensemble sur cette ville qui eut, au moyen âge, l'importance de Paris. *L'Histoire constitutionnelle et administrative de Gand* de Warnkoenig (traduite par Gheldolf) s'arrête en 1305. La volumineuse topographie historique, entreprise par François De Potter, a été interrompue par la mort

¹ M. B. aurait pu, nous semble-t-il, tout en se conformant aux conseils publiés par la Commission royale d'histoire, ne faire aucune violence à son texte. Il eût été utile de distinguer par l'accent *a* (verbe) et *à* (préposition). Était-il bien nécessaire d'écrire *sil* pour *s'il*, *silly* pour *s'il y*, *qi l'estoite* pour *qu'il estoite*, *perçoite* pour *perçoite* (perçoient), *connesavoit* pour *con ne savoit* etc. Au besoin, quelques mots de la préface consacrés à l'orthographe du manuscrit, eussent épargné au lecteur ces graphies un peu déroutantes.

de l'auteur; les huit volumes parus représentent à peine la moitié de l'œuvre.

Par contre, les monographies de détail abondent, mais si dispersées qu'il importait d'en dresser l'inventaire, non seulement pour faciliter le travail du savant qui entreprendra de rédiger l'histoire de Gand, mais aussi pour permettre aux érudits de continuer à élucider les divers points de cette histoire, en évitant les redites, et même pour leur indiquer les domaines inexplorés.

C'est la tâche assumée par M. Victor Fris en écrivant cette bibliographie de l'histoire de Gand au moyen âge.

L'auteur a adopté les divisions de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de M. H. Pirenne. Après avoir indiqué les recueils de documents et les sources narratives, il examine les écrits modernes qui se rapportent soit à l'histoire générale de Gand ou aux particularités de son histoire politique, soit à l'histoire du droit et des institutions, à l'histoire économique et sociale, financière, ecclésiastique, à l'histoire de l'art, des lettres, de l'enseignement, à l'emploi des langues nationales, à l'histoire militaire, aux mœurs et usages, à la généalogie et à la biographie, à la topographie. Le dépouillement des livres et des revues a été fait très consciencieusement, et il y a bien peu de lacunes à relever. M. Fris a, d'ailleurs, travaillé dans un dépôt exceptionnellement bien monté pour son sujet, la bibliothèque de l'université de Gand, dont la collection locale est célèbre.

Au lieu de se borner, comme son modèle, à une énumération de titres choisis et méthodiquement classés, M. Fris a entrepris d'apprécier la valeur de chaque ouvrage. Ses appréciations permettent de constater la sûreté de son jugement et l'étendue de ses connaissances en matière d'histoire gantoise. Tout au plus, pourrait-on lui demander d'adoucir parfois la forme de critiques, justifiées d'ailleurs.

L'auteur a relié entre elles ses descriptions raisonnées, de manière à produire un texte suivi supportant la lecture, j'ajouterais une lecture pleine d'intérêt et d'attrait. Cette *Bibliographie* ressortit ainsi beaucoup plus à la critique historique qu'à la bibliographie proprement dite. On peut même considérer certains chapitres comme une première rédaction de chapitres de cette histoire de Gand que M. Fris devrait nous donner. Nous citerons notamment les pages relatives aux sources hagiographiques.

Dans son ensemble l'œuvre est excellente. Elle n'a qu'un défaut, celui de s'arrêter à la fin du XV^e siècle. Il est vrai que M. Fris nous promet de la continuer jusqu'à l'époque contemporaine. Nous espérons qu'il publiera le plus tôt possible ce complément de sa bibliographie, qui constituera l'indispensable instrument de travail de tous ceux qui s'occupent de l'histoire ou de l'archéologie de Gand et de la Flandre.

PAUL BERGMANS.

H. LONCHAY, **Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols.** (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, classe des lettres, n^o 11, novembre 1906.) Bruxelles, Lamertin, 1906, in-8^o, 102 pp.

C'est un problème d'histoire économique et financière très intéressant mais très complexe que de déterminer la valeur des monnaies autrefois employées. Dans le travail mentionné ci-dessus, l'auteur choisit deux types particuliers, le *ducat* et l'*écu* espagnols. Il s'y arrête de préférence, parce qu'ils représentent les monnaies d'or « dont il était le plus fréquemment fait usage par la cour de Madrid et les banquiers génois dans leurs relations avec les Pays-Bas ». Il en retrouve d'abord l'origine et la provenance en Italie et en France, puis il en détermine la valeur intrinsèque qu'il cherche même à convertir, sur la base du franc, en espèces actuelles.

Cependant la question monétaire ne se présente pas que sous cet aspect. Dans les documents les mêmes expressions désignent tour à tour ou des monnaies *réelles* ou des monnaies de *compte* ou des monnaies de *change*. A ces diverses acceptions correspondent des évaluations différentes. Malheureusement dans l'impossibilité où l'on se trouve assez souvent de déterminer le sens spécial du terme employé, il devient difficile d'interpréter sûrement les postes des comptes et les clauses des contrats financiers. La question n'en a pas moins son importance, et il faut savoir gré aux érudits qui, comme M. Lonchay, s'efforcent de l'élucider. Plus elle est aride et compliquée, plus il a de mérite à s'y être attaché avec une conscience et un labeur dont témoignent les calculs auxquels il s'est livré et la documentation abondante

sur laquelle s'appuient ses conclusions. Il peut paraître hors de propos de vanter la forme littéraire d'un mémoire qui doit revêtir avant tout une allure technique et scientifique; néanmoins il n'est que juste de signaler la netteté du plan, la rigueur des déductions, la précision du vocabulaire, la souplesse et la limpidité du style. Pour rester dans la note, je dirais volontiers que la langue sonne comme un pur métal et qu'elle est frappée au coin de la correction la plus sévère. L'Académie, en autorisant l'insertion de cette monographie remarquable dans la collection de ses Bulletins, a rendu à l'auteur un hommage amplement mérité.

A. DUTRON.

D. DETLEFSEN, **Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas**. (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie herausgegeben von W. Sieglin, Heft 13*), in-8°, vi-117 pp. Berlin, Weidmann, 1906.

M. D. Detlefsen, déjà bien connu par ses travaux sur Pline, vient de publier une étude des plus intéressantes sur l'une des principales sources géographiques de cet auteur, la fameuse carte d'Agrippa, exécutée sous un portique à Rome sous le règne d'Auguste. Il a essayé de reconstituer les données de cette carte aussi exactement que possible au moyen de ce que nous en savons par Pline lui-même ainsi que par la *Divisio Orbis*, Dicuïl, la *Dimensuratio provinciarum*, Orose et Strabon. La carte d'Agrippa représentait en réalité l'empire romain, qui couvrait, aux yeux de son auteur, presque tout l'*orbis terrarum*: on y voyait, nettement délimitées, vingt-quatre régions continentales et sept grandes îles. Elle ne se distinguait pas tant par l'exactitude du dessin que par les nombreuses indications relatives aux dimensions des différents pays et aux distances séparant les principales villes. Agrippa semble n'avoir pas fait preuve de critique: il a adopté la carte traditionnelle qu'il trouvait dans ses prédécesseurs Polybe, Posidonius et Artémidore. Il a fait tout simplement œuvre de vulgarisation. M. Detlefsen fournit des quantités de détails intéressants sur les dispositions de la carte, sa forme et son orientation, ainsi que sur l'usage que l'on en a fait. Il prouve entre autres qu'elle n'a

pas servi de base aux premières cartes du moyen âge, comme l'avaient prétendu la plupart des savants qui se sont occupés de cette question. Le travail de M. Detlefsen révèle un sens critique très affiné et une connaissance approfondie du sujet. Il forme une contribution des plus importantes à l'histoire de la géographie pendant les premiers siècles de l'empire romain.

H. VANDER LINDEN.

A. KLOTZ, *Quaestiones Plinianae geographicae* (*Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie herausgegeben von W. Sieglin*), in-8°, 227 pp. Berlin, Weidmann, 1906.

Voilà un travail qui aurait beaucoup gagné à être écrit dans la langue maternelle de l'auteur. M. A. Klotz est un philologue des plus distingués, qui a déjà fourni ses preuves comme érudit, mais il ne possède pas le latin comme il possède certainement l'allemand. On s'aperçoit, à la lecture de son étude, qu'il n'a pas pu présenter son sujet dans toute sa valeur : il a été embarrassé par les difficultés inhérentes à une langue qui ne se parle plus et qui ne s'écrit plus guère. Quoi qu'il en soit, ce travail présente un grand intérêt au point de vue de la question des sources de Pline. M. Klotz essaye de déterminer non seulement quels auteurs Pline a consultés, mais ceux auxquels il a donné la préférence; il étudie particulièrement les rapports qui existent entre les textes de Pline et de Mela et fait à ce sujet plusieurs constatations intéressantes : il établit entre autres (p. 81) que Pline et Mela (celui-ci par un intermédiaire) ont puisé à une source commune postérieure à l'année 46, année où est apparue l'île de Thia dans la mer Égée (voy. p. 51). L'auteur passe en revue les différentes descriptions géographiques données par Pline et prouve que pour la plupart elles ont été faites au moyen d'un plus grand nombre de sources que l'on ne l'avait cru jusqu'à présent. En appendice il a ajouté deux notes; l'une sur la Chorographie employée par Strabon, l'autre sur les rapports qui existent entre Salluste d'une part, Pline et Mela de l'autre.

H. VANDER LINDEN

CYRILLE VAN OVERBERGH, **La Réforme de l'Enseignement d'après le premier Congrès international d'expansion mondiale**. 2 vol. Bruxelles, O. Schepens.

On se rappelle le Congrès d'Expansion mondiale tenu à Mons en 1905. Jamais, de mémoire de congressiste, on n'avait tant ni si bien mangé ! C'est qu'il importait de sustenter copieusement des organismes épuisés par de longues et laborieuses séances, après avoir été, au préalable déjà, fatigués par la confection de plus de 400 rapports.

Ce fut un succès de documentation préparatoire et une réussite de l'activité des sections.

Les travaux du « Congrès des Congrès » furent, en effet, énormes ; ils ne forment pas moins de neuf gros volumes. Le lecteur appliqué qui en a pris connaissance et dont la bonne volonté n'a été rebutée par aucune redite, aura un aperçu assez complet des différentes sphères d'activité intellectuelle et matérielle auxquelles touche l'expansion. Il est douteux toutefois qu'il puisse, après cette lecture, dégager de cette matière première toutes les idées directrices ; celles-ci lui échapperont certes souvent, et il ne lui sera pas commode de se faire des questions soulevées dans chaque section une conception nette et précise.

Pour atteindre ce but, il fallait se livrer sur cette masse informe de documents intéressants à un travail de sélection et de classement ; il fallait les disposer par ordre de matières et en extraire la quintessence, passer toutes ces idées au crible de la critique, les réduire en synthèses et, de la sorte seulement, les rendre plus compréhensibles et plus claires.

Personne n'était plus qualifié pour cet important travail que M. Cyrille Van Overbergh, Directeur Général de l'Enseignement supérieur, des Sciences et des Lettres, Secrétaire Général du Congrès, et qui en fut la cheville ouvrière.

Le savant publiciste vient de soumettre aux hommes d'enseignement le résultat de ses études sur les différentes questions soumises au Congrès, sous le titre de : *La Réforme de l'Enseignement*. Constatons que, par la sûreté de sa méthode et la clarté de son exposition, il a réussi à condenser d'une façon complète une matière à la fois très copieuse et très variée.

Mais quel est l'objet du livre ? Et qu'est-ce que cette expansion dont on a tant parlé ? L'auteur va nous l'apprendre dans sa préface.

L'idée-mère du Congrès, dit-il, est « l'aboutissement logique de l'évolution des peuples avancés qui mènent le monde »..... « L'économie, de nationale est devenue internationale.... » « La conception de l'État isolé est une antiquité » et « toutes les nations progressives pratiquent l'expansion mondiale. » C'est là une conception contemporaine de la solidarité des peuples. Pour se développer les nations ont besoin les unes des autres. « Les conventions internationales se multiplient, ajoute l'auteur ; les ententes cordiales s'épanouissent. La tendance à régler les conflits internationaux par l'arbitrage s'accroît..... » « Quoi qu'il en soit, l'âge de l'« internationalisation » a commencé. »

On saisit immédiatement l'importance que prendront, dans l'économie d'un tel système, les problèmes d'enseignement.

Les enfants devant être ce que les maîtres les auront faits, ceux-ci devront s'occuper de la question, orienter les jeunes gens vers des idées nouvelles, les « élever » au niveau des exigences actuelles. Bref, il faudra « adapter les institutions éducatives au milieu nouveau. »

Et, sous ce jour, nouveau aussi, l'auteur examinera l'éducation physique, l'étude des langues vivantes, l'instruction aux trois degrés, les écoles mondiales et les formes diverses de la documentation.

La tâche de M. Van Overbergh était malaisée. Toutefois, si les spécialités les plus divergentes se firent jour au Congrès, jamais l'esprit d'unité n'y fit défaut.

Et l'auteur conclut en parlant de l'idée d'expansion mondiale qui domine tous les travaux :

« Cette sorte d'explosion de forces mentales, qui n'est que l'expression idéale des facteurs sociaux en marche, creuse des traces profondes et finit tôt ou tard par modifier la direction des sociétés : la force des choses les impose à l'humanité. »

C'est au gouvernement à infuser dans les institutions les vœux du Congrès qui « sont les résultantes des efforts combinés de milliers d'intelligences d'élite. »

Voyons brièvement, en ne nous arrêtant qu'aux points culminants, ce qu'il en faudra infuser dans l'enseignement.

La méthode de l'auteur, pour chacun des chapitres de son ouvrage a été de donner d'abord des considérations générales sur la question traitée, puis de présenter l'examen et l'analyse des principaux rapports et enfin d'étudier les travaux et les vœux des sections pour conclure.

La culture physique (Chapitre I), dont ne saurait se passer le citadin, est indispensable à celui qui veut faire des entreprises lointaines. Les Anglo-Saxons et les Suédois ont une grande avance sur nous en ce qui concerne la formation de ce que le Dr Tissié appelle justement « l'homme de demain ». Il faut avant tout, former comme on l'a dit « un bon animal ». Tout le monde a été d'accord sur ce point. Et l'on a décidé que la gymnastique serait étudiée à tous les degrés de l'enseignement, même à l'Université, où désormais les études scientifiques ne seront plus exclusivement complétées par la pipe et les hocks. On a examiné aussi la valeur morale de la gymnastique et rendu un nouvel hommage au « mens sana in corpore sano ».

Quelques divergences de méthode à peine, entre les puristes suédois qui veulent la gymnastique éducative intégrale (avec ou sans son complément anglo-saxon : les sports et les jeux) et les éclectiques qui croient que la gymnastique suédoise de Ling n'est pas la panacée absolue. Celle-ci finit cependant par triompher et désormais nous procéderons à l'exercice rationnel et méthodique de notre tête, de nos membres, de nos muscles. Comme les rues de New-York, chacun de ces derniers aura son numéro d'ordre et quand on s'apercevra qu'il y a là-bas, dans le dos, un petit muscle qui, depuis quinze jours, n'a plus fonctionné et qui s'ankylose, vite, un petit mouvement rationnel et, comme à la gare : « 417, partez ! » le petit muscle fonctionne et voilà l'hygiène satisfaite.

M. Van Overbergh ajoute avec raison : « Toutes ces conclusions » permettent de soutenir qu'en Belgique la cause de la culture » physique est gagnée dans le monde des idées. L'opinion est » convaincue. L'élan est donné. L'ère des applications indé- » finiment perfectibles est ouverte. »

Sur la nécessité de l'Enseignement des Langues Vivantes (Chapitre II) l'accord a également été unanime. L'enseignement primaire se contentera d'éléments et de connaissances pratiques. La méthode directe sera choisie pour le début de l'étude des langues. Pour l'enseignement secondaire comme pour l'enseigne-

ment supérieur, on a préconisé une série de moyens destinés à venir en aide à l'enseignement organisé : échange d'élèves, correspondance interscolaire de pays à pays, échange de personnel, lecteurs, voyages, etc.

L'enseignement à tous les degrés devra se préoccuper de l'expansion.

Si certains ont hésité pour l'enseignement primaire (Chapitre III), la majorité pense cependant que c'est dès le jeune âge qu'il faut commencer.

Quant à la section de l'enseignement moyen (Chapitre IV), — elle a fourni le plus grand nombre de rapports — on s'y est occupé de toutes les branches : sciences, histoire et géographie, etc. Mais ici le grand débat s'est produit entre partisans du latin et du grec et adversaires du privilège des Humanités anciennes. Nous ne pouvons entrer dans les détails de ce débat qui se termina par un *Compromis des Nobles* — tous partisans de la culture générale ! — par une solution transactionnelle, proposant l'essai loyal du système de M. le professeur G. Kurth. Cette solution laisse le fond intact. Partie remise ! Le livre de M. Van Overbergh expose avec une grande lucidité et un souci scrupuleux d'impartialité cette palpitante question.

Le Congrès décida que : « le caractère de l'enseignement moyen est la culture générale et la formation désintéressée de la jeunesse. »

Ce que l'auteur apprécie très justement :

« Le Congrès de Mons offrit ceci de particulier que personne ne défendit l'idée que l'enseignement moyen supérieur devait être remplacé par l'enseignement professionnel.

» Le Congrès mondial n'eût-il abouti qu'à la proclamation de ce résultat qu'il aurait droit à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent au développement de la haute culture. »

Ce furent, en somme, des conclusions analogues qu'approuva

1 Que dis-je ? Partie reprise ! Depuis lors nous avons eu une pétition des latinistes. On annonce une contre-pétition pour la suppression du grec. Un referendum est entrepris par le *Samedi* parmi les littérateurs, et la *Libre Académie de Belgique* organise un débat contradictoire.

Les latinistes continuent, semble-t-il, à penser que les partisans des Humanités modernes sont des utilitaires. Les vœux unanimes du Congrès sont cependant là pour ouvrir les yeux aux hommes de bonne foi.

la section de l'enseignement supérieur (Chapitre V). On y examina, en effet, la formation des ingénieurs, à qui il faut « une longue formation générale et une courte formation spéciale ». Cette section étudia particulièrement l'enseignement commercial, les cours d'été et de vacances, l'extension universitaire etc.

Enfin, l'enseignement mondial spécial fait l'objet du dernier chapitre (Chapitre VI) du travail de M. Van Overbergh. L'auteur y étudie l'École coloniale, l'Institut mondial, l'Enseignement maritime spécial, les musées et la documentation; et jetant un coup-d'œil sur la route parcourue et la tâche accomplie il nous donne cette conclusion consolante qui constitue le plus bel éloge du Congrès : « Dans les quatre cents rapports soumis au Congrès » Mondial, il n'est pas une phrase d'intolérance. Un souffle large » anime toutes ces pages. »

« Et parmi ces débats, souvent si passionnés qui, durant cinq jours, parmi les huit sections, ont mis en présence les opinions les plus opposées des deux mille cinq cents congressistes, qu'on cite une parole prêtant au soupçon d'intolérance. »

« Ce fut assurément un spectacle peu banal que de trouver, sur les questions d'enseignement notamment, souvent si irritantes, non seulement d'importantes majorités, mais des unanimités aussi nombreuses qu'impressionnantes. »

En composant son dernier ouvrage, M. C. Van Overbergh a rendu un signalé service aux futurs réformateurs de notre enseignement, qui seront dispensés, grâce à lui, de lire les innombrables rapports du Congrès de Mons.

En dégageant de cette « indigesta moles » les idées directrices, en coupant résolument dans ce taillis inextricable, l'éminent publiciste a déblayé le terrain pour les travaux de réforme. Son examen critique, bien disposé, ordonné avec méthode, est une « mise au point » éclairant les idées-mères et permettant de s'assimiler chaque question sous forme, si je puis dire, de « comprimé ».

C'est là un inappréciable avantage et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir mené à bien sa tâche ardue; ce n'est pas un mince mérite, en effet, que d'avoir introduit de l'ordre dans une matière aussi inorganisée et de nous avoir tendu le fil d'Ariane qui mène à la compréhension rapide et à la solution de problèmes souvent complexes et délicats.

Ces deux volumes seront les prolégomènes des travaux de la Commission de Réforme.

Cette Commission a commencé à délibérer.

M. Van Overbergh y siège; qu'il nous permette d'exprimer un vœu en attirant son attention sur deux points importants.

D'abord, les programmes sont chargés « comme des fusils ». Adjurons M. Van Overbergh de s'employer à les alléger. Si la Commission ne faisait que cela, elle aurait déjà bien mérité de l'Enseignement.

Ensuite, que ces programmes ne tolèrent l'hypertrophie d'aucune branche.

Dans une amusante boutade, M. Ernest Lavisse nous a dit comment les programmes se confectionnent. On réunit autour d'un tapis vert quelques vieux savants. Chaque spécialiste propose un nombre considérable d'heures pour les cours dont il s'occupe, ou auxquels il s'intéresse simplement sans les avoir jamais enseignés. Quelques-uns exagérant étrangement, le total de ces heures est colossal. Il importe alors d'en faire une réduction proportionnelle au nombre d'heures que peut supporter en une semaine un jeune homme d'intelligence et de force physique moyennes.

Et c'est là le programme!

Or, il est parfois des spécialistes insatiables. Et cependant un programme ne peut se faire par la représentation proportionnelle des cours; mais un honnête minimum d'heures de travail *utile* lui serait favorable.

Nous pensons donc sincèrement que si M. Van Overbergh s'efforce d'obtenir que les programmes ne soient pas surchargés, et qu'il y ait entre les cours qui les composent une répartition harmonieuse, il aura ajouté une action méritoire à l'œuvre excellente qu'est son livre.

O. VAN DEN DAELE.

CH. SIGWALT, **De l'enseignement des langues vivantes.**
Idées d'un vieux professeur dédiées aux jeunes. Paris,
Hachette, 1906, 1 vol. in-16. Prix : fr. 3-50.

Ce livre pourrait s'intituler le roman de la méthode directe en France, écrit par un de ses adversaires, mais un adversaire modéré, pondéré, plein de bienveillance et de calme, et ce qui ne gête rien, agrémentant ses réflexions de ce scepticisme sans amertume, si naturel et si plaisant chez les personnes de beaucoup d'expérience. Cet adversaire idéal n'est autre que M. Sigwalt, bien connu des professeurs de langues modernes par ses nombreuses publications, délégué dès 1896 par les suffrages de ses collègues au Conseil supérieur de l'Instruction publique, et qui, depuis lors, n'a cessé de défendre dans cette assemblée et devant toutes sortes de commissions, la cause du bon droit et du bon sens.

On sait que la méthode directe *exclusive*, imposée en France à titre d'essai pendant un laps de trois ans, ne paraît pas avoir tenu ses promesses, même aux yeux de ses amis les moins suspects. M. Sigwalt a cru le moment venu de retracer l'histoire de l'enseignement des langues vivantes pendant une période mémorable. Cette histoire, il n'a pas eu grand'peine à l'écrire; il l'a composée à la façon d'un général qui réunirait ses rapports journaliers; il a réimprimé l'un après l'autre, suivant leur date, les articles, les préfaces ou les mémoires qu'ont inspirés pendant près d'un quart de siècle les vicissitudes de l'enseignement des langues vivantes. Le livre ne s'occupe que de la France; mais chez nous, les événements ont suivi une marche à peu près analogue. Nous sommes bien un peu en retard; c'est une raison de plus pour profiter des écoles de nos voisins. D'ailleurs, l'ouvrage est parsemé de vérités de tout genre, psychologiques, pédagogiques, administratives... qu'un homme sage, fût-il grand-maître de l'université, trouverait bon de se remémorer de temps à autre, pour le bien de ses subordonnés.

Un premier fait se dégage de ces vingt années d'histoire : c'est la bizarrerie, l'illogisme, l'incohérence qui ont entouré la naissance et l'accomplissement des réformes dans l'enseignement

des langues vivantes. Cet enseignement traînait, depuis son origine, une misérable vie. Le mal dont il souffrait avait des causes faciles à saisir. C'était d'abord l'indifférence du public et des élèves pour ce genre d'études; ensuite, le peu d'importance que lui accordaient les programmes officiels; enfin le manque de sanction dans le passage d'une classe à l'autre et dans le couronnement des études secondaires.

Ces causes connues, on pouvait indiquer les remèdes. Il importait d'abord de ménager aux langues modernes une place suffisante dans les horaires, et de faire de leur connaissance une condition indispensable de réussite. Vous croyez que l'on songea à tout cela? Erreur. C'est aux méthodes qu'on s'en prit, aux méthodes en usage jusque-là; on s'avisa que les professeurs, bons ou mauvais (il faut supposer qu'il en était de bons), avaient fait fausse route, et qu'il fallait virer de bord, résolument. On venait en effet de réinventer la méthode nouvelle, ou maternelle, ou directe. C'était le seul remède qui pût sauver le malade, pourvu qu'on l'appliquât dans son intégrité. Mais comme cette application demandait beaucoup d'efforts et de temps, la découverte eut un résultat inespéré, celui de faire augmenter sensiblement le nombre d'heures attribué à l'étude des langues vivantes. On créa aussi un baccalauréat auquel les langues vivantes donnent accès, et, de cette façon, on mit un terme à une défaveur injuste, mais traditionnelle.

C'eût été tout profit, si par malheur le gouvernement n'avait cru devoir imposer une seule méthode, et ostraciser toutes les autres. Cette mesure cachait une demi-douzaine d'erreurs pédagogiques. La plus grossière est de s'imaginer que la méthode fait le professeur; une seconde, que la contrainte peut donner à un maître récalcitrant ou incapable des facultés qui lui manquent; il était aussi peu sensé de faire abstraction des élèves, de leur âge, de leur nombre, de leur degré d'avancement, bref d'une série de facteurs constamment variables, souvent incompatibles avec une méthode idéale, et dont le professeur seul peut être juge.

Je ne parle point des critiques que l'on est en droit d'adresser à la méthode directe *exclusive* : on les a déjà émises; on les trouvera réexposées çà et là dans le livre de M. Sigwalt, notamment dans la remarquable conférence : *Le but et les méthodes de l'enseignement des langues étrangères*, pp. 205-233, et dans

l'article sur la réforme de cet enseignement, pp. 157-187 ¹. Mais ce qu'il y a lieu de relever, c'est la présomptueuse affirmation, faite même par des gens d'expérience, de l'infailibilité d'un système d'enseignement et de la nullité de tous les autres, et cela au nom de quelle certitude? Il y-en aurait une : celle tirée de la comparaison de résultats obtenus par les diverses méthodes dans des conditions autant que possible identiques. L'expérience, sans être impossible, n'eût pas été facile à organiser, sans doute, mais ce n'était pas une raison pour se lancer dans l'inconnu et y

¹ Je signale encore : la définition nette de ce qu'il faut entendre par la langue *usuelle* dans l'enseignement des langues étrangères, p. 239; la nécessité de faire entrer dans cet enseignement la langue écrite, dont la connaissance est très souvent beaucoup plus utile que celle de la langue parlée, pp. 75, 102 et 207; en somme, le but devrait être d'apprendre aux élèves : 1° à lire facilement à livre ouvert une page de difficulté moyenne; 2° à écrire une page assez correcte; 3° à improviser quelques phrases simples sur un sujet se rapportant à la vie usuelle; — un projet de programme pour les classes de langues vivantes, p. 190; une distinction lapidaire entre l'esprit de l'enseignement des langues étrangères et celui de l'enseignement classique, p. 158; la condamnation de l'hérésie psychologique d'après laquelle un élève à qui l'on montre un cheval en prononçant le mot *horse* pense tout de suite en anglais, si l'on peut dire ainsi; la démonstration que la méthode directe apprend à deviner, parfois fort mal, et se prive, par pur caprice, de la vérification rapide et la seule sûre, offerte par la traduction; enfin une courageuse comparaison entre l'enseignement en Allemagne et l'enseignement en France (on pourrait ajouter : et en Belgique) : « en Allemagne, les réformes sont préparées en bas, en France, elles sont imposées d'en haut; là-bas, l'enseignement est un organisme, ici, il est plutôt un mécanisme.... Là-bas, dans des assemblées de professeurs, qui fonctionnent régulièrement, parce qu'elles ont une fonction..., tous les problèmes relatifs à l'enseignement sont posés, discutés, résolus, non pas par accident, dans des circonstances graves ou exceptionnelles, mais d'une façon continue, régulière et paisible... En France, nous avons nos programmes; nous les appliquons, et bien entendu, chacun de nous en pense du bien ou du mal; mais ce que nous pensons, nous le gardons pour nous... : il ne se forme pas une opinion publique du personnel enseignant... Au bout d'une certaine période, d'une dizaine d'années en moyenne,... des réformes sont demandées, du dehors, du dedans, d'en bas et d'en haut. Des projets surgissent; on les discute, on les attaque, on les défend avec passion, jusqu'à ce qu'une décision souveraine tranche le procès et fixe des programmes nouveaux, qui resteront intangibles à leur tour, jusqu'à la révolution suivante. »

lancer la machine entière sur de simples spéculations dénuées de preuves. Si la pédagogie aspire au titre de science, c'est, je suppose, à condition de respecter les principes élémentaires des recherches scientifiques; l'un des premiers est connu depuis longtemps; les Grecs l'avaient déjà formulé ainsi : *ἐν πρώτοις μέμνησο ἀπιστεῖν*.

J'ai rappelé que la réforme n'était pas sans inspirer certaines craintes en France. On a déjà fait des concessions aux prétendues aberrations des anciens procédés. La version, la traduction, honnie et persécutée, a vu réviser son procès : on l'a reconnue nécessaire; les inspecteurs généraux eux-mêmes l'ont formellement recommandée. Mieux que cela. Le grand-prêtre de la méthode directe en Allemagne, M. Max Walter, conseille la traduction; il ne juge même pas à propos d'en justifier l'emploi, tant il le trouve naturel, et cela au début même des études. Il va jusqu'à tolérer l'usage du *thème* d'imitation, dès le début, quand on ne peut pas faire autrement¹. Ainsi conçue, la méthode, tout en restant directe aux yeux de M. Walter, n'a plus rien d'exclusif, il faut l'avouer. Elle consiste uniquement, comme le résume fort bien M. Sigwalt, « 1° dans l'étude inductive de textes suivis; et 2° dans l'imitation de ces textes par les moyens les plus divers. Substituer la marche inductive à la marche déductive, voilà ce qu'il aurait fallu faire chez nous; voilà la réforme que les professeurs étaient préparés à accepter, puisqu'ils la proposaient eux-mêmes au congrès de 1902. »

Ah! si l'on avait écouté les professeurs! Mais, comme le dit encore M. Sigwalt, en cette question, parents, élèves, journalistes, avocats, le premier venu était compétent, hormis les professeurs². On se défiait d'eux, et on le leur fit bien voir. On connut la persécution au nom de la méthode directe. Il faut

¹ Sur cette intéressante évolution de la méthode directe, cf. un nouvel article de M. Sigwalt, paru dans le *Bulletin de la Société des professeurs de langues vivantes*, nov. 1906, p. 317 : *La liberté dans la méthode directe de M. Max Walter*.

² Il faut lire (p. 233) une page étonnante du discours prononcé par le ministre d'alors, M. G. Leygues, page où il raconte la façon expéditive et cavalière dont il organisa la diffusion de la méthode directe dans toutes les régions de la France; le morceau est écrit à la française, d'une plume alerte et rapide; c'est un spécimen exquis de ce que peuvent être les raisonnements administratifs en matière de pédagogie et d'enseignement.

croire que son ère n'est pas encore tout à fait disparue, puisque dans son nouvel article M. Sigwalt se plaint de la tyrannie des programmes et affirme ne pas être le seul à en souffrir.

Il ne me sied pas d'examiner de quelle façon la méthode a été répandue dans notre pays. Il me revient qu'elle l'a été avec générosité. Mais l'enseignement des langues classiques, lui aussi, a connu naguère le règne d'une méthode, de la seule méthode. Ce règne n'a pas été non plus sans causer quelques ennuis à certains maîtres : ce n'est pas le plus grand mal. Les conséquences vraiment néfastes, on les constate aujourd'hui, dans l'esprit des élèves, et cela chez plusieurs générations d'entre eux. M. Sigwalt trouve que depuis l'application de la méthode directe, ses élèves réfléchissent moins. Nos jeunes gens des classes latines, eux, ne réfléchissent plus, ils devinent. Ainsi s'affirme — pour un temps seulement, espérons-le — la vérité d'un jugement sévère porté jadis par un philologue d'origine hollandaise implanté en Belgique : l'enseignement moyen belge présente une tare, le manque de précision.

Ce défaut remonte évidemment à des causes multiples. Il serait d'abord injuste d'en endosser la responsabilité totale à l'enseignement moyen ; l'enseignement primaire n'y est certes pas étranger, loin de là ; l'esprit national y contribue peut-être aussi. Quoi qu'il en soit, la tendance est suffisamment prononcée, pour qu'on évite de l'accentuer par des prescriptions hasardées et intransigeantes. L'organisme scolaire d'un pays peut en rester affaibli pour longtemps. Aussi pourrait-on souhaiter de voir admettre, une fois pour toutes, le principe de tolérance et de liberté dont M. Sigwalt s'est inspiré dans les trois propositions suivantes, votées d'abord par le Congrès des professeurs de l'enseignement secondaire, adoptées à la fois par la Commission parlementaire de l'enseignement et le Conseil supérieur de l'Instruction publique, mais biffées d'un trait de plume par le ministre dans les programmes définitifs : « Tous les exercices, directs ou indirects, auditifs ou visuels, ont leur place légitime dans l'enseignement des langues vivantes, à condition d'être inductifs et pratiques. — Ces exercices ou procédés sont multiples et varient nécessairement suivant les circonstances, l'âge des élèves, leurs habitudes d'esprit, leur instruction générale, leur intelligence, leur bonne volonté, leur nombre, le temps dont ils disposent. — *Il appartient au maître seul d'adapter ses pro-*

*cédés d'enseignement à ces contingences et sa liberté n'a d'autre limite que le principe même de la méthode*¹. »

ANT. GRÉGOIRE.

L'enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Égypte, par P. ARMINJON, professeur à l'École khédiviale de droit du Caire. Paris, Félix Alcan, 1907, 294 pp. in-8°. Prix : 6 fr. 50.

Après avoir fait l'historique des universités (*medressehs*) de la Basse-Égypte, M. Arminjon nous conduit dans la plus ancienne et la plus célèbre d'entre elles, l'université d'El Azhar du Caire, qui dispense libéralement tous les ans la science religieuse à des milliers d'étudiants venus de tous les points du monde musulman; en décrit l'organisation et la vie scolaire, qui rappelle celle des clercs et docteurs parisiens du XIV^e siècle et qu'il illustre agréablement par les biographies si curieuses de l'étudiant Ibrahim el Manoufi et du cheikh Omar el Saidi; expose longuement la genèse de ce qu'il appelle la doctrine musulmane (droit, spéculations dogmatique et métaphysique, philosophie); explique comment les *uléma* (professeurs) ont condensé cette doctrine, du V^e au IX^e siècle de l'hégire, en des traités succincts encore en usage aujourd'hui; passe en revue les matières de l'enseignement dans les *medressehs*, d'abord les sciences dites instrumentales qui comprennent la grammaire, l'étymologie, les trois parties de la rhétorique, la logique, la critique des traditions prophétiques, l'arithmétique, l'algèbre, la versification et la métrique, ensuite les sciences dites finales qui sont la théologie, la morale religieuse, le droit, les principes du droit, l'exégèse coranique et les traditions prophétiques — l'étude de l'ensemble de ces sciences exige douze ans au moins; nous montre comment on enseigne et comment on apprend dans les *medressehs*, enfin reproduit en appendice les ordonnances,

¹ Sur la proposition de M. P. Hoffmann, professeur à l'Université de Gand, le Congrès de l'Association belge des professeurs de langues vivantes de 1906 a adopté ce principe de la liberté du maître dans le choix de la méthode.

règlements et autres documents relatifs aux universités musulmanes d'Égypte.

L'ouvrage de M. Arminjon abonde en détails intéressants et en aperçus nouveaux sur l'enseignement purement « théorique, livresque et passif » des medressehs égyptiennes, véritables conservatoires de la pure doctrine islamique. Les lecteurs que ne rebutent pas les questions de ce genre, ni un exposé un peu diffus, le liront avec le plus grand profit. Le petit tour que nous allons leur faire faire à l'Université d'El Azhar, à la suite de M. Arminjon, les engagera peut-être à lier plus ample connaissance avec son ouvrage.

« Laissons-nous entraîner par le flot des étudiants. Nous voici au milieu d'une immense salle de 4000 mètres carrés et dont 126 colonnes soutiennent le plafond de bois noirci, très bas. C'est le *liouan* ou la partie de la mosquée réservée à la prière. Quatre *kiblehs*, une par rite, niches creusées dans le mur du fond, permettent aux fidèles de s'orienter vers La Mecque. Adossée à ce mur, une chaire de bois précieux, délicatement fouillée et incrustée, sert le vendredi au prône du *khatib* (prédicateur). Chaque professeur s'accote à l'un de ces piliers, le visage tourné vers la *kibleh*, ses étudiants groupés autour de sa chaire, les jambes croisées sur la natte de paille qui recouvre le dallage, les babouches soigneusement rangées en festons ou en spirales à l'intérieur du cercle. Il récite l'invocation qui ouvre tous les chapitres du Coran : Au nom de Dieu clément, miséricordieux, — et commence la leçon.

» Quel qu'en soit le sujet, celle-ci consiste toujours dans l'explication du commentaire classique d'un ancien ouvrage ou même du commentaire de ce commentaire. Un des élèves lit le texte à expliquer et le professeur se borne le plus souvent à en reproduire, avec moins de concision et plus clairement, l'idée que l'auteur a ordinairement exprimée en termes archaïques. Les auditeurs ne prennent pas de notes, mais ont tous entre les mains un exemplaire du livre sur lequel porte la leçon; ils interrompent souvent, parfois avec insistance (le règlement les autorise à le faire seulement trois fois) pour réclamer, en langue vulgaire, des éclaircissements toujours donnés de bonne grâce.

» Le maître traite de la nature de Dieu et de ses attributs, parmi lesquels il place naturellement la prescience.

— Dieu savait donc de toute éternité, — interroge un des

étudiants, — que l'oncle du Prophète et son protecteur, Abou Tâleb, refuserait toujours obstinément d'adopter la vraie foi?

— Oui.

— Abou Tâleb ne pouvait donc faire autrement que de rester dans l'erreur, puisque telle était la volonté éternelle de Dieu. Alors comment est-il puni pour ne pas avoir accompli un acte impossible?

— Impossible, non; il n'y avait aucune impossibilité à ce qu'Abou Tâleb se convertît; mais Dieu savait qu'il ne se convertirait pas.

— Je ne vois pas la différence, réplique le questionneur.

» Sans rien ajouter, le professeur reprend son commentaire. »

M.-A. KUGENER.

PAUL VANDER EYCKEN, avocat à la Cour d'Appel, docteur spécial en Sciences juridiques de l'Université de Bruxelles.

Méthode positive de l'interprétation juridique. Bruxelles, Palk, 1907, in-8°, 434 pp.

Les récentes études sur l'interprétation du droit sont de nature à intéresser les historiens et les moralistes, peut-être bien les philosophes. Elles consacrent l'accomplissement d'une révolution dans l'exégèse de notre droit civil; si je n'écris pas qu'elles ouvrent cette révolution, c'est que, dès avant les commentateurs, les tribunaux s'étaient enhardis à tirer des textes des conséquences que leurs rédacteurs n'avaient certes pas prévues. La théorie qui naît aujourd'hui est la reconnaissance officielle d'une jurisprudence parfois hardie, parfois erronée; elle se présente pour la justifier et la réglementer.

Ce que l'on nous propose, c'est de donner à la loi civile une portée que les jurisconsultes de cabinet ne lui ont pas encore attribuée, c'est de l'interpréter suivant d'autres procédés, d'en faire évoluer la signification. Le problème est de nature à piquer la curiosité de tous ceux qui réfléchissent au développement des mœurs. Il ne se présente guère chez nous que pour le droit civil et le droit commercial; pour le droit civil, parce que le code Napoléon date déjà d'un siècle et que nous pensons de tout autre manière que les contemporains de Portalis ou de Cambacérès, — pour le droit commercial, parce que notre vie économique

est si intense que les lois vieillissent d'un siècle en peu d'années.

Or, une loi est la traduction, plus ou moins fine, plus ou moins rigide, d'une conception de la vie, d'un état de la société; et si généraux que l'on suppose ses principes, ils ne parviennent point à se plier à tous les caprices de l'existence. Un moment vient où ils heurtent le sentiment public, et alors le juge s'efforce, très humainement, très loyalement, d'accommoder la loi aux sentiments contemporains.

Peut-il se livrer, sans arbitraire, à ce penchant de justice? sans introduire trop d'éléments personnels dans son exégèse? A-t-il le droit de le faire à un degré quelconque?

Il serait très intéressant de posséder l'histoire de chaque article du code, la suite des interprétations que la doctrine et la pratique lui ont données. Ainsi, dans les premiers temps du code civil, les tribunaux n'admettaient comme causes entraînant déchéance de la puissance paternelle que celles indiquées par la loi pénale; ils en admettent une série d'autres. Ils ne permettaient pas au père d'adopter ses enfants naturels reconnus; ils l'y autorisent maintenant. Ils n'accordaient à la fille-mère aucun droit contre son séducteur; ils lui donnent une action en dommages-intérêts.

Et si les tribunaux ont ainsi changé d'avis en ces matières, ce n'est pas affaire de textes législatifs.

De telles modifications de la jurisprudence indiquent que la conception de la vie a changé, qu'il s'est produit un mouvement dans nos idées morales, et elles reflètent cette marche de la société avec une fidélité plus grande que n'importe quelle littérature puisqu'elles sont puisées à même la réalité. Elles offrent au moraliste une source inépuisable de renseignements.

Mais cette tendance inquiète le jurisconsulte aux yeux duquel elle fait défiler une série d'interprétations opposées d'un seul et même texte. Naît alors un problème de logique : formuler une règle telle, qu'elle autorise ces variations et pourtant s'oppose à tout arbitraire. Problème fort ardu, en vérité.

Après d'autres, après Saleilles, Meynial, Géný et Esmein, M. Vander Eycken s'est préoccupé de le résoudre et il nous apporte un gros livre. La littérature de langue française est déjà abondante et les livres sont plutôt trop volumineux. La plupart pourraient se condenser en deux ou trois fois moins de pages. Nous n'avons nul besoin, par exemple, que M. Vander Eycken nous définisse le syllogisme et l'induction....

Que propose-t-il donc ? Il demande que l'interprète s'inspire avant tout du but des institutions, pour comprendre la loi ; c'est l'idée d'Thering. Cela paraît simple. Pourtant, si ce n'est pas aussi neuf et aussi solide que le pense M. Vander Eycken, c'est une théorie déjà complexe ¹.

La loi est une abstraction qui doit régir des réalités. Il faut donc pour appliquer la loi connaître ces réalités. D'autre part, la loi n'est pas la source vraie du droit : le droit jaillit des besoins des hommes en société ; le législateur a étudié ces besoins, il a voulu les consacrer par un texte. Faisons comme lui et par suite, corrigeons-le à l'occasion ; il aura, par exemple, reconnu l'existence d'un besoin social, et il aura manifesté l'intention de le garantir, mais il aura mal exprimé le but à atteindre, ou il n'aura saisi qu'une part du réel ; en de tels cas, le compléter, le redresser, c'est faire ce qu'il voulait faire, — cela doit être permis, et c'est en revenir à la réalité des choses — ce qui justifie le nom de la méthode : méthode positive.

Deux remarques : beaucoup d'exégètes nous ont dit que nous devions nous guider d'après l'*intention* du législateur lorsque le texte n'est pas clair. M. Vander Eycken se gausse de leur naïveté. Cependant, l'*intention* du législateur était *déterminée* par les *besoins* qu'il avait constatés. M. Vander Eycken nous dit qu'il faut s'en tenir à la recherche des besoins. — Je le veux. Je note pourtant que c'était impliqué dans la méthode si vivement condamnée. Sans doute, on prend ici mieux conscience du procédé employé, et c'est un grand bien, mais ce n'est que le prolongement du procédé mis en œuvre par les « intentionnalistes ».

Malheureusement, et c'est la seconde remarque que je voulais présenter, nous ne trouvons pas ici de règles nettes pour fixer ces besoins sociaux, les hiérarchiser.... Et cela me gâte la méthode : je n'en fais point un spécial reproche à M. Vander Eycken ; je me borne à observer qu'il assigne un objet à la

¹ La même thèse est énoncée, presque en même temps, par M. Holbach, du barreau de Bruxelles, dans un livre consacré à l'interprétation de notre loi sur les sociétés commerciales. Mais M. Holbach mesure le besoin d'après l'équité, en quoi il précise la règle. La meilleure partie de ce livre — un peu long lui aussi — n'est pas celle où son auteur veut philosopher, mais bien l'étude critique, pénétrante, consacrée à la terminologie de cette loi.

méthode plutôt qu'il ne la définit en nous apprenant comment ces besoins s'expriment, l'ordre dans lequel ils se classent, leurs conflits..... Sans doute n'avait-il pas d'autre but et ne se proposait-il que d'indiquer de quel point de vue il faut considérer les lois.

Cà et là, notons des réflexions intéressantes, encore que trop longues, sur les idées de règle et d'exception, par exemple.

En résumé, livre intéressant, facile à lire et dénotant un esprit porté aux vues d'ensemble; trop de citations élémentaires en matière philosophique; mais une bonne documentation juridique et un sujet tout d'actualité.

F. MALLIEUX.

CHRONIQUE

64. — On annonce la publication prochaine par la librairie Weidmann (Berlin) d'une édition nouvelle des *Euménides* d'Eschyle, avec un commentaire de F. BLASS. L'œuvre posthume du regretté professeur de Halle est destinée à servir de pendant à son excellente édition des *Choéphores* et elle est sans doute appelée au même succès.

65. — Le cinquième et dernier volume de l'édition d'Oxford de Platon vient de paraître : *Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit IOANNES BURNET. Tomus V tetralogiam IX (Minos, leges, epinomis, epistolae), definitiones et spuria continens*. 7 sh. — Les dialogues apocryphes, qui devaient former un sixième volume, ont donc été compris dans ce tome cinquième. L'auteur se propose de publier en une *editio major* ce qu'on appelle le *Supplementum Platonicum*. Il serait regrettable qu'un appendice aussi indispensable ne parût pas également dans la présente édition, en même temps que les scolies et index qui ne manquent même pas dans la petite édition Teubner. — Le texte de la IX^e tétralogie et des *spuria* contenus dans ce cinquième volume avait été récemment étudié par M. Immisch (*Philologische Studien zu Plato*, II. 1903), et M. Burnet s'est rallié entièrement à ses conclusions. Dans la constitution du texte, l'éditeur a montré sa prudence habituelle, et il faut l'en louer particulièrement pour les livres des *Lois*, où tant de passages d'une interprétation embarrassante invitent au remède trop facile de la correction.

66. — La *Clarendon Press* publie une vie de Plutarque qui possède au moins et à première vue une originalité, celle de se présenter sans le nom de l'éditeur : *Plutarch's Coriolanus*, edited with introduction and notes. Oxford, 70 pp., 2 sh. L'introduction de deux pages répète quelques généralités et ne nous apprend rien ni sur la constitution du texte, ni sur le but de l'édition. Les notes sont abondantes (32 pp.) et en général utiles, bien qu'elles paraissent par endroits trop élémentaires.

67. — Nous avons annoncé déjà la publication, en 1904, d'un très important papyrus acquis par le Musée de Berlin et contenant des portions considérables du commentaire de Didyme sur les *Philippiques* de Démosthène — le premier ouvrage du fécond érudit alexandrin qui nous fût rendu. M. PAUL FOUCART vient de consacrer à ce texte remarquable un mémoire développé (Acad. des Inscr., t. XXXVIII, 1^e partie) où il

cherche à résoudre avec sa sagacité ordinaire les nombreuses questions que soulève le texte mutilé du grammairien : personnalité de Didyme, authenticité, date et tendances des *Philippiques*, sens et valeur des nombreuses citations d'auteurs anciens, etc. On ne s'étonnera pas que le commentateur parisien du commentaire alexandrin fasse chemin faisant mainte découverte et que la virtuosité dont il a donné tant de preuves en restituant des fragments d'inscriptions illisibles ne s'exerce pas avec moins de succès sur le papyrus troué et lacéré. Un style d'une admirable limpidité introduit la lumière dans les discussions et déductions les plus minutieuses.

68. — *C. Julii Caesaris Commentarii de bello civili*, erklärt von FR. KRANER und FR. HOFMANN. 11te vollständig umgearbeitete Ausgabe von H. MEUSEL. Berlin, Weidmann, 1906. 1 vol. in-8° de xvi-374 pp. (avec 5 cartes). Prix : 3 mk. 40. — *C. Julii Caesaris de bello civili Commentarii*, ed. H. MEUSEL. Berlin, Weidmann, 1906. 1 vol. in-8° de 116 pp. Prix : 1 mk. — M. Meusel a complètement refondu le travail de Kraner-Hofmann. Le texte diffère en près de cinq cents endroits de la 10^e édition. Ce chiffre ne surprendra pas ceux qui connaissent les difficultés que présente la critique du *De bello civili*. M. M. a mis à profit de nouvelles collations des principaux manuscrits, ainsi que les résultats des études les plus récentes. L'appendice critique, qui n'a pas moins de quarante pages, rend compte des modifications qu'il a introduites et témoigne de l'examen consciencieux auquel il a soumis les variantes des manuscrits et les corrections des savants. Nous croyons pouvoir assurer que le texte a beaucoup gagné entre ses mains. Le commentaire explicatif a été remanié et considérablement augmenté. M. M. a surtout tiré bon parti de l'ouvrage du colonel français Stoffel (*Histoire de Jules César, Guerre civile*; Paris, 1887), ouvrage de tout premier ordre, qui n'a pas été apprécié en France à sa juste valeur. Auteur d'un *Lexicon Caesarianum* qui peut passer pour un modèle, M. M. n'a pas manqué d'utiliser dans ses notes sa connaissance approfondie de la grammaire et de la langue de César. L'index géographique et les cartes ont reçu d'utiles compléments. On saura gré à l'éditeur d'avoir ajouté un index pour le commentaire et un tableau chronologique des événements rapportés par César.

En même temps qu'il publiait cet excellent livre classique, M. M. faisait paraître une *Text-Ausgabe* que nous nous contentons d'annoncer, parce qu'elle ne fait que reproduire le texte adopté dans l'édition annotée. — P. T.

69. — Quelles furent au point de vue religieux les conséquences de la constitution de l'empire romain? Comment et dans quelle mesure les cultes officiels de l'État se répandirent-ils dans les diverses provinces? Que devinrent les religions des peuples soumis et comment Rome voulut-elle les traiter? Quels échanges se produisirent à cet égard entre les diverses religions de l'empire? Ce sont là des questions fort intéressantes dont on chercherait vainement la solution dans les « Mythologies romaines » publiées jusqu'ici. M. TOUTAIN s'efforce d'y répondre après avoir entrepris une vaste et minutieuse enquête qui s'appuie surtout sur les inscriptions du *Corpus*. Son premier volume (*Les cultes païens dans l'empire romain*.

Première partie, t. I. Paris, Leroux, 1907) s'occupe des cultes officiels et des cultes gréco-romains dans les pays d'Occident. C'est vraiment la première fois qu'un historien s'attache à montrer comment s'est opérée la « latinisation » religieuse d'une moitié du monde ancien et les différences qui subsistèrent entre l'Afrique et la Gaule, les pays danubiens et l'Espagne. Nous reviendrons sur cet important ouvrage quand aura paru le tome II qui sera consacré aux cultes nationaux, qui persistèrent, et aux cultes orientaux qui s'introduisirent dans les provinces latines. — F. C.

70. — Nous avons, à plusieurs reprises déjà, fait mention des éditions nouvelles du *Handbuch der Kunstgeschichte* de SPRINGER, publié par la maison E.-A. Seemann de Leipzig. Voici qu'une huitième édition du 1^{er} vol., paraissant trois ans après la septième, nous fournit une nouvelle preuve du succès de cet ouvrage depuis longtemps classique (I. *Das Altertum*, 8^{te} Aufl., bearbeitet von A. MICHAELIS. Leipzig, Seemann, 1907, 1 vol. 8° de xii-498 pp. avec 900 grav. dans le texte et 12 planches en couleurs. Prix : 10 Mark, Cart.). Le texte n'a pas subi de transformations profondes, comme lors de la 7^{me} édition; M. A. Michaelis s'est contenté de le mettre, avec le plus grand soin, au courant des recherches récentes, en remaniant notamment le chapitre relatif à l'art égéen et celui qui traite de l'époque hellénistique. Mais l'illustration a été considérablement augmentée et améliorée, car le nombre des gravures a été porté de 783 à 900 et, comme un grand nombre de clichés fatigués et vieillis ont été remplacés, l'éditeur peut annoncer que la nouvelle édition contient 300 gravures que n'avait pas la précédente. Quand M. A. Michaelis aura fourni aux possesseurs de ce beau livre le fascicule contenant la bibliographie détaillée qu'il leur promet et qu'il avait joint déjà à l'édition antérieure, ce premier volume du *Springer*, qui est déjà le meilleur manuel d'histoire de l'art ancien, formera la meilleure introduction à l'étude de l'archéologie classique qu'il y ait pour le moment. Il ne pourra manquer dans la bibliothèque d'aucun philologue. — CH. M.

71. — L'art romain a été bien négligé depuis que la découverte des œuvres purement grecques a exercé sur les archéologues une irrésistible séduction. C'est à peine si à la fin de gros livres sur la sculpture antique on trouvait quelques pages consacrées à la « décadence de l'art ». C'est contre ce dédain que proteste avec raison M^{re} STRONG (que des travaux archéologiques ont fait déjà favorablement connaître sous le nom de Miss Sellers) dans le volume qu'elle consacre à la « Sculpture romaine » (*Roman sculpture*. Londres, Duckworth, 1907). Peut-être doit-on faire des réserves sur l'originalité que Wickhoff et d'autres ont attribuée à l'art romain au point de vue technique : ainsi les progrès dans les procédés employés pour donner dans un bas-relief l'illusion de la profondeur sont dus probablement à l'Orient hellénistique et non à l'Italie. Mais si l'on maintient que l'esprit romain a donné à la sculpture de la capitale des caractères particuliers, que celle-ci a inspiré aussi les productions de certaines provinces latines et même grecques, il sera difficile, fût-ce aux partisans les plus convaincus de l'influence asiatique, de nier cette réaction de l'Occident. En cherchant à faire saisir l'évolution de la sculpture à Rome, à définir ses caractères aux

diverses périodes M^{re} Strong a rendu un service considérable aux études archéologiques; l'illustration même du volume montrera aux gens les plus prévenus la grandeur de l'œuvre accomplie sous les Césars. Un pareil livre nous manquait et on peut lui prédire une large diffusion.

72.—M. S. CHABERT a réuni en volume les très intéressants articles qu'il a consacrés dans la *Revue Archéologique* à l'histoire des études épigraphiques (*Histoire sommaire des Études d'Épigraphie grecque*. Paris, Leroux, 1906, 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.), et il en a fait la plus utile et la plus instructive des introductions à l'étude de la science des inscriptions. Après avoir passé en revue les efforts faits depuis Cyriaque d'Ancône jusqu'au XIX^e siècle pour recueillir et interpréter les textes, il s'étend longuement, comme il convenait, sur la grande œuvre de Boeckh, le *Corpus Inscriptionum Graecarum*, il le décrit en détail, en fait ressortir les rares mérites, sans taire les critiques qu'elle s'est attirées. Puis M. Chabert montre l'essor que cette publication a donné aux études épigraphiques, il fait connaître les entreprises diverses qui en ont renouvelé les matériaux, et les recueils plus récents qui tendent peu à peu à la refondre et à la remplacer. Un dernier chapitre, intitulé : « L'état des choses », fait le tableau de l'activité contemporaine dans ce domaine qui s'est si fort étendu, et donne une bibliographie complète des instruments de travail maintenant à la disposition des philologues. Tout cela est présenté avec autant d'agrément et de goût que de clarté et de précision. C'est le vrai manuel à mettre aux mains des débutants et c'est en même temps une lecture pleine d'intérêt pour les gens du métier. Aussi ne pouvons-nous manquer de reprendre, pour l'adresser à l'auteur, la vieille formule des inscriptions par laquelle il termine : *Ἀγαθὴ τὴν ἔργον*.—CH. M.

73. — L'imprimerie de l'université d'Oxford (*Clarendon Press*) annonce qu'elle vient de vendre le dernier exemplaire d'un livre publié par elle en 1716, au prix de 12 s. 6 d., et qui était en vente depuis lors au même prix. Ce volume, dont on a mis 191 ans à écouler l'édition, mais qui n'a jamais subi l'injure du *rabais*, est le *Nouveau Testament* copte de WILKINS, dont le titre complet est : *Hoc est / Novum Testamentum / Ægyptium vulgo Copticum / Ex Mss Bodlejanis descripsit / Cum Vaticanis et Parisiensibus contulit / et in Latinum sermonem convexit / David Wilkins / Ecclesiae Anglicanae Presbyter / Oxonii / E Theatro Sheldoniano Typis et Sumptibus Academiae, 1716.*

74. — Le nouveau volume de dom F. CABROL (*Les Origines liturgiques*. Paris, Letouzey et Ané, 1906, 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.) se compose de deux parties distinctes. Dans la première, l'auteur s'adresse au grand public et essaie d'indiquer les principes et la méthode de la science liturgique; il montre comment s'est développée la littérature liturgique et enfin il s'efforce d'étudier l'origine et le développement de certains rites particulièrement importants. La seconde partie a un caractère beaucoup plus technique : c'est une série d'appendices où sont étudiés certains documents spéciaux, qui doivent éclairer ou compléter les considérations générales du début. L'ensemble est un des volumes, encore rares, dans lesquels on peut le mieux se faire une idée de cette science liturgique, restée longtemps comme un arcane, connu de quelques initiés.

75. — Depuis le *Manuel de diplomatique* d'Arthur Giry (1894), il n'avait plus paru d'ouvrages analogues. Voici que, presque en même temps, l'Allemagne en produit deux. Le premier, dû à MM. THOMMEN, SCHMITZ-KALLENBERG et STEINACKER, paraît dans le t. I (en cours de publication) du *Grundriss der Geschichtswissenschaft* d'A. Meister (Leipzig, Teubner). Le second, qui a pour auteurs MM. W. ERBEN, SCHMITZ-KALLENBERG et O. REDLICH et dont le t. I vient d'être publié, fait partie du *Handbuch der Mittelalterlichen und Neueren Geschichte* de G. v. Below et F. Meinecke (Munich-Berlin, Oldenbourg, 1907). Le grand *Handbuch der Urkundenlehre* de Bresslau devant probablement rester incomplet, cet ouvrage comble vraiment une lacune dans la bibliographie allemande. Il présente d'ailleurs toutes les qualités d'un bon manuel. On pourra lui reprocher seulement, au sujet des promesses du titre, de sacrifier trop complètement la diplomatique de la France et de l'Italie à celle de l'Allemagne. Mais c'est là un défaut que la collaboration de savants appartenant à ces pays eût pu seule faire éviter. Telle qu'elle est, l'œuvre sera fort utile. Elle complète ou rectifie en bien des points celle de Giry.

76. — Le travail de M. C. E. HODGSON, *Jung Heinrich, König von England, Sohn König Heinrichs II.* 1155-1183 (Jena, A. Kampfe, 1906), constitue un bon exposé des données des sources contemporaines sur le jeune et turbulent Plantagenet. Son intérêt est purement biographique. L'auteur n'a pas expliqué, en les rattachant à l'ensemble de la politique du temps, les événements militaires et diplomatiques auxquels son héros a été mêlé. On pourrait signaler ça et là une omission. Le rôle de Robert d'Aire, le riche favori de Philippe d'Alsace, dans les rapports entre Henri et son père, méritait d'être signalé. On s'étonne de voir mentionné à la bibliographie le petit recueil de lectures pour l'enseignement secondaire de MM. Zeller et Luchaire, sur Philippe-Auguste et Louis VIII.

77. — M. LOUIS HALPHEN, à qui l'on doit déjà d'excellents travaux critiques sur l'histoire de l'Anjou, a repris, après E. Mabille, l'examen des *Gesta consulum Andegavorum* et de diverses chroniques contemporaines (*Étude sur les chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboine*. Paris, Champion, 1906). Les questions posées par ces dernières sont singulièrement épineuses. Nous ne pouvons songer à exposer ici en détail les résultats auxquels M. Halphen est arrivé, et qui complètent ou rectifient les solutions proposées par Mabille. Il nous suffira de dire que s'ils ne sont pas tous certains, il n'est aucun d'entre eux qui ne soit au moins fort probable. Le travail de M. H. constitue donc une contribution précieuse à l'historiographie française du XII^e siècle.

78. — Les études de M. A. LUCHAIRE sur Innocent III font revivre avec sa physionomie vraie et son cadre authentique la personnalité qui a fondé la domination politique et territoriale des papes. Nous avons signalé les trois premiers volumes. En voici un quatrième (*Innocent III. La Question d'Orient*. Paris, Hachette, 1907, 1 vol. in-12. Prix : 3,50), sur les rapports de Rome avec les chrétiens de Syrie et les Grecs de Byzance, la quatrième croisade et la fondation de l'empire latin, les efforts de la papauté pour unifier les deux grandes fractions du christianisme. Par l'intérêt du récit,

l'importance des aperçus, la haute impartialité des jugements, le nouveau volume trouvera sans doute auprès du public instruit le succès des précédents. Peut-être plus d'un lecteur regrettera-t-il seulement que le plan de l'auteur lui interdise les notes et toute documentation, et souhaitera-t-il avec nous que M. Luchaire ajoute au moins au dernier volume de la série un aperçu des sources originales, ainsi qu'une bibliographie critique et choisie de la période historique qu'il a étudiée. Ce serait rendre un grand service aux travailleurs. — X.

79. — L'étude que M. Jos. HALKIN vient de faire paraître dans le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*, 1907, n° 8, sous le titre de *L'Enseignement de la géographie à l'Université de Liège* (tiré à part de 39 pp. in-8°, chez Cormaux, Liège), ne laisse pas que d'être fort instructive. Elle rappelle d'abord, à propos de la création en 1900 d'un doctorat en géographie au sein de nos Facultés des Sciences, les différentes étapes par lesquelles est passé, depuis 1815, l'enseignement de la géographie en Belgique : régime hollandais, régimes successifs des lois de 1835, 1849, 1890-1891. L'auteur relève ensuite quels ont été les vœux des congrès scientifiques, les articles nombreux de revues (*Pro memoria* : Pergameni en 1873 déjà, Du Fief en 1892, l'abbé Renard en 1897, 1898, 1899), les institutions (l'Institut géographique, à l'Université nouvelle de Bruxelles, en 1899, directeur feu E. Reclus), les discussions au sein du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement supérieur, qui ont tous préparé l'opinion publique et amené le Gouvernement à l'organisation d'un plan méthodique et complet d'enseignement de la géographie dans les Universités de l'État. Dans la troisième partie de son travail documentaire, M. Halkin nous fait connaître les programmes de la candidature, de la licence et du doctorat en géographie. De plus, ce qui est surtout précieux à connaître et mérite davantage d'être connu, il résume, sur notes à lui fournies par leurs titulaires eux-mêmes, le but et les programmes des différents cours de la section géographique de la Faculté des Sciences de Liège. Le tout se termine par une description minutieuse du « séminaire » que dirige M. Halkin, et, ce qui vaut mieux, par un aperçu des exercices pratiques qui s'y font et des travaux qui s'y sont déjà élaborés. — F. M.

80. — Nous avons annoncé naguère la publication d'une histoire de la littérature japonaise, par M. K. FLORENS, professeur à l'Université de Tokyo. L'ouvrage est complet maintenant avec l'apparition du 2^d vol. (*Geschichte der japanischen Litteratur*. 2. Halbband. Leipzig, Amelang, 1906). Les lecteurs curieux de poésie orientale ne manqueront pas de goûter les intéressants chapitres sur les épigrammes si caractéristiques, nommées *Hai Kai*, et en général, sur toutes les productions de l'époque moderne. L'auteur a intercalé dans son texte un si grand nombre de traduction du japonais que son livre est une véritable anthologie pleine de saveur, d'originalité et, on peut l'ajouter, d'actualité.

81. — Nous tenons à recommander à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les problèmes moraux, le nouveau livre de M. P. BUREAU (*La Crise morale des temps nouveaux*. Paris, Bloud, 1907, 1 vol. in-12 de xi-462 pp. Prix : 4 fr.). C'est une enquête impartiale et par conséquent très courageuse, où les

couleurs sombres ne manquent pas, mais où l'on sent que l'auteur aime ce temps dont il dit tant de mal et qu'il en comprend profondément les grandeurs aussi bien que les misères. C'est justement ce que lui dit M. Alfred Croiset, l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Paris, dans la belle préface placée en tête du volume, et qui se termine ainsi : « Votre livre, par le sens social profond, par l'intelligence du temps présent qui s'y révèle à toutes les pages, et aussi par la virile confiance qui s'y mêle à tant de gronderies énergiques, est à coup sûr une œuvre salubre et qui mérite d'être goûtée par les « enfants de la tradition » et par les « enfants des temps nouveaux ». — M. J.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 13 mai 1907, la démission offerte par M. Dombrez (H.-L.-J.), professeur à l'athénée royal d'Ixelles, en disponibilité pour cause de maladie, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions et à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 1^{er} juin 1907, est approuvée l'élection faite par la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, en séance du 6 mai dernier, de MM. Ernest Gossart et Jules Lameere, membres correspondants, en qualité de membres titulaires de la dite classe.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 8 juin 1907, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 15 mai 1907, de M. Lecoutere, Charles, professeur à l'université catholique de Louvain, en qualité de membre effectif, en remplacement de feu M. le baron de Béthune.

PÉRIODIQUES

Revue des Études anciennes, t. IX, n° 1. — Glotz, Têtes mises à prix dans les cités grecques. — G. Radet, L'Histoire des Lagides d'après un livre récent. — Jullian, Notes gallo-romaines : Silius et la route d'Hannibal. — Questions hannibaliques, — Laurent et Dugas, Le Monument romain de Biot (Alpes Maritimes). — de la Ville de Mirmont, L'Astrologie chez les Gallo-romains (suite). — E. Jullian, Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

N° 2. — J. de Nettaucourt, Le bas-relief d'Ivriz en Lycaonie. — Fontrier, Topographie de Smyrne : la fontaine *KAAE2N*, le Mélès. — Deonna, Statue en terre cuite du Musée de Catane. — Legrand, Sur le Timon de Lucien. — Antiquités nationales : de la Ville de Mirmont, L'astrologie chez les Gallo-romains. — Jullian, Vocontii. Les Ligures en Normandie. Dis Pater et Dieu cornu. — Dottin, Brica, Briga Briva. — Blanchet, Le Bâtardeau ou couteau de table des Celtes. — Gassies, Terre Mère et Déesse cornue. — Changarnier, Le Dieu aux colombes. — Michel Lévy, Le Grenat des Marseillais. — Audollent, Pro domo. — Jullian, Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

Rivista di filologia, t. XXXV, fasc. 2. — Guarnerio, Grazia dio Ascoli. — Bassi, Papiro ercolanese inedito. — Pieri, Appunti di morfologia latina. — Rasi, A proposito dell' à propos du Corpus Tibullianum par Cartault. — Rossi, Appunti Critici. — Valmaggi, Ancora Stlata. — Bassi, Per il « Catalogus codicum graecorum bibliothecae Ambrosianae. » — Terzaghi, In Aeschylus fabulas adnotatiunculae. — Bibliografia.

COMPTES RENDUS.

G. DES MAREZ, *L'Organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Monographie de premier ordre. » A. Doren, *Historische Vierteljahrschrift*, 1907, 2.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*. I. Bruxelles, 1906. « De la plus grande importance pour l'histoire économique. » N. W. Posthumus, *Museum*, mai 1907.

EDW. GAILLIARD, *De Keure van Hazebroek van 1336*. Gand, 1894-1905. 5 vol. « Beaucoup de matériaux rassemblés sans méthode. » Seerp Gratama, *Museum*, mai 1907.

AD. HOCQUET, *Inventaire analytique des archives de la ville de Tournai*. I. Tournai, 1905, in-8°. « Présente un intérêt capital pour l'histoire de Belgique et de France. » H. S[tein], *Le Bibliographe moderne*, sept.-déc. 1906.

APULEIANA.

AD PROLOGUM QUI DICITUR DE DEO SOCRATIS.

Disputatiunculam, quae vulgo dicitur *de deo Socratis Prologus*, quinque fragmenta continere ad Apulei *Florida* pertinentia nemo luculentius demonstravit quam P. Thomas¹, qui idem optimo codice Bruxellensi² collato ea excerpta recensuit. Hic autem edidit l. l. pg. 4 (cf. Goldb.³, pg. 1, vs. 4):

Neque enim metuo ne in frivolis displiceam, qui in gravioribus placui. Sed ut me omnifariam noveritis, etiam in isto, ut ait Lucilius, schedio.... et incondito experimini, an idem sim repentinus qui praeparatus, si qui tamen vestrum nondum subitaria ista nostra cognostis.

In lacuna significata a Thomasio scribere velim INCOMPTO commotus Metam. V. 28: (*quod*) *per hoc non uoluptas ulla, non gratia, non lepos, sed INCOMPTA et agrestia et horrida cuncta sint*, et Apol. 12: *quippe amorem eius non amoenum et lascium, sed contra INCOMTUM et serium pulchritudine honestatis uirtutes amatoribus suis conciliare.*

Adiectivum INCOMPTO commendari videtur etiam hisce exemplis: Liv. IV, 41, 1: *oratio INCOMPTA* (cf. Cic. Orat. § 78); Verg. Georg. II, 386: *versibus INCOMPTIS ludunt*; Auson. Idyll. 7:

Carminis INCOMPTI tenuem lecture libellum

Pone supercilium,

quocum conferas velim Carm. Priap. I (Buech.⁴, pg. 139):

*Carminis INCOMPTI lusus lecture procaces
conteniens Latio pone supercilium.*

¹ *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée* par P. THOMAS. Troisième Série. Bruxelles, Hayez, 1900. Pag. 11-19.

² Huius codicis numeri sunt 10054-10056.

³ *Apulei Madaurensis opuscula quae sunt de philosophia*. Recensuit A. Goldbacher. Vindobonae, 1876.

Agnoscit Apuleius etiam *COMPTUS*, velut *Metam.* IX, 14 : *fabulam denique bonam prae ceteris, suauem¹, comptam ad auris uestras adferre decreui*; de deo Socr. 2 (Goldb. 6, 17) : *caeli chorum comptum et coronatum*; at eadem vox a Wilamowitzio revocatur paula infra (Goldb. 2, 13; Thom. I. I. § 4) : *Verbo subito compta sententia est, quia de repentino oborta est.*

Cum toto denique loco Apuleiano non dubito componere *Petron.* Sat. 4 (Buech.⁴, p. 8) : *sed ne me putes improbasse schedium Lucilianae humilitatis, quod sentio, et ipse carmine effingam.*

Goldb. 3, 2 (Thom., pg. 6, § 5) : *Praebui me quorundam voluntati, qui OPPIDO QUAM a me desiderabant, ut dicerem ex tempore.*

Illud *OPPIDO QUAM* a Rohdio restitutum confirmatur *Apol.* 67 : *OPPIDO QUAM mihi laborandum est.*

Goldb. 3, 29 (Thom., pg. 7, § 8) : *dum vult clarissime clangere.*

Inde a paragrapho quinta Apuleius apologum notissimum de corvo narrat multoque fusius argumentum tractat quam Phaedrus, verum verba saltem, quae exscripsi, admonent Phaedri (*Fab.* 13, vs. 9) : *dum vult rocem ostendere.*

AD « DE DEO SOCRATIS ».

Cap. I, Goldb. 5, 12 : *nec modo ista praecipua : diei opificem lunamque, solis aemulam, noctis decus, seu corniculata seu dividua seu protumida seu plena sit, varia ignium face, quanto longius facessat a sole, tanto longius conlustrata, pari incremento itineris et luminis mensis suis auctibus ac dehinc paribus dispendiis aestimans, sive illa proprio seu perpeti candore, ut Chaldaei arbitrantur, parte luminis compos, parte altera cassa fulgoris pro circumversione oris discoloris multiiuga POLLENS speciem sui rariat, seu tota proprii candoris expers, alienae lucis INDIGA² denso corpore seu levi ceu quodam speculo radios solis obstiti vel adversi usurpat et, ut verbis utar Lucretii*

notham iactat de corpore lucem.

¹ Ita legit R. Helm (Apulei Platonici *Metam.* Libri XI, 1907).

² Sic scribit (pro *INDIGUA*) Thomas (Rem. crit. 4^e Sér., pg. 15) provocans ad Lucret. II, 650; conferamus etiam Verg. Georg. II, 428 : *opisque haud indiga nostrae.*

Hanc periodum laborantem nimis crebra repetitione particulae seu paulo magis perspicuam reddiderunt Rohde et Luetjohann, cum ederent : *proprio sibi et perpeti candore*. Iam vero acutius Thomas (2^o Sér., pg. 5; 4^o Sér., pg. 15) vidit POLLENS a sua sede remotum esse. Fortasse igitur vitia duo una medicina tollemus, si reposuerimus : *sive illa proprio POLLENS ET perpeti candore e. q. s.*

Cap. .III, Goldb. 7. 7 : *Ceterum profana philosophiae turba inperitorum, vana sanctitudinis, priva verae rationis, inops religionis, inpos veritatis, scrupulosissimo cultu, insolentissimo spretu deos.... neglegit, pars in superstitione, pars in contemptu timida vel tumida.*

In cod. M decem fere litterae erasae sunt inter SPRETU ET DEOS, sed concinnitatis causa lacuna videtur significanda post DEOS. Verbum autem requiritur, quo CULTU referatur itaque propono : *scrupulosissimo cultu, insolentissimo spretu deos OBSERVAT VEL neglegit e. q. s.*; cf. cap. 14, pg. 16, 25 : *religionum diversis observationibus.*

Cum sententia apte comparare possumus Tuscul. I, § 30 : *multi de dis prava sentiunt.*

Cap. III, Goldb. 7, 23 : *cum Plato caelesti facundia praeditus, aequiperabilia diis immortalibus disserens frequentissime praedicet hunc solum maiestatis incredibili quadam nimietate et ineffabili non posse penuria sermonis humani quavis oratione vel modice comprehendi.*

Ad quae Platonis verba hic auctor noster spectet discimus ex interpretibus, qui tamen non laudant Metam. XI, 3 : *eius mirandam speciem ad vos etiam referre conitar, si tamen mihi disserendi tribuerit facultatem paupertas oris humani vel ipsum numen eius dapsilem copiam elocutilis facundiae subministraverit.*

Cap. III, Goldb. 8, 9 : *tandemque orationem de caelo in terram devocabo.*

Imitatur Apuleius Tuscul. V, § 10 : *Socrates autem primus philosophiam devocavit e caelo et in urbibus collocavit.*

Cap. VI, Goldb. 10, 27 : *Ceterum sunt quaedam divinae mediae potestates inter summum aethera et infimas terras in isto*

intersitae aeris spatio, per quas et desideria nostra et merita ad eos commeant, (11, 3) qui ultro citro portant hinc petitiones inde suppetias e. q. s.

Cum his verbis, quorum priora repetuntur proximo capite (pg. 11, 22) quaeque respicit Apol. c. 43 initium, digni sunt qui componantur Plautini versus (Rud. 8) :

*Et alia signa de caelo ad terram accidunt;
Quist imperator diuom atque hominum Iuppiter,
Is nos per gentis aliud alia disparat
Hominum qui facta, mores, pietatem et fidem
Noscamus, ut quemque adiuuet opulentia.*

Cap. VI, Goldb. 11, 5 : *Per hos eosdem* (sc. δαίμονας), *ut Plato in Symposio autumat, cuncta denuntiata et magorum varia miracula omnesque praesagiorum species reguntur. eorum quippe de numero praediti curant singuli [eorum], proinde ut est cuique tributa provincia.*

Scaligero auctore Goldbacher male iteratum pronomen uncinis inclusit, sed ne nunc quidem lectio persanata est. Nam irrepsit emblemata sincero, opinor, vocabulo expulso. Rescribendum autem videtur : *curant singuli* < SINGULIS >. Plauto enim praeunte Apuleius saepe CURARE iungit cum dativo, velut cap. II (pg. 7, 5) : *in iis rebus, quibus eorum singuli¹ curant*; de Mund. 30 (pg. 128, 26) : *ordinibus principes curant*; ibid. (pg. 129, 1) : *curatque omnibus occulta vis*; Apol. 12 : *et eorum paucis curare cet.* Quod conieci tuentur cap. XV (pg. 19, 10) : *ex hac igitur sublimiore daemonum copia Plato autumat singulis hominibus in vita agenda testes et custodes singulos additos, et de Plat. et eius dogm. I, 6 (pg. 67, 21) : nec posse amplius quam singularum specierum singulas imagines in exemplaribus inveniri.*

Possis suspicari scriptorem nostrum, ut imitaretur Lucret. III, 372 :

*corporis atque animi primordia, SINGULA PRIUIS
adposita, alternis uariare ac nectere membra,*

¹ Vel ex hoc exemplo apparet Scaligeri coniecturam : *curant SINGULA* proinde cet, probari non posse.

dedisse : *praediti curant singuli* PRIVIS ¹. Quae corrigendi ratio a superiore vix differt, nam sic legimus (Heinze ², pg. 107) : « *singula priuis = singula singulis* ».

Cap. X, Goldb. 14, 6 : *atque ideo humectiores humiliter meant* AQUILO *agmine, tractu segniore*.

Praeter AQUILUS Plautus agnoscit etiam SUBAQUILUS; cf. Rud. 423 : *Subuolturiumst, illut quidem « subaquilum » uolui dicere*.

Cap. XI, Goldb. 14, 14 : *Quod si nubes sublime volitant, quibus omnis et exortus est terrenus et retro defluxus in terras, quid tandem censes daemonum corpora, quae sunt concreta < E RE > multo TANTA SUBTILIORE? non enim ex hac faeculenta nubecula tumida caligine conglobata, sicuti nubium genus est, sed ex illo purissimo aeris liquido et sereno elemento coalita e. q. s.*

Cur scribendum sit : multo TANTA subtiliore cet. docui ad Metam. X, 21 ³. In lacuna, quam statui statim post CONCRETA, supplevi E RE, quae similitudine syllabae CRE vocabuli antecedentis facile excidere potuerunt. Quominus post SUBTILIORE addamus RE, impedit usus Apulei, qui vitat verbum monosyllabum in fine clausulae ponere ⁴.

In sententiam autem RE optime quadrare apparet ex Tuscul. I, § 43 : *eaque ei (sc. animo) demum naturalis est sedes, cum ad sui simile penetravit, in quo nulla RE egens aletur et sustentabitur isdem REBUS, quibus astra sustentantur et aluntur*.

Verba, quae sunt CONCRESCERE et COALESCERE, eodem quo supra modo construuntur Gell. N. A. XII, 1, 11 : (*Cur*) *non id quoque nihil interesse putat, cuius in corpore cuiusque ex sanguine concretus homo et coalitus sit?*

Cap. XIV, Goldb. 17, 9 : *item deorum EFFIGIAE et exuviae*.

Etsi invenitur infra (pg. 23, 11) EFFIGIEM, hic cum Thomasio (4^e Sér., pg. 15) praeferatur EFFIGIAE, quam scripturam

¹ Thomas scribit cap. XVI (pg. 19, 25) PRIVUS custos (1^e Sér., pg. 10; 4^e Sér., pg. 15).

² T. Lucretius Carus De Rerum Natura. Buch III, erklärt von R. Heinze.

³ Cf. Mnemos. XXXV, pg. 92.

⁴ Alfr. Kirchhoff, De Apulei clausularum compositione et arte quaestiones criticae (Suppl. Annal. Philol. 28), pg. 28 sqq.

ὁμοιοτέλετον flagitat. Habemus denique Plaut. Rud. 421 : *Veneris effigia* ¹.

Cap. XV, Goldb. 18, 13 : *hunc vetere latina lingua reperio LEMURUM.... dictitutum*.

Vix potest dubitari quin cum Oudendorpio, Hildebrandio cet. edendum sit LEMUREM, nam haec forma singularis non minus integra est quam substantivum MANEM, quod occurrit vs. 21 (*Manem deum nuncupant*).

Ibid. vs. 14 : *Ex hisce ergo Lemuribus, qui posteriorum suorum curam sortitus placato et quieto numine domum possidet, Lar dicitur familiaris; qui vero ob adversa vitae merita nullis [BONIS] sedibus incerta vagatione ceu quodam exilio punitur, inane terriculamentum bonis hominibus e. q. s.*

Markland, Goldbacher, Novák prius BONIS ut irreptum e versu sequenti deleverunt; vehementer adsentior, substituo tamen participium quod verborum contextus requirit: LOCATUS. Si quis dubitet, legat locum consimilem cap. III (pg. 7, 11) : *hos namque cunctos deos in sublimi aetheris vertice locatos (venerantur)*.

Cap. XVI, Goldb. pg. 19, 27 : *individuus arbiter, inseparabilis testis*.

Eadem adiectiva iunguntur Metam. XI, 19 : *contuberniisque sacerdotum individuus et numinis magni cultor inseparabilis*, et cum utroque exemplo prope congruit de Plat. et eius dogm. II, 6 (pg. 84, 26) : *individuas sibi et inter se conexas esse arbitratur* (sc. virtutes).

Cap. XIX, Goldb. 21, 19 : *enim Socrates utpote vir adprime perfectus, ex sese ad omnia congruentia sibi officia promptus nullo adhortatore umquam indigebat, at vero prohibitore nonnumquam, si quibus forte conatibus eius periculum suberat, ut monitus praecaveret, omitteret coepta inpraesentiarum, quae tutius vel postea capesseret vel alia via adoriretur. in huiusmodi rebus [DIXIT] vocem quampiam divinitus exortam dicebat audire e. q. s.*

¹ Cf. Neue-Wagener, I, 568.

Cum his ultimis verbis componere volumus, quod proxima pagina legitur, primum (vs. 16) : *at enim Socrates non vocem sibi sed vocem quampiam dixit oblatam, quo additamento profecto intellegas non usitatam vocem nec humanam significari e. q. s.*, tum (ibidem vs. 24) : *ita ut Socrates eam quam sibi [AC¹] divinitus editam tempestive adsciscibat*. Ergo in utraque simili sententia subiectum SOCRATES, in quo magna vis inest, positum est; quae res hortatur ut supra pro emblemate DIXIT pronomen certe scribamus ILLE, quod referatur ad SOCRATES (vs. 19). Hanc lectionem defendunt multi loci (velut pg. 5, 17; 10, 26; 13, 31; 15, 22) ubi, eodem fere modo pronomen usurpatum est.

Cap. XXIV, Goldb. 26, 13 : *quin igitur et tu ad studium sapientiae TE ingeris vel propterea saltem², ut nihil alienum in laudibus tuis audias, sed ut, qui te volet nobilitare, aequè laudet, ut Accius Ulixen laudavit in Philocteta suo [in eius tragoediae principio] :*

*inclite, parva prodite patria,
nomine celebri claroque potens cet.*

TE omnes codices omittunt, cum in Bruxellensi additum sit a manu recentiore. Nonne igitur propius ad traditam memoriam accedemus, si reposuerimus : *tu ad studium sapientiae INGERERIS?*

Quo facto habebimus eandem metaphoram, quam deprehendimus de Plat. et eius dogm. I, 3 (pg. 65, 6) : *et ad Pythagorae disciplinam se contulit*.

Manifesto verba, quae cancellavi, profecta sunt a nescio quo interpolatore.

AD « DE PLATONE ET EIUS DOGMATE ».

I, 3, Goldb. 65, 20 : *nam quamvis de diversis officinis haec ei essent philosophiae membra suscepta, naturalis a Pythagoreis, dialectica [rationalis].... atque moralis ex ipso Socratis fonte, unum tamen ex omnibus et quasi proprii partus corpus effecit*.

¹ AC secluserunt Wower et Thomas.

² INGREDERIS VEL PROPTEREA SALTEM est lectio Thomasi (1^o Sér., pg. 11).

Ut saepe, hic quoque interpretamentum sinceram lectionem expulit. Fortasse manus scriptoris fuit : *dialectica* < *de secta Eleatica* >; nam, inquit Cicero ¹, nonnumquam errorem creat similitudo. *SECTA* saepius Apuleius utitur, velut pg. 86, 23; 97, 8; *Metam.* IV, 23, 24; V, 15 cet.

I, 4, Goldb. 66, 11 : *quae autem consulta, quae δόγματα graece licet dici e. q. s.*

Contra Cicero scribit *Acad.* II, 9, 29 : *quoniam id haberent Academici decretum (sentitis enim iam hoc me δόγμα dicere) cet.*

I, 7, Goldb. 68, 17 : *quae si elementa sunt, simplicia esse debent neque ad instar syllabarum nexu mutuo.... copularique e. q. s.*

Editor addere vult IUNGI, equidem allitterationis causa praefero CONIUNGI *copularique* commotus his praesertim exemplis de *Mund.* V (pg. 109, 28) : *coniuges copulae*; de *Plat.* et eius dogm. I, 8 (pg. 69, 22) : *cognitione coniungitur*; II, 24 (pg. 99, 20) : *coniuncti inter se concordia.*

Cf. Heinze ad *Lucr.* III, 845 : *comptu coniugioque consistimus*, « so verstärkt L. hier durch das dreimalige cum die Vorstellung engster Zusammengehörigkeit. »

I, 8, Goldb. 70, 9 : *cum septem locorum motus habeantur, progressus et retrocessus, dexteriores ac sinistri, sursum etiam deorsumque nitentium et quae in gyrum circuitumque torquentur, sex superioribus remotis* < *RATIONIBUS* > *haec una mundo relicta est sapientiae et prudentiae propria, ut rationabiliter volveretur.*

Inserta voce *RATIONIBUS* tandem habet *HAEC*, quo referatur, at Thomas maluit *VIA* addere statim post *PROPRIA*. Illud fortasse commendatur allitteratione, etiam adverbio *RATIONABILITER*, quod proximus versus exhibet. Persaepe Apuleius (ut res fert) in operibus de philosophia utitur *RATIO*, verum huc maxime quadrat :

II, 1 (pg. 80, 14) : *ut scias, quibus ad beatam vitam perveniri rationibus possit.* Cf. *Asclep.* c. 40 (p. 61, 3) : *sic est enim rotunditas volubilis ratio.*

¹ de *Divinat.* II, § 55.

I, 9, Goldb. 70, 24 : *quae natura sui inmota sunt atque pigra.*
Hanc locutionem NATURA SUI ab Apuleio mutuatus est Boethius, cf. Philos. Cons. II, 5, 6; II, 6, 44; V, 4, 43; V, 6, 58.

I, 15 : *Set totius corporis habitus et figura membrorum alia condicione sunt optima, alia longe peiora. inferiora reguntur optimatum praestantia et ipsa ministerium suggerunt victuale. pedes DENIQUE humerorum tenus capiti oboediunt.*

Pro DENIQUE Thaddaeus Sinko¹ in doctissimo libro suo scripsit OMNIAQUE, sed non facile hoc verbum in illud abire potuit. At Thomas (2^e Sér., pg. 8) vidit nonnulla verba excidisse. Mihi verum videtur : *pedes ADAEQUE < CETERA CORPORIS > humerorum tenus capiti oboediunt.* Adverbium Plautinum illud legitur Metam. IV, 8 (*quos incunctanter adaeque latrones arbi- trarere*), VIII, 31; X, 2. Quod supplevi debeo auctori nostro ipsi; cf. Metam. I, 6 : *ita ut ab umbilico pube tenus CETERA CORPORIS renudaret.* Eadem vocabula redeunt Metam. II, 2, cum CETERO CORPORE deprehendatur Apol. 7.

II, 1, Goldb. 80, 14 : *Moralis philosophiae caput est, Faustine fili, ut scias, quibus ad beatam vitam perveniri rationibus possit. verum AD beatitudinem bonorum finem ante alia contingere UT.... ostendam, quae de hoc Plato senserit.*

Alteram sententiam Sinko l. l. pg. 23 sic edidit : *verum UT beatitudinem bonorum FINE ante alia < COGNITO > contingere TE SCIAS, ostendam e. q. s.* Quae quamquam sagaciter excogitata sunt, tamen in principio praesertim disputationis scripseritne Apuleius dubitari oportet. Post QUIBUS RATIONIBUS (vs. 15) profecto expectaveris, ut scriptor summatim monstret, quae via ad summum bonum ducat. Erit autem via, ut ita dicam, Platonica. Quare simplicius fortasse reponendum est : *verum UT beatitudinem bonorum finem ante alia contingere QUEAS, ostendam quae cet.*

Ex priorē versu irrepsit AD expulso UT, cum QUEAS (ante OSTENDAM positum) similitudine opinor vocabuli QUAE, quod mox sequitur, omissum sit.

¹ De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione. Cracoviae, 1905. Pag. 20.

II, 2, Goldb. 81, 26 : *et illum quidem, qui natura imbutus est ad sequendum bonum non modo sibimet ipsi natum putat, sed omnibus etiam hominibus, nec pari aut simili modo, verum etiam..... unumquemque acceptum esse e. q. s.*

Rohdii coniectura (UNI pro IPSI) admissa Sinko l. l. pg. 24 ultima sic correxit : *verum etiam <APUD> BONUM QUEMQUE acceptum esse cet.* Nonne vir doctissimus mecum praefert : *apud OPTIMUM quemque?* Sufficit comparare Flor. cap. VII (VI. 154, 2) : *an non summam contumeliam vobis imponit, qui vos arbitratur maledictis optimi cuiusque gaudere?* Habemus ibid., cap. XVI (VI. 170, 7) : *extinus quisque*, cap. XVIII (VI. 180, 11) : *amplissima quaque*; de Mund. XVII (pg. 19, 18) : *proxima quaeque animalia cet*¹.

II, 3, Goldb. 82, 13 : *quare praeter cetera induci ad hoc eos oportere, ut sciant, quae sequenda fugiendaeque sint, esse honesta et turpia, illa voluptatis ac laudis, HAEC TENUS dedecoris ac turpitudinis.*

Videtur librarius dedisse HAECTENUS, ubi debuit HAEC PENITUS; conferre possumus infra cap. XI (pg. 88, 32) : *namque ille virtutis spectator cum eam penitus intellexerit bonam esse*; de deo Socr. cap. XXIII (pg. 25, 20) : *noli illa aliena aestimare, sed ipsum hominem penitus considera cet.*

II, 16, Goldb. 92, 23 : *hunc talem numquam in agendis rebus expedire se posse non solum propter inscientiam, sed quod ipse etiam sibimet sit ignotus et quod malitia perfecta seditionum..... mentibus pariat impediens incepta e. q. s.*

Non magna fides habenda est codici F exhibenti SEDITIONĒ, cuius ē in rasura est exarata. Mihi videtur optime sententiae convenire SEDITIONUM <VIM>. Possis aliquatenus componere de Mund. cap. XXVII (pg. 127, 4) : *vim suae maiestatis*; ibid. cap. XVII (pg. 119, 22) : *vis mali*; de Plat. et eius dogm. cap. XII (pg. 74, 10) : *vim fati*; Metam., III, 15 : *vis amoris cet.*

Hunc modum loquendi verisimile est Apuleium a Lucretio suo desumpsisse (cf. de Rer. nat., VI, 1222).

¹ At contra legitur Asclep. c. 18 (pg. 41, 8) : *magnorum quorumque.*

II, 20, Goldb. 95, 13 : *Perfecte sapientem esse non posse dicit Plato, nisi ceteris ingenio praestet, artibus et prudentiae partibus absolutus* ATQUE.... enim iam tum a pueris inbutus factis congruentibus et dictis e. q. s.

Pro corruptis verbis Sinko (l. l. 35) dedit : *atque etiam tum cet.*; equidem conicio : QUIN ETIAM iam tum a pueris e. q. s.

II, 23, Goldb. 99, 2 : *sapientem quippe pedissequum et imitorem dei dicimus et sequi arbitramur deum, id est enim* ἔπον Θεῷ.

Hic locus nos monet, ut scribamus Boeth. Philos. Cons. I, pr. 4, 129 : *Instillabas enim auribus cogitationibusque cotidie meis pythagoricum illud* ἔπον Θεῷ. Peiper edidit θεόν, Engelbrecht¹ voluit θεοῖς.

AD « DE MUNDO ».

Cap. I, Goldb. 106, 17 : *Ossae ardua.*

Hic Apuleius imitatur Vergilii genus dicendi; cf. Georg., III, 314 : *summa Lycae*.... ardua, et III, 291 : *Parnasi deserta per ardua.*

Cap. VI, Goldb. 110, 20 : *primum igitur a columnis* (sc. Herculis) *navigantibus* DEXTROS *latus duobus sinibus maximis cingitur, quorum primus duas Syrtes habet, alter imparibus quidem sinuatur figuris, sed in maxima divisus est maria, quorum unum Gallicum dicitur, alterum Africum.*

Res ipsa docet pro corrupto DEXTROS scribendum esse DEXTORSUM et statim ante LATUS inserendum < ET LAEVORSUM >. Confirmat me Florid., cap. 2 (VI., 146, 20) : *cum igitur eo sese aquila extulit, nutu clementi laeuorsum uel dextrorsum tanta mole corporis labitur e. q. s.*

Cap. IX, Goldb. 113, 12 : *grandinare vero tum dicis, cum aqua nubem lapidoso pondere et festinante perrumpit eademque vi et ad pernicitatem incitata et cedente aeris molli AURA praecipitata indignatione vehementi humum reberat.*

Pro CURAE vel CURA vel CURE, quae est tradita memoria,

¹ Engelbrecht, Die Consolatio des Boethius. Wien, 1902, pg. 9.

Goldbacher edidit AURA, Scaliger proponit NATURA, Thomas (6^o Sér., pg. 24) LIQUORE. Ego vestigia premens Thomasii, cui CURE valet QUORE, restituo : *cedente aeris molli* AEQUORE, quod nihil insoliti habet, nam reperimus de Mund. cap. X (pg. 113, 19) : *aeris flumen*; de Deo Socr. cap. X (pg. 14, 3) : *in aeris pelago ventis gubernantur*. Similia sunt cap. XXXIV (pg. 131, 20) : *flammarum flumina* et (pg. 132, 5) : *flammarum fluenta*.

Cap. XVI, Goldb. 118, 23 : *et quaedam vespertina sunt* (sc. imaginum genera) *vel eoa; perrara de septemtrione vel meridie videas; nihil horum quippe loci vel temporis in nascendo FIDEM potuit* OBTINERE.

Sic optime emendavit Kroll¹ laudans auctorem Graecum (Ps. Arist. *περὶ κόσμου* (Bekk.) cap. 4, pg. 395 b) : *πάντα δὲ ἀβέβαια · οὐδέποτε γὰρ τι τούτων αἰὲ γανερὸν ἰσότηται κατεστηγμένον*. Pro αἰὲ Krollio legere placet εἰς, mihi potius verba αἰὲ γανερὸν uncinis includenda videntur, tamquam manifestum interpretamentum participii *κατεστηγμένον*.

Cap. XXVII, Goldb. 126, 19 : *quare sic putandum est eum maxime..... maiestatemque retinere, si ipse in alto residat altissimo, eas autem potestates per omnes partes mundi orbisque dispendat, quae sint penes solem ac lunam cunctumque caelum*.

In lacuna, ut verba Latina Graecis (cap. 6, pg. 398 vs. 6 b) *σεμνότερον δὲ καὶ πρεπωδέστερον* respondeant, Vulcanius supplevit DIGNITATEM, ego GRAVITATEM commotus Cic. de amic., § 96 : *de Scipione dicam libentius : quanta illa, di immortales, fuit gravitas, quanta in oratione maiestas; afferatur etiam de leg. agr. II, 32, 87 : imperii gravitatem ac nomen sustinere*.

Cap. XXXI, Goldb. 129, 13 : *quid de civilibus institutis ac moribus, qui nunc populorum otiosis conventibus frequentantur, asperitate bellorum et..... pacata mitignantur quiete?*

Si animadvertimus cum ASPERITATE et MITIGANTUR, tum BELLORUM et PACATA inter se opposita esse, reliquum erit, ut scribamus : *asperitate bellorum et LABORUM pacata mitignantur QUIETE*.

C. BRAKMAN.

¹ Mus. Rhenan. LIII (1898), pg. 583.

AD ASCLEPIUM.

Cap. III, Goldb. pg. 30, 3 : *Divinitatis etenim ratio divina sensus intentione noscenda torrentis simillima est flucio e summo in pronom praecipiti rapacitate currentis, quo efficitur, ut intentionem nostram non solum audientium VERUM tractantium ipsorum celeri velocitate praetereat.*

Hic VERUM non est exceptum voce ETIAM, quod neque omititur cap. V, pg. 35, 11 : *rationem vero tractatus istius, o Asclepi, non solum sagaci intentione verum etiam cupio te animi rivacitate percipere*, neque cap. XXIII, pg. 45, 16 : *et non solum inluminatur*¹ (sc. homo) *rerum etiam inluminat*¹; *nec solum ad deum proficit, verum etiam conformat deos*,

Eodem modo legimus cap. XXV, pg. 48, 9 : *non solum risui sed etiam putabitur vanitas* (sc. anima), at contra cap. XXIII, pg. 46, 6 : *et non solum capitibus solis sed membris omnibus totoque corpore figurantur.*

Cap. IV, Goldb. pg. 30, 19 : *Genera rerum omnium suae² species sequuntur, ut sit ITA soliditas genus, species generis particula.*

Abundare videtur ITA ortum sive dittographia post SIT, sive falso repetitum ex posterioribus litteris vocabuli insequentis.

Cap. IV, Goldb. pg. 30, 22 : *Daemonum genus, aequae hominum similiter volucrum et omnium quae in se mundus habet, sui*

¹ Singularem restituit Thomas (6^e sér. pg. 13).

² SUAE verum est (cf. Kroll, Mus. Rhen., 1898, pg. 576).

similes generat GENUS. Est et aliud animalis genus sine anima quidem et tamen non carens sensibus e. q. s.

Harum periodorum interpunctionem debemus Thomasio¹. In fine prioris praeterea fortasse delendum est GENUS, quo facile caremus. Idem vir doctissimus docet edendum esse cap. XXI, pg. 43, 21 : *hoc ergo omni vero verius² manifestiusque mente percipito, quod ex [omni] illo totius naturae deo hoc sit cunctis in aeternum procreandi inventum tributumque mysterium e. q. s.*

Cap. V, Goldb. pg. 31, 7, *Haec itaque quae fiunt aut AB diis aut daemonibus aut AB hominibus, sunt omnes simillimae generibus suis species.*

Quod attinet ad repetitionem praepositionis AB, comparari potest Tuscul. I, § 55 : *Licet concurrant omnes plebei philosophi — sic enim ii, qui a Platone et Socrate et AB ea familia dissident, appellandi videntur e. q. s.*

Cap. VIII, Goldb. pg. 33, 24 : *Ergo ut tantus et bonus esse³ voluit alium, qui illum, quem ex se fecerat, intueri potuisset, simulque et rationis imitatore et diligentiae facit hominem (34, 2) : cum itaque eum οὐσιώδη..... et animadverteret eum non posse omnium rerum esse diligentem, nisi eum mundano integumento contegeret, textit eum corporea domo e. q. s.*

In lacuna scribere velim NOSSET, cuius initium certe cum Graeco verbo antecedente aliquam similitudinem habet quodque sententiae sufficere videtur.

Cap. IX, Goldb. pg. 35, 5 : *Animal ergo homo, non quo DIS EO minor, quod ex parte mortalis sit, sed EO forte aptius efficaciusque compositus ad certam rationem mortalitate auctus esse videatur.*

Sic ex maxima iam parte emendavit traditam memoriam Thomas⁴, equidem paulo longius progredior proponens : *non [quo] DIS EO minor, quod ex parte mortalis sit, sed quo forte aptius efficaciusque compositus cet.*

¹ 6^e sér. pg. 3.

² Cf. Apul. Metam. IX, 41 : *certo certius.*

³ Ita scribit Kroll (Mus. Rhén., 1898, pg. 577).

⁴ Cf. 6^e sér. pg. 4.

Cap. X, Goldb. pg. 35, 22 : *Is norit se, norit et mundum, scilicet ut meminerit, quid partibus conveniat suis, quae sibi utenda, quibus sibi inserviendum sit, <UT> recognoscat laudes gratesque maximas agens deo, eius imaginem renerans, non ignarus se etiam secundam¹ esse imaginem dei, cuius sunt imagines duae mundus et homo.*

Perspicuitatis causa inserendum censeo UT; aliquatenus comparare possumus cap. XL pg. 61, 8 : *dictum est vobis de singulis, ut humanitatis potuit, ut soluit permisitque divinitas.*

Cap. XI, Goldb. pg. 36, 3 : *Sunt enim ab omnibus cognitionis divinae partibus aliena omnia, quaecumque terrena corporali cupiditate possidentur; quae merito possessionum nomine nuncupantur, quoniam non nata nobiscum, sed postea a nobis possideri coeperunt [idcirco etiam possessionum nomine nuncupantur].*

Post (vs. 5) : *quae merito possessionum nomine nuncupantur, ferri non possunt verba quae cancellavi.*

Cap. XVII, Goldb. pg. 40, 12 : *Ex quo eius inum [rel pars], <imo>² si locus est in sphaera, graece "Αἰθῆρς dicitur, siquidem ἰδέειν graece videre DICATUR e. q. s.*

Hoc loco SIQUIDEM cum coniunctivo iungitur, sed indicativum adsciscit cap. XI pg. 36, 27 : *talem quo munere credis esse numerandum, siquidem, cum dei opera sit mundus, eius pulchritudinem qui diligentia serrat atque auget, operam suam cum dei voluntate CONIUNGIT e. q. s.³*

Cap. XXXII, Goldb. pg. 54, 32 : *Sensus vero mundanus receptaculum est sensibilibus omnium specierum et disciplinarum, humanus vero <pendet> ex memoriae tenacitate, quod memor sit omnium, quas gesserit, rerum.*

Afferam unum alterumque exemplum, quo tuear supplementum meum. Cap. XIII, pg. 37, 23 : *puram autem philosophiam*

¹ Cf. Kroll Mus. Rhen., 1898, pg. 576 in adnotat.

² Correxerit Thomas, 6^e sér., pg. 8.

³ Citetur Draeger, Hist. Synt., Bd. II, pg. 712 : « Der regelrechte Modus ist der Indicativ, doch findet sich auch, namentlich im Spätlatein, der Coniunctiv. »

eamque E¹ diurna tantum religione pendentem tantum intendere in reliquas oportebit e. q. s.; cap. XXXIX, pg. 60, 12 : haec itaque εἰσαϑυένῃ et necessitas ambae sibi invicem individuo conexae sunt glutino, quarum prior εἰσαϑυένῃ rerum omnium initia parit, necessitas vero cogit ad effectum, quae ex illius primordiis pendunt.

Cap. XXXIII, Goldb. pg. 55, 32 : ...plenum esse intellegibilium rerum id est divinitatis suae similitum, ut hic etiam sensibilis mundus qui dicitur sit plenissimus corporum et animalium naturae suae et qualitati convenientium, quorum facies non omnes videmus sed quasdam ultra modum grandes, quasdam brevissimas aut propter spatii interiecti longitudinem aut quod acie sumus obtunsi, <UT> tales nobis esse videantur aut omnino propter nimiam brevitem multis non esse credantur.

Haec sicut scripsi (inserto UT) in latinitate eius, qui dialogum nostrum confecit, fortasse ferri possunt, quamquam non nego in meliore latinitate requiri : quorum facies non omnes videmus [sed] quasdam ultra modum grandes, quasdam brevissimas, aut <quod> propter spatii interiecti longitudinem aut quod acie sumus obtunsi, <UT> tales nobis esse videantur aut omnino propter nimiam brevitem multis non esse credantur².

QUAEDAM..... QAEDAM apud auctorem nostrum legitur pg. 31, 6; 32, 12; 60, 1.

C. BRAKMAN.

¹ Addidit Thomas, 6^e Sér., pg. 6.

² Nisi forte quod sua sede collocandum est sic : <quod> aut propter spatii interiecti longitudinem aut [quod] acie sumus obtunsi e. q. s.

UNE CONFÉRENCE SUR LA PHONÉTIQUE

A LA SORBONNE ¹

La dernière assemblée générale des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public de France a eu lieu le jeudi 27 décembre 1906 à la Sorbonne, sous la présidence de M. Laudenbach.

M. le président constate que, grâce à l'application de la méthode directe, l'étude des langues vivantes a réalisé des progrès appréciables. A côté de l'emploi de cette méthode, dont la valeur est reconnue par tout le monde, M. Laudenbach recommande l'usage de la version et du petit thème où le vocabulaire appris en classe et la leçon de grammaire trouvent l'un et l'autre leur application.

M. le président donne la parole à M. Camerlynck, professeur au Lycée Voltaire, dont la conférence portait le titre suivant : *La Phonétique et ses applications possibles à l'enseignement de la prononciation.*

L'orateur débute en montrant l'importance de plus en plus grande qu'on attache à la bonne prononciation des langues vivantes, surtout depuis le développement des méthodes orales.

D'abord l'étude de la phonétique rendra de grands services aux professeurs eux-mêmes et leur permettra d'articuler avec plus de facilité et d'exactitude. Le professeur éprouve de

¹ C'est comme délégué de l'Association Belge des Professeurs de Langues Vivantes que l'auteur de cet article s'est rendu à Paris pour assister à une conférence sur la phonétique; c'est aussi en cette qualité qu'il publie le compte rendu de cette séance.

grandes difficultés à prononcer comme les Allemands et les Anglais. Quel est le remède à cette situation? Il faut absolument recourir à la phonétique pour aiguïser le sens de l'ouïe, parce que celui-ci se détériore au contact des élèves, dans un milieu presque toujours défavorable. De plus, on devrait accorder à tout professeur l'occasion de faire à l'étranger des voyages et des séjours.

Grâce à sa compétence dans le domaine phonétique, le professeur pourrait alors surveiller attentivement la prononciation de ses élèves et se montrer exigeant à l'égard de leur accent. Bien outillé pour une besogne qui exige de sa part un effort continu, il pourrait s'occuper de l'enseignement méthodique de la prononciation; car la simple imitation des sons par l'élève ne réussit pas toujours ou ne réussit qu'après une longue série d'efforts.

Aussi la phonétique doit-elle intervenir dès le début. Il faut faire remarquer les différences de prononciation dès l'abord, les erreurs étant vite enracinées et difficiles à extirper. Insistons spécialement, dit le conférencier, sur la prononciation des consonnes et sur celle des voyelles qui paraissent les plus faciles à reproduire. Comme ce sont surtout les consonnes que les élèves ont une tendance à reproduire de la même manière que les consonnes correspondantes de leur langue, il y a lieu de commencer par l'étude des consonnes. Mais dans cette revue des consonnes et des voyelles, n'allons pas jusqu'à faire à des enfants un véritable cours de phonétique, utilisons simplement ce que nous savons au profit des élèves.

M. Camerlynck n'hésite pas à recommander, dans cet enseignement initial de la prononciation, de recourir à la langue maternelle; car, suivant lui, si l'on attend que les élèves sachent assez d'anglais ou d'allemand pour comprendre les explications phonétiques, leur prononciation pourra déjà être viciée. Il n'accorde pourtant à cette instruction préliminaire en français que quelques classes tout au plus et il croit que l'emploi de la méthode directe sera beaucoup plus efficace après les premières heures consacrées à la phonétique.

Mais comment le maître pourra-t-il provoquer chez les

élèves les mouvements naturels de la prononciation après leur avoir indiqué les procédés pour arriver au but?

Les élèves sont prévenus d'avance et, au besoin, avertis au moyen du symbole phonétique du son qu'ils ont à reproduire; puis ils lisent tous et relisent en chœur jusqu'à ce qu'ils puissent articuler sans difficulté et comme mécaniquement.

Après l'étude des sons, il s'agit de s'occuper du choix des mots. Ici le professeur doit commencer par ceux où l'écart entre la graphie et le son est imperceptible. Pour l'étude des consonnes et même des voyelles, les monosyllabes sont excellents, mais qu'on ne néglige pas les polysyllabes, parce que, dès le début aussi, on doit s'occuper de l'accent tonique.

Plus tard, chaque classe commencera par une petite répétition des notions phonétiques et cela jusqu'au moment où on pourra l'éliminer. On reprendra ces répétitions au début de chaque année scolaire, en les complétant s'il le faut.

Toute catégorie de sons se rattachera à un *mot-type*; donc à côté de chaque son, on inscrira un mot-type et la liste de ces sons et de ces mots sera affichée en classe.

La notation phonétique n'étant jamais rigoureusement exacte, l'orateur se déclare adversaire de cette notation en textes suivis; il ne faut y avoir recours que dans le cas où se présente un mot de prononciation insolite ou ardue.

L'intéressante conférence de M. Camerlynck, fort méthodiquement exposée, était suivie d'une discussion.

M. Laudénbach déclare ne pas être bien convaincu du fait que la prononciation approximative obtenue par les moyens artificiels de la phonétique rapprochera plus sensiblement l'élève de la prononciation naturelle que l'imitation spontanée du langage correct du professeur; et il propose de tenter une expérience : une même classe serait divisée en deux; un même professeur enseignerait une langue étrangère à l'une des sections avec emploi de la phonétique, à l'autre sans cet emploi; on contrôlerait ensuite les résultats le plus minutieusement possible.

M. Paul Passy ne croit pas à la nécessité d'un enseignement phonétique initial. Pour l'étude des langues étrangères, il lui paraît suffisant d'attaquer les difficultés à mesure qu'elles

se présentent, et le professeur corrigera l'élève chaque fois que c'est nécessaire. D'autre part, l'orateur insiste sur l'utilité de la notation graphique et recommande même, pour les commençants, l'emploi de textes suivis en caractères phonétiques.

M. Rancès est d'avis que l'enseignement phonétique donne d'excellents résultats chez les élèves à l'esprit déjà mûr, réfléchis et attentifs; mais il soutient que les jeunes élèves ne peuvent prêter à l'exposé phonétique l'attention continue qu'il réclame. Il bannit donc cet enseignement auprès des jeunes enfants; car la seule souplesse de leurs organes permettra d'obtenir l'effet auditif. Ce n'est qu'avec les élèves plus âgés qu'il préfère recourir pendant quelques heures à des explications de phonétique pratique. Grâce à cette initiation phonétique, les résultats qu'obtient l'élève sont plus durables. M. Rancès n'admet pas l'emploi de la notation phonétique de M. Paul Passy à cause de la confusion qu'elle crée dans l'esprit des élèves entre l'orthographe phonétique et l'orthographe usuelle.

M. Godart se place au point de vue de l'enseignement de la langue allemande. Ses idées se rapprochent sensiblement de celles de M. Camerlynck.

M. Gricourt estime enfin que la représentation en écriture phonétique a quelque chose de factice et de conventionnel ne pouvant convenir à des intelligences d'enfants d'ailleurs peu capables d'une attention soutenue.

La séance s'est terminée par la réplique de M. Camerlynck.

Si je puis exprimer ici quelques-unes des impressions que j'ai ressenties au cours de cette réunion, je dirai que j'ai approuvé M. Laudenbach, lorsqu'il s'est élevé contre l'intransigeance de certains partisans de la méthode directe qui répudient en bloc les exercices de traduction. A mon humble avis, ces exercices seront féconds en heureux résultats pour tous ceux qui devront plus tard non seulement parler telle ou telle langue vivante, mais encore l'écrire et même traduire des correspondances rédigées en ces langues ou quelques-unes de leurs œuvres littéraires. Les thèmes et les versions, me semble-t-il, ne peuvent qu'être utiles si l'on en use modérément.

J'ai été aussi agréablement impressionné en entendant

M. Camerlynck inviter le Gouvernement français à accorder à tout professeur l'occasion de faire des séjours à l'étranger; le Gouvernement belge accorde, depuis quelque temps déjà, des bourses aux professeurs qui désirent suivre des cours de vacances chez nos voisins. Cette institution produit, paraît-il, d'heureux résultats.

Qu'on me permette maintenant de terminer ce rapport par quelques conclusions :

1. La méthode directe gagnera à être complétée par l'emploi des moyens classiques, thèmes et versions.
2. La méthode d'imitation pure ne suffit pas pour initier les élèves à la bonne prononciation, il est nécessaire de leur donner quelques indications brèves sur la phonétique.
3. Employons la notation phonétique avec réserve; à côté de la notation phonétique, inscrivons au tableau l'orthographe conventionnelle; quand il y a moyen, ayons recours au mot-type.

E. ROLLAND.

LE CINQUIÈME CONGRÈS PHILOLOGIQUE NÉERLANDAIS.

Les 3 et 4 avril dernier s'est tenu à Amsterdam le cinquième congrès philologique néerlandais. Il y avait 395 membres inscrits dont 9 belges : MM. baron F. Béthune, professeur à l'université de Louvain, A. Carnoy, id., A. De Boeck, professeur au collège de Hoogstraeten, K. De Wals, id., J. Vermaut, de Bruges, F. Tombeur, professeur à l'athénée d'Anvers, W. De Vreese, chargé de cours à l'université de Gand, P. Thomas, professeur à l'université de Gand et J. Vercoullie, id. Ce dernier était le délégué de l'Association belge des professeurs de langues vivantes. MM. Carnoy, De Boeck, De Wals, Tombeur et Vercoullie assistaient au congrès.

Nous allons tâcher d'en donner une idée d'après nos souvenirs et d'après les Actes qui viennent de paraître ¹.

Il y avait quatre sections : a) philologie classique, b) philologie germanique et romane, c) histoire et archéologie, d) pédagogie. Comme les séances de la section de pédagogie ne coïncidaient pas avec d'autres, elles peuvent être considérées comme des assemblées générales.

Le président du congrès, le professeur H. Karsten d'Amsterdam, avait pris pour sujet de son discours d'ouverture le but et le programme des congrès philologiques. Il les considérait surtout comme un lien entre la science et la pratique, entre l'université et le collège.

La section de philologie classique a traité, en deux séances, quatre sujets :

¹ *Handelingen van het vijfde Nederlandsch Philologencongres op Woensdag 3 en Donderdag 4 April 1907.* Leide, A. Sijthoff, 1906. XII-294 pp. in-8°.

1. L'introduction des masques au théâtre romain (J. van Wageningen de l'université de Groningue);
2. Les scolies d'Aristophane (M. Schepers du gymnase de La Haye);
3. Les comparaisons dans l'Iliade et l'Odyssée (J. van Leeuwen de l'université de Leide);
4. Une faute de méthode dans la synonymie latine (J. van der Valk du gymnase de Rotterdam). Il s'agissait du fait que dans les classifications sémasiologiques on ne tient généralement pas compte des différences de temps et de lieu entre les auteurs.

Dans la section germanique et romane il y a eu, également en deux séances, cinq communications :

N. van Wijk (La Haye) a traité de la place du germanique et du slave parmi les langues indo-européennes. Très au courant et très originale, l'étude du jeune linguiste est un exposé lumineux de la question.

A. Borgeld (Amsterdam) a constaté que la source de *Don Corribio*, comédie de Van Eeden, est *Le doyen de Badajoz* de l'abbé Blanchet. C'est pour lui l'occasion de poursuivre ce récit à travers toutes les littératures européennes, pour remonter à sa source première, l'Inde, d'où il est arrivé dans l'Europe occidentale par l'intermédiaire des Arabes.

K. Sneyders de Vogel (Arnhem) étudie la transformation française de la proposition infinitive latine, pour arriver à cette conclusion qu'ici aussi l'analyse romane s'est substituée à la synthèse latine.

C. de Vooy (Assen) fait la caractéristique de Potgieter et de Huet comme critiques : le premier veut guider, édifier, parce qu'il a foi dans l'avenir; le second fait de la pathologie, parce qu'il est pessimiste. Tous deux ont exercé une grande influence sur le développement littéraire de la Néerlande.

W. van der Gaaf (Amsterdam) a fait l'historique des mystères pascaux en Angleterre au moyen âge, pour examiner spécialement leur origine, leur contenu et les causes de leur disparition.

Les travaux de la section d'histoire et d'archéologie comportaient aussi cinq communications en deux séances :

Le Père P. van Gils (Rolduc) a parlé du catalogue

de $\pm$ 1300 de l'abbaye de Rolduc; G. Van Hille (Zwolle) du droit de vote à la tribu; le prof. J. de Boer (Amsterdam) de Hegel et l'histoire de l'art; le prof. Th. Bussemaker (Leyde) des assientos de negros, et H. Colenbrander (La Haye) des trois historiens contemporains Lamprecht, Lavissee et Pirenne. Une curiosité toute naturelle me décida, au moment où le Dr Colenbrander allait prendre la parole, à quitter la section germanique pour aller l'écouter. Ces historiens, disait-il, sont venus tous les trois après une période de renaissance nationale. Pour tous les trois l'histoire est le miroir de l'originalité nationale. Lamprecht est le théoricien, Lavissee le technicien, Pirenne un technicien aussi parfait que Lavissee et un théoricien moins exclusif que Lamprecht. Tous les trois ont vu que le travail seul peut réaliser le bonheur de l'individu et de la société, ce que le paganisme affirmait dans la maxime : c'est au travail que les dieux ont réservé les biens suprêmes, et le christianisme dans la prescription : Ora et labora. Cette consciencieuse étude et surtout son éloquente péroraison ont profondément impressionné l'auditoire.

La section de pédagogie a tenu trois séances avec, respectivement, deux, une et trois communications.

Elles étaient toutes très intéressantes.

Mademoiselle M. Baale traitait la question des humanités anciennes pour filles. Elle comparait la situation de la Hollande à celle de l'Allemagne et montrait que sous ce rapport la petite Néerlande est en avance de vingt ans sur sa puissante voisine et l'emporte encore maintenant. M^{lle} Baale est un partisan convaincu de la coéducation, ce qui exige, d'après elle, un corps enseignant mixte. Il y a d'ailleurs déjà cinq professeurs femmes dans quatre gymnases hollandais (Leeuwarder, anglais; Assen, allemand; Doetinchem, langues anciennes; Tiel, mathématiques et sciences naturelles).

Après elle le professeur A. van Hamel de Groningue exposait le rôle du phonographe dans l'enseignement des langues, surtout pour se faire une idée des nuances dans la prononciation de la langue littéraire dans les différentes régions du domaine linguistique. Il fit répéter à son phonographe différents extraits d'auteurs, déclamés chacun succes-

sivement par plusieurs Français; ainsi *La chasse à Tarascon* par cinq prêtres de cinq points différents du territoire français (Alsace, Auvergne, Bretagne, etc.); ainsi encore *Phèdre II*, 5, par Suzanne Desprez et Sarah Bernhardt. Il fallait conclure de tout cela que, quoiqu'il existe un type de la prononciation correcte, la prononciation des français instruits est loin d'être uniforme.

A. van Hamel venait de quitter sa chaire à Groningue, où il est déjà remplacé par un autre romaniste de renom, le docteur Salverda de Grave, et il se proposait de continuer ses études phonétiques en France. Mais le soir même du jour où il fit cette instructive communication au congrès, il fit une chute grave dans les couloirs du théâtre. Il en résulta une blessure si sérieuse au genou qu'il se vit condamné à plusieurs semaines d'une immobilité complète. On espérait son rétablissement lorsqu'une paralysie du cœur l'enleva inopinément à la science, à ses nombreux élèves, amis et admirateurs. Bien qu'un instant en désaccord avec lui sur un autre terrain, nous n'avons jamais caché notre admiration pour son talent ni notre sympathie pour sa personnalité. Les vœux que nous formulions pour sa guérison, et auxquels il était très sensible, ne se sont malheureusement pas réalisés. Nous ne pouvons plus que déposer un hommage ému sur sa tombe à peine fermée.

Dans la deuxième séance, J. Gunning (Amsterdam) a défendu dans un long discours très documenté et très bien pensé le système des examens d'État, le grade académique étant, d'après lui, un pur titre scientifique qui ne garantit pas les aptitudes pour l'accomplissement d'une fonction.

Dans la troisième séance, A. Poutsma (Amsterdam) a proposé la suppression des accents grecs, qui d'après lui constituent des entraves inutiles et mêmes nuisibles. Il ne veut conserver que les esprits et l'accent circonflexe, lorsqu'il y a contraction. A celui qui lui objecte qu'on ne peut mettre sous les yeux des élèves un Xénophon sans accents, il répond que Xénophon lui-même n'a jamais vu ces accents, puisqu'ils ne datent que du 7^e ou 9^e siècle de notre ère.

Le professeur F. van Dijk (Groningue) a parlé des tentations de l'homme d'enseignement. Il en avait surtout aux

professeurs qui n'enseignent pas ou qui n'enseignent que pour eux-mêmes, comme si les étudiants n'existaient pas. Son discours était un chef-d'œuvre de bon sens et d'humour.

J. Bierma (Leyde) voudrait des modifications dans la prononciation hollandaise du latin, notamment qu'on prononçât *u* comme *ou*, *c* toujours comme *k* et *ti* comme *ti* et non comme *si*. Des professeurs de langues classiques étaient pour le maintien de la tradition nationale : car la prononciation que chaque peuple s'est faite du latin est pour lui une tradition nationale. Mais, singulière inconséquence, ils étaient, malgré la tradition, pour l'observation des quantités des voyelles. Des romanistes exigeaient une prononciation plus fidèle du latin pour l'étude scientifique des langues romanes. L'assemblée par 37 voix contre 21 et 10 abstentions a renvoyé la question à une commission.

A part les séances d'ouverture et de clôture, il n'y eut qu'une seule assemblée générale, où le professeur G. Kernkamp (Utrecht) fit une étude de Bakhuizen Van den Brink comme historien.

Quant aux fêtes, elles étaient très bien conçues et se sont passées dans un cordial entrain.

La veille du congrès, il y eut une représentation d'ombres chinoises à la Société des étudiants, la N. I. A. (prononcez *niï* et comprenez *nos iungit amicitia*). Le sujet de la représentation était la *Rembrandtiade*, commençant à la naissance du héros et finissant aux dernières fêtes jubilaires célébrées en son honneur. La plupart des scènes étaient d'un comique achevé.

Le premier jour du congrès, les congressistes étaient invités à une soirée de gala au grand théâtre. La première partie comprenait l'exécution de vingt-quatre chansons flamandes du moyen âge dans le décor et avec la figuration exigés par la fidélité historique. La seconde partie consistait dans la représentation de l'Esmoreit, qui date de la fin du 14^e siècle et qui est un des quatre drames qui nous restent de notre théâtre flamand du moyen âge. Cette représentation fut une révélation pour la majeure partie du public. Tout le monde était ravi.

Le banquet traditionnel termina le second jour les travaux

du congrès. Il eut lieu chez Krasnapolsky et groupa autour du Comité organisateur quatre-vingts convives. Une réception d'adieu à la Société des étudiants fut la clôture définitive.

Les Belges ont été très bien accueillis. Le vénérable président eut un mot aimable pour eux dans ses discours d'ouverture et de clôture et dans son toast au banquet. J'ai répondu à son toast au nom de nous cinq, en déclarant que nous ferions notre profit de ce que nous avons vu et entendu et que nous allions faire de la propagande pour qu'au prochain congrès en 1910, à Leyde, les adhérents et les participants belges soient cinq fois plus nombreux.

Pendant le congrès, le docteur Boekenogen, rédacteur au Grand Dictionnaire, avait exposé sa riche collection d'anciennes imageries enfantines, et la firme Sijthoff une collection complète de ses éditions phototypiques de codex latins et grecs.

Pour résumer nos impressions, nous dirons que les communications étaient variées et nombreuses, et toutes au plus haut point intéressantes. Plusieurs étaient d'une haute valeur scientifique ou pratique.

Les participants étaient très nombreux; les dames, professeurs et étudiantes, formaient un important contingent.

L'élément catholique aussi avait donné avec entrain : beaucoup de prêtres et de jésuites. Même le président de la section de pédagogie était un jésuite, le Père R. van Oppenraay, qui s'est acquitté de sa tâche avec une finesse et un tact admirables. Ainsi il caractérisait la communication de M^{lle} M. Baale par le mot : " Chez la femme tout est cœur, même la tête, „ et il l'appelait elle-même une mélodieuse sirène, qui savait d'une manière séduisante gagner des adhérents à un système (N. B. la coéducation) pour lequel il y a beaucoup à dire. De même le chœur A. M. D. G. du couvent des jésuites d'Amsterdam prêtait son concours à plusieurs numéros de la représentation au grand théâtre. Cela contraste avec l'esprit qui règne malheureusement chez nous, comme on l'a constaté lors d'un récent congrès dont les organisateurs avaient pourtant fait sincèrement appel au concours de tous.

Nous devons finir par une critique. Nous en demandons

bien pardon à nos hôtes hollandais, mais les Actes mêmes du congrès nous en donnent l'audace. Ils constatent à diverses reprises qu'à cause de la longueur d'une communication, il a fallu renoncer à la discussion. Beaucoup de communications étaient en effet un peu longues. Il faut bien avouer que, Flamands et Hollandais, nous péchons souvent par la prolixité. Cependant nos artistes du pinceau, du ciseau, de l'équerre, avaient le sentiment de la proportion. Tâchons de les imiter dans le domaine de la littérature.

J. VERCOUILLIE.

COMPTES RENDUS

Forschungen zu Ephesos veröffentlicht vom Oesterreichischen archäologischen Instituts, vol. I. Vienne, Holder, 1906, in-fol. 285 pp., 9 héliogr., 206 figg. et une carte.

Ce n'est pas sans un sentiment de mélancolie qu'on fermera ce volume. Celui qui fut l'inspirateur des fouilles d'Éphèse est mort à 68 ans, sans en avoir vu l'achèvement : Otto Benndorf a succombé en 1907 sous le poids des tâches multiples, que son esprit d'initiative n'avait pas craint d'embrasser. Il eut au moins la satisfaction d'avoir assuré la réalisation d'une œuvre féconde, longtemps poursuivie sans défaillance. Le succès déjà éclatant de ce qui fut la grande entreprise de la vie, couronna des efforts persévérants qui ne furent jamais découragés par les obstacles, ni lassés par les attermoissements, et que la maladie même parvint avec peine à briser. Lorsque Benndorf fut, en 1877, appelé à Vienne, où il devait passer trente ans, il se rendait compte déjà de l'importance que devait avoir pour l'archéologie, vivant encore à peu près exclusivement sur les vieux fonds réunis dans les musées, ces fouilles méthodiques qui allaient bientôt fonder la préhistoire et renouveler l'histoire. Il comprit aussi que Vienne, grand foyer de culture européenne placé aux portes de l'Orient, avait pour mission d'explorer non seulement les pays balkaniques, qui sortaient à peine de la barbarie, mais encore l'Asie Mineure, terre presque vierge encore. Au service de ces vastes projets et de ces hautes pensées il mit une volonté tenace, qui savait se concentrer toute entière sur son objet, une activité infatigable, et surtout une merveilleuse puissance d'organisation — le talent de s'attacher les bonnes volontés et de soumettre à ses desseins les forces d'autrui, tout en leur laissant une sphère d'activité propre. On subissait au premier contact l'ascendant de cette personnalité éminente, où tout révélait une énergie calme et consciente de son but, unie à une bienveillance dévouée, dont ses élèves ont souvent éprouvé la sincérité.

Sous cette impulsion puissante, l'exploration systématique de l'Asie Mineure commença par deux voyages en Lycie et en Carie (1881-1882) aussi profitables à la science qu'au musée de Vienne : ils donnèrent à celui-ci les sculptures de Ghieul-Bashi (Trysa), dont le commentaire reste peut-être le chef-d'œuvre du maître. En Asie Mineure, ce qu'on trouve à la surface du sol est considérable sans doute, mais peu de chose en comparaison de ce qu'il recèle, et Benndorf réalisa un de ses plus chers désirs lorsqu'il put donner le premier coup de pioche dans un site plein de promesses, à Éphèse, la cité d'Artémis, la grande métropole de l'Asie romaine. Avoir associé l'Autriche à cette résurrection du passé, que nous attendons des fouilles entreprises en Orient par toutes les nations civilisées, est — une voix autorisée l'a proclamé — « le mérite incontestable et impérissable de Benndorf »¹. Mais si un souci constant de la gloire de sa patrie d'adoption fut chez lui un ressort puissant d'action, il n'avait cependant aucune jalousie étroite, et il accueillait avec empressement et aidait de son expérience toutes les collaborations utiles, d'où qu'elles lui vinssent, sans aucun esprit d'accaparement ou d'exclusivisme.

La réalisation des plans de vaste envergure, dont Vienne avait assumé l'exécution, ne pouvait dépendre de l'existence transitoire d'un homme, quelle que fut sa puissance de travail : il fallait pour en assurer l'achèvement créer un organisme durable. En 1898 fut fondé l'Institut archéologique autrichien, auquel Benndorf, qui en prit la direction, consacra dès lors le meilleur de ses forces. S'il n'eut pas la joie de voir mûrir tous les fruits de son labeur, il put du moins avant de disparaître envisager l'avenir avec sécurité. L'Institut, qui a déjà affirmé sa vitalité, saura sans nul doute, sous la direction de M. Robert von Schneider, veiller aux grands intérêts dont il a la garde, et mener à bonne fin notamment le *Corpus* des inscriptions d'Asie Mineure et le déblaiement d'Éphèse.

Ce qui nous est offert aujourd'hui dans les *Forschungen zu Ephesos*, ce n'est pas une description systématique de l'ancienne

¹ « Dass an diesem erhebenden Culturwerk, das unseren geistigen Horizont ins unabsehbare erweitert, Oesterreich mit Erfolg sich beteiligte, ist Benndorfs unbestreitbares und unvergängliches Verdienst. (Jahresh. Oesterr. Institut, 1907, Beiblatt, p. 3.) »

cité, — un pareil ouvrage ne sera possible que quand les campagnes de fouilles auront pris fin. C'est, comme le titre l'indique, une série de recherches sur des points spéciaux. Bien que divers auteurs y aient collaboré, on retrouve dans le plan même du volume la conception historique du maître qui a signé lui-même le plus grand nombre de chapitres, et cette largeur de vues qui lui faisait donner à tout ce qu'il entreprenait une amplitude extrême.

Le livre s'ouvre par une étude topographique et historique sur la ville et la contrée qui l'entoure — c'était un des objets de la sollicitude de Benndorf de faire profiter la géographie de toutes les explorations archéologiques. Nous trouvons ici un aperçu des vicissitudes qu'a traversées Éphèse, jusqu'au moment où les atterrissements du Caystre, en envasant le port et le golfe, amenèrent une irrémédiable décadence. Les alluvions séculaires de ce fleuve inconstant ont transformé depuis l'antiquité l'aspect de toute la vallée, et une étude orographique et hydrographique était indispensable pour reconnaître la situation de la vieille métropole maritime. Ce qui subsistait encore à la surface du sol, c'étaient uniquement les monuments d'une courte période de splendeur qu'Éphèse, devenue Ayasolouk, connut encore au XIV^e siècle sous les sultans d'Aidin.

Dans le deuxième chapitre, M. Niemann a étudié « la mosquée du sultan Isa », datée de 1372, et il l'a fait avec une précision technique qui n'a, pensons-nous, été égalée pour aucun autre édifice seldjoucide. Tous ceux qui ont admiré à Koniah ou à Sivas les merveilles que l'architecture musulmane du moyen âge a laissées en Anatolie, ont déploré qu'elles eussent été aussi négligées par les historiens de l'art. Pour Éphèse au moins, tous les desiderata sont aujourd'hui satisfaits.

Dans le chapitre suivant, MM. Wilberg et Heberdey nous ramènent jusqu'à l'époque de Justinien. Ils s'occupent d'une construction ornementale à quatre colonnes, élevée à un coin de la rue « Arkadianè », le *corso* de l'ancienne Éphèse, large et luxueuse artère, pavée de marbre blanc, qui conduisait du port au théâtre. Des deux côtés régnaient des portiques, supportés par des colonnes corinthiennes et pavés de mosaïques, qui abritaient des magasins, et aux deux extrémités s'élevaient des portes fastueuses.

Derrière le théâtre, sur une colline, se dressait un monument

circulaire qui, les fouilles l'ont montré, était un trophée, construit à la suite de quelque succès militaire, peut-être après que les Éphésiens eurent défait le prétendant Aristonicus au large de Cymé en 133 avant J. C. C'est au moins ce que conjecturent MM. Niemann et Heberdey, qui ont consacré une excellente monographie à cette construction curieuse.

On attendait de Benndorf, qui n'a pas failli à ce devoir, une étude sur la plus belle œuvre plastique découverte à Éphèse, la statue d'un athlète qui se débarrasse à l'aide du strigile de l'huile et de la poussière de la palestra. Cet athlète devait être célèbre dans l'antiquité, car plusieurs répliques nous en sont parvenues. Le bronze qui, grâce à une habile reconstitution, est devenu un des bijoux du musée de Vienne, n'est lui-même, selon Benndorf, qu'une excellente reproduction datant du début de l'Empire. L'original appartenait à l'école attique antérieure à Praxitèle.

Le monument le plus fameux d'Éphèse, le temple d'Artémis, ne pouvait rester en dehors des préoccupations de la mission autrichienne, bien que le *British Museum* ait depuis les fouilles de Wood des droits exclusifs sur son emplacement. Celui-ci offre aujourd'hui l'aspect d'une vaste fosse rectangulaire, envahie par une végétation touffue, et entourée, comme d'un vallon, par les terres de déblai. Néanmoins M. Wilberg put y faire certaines constatations nouvelles et compléter en partie le compte rendu de Wood, tandis que des tranchées, pratiquées le long de la concession anglaise, mettaient au jour des inscriptions intéressantes pour l'histoire du sanctuaire. Celle-ci profitera surtout de la collection de textes littéraires et épigraphiques qui s'y rapportent, textes par lesquels se termine le recueil des *Forschungen*. Dans cet appendice se retrouve ce souci de l'information philologique qui fut toujours une des exigences du génie et de la méthode de Benndorf.

On louera dans ce volume luxueusement édité cette alliance rare de l'érudition et du goût qui distinguent les ouvrages publiés par l'école de Vienne. Ce sont des propylées dignes du monument qui s'achève. Ces belles héliogravures, ces croquis élégants ravivent, en le précisant, l'impression inoubliable de beauté que laisse au voyageur une visite aux ruines d'Éphèse.

FRANZ CUMONT.

Sophocle, Philoctète. *Édition Schneidewin et Nauck.* 10^e édition revue par L. RADERMACHER. Berlin, Weidmann, 1907, 154 pp. Prix : 1 M. 80 Pf.

Cette dixième édition critique, avec commentaire allemand, du *Philoctète* de Sophocle que publie aujourd'hui M. Radermacher dans la *Sammlung griechischer und lateinischer Schriftsteller* est une revision de l'édition de Schneidewin et Nauck. L'introduction n'a subi aucun changement. Elle étudie la légende de Philoctète dans la littérature grecque avant Sophocle ; suit un résumé de la pièce accompagné d'une étude des caractères et, pour finir, une comparaison avec les œuvres de même nom d'Eschyle et d'Euripide. Un tableau des mètres des parties lyriques de la pièce, un appareil critique contenant les choses essentielles occupent la fin du volume. Mais voyons l'édition elle-même.

Dans la constitution du texte, il semble qu'en général un principe assez conservateur a guidé l'éditeur : beaucoup de corrections inutiles ou grossières ont disparu et plusieurs difficultés ont reçu une solution satisfaisante, tout en conservant le texte des manuscrits. Nous devons pourtant signaler des corrections et des suppressions de vers entiers comme contraires à un esprit de saine critique.

Ainsi, au vers 450 le mot *προυσελοῦσαι*, cette correction froide et sans vie, continue à remplacer le mot des manuscrits *ἀποστέλλουσι*, qui est en antithèse directe avec *ἀναστρέφοντες* du vers précédent et qui fait allusion aux héros généreux dont Néoptolème vient d'annoncer la mort.

L'éditeur veut aussi supprimer certains passages qui ne méritent pas ce sort :

Dans les vers 255-256 prononcés par Philoctète, Nauck a supprimé les mots mis entre crochets :

οὐ μὴδὲ κληδαῖν [ὥδ' ἔχοντος αἰκαδε
μὴδ' Ἑλλάδος γῆς] μηδαμοῦ διηλθέ που.

(et corrige *μηδαμοῦ διηλθέ που* en *μηδαμοῖ διήλυθεν*). Le héros, en effet, dit-il, ne se plaint pas de ce que ses souffrances soient ignorées, mais de ce que son existence même soit inconnue ; ensuite, au lieu de se plaindre de ce qu'on ne le connaît ni à Troie ni à Scyros, ce que lui révèle l'ignorance de Néoptolème,

il gémit de voir qu'on n'ait appris son état ni dans sa patrie ni ailleurs. Or, ces deux raisons ne tiennent pas devant un examen sérieux : Philoctète vient de dire aux vers 251-252 : « Tu n'as eu connaissance ni de mon nom, ni même des maux dans lesquels je me consume? » Ce qui est spécialement terrible pour lui, c'est que, loin d'avoir pitié de lui, les Grecs attachent si peu d'importance à sa personne qu'ils ne parlent même pas entre eux de ses souffrances ; voilà ce qui l'exaspère. Les vers 254-255 sont donc une exclamation naturelle amenée par la question de Philoctète et la réponse négative de Néoptolème. Ensuite, si Philoctète ne fait pas mention de Troie et de Scyros, alors que Néoptolème n'a séjourné que dans ces deux pays, s'il réunit et distingue dans sa plainte sa patrie et le reste de la Grèce, c'est que, dans son âme, il vient de mettre en rapport cette ignorance de ses souffrances où se trouve Néoptolème à Troie et à Scyros avec celle de ses parents dans sa patrie ; il se plaint en effet au vers 494 que les gens qu'il a chargés de porter ses prières à son père ne l'aient pas fait, et dès maintenant, il met en rapport ces deux faits : Néoptolème ignorait son état à Troie et à Scyros comme on l'ignore encore dans sa patrie.

Le vers 939, où Philoctète se plaint de la trahison de Néoptolème et s'adresse aux rochers, est aussi supprimé comme interpolé :

ὑμῖν τάδ', οὐ γὰρ ἄλλον οἶδ' ὅτε λέγω
[ἀνακλαίομαι παρῶσι τοῖς εἰωθόσιν].

Ce vers n'a pourtant rien de fautif et il exprime une pensée bien naturelle de Philoctète : « C'est à vous que j'adresse mes plaintes, vous mes compagnons habituels ». Il n'y a que les êtres inanimés qui ne trahissent pas et, trompé par un prétendu ami, c'est vers eux qu'il se tourne, vers eux, fidèles compagnons.

Enfin le vers 1039 paraît aussi interpolé :

οὐποτ' ἂν στόλον
ἐπλεύσαιτ' ἂν τὰνδ' εἴνεκ' ἀνδρός ἀθλίου
[εἰ μὴ τι κέντρον θεῶν ἦγ' ὑμᾶς ἐμοῦ].

A un vers d'une facture si jolie et d'une si grande force d'idée et d'expression, un tel sort n'aurait pas dû échoir. *Κέντρον*, *aiguillon*, est une métaphore, et il est construit avec le génitif objectif *ἐμοῦ* comme si c'était le mot *désir*.

Il resterait encore beaucoup de remarques à faire : l'ordre

des vers 6 et 7 interverti pour de prétendues raisons de logique ; le mot *πράσσειν* (87) remplacé par *πλάσσειν*, parce que, par un zeugma hardi, il avait, comme le verbe *κλύω* dans le vers précédent, le mot *λόγος* comme complément direct ; des expressions comme *ἀρίστου πατρὸς ἐχθιστος γεγώς* (1284), où l'on change pour la symétrie *ἐχθιστος* en *αἰσχιστος*, alors que l'expression *ἐχθιστος* est plus riche parce qu'elle éveille dans l'esprit quatre idées pour les opposer deux à deux, et alors qu'au vers 1272, on a laissé :

τὰ τόξ' ἔκλεπτες, πιστός, ἀτηρὸς λάθρα;

des expressions rajeunies par Sophocle :

ἀγνοῦ Ζηνὸς ὑψίστου σέβας,

qu'on a remplacées par les clichés habituels de :

ἀγνὸν Ζηνὸς ὑψίστου σέβας (1289).

D'autre part l'éditeur a conservé (228) : *κᾶφιλον καλούμενον*, (appelé sans ami, c'est-à-dire sans ami) et il a rapproché de cette expression *αὐδῶμαι παῖς Ἀχιλλέως* du vers 240. Il aurait pu rappeler aussi ce passage du vers 165 :

ταύτην γὰρ ἔχων βιοτῆς αὐτὸν λόγος ἔστι φῆσιν,

qui, malgré l'expression *λόγος ἔστιν*, ne peut pas signifier qu'on le raconte dans le pays.

Dans le commentaire, il nous faut aussi relever quelques explications qui nous paraissent manquer d'exactitude. Au vers 91 :

*οὐ γὰρ ἐξ ἑνὸς ποδός
ἡμᾶς τοσούσδε πρὸς βίαν χειρώσεται,*

l'annotateur explique *ἐξ ἑνὸς ποδός* comme un proverbe populaire qui signifierait *facilement, aisément*, et que Horace emploie quand il dit *stans pede in uno* d'un poète qui faisait deux cents vers à l'heure. Mais cette expression d'Horace signifie *au pied levé*, sans préparation et en grande hâte, et il semble qu'il n'y a guère de rapport entre les deux expressions. Je crois plutôt qu'il faut comprendre ici *ἐξ ἑνὸς ποδός* à la lettre : *au moyen d'un seul pied*. Philoctète n'a plus qu'un pied qui puisse le servir, l'autre est mort pour ainsi dire. A travers toute la pièce on fait de continuelles allusions au pied malade de Philoctète, et Ulysse

dès les premiers vers (7) a dit : *νόσφ καταστάζοντα διαβόρω πόδα*. Cet *ἐξ* employé avec le génitif marque le moyen, comme au vers 710 :

ἐξ ὠκυπόλων τόξων.

Aux vers 22-23 :

*ᾧ μοι προσελθὼν σίγα σήμαιν' εἶτ' <ἐκεῖ>
χωρὼν πρὸς αὐτὸν τόνδ' εἶτ' εἶτ' ἄλλη κυρεῖ,*

l'annotateur comprend : — « t'étant avancé, fais-moi signe en silence si ces choses (ᾧ) (la grotte et la source) sont encore là vers cet endroit ou si elles se trouvent ailleurs. » Une telle explication rencontre deux obstacles : d'abord *κυρεῖ* ne peut bien avoir comme sujet qu'un nom de personne; ensuite Ulysse ne demande pas si la grotte et la source sont encore là ou si elles sont ailleurs (*εἶτ' ἄλλη κυρεῖ*) : on ne transporte pas ainsi des grottes et des sources, même en pays volcanique. Ce qu'il veut savoir, c'est si Philoctète est encore là ou s'il habite ailleurs, s'il a changé de demeure, et nous construisons ainsi : « t'étant avancé jusqu'à ces choses, fais-moi signe si Philoctète est encore là ou s'il se trouve ailleurs. »

D'autre part, l'éditeur a tenté plusieurs explications nouvelles de passages difficiles. Ainsi au vers 43 :

ἀλλ' ἢ ἐπὶ φορβῆς νόστον ἐξελέλυσθεν,

il remarque que *νόστος* avec le sens de *chemin* devrait être à l'accusatif sans *ἐπὶ*, comme complément interne de *ἐξελέλυσθεν*, et il propose une autre signification de *νόστος*, celle d'*agrément*, qu'on retrouve dans l'adjectif *νόστιμος*. Alors *ἐπὶ φορβῆς νόστον* serait une expression hardie pour *ἐπὶ νόστιμον φορβήν*, « sorti pour une nourriture agréable ». C'est fort ingénieux comme interprétation, mais bien risqué, car *νόστος* dans ce sens est si rare, d'autre part l'expression si alambiquée, que je préfère donner à *νόστος* le sens de *voyage* et, en gardant *ἐπὶ* dans un sens de but, expliquer ainsi : « il est sorti pour faire un voyage de nourriture ».

Le vers 1140 :

ἄνδρός τοι τὸ μὲν εὖ δίκαιον εἰπεῖν

est ainsi compris :

« il est d'un homme de louer ce qui est juste, » et une longue note à la fin du volume défend cette interprétation et tâche d'expliquer par de nombreux exemples la séparation de *τό μὲν* et de *δίκαιον*

par un mot intermédiaire sans rapport avec eux. Mais ce qu'on ne retrouve dans aucun de ces exemples, c'est l'amphibologie qui existe dans ce vers : à la lecture, en effet, τὸ μὲν εἶ paraît bien être le complément de εἰπεῖν et δίκαιον l'attribut de ce complément : si l'on doit comprendre d'une façon absolument contraire, il faut avouer que ce vers prête à amphibologie. D'autre part, ce que le chœur, dit l'annotateur, regarde comme juste, c'est que Philoctète aille à Troie. Alors, comment expliquerait-on les vers suivants ? Situons-les d'abord : « Il est d'un homme de louer ce qui est juste, mais quand il l'a fait de ne pas exhaler une plainte odieuse de sa langue ». Après cela le chœur présente une courte défense d'Ulysse que Philoctète vient d'injurier et de maudire, et il dit qu'il n'a fait qu'accomplir l'ordre de l'armée. Ces trois vers ainsi situés ne peuvent signifier que ceci : « Il est d'un homme d'exprimer son opinion sur ce qu'il croit juste, mais une fois qu'il l'a fait, il ne doit pas lancer des injures d'une façon odieuse, » et c'est un reproche direct à Philoctète et une invitation à cesser ses insultes. Donc le sens sous-entendu que l'annotateur veut découvrir dans le premier vers ne semble pas réel. Quant à la construction, elle reste encore douteuse.

A part donc quelques inexactitudes, le commentaire est on ne peut plus complet : il contient surtout des explications grammaticales, de nombreux renvois aux autres œuvres du poète ou aux autres tragiques. Il faut pourtant regretter la rareté des scholies et l'absence presque complète de remarques sur les procédés de style et de développement et particulièrement sur le principe d'antithèse entre les pensées et les expressions qui tient une si grande place dans la technique de Sophocle. Nous voyons aussi avec plaisir que l'éditeur a noté par des renvois à Homère les passages nombreux où apparaît le souci de la couleur locale et que les remarques portant sur l'action dramatique elle-même n'ont pas été oubliées.

A. DELATTE.

AD. WILHELM, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen*. Vienne, Hölder, 1906. 1 vol. in-4° de 279 pp. avec 68 grav. dans le texte (*Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*. Band VI). Prix : 16 M. cart.

M. Ad. Wilhelm nous donne dans ce beau volume le résultat des longues études qu'il a consacrées aux documents épigraphiques athéniens se rapportant aux concours dramatiques. On sait, depuis la publication du *Corpus inscriptionum atticarum*, que la plus grande partie de ces documents provient de trois grandes inscriptions, placées sans doute autrefois dans l'un ou l'autre sanctuaire de Dionysos à Athènes et maintenant déplorablement mutilées¹. Koehler d'abord, dans le *Corpus*, puis G. Kaibel et surtout M. E. Capps de Chicago, avaient tiré de ces débris des renseignements précieux pour l'histoire de la poésie dramatique à Athènes, et il est juste de rappeler ces recherches si méritoires au moment où le travail d'ensemble de M. Wilhelm, qui les coordonne, les corrige et les dépasse de beaucoup, risque de les faire un peu oublier. Ces trois inscriptions étaient : une liste des vainqueurs aux concours des Dionysies, les *Didascalies* des représentations de tragédie et de comédie de chaque année aux Dionysies et aux Lénéennes, enfin une liste des poètes et des acteurs couronnés aux concours, avec l'indication du nombre de leurs victoires. Comme elles avaient été gravées, la première au IV^e siècle av. J.-C., les deux autres au III^e s., d'après les pièces officielles conservées aux archives, il est facile de voir quelle importance elles pourraient avoir pour nous, si seulement elles avaient moins souffert du temps. Mais, nous l'avons dit, ce ne sont plus que des fragments et ils ne nous représentent plus qu'une très faible partie de l'ensemble. Tels qu'ils sont cependant, la patience, l'ingéniosité et la science des épigraphistes que nous avons nommés en ont déjà tiré bien des renseignements précieux dont l'histoire littéraire a su faire grand profit. Les fragments nouveaux, habilement reconnus et pertinemment insérés à leur place par M. Wilhelm, ne fournissent pas à leur savant interprète de moins intéressantes découvertes. Il suffira de dire ici que les

¹ Nous avons republié les fragments les plus considérables de ces textes dans notre *Recueil d'Inscriptions grecques*, n^{os} 879, 881, 882, 885.

concours de comédie aux grandes Dionysies peuvent être maintenant reportés avec certitude au moins jusqu'en 487 av. J.-C. et que c'est bien en 472 que Magnès, le prédécesseur d'Aristophane, fut couronné en même temps qu'Eschyle, pour donner l'un ou l'autre exemple des acquisitions notables que vaut à l'histoire le nouveau volume. Il n'est pas possible d'entrer dans le détail, mais tous ceux qui n'ont lu ne fût-ce qu'un simple article de M. Ad. Wilhelm se doutent bien de ce que ce savant peut accumuler de découvertes en quelques pages et comment à propos du moindre débris épigraphique il peut faire preuve d'érudition, de sûreté de coup d'œil, et de méthode prudente. Ici c'est non seulement l'épigraphie attique, mais celle du monde grec tout entier que l'auteur a su passer en revue pour en tirer des renseignements, y rectifier de nombreux passages et proposer ces brillantes restitutions qu'il sème à pleines mains dans tous ses travaux. Aussi est-il superflu de recommander l'étude de son livre à tous ceux qu'intéresse l'histoire politique ou littéraire de l'antiquité.

Toutefois, après avoir rendu justice aux qualités éminentes déployées ici par le savant professeur de Vienne, il faut bien que nous signalions le manque de composition qui frappe dans son ouvrage. Nous savons bien que le souci d'épargner la peine du lecteur varie d'intensité suivant les climats et que le besoin d'ordre et de clarté dans les idées est moins impérieux d'un côté du Rhin que de l'autre; cependant, avec notre mentalité française, il nous est difficile de comprendre qu'un auteur, en se décidant à communiquer le fruit de ses veilles au public, se mette si peu en frais pour lui permettre d'en jouir. Qu'on se figure un ouvrage comme celui-ci, rédigé par un savant français, par M. Foucart par exemple. Comme chaque chose y serait à sa place, comme le lecteur pourrait se laisser guider avec confiance à travers un sujet dont toutes les parties clairement distribuées se présenteraient comme d'elles-mêmes à son attention, comme il saurait toujours d'où il vient et où il va! Au lieu d'un amas de pierres de choix, soigneusement équarries d'ailleurs et souvent même sculptées avec art, le livre présenterait à l'esprit l'idée d'une belle et harmonieuse demeure, où l'on se promènerait à l'aise et où tout serait disposé aussi bien pour les commodités de la vie que pour le plaisir des yeux.

Mais il faut ajouter, à l'honneur de M. Ad. Wilhelm, qu'on n'y trouverait pas une connaissance plus approfondie des mar-

bres comme des institutions attiques, un sens plus délicat du style épigraphique, ni plus de souveraine maîtrise dans les restitutions.

CH. MICHEL.

Matthew Arnold's *Merope* and Sophocles' *Electra*, edited by J. CHURTON COLLINS. Oxford, Clarendon Press, 1906.

La connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité fait partie d'une éducation libérale; la majorité des personnes qui étudient le grec sont incapables d'apprécier littérairement une tragédie classique; une bonne traduction fait mieux comprendre et goûter le théâtre grec que la lecture pénible d'une pièce originale, et mérite d'être expliquée comme telle: voilà les thèses de M. C., et ce qui fait que son édition, destinée au public comme aux classes, est une sorte d'expérience.

La *Méropé* de M. Arnold n'est pas une traduction. C'est un effort remarquable pour produire, avec une donnée antique, une œuvre originale, qui, par les idées, les sentiments, l'économie et la métrique se rapprochât à s'y méprendre d'une œuvre authentique, contemporaine de Périclès.

L'introduction de M. C. renseigne le lecteur sur l'originalité, les mœurs et la composition de la tragédie grecque, pour appliquer ensuite cette pierre de touche à l'œuvre de M. Arnold; le commentaire signale notamment les variantes, les réminiscences classiques, la source (Pausanias) des détails topographiques et le schéma métrique des chœurs. Si M. Arnold n'a pas réussi, comme le note l'éditeur, à faire cadrer le rythme de la strophe et de l'antistrophe, il nous paraît aussi impossible de faire entrer tous les vers du poète dans le schéma du commentateur. La même cause a sans doute produit le même effet. Ailleurs le désir d'éviter l'épineux problème de la *κἀθαρίσις* a fait recourir M. C. à une explication purgative simpliste: la pitié et la crainte sont des éléments perturbateurs de notre nature émotive; le théâtre nous soulage de ce que ces sentiments auraient d'excessif, s'ils n'étaient excités que par les événements de la vie réelle.

Comme terme de comparaison M. C. a ajouté une belle traduction d'*Électre*, la pièce qui présente le plus d'analogies avec *Méropé* et dont Arnold s'est manifestement inspiré. Il montre très bien pourquoi la seconde tragédie nous choque

moins que la première, et comment le poète moderne a pu et dû atténuer les traits par trop païens.

Ce que je ne puis m'empêcher de trouver moins réussi, c'est la thèse suivante : « Dans *Électre*, le châtimement est la conséquence morale d'un crime prémédité et délibérément aggravé; et la liberté de la volonté peut être admise avec autant de raison que l'admet le sens commun dans tout système de législation criminelle. Aegyptus est en effet l'étranger conduit par le Destin, mais le Destin qui le guide n'est guère beaucoup plus que la personnification de la loi morale dirigée par une Providence vigilante. » Le moindre défaut de cette assertion c'est d'être contradictoire avec elle-même.

Faut-il ajouter que ces menues observations n'enlèvent rien au mérite de la tâche qu'entreprend M. Collins? Pour la troisième fois dans l'histoire, le grec subit une éclipse, passagère ou définitive, nul ne le sait; mais ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que, si le public veut bien prendre goût à des livres comme celui-ci, il ne regrettera pas de n'avoir jamais eu l'occasion d'oublier les verbes en μ , comme dirait M. Wilamowitz.

G. DUFLOU.

ALBERT et SODY, Grammaire française à l'usage des classes gréco-latines, Huy, 1907.

Faire une grammaire française en partie double, les règles d'un côté, la genèse des règles de l'autre, ce n'est certes pas une mauvaise idée, seulement c'est une idée difficile à bien réaliser dans la pratique. Si on veut ne mettre en regard que les choses qui sont réellement en rapport intime, les deux textes ne pourront courir parallèlement sans interruption. Il arrivera rarement que la place consacrée au code grammatical et la place consacrée aux notions historiques coïncident. Il faudra donc laisser des blancs tantôt à droite, tantôt à gauche; sinon, les deux textes ne se rapporteront pas. J'en conclus sur ce point qu'il vaut encore mieux paraître moins neuf et fondre les deux textes en un seul, quitte à distinguer par des différences typographiques ce qui est historique et explicatif de ce qui est impératif. Cette disposition forcera d'ailleurs à mettre plus d'unité dans la suite des idées, à composer véritablement un livre.

Si l'idée de ce livre mérite un éloge, nous regrettons de ne

pouvoir en dire autant de l'exécution. Dès la première page on s'étonne et on s'inquiète. La pensée et le langage manquent de précision, de clarté, de rigueur scientifique. La grammaire comparée et la grammaire historique sont des sciences plus compliquées que les auteurs ne l'ont cru. Il ne nous sera que trop aisé de le démontrer en prenant quelques exemples entre mille.

Dès le début on s'aperçoit que nos grammairiens font une confusion continuelle entre les sons et les lettres. Comparez les phrases suivantes : 1. « Les voyelles traduisent des sons qui peuvent se faire entendre seuls »¹. Là, *voyelles* signifie les *signes* des voyelles. 2. « A côté de ces voyelles simples » (elles sont *simples* par rapport aux lettres : il s'agit donc là de voyelles-signes), « il en est qui sont exprimées » (lisez *figurées*, car *exprimées* ne peut se dire que des sons) « à l'aide de deux ou même de trois lettres » (donc *il en est* se rapporte à des voyelles-sons) « et appelées pour cette raison voyelles composées » (passage au sens de voyelles-signes). 3. « Elle est ordinairement brève » (donc la voyelle-son) « lorsqu'elle est suivie d'une lettre redoublée » (donc un *son* suivi d'une *lettre*!). 4. « La voyelle *e* se prononce de diverses façons.... » (donc voyelle-lettre). Plus loin (p. xxii) les auteurs parleront de *permutation de lettres* au lieu de *permutation de sons*. Ces fautes se renouvellent, car elles tiennent à la même cause, à propos des consonnes, des semi-voyelles, des diphtongues. Tout ce que l'on peut dire à la décharge des auteurs, c'est que cette confusion est commune dans les grammaires scolaires. Nous leur en donnons acte bien volontiers, mais qu'ils songent cependant que les grammaires scolaires n'avaient pas la prétention d'être historiques et scientifiques.

Le chapitre de l'article peut offrir aussi de quoi égayer le lecteur. Voici un petit démon d'article femelle qui a l'air de pratiquer la polyandrie : « Devant un nom pluriel l'article était *unes* » (p. xxv). Cette énigme signifie qu'un nom féminin, usité seulement au pluriel pour désigner un objet unique (pincettes, mouchettes), pouvait avoir l'article *unes* : une messe, unes matines, unes vespres bien sonnées sont à demi dites (Rabelais).

¹ A quoi bon traduire *des sons* qui peuvent se faire entendre seuls? Il y a ainsi des rédactions qui ne sont pas médiocrement comiques.

— Voici l'article stoïque : « Cet article indéfini pluriel est devenu *sans peine* les uns » (p. xxv). — Voici l'article accusateur : « L'article indéfini annonce que les êtres désignés par le nom *ne sont pas suffisamment* déterminés » (p. 25). — Voici la préposition transfuge : dans d'*excellents vins*, *de* est compté comme article! (p. 26). — En revanche d'ailleurs, s'il importe de confondre la préposition *de* avec les formes de l'article, il importe de ne pas confondre *des, du* articles définis avec *des, du* articles indéfinis (p. 26). Pourquoi faut-il si précieusement les distinguer ? « Les premiers, *par suite de la préposition*, ne peuvent être employés devant un sujet réel (?), un attribut, un complément attributif ou un complément direct ». Ces mots « les premiers, par suite de la préposition » impliquent que les seconds, les articles indéfinis, n'ont pas la préposition, ou cela ne signifie rien. Les auteurs le croient-ils réellement ? Il serait si facile de dire que c'est identiquement de part et d'autre le même *des*, le même *du*, mais que la fonction est différente, l'expression représentant d'un côté un génitif de possession, de matière, d'auteur, d'origine, etc., de l'autre un génitif partitif dont la fonction de génitif n'est plus sensible ! Mais peut-être la partie historique en regard fournira-t-elle cette explication ? Nullement, on y explique la contraction de *des* et de *es*.

Si on examine les équivalences étymologiques, on y trouve le même manque de rigueur que dans les théories de grammaire générale. *Goupil* vient de *vulpem* (p. xii) : on ne se préoccupe pas de la finale *-il*; *benin* vient de *benigna* et *malin* de *maligna*, *coi* de *quieta* et *dispos* de *dispotus* (p. xxix); *autrui* vient de *alterius* (p. xliii); *chantant* de *cantans* (p. liii). Lucèce a donné *luire*, nocèce *nuire*, placèce *plaire* (p. lxi), tacèce *taire*, ridèce *rîre* (lxii). Les auteurs citent pourtant *plaisir* et *taisir*, mais comme ils ne savent rien des règles de la phonétique ni de l'accent tonique, ils passent sans s'en apercevoir à côté de la solution. A la vérité les auteurs énoncent la loi élémentaire de la persistance de l'accent tonique, mais ils en parlent sans en reconnaître l'importance; c'est pour eux une remarque, une babiole à épingle; et ils en parlent d'une façon si équivoque que, sans les exemples, l'élève comprendrait de travers (p. xxi). Les auteurs ne se sont pas assimilés, loin de là, le contenu du petit livre suranné de Brachet. En voulez-vous un bouquet d'autres preuves ? ils croient que *tisser* peut venir de *teuïre*

(LXXII); que le *gn* de *joignons* représente le *ng* latin de *jungimus* (LXXI); que le participe passé passif *pris* vient de l'indicatif parfait actif *prēsi*; que *puellent* peut se rattacher à *posse* ou à *potēre*; que *v* s'est changé en *r* dans *pourrai*. Ils ne savent pas où est l'accent en latin, puisqu'ils donnent *vestii* comme accentué sur la terminaison (LXVI). Autant d'erreurs grossières que de mots dans un paragraphe comme celui-ci : « de la troisième conjugaison latine viennent *vomir*, *secourir*, *mourir*, *offrir*, *frémir*, *fléchir*, *fouir*, *fuir*, *pâtir*, *courir*, *agir*, *guérir*¹, *surgir* (*surgere* avait d'abord donné *sourdre*)², *gémir* (*gemere* avait d'abord donné *geindre*)... *envahir* (*invadere* a donné *envahir*, tandis que plus tard *evadere* a donné *évader*). » Combien faut-il mettre de points d'exclamation ? Il serait cruel d'insister.

Dans la partie logique et syntaxique, rien n'est amélioré de la grammaire traditionnelle des écoles primaires. On ne nous a pas débarrassés de la *copule* (p. 18, 87). On ne s'avise pas que l'analyse de la phrase en sujet et attribut ne peut avoir de signification qu'en qualité d'analyse *logique*, que c'est embrouiller les choses de distinguer un sujet grammatical et un sujet logique, un attribut grammatical et un attribut logique, des compléments grammaticaux et des compléments logiques. On continue à dire que le gérondif est un participe présent construit avec la préposition *en*. Pas d'amélioration dans la syntaxe des temps et des modes si maltraitée d'ordinaire. Voici un échantillon de rédaction : « On trouve aussi le passé indéfini au lieu du passé défini pour exprimer des *faits historiques qui restent vrais* au moment de la parole. »

Au reste, après la page 81, plus de partie historique, sans qu'on parvienne à s'expliquer cette défection. Est-ce que, à partir de là, il n'y avait plus d'histoire et surtout de grammaire générale à fournir ? Je voudrais pourtant savoir comment *foudre* désigne à la fois un *attribut de Jupiter* et un *grand tonneau* (p. 82); si c'est bien par raison d'euphonie que l'on dit *une rose fraîche éclore* (86), car *frais éclore* me paraît tout aussi euphonique; d'où proviennent les différences d'accord et de non-accord de *nu*, *demi*, *franc de port*, *plein*, *tout*, etc.; quelles affinités

¹ *guérir* n'est même pas d'origine latine.

² *sourdre* est donc l'aîné, et *surgir* le cadet !

et quelles différences il y a entre une *conjonction* et un *adverbe*, une *conjonction* et un *pronom conjonctif*, un *adverbe* et une *préposition*, un *nom* et un *pronom*, un *pronom* et un *adjectif déterminatif*.

Pour résumer notre impression, il nous semble que les auteurs ont entrepris en pleine inconscience du sujet un travail au dessus de leurs forces. Ils ont déposé dans leur livre quantité de *notions isolées* qui sont utiles, un beaucoup plus grand nombre qu'ils croient vraies et qui sont fausses; mais jusqu'ici la *science*, qui est une lumière continue, ne s'y trouve pas. Et cette grammaire a la prétention de s'adresser aux classes gréco-latines! Mais un élève de sixième, qui a reçu l'enseignement d'un vrai grammairien, a des notions plus saines, sinon plus nombreuses, que celles qui sont déposées dans ce travail.

J. FELLER.

MAURICE GRIGAUT, Cours de Composition française. Enseignement secondaire, enseignement primaire supérieur et professionnel. Paris, Henry Paulin et C^{ie}. 2 fr.

Sous le titre de *Préparation générale*, la 1^{re} partie de cet ouvrage recommande aux jeunes gens d'être avant tout sincères, personnels et simples dans leurs travaux de style. Ils puiseront les éléments de ces qualités dans une bonne éducation, des conversations intelligentes, des habitudes d'observation, de réflexion, de raisonnement; ce premier fonds se complètera de la culture littéraire fournie par les lectures indispensables à l'acquisition des idées et à la richesse du vocabulaire.

Des *Conseils généraux* apprennent maintenant aux élèves à bien pénétrer et circonscrire le sens du sujet, à rechercher la réalité et la précision des détails, à suivre un plan simple et rationnel. On trouvera ici des considérations détaillées, et parfois élémentaires, sur les procédés de développement, le choix des mots, la correction grammaticale, etc.

Une dernière partie, *Conseils particuliers*, passe successivement en revue la Lettre, la Description, le Récit, la Dissertation, l'Analyse littéraire, voire même le Procès-verbal ou Rapport technique, et se termine par quelques réflexions sur l'art de parler.

Pour ne découvrir, comme on voit, rien de bien neuf ni de

bien original en la matière, ce petit manuel n'en a pas moins le mérite d'exposer d'une façon simple et claire d'excellentes leçons pratiques où se reconnaît du coup l'homme de métier et d'expérience.

OSCAR PECQUEUR.

W. STUBBS, Histoire constitutionnelle de l'Angleterre.

Édition française avec introduction, notes et études historiques inédites par CH. PETIT-DUTAILLIS. Traduction du texte anglais par G. LEFEBVRE. I. Paris, V. Giard et E. Brière, 1907. XII et 920 p. in-8° (16 francs).

Le livre célèbre de Stubbs est demeuré jusqu'à nos jours ce qu'il était à son apparition il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire la meilleure histoire des institutions anglaises au moyen âge. Sans doute il a vieilli, sans doute aussi le point de vue exclusivement libéral et germanique de l'auteur l'a souvent empêché d'apercevoir toute la complexité des questions qu'il étudiait — mais dans son ensemble l'œuvre demeure solide et il faudrait déjà remercier M. Petit-Dutaillis de l'avoir fait traduire, si nous ne lui devions bien davantage. Cette traduction, en effet, grâce aux appendices qui l'accompagnent, constitue en partie une œuvre originale de haute valeur. M. Petit-Dutaillis a bien vu qu'il était impossible de remettre au point le texte même de Stubbs, et il n'a pu se résigner, d'autre part, à le reproduire sans correctifs. Il l'a donc fait suivre d'une série d'études historiques exposant l'état actuel de la science ou des vues personnelles sur des questions d'importance majeure.

Ces « excursus » au nombre de douze et comprenant environ 150 pages sont dignes de l'auteur de tant d'excellents travaux sur l'histoire d'Angleterre. Nous citerons spécialement parmi eux : L'évolution des classes rurales en Angleterre et les origines du Manoir; Le Folkland. Existait-il une terre publique chez les Anglo-Saxons? (réponse négative); Les Origines de l'Échiquier; La Grande Charte; L'Origine des villes en Angleterre. Ce dernier surtout nous a paru spécialement instructif et appelé à exercer la plus heureuse influence sur les études d'histoire municipale en Angleterre.

En outre M. Petit-Dutaillis a rafraîchi l'annotation de l'ouvrage, soit en renvoyant aux meilleures éditions de textes,

soit en complétant, avec discrétion, les indications bibliographiques. L'édition française de la *Constitutional History* l'emporte donc désormais sur le texte original comme instrument de travail. Elle ne pourra manquer dans aucune bibliothèque historique.

La traduction, due à M. G. Lefebvre et faite sur la sixième édition anglaise, nous a paru très exacte. Ce premier volume s'étend jusqu'à la fin de la période angevine. Espérons que les suivants paraîtront à bref délai.

H. PIRENNE.

FRANS VAN KALKEN, La fin du régime espagnol aux Pays-Bas. Étude d'histoire politique, économique et sociale.

Thèse présentée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université libre de Bruxelles pour l'obtention du doctorat spécial en histoire. Bruxelles, Lebdgue et C^{ie}, 1907, in-8° de 291 pages.

Il est toujours intéressant d'étudier la fin d'une période historique, de voir ce qu'elle a produit et ce qu'elle a laissé à la période suivante. Cependant on avait négligé jusqu'ici la fin du régime espagnol dans notre pays et l'on ignorait comment il avait fait place au régime autrichien. Gachard avait bien, dans les préfaces qu'il rédigea pour ses *Ordonnances des Pays-Bas autrichiens*, expliqué les combinaisons diplomatiques et les événements militaires qui assurèrent à Charles VI la possession de la Belgique, de même qu'il avait analysé les principales réformes introduites dans nos provinces par Louis XIV agissant au nom de son petit fils, Philippe V, mais on connaissait très mal la situation politique, économique et sociale des Pays-Bas à la mort de Charles II.

M. Frans Van Kalken a comblé cette lacune. Mettant à profit les nombreux documents espagnols conservés aux archives générales du Royaume dans le fonds de la *Secrétairerie d'État et de Guerre*, il a pu retracer les principaux faits d'armes de la guerre de la ligue d'Augsbourg propres à notre pays ainsi que les réformes économiques tentées par Maximilien Emmanuel de Bavière, gouverneur de nos provinces depuis 1692. Le personnage de ce gouverneur, le dernier de l'époque espagnole, apparaît nettement dans les pages où l'auteur raconte les

intrigues de cour auxquelles le prince bavarois fut mêlé et les résistances qu'il rencontra dans ses efforts pour relever notre commerce et notre industrie. On suit pas à pas les combinaisons que l'électeur imagina pour obtenir la souveraineté des Pays-Bas et on voit comment les fluctuations de la politique européenne l'obligèrent à être tantôt l'adversaire, tantôt l'allié de Louis XIV. Mais l'intérêt qu'il porte à Maximilien Emmanuel ne fait pas oublier notre pays à M. Van Kalken. Documents en main, le jeune historien décrit longuement la situation matérielle et sociale des provinces belgiques à la fin du XVII^e siècle. On lira avec fruit les chapitres où il explique les tendances protectionnistes des grandes communes, de Bruxelles notamment, les intrigues de cour qui paralysèrent souvent la bonne volonté de Maximilien, les jalousies mesquines de la coterie espagnole, la tyrannie des agents français envoyés par Louis XIV pour réformer l'administration du pays et des membres de la Conférence anglo-batave qui leur succédèrent, enfin, l'état intellectuel et moral des Pays-Bas à la fin du siècle et les résultats du régime espagnol. Tout cela est vivement raconté, et ceux-là même qui ne seront pas, comme l'auteur, enclins à faire un mérite à l'Espagne d'avoir respecté nos libertés au XVII^e siècle, devront reconnaître que ce livre est étayé par une solide érudition et écrit avec une chaleur communicative.

H. LONCHAY.

C. LATREILLE, **Joseph de Maistre et la Papauté**. Paris, Hachette, 1906.

Cet ouvrage ne nous entretient pas de J. de Maistre écrivain ni de la place qu'il doit occuper dans l'histoire des Lettres françaises; c'est le livre du *Pape* et celui de l'*Église gallicane* qu'il veut replacer dans leur ambiance historique. Après avoir fait le tableau des malheurs de la papauté à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, l'auteur montre combien cette défense passionnée de l'autorité du Saint-Siège venait à son heure. Il étudie tour à tour la genèse du *Pape*, les sources du livre, les collaborateurs de de Maistre, les idées théologiques et politiques défendues par lui, son influence sur les contemporains et la postérité.

M. Latreille a utilisé pour son étude le manuscrit du *Pape*,

qui est très différent du texte connu. Un savant lyonnais, Guy-Marie de Place, qui s'était chargé de surveiller l'impression, proposa à l'auteur du *Pape* une foule de corrections heureuses, dont beaucoup ont été faites, au grand profit de l'ouvrage. La correspondance qui s'établit entre ces deux hommes a été conservée : elle comprend quarante-sept lettres, six cahiers d'observations de de Place et de nombreuses feuilles contenant les réponses détaillées de l'auteur. De pareils documents, entre les mains d'un critique sagace comme M. Latreille, ont éclairé d'une lumière nouvelle la double restauration religieuse et politique entreprise par J. de Maistre.

Jamais on n'avait aussi profondément analysé le système de polémique et les idées du vaillant champion de l'ultramontanisme. D'abord, étudiant les citations de de Maistre et ses références, M. Latreille nous le montre plus fougueux que préoccupé d'exactitude. On voit que son éducation aventureuse a négligé souvent les livres indispensables, surtout les sources françaises, qui lui semblaient suspectes *a priori*, et qu'il s'est contenté souvent d'ouvrages de seconde main, ou qu'il a puisé sa connaissance d'un auteur dans quelque réfutation de cet auteur, qu'enfin dans les citations il n'a guère été fidèle ni au texte ni à l'esprit du texte. Ce chapitre des sources du *Pape* (pp. 40-95) est du plus haut intérêt pour un profane, et encore plus — il en reste en France — pour un chrétien gallican.

Ce génie de l'incorrection et de la déformation, qui est inconscient chez de Maistre, qui n'est autre chose que la passion à faire triompher une idée préconçue, a été tempéré, autant qu'il fut possible, par le collaborateur de Lyon. Pour la première fois le rôle de de Place est ici mis en pleine valeur et il méritait de l'être (pp. 96-154) ¹. Grâce aux manuscrits et à la correspondance, l'historien peut étudier les variations de la pensée par les remaniements laborieux du texte. Et ce n'est qu'après cette double étude que M. Latreille aborde l'examen des idées.

¹ Sainte-Beuve avait fait allusion à de Place dans ses articles sur J. de Maistre en 1843. Cf. *Portraits littéraires*, II, 446. Quelques mois après paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} oct. 1843) un article fait d'après une notice nécrologique de F. Z. Collombet sur de Place. Sainte-Beuve en a joint un extrait en appendice du volume précité.

Nous nous abstiendrons d'analyser cette longue discussion qui se laisse difficilement exposer en quelques lignes. De Maistre y apparaît ce qu'il a toujours paru en France, un partisan obstiné de l'absolutisme royal et pontifical; un simplificateur du pouvoir exécutif qui craint le résultat d'un concours de volontés plus que l'arbitraire ou l'incapacité d'une volonté unique; un individualiste effréné qui a la passion de l'unité, chose contradictoire en apparence, mais non pas en réalité : de Maistre protège la liberté de celui qui gouverne, non la liberté de ceux qui sont gouvernés. Pour renforcer le pouvoir, il s'exalte jusqu'au blasphème contre l'esprit moderne et prétend ressusciter le droit public du XII^e siècle. M. Latreille énonce son jugement final en ces termes : « Toute l'histoire moderne proteste contre cette résurrection d'un passé, qui eut ses grandeurs, mais qui stériliserait l'avenir. Peut-on méconnaître à ce point les conditions du développement des nations? Ne les voit-on pas s'orienter vers la distinction complète du domaine civil et du domaine religieux?... » (p. 235).

M. Latreille étudie ensuite la fortune du livre. Elle ne fut pas brillante au début, en 1820. De Maistre mourut sans avoir reçu un remerciement du pape, en 1821. Le clergé inférieur ne le lut pas. Lamennais et de Bonald louèrent l'ouvrage dans de copieux comptes rendus, mais les vrais théologiens le combattirent et le jugèrent sévèrement. Ce n'est que peu à peu et lentement qu'il pénétra dans le public, et Sainte Beuve, en 1843, pouvait encore noter, au début de son étude, l'isolement de « ce nom si à part et orgueilleusement solitaire ». Mais, en 1854 et en 1870, J. de Maistre est devenu presque un père de l'Église.

Pourtant ce n'est pas, croyons-nous, le livre du *Pape* qui a fait proclamer le dogme de l'infailibilité et condamner le gallicanisme. La fortune du livre a plutôt été *concomitante* de la renaissance religieuse. Et la renaissance religieuse elle-même ne fut pas un retour à l'absolutisme du passé : ce fut un mouvement de concentration, de pelotonnement en face du danger, l'audace grandissante de l'esprit moderne. Le mouvement, conçu de la sorte, n'est pas une régression.

Absorbé dans l'examen des travaux théologiques qui jalonnent directement l'argumentation du *Pape*, M. Latreille n'a peut-être pas toujours assez jugé du dehors certaines vues dominantes de de Maistre. Pour le profane, qui essaie de dégager la face éter-

nelle des doctrines du vêtement théologique, la question doit s'élargir. Quand on voit J. de Maistre choisir ses ennemis parmi les noms les plus sacrés même dans la chaîne religieuse, après le premier étonnement on se demande ce qu'il y avait de libéral dans la pensée de pareils adversaires pour attirer les foudres ou les sarcasmes. Averti par lui, on retrouve plus facilement dans le passé sous la gangue théologique l'idée féconde et le fil invisible de l'évolution intellectuelle. De Maistre a vu assez juste dans les origines, s'il se trompe souvent dans les conséquences et les prédictions. Par exemple, au début de l'*Église gallicane*, il attribue à un résidu de l'esprit calviniste la création de l'église gallicane et le jansénisme; c'est en diminuant Bossuet, c'est en rapetissant ou en ridiculisant Pascal, Arnauld, Nicole, Port-Royal, Madame de Sévigné, qu'il jette le discrédit sur toute l'opposition intra-catholique. Il accuse le tiers état de manifester un esprit protestant et calviniste au XVI^e siècle, frondeur et janséniste au XVII^e, philosophe enfin et républicain au XVIII^e. « Le germe calviniste nourri dans ce grand corps, devint beaucoup plus dangereux, dit-il, lorsque son essence changea de nom et s'appela le jansénisme ». Il ne veut pas que les jansénistes se réclament de saint Paul et de saint Augustin, mais de Hobbes. Voilà de belles lueurs et il faudrait changer peu de chose à ces formules pour les transformer en vérité historique. Calvinisme, gallicanisme, jansénisme doivent évidemment leur origine commune à l'esprit de libre examen émancipé par la Renaissance, esprit qui d'ailleurs, si on veut remonter plus haut, s'était exercé en sous-ordre, sur un plus modeste théâtre, dans les disputes religieuses du moyen âge. Les détails de cette filiation sont affaire de textes et de critique philologique; mais, à prendre les choses en somme, De Maistre sait flairer l'ennemi et le désigne à nos soins.

Mais, en rendant justice à la sagacité que met J. de Maistre à découvrir les vellétés d'opposition, il est permis de ne pas les apprécier comme lui, et même de prendre le contrepied de son estimation. Pour nous, la doctrine-mère du jansénisme, celle de la grâce, n'est qu'un déterminisme non encore dégagé de l'enveloppe religieuse et tel qu'il pouvait se manifester chez des savants dans un siècle de foi. Au lieu de le condamner, on y reconnaît un acheminement à une grande théorie philosophique moderne. « Le cœur humain est naturellement révolté », dit

encore de Maistre (*Égl. gall.*, ch. IV), et il part de là pour extirper l'esprit de libre-examen, dont il use cependant avec assez de désinvolture. On pourrait dire avec autant de raison que le cœur humain est naturellement soumis et suiveur, mais acceptons la thèse. De Maistre voudrait étouffer cet esprit sous le principe d'autorité au profit de l'unité religieuse, cet esprit est satanique dans son essence et dans ses résultats : la question, pour un laïc, est de savoir si cet esprit est bon et fécond, ou mauvais et destructeur, ou plutôt dans quelle proportion il est l'un et l'autre. La question est encore de savoir si, quand il s'est dégagé de la passivité première, il peut encore être étouffé par une loi. Eh bien, si le vaillant livre de de Maistre a conquis la loi, a-t-il conquis beaucoup de cœurs et d'esprits à l'obéissance ? Quand on oppose un mur à un mouvement, le mouvement s'arrête, mais il se transforme en chaleur.

J. FELLER.

G. HANOTAUX, **Histoire de la France contemporaine (1871-1900)**. III. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. La constitution de 1875*. Paris, Société d'Édition contemporaine, 1906. 731 pp. in-8°.

L'œuvre hardie, entreprise par l'ancien ministre des affaires étrangères de France, se poursuit sans défaillance, égale à elle-même ; nous voulons dire que l'historien de la France contemporaine, continuant à dominer sa matière avec l'aisance et la lucidité admirables dont il avait fait preuve jusqu'ici, est parvenu, une fois de plus, à défier toute critique sérieuse, tant son objective impartialité reste parfaite, tant il met d'art, — un art vraiment supérieur —, à animer d'une vie intense tout ce qu'il raconte, à répandre à foison au milieu d'un récit, déjà captivant en lui-même, de fins portraits, à l'émailler d'observations de la psychologie la plus perspicace, la plus fouillée, qui fait pénétrer jusqu'au plus profond de l'âme des acteurs de la scène politique ; tant, enfin, il se révèle, de nouveau, comme à la fin de son second volume, profond penseur et philosophe, quand il passe en revue, les appréciant de haut, toutes les constitutions que s'est données la France avant celle de 1875, et quand il apprécie cette dernière. Vraiment, c'est là de la

vraie histoire, de la belle histoire que nous donne M. Hanotaux, et il y doit y avoir, à la lire et à la méditer, une vraie jouissance pour tout Français, contemporain des faits racontés, ou tout Français de la génération actuelle.

Le troisième volume sorti de la plume de M. Hanotaux, pour ne plus traiter du lendemain, resté tragique, de la guerre et de la capitulation (tome I), pour ne plus nous faire assister au duel de l'Assemblée nationale avec Thiers et à la chute retentissante de celui-ci (tome II), est néanmoins d'un intérêt de premier ordre. Il a trait presque ¹ exclusivement à des événements d'ordre intérieur, il n'est qu'une histoire *parlementaire* de la France pendant la seconde présidence de la République. Mais que voyons-nous au cours de ces trois années, allant de la chute du cabinet de Broglie (16 mai 1874) à celle du cabinet de Jules Simon (16 mai 1877)? Nous assistons à la lente et laborieuse formation d'un gouvernement républicain; à l'avènement, semé de difficultés, des partis dits du centre droit et du centre gauche, avec le cabinet Buffet, puis du centre gauche et de la gauche républicaine, avec les ministères Dufaure et J. Simon, après les élections générales nettement républicaines de février-mars 1876. Malgré la présidence du conservateur maréchal Mac-Mahon, malgré le régime hybride du septennat présidentiel, en dépit du vote à une infime majorité des lois constitutionnelles de février 1875 et de l'existence, en 1876, d'un sénat resté centre droit, la République, on peut le dire, est enfin debout, et tout annonce dès cette époque que la victoire restera définitivement aux partis de gauche. Nous voyons même se marquer déjà crûment la distinction entre le parti opportuniste que soutient et qu'inspire Gambetta et le parti républicain avancé, l'extrême gauche, où brillaient — *quantum mutati!* — les noms de Spuller, de Challemel-Lacour, d'Allain-Targé, à côté de ceux de Naquet, de Ch. Floquet, de Madier de Montjau, de Le Blanc, de Clémenceau, de Brisson, et de tant d'autres illustres politiciens, disparus aujourd'hui, ou qui ont été un peu plus tard au premier rang. Il n'est pas jusqu'aux

¹ Un seul chapitre, et encore en partie seulement, est consacré à ce qu'on a appelé l'*Alarème de 1875*, c'est-à-dire aux menaces de rupture entre la France et l'Allemagne, grâce à la révoltante attitude de Bismarck.

futurs présidents, jusques et y compris M. Fallières, qui n'apparaissent avec leurs professions de foi à la veille du scrutin de 1876, celui qui décida de l'avènement définitif du régime républicain.

Toute cette période de transition politique, pour ainsi parler, qui se place entre le règne des droites, de 1871 à 1875, et celui des gauches, revit, grâce au talent de l'écrivain, dans une intensité de vérité et une variété superbe de couleur, sans que jamais le lecteur se perde ni s'égare au milieu de ces mille combinaisons et jeux de la bataille parlementaire, qui vont être de règle dans l'histoire des ministères de la troisième république. Au contraire, nous tenons, comme en mains, avec l'auteur, tous les fils des intrigues des partis, et il semble que ce soit l'historien lui-même qui les noue et dénoue à son gré, comme le ferait un pur dramaturge, alors qu'il ne fait que laisser parler et agir les acteurs qui s'agitent sur le devant ou dans les coulisses de la scène parlementaire. Tout est extraordinairement vivant, tout se trouve en plein relief, tout devient lucide sous sa plume, et le lecteur se sent comme emporté par l'allure d'un récit sobre et net, vif et souvent pimpant même, tant les trouvailles exquises de mots et d'images y abondent.

Nous ne saurions assez recommander à tous ceux qu'intéresse le spectacle de la vie publique chez notre grande voisine du sud la lecture attentive de livres tels que ceux que M. Hanotaux donne à ses concitoyens. Il faut de semblables œuvres, dues à des penseurs et à des hommes ayant pratiqué eux-mêmes la politique, pour bien comprendre les événements qui se sont déroulés en France en ces dernières années : car tous les partis actuels, nous les voyons, dans le récent volume de M. Hanotaux, se constituant, constitués même, ayant pris déjà position vis-à-vis de la nation souveraine; nous apprenons d'où ils sont sortis, sous l'influence de quelles circonstances ils se sont formés, comment se sont élaborés leurs programmes, formés leurs états-majors. A assister ainsi à leur naissance et à les suivre dans leurs premières manifestations, ne nous rendons-nous pas un meilleur compte de leur action actuelle? n'aurons-nous pas, au surplus, précieux résultat, une morale à tirer de la constatation de l'évolution incessante des partis sous l'égide d'une République désormais incontestée?

F. MAGNETTE.

V. GIRAUD, **Livres et questions d'aujourd'hui**. Paris Hachette. 1907. 1 vol. in-12. Prix : fr. 3.50.

Dans ce volume M. Giraud a recueilli des articles écrits ces dernières années dans la *Revue des Deux Mondes*, la plupart à propos de livres parus.

C'est donc un recueil, mais un peu aussi — et quelle que soit la diversité des sujets traités — un livre.

Il y a unité, sinon de sujet, au moins de préoccupation.

C'est la question religieuse qui sollicite particulièrement l'attention de M. Giraud ; et il prend soin de nous dire, dans sa préface, que considérer la littérature française par ce côté, c'est non seulement être très conforme à la réalité des faits, mais aussi se placer au point de vue le plus haut d'où l'on puisse l'envisager.

M. Giraud est tout à fait dans le large sillon qu'a tracé Brunetière. On fera bien, en le lisant, d'avoir présentes à l'esprit les idées qui étaient familières au maître touchant la science, la morale, la religion.

Quand M. Giraud regrette la sévérité de M. Rébelliau « pour l'éloquent adversaire de Jurieu et de Richard Simon » (p. 70), ou qu'il écrit : « le désir d'unité morale est une forme et une conséquence de l'instinct social » (p. 180), ou bien qu'il reprend pour son compte la parole de Schérer : « une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse » (p. 189), — ce sont de vieilles connaissances que nous saluons au passage. Je cite encore : « La grande objection, l'objection classique qu'on lui oppose (au catholicisme), c'est qu'il est en contradiction irrémédiable, absolue avec la science, et, comme tel, il apparaît, dit-on, comme une forme manifestement périmée de la pensée humaine. L'objection n'est pas très forte : elle ne saurait émouvoir quiconque a médité la célèbre théorie de Pascal sur les trois « ordres » de réalités et de connaissances, et quiconque, d'autre part, a suivi les discussions instituées en ces dernières années non seulement par des penseurs, mais par des savants contemporains, sur la critique des sciences. »

Pour les discussions instituées sur la critique des sciences entendez : « Nous ne connaissons rien que de relatif : cela veut dire, avant tout, que nous ne connaissons rien qui ne soit engagé dans un système de « relations », et rien, par conséquent, dont le caractère ne soit déterminé pour nous, ou dont la définition

ne nous soit donnée par ces relations mêmes, au lieu de l'être par son essence » (Brunetière. Sur les Chemins de la croyance, p. 141).

Effectivement, s'il faut croire ce que nous disent les savants, voilà qui paraît bien devoir être une acquisition définitive de la pensée contemporaine.

Mais la théorie de Pascal sur les trois ordres de réalités et de connaissances m'intéresse davantage. On la trouve dans la lettre à la reine Christine (Pensées et opuscules; éd. Brunschvicg, Hachette, 1904, p. 111) et dans deux fragments des *Pensées* (ibid., nos 460 et 793), dont le second est mémorable. Les trois ordres sont celui de *la chair*, celui de *l'esprit* et celui de *la sagesse* ou de *la charité*.

De ces très vieilles catégories scolastiques (sens — intelligence — volonté avec sentiment) Pascal tire un parti étonnant. Elles deviennent avec lui pleines de vie et de couleur. Il marque profondément l'abîme qui les isole l'une de l'autre et la gradation dans laquelle pourtant elles se présentent à nous. Le point culminant et le but du morceau (n° 793) est aux paroles : « Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ comme si cette bassesse était du même ordre que la grandeur qu'il venait faire paraître. » Pascal termine : « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, sur-naturel. »

Autant j'admire le morceau de Pascal, aussi peu je vois quel rare appoint il peut être à l'apologétique d'aujourd'hui.

Cela est d'un autre ordre! s'en vont-ils répétant après Pascal; et *cela*, dans l'espèce, c'est la religion. « Que me parlez-vous des rapports de la science et de la religion? celle-ci est en dehors, au dessus de la raison et de la science; elle est *d'un autre ordre*. »

Puisqu'il en est ainsi, l'apologétique n'a plus de raison d'être; et, comme M. Faguet le fait observer, Brunetière eût dû nous donner, au lieu de son apologétique, une analyse de la foi religieuse.

Mais en est-il bien ainsi? J'ai peur que non.

Le christianisme, dans son origine et, sans doute, dans l'esprit de son fondateur; fut essentiellement une morale fondée sur de hautes espérances. Alors il était bien de ce troisième ordre que

Pascal a appelé l'ordre *de la sagesse* ou *de la charité*. Mais au contact du monde gréco-romain il s'est érigé en vaste système dogmatique.

Depuis lors, et de plus en plus, l'Église a été maîtresse de doctrine et elle a eu, elle a imposé, elle imposait hier dans son Syllabus, des vues, non seulement sur des questions que la science ne résout pas (absolu; origine et fin de l'homme), mais sur l'histoire du monde et sur l'histoire de l'homme.

Le jour où elle reconnaîtrait, en donnant naturellement à ces paroles le sens original, qu'il n'y a qu'une exégèse, qu'une histoire, qu'une cosmologie, comme il n'y a qu'une chimie et qu'une mathématique (Loisy), elle irait singulièrement à l'encontre de son passé et de toute l'histoire de l'apologétique. Qui douterait de ces « conflits », ou, pour ne pas préjuger, de ces « contacts » avec la science, n'aurait qu'à lire les deux volumes tout pleins d'intérêt que M. Houtin a consacrés à la question Biblique au XIX^e et au XX^e siècle. Il y apprendrait aussi que — tandis qu'à lire les livres de Brunetière et de M. Giraud on pourrait croire que le règne de Renan est définitivement passé (« qui abandonnerait sa foi, aujourd'hui, pour des raisons d'exégèse? ») — au contraire on dirait que l'œuvre de Renan ne fait vraiment que commencer à « sortir » tous ses effets, atteignant enfin ceux-là à qui elle s'adressait surtout, les membres du clergé français.

Et n'est-ce pas hier que l'abbé Houtin quittait l'Église « pour des raisons d'exégèse » ?

Si les sectes protestantes souffrent moins du malaise, si les grands théologiens allemands peuvent traiter l'histoire avec une si grande liberté d'allure sans forfaire à leur conscience religieuse, c'est précisément dans la mesure où ils n'ont pas fait descendre le christianisme de l'ordre *de la charité* dans l'ordre *de l'esprit*.

M. Giraud a beaucoup de confiance dans la capacité d'adaptation, d'appropriation et de renouvellement que l'idée catholique a montrée à travers l'histoire.

Il n'est pas moins optimiste quand il parle de la masse du peuple français. « Dans l'ensemble même, elle est foncièrement attachée à la religion traditionnelle.... Tous les paradoxes qu'elle a entendu développer sur « la morale scientifique » ou « la morale laïque » n'ont pas entamé son robuste bon sens. Ce *Bloc* enfariné ne lui dit rien qui vaille (le mot est bon).... elle demande

aux théoriciens des morales nouvelles de lui montrer un seul saint Vincent de Paul » (p. 189). Sans rechercher jusqu'à quel point ces morales se proposent justement de susciter des saint Vincent de Paul, je me permettrai d'émettre des doutes sur la valeur des deux arguments : « la France contemporaine est le pays du monde qui donne le plus pour les missions et pour le Denier de Saint Pierre ; et c'est aussi le pays qui fournit le plus de missionnaires. » M. Giraud convient d'ailleurs de la faiblesse du premier. Peut-être ne faut-il pas trop faire à M. Giraud un grief de cet optimisme : c'est une forme de sa forte conviction, un peu aussi une façon d'encourager dans des temps difficiles ; et l'on a, à la suite, un bel appel au travail, à la concorde et à la modération à l'adresse des catholiques de France.

On trouvera dans le livre de M. Giraud un compte rendu et une appréciation sur les principales éditions des *Provinciales* et des *Pensées* et sur les derniers livres parus au sujet de Pascal. Peut-être ce retour à Pascal qui se manifeste depuis une vingtaine d'années est-il plus détaché, plus curieux que ne veut bien le penser M. Giraud.

Un autre article est consacré au livre de M. Rebbliau sur Bossuet.

Le plus long, le plus intéressant, et, je pense bien, le meilleur traite de l'*Œuvre de Sainte-Beuve*.

Le volume se termine par des *Notes sur la littérature suisse contemporaine* parues dans la *Revue Latine*.

Encore deux mots :

M. Giraud aime à tirer de l'histoire de grandes leçons et à dégager, dans l'œuvre d'un Pascal ou d'un Bossuet, ce qu'il y a d'encore « actuel ». C'est évidemment son droit. Mais il est des gens qui ne portent pas dans ces études les préoccupations du présent et reconstruisent le passé pour le plaisir ou l'exercice de l'esprit. C'est peut-être là aussi un droit, et que M. Giraud ne respecte pas toujours, il s'en faut. Dans son livre sur Pascal, on était déjà choqué d'une note aiguë dans ce sens lancée à M. Brunschvicg.

Pourquoi aussi disputer si Pascal est plus grand que Voltaire ? Pascal a sa gloire, très grande ; Voltaire a la sienne, très grande, mais d'un autre ordre.

J. HARDY.

F. PAULSEN, **Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwicklung**. Leipzig, B. G. Teubner, 1906 (*Aus Natur und Geisteswelt*, T. 100). 192 p. Prix : broché, 1 M.; relié, 1 M. 25.

Personne n'était mieux désigné pour écrire ce petit volume que M. F. Paulsen, l'auteur bien connu de l'histoire de l'enseignement classique depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours¹. Car, sans une connaissance approfondie de la matière, il n'était pas possible de présenter, dans un tableau de dimensions si réduites, le développement de l'éducation et de l'instruction. M. Paulsen s'est acquitté de sa tâche avec la perfection d'un maître. A certains points de vue, le résumé est même supérieur au grand ouvrage et peut être considéré comme une espèce de complément. En effet, on n'y trouve pas seulement l'histoire des études classiques, mais encore celle des écoles primaires et jusqu'à celle des écoles professionnelles; et puis on y aperçoit plus clairement les traits distinctifs de chaque période et les tendances dominantes du mouvement. Enfin il y a un chapitre final très suggestif, dans lequel M. Paulsen, après avoir encore une fois montré les courants principaux de l'évolution, essaie d'en déterminer la direction probable pour l'avenir. Pour ma part, je ne peux pas, il est vrai, accepter en tout ce qu'il expose et présume dans ce chapitre; mais du moins a-t-il le mérite de nous faire connaître, dans leur portée générale, les grandes questions pédagogiques qui sont agitées actuellement dans son pays, et bien qu'il ne s'occupe que de l'Allemagne, beaucoup de choses qu'il touche, s'appliquent d'une certaine manière aussi aux autres nations et sont propres à servir d'orientation à quiconque désire avancer sur le terrain de l'éducation et de l'instruction.

J'ajoute que l'ouvrage est écrit dans un style clair, simple, facile, parfois piquant, qui en rend la lecture très agréable et très attachante.

P. HOFFMANN.

¹ F. PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts vom Ausgang des Mittelalters bis auf die Gegenwart mit besonderer Rücksicht auf den klassischen Unterricht*. 2 vol., 2^e éd., 1896.

ACTES OFFICIELS

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN EN 1907.

Rhétorique des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE.

Gouvernement de Pisistrate.

Mesures prises par lui pour empêcher le dépeuplement des campagnes au profit de la ville.

Le « territoire exempt. »

Διώκει ὁ Πεισίστρατος τὴν πόλιν μετρίως καὶ μᾶλλον πολιτικῶς ἢ τυραννικῶς· ἔν τε γὰρ τοῖς ἄλλοις φιλόανθρωπος ἦν καὶ πρᾶος καὶ τοῖς ἀμαρτάνουσι συγγνωμονικός, καὶ δὴ καὶ τοῖς ἀπόροις προεδάνειζε ¹ χρήματα πρὸς τὰς ἐργασίας ², ὥστε διατρέφεσθαι γεωργοῦντας. Τοῦτο δ' ἐποίει δυοῖν χάριν, ἵνα μήτε ἐν τῷ ἄστεϊ διατρίβωσιν, ἀλλὰ διεσπαρμένοι κατὰ τὴν χώραν, καὶ ὅπως εὐποροῦντες τῶν μετρίων καὶ πρὸς τοῖς ἰδίοις ὄντες μὴτ' ἐπιθυμῶσι μήτε σχολάζωσιν ἐπιμελεῖσθαι τῶν κοινῶν· ἅμα δὲ συνέβαιναν αὐτῷ καὶ τὰς προσόδους ³ γίνεσθαι μείζους ἐξεργαζομένης τῆς χώρας· ἐπράττετο γὰρ ἀπὸ τῶν γιγνομένων δεκάτην. Διὸ καὶ τοὺς κατὰ δήμους κατεσκεύασε δικαστὰς καὶ αὐτὸς ἐξῆι πολλάκις εἰς τὴν χώραν ἐπισκοπῶν καὶ διαλύων τοὺς διαφερομένους, ὅπως μὴ καταβαίνοντες εἰς τὸ ἄστε παραμελῶσι τῶν ἀγρῶν. Τοιαύτης γάρ τινος ἐξόδον τῷ Πεισιστράτῳ γιγνομένης συμβῆναι φασὶ τὸ περὶ τὸν ἐν τῷ Ὑμητῷ γεωργοῦντα τὸ κληθὲν ὕστερον χωρίον ἀτελές. Ἰδὼν γάρ τινα ἐπιμελῶς πέτρας ⁴ σκάπτοντα καὶ ἐργαζόμενον, διὰ τὸ θαυμάσαι τὸν παῖδα ⁵ ἐκέλευεν ἐρέσθαι τί γίνεται ἐκ τοῦ χωρίου· ὁ δ' « ὅσα κακὰ καὶ δύναι » ἔφη, « καὶ τούτων Πεισίστρατον δεῖ λαβεῖν τὴν δεκάτην. » Ὅ μὲν οἶν ἄνθρωπος ἀπεκρίνατο αὐτὸν ἀγνοῶν, ὁ δὲ Πεισίστρατος ἡσθεὶς διὰ τὴν παρηγορίαν καὶ τὴν φιλεργίαν ἀτελῆ ἀπάντων ἐποίησεν αὐτόν.

1 avancer — leenen, voorschieten.

2 s.-e. γῆς.

3 revenus — inkomsten.

4 sol pierreux — steenachtige grond.

5 esclave — slaaf.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

VERSION LATINE.

Heureux choix de
l'emplacement de Rome.

Urbi locum, quod est ei, qui diurnam rem publicam serere conatur, diligentissime providendum, incredibili opportunitate Romulus delegit. Hoc vir excellenti providentia sensit ac vidit, non esse opportunissimos situs maritimos urbibus eis, quae ad spem diurnitatis conderentur atque imperii. Primum quod essent urbes maritimae non solum multis periculis oppositae, sed etiam caecis. Nam terra continens adventus hostium, non modo expectatos, sed etiam repentinos multis indiciis et quasi fragore quodam et sonitu ipso ante denuntiat; neque vero quisquam potest hostis advolare terra, quin eum non modo esse, sed etiam qui, et unde sit, scire possimus. Maritimus vero ille et navalis hostis ante adesse potest, quam quisquam venturum esse suspicari queat; nec vero quum venit, prae se fert aut qui sit, aut unde veniat aut etiam quid velit.

Est autem maritimis urbibus etiam quaedam corruptela ac demutatio morum: admiscentur enim novis sermonibus ac disciplinis, et importantur non merces solum adventitiae, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis institutis manere integrum. Jam qui incolunt eas urbes, non haerent in suis sedibus, sed volucris semper spe et cogitatione rapiuntur a domo longius; atque etiam quum manent corpore, animo tamen excurrunt et vagantur.

Sed tamen in his vitiis inest illa magna commoditas: et, quod ubique gentium est, ut ad eam urbem, quam incolas, possit adnare¹, et rursus, ut id quod agri efferant sui, quascumque velint in terras portare possint ac mittere.

Qui potuit igitur divinius et utilitates complecti maritimas Romulus et vitia vitare quam quod urbem perennis annis et aequabilis et in mare late influentis posuit in ripa, quo posset urbs et accipere ex mare (sic), quo egeret, et reddere, quo redundaret?

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

La vraie science et la vraie étude de l'homme c'est l'homme.

De ware wetenschap en de ware studie des menschen is de mensch.

Die wahre Wissenschaft und das wahre Studium des Menschen ist der Mensch.

1. *Adnare* = arriver par eau. — Over zee aangebracht worden.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

Een leven in ledigheid gesleten is een vroege dood.

Ein unnütz Leben ist ein früher Tod.

Une vie oisive est une mort anticipée.

Rhétorique des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE, OU ANGLAISE.

Troisième langue.

Wetenschap is macht.

Wissenschaft ist Macht.

Knowledge is power.

Rhétorique des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Troisième langue.

De arbeid is 's Menschen zegen.

Die Arbeit ist des Menschen Segen.

Rhétorique des humanités modernes (Section industrielle et commerciale).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ANGLAISE.

Quatrième langue.

Where there is a will there is a way.

Rhétorique des humanités modernes (Section scientifique).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**I. — Montrez que le XVII^e siècle a été, pour la Belgique, un siècle de malheur.

II. — A quelle époque et dans quelles circonstances fut consommée la ruine politique et économique de Louvain, Dinant et Bruges?

III. — Qu'appellez-vous *principe des nationalités*? — Quelle est son origine? — A la faveur de quelles circonstances s'est-il développé? — Quels changements l'application de ce principe a-t-elle amenés dans la carte de l'Europe du XIX^e siècle?

IV. — Faites ressortir les conditions dans lesquelles se trouve le port d'Anvers. Traiter spécialement les points suivants : 1° situation géographique de ce port ; 2° importance de son aire commerciale ; 3° ses installations et son outillage ; 4° son mouvement d'importation et d'exportation.

V. — Comment ferez-vous pour marquer sur une sphère tous les lieux situés à 555 kilomètres de Bruxelles ?

Seconde des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

L'amour maternel.

De moederliefde.

Die Mutterliebe.

Seconde des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

O zalig een kind nog te zijn !

O selig ein Kind noch zu sein !

Heureuse enfance !

Seconde des humanités modernes (Section industrielle et commerciale).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Troisième langue.

De Oogst.

Die Ernte.

Troisième des Humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION LATINE.

Après un roi guerrier un roi
législateur occupe le trône
de Rome.

Quibus¹ quum esse praestantem Numam Pompilium fama ferret,
praetermissis suis civibus, regem alienigenam sibi ipse populus adscivit;
eumque ad regnandum, Sabinum hominem, Romam Curibus² accivit. Qui

¹ Sc. virtute et sapientia.

² Cures, ium = capitale du pays des Sabins. — Hoofdstad van het land der Sabijnen.

homines romanos instituto Romuli bellicis studiis ut vidit incensos, existimavit eos paulum ab illa consuetudine esse revocandos. Ac primum agros, quos bello Romulus ceperat, divisit viritim civibus docuitque sine depopulatione atque praeda posse eos, colendis agris, abundare commodis omnibus; amoremque eis otii et pacis injectit, quibus facillime justitia et fides convalescit, et quorum patrocinio maxime cultus agrorum perceptioque frugum defenditur.

Idemque Pompilius et auspiciis majoribus¹ inventis, ad pristinum numerum duo augures addidit, et sacris e principum numero pontifices quinque praefecit; et animos propositis legibus his, quas in monumentis habemus, ardentes consuetudine et cupiditate bellandi religionum (*sic*) caerimoniis mitigavit; omnesque partes religionis statuit sanctissime. Idemque mercatus, ludos, omnesque conveniendi causas et celebritates² invenit; quibus rebus institutis, ad humanitatem atque mansuetudinem revocavit animos hominum studiis bellandi jam immanes ac feros. Sic ille quum undequadraginta annos summa in pace concordiaque regnavisset, excessit e vita, duabus praeclarissimis ad diuturnitatem reipublicae rebus confirmatis, religione atque clementia.

Troisième des humanités anciennes (Section latine),

THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Des devoirs de l'Enfance.

Chaque âge a ses devoirs : ne doutez pas que l'enfance même n'ait les siens qui commencent aussitôt qu'elle est apte à s'instruire. Ce serait une erreur de penser qu'il faille toute la maturité des ans pour comprendre le bien et le mal. En effet cette intelligence naît et croît avec nous. L'éducation³ et l'exemple la fortifient, mais elle fut déposée par Dieu au fond de notre cœur. Ne craignez donc pas de trop vous adresser à la conscience⁴ de l'enfant; craignez bien plutôt de ne pas l'émouvoir assez. Il n'est rien d'utile et de bon qu'il ne soit facile de persuader à la jeunesse, il n'est pas d'obligation qu'on ne puisse lui rendre aimable et douce. L'étude même peut devenir pour elle un amusement et une source de bonheur. Ce ne sont pas seulement les mots d'une langue étrangère que l'enfant apprend : ce sont des idées dont il nourrit son esprit. Plus il étudie, plus il conçoit par lui-même des choses nouvelles, plus aussi il jouit de sa raison. Son cœur est pur, sa vie dégagée de soins et d'inquiétudes, et il n'aura jamais à se repentir de ses premières années, s'il les applique à un travail utile et quotidien.

¹ Auspicia majora = réservés aux magistrats supérieurs. — Aan de hoogere magistraten voorbehouden.

² Celebritas = solennité. — Plechtigheid

³ Institutio.

⁴ Conscientiam interrogare..

Troisième des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

Le Vent.
De Wind.
Der Wind.

Troisième des humanités anciennes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.

Seconde langue.

Door een onweder verrast.
Ueberraschung vom Gewitter.
Surpris par l'orage.

Troisième des humanités anciennes (Section grecque-latine).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU ANGLAISE.

Troisième langue.

Dorp en stad in den zomer.
Dorf und Stadt im Sommer,
The village and the town in summer.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêtés royaux des 8 et 28 août et 12 septembre 1907, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Smedts (F.-A.), Dr en philos. et lettres (philol. germanique), prof. d'allemand à l'A. R. d'Anvers; Paumen (M.-E.-H.), Dr en philos. et lettres (philol. german.), prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. de Mons; Pleyers (J.-M.), Dr en sciences phys. et mathém., prof. de mathémat. (sect. des humanités modernes), à l'A. R. de Namur; Valentin (G.-T.-F.-J.) prof. agr. de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, préfet des études à l'A. R. de Tournai; Froidmont (J.-J.), Dr en philos. et lettres (philol. german.), prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. de Tournai; Van de Weyer (H.-J.), Dr en philos. et lettres (philol. german.), prof. de flamand à l'A. R. de Bruges; Claes (P.-A.), Dr en sciences phys. et mathématiques, prof. de mathém. à l'A. R. d'Ixelles; Maes (L.-V.-J.-M.), Dr en philos. et lettres (philol. classique), surv. à l'A. R. de Malines; Van Passel (F.-E.-J.), Dr en philos. et lettres (philol. german.), prof. de flamand à l'A. R. d'Ostende; Verdeyen (R.), Dr en philos. et lettres (philologie germanique), prof. de flamand et d'allemand à l'A. R. d'Ostende; Willière (E.-J.-S.), Dr en philos. et lettres, second prof. de français à l'A. R. d'Ostende; Van Puyvelde (L.), Dr en philos. et lettres (philol. germanique), prof. de flamand (sect. des human. modernes) à l'A. R. de Gand; Noirfalize (C.-A.-J.), prof. agr. de l'enseignem. moyen du degré supér. pour la philol.

classique, prof. de 7^e latine dédoublée à l'A. R. de Liège; Weemaes (R.-H.), Dr en philos. et lettres (histoire), prof. d'hist. et de géographie à l'A. R. de Malines.

Par arrêté royal du 12 août 1907, la démission offerte par M. Descamps (L.) de ses fonctions de professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Mons, est acceptée.

L'intéressé est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 26 août 1907, la démission offerte par M. Verelat (G.-H.-E.), professeur à l'athénée royal de Chimay, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

Par arrêté royal du 28 août 1907, la démission offerte par M. Lambotte (J.-J.-E.), préfet des études à l'athénée royal de Charleroi, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

Par arrêté royal du 16 septembre 1907, la démission offerte par M. Fincœur (P.), professeur à l'athénée royal de Huy, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

ATHÉNÉES ROYAUX. — TRAITEMENTS EXCEPTIONNELS EN 1907.

Par arrêté royal du 24 juillet 1907, une augmentation exceptionnelle de traitement de quatre cents francs (fr. 400) l'an est accordée à M. Ghaye, Julien.

Une de trois cents francs (fr. 300) l'an est accordée à MM. Muller, Pierre; Meugens, Gérard; Van Steenweghen, François; Gallet, Rufin; Preud'homme, Léon; Straetmans, Jacques; Molitor, Lucien; Grubben, Richard; Bolinne, Guillaume, et Berchem, Frédéric.

L'augmentation exceptionnelle de traitement accordée, par l'arrêté du 25 mai 1900, à M. Boonen, Louis, est portée à huit cents francs (fr. 800) l'an.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Concours universitaire pour 1905-1907.

Résultats définitifs.

Les concurrents désignés ci-après, ayant obtenu au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune des deux épreuves du concours, ont été proclamés :

1^o Premier en *philologie classique* avec 62 points sur 100, M. Legier, Elphège-Léon-Alfred-Arthur, né à Bruxelles, reçu docteur en philosophie

et lettres (groupe : philologie classique) par l'université de cette ville, le 19 juillet 1905.

M. Prickartz, Jules-Camille-Gérard, né à Verviers, candidat en philosophie et lettres (groupe : philologie classique), élève de l'université de Louvain, a obtenu une mention honorable avec 60 points sur 100;

2^o Premiers *ex æquo* en *philologie romane* avec 90 points sur 100, MM. Polderman, Fabrice-Fernand-André, né à Nieupoort, candidat en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique), élève de l'université de Gand, et Thomas, Lucien-Paul-Georges Guillaume, né à Liège, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie romane) par l'université de cette ville, le 17 octobre 1904;

3^o Premiers *ex æquo* en *philologie germanique* avec 91 points sur 100, MM. Blyau, Albert-Pierre, né à Gand, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) par l'université de cette ville, le 17 juillet 1906, et Stracke, Désiré-Adolphe, né à Anvers, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique) par l'université de Louvain, le 4 octobre 1904;

4^o Premier en *philosophie* avec 85 points sur 100, M. Hoffmans, Jean-Léon-François, né à Braine-le-Comte, élève de l'université de Louvain.

Concours universitaire pour 1907-1908 (délai six-huit mois).

DÉSIGNATION DES QUESTIONS À TRAITER À DOMICILE.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

1^{er} GROUPE. — *Philologie classique.*

- 1^o On demande une étude sur la doctrine de l'*Epinomis*;
- 2^o La vie et l'œuvre du poète comique Cæcilius;
- 3^o On demande une étude sur *Hypatès*;
- 4^o La critique littéraire au temps d'*Horace*.

2^e GROUPE. — *Philologie orientale.*

- 1^o Théorie de la connaissance d'après le *Nyāya*;
- 2^o L'esclavage en droit musulman;
- 3^o On demande une étude sur *Théodore bar Komi*;
- 4^o Rechercher dans la littérature épique persane et dans les ouvrages pehlvis les traces de traditions relatives aux *Achéménides*.

3^e GROUPE. — *Philologie romane.*

- 1^o On demande une contribution à l'histoire de l'orthographe française;
- 2^o André de la Vigne, sa vie et son œuvre;
- 3^o Bourdaloue et la Bible.

4^e GROUPE. — *Philologie germanique.*

- 1^o Faire une étude sur les nouvelles de Th. Storm;
- 2^o Étudier les caractères des *vices* dans les plus anciennes moralités anglaises;
- 3^o Étude sur les visions de Sœur Hadewijch.

5^e GROUPE. — *Philosophie et droit naturel.*

- 1^o Exposer et critiquer la *Philosophie de l'Art* de H. Taine;
- 2^o Faire une étude critique sur les travaux philosophiques d'Elie Rabier;
- 3^o Faire une étude critique des idées de Spinoza et des origines historiques sur la connaissance du troisième genre;
- 4^o Analyser le sentiment de l'effort et examiner si nous y avons conscience de notre activité.

6^e GROUPE. — *Histoire.*

- 1^o On demande une étude sur les châtelains dans le comté de Flandre avant le XIV^e siècle;
- 2^o Faire l'histoire de S^t Albert de Louvain, avec étude spéciale du *Vita Alberti*;
- 3^o Faire l'étude de l'origine et du développement des châtelains en Flandre;
- 4^o On demande une contribution à l'histoire de la contre-Réforme dans les Pays-Bas catholiques.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — CONSEILS ACADÉMIQUES.

Par arrêté royal du 5 août 1907, MM. Hoffmann (P.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, et Gravis (A.), professeur ordinaire à la faculté des sciences, sont respectivement nommés secrétaires du conseil académique des universités de Gand et de Liège, pour l'année académique 1907-1908.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ÉMÉRITAT.

Par arrêté royal du 22 juillet 1907, M. Discailles (Ernest), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est déclaré émérite et déchargé de son enseignement.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Aux termes de trois arrêtés royaux du 1^{er} octobre 1907, sont chargés de faire, dans la faculté de philosophie et lettres, en remplacement de M. le professeur émérite Discailles :

M. Vanhoutte (H.), chargé de cours dans la faculté, le cours de notions sur l'histoire contemporaine;

M. Séverin (F.), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'athénée royal de Bruxelles, homme de lettres, les cours d'histoire de la littérature française, d'exercices pratiques et critique littéraire, en français, et d'exercices de lecture et de diction françaises;

M. Counson (A.), docteur en philosophie et lettres, le cours de notions sur les principales littératures modernes (*partim*).

M. Counson fera également le cours d'exercices de rédaction à l'école préparatoire du génie civil.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ÉMÉRITAT.

Aux termes d'un arrêté royal du 1^{er} octobre 1907, M. Demarteau, Joseph, ancien directeur de l'école normale des humanités, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres avec rang de professeur ordinaire, est déclaré émérite et déchargé de son enseignement.

PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE, EN LANGUE NÉERLANDAISE,
XVII^e PÉRIODE.

Par arrêté royal du 25 septembre 1907, le prix triennal de littérature dramatique, en langue néerlandaise, XVII^e période, est décerné à M. Verhulst (R.), pour son ouvrage intitulé : *Semini's Kinderen*, drame en cinq actes, en tenant compte de ses autres ouvrages : *Mariolijn*, *De Gewenschte Karel*, *De Admiraalsvlag* et *Rozemarijntje*.

Le montant du prix, en argent, alloué à M. Verhulst est fixé à 1,200 fr.

PRIX ANTOINE BERGMANN. — NOMINATION DU JURY.

Par arrêté royal du 18 août 1907, sont nommés membres du jury chargé de décerner le prix *Anton Bergmann*, pour la meilleure histoire ou monographie d'une ville ou d'une commune de la province de la Flandre orientale comptant au moins 5,000 habitants, écrite en néerlandais par un Belge ou un étranger et éditée en Belgique ou dans les Pays-Bas, pendant la troisième période de décembre échéant le 21 mars 1907 :

MM. Bormans, président de la commission royale d'histoire;

Frédéricq (P.), professeur à l'université de Gand;

Van der Linden (H.), professeur à l'université de Liège;

Kurth (G.), membre de la commission royale d'histoire;

Fris (V.), professeur à l'athénée royal de Gand.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 8 juillet 1907, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 19 juin précédent, de MM. Frank Lateur (Styn Streuvels), homme de lettres, à Ingoyghem, et Alphonse de Cock, homme de lettres, à Bruxelles, en qualité de membres correspondants, en remplacement de MM. le Dr Hugo Verriest et Ia. Teirlinck, membres titulaires, ainsi que de M. le Dr P.-J. Blok, professeur à l'université de Leide, en qualité de membre honoraire étranger, en remplacement de feu M. H.-J. Schimmel.

ARCHIVES DE L'ÉTAT.

Par arrêté royal du 10 août 1907, M. Gielens (A.), employé au dépôt des archives de l'État à Liège, est nommé conservateur adjoint du dépôt d'Anvers.

ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS.

Par arrêté royal du 23 septembre 1907, M. Raphaël Verhulst est nommé, à titre provisoire, professeur de littérature néerlandaise au Conservatoire royal de musique d'Anvers, en remplacement de M. Cornette, décédé.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — PRIX DISCAILLES.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu la lettre transmise à la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique et par laquelle M. Ernest Discailles déclare lui remettre une somme de quatre mille francs, qui lui a été offerte par le comité organisateur de la souscription ouverte entre des collègues, des élèves et des amis, à l'occasion de sa prochaine admission à l'éméritat dans l'enseignement supérieur, et qu'il destine aux fins ci-après, savoir :

De constituer avec ce capital un prix perpétuel de six cents francs à décerner alternativement tous les cinq ans au meilleur travail (français, flamand ou allemand) sur l'histoire de la littérature française ou sur l'histoire contemporaine, sous les conditions suivantes :

1° Pourront seuls concourir : 1° les Belges ; 2° les étrangers, étudiants ou anciens étudiants de l'université de Gand ;

2° La première période du concours (histoire de la littérature française), finira le 31 décembre 1911 ;

3° Le jury qui sera nommé par la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie se composera de sept membres, savoir :

Quatre appartenant à la Classe des lettres (dont un professeur ou ancien professeur de la faculté des lettres de l'université de Gand) ;

Un appartenant ou ayant appartenu au corps professoral de l'enseignement moyen de l'État ;

Un appartenant ou ayant appartenu à l'enseignement normal primaire de la ville de Bruxelles ;

Un appartenant ou ayant appartenu au corps professoral de l'Institut de Kerchove, à Gand ;

Vu l'avis favorable de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique

Vu les articles 910 et 937 du Code civil;

Sur la proposition de Notre Ministre des sciences et des arts,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Notre Ministre des sciences et des arts est autorisé à accepter, au nom du gouvernement, pour l'Académie royale de Belgique, la somme de quatre mille francs réunie par le comité précité et remise par M. Ernest Discailles à la Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

Art. 2. Notre Ministre des sciences et des arts est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bad-Gastein, le 18 août 1907.

LÉOPOLD.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, 1907, t. XXVI, fasc. 2-3. — Hipp. Delehay, Saints de Chypre (textes inédits; Les sources de l'hagiographie cyprïote; le Panégyricon de Néophyte le Reclus). — Alb. Poncelet, Récit de la mort du pape Léon IX. — Hocedez, La Vita prima Urbani V Auctore Anonymo. — Bulletin des publications hagiographiques. — Alb. Poncelet, Suite du Catal. codd. hagiogr. latin. biblioth. Romanarum.

Rivista di filologia et d'istruzione classica, t. XXXV, fasc. 3, 1907. — Giri, Su alcuni punti della biografia di Stazio. — Eusebio, Postille al Corpus inscriptionum latinarum. — Ferrara, Sul papiro Ercolanese latino 817. — Merlo, Dalmatico e latino a proposito di una pubblicazione recente. — Rasi, Nota a Persio I, 58 ss. — Nazari, L'epigramma I dei « Catalepton » pseudo-vergiliani. — De Marchi, Di un altro oscuro epigramma attribuito a Virgilio. — Balsamo, Quintiliano adulatore. — Balsamo, Sul poema di Lucrezio.

COMPTES RENDUS.

F. CUMONT et E. CUMONT, *Studia Pontica II. Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la petite Arménie*. Bruxelles, Lamertin, 1906. « Description extrêmement intéressante et instructive; puissent les volumes suivants paraître bientôt! » P. Goessler, Wochenschr. für klass. Philol., 1907, n° 35.

CR. DE LANNOY et H. VANDER LINDEN, *Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens. I. Portugal et Espagne*. Bruxelles, 1907, in-8°. « Très important et bien informé. » A. Biovès, Revue critique, 5 août 1907.

E. GOSSART, *L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*. Bruxelles, 1905, in-8°. — LE MÊME, *La domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II*. Bruxelles, 1906, in-8°. « Excellent exposé de l'histoire politique des Pays-Bas au XVI^e siècle, dont le mérite et l'originalité consistent à envisager les faits du point de vue espagnol. » H. T. Colenbrander, De Gids, juillet 1907.

K. HANQUET, *La chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium*. Bruxelles, 1906, in-8°. « Utile. L'annotation pourrait être plus approfondie. » H. W. C. Davis, English Historical Review, 1907, p. 351.

H. PIBENNE, *Histoire de Belgique*, t. III. Bruxelles, 1907, in-8°. « Dépasse les deux premiers volumes par la nouveauté des aperçus et les qualités de l'exposé. » H. T. Colenbrander, De Gids, juillet 1907. — « Œuvre de premier ordre. » F. Rachfahl, Historische Vierteljahrschrift, Sept. 1907.

AVANT JENNER

Au fur et à mesure que l'on apprend à mieux connaître les archives, on les découvre sous des aspects nouveaux. Il y a quatre ans, M. H. Pirenne montrait l'intérêt qu'elles présentent au point de vue des études démographiques ¹, et voici qu'un congrès international de météorologistes vient de faire appel aux archivistes pour leur permettre, grâce à un dépouillement systématique des principales sources de l'histoire, de reculer de quelques siècles le champ de leurs observations ².

Il n'est pas jusqu'aux médecins qui ne trouveraient, par des recherches méthodiquement conduites, plus que la satisfaction d'une simple curiosité dans la lecture et la critique des nombreux documents concernant les maladies et les épidémies qui décimaient à chaque instant nos populations au bon temps jadis.

Certes, les statistiques que l'on dressera au moyen de documents d'une époque où les préoccupations statistiques n'existaient pas, manqueront toujours de la précision rigoureusement scientifique que l'on est en droit d'exiger des travaux de statistique moderne. Mais c'est le propre de cette science de se perfectionner tous les jours davantage, et il est certain que la mise au jour de tout document inconnu ne peut que contribuer à son développement et à étendre le cercle de ses investigations.

¹ *Les Archives au point de vue de la démographie* (Rapport présenté au XI^e Congrès d'hygiène et de démographie). Bruxelles, 1903.

² Cf. E. Clouzot, *Histoire et météorologie* (*Bulletin historique et philologique*, 1906, pp. 117-135).

Sait-on, par exemple, pour parler d'une question qui sera bientôt agitée au Parlement belge, que les statistiques de la vaccination, dressées jusque dans ces dernières années, ont été l'objet des plus vives critiques ¹? En 1882 encore, le docteur Böing ² a pu se déclarer adversaire de la vaccination, prétendre que le vaccin ne préservait pas de la variole et que la mortalité chez les vaccinés était aussi forte que chez les non-vaccinés. Tout ce qu'on a trouvé à lui répondre ³, c'est que, s'il est vrai que les statistiques dressées par les médecins jusqu'en 1882 ne sont pas complètes, celles sur lesquelles lui, le docteur Böing, se base, ne le sont pas davantage.

Il ne faut donc accepter que sous bénéfice d'inventaire les chiffres donnés par Levasseur ⁴. Tout au plus peut-on considérer comme approximativement exactes les moyennes annuelles de décès dus à la variole et qui seraient pour Paris, de 1882 à 1886, de 320, soit 0,5 pour cent dans le total moyen annuel des décès ou 13,9 décès par 100,000 habitants; pour la Belgique, de 1880 à 1884, 41 décès par 100,000 habitants; pour la Prusse 3, l'Autriche 70, l'Espagne 84, la Russie 29 (?), l'Italie 16, l'Angleterre et les Pays-Bas 6, la Suède 4, la Suisse 3, et les villes françaises de 10 à 20,000 habitants, 28. Quant au nombre de décès par 100 malades de variole, à l'hôpital, de 1883 à 1885, il aurait été de 14 en Italie, 13 en Allemagne et 20 en Autriche Cisleithane.

Si, pour une époque relativement récente, on est aussi mal documenté, il est presque superflu d'affirmer que des tables comme celle publiée par Duvillard, en 1806, dans son *Tableau de l'influence de la petite vérole*, absolument dépourvues d'indications précises de sources, sont sans la moindre valeur.

Il est donc entendu que, plus on remonte le cours des siècles, moins on peut se fier aux chiffres. Si Bertillon a pu

¹ Voyez l'ouvrage de J. Körösi : *Kritik der Vaccinationstatistik und neue Beiträge zur Frage des Impfschutzes*, Berlin, 1890, et l'étude pénétrante d'INAMA STERNEGG : *Neue Beiträge zur allgemeinen Methodenlehre der Statistik* (*Statistische Monatschrift*, 1890, pages 101-110).

² *Thatsachen zur Pocken- und Impffrage*, Leipzig, gr.-8° de 112 pp.

³ *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, tome 39 (1882), p. 98.

⁴ *La population française*, tome II, pages 118 et suivantes.

dire avec justesse que la statistique est une sonnette d'alarme pour l'hygiéniste, on ne peut guère reprocher à nos arrière-grands-parents d'avoir fait si peu de cas de l'hygiène, eux qui n'avaient pas l'avantage de connaître la statistique. Serait-ce parce que la première tentative sérieuse de statistique apparaît vers cette époque ¹, qu'Eheberg ² prétend que dès le milieu du XVIII^e siècle, l'art de guérir a fait des progrès tels que l'on ne peut plus comparer le chiffre des décès d'alors avec ceux des années précédentes?

En ce cas, les quelques pages que nous consacrons ici à la variole se rapportant précisément à cette époque de progrès, les chiffres que nous publierons n'en seront que plus probants pour montrer l'étendue des ravages de la vilaine maladie antérieurement à la découverte de la vaccine.

On sait qu'avant Jenner on pratiquait l'inoculation de la petite vérole comme préservatif de la terrible maladie ³. Cette pratique semble s'être introduite en Belgique un peu avant 1768, comme en témoigne l'ordonnance de Marie-Thérèse du 28 septembre de cette année⁴. Il y est dit que l'inoculation de la petite vérole commençant à s'introduire en ce pays, « et voulant prévenir qu'une pratique dont on a d'ailleurs reconnu les bons et salutaires effets, ne continue à répandre ou à entretenir l'épidémie, si l'inoculation était autorisée dans les villes, » Sa Majesté ordonne que tous ceux qui voudraient se soumettre

¹ *Göttliche Ordnung*, de Süssmilch (1740).

² *Strassburgs Bevölkerungszahl seit Ende des 15^{en} Jahrhunderts bis zur Gegenwart* (*Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, tome 42 (1884), p. 427).

³ Voyez à ce sujet Dr PAUL DELAUNOY, *Le monde médical parisien au 18^e siècle*, 2^e édit. Paris, Rousset, 1906, in-8° de VIII-479 pages et XCH pages portraits; et surtout HENRI TRONCHIN, *Un médecin du 18^e siècle, Théodore Tronchin (1709-1781)*, d'après des documents inédits avec un portrait en héliogravure et une gravure hors texte. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8° de III-417 pages.

⁴ Original sur papier revêtu du cachet de S. M. sur du pain à cacheter vermeil couvert de papier blanc, dans Conseil privé, carton 1228, aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles. Elle a été publiée d'après les placards imprimés dans le *Recueil des Ordonnances de la Belgique*, 3^e série, tome 9, p. 432.

à cette opération ne pourraient le faire « que dans des édifices éloignés au moins de 200 toises de l'enceinte des villes closes ou à la même distance des dernières maisons des villes ouvertes, » sous peine d'une amende de mille florins tant pour les inoculateurs que pour les inoculés.

A dater de 1776, Jenner observa que plusieurs individus qui n'avaient pas été atteints de cette affection contagieuse résistaient absolument à tous ses efforts pour la leur communiquer au moyen de l'inoculation. Il interrogea ces individus, consulta les gens du pays, rassembla les traditions du canton et trouva que ces sujets réfractaires étaient pour la plupart occupés dans des laiteries et qu'ils avaient contracté des boutons aux mains en trayant les vaches dont le pis présentait une éruption connue sous le nom de *cowpox*, fréquente surtout parmi celles qui séjournaient dans des pâturages humides.

A la suite de ces observations et d'autres encore, l'idée vint à Jenner qu'il serait possible de propager la vaccine par inoculation à la place de l'inoculation variolique, en prenant du pus de *cowpox* à la vache, et en l'inoculant ensuite d'un homme à un autre. Il essaya, réussit : la vaccine était inventée.

On connaît l'émotion provoquée par l'apparition, en 1798, à Londres, des *Recherches sur les causes et les effets de la variole, du vaccin*, etc., les ardentes polémiques qui se livrèrent autour de la découverte de Jenner et qui ne sont pas entièrement terminées à l'heure qu'il est. Ce que l'on n'a jamais cherché à connaître jusqu'ici, c'est le nombre effrayant d'individus qui, avant Jenner, payèrent leur tribut à l'horrible maladie.

En parcourant, il y a quelque temps, le volumineux dossier du procès de la fameuse bande Delmotte qui désola le pays de Liège pendant les années 1783 à 1786, nous fûmes frappé, à la lecture des signalements de tous ces voleurs, de la grande quantité d'individus marqués de la petite vérole ¹. Sur 36 inculpés décrits, tous hommes âgés de 19 à 57 ans, 17 portaient les traces visibles de la maladie. Cela donne une proportion de 47,2 %, presque un homme sur deux.

¹ Conseil Privé, carton 677.

Nous ne songeons pas un instant à tirer de ces premiers chiffres des conclusions générales. Outre qu'il s'agit ici d'une classe unique de gens, appartenant pour la plupart à la lie du peuple, les observations portent sur un nombre trop restreint d'années, tous les individus appartenaient au même sexe, et tous étaient originaires de la ville de Liège ou des environs immédiats. Qu'une épidémie un peu sérieuse eût sévi en cette ville vers 1780, et l'énorme quantité de « poquetés » pourrait s'expliquer.

Nous pourrions, du reste, y opposer immédiatement une autre statistique, basée sur une catégorie de gens de la même classe, mais d'une autre nationalité, d'une autre religion et antérieure d'un quart de siècle. Il s'agit d'une bande de voleurs juifs qui, vers le milieu du XVIII^e siècle, infestèrent l'Allemagne et les pays voisins. L'auteur du mémoire adressé aux autorités des contrées voisines, M. J.-J. Bierbrauwer¹, donne le signalement de 269 individus parmi lesquels il n'y en a que 22 marqués de la petite vérole, c'est-à-dire moins de 8,2 %. Il les distingue en une douzaine de catégories ayant chacune une spécialité de vols : Sur 3 *Pottfenner* (qui achètent les marchandises volées), il y a un marqué; sur 12 *Schottenfeller* ou *Ufthuner* (qui volent des objets étalés devant eux dans les magasins), il y en a 3; sur 22 *Kisler* (pick-pockets), il y en a 5; sur 5 *Schockgänger* (voleurs de foire), il y en a 1; sur 168 *Schrencker* et *Boskenner* (dévaliseurs d'auberges et voleurs avec effraction), il y en a 12. Il n'y a aucun « grêlé », parmi les 20 *Roller* (qui profitent du sommeil des voyageurs pour les dévaliser), ni parmi les 26 *Kuttenschieber* (qui se glissent dans les maisons de grand matin, pendant que les domestiques

¹ Voici le titre exact de ce factum, conservé dans le carton 678 du Conseil privé : « Beschreibung derer berühmigten Jüdischen und Rauber Banden welche seither geraumen Jahren hin und wieder im Reich viele gewaltsame Beraubungen, Mordthaten und Diebstähle begangen haben vornehmlich hiesigen hochfürstlichen, sodann auch, denen umliegenden Churfürstlichen, fürstlichen, gräflichen und ritterschaftlichen Landen, desgleichen verschiedenen Reichs- und Hansee-Städten, sammt allen deren Criminalgerichten bey vorkommenden Fällen zum nütlichen Gebrauch. » — Cassel, gedruckt bey Jeremias Estienne, 1758. In fol. de xiv-40 pages.

sortent), ni parmi les 8 *Esrkoker* (qui entrent dans les maisons dont les portes sont restées ouvertes), ni enfin parmi les 5 *Jomackener* (qui volent dans les maisons de village, en été, quand tout le monde est aux champs). Les Juifs allemands auraient-ils connu par hasard un préservatif contre la variole ? Toujours est-il que les 8,2 % de cas que nous venons de constater restent sensiblement au-dessous de la moyenne générale de cette époque.

Cette moyenne, qui doit s'appliquer à *tous* les pays de l'Europe centrale, à *toutes les classes* de la société et aux deux sexes, nous allons chercher à l'établir par l'examen d'un nombre assez considérable de signalements s'étendant sur un espace de 33 ans (de 1761 à 1793) et s'appliquant à des personnes de tout genre, de la plupart des pays de l'Europe civilisée ¹.

Voici d'abord deux Belges : le capitaine Charles-Joseph de Hauregard, né à Bruxelles, âgé de 45 ans, qui, en octobre 1783, quitte la ville emportant 6800 florins appartenant à ses enfants mineurs.

L'autre est une demoiselle de 20 ans, née et domiciliée à Bruxelles, qui quitte la maison maternelle le 23 octobre 1774, en compagnie de sa sœur. On les croit parties pour Ostende, peut-être déguisées en hommes.

Les Français sont au nombre de huit :

Jean dit Dorinet, garçon boulanger, âgé de 24 à 25 ans, a assassiné à Paris, en mars 1765, un boulanger et sa femme, au service desquels il se trouvait.

L'Hiver ou Renet, 23 ans, a volé, en mars 1770, chez Gateau, bijoutier à Paris, 62 diamants appartenant à la vicomtesse de Choiseul.

Dominique Landry, âgé de 35 à 40 ans, demeurant à Mazières (Artois), accusé de vols d'église en 1773.

M. de la Bedoyère, officier français, 20 ans, séduit et entraîné, en 1775, par une demoiselle de 33 ans, que ses parents l'empêchaient d'épouser.

Louis-François Brasseur, cultivateur à Naucelle-lez-Bléran-

¹ Conseil privé, carton 676.

court (Soissonnais), 40 ans, accusé d'avoir assassiné, dans la nuit du 23 au 24 mars 1779, l'abbé de la Fosse, chanoine de la cathédrale de Senlis, sa cuisinière et la mère de celle-ci.

M. de la Gietais, lieutenant des cuirassiers, 28 à 29 ans, parti furtivement de Béthune dans la nuit du 7 au 8 octobre 1784 avec M^{lle} Villers de Wavrin, 18 ans, qu'il a enlevée.

Marie-Denise Chartrey, 21 ans, enlevée ainsi que sa sœur, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1770, à Paris, par deux jeunes gens.

M^{lle} Panel de Belle Fosse, 19 ans, qui, de complicité avec sa sœur âgée de 17 ans, assassina sa mère, le 15 février 1772, aux environs de Rouen.

Voici trois Hollandais :

Isaac-Étienne van Delen, de Schonenburg, 28 à 29 ans, accusé d'avoir assassiné, en 1761, son beau-père, à Thiel (Hollande). Appartient à une belle et grande famille.

Corneille-Jacques de Kerse, 18 ans, fils d'un maître d'hôtel de la Cour, parti sans motif apparent, le 13 juillet 1763.

Le sieur de Vauquelin, 16 ans, parti de la Gueldre en 1762. Motif non indiqué.

Un Luxembourgeois, du nom de Lambert, établi à Versailles, âgé de 25 à 30 ans, a volé 88 doubles louis à son maître Gaudin, premier commis des Affaires étrangères, à Versailles.

Il n'y a pas moins de 6 Allemands et Autrichiens :

Moïse Marx, 22 ans, Alsacien des environs de Strasbourg, détenu à la prison de Bruges, pour vols, en 1782.

Jean-Joseph Hölzel, 63 ans, comptable du régiment d'Aremberg, né à Guttenstein (Autriche), condamné à être pendu, fugitif depuis le 12 septembre 1771.

Ferdinand Max, 30 ans, fourrier du corps franc de Wolter, né à Lintz, voleur et faussaire, 1779.

Ignace Frauendorfer, 40 ans, essayeur à la Monnaie de Laibach, voleur, 1779.

Antoine Knell, 38 ans, né dans la Basse-Autriche, s'est évadé le 24 août 1780 de Turnow, après avoir été condamné pour vol par le conseil de guerre de Lemberg.

Jean Kallay, 16 ans, s'est évadé pendant qu'on le conduisait à la maison de correction de Falla, en Hongrie, en 1783.

Un Italien, Pierre Baldouin, de Rome, 32 ans, maître d'hôtel

du nonce du St. Siège, à Venise, s'est évadé le 16 janvier 1768, après avoir volé de l'argent à son maître. C'est sa femme, Anna Jacona, 30 ans, qui l'accompagne, qui est marquée de la petite vérole.

Un Anglais, Henri Smith, 20 à 30 ans, s'est embarqué à Douvres, le 17 juin 1770, ayant donné des signes de démente.

Enfin un individu de nationalité inconnue, 30 ans, qui a volé l'argenterie et le linge dans une auberge à Silenrieux-lez-Walcourt, où, le 29 octobre 1782, il avait versé un soporifique dans le vin de l'hôte et de l'hôtesse.

Au risque d'encourir le reproche d'avoir rédigé une colonne de faits divers dans un journal, nous avons tenu à faire connaître les points les plus saillants de chacun des signalements de nos « poquetés. » En ce faisant, nous avons voulu montrer que nos observations ont pu porter à la fois sur les deux sexes, sur des gens de toutes les classes de la société, en passant des assassins et voleurs de grand chemin aux héros et héroïnes de simples aventures galantes, sur des personnes, enfin, de différentes nationalités et dont l'âge varie de 16 à 63 ans.

En tout nous avons pu examiner 83 signalements dans lesquels nous avons relevé 23 cas de « grêlés, » c'est-à-dire 27,71 % ou plus d'un sur quatre.

Ces signalements se répartissent comme il suit d'après les nationalités :

Nationalité inconnue,	sur 1	signalement	1 marqué	ou	100 %
Luxembourgeois,	» 1	» 1	» 1	» 100 %	
Hollandais,	» 5	» 3	» 60 %		
Belges,	» 5	» 2	» 40 %		
Anglais,	» 3	» 1	» 33 %		
Italiens,	» 3	» 1	» 33 %		
Français,	» 33	» 8	» 24 %		
Allem., Autrich., Hongrois, etc.,	» 32	» 6	» 19 %		
Grecs,	» 1	» 0	» 0 %		
Quant au sexe, il y a 66 hommes, dont		19	» 28,80 %		
et 17 femmes, dont		4	» 23,53 %		

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il y avait donc dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un adulte sur quatre marqué de la petite vérole. C'est dire que l'on était exposé à

en rencontrer un dans chaque maison, voire même dans chaque ménage.

Tout aussi éloquent que notre statistique, au point de vue de la fréquence de cette terrible maladie, est le signalement du vagabond Karl Fellner, entre 30 et 40 ans, accusé d'une tentative d'assassinat à Ratisbonne, en 1774. Après avoir décrit sa taille, son teint, la couleur de ses cheveux, etc., l'officier de police finit par une particularité, qui, d'après lui, fera découvrir immédiatement le fugitif : *OHNE BLATTERMASSEN, il n'est pas marqué de la petite vérole!* Ces deux mots en disent peut-être plus que tous nos chiffres.

Nous tirons une conclusion analogue de l'examen du registre n° 2639 des archives administratives de la ville de Louvain, contenant la copie de 1460 passeports délivrés de 1792 à 1795, avec des signalements complets, taille, embonpoint, couleur des cheveux, barbe et yeux, forme du nez et de la bouche et « au surplus de tout ce qui peut contribuer à fixer le juste signalement. » Eh bien, dans cette longue liste, il n'y a pas une seule personne marquée de la petite vérole, alors que d'autres défauts physiques sont signalés dans une colonne spéciale.

Après tout ce que nous venons de voir, c'est là une chose absolument invraisemblable. Qu'en conclure alors, sinon que ces marques étaient tellement communes, qu'elles ne constituaient nullement un signe distinctif? Aussi, tout en exprimant le vœu que d'autres confrères du pays et de l'étranger veuillent bien examiner les archives au point de vue qui nous occupe, nous croyons pouvoir affirmer dès à présent qu'avant Jenner, la variole régnait partout à l'état endémique. C'était une maladie contre laquelle, avant le milieu du XVIII^e siècle, on ne prenait aucune précaution. De même que de nos jours on trouve tout naturel que les enfants contractent la rougeole, ou d'autres maladies dites infantiles, de même jadis chacun pouvait s'attendre à se voir atteint de variole ¹. Les pouvoirs

¹ Il en est toujours ainsi à l'heure actuelle dans les pays où la vaccination n'a pas encore pénétré. Le docteur Kerr, qui a vécu sept ans à Rabat (côte ouest du Maroc), a été témoin dans cette ville de 30,000 habitants d'une terrible hécatombe de vies humaines fauchées par la variole. En moins de

publics s'en désintéressaient absolument; la preuve, c'est que nos archives sont remplies de dossiers concernant les épidémies de peste, de fièvre putride, de dyssentérie ou « roode loop; » jamais il n'est question d'une épidémie de variole ¹.

Nous ne connaissons pas le nombre des personnes qui mouraient généralement de la variole; les chiffres de 1 sur 2 ou de 1 sur 3 que l'on a cités ne reposent sur aucune statistique sérieuse. Mais les statistiques modernes sont là pour prouver qu'en dehors de toute considération d'hygiène, et l'hygiène sous l'ancien régime n'est pas à comparer avec ce qu'elle est de nos jours, le nombre de morts devait être considérable.

Le docteur B. Küssner ² a constaté que dans une commune de 3000 habitants, il y eut 51 cas de variole. Sur les 4 malades non vaccinés, il en mourut 3, soit 75 %, sur les 44 malades vaccinés, il n'y eut que 7 décès, soit 16 %, et sur les 3 malades *revaccinés*, il n'y eut aucun décès, soit 0 %.

Ces chiffres, mis en rapport avec ceux du XVIII^e siècle, nous permettent de conclure que sous l'ancien régime presque tout le monde payait son tribut à la variole, les uns par la mort, les autres par les tristes stigmates, les derniers enfin, les plus heureux, mais les moins nombreux, ne conservant aucun souvenir désagréable de l'effrayante maladie.

C'est avec raison donc que Brouardel appela le XVIII^e siècle, le siècle de Jenner.

Si le petit épisode que nous venons d'étudier dans l'histoire de la médecine n'avait pour résultat que de convaincre les savants de cette vérité que les recherches à faire dans l'his-

deux mois, il a vu mourir mille personnes : il est vrai que la maladie étant réputée « inévitable, » aucune mesure de précaution n'avait été prise par les indigènes. Quant au nombre de personnes devenues borgnes et aveugles à la suite de l'épidémie, le docteur Kerr déclarait qu'il lui était impossible d'en faire le compte. C'est probablement à cette maladie aussi qu'il faut attribuer le grand nombre d'aveugles relevé au moyen âge, par Bücher, à Francfort s/M, et à Ypres, par Pirenne.

¹ Mon ami et collègue M. G. Des Marez, qui a classé toutes les archives de la ville de Bruxelles, m'a assuré également qu'il n'y a jamais trouvé une mention d'épidémie de variole, alors que les renseignements concernant la peste, p. ex. y abondent.

² *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, tome 39 (1882), p. 100.

toire de leurs sciences peuvent être plus que d'agréables passe-temps, sans utilité pratique, bons tout au plus à faire ressortir les progrès accomplis en comparant le présent au passé, que l'érudition peut servir à autre chose qu'à organiser des « rétrospectives » dans les expositions, et que l'étude du passé peut contribuer à éclairer le présent, nous nous estimions largement récompensé de nos peines ¹.

C'est peu de chose, sans doute, qu'une goutte d'eau dans le vaste océan de la science, mais en livrant ces quelques lignes à la publicité, nous nous sommes souvenu d'un maître de la critique historique, Ernest Renan, qui a dit : « La vérité est, ce me semble, que les spécialités n'ont de sens qu'en vue des généralités, mais que les généralités à leur tour ne sont possibles que par les spécialités ². » La moindre joie conquise et la moindre douleur abolie, concluons-nous avec un autre ³, doivent être marquées au livre de l'Humanité. Il convient de ne négliger aucune des preuves qui confirment que nous nous emparons des puissances anonymes, que nous commençons à manier quelques-unes des mystérieuses lois qui gouvernent les êtres, que nous nous acclimatons sur notre planète et que nous augmentons, peu à peu, la surface du bonheur et de la beauté de la vie.

J. CUVELIER.

¹ Cf. E. CLOUZOT, *op. cit.*

² *L'avenir de la Science.*

³ M. MAETERLINCK, *L'intelligence des fleurs.*

A PROPOS D'ALFRED DE MUSSET

Depuis que les œuvres d'Alfred de Musset sont tombées dans le domaine public, un grand nombre d'éditions nouvelles et d'anthologies ont paru. Il est intéressant d'en faire une revue rapide et de constater les tendances qui ont présidé à leur confection.

Parmi les nouvelles éditions, il convient d'en signaler trois. Celle de Lemerre est en tous points réussie. Les deux recueils de poésies sont seuls parus : deux charmants volumes in-12, d'une impression particulièrement soignée et rehaussés de très jolies eaux-fortes de H. Pille ¹.

Une réimpression des œuvres complètes de Musset est en cours de publication chez Charpentier, dont les anciens volumes dits à *trois-cinquante* sont à présent dépréciés. De la nouvelle collection deux tomes contenant les *Comédies et Proverbes* sont jusqu'ici en vente : le papier, l'impression et les gravures ne sortent vraiment pas de l'ordinaire ².

Il faut, au contraire, citer avec éloge deux volumes édités par la maison Larousse et contenant les deux recueils de poésies. Leur prix très modique (un franc le volume) met l'œuvre poétique de Musset à la portée de tous ³.

En même temps que les réimpressions, entre lesquelles l'acheteur n'a qu'à choisir, plusieurs anthologies ont été publiées par diverses maisons d'édition, soucieuses de profiter de la vogue du poète. Nous en connaissons une déjà. Elle

¹ Prix : 3,50 fr. le volume.

² Paris (1907), in-12, ill. Prix : 3,50 fr. le volume.

³ Paris (1907), in-12.

fait partie, depuis plusieurs années, de la collection intitulée : *Pages choisies des grands écrivains*, et publiée par la maison Colin. Ce livre est destiné à la jeunesse et l'œuvre de Musset y est indignement mutilée : la *Lettre à Lamartine*, la *Nuit d'octobre* et d'autres chefs-d'œuvre sont passés sous silence, tandis que la majeure partie du volume est remplie par des découpages de son théâtre et de ses romans, où il est plus facile de trouver des pages inoffensives.

Un choix analogue de morceaux a été publié tout récemment chez Delagrave ¹. Il est beaucoup plus raisonnable. Les grands chefs-d'œuvre lyriques y figurent presque tous. Malheureusement l'auteur a voulu donner du talent de Musset une idée trop complète; il a fait entrer dans son recueil, également destiné aux âmes tendres, un grand nombre d'extraits des *Contes d'Espagne et d'Italie*, du *Spectacle dans un fauteuil*, et trop d'extraits aussi des œuvres en prose, théâtre, roman, critique. Il faut bien l'avouer, ces fragments ne signifient pas grand chose.

Le principe qui a présidé à la confection des autres anthologies qui viennent de paraître, est très différent. L'intention pédagogique a disparu; dès lors, l'anthologie n'a plus sa raison d'être que si elle se propose de réunir, pour l'agrément du public, les meilleures œuvres d'un auteur, celles qu'on aime relire et que toutes les bibliothèques veulent posséder. C'est le caractère que présente chacune des petites éditions qui se font concurrence à la montre des libraires. Comme la poésie seule se prête à une sélection, les extraits des œuvres en prose n'ont pas été reproduits. Ce sont donc des choix de poésies que le public achète aujourd'hui en plus grande quantité. Ces choix ont été faits par des personnalités très différentes : par M. Léon Séché, un savant, pour la Bibliothèque des poètes français et étrangers, publiée chez Michaud ². M. Séché a fait précéder son recueil d'une notice bio-bibliographique très sérieuse. — Par M^{me} la comtesse Mathieu de Noailles, qui signe une insignifiante préface de

¹ Paris (1907), in-16, br. 3.50 fr.

² Paris (1907), in-16, br. 2 portr. et un dessin; prix : 1 fr.

deux pages pour un petit recueil, assez coquet, publié chez Gittler ¹. — Par M. Auguste Dorchain, pour la *Gowans's international library* ². Ce dernier volume est à la fois le moins cher et le mieux fait : toutes les meilleures œuvres lyriques de Musset y figurent, et la notice que M. Dorchain consacre à la vie et à l'œuvre du poète est remarquable de clarté et d'élégance; elle est intéressante surtout par le grand nombre de jugements sur Musset qui sont reproduits : c'est en soi une véritable anthologie.

Ces trois recueils contiennent tous la même réunion de chefs-d'œuvre : ce sont les beaux morceaux lyriques qui figurent parmi les *Poésies nouvelles*; les premières poésies ont fourni un contingent très faible, qui tend à devenir nul dans le recueil de M. Dorchain.

Un petit volume sur Musset, publié par M. Gauthier-Ferrières dans la Bibliothèque Larousse ³, peut être considéré comme une sorte d'anthologie, à cause des quelques pièces qui y sont citées en entier sans commentaire; là aussi figurent les quatre *Nuits*, les *Stances à la Malibran*, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, le *Souvenir*.

Cette préférence marquée pour les pièces d'inspiration profonde est caractéristique : elle répond incontestablement à un goût du public, car l'apparition de ces petits livres à bon marché est avant tout une entreprise commerciale. Peut-être cette efflorescence aura-t-elle une conséquence littéraire appréciable. Le public — et qu'est la postérité, sinon le public? — apprendra à juger Musset d'après ses productions où il a mis le meilleur de son âme. La notion d'un poète libertin et frivole malgré tout son esprit, tendra peu à peu à s'effacer. Dans les récentes études biographiques qu'on a publiées sur Alfred de Musset, on ne trouve déjà plus que des allusions très voilées aux habitudes qui l'ont tué, et qu'un

¹ Paris (1907), in-32; prix : 1,50 fr. rel.

² Londres, etc. Gowans et Gray, 1907, in-32; pr. 0,75 fr.

³ Paris (1907), in-12, illustr., prix : 0,75 fr. — Le reste du volume est consacré à une étude succincte mais intéressante et claire sur la vie et les œuvres de Musset. M. Gauthier-Ferrières se souvient beaucoup du livre d'Arvède Barine (Alfred de Musset, Paris, Hachette, 1904, in-16).

académicien soulignait jadis par un cruel jeu de mots :
« M. de Musset s'absinthe, pardon!... s'absente souvent. »

On a dit : « Pour qu'un auteur devienne classique, il faut qu'il soit classé. » Je ne suis pas éloigné de croire que le regain de popularité qu'une spéculation de libraires lui crée, contribuera, dans une très large mesure, à classer Alfred de Musset. Il y a en lui deux personnages; on l'a suffisamment répété et lui-même l'a dit avec désinvolture :

Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade
Que don Juan déguisé chante sous un balcon?
— Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! avec quelle prestesse
Il sautille! — On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument,
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.

(*Namouna*, I, 14-15).

Désormais, la chanson dominera de plus en plus l'accompagnement. Et la gloire d'Alfred de Musset en sera considérablement grandie.

PAUL FAIDER.

SUR UNE NÉGATION OMISE

On lit dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, par J. Taschereau, livre III (tome II, p. 102-103 de l'édition de Bruxelles, 1828) : « Mais irrité contre Despréaux, qui l'avait raillé dans sa troisième satire sur le petit nombre d'auditeurs qu'il avait à ses sermons, le pauvre Cotin, après avoir essayé de lui rendre traits pour traits dans une plate satire, composa encore un pamphlet, la *Critique désintéressée sur les Satires du temps*, où, non content de prodiguer à son censeur les injures les plus grossières et de lui imputer des crimes imaginaires, comme de ne reconnaître ni Dieu, ni foi, ni loi, il eut la maladroite infamie DE NE PAS MOINS MÉNAGER MOLIERE, dont la silence à son égard lui semblait probablement la plus cruelle injure. » Il suffit d'un instant de réflexion pour se convaincre que l'estimable biographe a dit justement le contraire de ce qu'il voulait dire. Son idée était que Cotin a non moins non ménagé, c'est-à-dire non moins maltraité, Molière que Boileau. La négation n'affecte que le terme *moins*; il eût fallu une seconde négation portant sur *ménager*. Nous avons noté ailleurs (*Revue*, t. XXVIII (1885), p. 2-3) d'autres exemples de ce phénomène et nous avons tenté d'en donner l'explication psychologique. Il n'est pas inutile d'y insister, pour mettre la critique en garde contre une tendance fâcheuse : celle de corriger les textes au nom de la pure logique. Les copistes se trompent souvent, mais les écrivains ne sont pas infallibles.

P. THOMAS.

COMPTES RENDUS

Lysias, *Discours choisis, avec une introduction, des notes et un index des noms propres et des termes d'antiquités*, par A. MASSON et J. HOMBERT. Deuxième édition. Tournai, Decallonne-Liagre, 1907.

Lysias n'est pas un auteur difficile. Il écrit dans une langue simple et claire. Néanmoins, on ne pourrait pas le donner à lire, même aux élèves des classes supérieures des athénées, sans d'abondants commentaires. Ses discours sont remplis d'allusions aux événements d'une époque compliquée. Noms propres, termes d'antiquités, institutions, usages, presque dans chaque phrase, il y a matière à de longues explications, pour qui veut faire comprendre la suite des idées. C'est un joli tour de force que d'avoir réussi à faire entrer le tout dans une introduction, attrayante autant qu'instructive, dans des notes grammaticales qui donnent lieu à une incessante application des règles de la syntaxe, enfin dans un dictionnaire historique, où sont rangés par ordre alphabétique les noms de personnes, de lieux et d'institutions, de façon à éviter des redites ou des renvois fastidieux.

La première édition du Lysias de MM. Hombert et Masson a été prônée ici même¹ par un juge compétent, et le succès du volume rend oiseux de répéter ses éloges. Il s'agissait de faire lire Lysias. Lysias a été lu, et une réimpression s'impose. Les éditeurs n'ont pas dormi sur leurs lauriers. Presque à chaque alinéa, j'ai pu constater un effort fait pour rendre l'expression plus concise, pour donner à la remarque l'allure d'une question qui incite à réfléchir, sans néanmoins cesser d'être une aide. Le commentaire et le lexique ont été séparés du reste du volume et

¹ Tome 38 (1895), p. 19-27.

forment un fascicule détaché. On peut donc mettre le texte sans les notes sous les yeux de l'élève. L'impression était déjà fort soignée dans la première édition. Elle est encore en progrès. Bref, en tout point, ce Lysias à l'usage des classes fait honneur à notre enseignement. On ne peut que se féliciter de voir deux des meilleurs soutiens des études grecques chez nous, mettre tant de zèle, de science et de bonne méthode au service de leur auteur. Pour la simplicité, le naturel et la grâce, Lysias est incomparable. Il excelle dans la narration, c'est-à-dire dans le récit qui colore les faits, et qui cependant se présente si bien qu'on le dispense presque de la preuve. A qui veut pratiquer l'art de faire que le vrai ne soit pas vraisemblable, Lysias offre les meilleurs des modèles. Il sera bon à lire en tout temps, mais il sera infiniment précieux, tant qu'on n'aura pas abandonné la tradition des vieux maîtres siciliens et renouvelé les méthodes de l'éloquence judiciaire.

J. BIDEZ.

P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon liber XI, edited by G. A. T. DAVIES, M. A. Oxford, Clarendon press, 1907. xviii-71 pp. petit in-8°. Prix : 3 sh.

Cette nouvelle édition classique du onzième livre des *Métamorphoses* d'Ovide contient une introduction, le texte latin isolé de toute note explicative et un abondant commentaire.

L'introduction ne comprend que dix-huit pages, mais elle est fort claire. L'auteur résume la vie d'Ovide, cite ses principales œuvres et donne une idée générale de la société romaine du temps d'Auguste pour laquelle Ovide, « heureux de vivre à cette époque », composa ses ouvrages. Le chapitre consacré à l'exil d'Ovide par M. Gaston Boissier dans l'*Opposition sous les Césars*¹ a visiblement inspiré l'auteur. M. Davies cite le savant français mais ne mentionne pas son livre. La seconde partie de l'introduction est spécialement consacrée aux *Métamorphoses*. Entre autres choses M. Davies fait ressortir l'unité réelle du sujet et son inspiration patriotique — il aurait pu dire césarienne; il rappelle l'ancienneté du cadre littéraire choisi par Ovide : l'idée

¹ Paris, 5^e éd., 1905, in-16, p. 107 à 159.

des *Métamorphoses* [lui était fournie par la littérature grecque et surtout par la poésie alexandrine. Quant aux qualités d'exécution elles sont supérieures en deux points : l'habile transition entre les légendes mythologiques de la Grèce et les traditions nationales romaines; la description pittoresque des métamorphoses proprement dites, où la facilité du poète n'a pas été surpassée. Mais M. Davies donne à Ovide une trop belle place dans la littérature romaine en concluant qu'il est, après Catulle, le plus poétique des poètes latins.

Pour la constitution du texte, il a suivi principalement celui de Merkel, en recourant occasionnellement à celui de G. M. Edwards dans le *Corp. poet. lat.* de Postgate. L'édition de M. Davies ne renferme pas d'apparat critique : la destination de ce petit livre n'en comporte pas. L'auteur s'est borné à justifier parfois, au cours de son commentaire, telle leçon qu'il adoptait ¹. En raison aussi du but pédagogique de son ouvrage, il a supprimé une cinquantaine de vers ²; mais il a soin, en maintenant l'ancienne numérotation des vers, de signaler ces coupures forcées.

Le commentaire, assez étendu (48 pp.), a été l'objet de soins particuliers. Suivant une méthode excellente, il est entièrement rejeté à la fin du volume. Il contient un résumé rapide des parties principales du onzième livre et une grande abondance de notes grammaticales, métriques, mythologiques et littéraires; celles-ci sont particulièrement intéressantes à cause des rapprochements nombreux avec les littératures anciennes et modernes. Tout ce commentaire, de l'aveu même de l'auteur, est inspiré des notes de l'édition Siebelis, et incidemment des éditions Lemaire (pour les vieux commentateurs), Merkel et Haupt. Pour ce qui concerne la grammaire, M. Davies renvoie aux ouvrages de Roby et de Madvig. Il a peut-être eu tort de faire figurer dans ce commentaire les quelques notes critiques qu'il a jugées nécessaires : il eût été préférable, je crois, d'en former à part un

¹ En voici une énumération rapide, v. 22 : *theatri*; v. 71 : *via quam tum*; v. 180 : *turpique pudore*; v. 294 : *frater*; v. 319 : *nitenti*; v. 366 : *iuncisque*; v. 412 : *oblenimina*; v. 657 : *refuso*; v. 701 : *sine me me pontus habet*.

² Ce sont les vers 221 à 265 incl., 293, 303 à 307. — Il a ajouté, en tête du XI^e livre, un passage intéressant des *Tristes* (I, 7, 35-40) qu'il intitule :

« Envoi des *Métamorphoses*. »

recueil succinct, à l'instar des petites éditions in-16 de Hachette. Mais c'est là un bien petit détail, car les notes de ce genre sont réduites au strict minimum et contiennent souvent des références intéressant le commentaire grammatical.

L'édition de M. Davies rendra incontestablement de grands services aux professeurs chargés de l'explication des *Métamorphoses*.

PAUL FAIDER.

ÉMILE ESPÉRANDIEU, **Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine**, tome I. Paris, Imprimerie Nationale, 1907. 489 pp. in-4°.

On sait combien sont peu connues la plupart des sculptures antiques dispersées dans les musées provinciaux de France : l'éloignement des grands centres scientifiques, l'absence de catalogues illustrés, une exposition souvent défectueuse, tout concourt à rendre malaisée l'étude de monuments qui offrent cependant pour nous un intérêt de premier ordre. « Ceux qui s'occupent d'archéologie, écrivait M. Jullian, y trouveraient pour les métiers, les costumes, les instruments, des détails que ne leur offrent pas les musées de Rome ou de Naples. Les amis des choses gauloises reverraient vivre nos ancêtres dans leurs croyances, leurs professions, leurs maladies et leurs luttes pour la fortune, et ceux-là surtout de nos ancêtres dont parlent peu les textes et les inscriptions, les artisans, les petits, les déshérités... » Aussi ne saurait-on trop féliciter M. Espérandieu de ne pas avoir reculé devant l'immensité de la tâche qui consiste à recueillir, à publier, à annoter des reproductions de tous les bas-reliefs connus de la Gaule romaine. Cet ouvrage monumental se composera de cinq volumes et embrassera non seulement les cités antiques de la France actuelle mais aussi celles de notre Belgique (Arlon y occupera une place d'honneur) et celles des pays rhénans. Il fera vraiment, peut-on dire, entrer dans la science un nombre énorme de documents ignorés, et l'histoire en tirera un profit dont il serait difficile d'exagérer la valeur. Ainsi, pour ne signaler qu'un seul point, l'étude de ces œuvres permettra sans doute de suivre l'expansion d'influences artistiques qui accompagnèrent certains courants économiques.

Les principes suivis dans la réalisation de ce vaste plan sont

à la fois scientifiques et pratiques. Chaque bas-relief est reproduit en simili-gravure, parfois sous plusieurs aspects, et il est accompagné d'une notice indiquant les circonstances de la trouvaille, d'une description succincte et d'une bibliographie, concise lorsqu'on peut renvoyer au *Corpus inscriptionum*, abondante et précise pour les œuvres anépigraphes, qui forment la grande majorité. Certains des monuments publiés sont d'une importance capitale — je citerai l'arc de Suse, l'arc d'Orange, le mausolée de St Remy — mais, comme nous le disions, c'est surtout par sa masse, tout comme les *corpus* d'inscriptions, que ce recueil agira efficacement. Il ne comprend pas moins de 835 numéros, pour une région assez restreinte : les Alpes, la Corse et la Narbonnaise. Lorsque la grande et belle entreprise à laquelle M. Espérandieu a voué son infatigable activité, l'aura conduit dans des régions plus éloignées de l'Italie, on appréciera mieux encore combien cette foule de documents rassemblés par lui fera mieux comprendre l'industrie, l'art, les croyances de nos aïeux gaulois.

F. C.

Les versions grecques des actes des martyrs persans sous Sapor II, textes et traductions publiés par H. DELEHAYE, S. J. (*Patrologia orientalis*, tome II, fascicule 4). 160 pages. Paris, Didot.

Le savant éditeur du *synaxaire* de Sirmond se multiplie. Puisant à pleines mains dans un trésor à nul autre pareil, il nous donne coup sur coup des monographies, des éditions de textes et des ouvrages de vulgarisation qui deviennent difficiles à compter. La *Patrologia orientalis* a sa part de ces largesses. Elle s'accroît d'un fascicule important, consacré aux versions grecques des actes des martyrs persans sous Sapor II.

Le titre pourrait tromper. Des innombrables évêques, prêtres et laïques que Sapor II fit exécuter, et dont Sozomène nous a conservé une liste assez détaillée, très peu sont représentés dans cette publication. Ce sont les saints Ionas et Barachisius, Pherbuthe, Sadoth, Abraham, Ia. Bademus, Acepsimas, Joseph et Aeithalas : dix martyrs et sept passions en tout. Siméon Bar Sabbaé ne figure pas dans le recueil, et il en est de même de plusieurs autres qui ont cependant leur place dans les *synaxaires*.

grecs. Le P. Delehaye a édité toutes les passions « développées » qu'il a pu trouver dans les ménologes grecs. Pour les saints qui n'ont rien dans ce recueil, il y a donc procès-verbal de carence, et nous en sommes toujours réduits aux abrégés des synaxaires. Plaignons ces héros de la persécution de Sapor; ils sont fort mal servis par l'hagiographie grecque.

Par contre, les passions conservées le sont, pour la plupart, dans des manuscrits divers. Autant de manuscrits, autant de rédactions, ou peu s'en faut. Collationner, classer, éditer ce fatras, était un labeur interminable. Le P. Delehaye l'a mené à bonne fin. Pour le n° XIII seulement, il a pu se borner à un choix de manuscrits. Partout ailleurs, le dépouillement est complet¹. Cela fait un total de vingt-quatre manuscrits utilisés.

La méthode suivie dans l'établissement du texte est d'une prudence extrême. L'éditeur s'attache à fournir des données sûres. Il redoute avant tout de les altérer. Il nous les donne telles quelles, sans les retoucher. Il détermine le manuscrit qui a le moins de remaniements. Il en suit le texte. Il rejette les variantes des autres, systématiquement, dans l'apparat critique. Bien rares sont les cas où il se permet de déroger à cette règle, pour corriger une faute grossière².

De la sorte, il peut se faire que la version la plus ancienne soit en partie dans le texte, et en partie dans les notes. Le manuscrit le moins retouché n'a pas nécessairement le monopole des leçons primitives. Au n° VII, par exemple, le *Vaticanus* I a une rédaction assez sobre, dont E donne comme la paraphrase. I se voit décerner les honneurs du texte, E reste en entier dans l'apparat critique³. E a cependant des leçons primitives que I n'a plus. *Αωσας* E, par exemple, ne peut guère être pris pour une révision de *Αόσας* I. L'accentuation de E est celle que l'on retrouve partout ailleurs : chez Sozomène, II 13,7 (les bons manuscrits ont *δανσας* et *δανσας*), dans le synaxaire de Sirmond, etc.

¹ Sauf au n° IV (S. Sadoth); il a été impossible de faire collationner la passion de ce saint sur le *codex Hierosolymitanus* 1, du X^e siècle.

Pour la passion de S. Sadoth, le texte est encore en progrès sur celui qui avait été publié dans les *Analecta Bollandiana*, XXI, p. 143 et suivantes. Par exemple, une inadvertance (143,6) est écartée : *Κησιφῶντι* et non *Κησιφῶν τινι*.

³ Sauf au début : *ἐν τῇ πεντηχοστῇ <τρίτῃ> ἔτει*, où *τρίτῃ*, rétabli d'après I, est mis entre crochets, comme si c'était dû à une conjecture.

A coup sûr, le P. Delehayé n'a pas ignoré qu'il y avait là un inconvénient. Mais, vu l'état de nos connaissances et des éditions de Bedjan et d'Assemani, il s'est détié, et il a eu raison. Il s'est dit que, sous couleur de reconstituer la rédaction la plus ancienne, combiner entre eux les textes des manuscrits, c'eût été entreprendre la plus périlleuse et la plus vaine des restaurations. Il ne pouvait faire qu'une publication provisoire. C'est ainsi qu'il s'est dispensé d'encombrer son apparat critique des leçons des synaxaires et des historiens grecs ou orientaux¹. D'ailleurs, pour ce qui concerne les noms propres, un index admirablement dressé fait disparaître tout inconvénient. Les variantes intéressantes y sont reprises et ont ainsi le relief voulu².

Les questions qui se posent à la lecture de ces textes sont nombreuses et ne manquent pas d'intérêt. Quels sont les rapports de ces rédactions diverses entre elles et quel est au juste le degré de leur parenté avec les notices des synaxaires, avec les actes publiés par Bedjan et Assemani³? Sozomène, qui était du pays de Gaza, a-t-il utilisé une version grecque ou un original syriaque? Est-ce ou non l'œuvre de Marouta, l'évêque de Maïpherkat, qu'il a eue entre les mains, et qui sont les hagiographes d'Édesse auquel il fait allusion (II, 14,5)? Dans la préface du P. Delehayé, il y a quelques pages substantielles, où chaque ligne est à peser. Un seul alinéa donne le coup de mort à une demi-douzaine de saints. Plus loin, le savant Bollandiste indique lui-même quelques-uns des problèmes d'histoire littéraire qu'il voit se poser. La tâche

¹ Toutefois l'« emendatio » eût pu tirer parti de certains rapprochements. P. 445, 12 : *εἰς τὴν... τοῦ χριστοῦ ὁμολογίαν καταλείψομαι*, et en note : « forte legendum καταλείψομαι. » Je n'en crois rien. On lit dans le passage parallèle d'Assemani (I 88) : « *ut per martyrium virum illum beatum brevissim adsequutus.* » Il me paraît évident qu'il faut lire *καταλήψομαι*. Les lexiques signalent la construction tardive : *καταλαμβάνειν εἰς...* « *pervenire in...* ».

² Au mot *Θεοβοῦς*, pourquoi ne pas signaler les leçons *Θεοφούθη* et *Δεοφούθη* de S, 548,55? — Et pourquoi n'a-t-on pas ajouté à cet index un relevé des vocables rares et des acceptions insolites? Par exemple 433,16 *φλάζω* (?); — 460,8 *πραισόριον* « *pressorium* », etc. — Avec sa connaissance des textes, l'éditeur eût fait cette table en peu de temps et il aurait singulièrement ajouté à l'utilité de sa publication.

³ Dans les *Analecta Bollandiana*, XXI, 141, le P. D. mettait les actes de S. Sadoth au nombre de ceux qui « *syriacè primum conscripta feruntur a Marutha.... graece autem antiquitus sunt versa.* »

lui paraît lourde. Si le travailleur qui s'en chargera trouve « quelque secours » dans la publication de ces versions grecques, l'éditeur se déclare au comble de ses vœux. On ne pourrait être plus réservé. Le lecteur se rend compte, lui, des difficultés déjà surmontées, et il rend hommage à la maîtrise avec laquelle une première partie de la tâche se trouve menée à bonne fin. Il se dit que, pour la mise en œuvre de matériaux si bien présentés, personne ne pourrait remplacer celui qui nous les fournit. Il a tout ce qu'il faut pour faire l'histoire de la légende des victimes de Sapor II. Après avoir ouvert le débat, c'est lui-même qui dira là-dessus le dernier mot ¹.

J. BIDEZ.

LÉON LEVRAULT, **Les Genres Littéraires. La Fable** (Évolution du genre). Un vol. in-18 de 151 p. Paris, Paul Delaplane. 0,75 fr.

Il semble bien que toute étude sur la Fable doive prendre les œuvres de La Fontaine comme un noyau central autour duquel graviteront, plus ou moins éclairés, et les fabulistes honorables mais d'art inférieur qui l'ont précédé, et ses successeurs dont les trouvailles ingénieuses ou les hardiesses philosophiques n'ont pu atteindre à la perfection du maître. Ainsi en a jugé M. Levrault : deux chapitres nous conduisent à l'apogée du genre, un quatrième nous en narre le déclin.

L'ouvrage débute, et l'idée est excellente, par une revue rapide de la fable dans l'antiquité où se caractérisent en quelques traits précis la fable orientale, l'apologue grec avec Ésope et Babrius, puis Phèdre et les fabulistes latins.

Le chapitre suivant, *du Romulus à La Fontaine*, nous fait parcourir la longue période qui va des origines au 17^e siècle ; tantôt à l'imitation des Bestiaires, Volucraires et Lapidaires, tantôt sous l'influence des quatre-vingt-trois apologues latins du *Romulus*, la fable y étendit sur tous les genres poétiques ses

¹ Une remarque encore, sans grande importance d'ailleurs. P. 405, note 3 (et index au mot *θεοφοῦς*), le témoignage de Théophraste se ramène à celui de Sozomène, dont il dérive par l'intermédiaire d'un abrégé de la tripartite grecque de Théodore le Lecteur : cela résulte des notes et prolégomènes de M. De Boor. De même, Nicéphore Calliste, VIII, 36 et 37, copie Sozomène.



plus luxuriantes végétations depuis Marie de France, les deux Ysopets et le roman du Renard, jusqu'au triomphe de l'humanisme et au retour à l'imitation gréco-latine.

Après un arrêt prolongé devant La Fontaine, à qui les hommages traditionnels sont rendus, M. Levrault nous fait assister à l'irréremédiable décadence du genre que n'enrayeront ni les allusions politiques de Lenoble, ni l'ingéniosité de Lamotte, ni même le talent poétique tout de grâce et de fraîcheur de Florian. Plus rapide encore, malgré les Arnault, les Viennet, les Lachambeaudie, s'affirmera ce déclin au 19^e siècle, où l'allégorie « puérile » d'autrefois, tuée par l'âpre vérité moderne, se transformera en Comédie Infantine ou sombrera définitivement dans le Journalisme.

Telle est la nouvelle étude de M. Levrault. Si nous ajoutons que certaines périodes peu connues ont été explorées et mises en lumière par l'auteur, que d'autre part de nombreuses citations expliquent et illustrent la théorie littéraire, on verra qu'elle n'est pas inférieure à ses aînées.

OSCAR PREQUEUR.

JULIE SEVRETTE et H. AUBERT, **Extraits des prosateurs et poètes, XVI^e, XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles. Enseignement secondaire des jeunes filles. Écoles normales. Écoles primaires supérieures.** 1 vol. in-18, de 700 pages. Paris, Henry Paulin; prix cart. 5 francs.

« Cet ouvrage offre un caractère nettement féminin. Et d'abord nous avons voulu rehausser la femme à ses propres yeux. Les morceaux que nous présentons lui parlent d'elle-même, de ses qualités, de ses aptitudes intellectuelles et morales, de ses droits à la science, de ses devoirs et de son rôle particulier. Ils lui montrent ce qu'elle fut aux différentes époques de l'humanité, ce que l'avenir attend d'elle et de son influence.

Féminin, ce livre l'est encore par la couleur même des extraits... capables d'attirer et de fixer la curieuse attention des jeunes filles, de toucher leur sensibilité, de séduire leur imagination, de flatter leurs goûts littéraires et artistiques. »

Ces lignes de l'Introduction marquent de façon nette et précise le but visé par les auteurs; elles expliquent aussi les qualités et peut-être les défauts de leur œuvre. Certes, à n'envi-

sager que le point de vue particulier auquel ils se sont placés, leurs extraits sont en général fort bien choisis et d'une longueur qui permet le développement complet de l'idée, et il y a bien des choses intéressantes dans cet original bréviaire du féminisme.

Qu'il s'agisse en effet du *Portrait d'une femme de ménage* (baron de la Moussaye), des *Modes italiennes en France* (Henri Estienne), d'*Une noce au 17^e siècle* (Sévigné) ou des *Artifices de toilette* (La Bruyère); mieux encore qu'on nous instruisse des *Lectures qui conviennent à une jeune fille* (Voltaire), ou qu'on nous présente *La Ménagère* (J. Simon) et *La Femme Éducatrice* (Legouvé), nous ne doutons pas que ces pages ne soient favorablement accueillies par le public spécial auquel elles sont destinées.

Et pourtant le livre ne paie-t-il pas en quelque manière la rançon de cette spécialisation même? Il est bien évident que certains morceaux ont été accueillis, non pas en raison de leur valeur littéraire, ni comme caractéristique du genre de tel écrivain, mais uniquement à cause du sujet traité; sans compter que des auteurs peu connus devront à des préoccupations identiques de voir s'ouvrir pour eux les portes de notre florilège, tandis que d'autres seront dédaignés pour n'avoir pas sans doute parlé en termes congrus des choses féminines. C'est ainsi que le 17^e siècle nous paraît singulièrement négligé; nous n'y voyons ni Corneille, ni Bossuet, ni Larochehoucauld, ni M^{me} de Lafayette, ni La Fontaine, dont les œuvres eussent pu cependant fournir une abondante moisson; nous n'y découvrons même pas Molière, dont les *Précieuses* ou les *Femmes Savantes* s'imposaient, ni encore ce misogyne de Boileau qui médit à suffisance du sexe pour qu'on s'égayât ici à ses dépens.

En revanche nous y trouverons des pages de MM. Paul Bosq, Gustave Chatel, Jules Gondoin, aussi peu connu que les deux premiers quoique sous-préfet; nous y goûterons de judicieuses considérations philosophiques et morales de M^{mes} Barratin, Bérard, Roy, de M^{me} Yvonne Sarcey, qui a spirituellement préfacé l'ouvrage, et de M^{me} Julie Sevrette elle-même; mais leur mérite littéraire, et c'est à notre grand regret que nous faisons une constatation aussi peu galante, ne nous paraît pas assez notoire encore pour qu'on leur accorde les honneurs de l'anthologie.

Aussi bien ce dernier mot nous donne-t-il à penser que nous sommes sans doute injuste pour un ouvrage où nous avons relevé d'excellentes choses et qui précisément ne semble pas viser aux honneurs de l'anthologie. Peut-être eût-on évité toute équivoque sur ce point en lui donnant comme sous-titre, et le mot n'aura ici aucune portée ironique, *Choix de lectures féministes*.
OSCAR PECQUEUR.

FÉLIX HÉMON, *Cours de Littérature*. — A. de Vigny. — A. de Musset. — *L'Éloquence*. — *La Philosophie morale au XIX^e Siècle*. — *Le Roman*. — *La Critique*. — *Villemain et Nisard*; *Sainte-Beuve*; *Taine*. Paris, Delagrave. Prix : 4 fr. 25.

Il n'est plus besoin de faire l'éloge du *Cours de Littérature* de M. F. Hémon. Tous ceux qui le pratiquent, et ils sont nombreux, savent quel excellent instrument de travail il met entre les mains des professeurs et des élèves. Il dispense de fastidieuses recherches, ou pour mieux dire, grâce aux nombreuses sources auxquelles il renvoie, il les facilite singulièrement. La manière adoptée par l'auteur — et elle est d'une exacte méthode, d'une souveraine clarté, que n'obscurcissent jamais les broussailles d'une discussion intempestive — permet d'aborder sans peine les écrivains que l'on étudie, d'en faire aisément le tour, de les attaquer de front, de pénétrer dans l'intimité de leurs sentiments ou de leurs pensées. Sans doute, il n'y a pas, dans ces études, de révélations sensationnelles, de « faits nouveaux » qui obligent le lecteur à reviser son jugement; sans doute il n'y a pas non plus de ces anecdotes qui projettent une soudaine clarté au tréfond d'une âme ou d'une conscience. mais pourquoi cela y serait-il? Vous trouverez là, en des chapitres bien ordonnés, bien « digérés », comme on disait autrefois, tout l'essentiel d'une biographie, une analyse substantielle et lumineuse d'un talent.

Et toujours M. Hémon tient compte des plus récents travaux littéraires, historiques et philosophiques, et cela donne à chacun de ses volumes un intérêt nouveau et cela montre aussi qu'on a affaire à un critique fortement documenté, solidement nourri des lectures les plus variées. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste des ouvrages qui figurent, après chaque étude, sous la rubrique : *Bibliographie*.

On lira avec fruit, à ce point de vue particulier, les chapitres consacrés à l'éloquence, au roman, à la philosophie, à la critique. Autant dire tout le volume. Des études comme celles-ci vivifient l'enseignement littéraire, le font sortir des chemins battus de la banalité. Le professeur qui voudra se les assimiler ne débitera plus, comme on pouvait le lui reprocher autrefois, des phrases creuses et toujours les mêmes, des formules stéréotypées et falotes qui ne disaient ni n'expliquaient rien du tout, mais il pourra, avec sûreté, exactitude et précision, interpréter un auteur et le situer, à sa juste place, dans l'histoire ou l'évolution d'un genre. Bref, on peut le dire sincèrement et sans flatterie, le cours de littérature de M. Hémon peut être considéré comme une sorte de vade-mecum pour le professeur de français, comme le bréviaire de celui, surtout, qui « entre dans la carrière... »

J. VAN DOOREN.

G. E. et W. H. HADOW, **The Oxford Treasury of English Literature**. Vol. I : Old English to Jacobean; vol. II : Growth of the drama. Oxford, Clarendon Press.

La *Clarendon Press* vise à posséder ses éditions et ses manuels propres dans tous les départements de la littérature et de la philologie. Elle s'enrichit en ce moment d'une anthologie en trois volumes, dont deux ont paru. Le premier volume passe en revue, au moyen de copieux extraits dûment situés dans leur cadre historique, la poésie et la prose anglaises, jusqu'au règne de Jacques I; le deuxième fait, de la même manière et dans les mêmes limites, l'histoire du théâtre et prépare à l'étude de Shakespeare.

Les auteurs ont poursuivi un double but : servir de guides à ceux qui veulent s'initier à la littérature dans ses grandes lignes et en même temps ne fournir que des œuvres agréables à lire et de bon goût. Ces derniers critères ont été scrupuleusement observés et ont emporté le choix des extraits, là où l'hésitation était permise. Les œuvres difficiles, comme *Piers Ploughman* ont été exclues. Au lieu de multiplier les auteurs cités en limitant les extraits, ce qui, sur un débutant, peut avoir pour effet de le déconcerter, MM. Hadow ont, avec raison, préféré le procédé contraire. Si la richesse d'une littérature ressort moins de cette

façon, si même l'aspect total d'une période risque d'être faussé, au moins le lecteur en garde une impression, ce qui est l'essentiel, et il la corrigera, en cas de besoin, en poursuivant ses études. Étant donné ce que les auteurs ont voulu faire, c'est-à-dire un livre à l'usage de quiconque s'intéresse aux lettres, un livre qui puisse être mis dans toutes les mains, ils ne pouvaient s'y prendre plus pratiquement. Les textes anglo-saxons sont traduits, ceux des XIII^e et XIV^e siècles sont modernisés, mais pour faciliter le recours aux originaux, on a choisi plusieurs extraits qui figurent dans l'*Anglo-Saxon Reader* de Sweet ou les *Specimens* (2^e vol.) de Morris et Skeat. Ainsi les passages du *Beowulf*, les *Énigmes de Cynewulf* et le *Voyage de Wulfstan* sont dans Sweet; la *Chanson du printemps* (*Lenten ys come with love to tounne*), les proverbes de Hendyng, les passages de Minot et de Mandeville se trouvent dans les *Specimens*.

Chaucer figure dans le *Treasury* avec 3 extraits, dont une partie du *Prologue* et *The Squiere's Tale*; Gower, Lydgate et Occleve marquent la distance entre Chaucer et ses contemporains, tandis que les prosateurs sont représentés par Mandeville, Malory, Caxton et More; Skelton et les trois belles ballades de *Sir Patrick Spens*, *Chevy Chase* et *Robin Hood* rappellent qu'au milieu de la versification ennuyeuse du XV^e siècle, le sentiment poétique jaillissait en dehors de toute convention; nous pouvons étudier l'influence de la Renaissance avec Wyatt, Surrey et Sackville, et ce dernier, contemporain d'Elisabeth, nous amène naturellement à cette période féconde dont le lustre est exceptionnel. Ici nos auteurs ont consacré un chapitre à Spencer, un autre aux sonnettes et chansonniers, et un troisième aux prosateurs Lily, Sidney, Bacon, ainsi qu'à Dekker, s'adjoignant ce dernier en raison des détails savoureux qu'il nous rapporte sur les mœurs théâtrales de l'époque.

Dans l'étude du drame, MM. H. ont adopté les catégories shakespeareiennes de tragédies, comédies et drames historiques, dont chacune est représentée par six copieux extraits. La première catégorie comprend, outre un mystère, une moralité et l'inévitable drame de Sackville et Norton, *Tamburlaine* (1587) de Marlowe, *Sejanus* (1603) de Jonson et *Vittoria Corombona* (± 1607) de Webster; la deuxième débute par l'intermède comique de la *Secunda Pastorum*, suivi de *Roister Doister* (± 1553), la *Campaspe* (1581) de Lyly, *Every man in his Humour* (1598)

de Jonson ¹, d'une comédie de mœurs (*The Shoemaker's Holiday*, 1600, de Dekker) et d'une comédie poétique à la Shakespeare (*Philaster*, 1608, de Beaumont et Fletcher); enfin les drames historiques comprennent notamment la semi-moralité politique *King John* de l'évêque Bale, *Edward I* (± 1590) de Peele, *Edward II* (± 1591) de Marlowe, *Sir John Oldcastle* (1600) de Munday et *Perkin Warbeck* (1634) de Ford. Un tableau rappelle les noms des prédécesseurs, des contemporains et des successeurs de Shakespeare, un autre met en regard des pièces citées l'œuvre contemporaine du grand dramaturge. Celui-ci veut être étudié à part et intégralement. Nos auteurs ont pensé avec raison qu'il serait à l'étroit dans leur anthologie et l'en ont exclu.

Nous attendons avec curiosité l'apparition du 3^{me} volume. La tâche des éditeurs devient de plus en plus ardue, à mesure qu'ils se rapprochent du temps présent. Souhaitons-leur d'avoir la main heureuse, pour que leur but, qui est de noter par des exemples caractéristiques les idées dont s'inspirèrent les générations successives, soit pleinement atteint.

G. DUFLOU.

The Proverbs of Alfred, re-edited from the Manuscripts by the Rev. W. W. SKEAT. Oxford, Clarendon Press, 1907. XLVI-96 pp. Prix : 2 sh. 6 d.

L'infatigable M. Skeat vient d'ajouter à la liste déjà fort longue de ses publications relatives au moyen-anglais cette édition nouvelle des *Proverbes d'Alfred*, qui forme un joli petit volume de la *Clarendon Press*. Copieuse introduction, discussion de textes, études de grammaire et de métrique, appareil critique, commentaire et glossaire, M. Skeat n'a rien négligé pour donner du petit poème une édition définitive, et, pour autant que nous en puissions juger, il a pleinement réussi. Ces sept cents et quelques vers où le roi Alfred nous est représenté distribuant à une cour d'évêques, de clercs et de nobles ses conseils

¹ Une comparaison de l'extrait avec la réimpression de Bang dans les *Materialien zur Kunde des englischen Dramas* (Bd. VII, 1), m'a fait découvrir quelques fautes d'impression, dont voici les trois principales : Page 206 il faut lire : *blue-waiters* au lieu de *waters*; page 210 *a thing to be sav'd* au lieu de *to be said*; p. 226, ligne 54 *your must* au lieu de *you must*.

empreints d'une sagesse pratique un peu terre à terre, n'offrent que peu d'intérêt littéraire, mais sont précieux au point de vue linguistique : ils sont l'un des rares documents datant de la première époque moyenne-anglaise. L'introduction nous apprend un détail intéressant, qui jette un jour curieux sur la situation singulièrement embrouillée que présentait l'Angleterre au lendemain de la conquête. L'un des manuscrits du poème (actuellement à Trinity College, Cambridge) est l'œuvre d'un Normand qui savait évidemment fort peu d'anglais. Quatre signes de l'écriture anglo-saxonne surtout lui étaient peu familiers : le *w*, la lettre qui équivalait au *th* moderne, le *g* valant *y* et l'abréviation pour *and*. Aussi prit-il soin de les noter avec une transcription, au bas de la première page de son manuscrit. Cette précaution d'ailleurs ne l'empêcha pas de confondre de la manière la plus complète les sons *y*, *w* et *th*, d'où des corruptions absolument inexplicables pour qui n'en a pas la clé. Outre cette cause permanente d'erreurs, M. Skeat relève une foule d'autres indices de l'origine normande du copiste, et corrige avec certitude un grand nombre de passages restés mystérieux jusqu'ici.

J. MANSION.

PAUL CAUER, Von deutscher Spracheroziehung. Berlin, Weidmann, 1906. Prix : 4,80 M.

M. Cauer a enseigné longtemps les langues anciennes dans la classe de poésie et l'allemand en rhétorique. En multipliant les rapprochements entre ces cours, en astreignant ses élèves à une forte discipline intellectuelle, il a donné à ses leçons de langue maternelle un cachet qui a dû plaire aux esprits curieux et vifs.

Le titre de son livre est une espèce de programme. L'éducation littéraire est une préparation à la vie sociale. Tant que les hommes échangeront des idées, ils auront besoin d'une préparation à l'art de les exprimer clairement et de discerner l'erreur de la vérité.

L'enseignement de la langue maternelle comprend nécessairement l'histoire littéraire, la lecture des auteurs et la rédaction. Ici nous voyons M. C. à l'œuvre. Il nous promène à travers les œuvres des classiques du XVIII^e siècle, dont il est un admirateur convaincu et clairvoyant, s'attachant à noter à leur naissance les idées et les formules nouvelles, pour en marquer en

quelques traits les destinées ultérieures. Il va de soi que l'influence de l'antiquité sur les classiques allemands n'a pu que rehausser l'attrait de ceux-ci pour un humaniste comme M. C. Son point de vue, c'est celui de l'historien et du philosophe; il analyse et fait admirer des idées ou des sentiments; il ne cherche pas à éveiller, comme on dirait aujourd'hui, des sensations d'art, moins par inaptitude que par méfiance pour ce qui cesse d'être objectif et rationnel.

Au chapitre de la rédaction, M. C. discute une foule de sujets, portraits, parallèles, caractéristiques, dissertations, qu'il a traités avec ses élèves. Il n'aime pas la vulgaire paraphrase, la vieille chrie qui ressuscite parfois sous un déguisement. Délayer en plusieurs pages une pensée juste et forte lui paraît une triste besogne. Il veut que le sujet contienne un élément subjectif : exprimé sous forme interrogative, disjonctive ou antithétique, il force l'élève à prendre parti et à dire ce qu'il sent.

Depuis que l'avenir de l'enseignement classique est en discussion, on s'occupe de déterminer par quoi on comblera éventuellement les vides. Certains pédagogues, dont M. Paulsen, ont songé à la philosophie. Déjà maintenant on voit des professeurs compétents rogner une heure par ci par là pour initier leurs élèves à la logique et la psychologie. Il ne s'agit pas d'un enseignement synthétique et complet. Le but est d'apprendre à raisonner juste et de substituer au simple bon sens une connaissance rigoureuse des opérations par lesquelles nous ordonnons nos idées. M. C. est également partisan d'une initiation pareille, mais facultative, et le chapitre III de son livre est une logique formelle en raccourci, complétée par une série d'observations sur des phénomènes psychologiques courants, tels que le tempérament, le caractère, le sentiment, la volonté, la mémoire, etc., qui interviennent constamment dans les discussions littéraires.

M. C. a consacré trois chapitres à l'art d'écrire proprement dit : il y traite de la ponctuation, du style et de la correction du langage. En pénétrant dans ce dernier domaine, jalousement gardé par le *Deutscher Sprachverein*, notre auteur n'a pu éviter le conflit. Le « Verein » épure la langue militairement en expulsant les vocables étrangers qu'il remplace par des créatures à lui; M. C. dénonce l'exagération du procédé en rappelant qu'une langue est un organisme vivant, capable de pourvoir à ses besoins, et dont l'activité évolutive est incessante. Dans une langue bien vivante, l'élimination et l'assimilation sont régies par le jeu des

influences naturelles, la violence est généralement nuisible, tandis que les essais de verbiculture et l'addition officielle de nouvelles acceptions aux mots sont blâmables. M. C. n'admet l'ingérence réfléchie de l'individu que pour contrôler l'influence de l'analogie, cette force niveleuse qui renverse tout ce qui est ancien, rare ou caractéristique au profit de l'uniformité. Il doit être permis de résister à cette action aveugle quand elle appauvrit la langue, en attendant que l'usage ait jugé souverainement. Le meilleur régime à appliquer dans l'espèce est celui de la tolérance, puisque personne ne peut saisir le moment précis où les mots naissent ou meurent. Mais ce qu'il faut avant tout aux jeunes gens, avec une foi plus grande dans la force vitale de leur langue, c'est le sens et le respect de son génie, qui mieux que des règles arbitraires, permet de discerner le vrai du faux et d'observer la juste mesure.

L'enseignement de M. C. est surtout intellectuel; il satisfera moins ceux qui le veulent plus artistique, et pour qui l'œuvre d'art est un ensemble de sensations esthétiques. Mais nous étions prévenus. Tel qu'il est, l'ouvrage doit intéresser par le mélange parfait de la théorie et de la pratique; il charme par l'élégance de l'impression et du style ainsi que par sa sincérité d'œuvre vécue.

G. DUFLOU.

F. SENN, L'institution des vidamies en France. Paris, Rousseau, 1907, in-8°, 256 pages.

Après nous avoir donné un savant mémoire sur l'institution des avoueries françaises, M. S. a abordé l'étude des vidamies. Cette question, plus encore que celle des avoueries, n'avait pas laissé d'être fort négligée jusqu'à présent; aussi le grand mérite de l'auteur est-il d'avoir comblé une lacune regrettable.

Le livre est conçu selon le plan qui avait déjà servi à l'élaboration de l'histoire des avoueries en France : une première partie fixe les linéaments généraux de l'institution à l'époque franque, analyse les fonctions du vidame carolingien et en détermine la nature juridique; la seconde partie, beaucoup plus développée, comporte l'examen de la vidamie seigneuriale en France jusqu'à son extinction par le décret des 19-23 juin 1790 qui déclarait que le titre de vidame ne pouvait être « pris par qui que ce soit, ni donné à personne. »

Le « *vicedominus* » que les textes mentionnent dès le VI^e siècle est un administrateur ecclésiastique de la maison épiscopale. La législation carolingienne s'empare de cette institution pour la réglementer à l'instar de l'avouerie et veut faire du vidame un officier épiscopal, contrôlé par le pouvoir central et servant d'intermédiaire entre cette puissance publique et l'immunité épiscopale. Aussi peut-on dire qu'une étude attentive des capitulaires révèle l'existence de règles communes aux avoués et aux vidames dont le rôle devait être, à n'en pas douter, sensiblement le même dans l'immunité ecclésiastique. Cependant à l'époque carolingienne une différence existe encore entre les deux espèces de fonctionnaires : les avoués du IX^e siècle sont exclusivement des laïcs, tandis que les vidames se recrutent parmi les clercs. Est-ce à dire qu'ils exercent au sein de cette immunité épiscopale le même rôle? N'oublions pas qu'en application du principe suivant lequel l'église a horreur du sang, les clercs n'étaient pas admis à détenir toutes les attributions dérivant du pouvoir de contrainte, corollaire du droit de juridiction des vidames, représentants de l'évêque. La question est fort délicate et l'auteur s'y arrête comme il convient (p. 53-63). Il note très exactement le conflit qui ne pouvait manquer d'éclater entre le système impérial et le système épiscopal au sujet de la vidamie. L'empereur désirait que les fonctions judiciaires et coercitives du représentant de l'immuniste fussent dévolues à un fonctionnaire laïque contrôlé par lui ou ses *missi*; il s'appuiera, pour y arriver, sur les textes des conciles en vue de rappeler qu'un évêque ne peut s'immiscer dans les *negotia secularia* et qu'il lui faut un mandataire dans une situation telle que les prescriptions canoniques ne soient pas outrepassées. Or l'évêque a intérêt, pour conserver tout pouvoir de domination sur son représentant, à le choisir parmi les ecclésiastiques qui dépendent de lui. Le résultat de ce différend fut évidemment une grande indécision dans la fixation du rôle des vidames à l'époque carolingienne. Comme le vidame ne s'adaptait pas à la nouvelle fonction désirée par les carolingiens, c'est-à-dire à servir d'intermédiaire entre pouvoir royal et immunité épiscopale, le législateur, depuis 809, ne considère plus le *vicedominus* que comme officier de l'immunité et dès lors confond *vicedominus* et *advocatus episcopi*. Mais, comme le remarque l'auteur, « là où l'*advocatus* possède les droits et remplit les fonctions de l'officier de l'immunité,

il n'exclut pas, par le seul fait de sa présence, la constitution d'un *vicedominus*. Celui-ci demeurera, dans l'évêché, l'administrateur du palais et des biens épiscopaux, » (p. 70-71). C'est précisément ce rôle qu'en vertu des canons des conciles, le vidame ne devait cesser de jouer.

Si nous examinons l'organisation d'un évêché vers l'an 1000, nous y rencontrons parfois un vidame. Mais ne nous y trompons pas : ce personnage n'a du vidame primitif que le nom ; c'est du moins le cas le plus général. Il apparaît comme défenseur de l'évêché et non plus seulement comme administrateur de ses biens. M. S. signale à ce propos le phénomène suivant pour certains évêchés de France : l'avoué de l'évêque prend le titre de *vicedominus*, mais réunit dans son chef les charges de l'avoué et du vidame primitif¹ ; il est toujours un laïc.

M. S. nous signale que dans les évêchés de l'Ile de France, le titre de *vicedominus* l'a emporté sur celui d'avoué de l'évêque (p. 88). Il est vrai que cette appellation n'a rien de bien significatif, puisque le vidame nouveau se comporte exactement vis-à-vis de l'évêché comme le font dans d'autres évêchés les *advocati episcopi* et que la qualité de clerc n'est plus même requise dans son chef ; elle ne fait donc que marquer, jusqu'à un certain point, le triomphe partiel de la thèse épiscopale. La subordination du vidame à l'évêque trouve pourtant sa justification, d'après M. S., dans ce fait que dans un archevêché comme celui de Reims, « le *vicedominus*, après avoir été pendant un certain temps choisi parmi des seigneurs laïcs, redevient à partir du XII^e siècle, le *vicedominus* ecclésiastique d'antan, dès que le besoin de protection armée ne se fait plus impérieusement sentir. » (p. 90).

Et ceci me paraît très intéressant ; c'est l'un des indices les plus curieux et les plus nouveaux de la politique positive de quelques-uns des évêchés de France au moyen-âge.

La situation du seigneur-vidame sortira fortement amoindrie des conflits dans lesquels il se trouvera engagé, conflits analogues à ceux qui mettent aux prises abbayes et avoués, mais — fait digne de remarque — l'officier épiscopal dont

¹ Pour les régions belges, comme du reste pour la Lorraine, le titre usité est bien celui d'*advocatus episcopi*, défenseur laïque de l'évêché, identique à l'avoué abbatial.

le rôle se restreindra à percevoir quelques droits et à bénéficier de quelques honneurs délimités strictement, subsistera jusqu'à la fin de l'ancien régime, précisément par suite de sa dépendance vis-à-vis de l'autorité épiscopale. Au contraire, l'avoué de l'évêque, comme tous les avoués turbulents, disparaîtra beaucoup plus tôt : en France, la garde royale universelle en montrera l'inutilité ; en Belgique, les princes territoriaux concentreront dans leurs mains les multiples avoueries locales de leurs domaines et assureront, chacun dans sa principauté, le maintien de l'ordre et la défense du territoire : les Bourguignons achèveront cette œuvre de centralisation ébauchée dès le XIII^e siècle¹.

Examinant en détail les fonctions du vidame seigneurial, M. S. reproduit à peu près, avec d'autres exemples à l'appui, la plupart des observations qu'il avait consacrées à l'avouerie ecclésiastique française ; il ressort de la lecture de cette partie de son mémoire (p. 126-136) qu'une grande similitude d'attributions existe entre vidames et avoués épiscopaux. Si nous ajoutons qu'à part les provinces ecclésiastiques de Reims et de Sens, les vidames épiscopaux sont généralement des seigneurs laïques, nous nous convaincrions aisément de l'identification des deux groupes de personnages, quelle que soit la restriction apportée par l'auteur lorsqu'il écrit que « de ses anciennes fonctions, consistant dans l'administration et la garde des biens épiscopaux, le vidame ne semble avoir conservé que celle qui le fait gardien du palais et des biens de l'évêque, au cas de vacance du siège épiscopal, » (p. 134).

Les droits du seigneur-vidame, son fief particulier, les redevances fournies à l'occasion de ses services produisirent une série d'abus analogues à ceux qui résultèrent de l'avouerie. La lutte que les évêques engagèrent contre leurs vidames rappelle celle que soutinrent les abbés contre leurs pseudo-protecteurs, les avoués ; mais elle ne se présente pas exactement de la même façon ; les vidames sont généralement vaincus par l'action propre de l'évêque sans qu'il y ait lieu pour lui de recourir à l'appui d'un autre pouvoir. Les interventions royales ne consistent que dans la confirmation d'accords conclus entre vidames et évêques. Par contre, M. S. indique très claire-

¹ Voir à ce sujet notre étude consacrée à *l'histoire de l'avouerie ecclésiastique belge*. Gand, 1907.

ment par plusieurs exemples typiques que la papauté vise à restreindre les abus de l'institution *en général* et non à prendre position dans un différend déterminé (p. 160-161). Les renonciations à des prétentions ou même à la perception légitime de droits sont nombreuses de la part des seigneurs-vidames; elles peuvent s'accompagner de compensations, mais très fréquemment il n'en est rien. Dès le XV^e siècle, là où subsistent des vidamés, les avantages de leurs titulaires sont considérablement amincis. Le seigneur-vidame n'a plus aucune importance politique : il perçoit quelques droits, mais n'est plus que l'ombre de ce qu'il a été vers les X^e et XI^e siècles.

Telle est la trame du livre très documenté de M. S. — Je ne regrette qu'une seule chose, c'est qu'il n'ait pas cru devoir retracer, sous forme de synthèse finale, l'évolution de la vidamie dont il avait analysé copieusement les éléments. Peut-être trouvera-t-on qu'une conclusion était inutile, en raison de la clarté dont l'auteur avait revêtu son exposition; mais il n'est assurément pas superfétatoire, dans un sujet aussi nuancé de fixer en raccourci, les lignes directrices qui se dégagent de toute l'œuvre et la dominent.

Deux annexes appelées à rendre de grands services aux chercheurs terminent l'ouvrage : l'une est consacrée au classement chronologique des principaux documents relatifs à l'histoire des vidamies françaises; l'autre comporte la publication de dix-neuf pièces justificatives intéressantes, dont plusieurs sont inédites ¹.

CHARLES PERGAMENI.

¹ Quelques petites observations de détail : pourquoi dans la bibliographie abondante des ouvrages consultés, (p. XIII), M. S. n'a-t-il pas cité le beau mémoire de Dubrulle : *Cambrai à la fin du Moyen-âge?* — P. 81, note 5, la charte de Godefroid *le Barbu* (ne pas employer ici l'expression *Godefroid de Bouillon* consacrée par l'usage pour désigner le héros de la première croisade) en faveur des églises de Verdun est de 1069. — P. 133-134 : l'intervention du vidame dans les actes qui sont de nature à modifier le domaine de l'évêché (donations, achats, etc.) ne rentre-t-elle pas dans ses fonctions administratives? Et dès lors ne peut-on la considérer comme rappelant les anciennes fonctions du vidame ecclésiastique au même titre que l'obligation d'exercer la garde des biens épiscopaux, en cas de vacance du siège? — P. 138 : l'auteur emploie une formule équivoque quand il écrit que la vidamie a complètement changé de caractère en redevenant ecclésiastique. La vidamie est essentiellement et originellement ecclésiastique; toutes les attributions

L. HALPHEN, *Le Comté d'Anjou au XI^e siècle*. Paris, Picard, 1906, in-8°, de xxiv-428 pp.

Le but de l'auteur est de montrer comment, au XI^e siècle, le comté d'Anjou s'est formé au point de vue territorial et au point de vue interne. Pour le dire tout de suite, l'auteur semble parfaitement au courant des sources et des travaux modernes. Je signale notamment le dépouillement auquel il s'est livré des actes des comtes d'Anjou (323 actes allant de 923 à 1120, sans compter 11 actes faux). De ces actes, dont un bon nombre sont inédits, il a fait l'objet d'un Catalogue qui, avec les pièces justificatives, des additions et corrections et une table alphabétique très complète, prend la moitié du volume.

La première partie est consacrée à l'histoire proprement dite du comté. Comme l'histoire du comté d'Anjou est assez étrangère à la plupart de nos lecteurs, je n'insisterai pas sur les mérites de la description concrète que nous en donne l'auteur; il me suffira de dire que, chemin faisant, dans son exposé si précis, il a redressé toute une masse de fausses données qui encombraient l'histoire du pays angevin.

Mais à un point de vue plus général, cette histoire du comté d'Anjou au XI^e siècle ne laisse pas d'avoir pour nous un grand intérêt. On voit se constituer un comté à l'époque féodale et on assiste à un double travail d'expansion au dehors et d'organisation au dedans.

Les comtes d'Anjou visent à agrandir leurs domaines vers la Bretagne et vers le comté de Blois, vers l'Aquitaine, le Vendômois et le Maine et finalement vers la Normandie, et l'on sait que vers le milieu du XII^e siècle, conséquence du mariage du comte d'Anjou Geoffroi le Bel avec l'héritière de l'empire anglo-normand, la maison d'Anjou allait monter sur le trône d'Angleterre.

résultant de la défense du temporel de l'évêché et de la juridiction seigneuriale exercée au nom de l'évêque par le vidame dénaturent l'institution; celle-ci ne présente surtout d'intérêt que si elle diffère de l'avouerie épiscopale. — P. 146 : il ne me semble pas exact de dire que l'avoué aux X^e et XI^e siècles ait rempli avec soin les fonctions qui lui étaient dévolues, comme le vidame. Le XI^e siècle marque pour de grandes régions le début de la réglementation systématique de l'avouerie qui fait présumer l'existence d'abus auxquels on désire remédier.

Quant à l'histoire interne du comté, elle ne mérite pas moins d'attirer l'attention; vers le milieu du XI^e siècle, grâce à l'énergie du comte, la situation (antérieurement si déplorable) du clergé angevin, tant séculier que régulier, apparaît transformée; d'anciennes abbayes renaissent; il s'en bâtit de nouvelles; à côté, un bourg se forme et parfois, bientôt, surgit une ville.

D'autre part, pour appuyer leur politique de conquête, les comtes (en cela d'ailleurs aidés par leurs vassaux) construisent des châteaux-forts qui servent aux paysans de points de ralliement, et autour du château naît un bourg qui, parfois aussi, se transforme en ville.

Au commencement du XI^e siècle, l'administration centrale du comté est peu compliquée. Elle se confond encore avec les services de la domesticité. Pour ce qui est de l'administration locale, elle se trouve alors aux mains de voyers (*vicarii*) qui administrent les domaines du comte et en sont arrivés par suite d'une extension progressive de leurs pouvoirs à assurer, chacun dans sa circonscription, tous les services aussi bien dominicaux que judiciaires et militaires.

A côté de l'activité des cadres administratifs réguliers, il ne faut pas oublier le rôle joué par les vassaux du comte, ses *fideles* qui vivent dans son entourage ou viennent faire le " service de cour. " Cette administration rudimentaire n'empêche pas le comte d'être un chef respecté. Ses vassaux lui sont soumis, car les concessions de domaines qu'il leur a faites sont encore révoquables; quant au clergé, il est à sa discrétion, et dans les démêlés du comte avec l'archevêque de Tours et même le Pape, l'évêque lui reste entièrement fidèle.

Le développement du comté subit cependant un temps d'arrêt vers 1060. Le comte Geoffroi Martel étant venu à mourir sans laisser d'enfants, ses biens furent partagés entre ses deux neveux qui ne s'entendirent pas longtemps et se firent une guerre acharnée. Les barons détenteurs des châteaux-forts en profitèrent pour tâcher de se rendre indépendants, et comme ils se transmettaient leurs châteaux de père en fils et ne contractaient d'alliances qu'entre eux, ils en arrivèrent bientôt à former une caste à part. Toutefois ils ne parvinrent pas à vivre par la suite en bonne intelligence, et le mouvement qui tendait à la centralisation du comté ne fut que retardé; pendant la première moitié du XII^e siècle, on allait voir les comtes regagner le terrain perdu et finir par réduire les petits châtelains à l'obéissance.

Le comte d'ailleurs, même pendant la crise que traversa le comté, n'avait pas perdu la haute main sur le clergé angevin, et dans la seconde moitié du XI^e siècle, une cour s'était constituée autour du comte qui rappelait la cour royale et où l'on rencontre notamment un sénéchal, un connétable et un chapelain qui fait office de chancelier.

A. HANSAY.

GEORG VON BELOW, **Die Ursachen der Rezeption des Römischen Rechts in Deutschland** (*Historische Bibliothek. Bd. XIX*). München und Berlin, 1905. Verlag Oldenbourg. 166 pages in-8°. Prix : 4 M. 50.

Ce petit livre est extrêmement intéressant. L'auteur y résume clairement les principales théories qui, depuis 1860, ont été élaborées pour expliquer le phénomène juridique de la Réception du droit romain. Il les soumet à une critique pénétrante, et expose finalement quelles ont été, selon lui, les causes historiquement prouvées de la Réception.

Stobbe formula, le premier, la théorie des causes qui rendirent possible l'introduction d'un droit étranger en Allemagne. Il les divisa en causes externes et internes. Parmi les premières, deux principales : l'idée que l'empire n'était en réalité que la continuation de l'empire romain, et qu'il était dès lors naturel d'y voir appliquer le droit romain ; ensuite, la renaissance juridique romaine en Italie, et la fréquentation des universités italiennes par les Allemands. La cause interne résidait dans le droit allemand lui-même, qui semblait d'un développement insuffisant pour répondre aux nécessités juridiques nouvelles qui s'étaient manifestées. Le besoin d'un droit supérieur se fit sentir, et de même qu'on se servit du latin comme langue universelle, de même on fit appel au droit romain accessible à tous et enseigné systématiquement dans toutes les universités.

Ce fut surtout l'idée de l'insuffisance du droit national qui fit l'objet des discussions qui éclatèrent autour de la théorie de Stobbe. Au fond, les divergences de vue qui se manifestèrent à cet égard, se rattachent intimement à la querelle des romanistes et des germanistes. Ces derniers protestèrent vivement, et parmi eux C. A. Schmidt, Otto Gierke et Sohm se distinguèrent tout particulièrement.

Dire avec Stobbe que le droit germanique était insuffisant pour remplir sa mission, c'est évidemment trop dire. L'exemple de l'Angleterre, de la Suisse et même de la France, montre suffisamment qu'un droit national peut se développer au gré des besoins et s'adapter aux situations juridiques les plus compliquées. D'autre part, on a diversement commenté l'attitude du peuple en présence de l'invasion romaine. Si les uns prétendent que le peuple assistait indifférent à ce spectacle de transformation juridique, voire même qu'il le désirait, les autres au contraire ont voulu démontrer l'existence d'une hostilité populaire évidente. Ils en découvriraient l'expression la plus concrète dans l'animosité ressentie contre les juristes. Muther essaya de ramener ces deux partis opposés à la réalité historique, et von Below montre à son tour en quoi les uns et les autres ont eu tort ou raison. Sans doute, nous découvrons dans certains textes des protestations contre les juristes, mais ces protestations s'adressaient à ces juristes, non pas en tant que juristes, mais en tant que juristes *étrangers* au milieu dans lequel ils fonctionnaient. Ce qu'on réclamait, c'était le triomphe du principe de l'indigénat. Il est vrai aussi que les juristes ont beaucoup nui, grâce à une application exagérée du droit romain. Trop souvent ils ont écarté systématiquement le droit national, se comportant à son égard comme les architectes de la Renaissance se comportaient à l'endroit de l'architecture ogivale : ils détruisaient et ne transformaient point. Or, il convient de remarquer ici encore que tous les juristes n'ont pas agi dans un même esprit d'intolérance. D'aucuns ont, suivant les circonstances, défendu le maintien de certains principes puisés dans le droit national. Quant à l'attitude populaire en présence de l'invasion juridique romaine, elle fut différente de région à région. Si les villes du Wurtemberg acceptent bénévolement une nouvelle codification empreinte de romanisme, les villes hanséatiques, par contre, défendent vaillamment leur droit particulier et traditionnel.

Arnold mêla au débat des considérations d'ordre économique. Comme le commerce s'était développé au point de ne plus pouvoir se contenter des formes juridiques populaires, le droit romain était tout désigné pour fournir aux institutions économiques nouvelles un cadre juridique tout tracé. v. Below trouve cette connexion entre l'ordre économique et l'ordre juridique fort contestable. N'oublions pas, observe-t-il, qu'au moment où la

Réception s'accomplit, la vie urbaine allemande entre en décadence. Du reste, ce qui prouve que ce ne fut point le développement économique qui appela le droit romain, c'est que les villes prospères de la Baltique ne voulurent point le recevoir. Différentes autres raisons, notamment l'exemple de l'Angleterre, qui garda son droit national, au moment même où une ère de prospérité commerciale s'ouvrait pour elle, achèvent de prouver que la connexion juridico-économique, mise en avant par Arnold, ne répond pas à la réalité historique.

Dans la partie positive de son livre, v. Below revient sur les causes qui lui paraissent être les causes réelles de la Réception. Les causes externes décrites par Stobbe ont leur fondement. L'enseignement du droit romain en Italie et en Allemagne amena insensiblement son application. Ce qui rendait celle-ci possible et même désirable, c'est la grande diversité des coutumes locales, paralysant l'application du droit. Grâce à l'action centralisatrice du *Reichskammergericht*, le droit étranger pénétra dans la vie pratique. Il servit de base aux codifications. La diversité juridique, sur laquelle v. Below appuie fortement, et avec raison, explique du reste en grande partie l'œuvre de romanisation juridique accomplie en Allemagne. Nous constatons, en effet, que là où il y avait un droit régional, là où une ville, telle que Magdebourg ou Lubeck, avait communiqué son droit à toute une série de villes, la Réception ne se fit pas ou ne se fit que dans une faible mesure.

Les historiens et les juristes auront à lire l'opuscule que nous venons de signaler ici. Ils y trouveront une vue d'ensemble, admirablement édifiée, grâce à ce sens critique qui caractérise tout particulièrement les œuvres du professeur v. Below.

G. DES MAREZ.

JEAN MEYHOFFER, **Le Martyrologe protestant des Pays-Bas (1523-1597)**. *Étude critique*. Thèse présentée à la faculté de théologie de l'église libre du canton de Vaud. Nessonvaux, 1907, 190 pp.

En tête de ce beau travail, entrepris sous la direction de M. Paul Fredericq, M. le pasteur Meyhoffer expose les raisons qui l'ont conduit à critiquer les affirmations de ses devanciers concernant le nombre des Martyrs de la Réforme dans les

dix-sept provinces. Puis, il nous fournit une longue liste des documents manuscrits et des livres imprimés qu'il a consultés.

L'auteur a divisé son travail en deux parties : une partie historique et une partie critique. Dans la première, il expose en termes généraux la Répression de l'Hérésie. Au chapitre I, les débuts de la prédication luthérienne, les placards de Charles-Quint, l'organisation inquisitoriale du temps de l'Empereur et la répression sous le règne de Philippe II ; enfin les poursuites au Pays de Liège. Au chapitre II, M. M. s'occupe des victimes de la répression religieuse ; il traite spécialement de la question épineuse : quels sont ceux qui ont droit au nom de victimes de la répression religieuse ?

« Nombreux furent ceux, dit M. M., que leurs convictions entraînèrent à des actes tels que la rébellion, le bris d'images, le sacrilège, l'affiliation à une ligue, la réclamation de la liberté de conscience. Doivent-ils être supprimés de la liste des martyrs ? » « Il serait injuste de les juger comme des malfaiteurs ou des perturbateurs de l'ordre public, sans aucun droit à notre sympathie ou à notre intérêt, bien que souvent on ait voulu le faire » (p. 41).

L'auteur avoue que sous le prétexte de la religion, des excès et des crimes ont été commis. « Il y a eu des sectaires qui se sont mis d'eux-mêmes sous le coup des lois, et ont subi un sort qu'ils avaient mérité ; leur responsabilité est restée entière et leur religion ne peut être alléguée comme le motif de leurs actes. »

« Mais combien d'autres, à la charge desquels des délits ont été portés, et qui ne sont coupables que d'avoir tenté de manifester ouvertement leurs opinions, et d'avoir essayé de les propager ; qui, poussés à bout par les persécutions, ont revendiqué leurs droits ; qui, attaqués dans leurs biens et leur vie, ont cherché à les défendre ! Accusés de blasphème et de sacrilège, parce qu'ils protestaient contre le culte des images et les cérémonies de l'église, ou s'indignaient de voir une accumulation de richesses qui eussent pu être plus utilement employées ; — accusés de rébellion, parce qu'ils s'assemblaient pour protester contre l'Inquisition, signaient des requêtes pour obtenir la liberté de conscience et soupiraient après un changement de régime ; — accusés du crime de lèse-majesté, parce que voyant leur vie menacée, ils se rendaient à leurs prêches en bandes armées, et formaient des troupes prêtes à verser leur sang pour défendre leurs coreligionnaires et leurs propres foyers, ou pour acquérir

la liberté. D'ordinaire leurs délits sont la conséquence de leurs convictions; leur résistance, le résultat des poursuites menées contre eux » (p. 42).

L'on nous pardonnera la reproduction intégrale de ce long passage, parce qu'il est capital pour tout le reste de la thèse.

L'auteur s'occupe plus loin des exécutions en masse des anabaptistes dans les Pays-Bas septentrionaux de 1534 à 1540. Puis, il aborde la transformation dans le caractère de la réformation, qui de passive et résignée devient agressive depuis 1565; mais il oublie de faire remarquer que c'est là le fruit du calvinisme, qui finit par remplacer le luthéranisme.

M. M. admet que la prédication calviniste a été la cause déterminante de l'Iconoclastie : « Ce fut par fanatisme *religieux* que l'iconoclastie se produisit : les sectaires détruisaient mais ne volaient pas. Si des détournements furent commis, ce fut le fait des malfaiteurs qui se mêlèrent à eux » (p. 53). C'est ce qu'il prouve par une série d'extraits de sentences concernant des briseurs d'images.

Vint depuis 1567 la résistance des calvinistes et des gueux; ils prirent les armes contre les pouvoirs qui les attaquaient et repoussèrent la force par la force. L'auteur reconnaît que dans les troupes recrutées par Brederode ou par la famille d'Orange, « il se trouvait des aventuriers, prêts à s'enrôler sous n'importe quel chef, pourvu qu'ils aient l'occasion de faire du butin, et aussi des mécontents, désireux d'un changement de régime. » Mais, dit-il, et il le montre par de nombreuses sentences inédites, la plupart des insurgés et rebelles étaient entraînés par leurs convictions religieuses, qui les poussaient à s'armer pour se rendre aux prêches et défendre leurs pasteurs, ou à s'enrôler dans les bandes qui devaient si misérablement périr.... La place de beaucoup d'eux n'en est pas moins au rang des martyrs » (p. 61-62). « Il serait parfaitement injuste de refuser, *a priori*, à l'ensemble des personnes, qui de près ou de loin, furent mêlées aux troubles, tout droit à une mention dans les martyrologes. Il faudrait, dans la mesure du possible, examiner chaque cas particulier. »

La seconde division du livre est précisément cette partie critique. Le chapitre I, intitulé *Les Sources*, examine les martyrologes protestants, qui sont très incomplets, parce que ce n'est qu'en 1554 qu'un contemporain songea à mettre par écrit les noms et les actes des protestants suppliciés; de là des lacunes,

certainement considérables, que les pièces officielles conservées dans les dépôts d'archives nous prouvent, mais ne viennent que partiellement combler. D'ailleurs, le but premier de ces recueils étant l'édification, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils n'aient rien de systématique ni de complet. *Les auteurs des Martyrologes n'ont à toute évidence catalogué que ceux des suppliciés dont le zèle religieux et la fermeté dans la mort pouvaient servir d'exemple à leurs coreligionnaires.*

Ainsi, les iconoclastes ou sectaires armés ne sont pas mentionnés dans les Livres des Martyrs. « C'est, dit M. M., que leurs violences étaient réprouvées. Aujourd'hui, nous pouvons les juger différemment. » De plus, l'admission dans les martyrologes a été refusée à tous ceux qui n'étaient pas strictement orthodoxes. C'est pourquoi, les anabaptistes, considérés avec horreur par les autres protestants, sont exclus des martyrologes luthériens ou calvinistes.

L'auteur examine ensuite les Histoires des Martyrs de Ludwig Rabe et de Jean Crespin, parues tous deux en 1554; cinq ans après paraît celle d'Adrien Van Haemstede. En 1562, les anabaptistes rédigèrent leur martyrologe, qui complète les trois précédents; c'est celui que T. van Braght refondit un siècle plus tard.

J. I. Doedes (1853) et I. M. J. Hoog (1885) ajoutèrent de nouveaux noms à cette longue liste. Enfin, les savants éditeurs de la *Bibliotheca Belgica* consacrèrent deux volumes de leur précieuse publication à *La Bibliographie des martyrologes protestants néerlandais*. Ce beau travail est particulièrement l'œuvre de M. Arnold. C'est contre les conclusions de cet ouvrage que le livre de M. Meyhoffer est spécialement dirigé. Ce n'est d'ailleurs pas la première attaque que cette étude subit : le Dr. Hoog l'a passablement malmenée dans son article *Onze Martelaren, complément à la Bibliographie des martyrologes protestants de la Bibliotheca Belgica*, dans le *Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis*, nouv. série, t. I, fasc. 1 (La Haye, 1900), article qu'il nous étonne de ne pas voir rappeler par M. M..

L'auteur examine ensuite les informations fournies par les documents officiels des pièces d'archives, mais qui présentent de graves lacunes, quand parfois même elles ne font point complètement défaut. Il étudie particulièrement les *Registres aux sentences criminelles*, les *Comptes des officiers de justice*, les *Archives du Conseil des Troubles*, tous plus ou moins incomplets.

Ces documents ne nous renseignent que sur les progrès de la répression dans quelques grandes villes et sur les exécutions individuelles; ils ne nous disent rien sur les massacres collectifs ni sur les pendaisons sans forme de procès dans les campagnes. « Ainsi, nombreux sont les adhérents des nouvelles doctrines qui ont péri, sans laisser de traces dans les pièces officielles. »

Au chapitre II, M. W. fait la critique des chiffres adoptés par les divers historiens. Il rejette avec raison le chiffre de cent mille exécutés, avancé par Grotius, comme manifestement exagéré; il repousse également le nombre de trente mille anabaptistes, qui d'après l'ambassadeur vénitien Navagero, auraient péri dans les provinces du Nord de 1525 à 1546, parce que les documents d'archives montrent qu'il est impossible qu'une telle masse de victimes aient été mises à mort par les mains de la justice, dans un espace de moins de vingt ans.

On sait que le duc d'Albe aurait raconté en Espagne qu'il avait fait périr, pour extirper l'hérésie, plus de 18,000 personnes par la main du bourreau pendant les six ans qu'il gouverna les Pays-Bas. Ce n'était là qu'une odieuse jactance; avec Gachard, l'auteur conclut que la vérité doit se trouver entre 6000 et 8000.

Se basant sur ces diverses données, de nombreux historiens actuels, tels que Motley, se sont arrêtés au chiffre de 50,000, celui qu'émet le prince d'Orange dans sa *Justification*, comme représentant l'évaluation la plus probable. Prescott, comparant la situation de la Castille et des Pays-Bas et se basant sur les données de Lhorente concernant l'Inquisition castillane, estime que ce chiffre est de beaucoup surfait; mais le raisonnement de l'historien américain a été battu en brèche par Bakhuizen van den Brink.

A cette même question, l'historien catholique W. Nuyens a consacré plusieurs pages de son *Histoire des Troubles des Pays-Bas*. D'après lui, le spasme de l'hérésie n'a pas coûté la vie à un millier de personnes, et il se base, pour le prouver, sur l'*Histoire de la Réformation* de Brandt, qui ne cite, pour le règne de Charles-Quint, qu'environ 500 exécutions; seulement, l'énumération de Brandt paraît, non comme une liste à peu près complète des martyrs des Pays-Bas, mais comme une série d'exemples des rigueurs de la persécution.

» Nous ne pouvons pas suivre non plus Nuyens en ne considérant avec lui, comme victimes, que ceux dont le récit de la mort est bien et dûment circonstancié, et rapporté par des

historiens moins sujets à caution que les auteurs des martyrologes. Il faudrait dans ce cas supprimer tout d'abord des listes des martyrs tous les anabaptistes exécutés sans forme de procès, — c'est ce que fait Nuyens d'un trait de plume, — puis tous ceux qui ont pu être entraînés par leurs convictions à des délits contre l'ordre public, et combien d'autres enfin, dont nous savons peu de chose, dont le nom ne nous a pas même été conservé et qu'une allusion seule nous donne à connaître. »

M. M. se donne ensuite la peine de réfuter l'argument de Nuyens que le nombre de victimes n'a pas pu être considérable, parce que (d'après lui) les réformés n'ont jamais été très nombreux dans les Pays-Bas, ce dont il voit une preuve péremptoire dans le fait, qu'on ne peut trouver (à ce qu'il estime) presque aucune trace de calvinisme ou de luthéranisme dans les provinces du Sud, après leur retour à la domination espagnole. C'est là une allégation qui trahit une singulière ignorance : chacun sait que les grandes villes, non moins que les campagnes flamandes et wallonnes, se vidèrent, en 1567 comme en 1584-1585, par l'exil ou l'émigration. Et M. J. Eggen a montré, dans un mémoire récemment couronné, comment la masse des émigrés du Sud vint peupler les petites villes du Nord.

Le chapitre III est consacré à la critique de la *Bibliographie des martyrologes protestants néerlandais* de I. Arnold. On sait que le savant bibliothécaire gantois — en s'appuyant sur une liste des exécutés à Anvers, sur la concordance entre les martyrologes et les actes officiels au sujet des victimes à Gand et sur la collection des sentences du duc d'Albe, — avait cru pouvoir écrire que le nombre total des martyrs protestants dans les Pays-Bas ne dépassait pas le chiffre de 2000.

Avec raison, M. Meyhoffer critique le choix même des deux villes d'Anvers (où pour raisons commerciales l'Inquisition n'a jamais pu sévir) et de Gand (où les registres des sentences criminelles font défaut pour les années 1540 à 1554, et de 1568 à 1571 durant le régime de terreur du duc d'Albe); de plus, il montre que, outre que le Recueil de Marcus n'est pas d'un grand poids dans la question qui nous occupe, il renferme bien plus de vingt-quatre noms à ajouter aux listes des martyrologes.

Après avoir ainsi critiqué ses devanciers, l'auteur fait ensuite œuvre positive de tout premier ordre. Par ses recherches dans les archives inédites de Courtrai, de Tournai, de Valenciennes, de Lille, d'Utrecht et de Liège, M. M. démontre que les martyro-

loges, bien loin de fournir, comme le prétend feu Arnold, la moitié des noms des victimes, ne mentionnent que quatre, dix ou même *vingt pour cent* du nombre total des exécutions. « Il est même quantité de localités dans lesquelles des réformés ou des anabaptistes furent mis à mort pour leur foi, qui sont absolument passées sous silence dans ces répertoires. »

Nous avons jusqu'ici suivi l'auteur dans tous ses développements sans devoir en rien le contredire; nous avons même admis avec lui que la formule des deux historiens catholiques, Nuyens et Arnold, qui veulent limiter le nom de martyrs à ceux qui ont été mis à mort uniquement pour opinions religieuses, sans les avoir manifestées d'une façon qui ait été opposée à l'ordre public, — est absolument trop étroite et vient se briser devant les faits.

Mais lorsqu'il veut nous entraîner à ranger parmi les martyrs un grand nombre des gueux qui périrent au combat d'Austruweel, aux sièges de Naarden, de Zutphen, de Haarlem et de Maastricht, nous nous refusons à le suivre dans cette voie. Depuis 1572, la révolution des Pays-Bas fut incontestablement plus politique que religieuse; comme l'auteur l'avoue lui-même, « dans les hécatombes dirigées par le duc d'Albe, il n'est pas possible de discerner quels sont ceux que leurs convictions nous autorisent à faire figurer au rang des martyrs pour cause de religion. » Dès lors, comment établir un chiffre plus ou moins exact? Pourtant, en prenant pour base le chiffre de cinquante mille victimes pour la répression toute entière, M. M. estime que le nombre approximatif de ceux qui furent réellement exécutés comme hérétiques est au bas mot de *dix-huit à vingt mille*. Il s'appuie sur cette hypothèse que dans les martyrologes, nous trouvons seulement l'indication du *vingtième* du nombre total des exécutions.

C'est là une affirmation gratuite, et pas du tout, comme le prétend l'auteur, « le résultat des constatations faites au cours de notre étude » (p. 183).

Certes, M. M. a prouvé jusqu'à l'évidence que les auteurs de la *Bibliotheca Belgica* ont indiqué un chiffre de martyrs qui est singulièrement au-dessous du nombre réel, car il y en a eu beaucoup plus de deux mille. Seulement, l'auteur n'a nullement établi qu'il fallait multiplier *par vingt* les chiffres fournis par les martyrologes. Son quotient est arbitraire, et on pourrait avec plus de raison choisir pour multiplicateur dix au lieu de vingt....

Selon nous, il semble pour l'instant plus prudent et plus scien-

tifique, non pas de chercher des quotients, mais de continuer dans la voie que M. M. lui-même a excellemment tracée. Dépouillons plutôt systématiquement les archives des petites villes, rédigeons le catalogue le plus complet possible des martyrs protestants. De la sorte, on atteindra à une plus grande approximation.

C'est de M. M. que nous attendons ce complément de son travail; mieux que personne il est désigné pour parfaire l'œuvre qu'il a si brillamment entreprise et pour laquelle il convient de le féliciter chaleureusement ¹.

V. FRIS.

G. DEHIO, **Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler**.
Bd. II : *Nordostdeutschland*. Berlin, Ernst Wasmuth, 1906.

Nous avons déjà signalé aux lecteurs de la *Revue* l'entreprise vraiment admirable dont le principal ouvrier est M. Dehio, et qui ne tend à rien de moins qu'à réunir en quelques petits volumes, sous forme de dictionnaire géographiquement composé, la description de tous les monuments artistiques de l'Allemagne. Nous avons dit comment la grande publication des « *Kunstdenkmäler* », pour longtemps encore inachevée, avait donné l'idée de

¹ Nous ne pouvons nous rallier aux opinions émises par l'auteur dans une note de la p. 51 : « Dans l'œuvre d'évangélisation que poursuivent de nos jours les églises protestantes en Belgique, on assiste à des faits qui expliquent ceux-là (le bris des images). La même colère qui animait les iconoclastes du XVI^e siècle s'empare de ceux à qui se révèlent le Décalogue et l'Évangile. Ils sont indignés de ce qu'on les ait fait de prosterner devant ce que, à tort ou à raison, ils appellent les idoles. De là aux voies de fait, il n'y a qu'un pas, et nous pourrions citer telle localité où, en plein XIX^e siècle, de graves excès furent sur le point de se commettre. Aujourd'hui pas plus qu'en 1566, les pasteurs n'incitent à briser les statues de la Vierge ou des saints, mais ils sont obligés de mettre en garde leurs auditeurs, anciens catholiques, contre l'erreur et le péché qu'il y a à rendre un culte aux images taillées. »

Tout d'abord, M. M. exagère au moins le zèle des néophytes protestants du XIX^e siècle; jamais, à notre su, on n'a eu à craindre des excès iconoclastiques dans les trois localités protestantes que nous connaissons particulièrement bien. Ensuite, il y a une énorme distance entre les pasteurs contemporains et ceux du XVI^e siècle : il est indéniable que plusieurs des prédicateurs de 1566 ont incité la populace à l'iconoclasie.

ce « *Handbuch* », aux prétentions plus modestes, mais dont l'utilité saute aux yeux. Composer un *Baedeker* à l'usage des archéologues voyageant en Allemagne ou même étudiant des monuments d'art en Allemagne : c'est ainsi que nous avons défini le but poursuivi par les collaborateurs du *Handbuch*.

Or, il y a un an à peine que le premier volume parut. Il était consacré à l'Allemagne centrale (Mitteldeutschland). Nous annonçons aujourd'hui la publication du second volume, où sont catalogués et décrits les monuments du Nord-Est : Schleswig-Holstein, Mecklembourg, Poméranie, Prusse orientale et occidentale, Brandebourg, Silésie, pays pauvres en général et dont l'Allemagne ne prit pas possession avant le XII^e ou XIII^e siècle, en sorte, comme le dit M. Dehio, que bien des monuments ont paru là dignes de considération, qui dans le Midi de l'Allemagne, auraient pu être négligés. Au reste, si la sculpture et la peinture ne trouvèrent pas dans ces provinces un sol bien fécond, l'architecture, et notamment l'architecture en briques, y est profondément originale. Même le problème de ses origines, au point de vue de l'histoire de l'art, n'est pas encore entièrement résolu. Il n'est pas douteux que la publication du *Handbuch* est de nature à éclairer ce domaine assez négligé de l'histoire de l'art.

Parmi les articles les plus importants, signalons ceux de *Berlin, Breslau, Dantzig, Hambourg, Lubeck, Postdam, Rostock*, véritables monographies, où rien n'a été oublié de ce qui pouvait renseigner utilement le lecteur sur les villes et leurs monuments.

Une carte des provinces ci dessus mentionnées est placée en tête du volume. A la fin, se trouve la liste des localités, par États et districts.

M. LAURENT.

ADOLPHE LANDRY, **Principes de Morale rationnelle**. Paris, Alcan, 1906. 278 pp. in-8°. Prix : 5 fr.

M. Landry résume ses recherches en disant que la morale doit unifier et justifier la conduite — elle doit donc reposer sur un principe unique, supérieur à la critique et conforme à notre fond intime; il ajoute que ce principe est le plaisir personnel et il explique que la raison même nous l'impose; d'où il déduit

que, la raison ayant pour fonction d'universaliser toute chose — nous sommes amenés à agir pour le bonheur du prochain, comme pour le nôtre.

Le lecteur suivra sans peine le développement des deux premières thèses; il y trouvera nombre d'heureuses formules : « Besoin d'indépendance ou de justification — c'est tout un — et besoin d'unité dans la conduite, le besoin moral est un besoin de la raison, il est le besoin de la raison en tant que pratique » (p. 10); « tandis que l'agronome vise un but que l'on suppose donné, le moraliste doit d'abord, d'une certaine façon, déterminer un but pour l'activité de l'homme » (p. 38) — et d'autres, qu'il est superflu de citer.

Des analyses ingénieuses, subtiles, lui montreront que la morale est une possession de soi aussi complète que possible, subordonnée ou plutôt conforme à la raison, manifestation suprême de notre activité. Et il arrivera par une pente insensible à la loi qui exprime la morale, la recherche du plaisir, cet hédonisme vers lequel voguent la plupart des moralistes contemporains. Il y verra établie aussi la primauté de la raison pratique sur la raison théorique, puisque la vie est avant tout une action coordonnée.

Mais il éprouvera plus de difficulté à concilier ce qui suit avec ces premières conclusions. Et je ne suis pas sûr qu'ici l'expression ait servi la pensée. Que l'on voie dans la raison une faculté qui universalise, l'opinion est commune en philosophie et n'a rien pour nous étonner. Mais que de ce fait on déduise qu'elle va universaliser mes plaisirs et mes peines, universaliser les plaisirs et les peines de mes semblables, faire de leurs joies mes joies, de mes plaintes leurs plaintes, c'est ce qui n'est permis que si confondre et universaliser deviennent synonymes. Je puis avoir une pensée éternelle et universelle, ma joie restera nécessairement mienne, comme les rayons de lumière qui peignent sur ma rétine un tableau unique.

Aussi, M. Landry explique-t-il, trop vite à mon gré, que nous ressentons une joie des joies étrangères à notre personnalité; que notre raison n'aura de cesse que nous abandonnions l'égoïsme. Cela revient à dire que nous éprouvons parfois plus de plaisir en renonçant en faveur d'autrui à un avantage personnel qu'en profitant d'une situation privilégiée : c'est encore la morale de l'égoïsme, si l'on veut; mais il faut avouer que

cette coïncidence entre des intérêts opposés mériterait de lui faire donner un autre nom; et l'on voit surgir, au-delà du plaisir personnel, la figure lointaine et sévère d'une raison universelle, attentive à discipliner nos plaisirs égoïstes.

Il est vraisemblable que M. Landry aura songé à ces considérations, puisqu'il intitule ses recherches « *Morale rationnelle* »; il est regrettable qu'il ne nous ait point dit au juste ce qu'il en pensait.

Au vrai, la valeur du livre réside dans des vues ingénieuses et subtiles qui y abondent : telle la critique de Kant; tel l'examen de l'utilitarisme; telle l'étude de la règle morale. Pourtant, ce n'est pas l'œuvre d'un logicien; je veux que M. Landry craigne la scolastique, et la condamne — en quoi, je ne puis lui donner tort — mais, s'il expose la morale avec finesse, en historien et en sociologue plutôt qu'en esprit logique, il en paie la rançon par des obscurités comme celle que nous relevions tout à l'heure¹.

Il y gagne d'exposer mieux la genèse historique du sentiment moral, et son livre a plus de vie, de réalisme. Peut-être, comme on l'a dit ailleurs, en est-il plus pénétrant.

S'il ne donne point la solution claire de problèmes toujours en discussion, il fournit des éléments d'appréciation qui méritent d'être retenus, et il fait connaître une pensée féconde en ressources et bien outillée pour l'étude des problèmes sociaux.

F. MALLIEUX.

¹ P. 179-180, il affirme que Primus peut se rendre compte parfaitement du degré de plaisir éprouvé par Secundis : il lui suffit de se mettre à la place de ce dernier. — Ce n'est plus parler en philosophe, mais en praticien — mettons en historien. — P. 103, parlant de la liberté, il dit que ses conditions sont inscrites dans le corps, et que nous la connaissons par le sens interne — de même que nous connaissons par les sens externes, le travail physiologique, et par l'introspection, la pensée du cerveau : la comparaison suppose que le cerveau est à la pensée comme le corps à la liberté; or, si un état du cerveau dicte une pensée, la pensée n'est pas libre; la comparaison prouve le contraire de ce qu'on lui demande; et, si un état du cerveau n'impose pas une pensée, on présuppose la liberté, et la comparaison est inutile.

CHRONIQUE

82. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa seconde séance annuelle le 10 novembre, au local de l'Université libre de Bruxelles. Nous publierons ultérieurement le compte rendu de cette séance.

83. — Nous avons reçu le *Compte rendu du premier Congrès de l'Association Belge des Professeurs de Langues vivantes, tenu à Gand du 18 au 22 septembre 1906*. Il forme un beau volume in-8° de 224 pages (Gand, Hoste, 1907). L'article que M. Hoffmann a consacré au Congrès dans la *Revue* (p. 19-31 du présent tome) nous dispense d'analyser cette publication, dont l'intérêt n'échappera à personne.

84. — Les volumes I, II et IV des *Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche (Roma, 1-9 aprile 1903)* viennent de nous parvenir. Le premier volume comprend la partie générale : origines et organisation du Congrès, programme, assemblées générales, fêtes et réceptions, liste des membres, etc. Le second volume renferme les *Atti* de la 1^{re} section (histoire ancienne et philologie classique); le quatrième, ceux de la 3^e section (histoire des littératures). Nous ne pouvons songer à énumérer ici les travaux aussi nombreux que variés qui remplissent ces deux volumes. Contentons-nous de constater que le Congrès de Rome a été un grand succès et que les savants les plus distingués de tous les pays y ont apporté de précieuses communications.

85. — Un des vétérans de notre enseignement moyen et de notre enseignement supérieur, M. ERNEST DISCAILLES, professeur à l'Université de Gand, ayant atteint la limite d'âge, a été déclaré émérite. Les étudiants de l'Université de Gand n'ont point voulu laisser partir un maître sympathique entre tous sans organiser une manifestation en son honneur. Cette manifestation a eu lieu le 15 juin. Les discours prononcés à cette occasion ont été réunis en brochure (Gand, imprimerie Vandeweghe, 1907, 37 pp. in-8°). Ils méritent d'être signalés ici, car ils respirent l'éloquence du cœur, et nous ne pouvons oublier que M. Discailles est un des plus anciens collaborateurs de notre *Revue*. Nos vœux l'accompagnent dans sa retraite.

86. — *Manifestation Vanderkindere*. — La souscription à la manifestation Vanderkindere est sur le point d'être close.

Si, comme tout le fait prévoir, la somme recueillie est suffisante, le comité se propose, non seulement d'offrir à l'Université le buste du grand historien,

mais également de réunir ses études éparses en un volume, dont chaque souscripteur recevrait un exemplaire.

Il faut pour cela que la recette augmente légèrement.

Aussi faisons-nous appel à tous ceux qui n'ayant pas encore envoyé leur adhésion, désirent cependant participer au témoignage d'admiration dont la vie et l'œuvre de Léon Vanderkindere seront bientôt l'objet.

Nous rappelons à nos lecteurs que les souscriptions doivent être adressées à M. Michel Huisman, professeur à l'Université de Bruxelles, 95, avenue de la Brabançonne.

87. — Il serait superflu de faire encore ici l'éloge de *Minerva*, l'excellente adaptation française qu'a donnée M. SALOMON REINACH du *Companion to school classics* de M. Gow. L'utilité de ce petit volume, où les étudiants trouvent réunies une foule de notions nécessaires à l'intelligence des classiques anciens, est attestée par son succès durable : de 1889 à 1907 sept éditions s'en sont succédé. La dernière (Paris, Hachette) a tenu compte des dernières découvertes de apyru en Égypte. Elle est aussi tout à fait au courant de la science.

88. — Il existe actuellement en Angleterre la tendance de faire lire dans les écoles, à côté des classiques nationaux, des traductions de chefs-d'œuvre des autres littératures et particulièrement des littératures anciennes. Il est probable que les élèves, même anglais, trouvent plus de plaisir à lire l'*Odyssée* que le *Paradis Perdu*. De même, après s'être intéressés à Shakespeare, ils s'intéressent également à un drame attique, si on leur donne les moyens de le bien comprendre. De plus, l'influence de la mythologie et de la poésie helléniques a pénétré toutes les littératures classiques modernes, si bien qu'un lecteur ignorant de la Grèce ne peut comprendre ni leur évolution, ni leur caractère, et se trouve à chaque instant arrêté par des allusions. M. J. CHURTON COLLINS, professeur de littérature anglaise à l'Université de Birmingham, va jusqu'à écrire qu'« une certaine connaissance de la mythologie et de la poésie grecques est aussi indispensable à une étude intelligente des classiques nationaux, depuis Chaucer jusqu'à Tennyson, que le sont les lettres de l'alphabet pour écrire une phrase ». C'est pour répondre à ce besoin que la Clarendon Press d'Oxford a entrepris une série de traductions d'œuvres grecques. Nous avons déjà annoncé une traduction de l'*Antigone* de Sophocle. Nous signalons aujourd'hui celle de l'*Agamemnon* d'Eschyle par John Conington, avec introduction et notes par J. Churton Collins (1907. XLVIII pages d'introduction, 74 de texte et de notes). De telles éditions ne sont pas seulement destinées aux écoles, mais aussi au grand public et aux nombreux auditeurs des cours de l'*University extension*, si florissante en Angleterre.

89. — M. S. H. BUTCHER vient de faire paraître la première partie du tome deuxième de son édition critique des discours de Démosthène dans la Bibliothèque d'Oxford. Ce volume comprend les discours : Contre Leptine — Contre Midias — Contre Androtion — Contre Aristocrate — Contre Timocrate — Contre Aristogiton I — Contre Aristogiton II. En tête du volume, se trouve la liste des manuscrits, classés en quatre familles, et celle des fragments sur papyrus. Le *Parisinus* y reste naturellement le

fondement principal du texte. La petite édition critique d'Oxford sera accueillie avec d'autant plus de faveur qu'elle remplace avantageusement l'édition Teubner, dans laquelle l'esprit de système a amené Blass à introduire tant de changements arbitraires.

90. — L'étude sur *Philon*, publiée dans la collection « les grands Philosophes » (Paris, F. Alcan, 1907. 1 vol. in-8° de 303 pp. Prix : 5 fr.), par M. J. MARTIN, rendra des services parce que c'est un travail puisé directement aux sources et qui embrasse toute la doctrine philosophique du célèbre savant juif d'Alexandrie. Il faut louer le soin qu'a pris l'auteur de faire parler les textes le plus possible et d'en donner même assez régulièrement la lettre au bas des pages, et noter ici qu'il est parvenu à donner une idée généralement claire et exacte du système de Philon. Mais on s'étonnera à bon droit que, publiant son livre en 1907, M. J. Martin ne se doute pas de l'existence d'une grande édition critique de son auteur par MM. Cohn et Wendland, dont plusieurs volumes ont déjà été publiés, qu'il ne connaisse pas le savant travail de M. F. Cumont sur le *De aeternitate mundi* (Berlin, 1891) et qu'il ait négligé un grand nombre de travaux récents sur Philon, comme l'ouvrage de M. W. Bousset (*Die Religion des Judentums im nentestamentlichen Zeitalter*, Berlin, 1903), pour ne citer que l'un des plus importants. Il semble aussi tout à fait étrange de voir citer, pour la fameuse lettre du Pseudo-Aristée, l'édition de 1692, comme si celles de MM. Thakeray (Cambridge, 1900) et Wendland (Leipzig, 1900) n'existaient pas. — M.

91. — M. FRANK FROST ABBOTT traite dans la *Classical Philology* (vol. II, n° 4, octobre 1907) une question fort discutée, celle de la nature de l'accent latin (*The Accent in Vulgar and Formal Latin*; tirage à part, 18 pp. University Press, Chicago). On sait que deux théories sont en présence sur ce sujet : selon les uns, l'accent latin était un accent musical; selon les autres, un accent d'intensité. M. F. A. montre qu'aucune de ces deux théories, prise à part, n'est satisfaisante, et il propose le moyen terme suivant : les deux espèces d'accent ont coexisté; l'accent d'intensité était l'accent primitif, et il a persisté dans le *sermo plebeius*; l'accent musical s'est développé dans la langue littéraire, sous l'influence des Grecs, et il s'est effacé quand la littérature est tombée en décadence. On peut ainsi concilier les témoignages des grammairiens anciens avec les faits linguistiques. Cette solution ne s'impose peut-être pas avec une évidence absolue, mais elle est tout au moins ingénieuse et habilement présentée.

92. — M. J. MAROUZEAU a fait paraître dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études* (158° fascicule) une étude très soignée sur *La place du pronom personnel sujet en latin* (Paris, Champion, 1907. 48 pp. in-8°). Il a traité avec méthode et pénétration ce sujet délicat, que ses prédécesseurs n'avaient pas réussi à élucider. On se ralliera volontiers à ses conclusions.

93. — M. THEOD. BREITER a entrepris une nouvelle édition de Manilius, dont le premier volume, comprenant le texte avec une courte préface et un appareil critique succinct, vient de paraître (*M. Manilii Astronomica*, I. Leipzig, Weicher, 1907. XII-150 pp. in-8°). Nous rendrons compte de cet ouvrage quand le second volume, qui doit contenir le commentaire, aura

été publié. En attendant, nous nous permettons de signaler à l'éditeur quelques fautes d'impression qu'il fera bien de mentionner dans les *Errata* : I, 5 (dans l'app. crit.), lire « 5 » au lieu de « 3 » ; II, 935 « tutela » au lieu de « tutelo » ; IV, 148, supprimer la virgule après « Serranos » ; IV, 637, lire « Aegaeas » au lieu de « Aegacas » ; IV, 772 « coeunt » au lieu de « cocunt » ; V, 185 « formidine » au lieu de « formadine » ; V, 278 « fames » au lieu de « famas » ; V, 339 « enatat undis » au lieu de « enstat uadis » ; V, 426 « furtine » au lieu de « furtiue » ; V, 640 « et » au lieu de « ct ».

94. — C. Hosius, *De imitatione scriptorum Romanorum imprimis Lucani* (*Festschrift der Universität Greifswald*). Greifswald, Kunike, 1907. 32 pp. in-8°. — Cette petite brochure est excellente et mérite d'être lue avec attention. L'imitation joue un rôle considérable dans la littérature latine, mais l'étude en est fort délicate. On est exposé à un double danger : celui de voir des imitations là où il n'y en a pas, et celui de n'en pas voir là où il y en a. Il existe une troisième difficulté : les ressemblances entre deux auteurs ne prouvent pas nécessairement que l'un ait copié l'autre, mais tous deux peuvent avoir puisé à une source commune, ou encore il se peut qu'entre les deux il y ait eu un intermédiaire. M. Hosius cite de nombreux exemples de ces différents cas. Il donne ensuite un spécimen de ses recherches dans ce domaine : il prend le début de la *Pharsale* (l. I, v. 1-182) et il relève, avec une érudition étonnante, les passages que Lucain a imités, ceux où il a été imité, enfin ceux dans lesquels les ressemblances paraissent toutes fortuites.

95. — Tous les philologues connaissent et apprécient la grande édition des *Annales* de Tacite par H. FURNEAUX. Le second volume de cette œuvre monumentale vient de paraître en 2^e édition par les soins de MM. H. F. PELHAM et C. D. FISHER (Oxford, Clarendon Press, 1907. 150 + 520 pp. gr. in-8°, avec une carte). M. Pelham s'est chargé de la partie historique, M. Fisher de la partie critique de la revision. Autant que nous en avons pu juger, ces deux savants se sont consciencieusement acquittés de leur tâche et ils ont amélioré en maint endroit le travail de Furneaux. Pour l'abondance des renseignements, aucune édition ne peut rivaliser avec celle-ci ; elle fait grand honneur à l'érudition anglaise.

96. — A signaler, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (t. 119, fasc. 1-2, p. 199-205), un piquant article de M. A. COUNSON, chargé de cours à l'Université de Gand, sur la phrase fameuse : « Ceci tuera cela ». Cette prophétie *post eventum* a été suggérée à Victor Hugo par son amour de l'antithèse. Ni les gens du XV^e siècle ni ceux du XVI^e n'ont attribué une telle portée à l'invention de l'imprimerie.

97. — Depuis deux ans la Clarendon-Press a édité *A primer of Classical and English Philology*, où le vétéran de la philologie anglaise, M. SKEAT, expose les principes élémentaires de grammaire comparée qui permettent de reconnaître la parenté des mots anglais, grecs et latins. Ce sont la loi de Grimm et la théorie des degrés et séries apophoniques. Tous les verbes forts sont ainsi ramenés à leurs racines primitives. Comme la connaissance du latin et du grec classiques, surtout prononcés à l'anglaise, doit être complétée par l'étude des lois phonétiques propres à chacun d'eux (cf.

ἔξουαι > sedjouai; temporis > temposis > tempesis; jánasas : generis : yévorc), M. Skeat a intercalé deux chapitres où il explique les principales de ces « caractéristiques ». Des questions et une liste des racines i. e. citées, complètent ce petit manuel destiné à vulgariser, sous une forme claire et attrayante, quelques résultats de la grammaire comparée.

98. — Un ouvrage du même genre, mais plus complet, c'est la *Phonétique historique de l'allemand*, par M. PIQUET, professeur à l'université de Lille (Paris, Klincksieck, 1907). L'auteur, déjà réputé pour sa connaissance de la langue et de la littérature allemandes du moyen-âge, n'a pas eu en vue les germanistes seuls, mais il a tâché d'être assez clair et assez méthodique pour que son manuel pût se recruter des amis jusqu'au lycée. Des trois parties que son livre comporte, la 1^{re} montre la place des langues germaniques et spécialement de l'allemand dans la famille i. e. et esquisse l'histoire externe de la langue, tandis que la 2^e, par une innovation fort heureuse, étudie les organes vocaux et les différents sons d'après leurs lieu et mode d'articulation. La 3^e, de 150 pages environ, suit l'histoire des voyelles, consonnes et sonantes i. e. en gotique, aha., mha., et nha. En remontant à l'i. e., ce que ne font pas les grammaires historiques, M. P. a donné un cachet personnel à son travail; ne donnant que les faits acquis, ce qui constitue déjà un joli lot, il s'est abstenu d'autre part d'emprunter ses exemples à d'autres dialectes germaniques. Son habileté pédagogique se reconnaît à l'arrangement typographique des §§, aux fréquentes remarques destinées à alléger le texte principal et à rappeler inlassablement, à propos de faits nouveaux, les phénomènes expliqués antérieurement, à l'abondante bibliographie, à l'insertion d'une carte des dialectes, enfin aux précieux tableaux représentant les principales mutations des voyelles et diphtongues de l'i. e. au nha., les deux mutations consonantiques et les verbes forts par séries apophoniques. Un autre appendice satisfera ceux qui, après avoir abouti avec l'auteur au nha., voudront suivre la marche inverse. Écrivant pour des Français, M. P. a fréquemment saisi l'occasion de faire d'instructives comparaisons avec des mots français primitifs ou empruntés, et, pour faciliter les recherches, il les a groupés alphabétiquement, ainsi que les mots allemands, à la fin du volume. Il ne manque même pas des pages blanches destinées à recueillir les erreurs ou omissions constatées par le lecteur. J'en profiterai pour inscrire *nagaþs* au lieu de *nagaþs* (p. 161), pour proposer la graphie *genu-inus* au lieu de *genu-inus* (p. 157), pour demander l'explication du *c* dans *secäre* si la racine est **sz* (p. 82), pour proposer une rédaction plus complète des Rem. I et II du § 68 expliquant la formation des verbes causatifs. *Satjan* présuppose une racine i. e. avec *o* et non *e* comme le ferait supposer *sed-äre*; pourquoi ne pas dire que les causatifs formés avec le suffixe *-e i o-* (Brugmann, II, p. 1145) présentent généralement le degré fort comme l'imp. sing. ? Je souhaiterais en outre que des livres aussi bien faits que celui-ci séparent toujours les suffixes de la racine dans les constructions de mots i. e., et qu'on prenne l'habitude d'indiquer toujours la position de l'accent i. e. Enfin un tel manuel, qui contient somme toute une bonne tranche de l'histoire de la philologie, peut contribuer à l'évoquer en faisant

suivre, si possible, les explications du nom de leurs auteurs. C'est vite fait d'ajouter, par exemple, que l'expression « *grammatischer Wechsel* » vient de Holtzmann, que les applications de la loi de Verner à l'initiale (p. 147) ont été expliquées par Bugge, etc. — G. D.

99. — M. V. CHAUVIN vient de publier le 10^e volume de sa *Bibliographie des ouvrages arabes*, dont le 9^e, paru en 1905, terminait l'étude bibliographique de la littérature des contes par l'examen des recueils de Pierre Alphonse, de Secundus, etc.

Ce 10^e volume est consacré au Coran et à la tradition. On y trouve une énumération des manuscrits, des éditions et des traductions du Coran, dressée avec la précision et l'abondance de documentation habituelles de M. Chauvin. L'auteur me permettra de lui signaler l'omission du beau manuscrit du Coran appartenant à la bibliothèque de l'Université de Gand, à laquelle il fut envoyé en 1826, par le général Van Geen, un Gantois établi à ce moment dans l'île de Java (cf. le catalogue de J. de Saint-Genois, p. 427).

L'académie des inscriptions et belles lettres de France a décerné une nouvelle distinction à la *Bibliographie* de M. Chauvin, en lui accordant, en partage, le prix Saintour. — P. B.

100. — Nous avons annoncé ici même la publication des *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, et fait valoir leur intérêt multiple. Ils viennent de s'enrichir d'un nouveau volume, qui ne le cède en rien au précédent (421 pp. Paris, Geuthner). En voici le contenu : Lammens, Études sur le règne du Calife Omayyade Moâura 1^{er}. — Dillenberger, L'authenticité de la 11^e Petri. — Mallon, Une école de savants égyptiens au moyen âge. — Jalabert, Inscriptions grecques et latines de Syrie. — Mousterde, La voie romaine d'Antioche à Ptolémaïs. — Lammens, Études de géographie et d'ethnographie orientales. — Cheikho, Les archevêques du Sinaï, etc.

101. — Qu'une histoire de la *Littérature syriaque* parvienne en sept ans à sa troisième édition (Paris, Lecoffre), comme celle de M. RUBENS DUVAL, c'est ce dont on pourrait s'étonner, si l'on ne savait que ce petit volume à fr. 3,50, où l'érudition de l'auteur a condensé une foule de données utiles, est devenu le guide indispensable sur un domaine qui aujourd'hui est assidûment cultivé. Grâce à des additions considérables, qui ont nécessité la refonte totale de certains chapitres, il est maintenant tout à fait *up to date*. Dans cet excellent ouvrage — que n'avons-nous l'équivalent pour la littérature arménienne ! — je n'ai remarqué qu'une seule lacune importante. Il n'y a pas un mot sur l'écrivain syriaque qui a exercé sans contredit l'influence la plus considérable sur la pensée occidentale ; je veux dire Mâni. Cette omission pouvait peut-être s'expliquer tant qu'on ne connaissait aucun fragment original des livres du prophète babylonien. Mais on en possède aujourd'hui, et d'ailleurs n'avions-nous pas depuis longtemps des extraits étendus de traductions grecques et latines, qui permettent de parler pertinemment de ces œuvres disparues ? — Nous souhaiterions aussi que dans sa quatrième édition M. Duval fit une place aux inscriptions syriaques, dont quelques-unes ont un véritable intérêt historique. — F. C.

102. — La série des œuvres apocryphes attribuées à Denys l'Aréopagite

vient de s'enrichir d'un nouvel opusculé assez énigmatique. M. KUGENER publie dans les *Actes du Congrès des Orientalistes d'Alger* (Paris, Leroux, 1907), d'après un manuscrit syriaque du VII^e siècle, un traité astronomique et météorologique qui, suivant le titre, aurait été composé par « Saint Mar Denys, évêque d'Athènes. » Le texte est accompagné d'une traduction fort exacte et de notes érudites. Les phases de la lune, le mouvement du soleil, qui avance poussé par le vent, l'alternance des saisons, les phénomènes météorologiques, sont expliqués par des raisons bizarres, qui sentent fortement la mythologie, et bien que l'auteur consacre un chapitre à combattre les astrologues chaldéens « fils de l'erreur, » il semble bien que son traité « reflète dans son ensemble des doctrines babyloniennes à peine modifiées par quelques éléments grecs. » Bien que le pseudo-Denys soit chrétien, il lui arrive encore par inadvertance de parler (p. 44) du paradis des dieux. Somme toute M. Kugener nous a rendu une œuvre très curieuse, et qui montre bien la persistance jusqu'au moyen âge des vieilles croyances populaires des Sémites, en dépit de la science hellénique, qui ne réussit jamais à pénétrer dans les masses. — F. C.

103. — M. H. VANDER LINDEN vient de publier la première partie d'un *Manuel d'histoire* (Louvain, Aug. Fonteyn) à l'usage de l'enseignement moyen. Il traite l'ancien Orient, l'Antiquité et le Moyen Âge jusqu'aux Croisades. L'édition flamande de ce manuel, qui a paru il y a quelques années, avait reçu un accueil très favorable.

Les professeurs de l'enseignement moyen seront heureux de pouvoir se servir désormais, dans les Athénées de la partie flamande du pays, du nouveau manuel du même auteur : *Geschiedenis van de Nieuweste tijden* (Louvain, Fonteyn. 112 pp. in-8°), où l'on retrouve les qualités habituelles aux livres classiques du même auteur.

104. — Avec le tome quatrième (Paris, Leroux) vient de s'achever le grand ouvrage de M. BOUCHÉ-LECLERCQ, l'*Histoire des Lagides*, dont nous avons déjà annoncé les volumes précédents. Consacré, comme le troisième, aux institutions du royaume des Ptolémées, le dernier tome traite de l'armée, avec la police et la marine, puis du droit civil et du droit pénal que les découvertes du XIX^e siècle ont si vivement éclairés. Un appendice important sur les « Calendriers et computs » expose le système chronologique de l'époque ptolémaïque; de copieuses « additions et corrections » prouvent le soin avec lequel l'auteur a dépouillé les travaux les plus récents; enfin un index détaillé sera souvent feuilleté, on peut en être assuré, par tous les historiens que l'antiquité intéresse. M. Bouché-Leclercq — il l'a déjà prouvé par son *Astrologie grecque* — ne craint pas de se frayer un chemin à travers les broussailles infiniment épineuses des textes les plus rébarbatifs; il n'a pas reculé devant les multiples difficultés qu'offre à l'heure actuelle l'interprétation des documents papyrologiques. Il a su offrir une synthèse lucide de tous les résultats auxquels ont conduit depuis trente ans les recherches poursuivies en Égypte et sur l'Égypte, et il apporte sur bien des points des vues neuves et des idées originales. Au moment où le royaume des Lagides concentre sur lui tant d'efforts érudits, on peut prédire à l'*Histoire* de M. Bouché-Leclercq une large diffusion. — F. C.

105. — Le tome XIII des *Nouvelles archives des missions* contient deux mémoires qui à des titres divers intéresseront les historiens de l'antiquité. On sait quelle curiosité a excitée la découverte de la dame d'Elché, acquise par le musée du Louvre, et quelles discussions cette statue énigmatique a provoquées, certains allant jusqu'à en faire une œuvre du moyen âge ou même d'un faussaire moderne. Depuis lors, on peut dire que l'art ibérique est à l'ordre du jour en France. En 1903, MM. Arthur Engel et Pierre Paris ont entrepris des fouilles à Osuna, qu'on rendue célèbre parmi les philologues et les juristes la trouvaille des fameuses tables de bronze portant le texte de la loi municipale. Ce n'est pas l'Osuna impériale qui a cette fois fait l'objet des recherches des fouilleurs, mais une forteresse pré-romaine, où ils ont mis au jour d'intéressants morceaux de sculpture outre des débris architectoniques, des armes, des tessons, des monnaies. Tous ces objets ont été décrits et commentés avec une scrupuleuse érudition par les deux archéologues, qui ont ainsi fourni une importante contribution à l'histoire de la vieille civilisation ibérique.

C'est en Afrique que nous conduit M. Louis Poinso, qui a exécuté à plusieurs reprises des fouilles à Dougga en Tunisie, et qui prépare une étude sur l'histoire et la constitution de l'ancienne *Thugga*. Il a réuni en un recueil spécial les deux cent quarante inscriptions exhumées par ses prédécesseurs ou par lui-même des ruines de la cité romaine. Le soin qu'il apporte à les publier et l'érudition avec laquelle il les commente, font bien augurer de l'œuvre que ces matériaux, triés par des mains expertes, serviront à constituer. Nous signalerons la découverte curieuse d'une « Rose des Vents » gravée sur le dallage de la place du Capitole et portant douze noms placés chacun dans la direction d'où soufflait le vent qu'il désignait.

106. — Toute recherche sérieuse sur l'histoire du christianisme primitif fait sentir continuellement la nécessité d'étudier, en même temps que le judaïsme, la civilisation qui dominait le monde à l'époque où le christianisme se répandit. Ces mots définissent le programme que s'est tracé M. PAUL WENDLAND dans son nouveau livre : *Die hellenistisch-römische Kultur in ihrer Beziehungen zum Judentum und Christentum* (Tübingue, Mohr, 1907), qui fait partie du *Handbuch zum Neuen Testament* publié sous la direction de M. Lietzmann. L'auteur y expose le développement des idées à l'époque hellénistique, la création d'un idéal nouveau et les moyens de propagande populaire de la philosophie; il montre ensuite la transformation parallèle du paganisme et son évolution postérieure sous les Romains; enfin il définit l'action de l'hellénisme — de l'hellénisme à demi oriental — sur le judaïsme et sur le christianisme. Le problème n'avait jamais été étudié avec cette ampleur, et la largeur des vues s'allie dans ce volume à la précision de l'érudition. Il fallait pour traiter un pareil sujet un savant qui fût — comme l'éditeur de Philon dont nous avons signalé ici même à plusieurs reprises les travaux — familiarisé à la fois avec la pensée grecque et avec la tradition juive, versé à la fois dans l'histoire de la philosophie et dans celle des religions. Ce livre aura une influence durable. En retrouvant les conceptions et les croyances de la société où

le christianisme a grandi, les philologues ont rendu à la théologie un service que celle-ci n'apprécie peut-être pas encore à toute sa valeur.

107. — La librairie Picard vient de distribuer le 9^e et dernier fascicule de la nouvelle édition du *Répertoire des sources historiques du moyen âge, Bio-Bibliographie* de M. ULYSSE CHEVALIER. Il suffira, pour donner une idée des remaniements apportés par son auteur à cet indispensable instrument de travail, de constater qu'aux 2846 pages de la première édition se sont substituées 4832 pages!

108. — Conformément à leur promesse, les éditeurs de la 7^e édition de la *Quellenkunde der Deutschen Geschichte* de DAHLMANN-WAITZ en ont fait paraître un supplément qui ne comprend pas moins de 117 pages (Leipzig, Dietrich). Ce nouveau volume rendra sans doute de grands services. Mais on sera un peu étonné de constater combien d'omissions il relève dans le premier, paru l'année dernière et pour lequel il semble que le travail n'ait pas été organisé avec tout le soin désirable.

109. — M. G. KURTH a republié (Paris, Bloud) son intéressant travail sur *La Lèpre en Occident avant les croisades* inséré en 1891 dans le compte rendu du Congrès international des catholiques à Paris, et que l'on sera heureux de pouvoir désormais se procurer facilement.

110. — Nous recevons le tome VI des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale publiés et annotés* par M. J. GUILLAUME (Paris, Imprimerie nationale, 1907. XLVIII-960 pp. in-4°. En vente à la librairie Ernest Leroux). Le tome VII et dernier, qui contiendra la table des matières et un supplément, est en préparation.

L'œuvre de la Convention en matière d'instruction publique est un sujet digne d'étude, et l'éditeur des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique* a droit à notre reconnaissance. Mais on peut se demander si son zèle ne l'a pas entraîné un peu loin et s'il était nécessaire d'imprimer *in-extenso* tous ces documents remplis de détails souvent insignifiants. En parcourant ces énormes et magnifiques — et coûteux volumes, on est parfois désagréablement frappé du contraste entre le luxe typographique et la pauvreté du fond. — Les notes que M. Guillaume a jointes au texte sont fort soignées et fort instructives, mais il est permis de trouver que le ton n'en est pas toujours celui d'une publication purement scientifique.

111. — L'actif archiviste de la province de Namur, M. D. D. BROUWERS vient d'achever par la publication d'un septième volume la collection de textes constituant le très intéressant *Cartulaire de la Commune de Dinant* (Namur, Wesmuel-Charlier). Il renferme les actes concernant l'histoire de la ville de 1701 à 1792, et un supplément de 1227 à 1534. L'éditeur nous promet un huitième et dernier volume consacré aux tables.

112. — Inspirer l'amour de l'art et donner une idée générale du style et de la caractéristique des plus fameux maîtres du monde, tel est le but des *Gowan's art books* qui font fureur en ce moment. C'est une intéressante entreprise que la publication à intervalles presque réguliers de ces petites brochures in-32, d'aspect très riant, et contenant chacune soixante reproductions de tableaux. Ont déjà paru dans cette collection : *The masterpieces of Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Raphaël, Reynolds, Teniers,*

Early flemish painters (les primitifs flamands), *Titian, Franz Hals, Murillo, Wouerman, Velasquez*; en tout, douze volumes. On n'en saurait trop recommander l'achat à tous ceux qu'intéressent l'histoire de l'art et les belles choses en général (Londres et Glasgow, Gowans et Gray, in-32; 6 d. = 0,75 fr.). — P. F.

113. — La même maison Gowans publie, toujours au prix de six pence (0,75 fr.), plusieurs collections intéressant particulièrement telle catégorie d'amateurs. Telles sont les séries des *Drawings from the old masters*. Quatre volumes ont déjà paru, contenant également chacun soixante reproductions de dessins, aquarelles ou pastels de maîtres connus, choisis dans toutes les écoles. Le second volume est entièrement consacré aux artistes japonais dont les dessins se trouvent au British Museum. Les trois autres rassemblent des œuvres très diverses, la plupart fort intéressantes, qui sont la propriété de la Galerie Albertine de Vienne (1^{re} série), du Musée d'Amsterdam (3^e série) et du British Museum (4^e série). Les *Drawings* constituent tout naturellement un supplément aux *Gowans's art books*.

114. — Il faut signaler aussi avec éloges les *Gowans's nature books*. Par un procédé analogue à celui des précédentes publications, ces petits livres répandent la connaissance précise de la nature. Les fleurs, les arbres, les champignons, les oiseaux, les reptiles, les papillons, les coquillages, etc. ont été habilement photographiés et réunis en autant de petits volumes, contenant toujours soixante reproductions. C'est une merveille de netteté et de bon goût.

115. — La *Gowans's international library* se compose aussi de séduisants volumes in-32. Elle a pour objet de publier les chefs-d'œuvre d'écrivains célèbres de tous pays. Deux volumes sont déjà consacrés à la littérature française : les chefs-d'œuvre lyriques de Ronsard et de son école, les chefs-d'œuvre lyriques d'Alfred de Musset. Dans ces deux recueils le choix a été fait par M. A. Dorchain : il est en général très heureux et très large. Chaque volume débute par une notice dont M. Dorchain est également l'auteur et qui, sans être d'une grande originalité, a le double avantage d'être fort claire et très bien écrite, et d'être elle-même un véritable recueil de citations intéressantes. L'impression de ces deux petits livres est irréprochable. — P. F.

116. — On sait que le Musée du Cinquantenaire possède, grâce surtout à la libéralité de M^{me} ISABELLE ERRERA, une des plus précieuses collections d'étoffes qui soient. Cette généreuse donatrice ne s'est pas contentée de réunir au prix de longues recherches et de sacrifices considérables d'admirables séries de tissus rares et splendides — depuis les antiques vêtements trouvés dans les tombes égyptiennes jusqu'aux récentes créations de William Morris, — elle a aussi entrepris d'en faire comprendre au public l'intérêt en publiant un catalogue, dont la deuxième édition vient de paraître (Bruxelles, Lamartin, 1907). Illustré de six cents photographures d'une merveilleuse netteté, enrichi d'une foule de références érudites, ce livre est, de l'avis des spécialistes, un des meilleurs guides dans l'étude de l'art textile, dont l'histoire est intimement liée à celle de l'industrie, de la décoration et de la peinture.

117. — Nous avons déjà mentionné le premier volume de l'excellent manuel de géographie de J. FÈVRE et H. HAUSER (*Leçons de géographie*, Paris, Alcan, 1907). Un second volume, consacré cette fois à l'Europe sans la France, vient de paraître. Il se distingue par les mêmes qualités de méthode rationnelle et d'exposition claire et précise. Après les notions générales sur l'Europe, les auteurs donnent, pour chacune des régions naturelles qui s'y trouvent, un tableau d'ensemble, sans se soucier dès l'abord des divisions politiques. Puis ils ont placé chaque nation, pour l'étudier intégralement, dans le groupe dont elle présente au plus haut degré les caractères. Ils s'attachent à montrer les rapports entre les phénomènes humains et la géographie physique, et ils illustrent leur texte à la fois de gravures et de lectures suggestives. Ils fournissent également des sujets de devoirs et des indications pédagogiques après chaque chapitre.

118. — La série des manuels de géographie éditée par la *Clarendon Press* d'Oxford vient de se compléter par la publication du tome III (*The senior geography*, 363 pages in-12, par A. J. HERBERTSON, lecteur de géographie à l'Université d'Oxford, et F. D. HERBERTSON). Ce dernier volume est destiné aux classes supérieures de l'enseignement moyen. Il se distingue non seulement par des qualités de clarté et de méthode mais par l'originalité du plan. Au lieu de scinder la géographie en deux sections (physique et politique), les auteurs ont essayé de la présenter dans son ensemble. Comme base de classification des pays, ils ont choisi les divisions naturelles. On ne peut que louer leur initiative, mais l'exécution d'un plan aussi neuf présentait de sérieuses difficultés ; ils n'ont pas toujours su les surmonter. En outre, leurs sources d'information sont parfois défectueuses, notamment en ce qui concerne la Belgique (pp. 100-101). Plus de cent croquis de cartes facilitent la compréhension du texte surtout pour ce qui concerne le relief et les voies de communication. L'ouvrage se termine par un index des noms géographiques qui y sont cités.

119. — Le *Kirchner's Wörterbuch der philosophischen Grundbegriffe* (Philosophische Bibliothek, Band 67) vient de paraître en cinquième édition, remanié par M. CARL MICHAELIS (Leipzig, Dürsche Buchhandlung, 708 pp., 8 Marks). L'ouvrage répond à un besoin et est appelé à rendre des services, même en dehors des pays de langue allemande. Certains regretteront que l'auteur ait cru devoir en maints endroits prendre parti et montrer son propre système philosophique : « l'empirisme au point de vue de la méthode, l'idéalisme au point de vue de la conception de la vie. » Dans un dictionnaire, on ne cherche guère que des définitions et des renseignements concrets, et personne ne songe à lui demander des arguments de polémique contre le spiritisme, le célibat, l'athéisme, le *cogito ergo sum*, etc. En s'abstenant de tels hors-d'œuvre, l'auteur aurait pu gagner de la place et faire entrer dans son répertoire certains termes qu'on y cherche vainement. Par exemple, on y trouve bien *Mimamsa*, nom d'un système philosophique hindou, mais on constate l'absence de mots comme *mimétisme*, *eschatologie*, *polygenesis*, etc.

120. — Le centenaire de la mort de Kant a été, pour beaucoup de pays autres que la Belgique, l'occasion de rendre un hommage de reconnaissance

scientifique à cette grande mémoire. Sous le titre *Kant und das Jahrhundert*, M. R. FALCKENBERG, professeur de philosophie à l'Université d'Erlangen, vient de publier en seconde édition le magistral discours qu'il a prononcé en 1904, lors de la cérémonie du centenaire (Leipzig, Dürrsche Buchhandlung, 28 pp., 60 pf.).

121. — Sous le titre *Zur Wiedergeburt des Idealismus* (Leipzig, Dürrsche Buchhandlung, 1908, 325 pp., 6 Marks), M. FERDINAND JAKOB SCHMIDT réunit une série d'études philosophiques qui, à l'exception de la première, avaient déjà paru dans les *Preussische Jahrbücher*. Le caractère commun qui les réunit est la défense de l'idéalisme et la guerre contre les idoles de notre temps que l'auteur nomme « le *psychologismus*, l'*historismus* et le *positivismus* ». La simple indication des titres montrera l'intérêt de ces études pour des classes nombreuses et variées de lecteurs : 1. La renaissance de l'idéalisme. — 2. Capitalisme et protestantisme. — 3. Le caractère médiéval du protestantisme d'église. — 4. Révélation. — 5. Paroles du Christ. — 6. Le positivisme théologique. — 7. Adolphe Harnack et la renaissance de la recherche spéculative. — 8. Art, religion et philosophie. — 9. L'expérience et la poésie. — 10. Goethe et l'antiquité. — 11. L'orthodoxie Kantienne. — 12. Kant et la mathématique spéculative. — 13. La philosophie dans les universités. — 14. L'éducation des femmes et l'antiquité classique. — 15. Le principe pour la réorganisation de l'éducation des femmes.

122. — Nous avons rendu compte, en leur temps, des deux premiers volumes de la grande œuvre entreprise par M. Joseph FABRE : *La Pensée antique* (*De Moïse à Marc-Aurèle*) et *La Pensée chrétienne* (*Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ*). Un troisième volume vient de paraître : *La Pensée moderne* (*De Luther à Leibniz*). Paris, Alcan, 1908. 564 pp. L'auteur y dépasse souvent les limites indiquées par son titre. Par exemple, à propos du protestantisme, il est parlé de Harnack (et non *Harnach*) et de Sabatier, et les chapitres consacrés au catholicisme étudient les idées de Lamennais, de J. de Maistre, du P. Tyrrell, de Fogazzaro, de M. Loisy, de Mgr. Mignot et de Ferdinand Brunetière, « sorte de cardinal laïque et demi-père de l'Église. » Dans un ouvrage qui essaie de caractériser tout ce que la pensée moderne a produit d'essentiel en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'auteur ait travaillé souvent de seconde main. On se plaît d'ailleurs à reconnaître partout un constant effort d'impartialité. M. Fabre reste fidèle à son idéal de rationalisme et de religion philosophique, mais il sait rendre justice aux nobles tendances qu'ont pu produire des conceptions autres que la sienne. Certains chapitres, par exemple ceux qui sont consacrés à Descartes, à Pascal et à Leibniz, ont été traités avec une compétence particulière, et contiennent des jugements et des aperçus que tout le monde aura plaisir et profit à lire et à méditer. Les deux prochains volumes de M. Fabre auront pour titre : *Les pères de la Révolution* (*De Bayle à Condorcet*) et *La Pensée nouvelle* (*De Kant à Tolstoï*).

123. — Une revue d'un caractère nouveau, *Les Documents du Progrès*, va paraître simultanément en trois éditions : française, anglaise et alle-

mande, à Paris (59, rue Claude Bernard), Londres et Berlin (abonnement : 10 fr. par an). Son but est de réunir les efforts jusqu'ici isolés des diverses nations. Elle veut répondre aux besoins de solidarité internationale qui s'affirment chaque jour davantage. Pour y parvenir elle a groupé 250 correspondants, disséminés dans toutes les parties du monde, et elle concentre à Paris les rapports qui lui sont ainsi adressés sur les progrès accomplis dans ces divers pays; elle ne retient que ceux qui peuvent être donnés en exemple aux autres nations. Le premier numéro vient de paraître. Il contient des articles de : Francis de Pressensé, sur les enseignements de la Conférence de la Haye; Prof. Lamprecht (Leipzig), sur le nationalisme en Allemagne; l'abbé Naudez, sur l'Encyclique récente du Pape; Camille Saint-Saëns, sur les musées, nécropoles de l'art, et des rapports nombreux, parmi lesquels des notes sur la révolution dans l'Inde, le suffrage des femmes en Finlande et en Norvège, la destinée du Maroc, les expériences du socialisme en Australie, les poésies des nègres d'Haïti, l'art ancien et nouveau au Japon, etc.

124. — L'Institut de Sociologie fondé par M. Solvay déploie une grande activité. Nous signalerons parmi ses publications le petit livre de M. A. FASTREZ, *Ce que l'armée peut être pour une nation* (Misch et Thron, éditeurs, 1907. 294 pp. in-16). Le rôle immédiat de l'armée est de servir d'organe de protection et de défense pour la nation qui l'a constituée. Que faut-il pour qu'elle puisse donner, dans ce rôle, son rendement maximum? En outre, n'est-elle pas, ne peut-elle pas être, plus qu'elle ne l'est aujourd'hui, un organe générateur de force sociale et économique? Telles sont les questions que l'auteur examine. Ses idées sont très sages et s'inspirent d'un patriotisme éclairé. La lecture de cet ouvrage est à recommander dans un pays où le sentiment des intérêts collectifs est encore peu développé et où la jeunesse aurait grand besoin de recevoir une éducation militaire.

125. — M. le Dr SCHUYTEN d'Anvers vient de traduire en français deux brochures de M. LEO BURGERSTEIN, professeur à Vienne, intitulées, l'une : *L'Hygiène des écoliers dans la famille, conseils aux parents et aux maîtres de pension*, l'autre : *Règles d'hygiène pour les écoliers et les écolières, à l'usage des élèves*. Ces brochures sont en vente à la librairie néerlandaise, à Anvers (prix : 10 centimes chacune). Elles renferment des conseils utiles, fondés sur les recherches et les observations de la science moderne.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 23 septembre 1907, la démission offerte par M. Gittée (Aug.), professeur à l'athénée royal de Verviers, en disponibilité pour cause de maladie, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée. Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, M. Lambotte (J.-J.-E.), ancien préfet des études de l'athénée royal de Charleroy, est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, la démission offerte par M. Van Ouytsel (G.), des fonctions de professeur de sixième et de septième des humanités anciennes et modernes à l'athénée royal de Bruges, est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, la démission offerte par M. Blaise (J.-Q.-C.-A.), des fonctions de professeur d'anglais à l'athénée royal de Louvain, est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, M. Minne (A.-P.-C.), professeur principal et dédoublant de dessin à l'athénée royal de Gand, est mis à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, M. Kessler (J.-P.), professeur d'allemand à l'athénée royal d'Arlon, est mis à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, M. Spinette (E.-Y.), surveillant à l'athénée royal d'Ath, est mis à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, la démission offerte par M. Dupont (H.-J.) de ses fonctions de professeur de seconde latine à l'athénée royal de Bruxelles, est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, la démission offerte par M. Florus (M.-L.) de ses fonctions de professeur de flamand à l'athénée

royal d'Anvers, est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 26 septembre 1907, la démission offerte par M. Kleyntjens (J.-C.), des fonctions d'inspecteur de l'enseignement moyen, est acceptée. Il est autorisé à en conserver le titre honorifique et à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 30 septembre 1907, M. Ploumen (H.-H.-C.), docteur en sciences physiques et mathématiques, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Liège, chargé d'une mission d'inspection, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen.

M. Ploumen, préqualifié, inspectera plus spécialement les cours de sciences mathématiques dans les établissements soumis au régime des lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881, en remplacement de M. l'inspecteur général Klompers, délégué à l'administration centrale. Il aura, de plus, à s'acquitter de telles autres missions qui lui seront confiées.

Par arrêté ministériel du 7 octobre 1907, M. Duqué (J.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour la philologie germanique, professeur de langues germaniques à l'athénée royal d'Anvers, est chargé d'une mission d'inspection dans l'intérêt de l'enseignement moyen.

Il inspectera plus spécialement les cours de langues germaniques dans les établissements d'enseignement moyen soumis au régime des lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881. Il devra, en outre, s'acquitter de telles autres missions qui lui seront confiées.

Par arrêté royal du 4 novembre 1907, la démission offerte par M. Neven (Ch.), professeur à l'athénée royal de Mons, en disponibilité pour cause de maladie, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée. Le prénommé est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions et à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTIONS.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 7 octobre 1907 :

1^o M. Bidez (J.), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est promu au rang de professeur ordinaire ;

2^o M. Roersch (A.), docteur en philosophie et lettres, chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, est nommé professeur ordinaire dans cette faculté.

Il y fera le cours d'histoire politique de l'Orient et de la Grèce (partie du cours d'histoire politique de l'antiquité), et les cours d'institutions grecques et d'épigraphie grecque.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ATTRIBUTIONS.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 26 novembre 1907, sont chargés de faire, dans la faculté de philosophie et lettres :

M. le professeur Waltzing (J.), le cours d'exercices philologiques sur la langue latine (candidature), *partim*;

M. le professeur Halkin (L.), le cours d'exercices philologiques sur la langue latine (doctorat), *partim*, et le cours d'archéologie romaine.

ÉTABLISSEMENT A L'ÉTRANGER DES DIPLÔMÉS DES INSTITUTIONS BELGES
D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — COMMISSION. — PRÉSIDENT.

Un arrêté royal du 2 mai 1907 a accepté la démission offerte par M. le baron Descamps de ses fonctions de membre-président de la commission instituée pour rechercher les moyens de faciliter l'établissement à l'étranger des diplômés des institutions belges d'enseignement supérieur.

OFFICE INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE.

Par arrêté royal du 2 mai 1907 est acceptée la démission, offerte par M. le baron Descamps, sénateur, membre de l'Académie royale de Belgique, de ses fonctions de membre effectif de l'Office international de Bibliographie.

Par arrêté royal du 20 octobre 1907, M. Braun (A.), sénateur, est nommé membre effectif de l'Office international de Bibliographie.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Par arrêté royal du 20 octobre 1907, M. Otlet, docteur en droit, secrétaire de l'Office international de Bibliographie, président du Musée du Livre, est nommé membre du conseil d'administration de la Bibliothèque royale, en remplacement de Mgr Lamy, décédé.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. 1907, n° 1. — Ern. Discailles, A propos de quelques lettres écrites à Charles Rogier par le B^{on} Lambert en juin 1867.

N° 3. — V. Brants, La description des Pays-Bas de don Jorge de Henin (1628).

N° 4. — C^{te} Goblet d'Alviella, La théorie du Divin et la méthode de l'évolutionnisme. — Paul Thomas, Étude sur la tradition manuscrite des œuvres philosophiques d'Apulée. — M. Waxweiler, Le conflit des évaluations dans le débat du salaire.

N° 5. — Ern. Discailles, Trois dates de l'histoire du Grand-Duché de Luxembourg : 1839, 1851, 1867. — Alph. Willems, Aristophane et la démocratie athénienne.

N° 6. — J. Vercoullie, Étymologies.

N° 7. — G. Kurth, Recherches sur Henri de Dinant.

N° 8. — Franz Cumont, Inscriptions latines des armées de l'Euphrate.

Nos 9-10. — C^{te} Goblet d'Alviella, De quelques récentes thèses transactionnelles dans l'histoire des religions. — Jules Leclercq, Les premiers explorateurs du Spitzberg. — V. Brants, Une critique de la liberté commerciale aux Pays-Bas en 1773. — G. Kurth, Pierre Andricas et la loi de murmure à Liège.

Analecta Bollandiana, t. XXVI, fasc. 4. — Louis Vervaeck, Les reliques de S^t-Albert de Louvain, évêque de Liège. — Moretus S. J., La légende de S^t-Béat, apôtre de Suisse. — Bulletin des publications hagiographiques. — Poncelet, Suite du Catal. codd. hagiograph. latinorum biblioth. Romanarum.

Annales de la Société d'Émulation de Bruges, t. LVII. 3^e fasc. — L. Gilliodts-Van Severen, Trois dossiers judiciaires. — A. De Pauw, Note historique sur l'église de Wenduyn. — L. De Wolf, Eerstbewaarde Brugsche Keure van omstreeks 1190. — H. Rommel, L'Exposition de la Toison d'or. Notes à propos de quelques-uns des tableaux exposés.

Archivio storico per la Sicilia Orientale, IV^e année, fasc. 1 (1907). — A. Veniero, Epicarmo e la commedia dorica siciliana (*suite et fin*). — D. Santacroce, La Genesi delle istituzioni municipali in Sicilia (*suite et fin*). — L. La Rocca, Le vicende di un Comune della Sicilia nei rapporti con la Corona dal secolo XI al XIX (*suite*). — Miscellanea. — Recensionen. — Bollettino bibliografico.

Fasc. 2. — E. Ciaceri, Esame critico della storia delle guerre servili in Sicilia (II sec. a. C.). — L. La Rocca, Le vicende di un Comune della Sicilia nei rapporti con la Corona dal sec. XI al XIX (*suite et fin*). — Miscellanea. — Recensionen. — Bollettino bibliografico.

Muséon (Le), vol. VIII, n^o 1-2. — A. Carnoy, Éléments celtiques dans les noms de personnes des inscriptions d'Espagne. — Eug. Beauvois, Le Paradis de l'Atlantique d'après les traditions concordantes de l'ancien et du nouveau monde. — D. M. Girard S. J., Un coin de l'Asie Mineure : le Djanik. — Ph. Colinet, Analyse d'un Essai de synthèse psychologique de la science du langage.

N^os 3-4. — L. de la Vallée-Poussin, Madhyamakavatara, introduction au « traité du milieu » de l'âcârya Candrakirti. — E. Blochet, Études sur l'ésotérisme musulman. — A. Roussel, Les idées religieuses du Mahabhârata. Adiparvan (*suite*).

Revue des études anciennes, t. IX, 1907. — Waltz, De la portée morale et de l'authenticité des œuvres attribuées à Hésiode. — Legrand, L'Argumentation d'Euxitheos dans le discours contre Euboulidès. — Reinach, Argeia et Sperchis dans les Syracusaines. — Antiquités nationales : C. Jullian, Tri Obris = Trois Fontaines. — De Pachtere et Jullian, Le monument des Nautes Parisiens. — Carcopino, Inscription à Teutatès. — Brutails, La frise de Casseuil. — Jullian, Chronique gallo-romaine.

Revue d'histoire ecclésiastique, 1907, n^o 4. — J. Mahé, L'Eucharistie d'après S. Cyrille d'Alexandrie. — C. Doucœur, Les premières interventions du Saint-Siège relatives à l'Immaculée-Conception (XII^e-XIV^e siècles). — Dom R. Ancel, Paul IV et le Concile. — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, octobre 1907. — Auguste Lameere, Le mécanisme de l'Évolution. Discours rectoral. — Adolphe Prins, L'Évolution et la Conception matérialiste de l'Univers. — H. Speyer, Les Amendements à la Loi coloniale.

Novembre-décembre 1907. — C^e Goblet d'Alviella, Herbert Spencer à l'Académie royale de Belgique.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, t. XXXV, oct. 1907. — Setti, Ancora del Leopardi ellenista. — Mago, Appunti di cronologia ellenistica. — Arfelli, Hes. op. et D. 179-181. — Arfelli, Aesch. Pers. 280. — Bignone, Note critiche all'Appendix Vergiliana. — Bibliografia.

Rivista di Storia antica, XI^e année, fasc. 2. — C. Cessi, In Aeschylī Persas animadversiones. — P. Manfrin, Il cavallo nella storia antica. —

S. La Sorsa, Cenni biografici su Tito Azio Labieno. — F. Dalpane, Se Arnobio sia stato un Epicureo. — G. Costa, Rhea Silvia e *'Péa Idaia*. — C. Cessi, Sull' *Heroikos* di Filostrato. — L. Giuliano, Ippocrate di Gela. — V. Balbi, Cenni biografici sul figlio di M. T. Cicerone. — A. Tincani, Banche e banchieri nei papiri e negli ostraka greco-egizii dell'età romana. — V. Macchioro, L'impero romano nell'età dei Severi. — B. Pace, L'Oanis.

Volkskunde, 19^e jaargang, aflevering 1-2. — Dr J. Schrijnen, Deux Saints populaires. — Dr J. W. Muller, Beeldwit. — Eggink, Jeux de filles. — A. De Cock, Proverbes et dictons sur les femmes, l'amour et le mariage. — Dr Boekenooogen, Contes populaires néerlandais. — Dr Van de Graff, La chevelure en forme de pâte, offerte en sacrifice. — Dr M. Sabbe, Prophétie satirique ou jeu d'énigme. — Chronique.

COMPTES RENDUS.

J. CAPART, *Chambre funéraire de la VI^e dynastie aux Musées royaux du Cinquantenaire*. Bruxelles, 1906, 26 pp. et 5 pl. in-4^e. « L'auteur a très clairement analysé ces documents et a réussi à en extraire des indications nouvelles. Bonne contribution à l'étude de l'offrande funèbre. » G. Maspero, *Rev. crit.*, 1907, n° 39. — LE MÊME, *Les débuts de l'art en Égypte*. Bruxelles, 1904, in-8°. « Très bien informé et suggestif. » G. Roeder, *Literarisches Zentralblatt*, 1907, n° 41.

G. COHEN, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*. Paris, 1906. « Ouvrage très important et très neuf. » E. Stengel-Greifswald, *Literarisches Zentralblatt*, 1907, n° 34.

A. CARNOY, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, 2^e éd. revue et augmentée. « Très utile; mérite d'être étudié avec soin. » F. Solmsen, *Berlin. Philolog. Wochenschr.*, XXXVI, 1142.

J. DE DECKER, *Contribution à l'étude des Vies de Paul de Thèbes* (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, fasc. 31). Gand, Vuylsteke. « Cette étude minutieuse, faite d'après la meilleure méthode, achève d'établir la priorité du texte latin de S. Jérôme. » P. van den Ven, *Revue d'hist. ecclés.*, 1907, p. 782-784.

E. DUPRÉEL, *Histoire critique de Godefroid le Barbu, duc de Lotharingie*. Uccle, 1904. « Très bon, quelques objections. » F. M. Powicke, *English Historical Review*, oct. 1906.

H. FRANCOTTE, *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques*, 1905. « Clair, convaincant, intéressant. » H. Gillischewski, *Wochenschr. für klass. Philol.*, 1907, n° 29.

P. FRÉDÉRICQ, *Corpus documentorum Inquisitionis*, 3^e partie. Gand, 1906, Vuylsteke. « Œuvre d'une grande valeur scientifique; ce volume complète les précédents par des textes précieux et des tables indispensables. » P. M. Legrand, *O. C.*, *Revue d'hist. ecclés.*, 1907, p. 805.

ERNEST GOSSART, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle*. Bruxelles, 1906, viii-303 pp. in-8°. « Résumé substantiel et exact. M. G. a su juger équitablement les hommes et les choses de l'époque et caractériser la décadence qui

résulta pour les provinces méridionales de leur retour sous le joug espagnol. » R[euss], *Rev. crit.*, 1907, n° 37.

L. LECLÈRE et G. DES MAREZ, *Léon Vanderkindere*. Bruxelles, 1907, in-8°. « Très attachante biographie d'un savant que sa participation à la vie de son temps sut préserver de l'exclusivisme académique. » Th. Ilgen, *Deutsche Literaturzeitung*, 1907, n° 47.

H. PIRENNE, *Geschichte Belgiens*, III, Gotha, 1907. « De grande valeur. Le RC. conteste certaines des vues de l'auteur. » Blok, *Museum*, sept. 1907. — LE MÊME, *Histoire de Belgique*, t. III, Bruxelles, 1907, in-8°. « Première synthèse de la civilisation et de l'histoire du XVI^e siècle en Belgique. Le RC. expose la divergence de ses vues sur quelques points. » G. Des Marez, *Deutsche Literaturzeitung*, 1907, n° 47. — « Très important pour l'histoire économique du XVI^e siècle. Observations de détail. » G. von Below, *Zeitschrift für Socialwissenschaft*, 1907, p. 712 et suiv.

D. STEYNS, *Étude sur les métaphores et les comparaisons dans les œuvres en prose de Sénèque le philosophe*. Gand, 1906, in-8° (Rec. de Trav. publiés par la Fac. de philos. et lettres de l'Univ. de Gand). « Travail bien fourni et bien ordonné. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas établi de distinction entre les métaphores et les comparaisons et que, parmi les métaphores, il n'ait pas choisi uniquement celles que Sénèque lui-même a trouvées ou qu'il a employées avec intention. » W. Gemoll, *Wochenschr. f. klass. Philologie*, 1907, n° 43.

Suetonius rec. L. PRÉUD'HOMME. Les principes suivis par l'éditeur sont résumés par V. Ussani, *Boll. di filol. class.*, XIII, p. 32-34.

CH. TERLINDEN, *Guillaume I^{er} et l'Église catholique en Belgique*. Bruxelles, 2 vol. 1906. « Bien documenté, bien présenté, impartial, quoique le point de vue catholique de l'auteur y apparaisse franchement. » Colenbrander, *Museum*, sept. 1907.

VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, V, VI. Bruxelles, Lamertin, 1905-1906, in-8°. « Ce catalogue est un véritable modèle. » H. S[tein], *Le Bibliographe moderne*, mars-juin 1907.

H. VANDER LINDEN et W. DE VREESE, *Lodewijk Van Velthem's voortzetting van den Spiegel Historiae*, I, Bruxelles, 1906. « Méthode excellente. » T. F. Tout, *English Historical Review*, oct. 1907.

J. P. WALTZING, *M. Minuci Felicis Octavius*. Louvain, Peeters, 1903, 290 pp. in-8°. — *Id. Octavius... par Minucius Félix. Traduction nouvelle*. Louvain, Peeters, 1903. 48 pp. in-8°. — *Studia Minuciana, études sur Minucius Félix*. Louvain et Paris, 1906. 99 pp. in-8°. « L'édition est une sorte de promptuaire commode; avec la traduction, qui est exacte, on a tous les secours désirables pour une étude approfondie. Les travaux postérieurs de M. W. et de ses élèves y ajoutent un appoint utile. L'ensemble fait honneur au maître et aux disciples. » Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1907, n° 48.

MAURICE WILMOTTE, *Trois semeurs d'idées*. Paris, 1907, xii-352 pp. in-16. « Études pénétrantes et alertes sur de Gasparin, de Laveleye et Faguet. L'article consacré à de Gasparin est peut-être trop louangeur. » L. R., *Rev. crit.*, 1907, n° 36.



THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

APR 20 1935

OCT 17 1935

NOV 24 1935

LD 21-100m-8,'34

YC 32337

